


600075280S

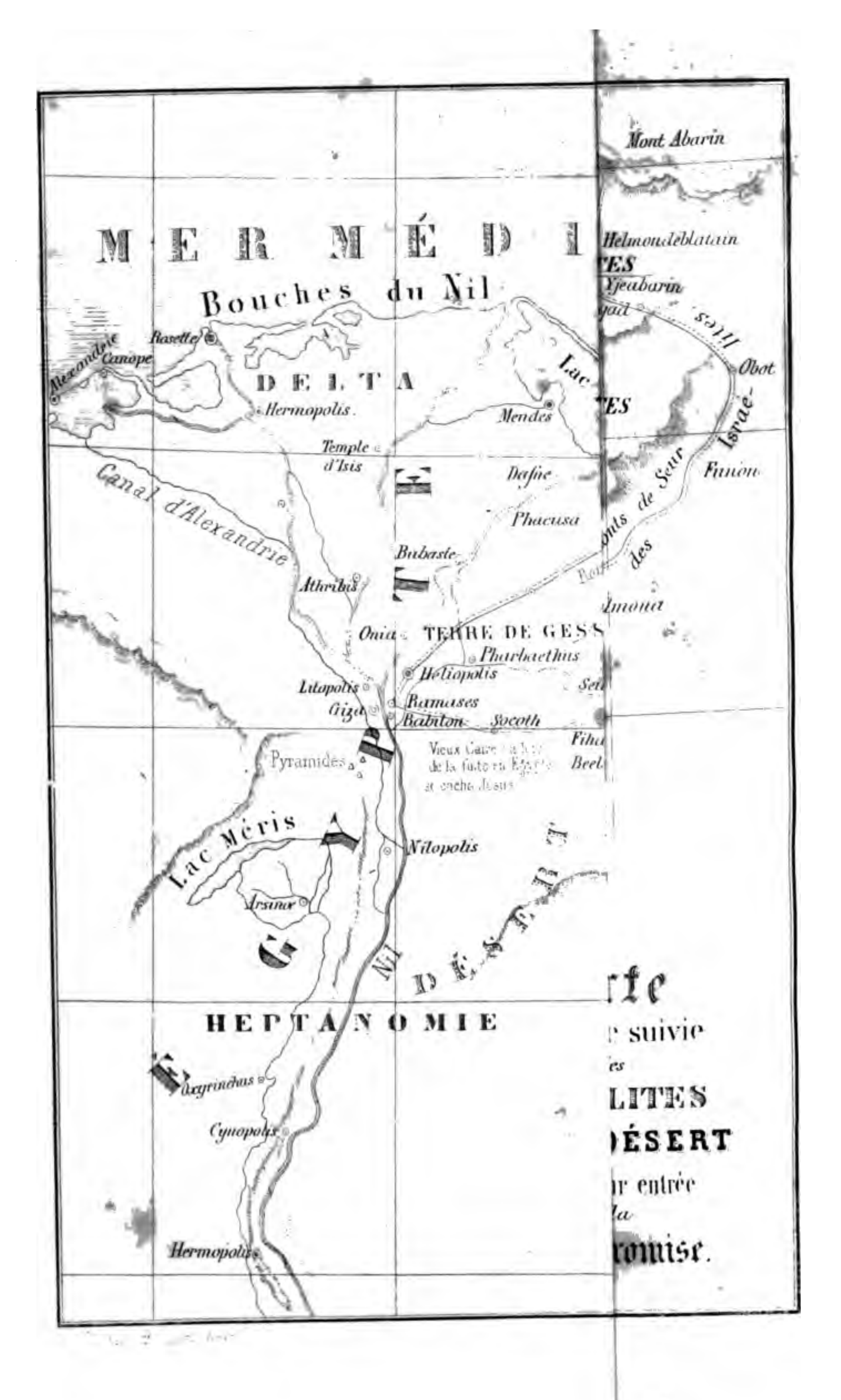
HISTOIRE

DE

LA TERRE SAINTE

1

Tournai, typ. de H. Casterman, libraire-éditeur, impr. de l'Évêché.


Mont Abarin
MER MÉDI
Helmondeblatain
Bouches du Nil
Rosette
Alexandrie
Canope
DELTA
Hermopolis.
Lac
Mendes
Obot
Temple d'Isis
Canal d'Alexandrie
Dafne
Phacusa
Funon
Bubaste
Athribis
Onia
TERRE DE GESS
Pharbaethus
Héliopolis
Litopolis
Giza
Ramases
Babilon
Socoth
Pyramides
Lac Méris
Nilopolis
Arsinoe
Nil
HEPTANOMIE
Oxyrinchus
Cynopolis
Hermopolis
suivie
LITES
ÉSERT
r entrée
la
romise.

HISTOIRE

DE LA

TERRE SAINTE

PAR

D. MATHIAS RODRIGUEZ SOBRINO,

avocat, ancien promoteur fiscal de Madrid,

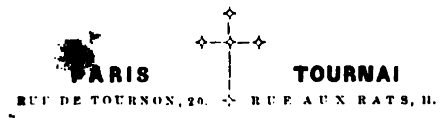
TRADUITE

Par L. Poillon,

traducteur de l'*Histoire du Chili*, par M. Eyzaguirre.

TOME PREMIER





PARIS — TOURNAI

RUE DE TOURNON, 20. — RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

1857

APPROBATION DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE.

Nous D. Julien de Pandoy Lopez, prêtre, docteur, chevalier l'Ordre de Charles III, auditeur honoraire du tribunal suprême de rote, prédicateur de S. M., président de la commission des fondations œuvres pies, visiteur, juge-ordinaire et vicaire ecclésiastique de c ville et de sa banlieue, etc.

Par la présente, et en ce qui nous concerne; nous autorisons l'i pression et la publication de *l'Histoire de la Terre sainte*, écrite *D. Mathias Rodriguez Sobrino*, attendu qu'elle a été examinée en ve de nos ordres, et que la censure n'y a rien trouvé de contraire dogme ni à la saine morale.

Madrid, 1er octobre 1855.

D. PANDOY.

PAR MANDEMENT DE SON ILLUSTRISSIME SEIGNEURIE

RAMON VALLEJO.

APPROBATION DE L'ÉVÊCHÉ DE TOURNAI

Imprimatur.

Tornaci, 10 aprilis, sacrâ Christo patienti die 1857.

A.-P.-V. DESCAMPS, vic.-gen.

lui assurer une utilité réelle, elle possède une valeur sérieuse, un mérite intrinsèque, qui ont valu les suffrages des personnages les plus éminents de la catholique Espagne à un écrivain que d'autres travaux placent au premier rang parmi les publicistes de son pays. Il est difficile sans doute de présenter un travail tout à fait neuf sur les grands faits qui ont signalé l'existence du peuple de Dieu, sur les Croisades, etc.; mais le savant auteur a complété le sien, en faisant connaître l'histoire admirable et trop ignorée, de ces humbles et héroïques religieux qui, depuis plus de huit siècles, représentent la chrétienté auprès du tombeau du divin Rédempteur. Cette partie souvent dramatique de l'ouvrage aura, croyons-nous, pour la plupart des lecteurs, tout l'intérêt de la nouveauté.

De plus, on ne saurait retracer l'histoire d'un pays, sans parler des hommes illustres qui l'ont honoré. Comment donc notre auteur, n'eût-il pas été chrétien, ne se serait-il pas arrêté, pas prosterné devant cette grande figure du Christ, qui remplit de sa présence toute l'histoire de la Palestine, — avant sa venue, par une foule d'événements symboliques et par les prophéties, — durant sa vie, par ses œuvres et par ses miracles, — après sa mort, par les souvenirs précieux dont sont embaumés tous les sanctuaires? Mais pour bien montrer le Christ, il faut exposer sa doctrine. C'est ainsi que M. Sobrino a été naturellement conduit à élargir le cadre de son travail et à y comprendre un traité apologétique, où il établit avec un remarquable talent les vérités fondamentales du christianisme.

Nous ne devons point dissimuler que notre auteur a parfois, malgré la sagacité de son esprit, apporté dans l'appréciation de certains faits, des préjugés nationaux, dont il n'a point toujours su se défendre. Nous avons cru devoir, dans ces cas

assez rares, nous permettre quelques observations que nous soumettons aux lecteurs.

Du reste, ce n'est là qu'une légère tache qui ne saurait déparer la beauté du tableau, et nous osons espérer que l'HISTOIRE DE LA TERRE SAINTE obtiendra, malgré l'imperfection de notre traduction, les sympathies du public religieux auquel nous nous adressons. Les ames pieuses, les catholiques sincères se préoccupent peu de l'importance *politique* de la *question d'Orient;* mais « ils se sont tournés, a dit un » pieux prélat, avec une ineffable tendresse vers les sources » abondantes et depuis si longtemps délaissées qui jaillissent » du Calvaire, et où l'esprit chrétien alla s'abreuver et se » retremper durant tant de siècles. » (1) Puissent ces pages contribuer à hâter, à propager le mouvement, qui pousse les hommes de notre époque à aller méditer, près du tombeau du divin Rédempteur, sur l'origine de tous nos malheurs!



(1) Mgr. l'évêque de Tripoli, dans son discours à l'assemblée générale de l'œuvre des pèlerinages, tenue le 10 avril 1856.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

La Terre sainte est un pays de prodiges dont personne ne saurait parler sans se sentir vivement ému. Le savant et l'ignorant, le riche et le pauvre, tous éprouvent un attrait irrésistible, un charme indéfinissable, lorsqu'un écho quelconque retentit du nom de JÉRUSALEM ! Ce nom semble résumer la philosophie, l'histoire, la poésie, la félicité du christianisme : car là s'est formé le nœud et révélé le secret des destinées de l'humanité ; là se trouve tracé, au pied des murs de Sion, le chemin de la Jérusalem céleste. La religion y montre son berceau et le théâtre de ses triomphes ; la philosophie y découvre ses principes, l'histoire sa base, la poésie ses trésors : tout ce qu'il y a de grand et de sublime, tout ce qu'il y a d'admirable et de merveilleux, est comme condensé dans cette contrée mystérieuse, à l'ombre des cèdres du Liban, sous les palmiers du désert et sur les bords du Cédron et du Jourdain.

Et pourtant cette terre divine n'appartient plus à ses maîtres ! On y voit errer un peuple dégénéré qui la couvre de ruines et l'abreuve de misères, et les nations civilisées doivent courber la tête devant des barbares, pour qu'ils

veuillent bien ne pas effacer les traces du passage du Sauveur, et ne pas condamner à l'oubli les lieux où il a accompli son œuvre. Cette situation si extraordinaire où Dieu, dans ses impénétrables desseins, a placé la Palestine, augmente, s'il est possible, l'intérêt que nous portons à cette terre *travaillée de miracles*, et doit contribuer à appeler de plus en plus fortement notre attention sur ces frères généreux, ces infatigables missionnaires de la Terre sainte, à qui le courage qu'inspire la foi peut seul faire supporter le joug des Musulmans.

Nos convictions chrétiennes nous ont dicté les lignes qui précèdent, et certes, elles n'expriment que bien faiblement les sentiments religieux qui ont toujours animé le catholique peuple d'Espagne, ce noble peuple au sein duquel un philosophisme glacial n'a pu éteindre le feu sacré de ses croyances.

Mais si le lien qui nous attache à l'Orient est si étroit et si puissant, si le souvenir des sanctuaires de Jérusalem est le besoin constant de notre cœur, notre esprit, afin de répondre à ce vœu intérieur dont la satisfaction paraît nécessaire pour qu'il goûte un repos exempt de tout malaise, peut-il se défendre du désir d'en lire l'histoire, d'en décrire les monuments, d'en rappeler toutes les merveilles, enfin de parcourir pas à pas et de signaler du doigt les lieux où se sont réalisés les événements qui ont précédé et accompagné le grand œuvre de notre rédemption ? Qui n'a pas tressailli à la pensée d'imprimer ses pas sur ce sol plein d'enchantements, sur ce sol privilégié qu'ont foulé les pieds du divin Sauveur ? Et qui, se voyant dans l'impossibilité d'entreprendre ce voyage, objet d'une si sainte ambition, ne ressent pas une joie ineffable à en

lire les relations, pour faire ainsi spirituellement ce pieux pèlerinage, qui impressionne et émeut si profondément une ame chrétienne ?

L'Histoire de la Terre sainte a pour but de pourvoir à ce besoin des intelligences, que nous appelons un besoin moral.

Mais, comme l'indique son titre, cet ouvrage n'est point une simple description des saints lieux. Pour les aimer, il ne suffit pas de les connaître ; il faut encore savoir ce qu'ils ont été et ce qu'ils représentent. Cette considération, que nous n'avons pas perdue de vue un instant, nous a conduit à compléter notre travail par un développement historique du plus haut intérêt, en commençant par donner une idée exacte du peuple hébreu, et en faisant un résumé complet de la vie et de la prédication de Notre Seigneur Jésus-Christ. De cette manière, nous sommes arrivé à former, comme par voie d'introduction, un corps de doctrine qui a le double objet de raffermir les lecteurs dans leurs croyances, et de remonter avec eux aux origines des lieux saints, dont la description vient ensuite.

Dans cette description, nous n'avons point entendu amuser une vaine curiosité, mais répondre aux pures aspirations auxquelles doit s'ouvrir toute ame chrétienne. C'est pour cela que nous devions consacrer aux récits historiques une grande partie de notre ouvrage, et prendre ce titre d'histoire.

On a toujours dit, et avec raison, que l'*histoire est l'enseignement de la vie*. Logiquement, il est donc naturel que notre Histoire de la Terre sainte tende à n'être qu'un *enseignement religieux*. La faiblesse de nos forces

ne nous aura point permis de remplir notre tâche dans la mesure de notre volonté ; mais si l'on veut bien tenir compte à un auteur de ses efforts pour exécuter un projet utile, nous osons dire que nous avons constamment et uniquement visé à faire de l'HISTOIRE DE LA TERRE SAINTE une démonstration de la religion, et un tableau des saints lieux qui lui ont servi de berceau.

En ce qui concerne les *Descriptions des sanctuaires*, celles qui ont été publiées depuis les siècles les plus reculés jusqu'au nôtre, sont assurément bien nombreuses ; mais les anciennes ne sauraient nous satisfaire aujourd'hui, ne fût-ce qu'à cause des grands changements qu'a produits sur beaucoup de points la force irrésistible du temps ; et les modernes, malheureusement pour nous, ont presque toutes paru hors de notre pays. Nous trouvons d'ailleurs, au moins dans celles en petit nombre qui ont été traduites en espagnol, non-seulement qu'elles embrassent des sujets fort étrangers à la *Terre sainte*, mais encore qu'elles sont fort loin, dans les parties qui s'y rapportent, de comprendre toutes les matières et de fournir tous les renseignements désirables. Et pourtant, n'est-on pas en droit de se montrer quelque peu exigeant, lorsqu'il s'agit d'une contrée qui éveille de si ardentes sympathies?

Il y a toutefois un vieux livre qui nous a servi de guide dans notre travail. Nous voulons parler de celui qu'a publié, en 1666, le P. Fray Antonio del Castillo, commissaire-général de Jérusalem en Espagne, sous ce titre : *Le dévot pèlerin et itinéraire de la terre sainte*. Cet ouvrage assez étendu, orné de cartes et de planches, apprenait tout ce qu'il était possible de savoir à cette époque sur la Palestine. Lorsque nous rendons cette justice à

l'ouvrage du P. Castillo, devenu extrêmement rare, comme à un devancier que nous avons consulté, on ne doit pas en conclure que nous nous soyons borné à le reproduire. *Le Dévot pèlerin* se trouve écrit dans un style que nos contemporains jugeraient absolument intolérable ; les cartes et gravures en sont fort défectueuses, et, quant à l'état de tous les endroits qu'il décrit, deux siècles ont bien suffi pour y amener les modifications les plus considérables. Pour comprendre que l'HISTOIRE DE LA TERRE SAINTE forme un ouvrage presque entièrement neuf, il faut remarquer, indépendamment de ce que nous avons dit plus haut, que nous allons entrer dans les détails les plus étendus sur ce qu'a fait et ce que fait encore l'Espagne pour les sanctuaires de Jérusalem. Cette matière aussi curieuse qu'importante nous permettra d'arriver à des conclusions capitales, qui jetteront une vive lumière sur une foule de questions à l'ordre du jour.

C'est dire que, dans la partie historique, comme dans la partie descriptive, nous avons cherché à ne rien omettre de ce qu'on peut désirer pour savoir ce qu'a été et ce qu'est la terre sainte, et afin de rendre notre publication encore plus complète et plus intéressante, nous l'enrichissons de plusieurs cartes et de gravures représentant les principaux monuments.

Pour mieux remplir le cadre que nous nous étions tracé, nous avons lu, outre le livre du P. Castillo, divers ouvrages modernes qui ont paru en France, en Allemagne et en Italie; nous avons surtout puisé les documents les plus précieux dans les archives si soigneusement conservées du commissariat-général des saints lieux. Le digne commissaire, l'Excellentissime D. Miguel Golfanguer, a

bien voulu nous les communiquer, à la moindre demande de notre part, et nous ne saurons jamais assez reconnaître la bienveillance avec laquelle il a daigné favoriser nos recherches, et la protection dont il nous a honoré.

Une autre circonstance heureuse a concouru pour redoubler notre courage dès le début de notre entreprise, et le public y trouvera la meilleure garantie de l'exactitude de nos descriptions : c'est que le P. Fray Sébastien Vehil, procureur-général de la Terre sainte, étant par hasard à Madrid, non-seulement nous a secondé dans notre dessein, en voulant bien nous faire, sur plusieurs passages des ouvrages que nous compulsions, les observations les plus curieuses, mais a souvent lui-même dirigé notre plume avec cette assurance que donnent de longues années passées à vivre et à méditer dans les lieux où nous nous transportions par la pensée. Il a ainsi contribué grandement à élever notre travail au degré de perfection dont il était susceptible entre nos mains.

En composant l'HISTOIRE DE LA TERRE SAINTE, nous n'avons obéi à d'autres mobiles que la foi et le goût de l'étude. C'est la foi, c'est le goût de l'étude qui nous ont poussé à pénétrer dans ce pays mystérieux d'où a jailli la source de la science véritable. Nous ne craignons pas d'espérer que notre essai, quelque faible et imparfait qu'il puisse être, sera accueilli avec indulgence et sympathie, parce que nous nous adressons à un peuple catholique, au peuple espagnol, au milieu duquel subsiste toujours vivace cette foi qui est descendue des hauteurs du Calvaire avec le sang de l'Agneau divin.

HISTOIRE

DE

LA TERRE SAINTE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ABRÉGÉE DU PEUPLE HÉBREU.

L'histoire du peuple hébreu ne présente, dans son ensemble, qu'une suite non interrompue de prophéties relatives à l'avènement du Fils de Dieu : aussi les faits qui se sont accomplis chez cette nation, figuraient-ils et annonçaient-ils tous Jésus-Christ et son Eglise. C'est pourquoi il n'est pas possible d'avoir une connaissance complète du christianisme, sans étudier à fond les lois et la religion des Hébreux.

Nous en concluons qu'en commençant à écrire l'histoire du pays qui a été le berceau du christianisme, à décrire les lieux où se sont passés les principaux événements de notre rédemption, en un mot, à exposer aux yeux du chrétien toutes les merveilles et toutes les grandeurs par lesquelles se distingue notre sainte religion, rien ne peut être plus convenable que de résumer l'histoire du peuple

choisi de Dieu, pour conserver jusqu'à la venue du Messie le dépôt des croyances du genre humain. En adoptant ce plan, il nous semble asseoir notre travail sur une base solide, et nous espérons réussir non-seulement à tracer le tableau descriptif des saints lieux, mais surtout à composer une œuvre doctrinale, propre à ranimer la foi et les croyances, et à exciter de plus en plus notre amour pour de vénérables sanctuaires.

L'intérêt qu'inspirent les lieux saints grandit en proportion du niveau qu'atteignent les croyances, lesquelles baissent de même, à mesure que décroît, dans les intelligences, la connaissance de la religion du Crucifié. C'est pour cela, encore une fois, que nous croyons devoir présenter d'abord, dans cet ouvrage, un exposé doctrinal, au moins rapide et resserré dans de certaines limites, afin qu'ensuite la partie descriptive, mieux saisie, produise dans l'ame des lecteurs de plus profondes impressions.



I.

DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'AU PASSAGE DE LA MER ROUGE PAR LES ISRAÉLITES.

Au sixième jour de cette grande semaine où toutes choses prirent naissance, Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance et le plaça dans le paradis, en lui imposant l'obligation de ne point toucher aux fruits de l'arbre de la science du bien et du mal. Puis il forma la femme et la lui donna pour compagne, et les deux époux vivaient unis dans l'état de la plus pure innocence. Mais Eve, s'étant laissé tromper par les artifices du serpent, mangea du fruit de l'arbre défendu et en fit manger à Adam; à l'instant même, ils perdirent leur innocence, leurs yeux s'ouvrirent, et ils apprirent à rougir.

C'est alors que Dieu maudit le serpent et lui adressa ces paroles qui ont été la première prophétie annonçant la venue du Sauveur : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne : elle te brisera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon. » Il dit aussi à la femme : « Je multiplierai tes maux et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. » Puis s'adressant à Adam : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme, lui dit-il, et

que tu as mangé du fruit dont je t'avais ordonné de ne point manger, la terre est maudite dans ton œuvre, et durant tous les jours de ta vie, tu ne mangeras de ses fruits qu'avec un rude labeur. Elle ne produira pour toi que des épines et des chardons, et tu te nourriras de l'herbe de la terre. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré : car tu es poussière et tu retourneras en poussière.» Le Seigneur fit ensuite au premier homme et à la première femme des tuniques de peau et les en revêtit, et il les chassa du paradis, plaçant à l'entrée du jardin de délices, un chérubin armé d'un glaive flamboyant. (1)

La postérité d'Adam tomba dans une corruption telle que, jusqu'à la croyance au vrai Dieu, toutes les vérités s'obscurcirent, et que la terre se couvrit d'iniquités, en même temps que de cultes superstitieux et idolâtriques. Seule, la famille de Noé s'était préservée de la souillure générale ; seule, elle échappa au déluge universel dont le Seigneur résolut de punir les péchés de la race humaine. C'est en l'an du monde 1656 qu'arriva le déluge, fléau terrible dont la certitude n'est pas seulement attestée par l'Écriture sainte, mais a encore été démontrée, à la confusion d'une fausse philosophie, par les progrès et le témoignage unanime de toutes les sciences (2)

(1) Genèse, ch. CXII.

(2) Genèse, ch. VII.— Cela est bien certain, et l'on peut dire aujourd'hui que la formation des couches composant l'écorce du globe ne serait point explicable sans le fait du déluge, et que les géologues ne consentiraient jamais à ne pas le considérer comme un point incontestable, quand même l'histoire n'en aurait pas fait mention. Chose singulière ! ce seul accord de tous les savants n'a pas suffi pour empêcher un *théologien* de l'Université de Cambridge (W. Donaldson), se jetant à corps perdu dans les rêveries extravagantes de l'exégèse allemande, de voir dans l'histoire du déluge trois allégories (tout simplement des allégories), dont la principale serait relative aux campements des Hébreux à travers le désert et à leur entrée dans la terre promise. *Risum teneatis!*—Voir la *Revue contemporaine*, n° d'avril 1856. (*Note du traducteur*).

Noé eut trois fils : Sem , Cham et Japhet ; ils repeuplèrent le monde avec leurs descendants et allèrent tous s'établir dans la terre de Sennaar, près de l'Euphrate, sous les ordres et la conduite de Nemrod, qui, suivant l'expression des livres saints , « le premier fut puissant sur la terre. » Rassemblés en ce lieu cent trente-un ans après le grand cataclysme , ils convinrent de bâtir une ville et une tour dont le faîte touchât au ciel, afin de rendre leur nom célèbre, avant de se disperser dans toutes les parties du monde. Déjà ils avaient élevé la tour à une hauteur de 4,000 pieds , lorsque le Seigneur les força de renoncer à leur présomptueux et insensé projet, en confondant la langue unique qu'ils avaient parlée jusqu'alors, par la création de soixante-dix idiomes nouveaux (1), de manière qu'ils ne s'entendaient plus les uns les autres. C'est ce qui fit appeler cette tour, *la tour de Babel ou de confusion*, et cette diversité de langues obligea cette immense multitude à se répandre dans toutes les régions de la terre. (2)

Nemrod ne s'éloigna point et bâtit dans le pays même les villes de Babylone, Arad, etc. Tous les autres , suivant les langues qu'ils parlaient, se séparèrent dans l'ordre suivant : les enfants de Sem occupèrent la Syrie et les autres parties de l'Asie ; Cham prit l'Egypte et le reste de l'Afrique; Japhet et les siens allèrent fonder leurs colonies à travers l'Europe.

Après cette dispersion , le roi de Babylone , Ninus , petit-fils de Nemrod, affligé de la mort de Belus son père, que les Hébreux appelèrent Bel ou Baal, et les païens Jupiter, lui fit ériger une statue qu'il plaça dans l'endroit le plus apparent de la ville, en accordant le pardon de

(1) Le P. Berruyer, dans son *Histoire du peuple de Dieu*, prétend que Dieu ne créa alors que quarante-huit langues, suivant le nombre des chefs de famille. D'autres opinions se sont produites : ce n'est pas ici le lieu de les examiner. (*Note du traducteur*).

(2) Gen., ch. XI.

leurs crimes à tous les coupables qui s'y réfugieraient, comme en un lieu sacré et privilégié : le vulgaire n'avait qu'un pas à faire pour en venir à honorer la statue comme une divinité. Cet exemple fut bientôt suivi dans les diverses parties du monde : on dédia partout des statues aux grands hommes qui reçurent des honneurs divins. Telle fut également l'origine du *droit d'asile*, qui a été connu sur presque tous les points du globe, sous des formes plus ou moins variées.

Les nations se multiplièrent, les fables d'une foule de faux dieux se propagèrent dans tout l'univers, les notions sur le vrai Dieu s'obscurcirent de plus en plus, et alors eut lieu la vocation d'Abraham, qui ne fut autre chose que le choix que fit le Seigneur, parmi les descendants de Sem, d'un peuple chargé de garder le dépôt de la foi jusqu'à l'arrivée du Messie.

Abraham, fils de Tharé, habitait la ville d'Ur en Chaldée, où il était persécuté parce qu'il refusait son adoration aux fausses divinités, pour la réserver au seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Dieu lui ordonna d'en sortir; il lui promit de l'établir sur une grande nation et de bénir en lui toutes les races de la terre. Abraham avait soixante-quinze ans, lorsqu'il se rendit de la Chaldée en Chanaan, avec Sara sa femme, Loth son neveu, et toute sa maison. Il traversa alors le pays jusqu'au lieu de Sichem, dans la vallée célèbre nommée de la *Vision* et de la *Manifestation*, parce que le Seigneur y apparut à Abraham, entouré d'une imposante majesté, et que de là il lui montra l'étendue et la beauté de la terre promise. Puis le patriarche s'avança vers le midi, après avoir élevé un autel et invoqué le nom du Seigneur entre Béthel et Haï. Il fut ensuite obligé de descendre en Egypte, à cause d'une famine qui désola cette contrée; mais étant retourné dans la terre de Chanaan avec tout ce qu'il possédait, il se sépara de Loth, qui alla se fixer à Sodome. Lui-même

dressa ses tentes dans la vallée de Mambré, près de la ville d'Hébron, et il y érigea un autel au Seigneur. (1)

Déjà à cette époque Abraham était si puissant, qu'en réunissant ses serviteurs, il put poursuivre et défaire quatre rois qui s'étaient ligués contre les cinq rois de la Pentapole, et avaient enlevé Loth avec toutes ses richesses; il délivra Loth, reprit tous les objets emportés par les confédérés, les restitua aux légitimes possesseurs, sans vouloir même accepter aucun présent, et offrit en outre au grand-prêtre Melchisédech la dîme des dépouilles qu'il avait arrachées aux ennemis. Toutefois, au milieu de cette prospérité, Abraham s'affligeait de n'avoir pas de fils, et se plaignait de ce qu'un serviteur né en sa maison dût devenir son héritier; mais Dieu lui réitéra les promesses qu'il lui avait faites de multiplier sa postérité, lui annonça le séjour qu'elle devrait faire dans une terre étrangère, son affranchissement, et l'étendue du pays qu'elle occuperait par la suite, et lui ordonna de se circoncire avec tous les enfants mâles de sa maison, en signe de l'alliance qu'il contractait; enfin, il lui prédit que Sara donnerait le jour à un fils qu'il appellerait Isaac. (2)

En ce temps eut lieu le terrible châtiment des villes infâmes de la Pentapole. Sodome, Gomorrhe et tous leurs environs furent consumés par le feu du ciel, et la vallée qu'elles occupaient, si agréable et si délicieuse que Loth la comparait au jardin du Seigneur, forme aujourd'hui ce lac funèbre que les hommes appellent la mer Morte ou le lac Asphaltite. (3)

(1) Gen., ch. XIII. — (2) Ib., ch. XIV et XV.

(3) Sodome et Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor (Ib., ch. XIX; Deuter., ch. XXIX.). « Le bassin de la mer Morte a dû être jadis, a dit Busching, dans un mémoire cité dans les Annales des voyages, en partie suspendue au-dessus d'un amas d'eaux souterraines, en partie composé de couches de bitume: le feu du ciel alluma ces matières combustibles: les terres fertiles s'écroulèrent dans l'abime souterrain; les villes coupables, construites peut-être en pierres bitumineuses, devinrent également la proie de ce vaste incendie. » C'est ainsi

Abraham changea ensuite de résidence, et se transporta d'Hébron à Gérare; c'est là qu'il vit s'accomplir la promesse divine, et Sara, sa femme, alors âgée de quatre-vingt-dix ans, mettre au monde Isaac (1). Abraham avait cent ans, et le monde deux mille cent huit ans. (2)

Quelque temps après, Dieu voulant éprouver l'obéissance et la soumission du patriarche, lui ordonna de lui offrir son fils Isaac en holocauste sur le mont Moria. Docile à cet ordre, Abraham chargea Isaac lui-même du bois destiné au sacrifice; mais comme le jeune homme ignorait quelle devait être la victime, et remarquait que les serviteurs ne l'amenaient pas, il demanda à son père : « Où donc est la victime pour l'holocauste? » A cette question Abraham fit cette mystérieuse et laconique réponse : « Dieu y pourvoira, mon enfant. » Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit indiqué par le Seigneur, Abraham éleva un autel et plaça son fils sur le faisceau de bois qu'il y avait disposé, afin de l'immoler, mais Dieu retint son bras, et en récompense de son obéissance aveugle et de sa foi, il lui répéta avec serment les promesses qu'il lui avait faites : « Je te bénirai, et je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et comme les sables de la mer, et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta postérité. » (3)

Après le décès de Sara, qui mourut à cent vingt-sept ans, Isaac épousa Rebecca, fille de Bathuel, qui habitait la Mésopotamie, et il en eut Esaü et Jacob. Puis, Abraham

que la géographie physique facilite l'explication du terrible châtiment dont Dieu frappa ces contrées.

On sait que les Américains, les premiers, ont fait, il y a quelques années, une exploration de la mer Morte, qui n'a malheureusement pas produit tous les résultats désirables. (*Note du traducteur*).

(1) Ainsi appelé à cause du *rire* que s'était permis Sara, lorsque Dieu lui avait annoncé que, malgré sa vieillesse, elle deviendrait mère. (*Note du traducteur*).

(2) Gen., ch. XXI. — (3) Ib., ch. XXII.

mourut à l'âge de cent soixante-quinze ans, et il fut enterré auprès de Sara, dans la double caverne qu'il avait acquise d'Ephron. C'est dans ce même lieu que furent ensevelis plus tard Isaac, Rebecca, Jacob et Lia. Esaü vendit son droit d'aînesse à Jacob, qui, secondé par Rebecca sa mère, recueillit la bénédiction paternelle. Esaü, irrité, menaça de tuer son frère, et celui-ci dut se retirer en Haran de Mésopotamie, dans la maison de son oncle Laban. (1)

Durant ce voyage, Jacob s'endormit dans un champ près de la ville de Luza, nommée depuis Béthel (séjour de Dieu). Et il vit en songe une échelle dont le pied posait sur la terre et le haut touchait au ciel : les anges de Dieu en montaient et descendaient les degrés, et le Seigneur, appuyé sur la tête de l'échelle, bénit Jacob avec toute sa postérité, et lui renouvela les promesses qu'il avait faites à ses pères. Parvenu en Haran, Jacob resta vingt-un ans au service de son oncle Laban. Dans ce laps de temps, il prit pour femmes d'abord Lia, puis Rachel. Il retourna ensuite dans son pays avec ses femmes, ses enfants et ses grandes richesses, réussit à gagner le cœur de son frère Esaü par sa douceur et ses présents, et fixa sa résidence aux environs de Salem. Le Seigneur lui apparut de nouveau, et après lui avoir prescrit de porter désormais le nom d'Israël (fort contre Dieu) au lieu de celui de Jacob : « Je suis, dit-il, le Dieu tout-puissant; crois et multiplie ; les nations et les peuples viendront de toi, et des rois sortiront de ta race. Et la terre que j'ai donnée à Abraham et à Isaac, je te la donnerai à toi et à ta postérité après toi. » (2)

Jacob eut de Lia, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar et Zabulon ; de Bala, servante de Rachel, Dan et Nephtali; de Zolpha, servante de Lia, Gad et Aser; de Rachel,

(1) Gen., ch. XXIV et suivants. — (2) Ib., ch. XXVIII.

Joseph et Benjamin. Joseph avait seize ans, lorsqu'il raconta à ses frères les songes du soleil, de la lune et des étoiles qui l'adoraient, et des gerbes de blé qui entouraient et adoraient sa gerbe debout au milieu d'un champ. Ce récit et la liberté avec laquelle il avait accusé ses frères auprès de Jacob d'un crime détestable, leur inspirèrent d'abord une secrète envie et bientôt une haine ardente, au point qu'un jour qu'il s'était rendu près d'eux, de la part de leur père, dans les campagnes de Dothaïm, où ils paissaient leurs troupeaux, ils voulurent le tuer. Ruben, l'aîné de tous, parvint à les dissuader de leur projet, mais ils convinrent de le jeter dans une citerne, d'où ils le tirèrent pour le vendre à des marchands madianites, qui l'emmenèrent en Egypte et le cédèrent à Putiphar, généralissime des troupes de Pharaon. (1)

La haine que la droiture du cœur de Joseph avait fait naître dans l'ame de ses frères, devint le moyen dont Dieu se servit pour la gloire et la grandeur du jeune esclave, des songes duquel il amena la réalisation complète. Mais cette élévation fut achetée au prix d'épreuves redoutables qu'eut à traverser la vertu de Joseph, épreuves dont il lui fut donné de sortir victorieux, parce qu'il ne s'était pas écarté des voies du Seigneur.

Putiphar en vint à tellement apprécier les qualités qui ornaient Joseph, qu'il lui confia l'administration de sa maison et la direction de toutes ses affaires; mais sa femme ayant conçu pour le jeune intendant une passion criminelle, et ayant rencontré dans la noblesse de son caractère une résistance qu'elle ne put vaincre, prit, pour se venger de ses refus, le parti désespéré de l'accuser faussement d'avoir voulu lui faire violence. Cette noire calomnie plongea Joseph dans un cachot : car son maître se laissa tromper par les pleurs et séduire par les caresses

(1) Gen., ch. XXX et suivants. Nom générique des rois pasteurs. (*Note du traducteur*).

hypocrites de son impudique épouse. Dans ce malheur, la foi ne défaillit point au cœur de Joseph ; c'était la route que Dieu lui ouvrait pour le faire monter plus haut. Pharaon ayant entendu parler du don prophétique dont il était doué, et tourmenté de ce qu'aucun devin ne sût expliquer un songe dans lequel il avait vu sept vaches belles et grasses dévorées par sept autres vaches maigres et hideuses, recourut à lui. Joseph le lui interpréta, en disant que les sept vaches grasses présageaient qu'il y aurait bientôt sept années de grande abondance, et que les sept vaches maigres indiquaient que ces années-là seraient suivies de sept autres, frappées d'une grande stérilité. Le roi, rassuré et ne doutant point que Joseph ne fût plein de l'esprit de Dieu et seul capable de gouverner le pays durant la disette dont il était menacé, l'établit premier ministre, et ordonna que, *sans son consentement, nul ne remuât la main ni le pied dans toute la terre d'Égypte*. Pharaon remit tout son pouvoir aux mains de Joseph, et voilà que ce jeune étranger, qui avait été vendu comme esclave et emprisonné comme criminel, obtenait des honneurs réservés aux monarques ! C'est que la foi au Seigneur ne l'avait jamais quitté au milieu de ses tribulations, et que le Seigneur le récompensait par son secours.

Les sept années d'abondance arrivèrent, et Joseph ne manqua point d'amasser, pendant leur durée, d'immenses approvisionnements. Aussi, quand survinrent les sept années stériles, une affreuse famine désolait toute la terre, tandis que l'Égypte seule avait des greniers assez pleins pour fournir du blé au peuple. La disette se fit sentir jusqu'à Sichem, où vivait Jacob. Ayant appris que de grandes provisions de grains avaient été faites en Égypte, il y envoya ses fils pour en acheter. Joseph les reconnut au premier coup d'œil, mais eux ne savaient pas qu'ils se trouvassent en présence de ce frère qu'ils avaient qualifié de *songeur*, et jamais ils n'auraient pu s'imaginer que celui qu'ils avaient voué à un honteux esclavage, fût le

personnage puissant devant lequel ils venaient s'humilier. (1)

Les durs traitements que Joseph parut vouloir faire subir à ses frères ne tendaient, au fond, qu'à lui permettre de satisfaire les désirs de son cœur, et de se voir entouré en Égypte de toute sa famille. Ce fut aussi le moyen dont usa le Seigneur, pour accomplir ses prédictions sur le peuple qu'il s'était choisi.

Aussitôt que Joseph se fut donné à connaître à ses frères, et qu'ils en eussent apporté de si bonnes nouvelles à leur père, qui considérait son fils bien-aimé comme depuis longtemps perdu et croyait rêver en les écoutant, Jacob consulta le Seigneur, replia ses tentes et descendit en Égypte avec toute sa famille et ses troupeaux. Ils y furent reçus avec les plus grands égards, et on leur concéda, pour y habiter, le territoire de Gessen. Les Hébreux, qui se rendirent, en cette circonstance, en Egypte, étaient au nombre de soixante-six. C'était l'an du monde 2298, et Jacob était âgé de 130 ans. Joseph n'avait atteint que sa quarantième année. (2)

Dix années s'étaient écoulées depuis ces événements, lorsque Isaac, qui n'avait point quitté la vallée de Mambré, mourut, à l'âge de 180 ans, dans la ville d'Arbé. Sept années plus tard, Jacob s'éteignit en Égypte, après avoir fait jurer à Joseph de transporter son corps en Chanaan, et de l'ensevelir dans le tombeau de ses ancêtres. Il avait aussi béni spécialement chacun de ses enfants, et dans son testament sublime, le patriarche a caché les plus profonds mystères et les plus hautes prophéties. Distinguons celle-ci : « Le sceptre ne sortira point de Juda, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et celui qui sera l'attente des nations. » Joseph vécut 110 ans et laissa deux fils, Ephraïm et Manassé. Avant d'expirer, il réunit ses

(1) Gen., ch. XLII. — (2) Ib., ch. XLVI.

frères, et leur dit qu'après sa mort, Dieu les visiterait et les ferait remonter de l'Égypte dans la terre qu'il avait promise à Abraham, à Isaac et à Jacob; il termina en leur recommandant d'emporter avec eux ses ossements, lorsqu'ils sortiraient de ce pays. (1)

On croit que ce fut peu de temps après cette époque que vécut Job, le plus parfait modèle de résignation et de courage. Job était un homme simple, droit et craignant Dieu, qui habitait la terre de Hur, en Idumée, sur les confins de la tribu de Juda. Dieu voulut éprouver sa vertu, en lui envoyant toute sorte de tribulations, mais de toutes il triompha, ne cessant d'offrir le plus sublime exemple de la patience et de la longanimité. Jamais les magnifiques paroles qui s'échappèrent de ses lèvres, en apprenant la mort de ses enfants et la perte de tous ses biens, ne pourront épuiser l'admiration humaine : « Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu je descendrai au tombeau. Le Seigneur a donné, le Seigneur a retiré ; comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait; que le nom du Seigneur soit béni ! » (2)

La race d'Israël s'accrut et se multiplia si prodigieusement qu'elle se répandit bientôt dans presque toute l'Égypte, et qu'elle se développa, pour employer l'image de l'Écriture, en une infinité de rameaux (3). Mais il vint un autre roi qui n'avait pas connu Joseph et ne se souvenait point des services inappréciables qu'il avait rendus au pays. Pour empêcher l'accroissement des Israélites, il les opprima et les accabla de travaux excessifs; il poussa

(1) Gen., ch. XLIX.

(2) Une circonstance qui porterait à croire que Job a dû paraître à une époque plus reculée, c'est qu'il a survécu plus de 140 ans à ses malheurs (Job, ch. XLII) : or, lors de l'affranchissement des Israélites, la longévité humaine avait considérablement décru. (*Note du traducteur*).

(3) Non pas seulement les premiers-nés, comme le porte le texte espagnol. (*Note du traducteur*).

même la cruauté jusqu'à ordonner que tous leurs enfants mâles fussent jetés dans le Nil. (1)

Il y avait soixante-quatorze ans que Joseph était mort, lorsque Moïse naquit de Jocabed, épouse d'Amram, qui était de la tribu et de la race de Lévi. C'était le plus bel enfant du monde; l'amour maternel empêcha Jocabed de le jeter dans les eaux du fleuve, et elle le tint soigneusement caché dans sa maison durant trois mois; mais craignant de ne pouvoir le dérober plus longtemps aux perquisitions continuelles qui avaient lieu pour assurer l'extermination des jeunes Hébreux, la pauvre mère prit le parti de mettre son fils dans une corbeille enduite de bitume et de poix, et l'exposa parmi les roseaux de la rive du Nil, où elle se rendait la nuit pour l'allaiter. Or, il arriva que Thermutis, fille de Pharaon, suivie de ses compagnes, descendit pour se baigner dans le fleuve, s'arrêta devant la corbeille, se la fit apporter par ses femmes, et aperçut aussitôt ce charmant enfant qu'elle ne put s'empêcher d'aimer. Elle offrit donc un salaire à une femme pour qu'elle se chargeât de le nourrir, et cette femme était précisément Jocabed, sa mère elle-même. La princesse l'adopta ensuite pour son fils, et lui donna le nom de Moïse, qui veut dire *sauvé des eaux*. L'enfant grandit et fut élevé avec soin dans le palais du roi, où il recevait les leçons des maîtres les plus habiles et les plus instruits de l'Égypte. C'est ainsi que Dieu ouvrit la carrière à Moïse et le prépara à devenir puissant et illustre en œuvres et en paroles.

Déjà parvenu à l'âge de 40 ans, et connaissant d'une manière certaine sa véritable origine, Moïse aima mieux partager l'affliction et l'oppression du peuple de Dieu que les plaisirs des Egyptiens. (2)Voyant un jour un égyptien

(1) C'est la traduction de la Vulgate. Notre savant auteur a rendu plus littéralement le sens du texte hébreu, en disant que les Hébreux se propagèrent *comme des poissons*. (*Note du traducteur*).

(2) « Il préféra être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir du plaisir si court du péché. » (S. Paul, épître aux Hébreux, ch. XI)

maltraiter un israélite, il le tua et s'enfuit pour habiter dans la terre de Madian. Là il épousa Séphora, et vécut occupé à paître les troupeaux de son beau-père Jéthro ou Raguel. (1)

Moïse avait 80 ans, et se trouvait un jour avec ses brebis près du mont Horeb, lorsque Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûlait et ne se consumait point ; du sein de ce buisson, Dieu lui enjoignit d'aller affranchir son peuple du pouvoir de Pharaon, et de le conduire vers la terre promise où coulaient le lait et le miel, terre occupée par les Chananéens, les Hétéens, les Amorrhéens, les Phéréréens, les Hévéens et les Jébuséens. Moïse, surpris, essaya d'abord de s'excuser, ne se croyant ni assez influent ni assez puissant pour délivrer les enfants d'Israël de la captivité qu'ils subissaient en Égypte, mais Dieu lui intima ses ordres d'une manière formelle, et l'encouragea dans sa mission, par les miracles qu'il opéra en sa présence; il lui promit de l'accompagner, et lui donna cette verge merveilleuse dont il se servit dans la suite pour faire tant de prodiges. (2)

Moïse se rendant en Égypte pour obéir à Dieu, rencontra sur sa route son frère Aaron, avec qui Dieu l'avait prévenu qu'il pourrait partager les attributions de son haut rôle. Arrivés au lieu de leur destination, les deux frères assemblèrent les anciens d'Israël, et leur déclarèrent qu'ils venaient tirer le peuple de la servitude sous laquelle il gémissait, et pour mieux les convaincre et leur confirmer qu'ils ne faisaient qu'exécuter les ordres de Dieu, ils opérèrent en leur présence plusieurs miracles. Le peuple crut, et voyant que le Seigneur ne l'oubliait point, puisqu'il allait mettre un terme à ses maux, il se prosterna la face contre terre et l'adora.

(1) Exode, ch. II. — (2) Ib., ch. III et suivants.

Moïse et Aaron se présentèrent au roi, et le requirent, au nom de Dieu, de permettre au peuple d'Israël de sortir, pour aller lui offrir, durant trois jours, des sacrifices dans le désert. Pharaon méconnut le Dieu au nom duquel ils parlaient, et non content de refuser la liberté qu'ils lui demandaient, il se mit à imposer aux Hébreux de nouveaux et plus lourds travaux. Là-dessus, les Israélites commencèrent à se plaindre, accusant Moïse et Aaron d'être la cause du redoublement d'oppression qui pesait sur eux; mais les deux chefs trouvèrent, en s'adressant à Dieu, la force dont ils avaient besoin; il les consola, et leur assura de rechef qu'ils délivreraient leur peuple, et le mettraient en possession de la terre promise. (1)

Ils se présentèrent une autre fois, par l'ordre de Dieu, devant le roi d'Égypte, le requérant encore de laisser partir le peuple d'Israël, et en témoignage de leur mission divine, Aaron jeta par terre la verge qu'il portait, et elle fut changée en serpent; mais Pharaon, endurci, rejeta de nouveau leur demande.

Ce fut alors que Dieu, par la main de Moïse, frappa l'Égypte de ces châtiments prodigieux et de ces plaies terribles qui finirent par adoucir Pharaon, et ouvrirent aux enfants d'Israël le chemin de la liberté. Énumérons ces plaies dans l'ordre où elles se succédèrent. (2)

1° Aaron ayant touché de sa verge les eaux du Nil, à l'instant elles se changèrent en sang, et elles restèrent ainsi durant sept jours, causant de grandes souffrances et de grandes douleurs aux Egyptiens, mais ce n'étaient toujours pour les Israélites que des eaux douces et claires.

2° Les eaux produisirent tant de grenouilles, qu'elles inondèrent l'Égypte, pénétrant dans les parties les plus reculées des maisons, et jusque dans le palais de Pharaon.

(1) Exode, ch. V. — (2) Ib., ch. VII et suivants.

3° La troisième plaie fut celle des moucherons qui s'accrurent d'une manière incroyable, et tourmentèrent de leurs insupportables piqûres les hommes et les bêtes.

4° Le pays se remplit de mouches, de taons et d'autres insectes venimeux, qui causèrent à leurs victimes des maux inexprimables.

5° Tous les troupeaux des Egyptiens périrent d'une contagion subite.

6° Moïse jeta des cendres dans l'atmosphère, et les hommes et les animaux se trouvèrent tout à coup couverts de blessures, d'ulcères et de tumeurs dégoûtantes.

7° Toutes les plantes et tous les fruits furent détruits par la grêle et un effroyable orage.

8° Des nuées de sauterelles accoururent du côté de l'Orient et dévorèrent le reste des fruits.

9° Des ténèbres horribles obscurcirent la terre pendant l'espace de trois jours.

10° La dixième plaie fut la mort de tous les premiers-nés en la terre d'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon jusqu'au premier-né de la femme esclave, et tous les premiers-nés des animaux.

Le premier mars (1) de l'an du monde 2513, Dieu enseigna à Moïse l'ensemble et l'ordre des cérémonies prescrites pour la manducation de l'agneau pascal, et Moïse les fit connaître aux anciens d'Israël, pour qu'ils les apprissent à tout le peuple. Cela fait, les Hébreux se réunirent dans la ville de Ramessès, et le 10 mars, toutes les familles se procurèrent un agneau d'un an sans tache aucune, et empruntèrent de leurs oppresseurs des vases d'or et d'argent, et beaucoup de vêtements, qu'elles retinrent ensuite comme le juste salaire des grands travaux qu'on

(1) C'est le mois que les Egyptiens nommaient Pharmuth, les Hébreux Nisan et les Grecs Xantique.

les avait forcées d'exécuter. Tout étant ainsi disposé pour la célébration de la Pâque, de la manière que Dieu avait recommandée à Moïse, le 14 du mois arriva, et chaque famille tua un agneau dans sa maison, le rôtit et le mangea avec du pain sans levain et des laitues sauvages, debout, le bâton à la main, prêts à partir. On ne brisa point les os des victimes, et l'on consuma dans les flammes les restes du repas. Chacun avait eu soin d'arroser d'avance du sang de l'agneau, le seuil et les poteaux de la porte de sa demeure. Ce fut au milieu de la nuit, ainsi que Moïse l'avait annoncé à Pharaon, que l'Égypte fut frappée de cette dixième et dernière plaie, par laquelle le Seigneur fit mourir tous les premiers-nés des habitants, même des animaux, tandis qu'aucune des maisons des Israélites, qui avaient été marquées du sang de l'agneau, ne fut atteinte du souffle de l'ange exterminateur. (1)

Un grand cri retentit par toute l'Égypte : car il n'y avait pas une seule maison où la mort n'eût passé. Pharaon, intimidé, se leva dans la nuit, et ne pouvant plus résister à la force de si nombreux et si terribles prodiges, opérés par le Dieu d'Israël, pressé d'ailleurs par son propre peuple qui réclamait, pour échapper à une destruction générale, le prompt départ des Hébreux, il appela sur-le-champ Moïse et Aaron, et leur enjoignit de sortir de l'Égypte, avec tous les troupeaux et brebis qu'ils voudraient ; ce que les Hébreux se hâtèrent de faire le matin de bonne heure.

Quatre cent trente ans s'étaient écoulés depuis qu'Abraham avait passé en Égypte; deux cent quinze, depuis que Jacob y était entré avec soixante-dix (2) membres de sa famille, et les Hébreux qui sortaient alors du même pays,

(1) Exode, ch. XII.
(2) L'auteur en indique plus haut le nombre, comme étant de 66; la Bible parle de même tantôt de 66, tantôt de 70 personnes; c'est que, dans le premier cas, on ne tient pas compte des quatre femmes qui faisaient partie de la colonie israélite; voir la Genèse, ch. XLVI (*Note du traducteur*).

formaient déjà une population de 600,000 individus, sans compter les femmes, les enfants et une foule de gens qui se joignirent à eux ; de sorte que leur nombre total dépassait 2,000,000. Toute cette immense multitude, ayant Moïse pour chef, partit de Ramessès avec ses troupeaux et ses bagages, à la vue des Egyptiens consternés, qui, pleins de douleur et d'épouvante, s'occupaient à ensevelir leurs premiers-nés.

Ces fêtes de la Pâque ou victime du Seigneur, que Dieu institua chez son peuple, pour transmettre de génération en génération le souvenir à jamais impérissable de la manière dont avaient été frappés de mort les premiers-nés des Egyptiens, et épargnés les enfants d'Israël, ainsi que de tous les autres prodiges qu'avait opérés la toute-puissance céleste, pour les arracher à la servitude et les conduire vers la terre promise, ces fêtes, disons-nous, devaient durer sept jours, pendant lesquels on devait ne manger que des pains azymes, autrement, sans levain. Le premier et le dernier étaient plus solennels. Le premier jour de cette première Pâque, ou le 14 mars, fut marqué, comme nous l'avons vu, par ce terrible et merveilleux événement de la mort des premiers-nés des Egyptiens : pour le dernier jour, ou le 21 mars, Dieu en préparait un autre, plus surprenant peut-être, afin de manifester aux Israélites sa miséricorde, et à leurs ennemis sa justice.

Dès le commencement de la marche de son peuple, Dieu se complut à semer sa route des prodiges et des miracles de sa toute-puissance : car le jour, il le fit précéder d'une colonne de nuée, qui servait à la fois à le guider et à le garantir des ardeurs du soleil, et la nuit, d'une colonne de feu, qui l'éclairait. Les Hébreux consultaient également les colonnes, pour régler les étapes de leur itinéraire ; par leur repos et par leur mouvement, elles leur indiquaient l'endroit où ils devaient s'arrêter, et le moment où ils devaient reprendre leur voyage.

Moïse ne conduisit point le peuple à travers le pays des Philistins, limitrophe au nord de l'Égypte, et voisin de la terre de Chanaan, mais par le désert qui s'étendait à l'Est de Ramessès. Dieu ne voulait point qu'il rencontrât tout d'abord des ennemis à combattre, parce qu'il aurait trop vite perdu courage; il devait, en outre, être préalablement instruit de tout ce qui concernait le culte et la législation à laquelle il allait être soumis. Les Hébreux établirent leur premier campement à Socoth, d'où ils se rendirent à Ethan, et au lieu de se diriger au nord, pour éviter le passage de la mer Rouge, ils firent une espèce de contre-marche, et fixèrent leurs tentes à Fihahiroth, située entre Magdalum et la mer, vis-à-vis de Béelséphon.

Pharaon se repentant déjà de la permission qu'il avait accordée aux Hébreux, et convaincu qu'ils n'avaient point l'intention de retourner jamais en Égypte, écouta sans peine les conseillers qui le poussaient à la vengeance, et leva une puissante armée avec laquelle il se mit à leur poursuite pour les anéantir. Lorsqu'il put apercevoir le camp des Israélites, il crut son triomphe encore plus facile, parce qu'ils étaient resserrés d'un côté par la mer, et de l'autre. par de hautes montagnes, et il se flatta qu'il pourrait les investir de façon à ne leur laisser aucune issue pour la fuite. Pharaon raisonnait en homme, et il ne se doutait pas qu'en ce lieu même, où il rêvait la destruction des enfants d'Israël, le maître de la nature, par un souverain décret, avait déjà résolu sa propre perte et celle de ses troupes. (1)

Pendant qu'une nuée obscure et une colonne de feu étaient entre les deux camps, la première répandant les ténèbres sur les Egyptiens, et la seconde éclairant les Israélites, Moïse étendit la main sur la mer, et les flots s'ouvrirent à droite et à gauche, formant de chaque part

(1) Exode, ch. XIV.

comme une muraille, et laissant entre eux un large chemin par où ils passèrent à pied sec. Le peuple était déjà arrivé sur le rivage opposé, lorsque les Egyptiens purent l'apercevoir. Pharaon, aveuglé par la fureur, et fermant les yeux à l'étonnante merveille que lui offrit un si étrange sentier, avance avec toute son armée, et pénètre hardiment dans cette tranchée nouvelle. C'était l'heure de la justice divine. Soudain les Egyptiens se virent renversés par un tourbillon de grêle et de feu, et lorsque, saisis de terreur, ils se disposaient à retourner sur leurs pas pour se soustraire au courroux du Dieu des Hébreux, Moïse étendit de nouveau la main sur la mer, et aussitôt les vagues, comme si elles avaient brisé d'invisibles chaînes, se rejoignirent avec impétuosité, et tous furent engloutis dans l'abîme.

Ce prodige si extraordinaire, par lequel Dieu consomma l'œuvre de la délivrance des Israélites, qu'il arrachait au joug des Egyptiens, ne put manquer de produire une profonde impression sur la multitude. Aussi tout le peuple, ivre de joie et baigné de larmes, accompagna-t-il Moïse avec transport, lorsqu'il entonna le cantique admirable qui commence par ces mots : « Chantons le Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire. » (1)

(1) Exode, ch. XV.

II.

DEPUIS LA SORTIE D'ÉGYPTE JUSQU'A LA MORT DE MOÏSE.

Nous avons maintenant à parcourir une période de quarante années, qui est peut-être la plus importante dans l'histoire du peuple hébreu, puisque c'est pendant sa durée que Dieu promulgua les lois, tant religieuses que civiles, qui devaient former sa constitution. Cette époque est encore intéressante sous un autre rapport; car elle vit tomber les Israélites dans des ingratitudes et des révoltes inconcevables, qui dès lors accusaient leurs appétits charnels, leur penchant aux choses matérielles et sensibles, et pouvaient faire pressentir les dispositions avec lesquelles ce peuple accueillerait plus tard le Messie qui lui était annoncé.

Désormais libres et affranchis de la crainte des Egyptiens, les Israélites dirigèrent leur marche vers la partie méridionale du désert, sans s'écarter de la côte. Ils avancèrent trois jours dans la solitude d'Etham, tourmentés par la soif, quand ils trouvèrent quelques sources d'où ne jaillissaient par malheur que des eaux amères: c'est pourquoi ils appelèrent ce lieu *Mara*, c'est-à-dire amertume. Cela suffit pour qu'ils se prissent à murmurer, oubliant qu'ils suivaient la route que Dieu leur avait tracée, et

qu'ils pouvaient bien ne pas se défier des promesses de celui qui venait de leur prêter sa prodigieuse assistance dans le passage de la mer Rouge. Mais ces murmures cessèrent bientôt : car le Seigneur chargea Moïse d'adoucir les eaux, et le peuple put étancher la soif dont il souffrait. De Mara, il se rendit à Elim, où il trouva douze fontaines et soixante-dix palmiers, et il campa aux alentours. (1)

Il s'achemina de là vers le désert de Sin, et comme les vivres commençaient à manquer, il se mit à se plaindre de nouveau, en reprochant fortement à Moïse et à Aaron de l'avoir tiré de l'Égypte, où du moins il n'était pas exposé à mourir de faim ; mais le Seigneur apparut brillant de gloire au sein d'une nuée, et promit à Moïse que les Hébreux auraient de la chair animale ce soir même, et que le lendemain matin, ils mangeraient du pain à satiété. En effet, dans la soirée, le camp fut couvert de cailles, et le jour suivant, il parut inondé d'une espèce de rosée. Ce que voyant les Israélites, ils se dirent l'un à l'autre : *manhu?* ce qui signifie : qu'est-ce que cela? car ils ne savaient ce que c'était, et Moïse leur répondit : c'est là le pain que le Seigneur vous donne à manger. Du mot manhu vint qu'on donna le nom de *manne* à cette divine nourriture. Moïse leur apprit ensuite la manière de recueillir et de préparer la manne, pain miraculeux que Dieu distribua chaque jour à son peuple jusqu'à l'introduction dans la terre promise. (2)

Dieu ordonna également à Moïse de réserver une portion de cette manne et de la garder dans un vase pour la déposer plus tard dans le tabernacle qui allait être dressé, afin que, par ce moyen, les enfants d'Israël conservassent à jamais, de génération en génération, le souvenir du pain dont il les avait nourris dans le désert. Cet aliment mystérieux figurait clairement le pain eucharistique, dont

(1) Exode, ch. XV. — (1) Ib., ch. XVI.

Jésus-Christ devait sustenter nos ames le long de la route qui conduit au ciel.

Les Hébreux, ayant levé leur camp de Sin, allèrent l'asseoir le troisième jour à Raphidim, près du mont Horeb, où ils ne trouvèrent pas d'eau à boire. En conséquence, ils éclatèrent pour la centième fois en injustes reproches, et pourtant le Seigneur ne voulut point les punir. Il ordonna au contraire à Moïse de frapper de la verge un rocher situé en la partie la plus élevée de la montagne, et l'on en vit soudain sourdre miraculeusement un torrent d'eau vive. L'endroit où ce prodige arriva fut appelé par Moïse *Tentation*, parce qu'en effet les enfants d'Israël y tentèrent Dieu, lorsque désespérés de la disette d'eau, ils osèrent s'écrier : « Le Seigneur est-il avec nous ou nous a-t-il abandonnés? » Ce peuple ingrat oubliait Dieu, à mesure que s'effaçait la trace visible de ses bienfaits. (1)

Néanmoins le Seigneur ne se lassait point dans sa générosité, et il lui donna bientôt une nouvelle marque de sa protection. Les Amalécites, nation descendant d'Amalec, petit-fils d'Esaü, s'étant présentés avec une forte armée, Moïse chargea Josué de choisir les guerriers qu'il jugerait à propos et d'accepter le combat qu'offrait l'ennemi. Cependant Moïse, Aaron et Hur, leur beau-frère, montèrent, pour y assister, sur le sommet de la montagne, et ils observèrent qu'Israël triomphait, tant que le premier tenait les mains levées vers le ciel, tandis qu'Amalec l'emportait, lorsque, cédant à la fatigue, il les abaissait un peu. Aaron et Hur s'avisèrent alors de soutenir les bras de Moïse jusqu'au coucher du soleil, moment où les Hébreux obtinrent un plein succès et mirent les Amalécites en déroute complète.

Ils étaient encore campés à Raphidim, après cette victoire signalée, lorsqu'arriva Séphora avec Gersam et

(1) Exode, ch. XVII.

Eliézer, les deux fils que lui avait donnés Moïse, son père Jéthro et son frère Hobad. Tous les Hébreux partagèrent la joie que cet événement causa à leur chef, et après l'avoir célébré par des réjouissances, ils allèrent planter leurs tentes dans la plaine au pied du mont Sinaï. (1)

C'était le lieu que le Seigneur avait choisi pour se montrer à son peuple dans le plus majestueux et le plus terrible apparat, et pour contracter avec lui une alliance indissoluble, en lui dictant les lois qu'il devrait observer, et en établissant les cérémonies du culte qu'il devrait lui rendre.

Nous regardons ce point comme de la plus haute importance, et nous allons faire l'exposé rapide des principaux articles de la législation du peuple hébreu. Pour plus de clarté, nous distinguerons les lois religieuses, les lois judiciaires, les lois civiles, les lois pénales, et enfin les lois relatives au culte. (2)

(1) Exode, ch. XVIII.

(2) L'auteur n'a pu faire entrer dans sa classification une foule de prescriptions morales, hygiéniques, agricoles, cérémoniales ou relatives aux vêtements et aux plus simples actes de la vie usuelle : il ne pouvait, d'ailleurs, présenter un exposé complet de la législation hébraïque. Rappelons certains points essentiels ou curieux dont l'étude de ces peuples et de ces époques fait connaître la profonde raison et la portée réelle : obligation de la circoncision, — obligation d'abattre les autels des faux dieux, — anathèmes prononcés contre les devins et magiciens, qui étaient punis de mort. — On ne tolérait point les courtisanes. — Les Hébreux devaient se rendre trois fois l'an dans la ville sainte. — Nul corps ne devait être laissé sans sépulture. — Comme preuve juridique, il fallait le témoignage de trois ou au moins de deux personnes. — Aux juges des villes, on adjoignait toujours des lévites.— Les parents devaient enseigner la loi à leurs enfants au moins deux fois par jour, le soir et le matin. — Une partie des dîmes était expressément réservée pour les veuves et les orphelins. — Il y avait pour les lépreux tout un code sanitaire. — On peut en dire autant des sacrifices. — Il fallait labourer la terre avec des bœufs, sans y joindre d'autres animaux ; ne rien semer dans une vigne; ne pas cueillir toutes les grappes ou tous les épis d'un champ, non plus que tous les fruits d'un arbre. — L'obligation d'accomplir un vœu dépendait de la position et de la condition des personnes qui l'avaient fait. — La vengeance était défendue : si quelqu'un rencontrait sur son chemin l'âne ou le bœuf égaré de son ennemi, il devait le ramener; s'il voyait son ennemi lui-même accablé sous

LOIS RELIGIEUSES ET MORALES.

Adorer un seul Dieu. — Ne point faire d'idoles.

Ne point prendre le nom de Dieu en vain.

Sanctifier le jour du sabbat.

Honorer ses parents.

Ne point commettre d'homicide.

Ne point commettre d'adultère.

Ne point dérober.

Ne point porter de faux témoignage contre le prochain.

Ne point convoiter les biens d'autrui.

Ces lois forment les préceptes du Décalogue, que le Seigneur ne communiqua point au peuple hébreu par l'intermédiaire de Moïse, mais qu'il promulgua directement, comme pour faire comprendre que la loi naturelle, renfermée dans le Décalogue, a été imprimée par la loi de Dieu lui-même dans le cœur de tous les hommes. Le peuple entier était assemblé au bas du Sinaï, quand il entendit la voix du Très-Haut, dont la gloire et la majesté couronnaient de leurs splendeurs la cime de la montagne. Dieu grava ces lois sur deux tables de pierre, et les remit à Moïse pour les déposer dans le tabernacle. (1)

Les autres lois furent transmises de Dieu au peuple par l'organe de Moïse.

le faix d'un fardeau, il devait l'aider. — Fréquentes recommandations en faveur des étrangers et des serviteurs (l'esclavage antique proprement dit n'était point connu chez le peuple de Dieu). — Le déguisement des sexes était défendu. — La condition de la femme était bien meilleure que chez les autres peuples. (*Note du traducteur*).

(1) Exode, ch. XX.

LOIS DE L'ORDRE JUDICIAIRE.

Les juges ne devaient point prêter l'oreille aux calomniateurs. — Ne point se conformer dans leurs jugements à l'avis de la multitude pour faire le mal et pour s'écarter de la vérité. — Ne point exagérer, par compassion, le droit du pauvre, au détriment de la justice, et ne point l'affaiblir au profit du riche. — Ils devaient fuir le mensonge et ne faire périr ni l'innocent ni le juste. — Ne point recevoir de présents, car ils aveuglent les sages et pervertissent la parole des justes. (1)

Nous avons rattaché ces lois ou préceptes à l'ordre judiciaire, parce qu'elles s'adressent principalement aux ministres de la justice; mais cela n'empêche de les considérer également comme des prescriptions particulières, destinées à régler la conduite de chacun à l'égard de son prochain.

LOIS CIVILES.

Celui qui achetait un esclave hébreu ne pouvait l'employer à son service que six années ; à la septième, il devait lui donner la liberté. (2)

Ceux qui prêtaient de l'argent, ne pouvaient point en exiger l'intérêt. (3)

Les terres devaient être cultivées pendant six ans ; il fallait ensuite les laisser un an en repos, afin que les pauvres pussent s'en nourrir. (4)

Le dépositaire d'un animal quelconque qui venait à mourir, n'était point tenu d'en dédommager le maître, pourvu qu'il jurât qu'il n'y avait point eu de sa faute ; mais s'il avait emprunté l'animal, il était obligé d'en restituer la valeur. (5)

(1) Deuter., ch. XVI. — Exode, ch. XXIII. — (2) Ib., ch. XXI.
(3) Deuter., ch. XXIII. — Levit., ch. XXV. — (4) Exode, ch. XXIII.
(5) Ib., ch. XXII.

La polygamie était permise. (1)

Le mariage était prohibé entre ascendants et descendants, entre frères et sœurs, entre oncles et nièces, entre tantes et neveux. (2)

Le divorce n'était point interdit, et la femme répudiée pouvait se remarier. (3)

Les ventes ne pouvaient se faire qu'avec faculté de rachat. (4)

Chaque cinquantième année avait lieu le jubilé, en vertu duquel tous les biens aliénés retournaient à leurs propriétaires primitifs, et toutes les dettes étaient remises. (5)

LOIS PÉNALES.

C'était un principe consacré que les pères ne devaient point être punis pour les enfants, ni les enfants pour les parents, mais que chacun devait souffrir la peine de son péché. (6)

L'homicide volontaire était passible de mort. (7)

L'homicide involontaire échappait au châtiment, en se réfugiant dans une des villes indiquées comme lieux d'asile. (8)

Etait digne de mort celui qui maltraitait ses parents en action ou en parole, ou qui osait les maudire. (9)

La même peine frappait celui qui était convaincu d'enlever et de vendre des hommes — celui qui adorait les

(1) Deuter, ch. XXI, etc. Toutefois, il était recommandé aux rois (Ib., ch. XVII) *de n'avoir point une multitude de femmes qui séduisent leur esprit. (Note du traducteur)*.

(2) Levit., ch. XVIII. — (3) Deuter., ch. XXIV. — (4) Deuter., ch. XV. — Levit., ch. XXV. — (5) Ib., ch. XXV. — (6) Deuter, ch. XXIV. — (7) Ib., ch. XIX. — Nombres, ch. XXV. (8) Deuter., ch. XIX. — Nombres, ch. XXV.

(9) Deuter., ch. XXI. — Levit., ch. XX.

faux dieux — celui qui se rendait coupable d'adultère ou d'inceste. (1)

Pour les blessures, on admettait en règle générale la peine du talion, excepté lorsqu'elles étaient la suite d'une querelle ; en ce cas, l'auteur en était quitte, en assurant au blessé le montant des salaires qu'il avait cessé de gagner. (2)

Le faux témoin était passible de la peine applicable au crime qu'il imputait. (3)

Le maître qui frappait son esclave n'encourait aucun châtiment. (4)

Ceux qui par imprudence ou négligence commettaient des actes qui causaient du dommage, étaient tenus à le réparer. (5)

Le vol d'un bœuf obligeait à en restituer cinq ; celui d'une brebis, à en rendre seulement quatre. (6)

Le viol était puni par l'obligation d'en doter et épouser la victime. (7)

LOIS RELATIVES AU CULTE OU CÉRÉMONIALES.

Il était défendu de manger du sang d'aucun animal — comme de la chair d'animaux morts d'eux-mêmes ou blessés par d'autres bêtes. (8)

On ne pouvait manger de la chair que des animaux ruminants, dont la corne du pied est fendue. (9)

On devait offrir les dîmes et les prémices. (10)

(1) Deuter., ch. XXVII — Ex., ch. XXI. — (2) Levit., ch. XXIV. — Exode, ch. XXI. — (3) Deuter., ch. XIX. — (4) Exode, ch. XXI. — (5) Nombres, ch. V. — Exode, ch. XXII. — (6) Ib., ch. XXIII, (7) Deuter., ch. XXII. — Exode, ch. XXII. — (8) Deuter., ch. XII. — Levit., ch. VII, ch. XI et ch. XVII. — Ex., ch. XXII. — (9) Deuter., ch. XIV. — Levit., ch. XI — (10) Deuter., ch. XXVI, etc.

On devait principalement célébrer dans l'année trois fêtes, savoir : *la Pâque*, *la Pentecôte* (1) *et les Tabernacles ou Tentes*. La première rappelait l'affranchissement et la sortie d'Égypte ; elle durait sept jours, pendant lesquels on mangeait des pains azymes et l'on faisait des offrandes au Seigneur. La seconde se célébrait cinquante jours après la précédente : on y offrait deux pains comme prémices de la récolte, en reconnaissance du domaine suprême de Dieu. La dernière fête avait lieu après l'enlèvement des fruits de la terre ; elle avait pour objet d'en remercier le Seigneur et aussi de rémémorer la protection qu'il avait accordée au peuple dans le désert, où, durant son pèlerinage, il avait dressé des tentes ou tabernacles. (2)

Indépendamment de toutes ces lois, Moïse reçut du Seigneur, pendant les quarante jours qu'il passa sur le Sinaï, loin de la vue du peuple, des instructions précises sur la forme du tabernacle qu'il devait faire construire, et touchant le costume des prêtres voués à la célébration des cérémonies, afin que tout concourût à la splendeur du culte divin. (3)

Le tabernacle, tel qu'il fut ensuite construit, était une espèce de pavillon rectangulaire de trente coudées de longueur, de dix de largeur et de hauteur, entouré d'un parvis ou vestibule long de cent coudées, large de cinquante. Il était divisé en deux parties, dont la première était appelée le sanctuaire, et la seconde, le Saint des saints. Ces deux parties étaient séparées par un grand voile. C'est dans le sanctuaire qu'était placée l'arche du témoignage ou d'alliance, construite en bois de sétim,

(1) Que les Hébreux nommaient Asartha, c'est-à-dire, plénitude de grâces.

(2) Deuter., ch. XVI. — Levit., ch. XXIII. Pendant la fête des tabernacles, les Israélites devaient habiter sous des tentes. Une fête bien importante encore, était celle des *Expiations*, pendant laquelle tout le peuple, par un jeûne solennel, implorait le pardon de ses fautes. C'était ce jour-là que le grand-prêtre entrait dans le Saint des saints. (*Note du traducteur*).

(3) Exode, ch. XV et suivants. — Lévitique, passim.

laquelle renfermait les tables de la loi et dont le couvercle ou le dessus s'appelait propitiatoire et présentait à ses extrémités deux chérubins ailés. C'est encore là qu'on gardait la table des pains de proposition, qui correspondaient par leur nombre à celui des douze tribus d'Israël, au nom desquelles ils étaient proposés et offerts (1), — l'autel des parfums, — et le grand candélabre à sept branches.

Les matières qui entrèrent dans la structure du tabernacle furent l'or, l'argent, le bronze, la pourpre, la toile, des peaux, du bois de sétim et des pierres précieuses : il était fait de telle sorte qu'on pouvait, pour la facilité du transport, le monter et le démonter. Le tabernacle n'était que la principale tente du camp, le pavillon de Dieu, le véritable général des armées d'Israël. (2)

Dieu prescrivit de même à Moïse et celui-ci régla immédiatement tout ce qui concernait les ornements, les fonctions et les différents ministères des prêtres. Aaron fut déclaré souverain sacrificateur ou grand pontife, et ses quatre fils, Nadab, Abiu, Eléazar et Ithamar partageaient avec lui les plus hautes attributions du sacerdoce. La tribu de Lévi tout entière était consacrée au service du temple ou du tabernacle (3).

Reprenons maintenant le fil de notre narration. Durant les quarante jours que Moïse resta sur le Sinaï, les Israëlites, croyant qu'il les avait abandonnés, se mutinèrent, et quoiqu'ils vinssent à peine de recevoir la loi de Dieu et d'en jurer l'observation, ils tombèrent dans l'idolâtrie et fabriquèrent un veau d'or qu'ils adorèrent. Témoin de ce crime énorme en descendant de la montagne, Moïse brisa l'idole en poudre, qu'il mêla à la boisson des Hébreux, punit de mort près de vingt-trois mille hommes; le peuple

(1) Ce nombre figurait aussi celui des douze mois de l'année. (*Note du traducteur*.)

(2) Exode, ch. XXXV. — (3) Levit., ch. VIII.

rentra dans l'obéissance, pleura son égarement, et se prosterna dans la poussière, en signe d'humiliation (1). Avant de lever le camp de Sinaï, treize mois après la sortie d'Egypte, Moïse, aidé des princes ou chefs des tribus, fit le dénombrement des Israélites ; il se trouva qu'ils avaient six cent trois mille cinq cent cinquante hommes en état de porter les armes, sans compter la tribu de Lévi, qui était exempte du service militaire pour vaquer au soin du tabernacle.

A peine les Israélites avaient-ils enlevé leurs tentes pour se remettre en marche, qu'ils se laissèrent aller de nouveau à l'impatience, sous prétexte des fatigues du voyage, et Dieu alluma un incendie qui consuma toute l'extrémité du camp : c'est pourquoi ce lieu fut appelé *Tabeera*, qui veut dire *embrasement*. De là passant à Pharan, le peuple recommença à murmurer, parce qu'il n'avait pas de viande à manger, et il regretta les mets dont il usait en Egypte, mais ayant recueilli une immense quantité de cailles survenues miraculeusement, il n'avait pas achevé de les manger, quand Dieu permit l'invasion d'une peste qui exerça de grands ravages : ce qui fit donner à cet endroit le nom de *sépulcre de la concupiscence* (2).

Après être arrivé à Haseroth et s'être avancé jusqu'aux environs de Cadesbarné, Moïse chargea douze hommes choisis d'explorer la terre de Chanaan, sous la conduite de Josué et de Caleb. Les envoyés remplirent leur mission en quarante jours et émerveillèrent le peuple par la description de la fertilité de cette région; mais comme les compagnons de Josué et de Caleb ajoutaient qu'il était impossible de la conquérir, attendu qu'elle était habitée par des hommes redoutables et d'une stature gigantesque, la multitude s'ameuta, malgré les exhortations de Josué et de Caleb. Les

(1) Exode, ch. XXXII. — (2) Nombres, ch. XI.

ingrats! ils préféraient, disaient-ils, mourir dans le désert, plutôt que de périr sous le glaive des maîtres d'un pareil pays, et ils allèrent jusqu'à vouloir se nommer un nouveau chef qui les ramenât en Egypte. Le Seigneur apparut alors, dans une colère terrible, au milieu d'une nuée de feu qui resplendit au haut du tabernacle; la foule se dissipa transie d'effroi, et chacun courut se cacher en tremblant dans l'obscurité de sa tente.

Dieu pardonna au peuple, grâce aux supplications de Moïse, mais il lui annonça qu'il errerait quarante ans dans le désert, et qu'aucun n'entrerait dans la terre promise de ceux qui avaient vu les prodiges opérés pour les tirer de la servitude d'Egypte, à l'exception de Josué et de Caleb qui, animés d'un autre esprit, avaient cru à sa parole et obéi à ses ordres (1).

De Cadesbarné, déjà si près de la terre promise, les Israélites durent rétrograder et s'enfoncer dans les solitudes du désert, pour exécuter leur longue pérégrination et trouver la mort, suivant la parole de Dieu. On sait peu de chose sur cette période considérable, parce que l'historien sacré rapporte peu de faits, et encore n'indique-t-il ni les lieux ni les dates. Il semble ne les mentionner qu'à regret, désireux qu'il serait de ne pas conserver la mémoire des péchés de son peuple.

Un des principaux événements qui se passèrent en ce temps-là, ce fut la sédition de Coré, Dathan et Abiron. Coré, cousin germain de Moïse et d'Aaron, appartenait à la tribu de Lévi ; Dathan et Abiron étaient deux frères, membres de la famille de Ruben. Ayant réussi à faire entrer dans leurs plans deux cent cinquante des premiers d'Israël, ils se présentèrent en tumulte devant Moïse et Aaron, les traitant d'usurpateurs et les sommant de quitter le pouvoir. Loin de faire le moindre cas des représen-

(1) Nombres, ch. XIV.

tations de Moïse, ils cherchèrent à propager la rébellion et parvinrent à y entraîner une grande partie du peuple. Mais les malheureux s'attirèrent la vengeance divine, qui ne tarda point à s'annoncer par des signes prodigieux. En effet, lorsque Coré, accompagné d'un grand nombre de ses partisans, se tenait dans le temple pour offrir l'encens au Seigneur, la terre ouvrit ses abîmes et engloutit Dathan et Abiron, avec leurs familles, leurs tentes et tout ce qu'ils possédaient. Peu après, la terre ensevelit Coré tout vivant, et tous ses sectateurs furent dévorés par le feu du ciel, effroyable catastrophe dont furent victimes plus de quatorze mille personnes ! Tel fut le terme où la justice suprême fit aboutir ces factions, image frappante des hérétiques de tous les âges, qui, sous prétexte de tyrannie, ont voulu secouer le joug de l'autorité légitime (1).

Disposé à donner alors un autre témoignage public en faveur des prêtres auxquels devait être confié le service de son sanctuaire, Dieu commanda à Moïse de prendre les douze verges des princes des douze tribus et d'écrire sur chacune d'elles leur nom respectif, puis de les placer devant l'arche dans le tabernacle, pour qu'on vît fleurir celle du chef que choisirait le Seigneur. Tout cela fait d'une manière solennelle, sous les yeux du peuple, pour que personne ne pût suspecter le résultat de l'épreuve, les verges restèrent une nuit entière devant l'arche, et il arriva que le jour suivant, la verge d'Aaron avait seule fleuri. Cette verge fut ensuite déposée par ordre de Dieu dans l'arche, pour qu'elle servît de preuve irrécusable de la vocation spéciale au sacerdoce d'Aaron et de ses descendants. (2)

Lorsque le temps marqué pour la fin de leur pèlerinage commençait à s'approcher, les Israélites s'arrêtèrent une seconde fois à Cadesbarné, où ils renouvelèrent leurs anciens murmures, à cause du manque d'eau. Le Seigneur

(1) Nombres, ch. XVI. — (2) Ib., ch. XVII.

ordonna à Moïse et à Aaron de parler au rocher, et leur dit qu'il en jaillirait une source abondante ; au lieu de se conformer ponctuellement à cet ordre, Moïse frappa de sa verge le rocher à deux différentes reprises. Le peuple fut satisfait ; mais Dieu, irrité de la conduite de Moïse et d'Aaron, qui n'avaient point eu confiance en lui, et avaient touché la roche, tandis qu'il leur avait seulement prescrit de lui parler, leur dit : « parce que vous n'avez point cru en moi, et que vous ne m'avez pas sanctifié en la présence des enfants d'Israël, vous n'introduirez pas ce peuple en la terre que je lui donnerai. (1)

Les Hébreux se transportèrent de Cadesbarné à Mosera, au pied du mont Hor, et c'est là que mourut le grand-prêtre Aaron, à l'âge de cent vingt-trois ans. Tout le peuple pleura amèrement sa mort et porta son deuil pendant trente jours. Son fils Eléazar lui succéda dans le pontificat.

Ils se trouvaient à Mosera, bien loin de penser à la guerre, quand elle leur fut déclarée par Arad, roi des Chananéens, qui les surprit et leur causa d'abord quelques pertes ; mais revenus de leur panique, les Israélites, par la protection du ciel, le vainquirent à leur tour, mirent ses troupes en déroute, et profitèrent de leurs avantages pour prendre et détruire plusieurs villes. Le roi Arad lui-même périt dans le combat. (2)

Quelques jours après, ils reprirent leur marche et descendirent vers le bras oriental de la mer Rouge, pour tourner les montagnes, se diriger vers le pays de Moab, et traverser ensuite le Jourdain vis-à-vis de Jéricho. Mais comme cet itinéraire les écartait du terme désiré, ils retombèrent dans leurs incorrigibles murmures, se plaignant de leurs privations, et reprochant à Moïse de les avoir tirés d'Égypte, pour les faire mourir dans le désert. Pour punir ces plaintes, qui trahissaient autant d'impiété que d'ingra-

(1) Nombres, ch. XX. — (2) Ib., ch. XXI.

titude, Dieu lança contre le peuple des serpents brûlants, dont les morsures causaient une mort aussi prompte que douloureuse. Sous les atteintes d'une si grande mortalité, les Israélites confessèrent leur péché, et, dans leur angoisse, ils accoururent vers Moïse, en le priant d'intercéder auprès du Seigneur, pour qu'il éloignât les serpents. C'est alors que Dieu, touché de pitié, fit faire ce mystérieux serpent d'airain, qui, placé sur un lieu élevé, guérissait tous ceux qui le regardaient.

Ce fléau, au moyen duquel Dieu fit cesser les murmures d'un peuple, amena la mort de tous ceux qui, pour avoir méprisé la terre promise, étaient condamnés à ne point la voir. (1)

Ils longèrent ensuite le pied des montagnes de Seir et allèrent camper à Oboth. De là ils se dirigèrent vers le nord, ils montèrent à Jéabarim, passèrent le torrent de Zared et s'arrêtèrent près de l'Arnon, limite qui séparait les Moabites des Amorrhéens. Depuis le temps que les Hébreux avaient campé pour la première fois à Cadesbarné, jusqu'au moment où ils arrivèrent au torrent d'Arnon, il s'était écoulé une période de plus de trente-huit années, et déjà il n'existait plus un seul de ceux que le Seigneur, par un juste châtiment de leurs fautes, avait condamnés à laisser leurs restes dans le désert.

Le pays des Amorrhéens était à cette époque-là divisé en deux royaumes, d'Hesebon et de Basan. Sehon régnait en Hesebon, et Og en Basan. Sehon ayant marché avec de nombreuses troupes à la rencontre des Israélites, ceux-ci traversèrent l'Arnon, l'attaquèrent bravement, et après avoir écrasé son armée, occupèrent ses villes et ses bourgades, et se rendirent maîtres de tout le pays. Ils s'avancèrent ensuite plus au nord vers Basan, dont le roi Og était venu jusqu'en Edrai, pour leur fermer le passage de

(1) Nombres, ch. XXI.

ses frontières; mais il fut vaincu et tué comme l'avait été auparavant Sehon, et les Israélites s'emparèrent également par la force des armes de toutes les villes du royaume.

Cette rapide conquête, qui avait commencé par le passage de l'Arnon, embrassait la contrée qui s'étendait le long du Jourdain jusqu'à la montagne d'Hermon. Le peuple de Dieu restait donc possesseur de tout le beau pays qui se trouvait sur la rive gauche et à l'orient du fleuve. Moïse y laissa les troupes qui lui parurent nécessaires pour assurer la domination israélite, et alla camper avec tout le peuple dans les plaines de Moab, sur les bords du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho. Ce fut la dernière des 42 étapes que firent les enfants d'Israël, à partir de la sortie d'Égypte; ils y demeurèrent jusqu'au passage du Jourdain et jusqu'à leur entrée dans la terre promise, qui eut lieu environ deux mois plus tard.

Balac, roi de Moab, craignant d'essuyer le même sort que les rois d'Hesebon et de Basan, se ligua avec ses voisins les Madianites, pour repousser les Hébreux et les déloger de la position qu'ils avaient prise; mais ne se fiant point là-dessus, il espéra plus sûrement réussir en s'adressant au fameux magicien ou devin Balaam, afin qu'il maudît les Israélites. (1)

Balaam habitait Aram-Naharaïm, en Mésopotamie, et bien qu'il connût le Dieu d'Abraham, il avait des mœurs détestables et jouissait dans toute la contrée d'une grande réputation comme devin. Averti par le roi de Moab, il sortit de sa résidence monté sur une ânesse et disposé à maudire les Hébreux; mais le Seigneur opéra un prodige à son égard, en l'obligeant à ne prononcer que des paroles de bénédiction sur ceux auxquels il réservait toutes ses imprécations, et en le transformant ainsi d'interprète de satan en oracle de la vérité. Il s'acheminait vers son but,

(1) Nombres, ch. XXII.

lorsque l'ange du Seigneur, armé d'une épée nue, se plaça devant lui; il était invisible à Balaam, mais non à l'ânesse, qui s'arrêta tout court, sans vouloir avancer davantage, malgré les coups réitérés dont la frappait son maître. Alors Dieu permit que la bouche de l'animal s'ouvrît pour adresser des reproches à son maître : « Que t'ai-je fait? pourquoi me frappes-tu? » Bientôt le faux prophète aperçut lui-même l'ange du Seigneur, qui lui reprocha sa dureté envers la bête à laquelle il devait la vie, et lui dit : « Prends garde de ne dire que ce que je t'inspirerai. »

Balaam arriva à l'endroit où l'attendait le roi de Moab, qui le conduisit sur différentes hauteurs, d'où l'on voyait le camp des Israélites, mais au lieu de le laisser se complaire dans de vains mensonges, le Seigneur mit sur ses lèvres les bénédictions les plus magnifiques sur les pavillons de Jacob et les tentes d'Israël, et les inspirations les plus prophétiques sur le royaume de Jésus-Christ.

Balaam, dont les pensées étaient mauvaises, lorsque le Seigneur ne disposait point de son langage, donna au roi de Moab un conseil qui entraîna des conséquences bien fatales pour le peuple hébreu. Ce fut de pousser les Israélites à la fornication et à l'idolâtrie, en faisant pénétrer dans leur camp, sous prétexte d'y vendre des marchandises, les plus belles femmes de Moab et de Madian. Cet infâme conseil réussit : le peuple commença par se livrer à la volupté et finit par ériger des autels et adorer les idoles de Madian. Les excès de la dissolution devinrent tels que Zambri, un des chefs de la tribu de Siméon, eut l'impudence d'entrer publiquement dans un lieu de prostitution avec la madianite Cozbi, se riant des larmes que ses frères versaient près de la porte du tabernacle, dans la crainte des graves châtiments dont le Seigneur les avait menacés. A cette vue, Phinées, fils du grand-prêtre Eléazar, enflammé d'un saint zèle pour l'honneur et la gloire

de Dieu, saisit un glaive et perça d'un seul coup les deux complices. Cette exécution fut suivie de la mort de 24,000 coupables, et la peste qui ravageait le camp disparut. (1)

La justice de Dieu, satisfaite sur les Hébreux, se tourna contre les Madianites qui les avaient induits au péché. Un corps de 12,000 israélites, commandés par Phinées, suffit pour anéantir les armées combinées de cinq princes de Madian, qui perdirent la vie sur le champ de bataille. Balaam périt lui-même au milieu du combat, Balaam dont n'avaient pu convertir le cœur les discours que le Seigneur avait mis dans sa bouche, et qui était revenu de Mésopotamie pour se joindre à ceux de Madian, et recevoir sans doute le prix de son infernal conseil. Les Israélites rentrèrent dans leur camp avec un immense butin, et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'aucun d'eux ne succomba dans une action engagée contre des forces si supérieures. (2)

Cependant la mort de Moïse approchait, et l'illustre chef devait dicter ses dernières instructions au peuple qu'il avait gouverné si longtemps. Il procéda à un nouveau recensement des enfants d'Israël, et le nombre des hommes en état de porter les armes se trouva monter à 601,730; il partagea entre les tribus de Ruben, de Gad et la moitié de la tribu de Manassé le pays au-delà du Jourdain qu'avaient occupé les rois d'Hesebon et de Basan, promulgua une seconde fois la loi, pour en mieux inculquer l'observation, puis adressa un dernier adieu à son peuple par les exhortations les plus pathétiques et les plus sublimes.

Les Chananéens, dont les Hébreux allaient envahir le territoire, étaient une race réprouvée, la plus corrompue du globe, et Dieu en avait confié l'extermination à son peuple. De là vient que Moïse lui recommandait si fortement de n'accorder aucune merci à ces idolâtres, qui

(1) Nombres, ch. XXV. (2) Ib., ch. XXXI.

auraient profité de la moindre trève pour l'initier à leurs rites abominables, et attirer ainsi sur lui les vengeances célestes. Doué du coup d'œil des prophètes, il voyait de loin les calamités au-devant desquelles courraient les Israélites par leurs infidélités, et il les supplia de se pénétrer de la vérité des divins commandements. Recueillons quelques accents d'une incomparable éloquence :

Prête-moi l'oreille, Israël... Si tu écoutes la voix du Seigneur ton Dieu, tu seras béni dans la ville et béni dans les champs. Béni sera le fruit de ton ventre, et le fruit de ta terre, et le fruit de tes troupeaux, et tes grands troupeaux et tes troupeaux de brebis ; bénis seront tes greniers et les fruits que tu réserves. Tu seras béni en entrant et en sortant. Le Seigneur fera que les ennemis qui s'élèvent contre toi tomberont en ta présence : ils viendront contre toi par une voie, et ils s'enfuiront par sept autres devant ta face... Le Seigneur ouvrira son trésor le plus précieux, le ciel, pour répandre sur la terre les pluies en son temps, et il bénira toutes les œuvres de tes mains; et tu prêteras à un grand nombre de peuples, et tu n'emprunteras d'aucun. Le Seigneur t'établira à la tête des peuples, et non après eux, et tu seras toujours au-dessus, et non au-dessous..... Mais si tu ne veux point écouter la voix du Seigneur ton Dieu, afin de garder tous ses commandements, toutes les malédictions viendront sur toi et te saisiront. Tu seras maudit dans la ville et maudit dans les champs. Tes greniers seront maudits, et les fruits que tu réserves. Maudit sera le fruit de tes entrailles, et le fruit de tes terres, et tes grands troupeaux de bœufs, et tes troupeaux de brebis ; tu seras maudit en entrant et maudit en sortant... Le Seigneur te livrera chancelant à tes ennemis : tu sortiras contre eux par une seule voie, et tu fuiras par sept... Le Seigneur répandra sur ta terre de la poussière au lieu de pluie, et la cendre tombera du ciel sur toi, jusqu'à ce que tu sois desséché. Tu tomberas devant tes ennemis, et tu seras dis-

persé dans tous les royaumes de la terre... Tu porteras en tout temps le poids des outrages, et opprimé par la violence, tu n'auras personne pour te délivrer... Le Seigneur t'emmènera, toi et le roi que tu te seras fait, au milieu d'un peuple que tu as ignoré, toi et tes pères, et là tu adoreras les dieux étrangers, faits de bois et de pierre. Le Seigneur amènera contre toi un peuple d'une terre lointaine, et, des extrémités de la terre, un peuple qui fondra sur toi comme l'aigle... un peuple orgueilleux qui ne respectera point les vieillards et n'aura pas pitié des enfants. Il dévorera le fruit de tes troupeaux et tous les fruits de la terre... Et il te foulera aux pieds en toutes les villes, et tes murailles fortes et élevées seront détruites... Tu seras assiégé dans toutes les villes de la terre que le Seigneur ton Dieu te donnera; et tu mangeras le fruit de tes entrailles et la chair de tes fils et de tes filles, que le Seigneur ton Dieu t'aura donnés ; tant sera grande la misère où t'auront réduit tes ennemis!... Et vous demeurerez un très-petit nombre d'hommes... Et comme le Seigneur s'est réjoui auparavant en vous comblant de biens et en vous multipliant, ainsi il se réjouira en vous perdant et en vous détruisant... Le Seigneur vous dispersera parmi tous les peuples, d'une extrémité de la terre à l'autre... Et parmi ces peuples mêmes, vous ne vous reposerez pas, et vous ne trouverez pas seulement où poser la plante de votre pied... Votre vie sera comme en suspens devant vous; vous tremblerez nuit et jour, et vous ne croirez pas à votre vie (1). »

Certes, on ne saurait faire entendre de paroles plus terribles que celles que Moïse adressait au peuple, pour l'empêcher d'oublier la loi de Dieu et de sortir de la voie de ses commandements ; mais chacune fut, en outre, une grande prophétie, dont l'histoire a montré la plus complète réalisation.

(1) Deuter., ch. XXVIII.

Toutefois, avant de se séparer des Israélites, Moïse leur fit renouveler le pacte que leurs pères avaient fait avec Dieu sur les monts Oreb et Sinaï; il les bénit et leur prédit ce qui arriverait à chacune des tribus. Il remit ensuite son autorité entre les mains de Josué, acheva d'écrire le Pentateuque qu'il ordonna de déposer à côté de l'arche, et monta sur la cime du Nebo, dans les montagnes d'Obarin, accompagné de Josué et d'Eléazar, qui devaient seuls assister à sa mort.

Là, le Seigneur lui dit : Voici la terre que j'ai promise à Abraham, à Isaac et à Jacob, disant : « je la donnerai à votre postérité. Tu l'as vue de tes yeux et tu n'y entreras point (1). » Après quoi Moïse mourut, âgé de 120 ans, sans qu'aucun homme ait jamais connu le lieu de la sépulture de ce législateur extraordinaire, dont le plus bel éloge est exprimé par cette simple phrase de l'Ecriture : « et il ne s'éleva plus en aucun temps en Israël aucun prophète semblable à Moïse. » (2)

(1) Deuter., ch. XXXII. — (2) Ib., ch. XXXIV.



III.

DEPUIS LE PASSAGE DU JOURDAIN JUSQU'A L'AVÈNEMENT DU PREMIER ROI SAUL.

Jusqu'ici les Juifs avaient eu besoin d'un organisateur, d'un législateur : ce fut Moïse. Maintenant qu'ils touchaient au seuil de cette terre promise, qu'ils avaient à conquérir sur les Chananéens, il leur fallait un chef guerrier : ce fut Josué, fils de Nun, de la tribu d'Ephraïm.

L'entreprise, considérée humainement, présentait des difficultés énormes. Car si les Hébreux pouvaient ranger 600,000 combattants, il s'agissait d'assaillir un million d'hommes, protégés par les murailles de leurs villes, et libres des embarras que causait aux premiers la nécessité de renfermer dans leur camp leurs familles et leurs troupeaux. Mais les Israélites étaient le bras dont se servait le Seigneur: comment leurs adversaires auraient-ils pu leur opposer une résistance efficace? C'était le moment où le peuple hébreu allait assister à la réalisation des prophéties de Moïse: comme il se verrait humilié et accablé de toute sorte de maux, en s'éloignant des voies du Seigneur, ainsi il pourrait lever un front superbe et ne rencontrerait point d'ennemis capables de l'abattre, tant qu'il garderait sa foi et se conformerait à ses saints préceptes.

Au mois de mars de l'an du monde 2554, Josué donna l'ordre de lever le camp de Setim et de traverser le Jour-

dain. Le fleuve en cette saison roulait un volume d'eau très-considérable, mais le Seigneur renouvela le miracle de la mer Rouge, et le peuple gagna sans encombre l'autre rive, sous les yeux des Chananéens, qu'un semblable prodige jeta dans la stupeur et la consternation. Aussi n'osèrent-ils pas attaquer sur-le-champ les Israélites, et ceux-ci, grâce à cette inaction, purent s'installer tranquillement dans la plaine, à une lieue entre le Jourdain et Jéricho. (1)

La pratique de la circoncision, qui était le signe distinctif du peuple hébreu, avait été négligée depuis la sortie d'Égypte, soit parce que cette douloureuse opération exigeait quelques jours de repos pour ceux qui la subissaient, ce qu'il n'était pas possible de leur accorder, lorsque les Israélites devaient constamment se tenir prêts à suivre la marche de la colonne; soit que la chose elle-même ne parût pas nécessaire dans le désert, où il était bien difficile qu'ils se mêlassent à aucune autre nation du monde. Mais alors qu'ils se trouvaient sur le point de se répandre au milieu de divers pays, ils mirent à profit l'espèce de loisir que leur ménageait la terreur qui enchaînait leurs ennemis, pour accomplir ce précepte cérémonial. C'est à cause de la circoncision que l'on donna à ce campement le nom de *Galgala*, qui veut dire *séparation, division*, parce que, au moyen de cet usage, les Israélites se séparaient et se distinguaient des autres peuples. Ils y célébrèrent également la Pâque, et dès lors la manne cessa de tomber. (2)

Il convenait de commencer la conquête par la prise de Jéricho, place très-forte que les Chananéens venaient de pourvoir abondamment de vivres. Ceux d'Israël arrivèrent devant cette ville; mais le Seigneur ayant résolu de combattre seul lui-même dans cette première affaire avec les ennemis, ils se bornèrent à faire pendant sept jours le tour

(1) Josué, ch. IV.

(2) L'historien Josephe donne au mot de Galgala le sens de *liberté*. (*Note du traducteur*).

de la place, au bruit des trompettes dont sonnaient les prêtres, suivant que Dieu l'avait ordonné à Josué par l'organe d'un ange.

Si les défenseurs de Jéricho, dont la multitude couvrait les murailles, purent croire, le premier jour qu'ils virent les Israélites faire autour de leurs fortifications cette espèce de promenade militaire, que ces derniers ne cherchaient qu'à les effrayer par le fastueux déploiement de leurs forces, ils se laissèrent aller les jours suivants à un orgueilleux mépris, en face de démonstrations qu'ils considéraient comme une véritable folie : car ils n'avaient certainement jamais ouï dire qu'aucune ville eût été prise par une si singulière manœuvre. Mais le pouvoir du Seigneur s'étend au-delà des limites de l'intelligence humaine, et lorsque le septième jour, ils virent tout à coup leurs murs s'ébranler et s'écrouler de toutes parts au son des trompettes des Prêtres, leurs cœurs se glacèrent d'effroi, et en même temps que leur orgueil, ils perdirent la vie sous le tranchant du glaive des enfants d'Israël.

Rien ne fut épargné dans Jéricho : on ne fit grâce qu'à Rahab et sa famille, en récompense de l'asile qu'elle avait donné aux espions qu'avait envoyés Josué, avant le siége miraculeux de la place (1).

L'Ecriture nous dit que Rahab était une courtisane, et cela doit servir à nous humilier sous les impénétrables jugements de Dieu, qui maintes fois abaisse ses regards sur des gens que le monde méprise, pour les faire participer à ses faveurs, et assurer à leur nom les honneurs de l'immortalité.

Après la chute tragique de Jéricho, si glorieuse pour Israël, Josué fit, du campement de Galgala, le centre de ses opérations, et y établit l'arche sainte au milieu de son peuple.

(1) Josué, ch. VI.

Elle fut suivie de la prise de Haï, que précéda toutefois un léger échec, causé par la soustraction sacrilége dont s'était rendu coupable Achan, qui en fut puni sur-le-champ. Puis, ayant gravi les hauteurs d'Hebal et de Garizim, les Hébreux y répétèrent avec une grande solennité les bénédictions et les malédictions qu'avait prononcées Moïse dans les campagnes de Moab, respectivement pour les observateurs et contre les infracteurs de la loi divine, et gravèrent sur la pierre les dix commandements. (1)

Sur ces entrefaites, plusieurs rois de ces contrées s'étaient ligués pour résister au victorieux Josué, et s'avancèrent avec des troupes nombreuses jusqu'à Gabaon. Le général israélite alla leur présenter bataille, et remporta cette éclatante victoire qu'il rendit si mémorable, en ordonnant au soleil, par une inspiration d'en haut, de s'arrêter au milieu de sa carrière, pour lui donner le temps d'exterminer les ennemis (2). Tous les princes confédérés périrent dans

(1) Josué, ch. VII et suivants.

(2) Il a donc fallu que la terre cessât de tourner sur son axe. Or, la cessation instantanée du mouvement de la terre doit, si elle a eu lieu, avoir produit des résultats tels qu'on en trouve nécessairement des traces ailleurs que dans les livres sacrés. Les preuves qu'on peut en rapporter à l'appui du texte des livres saints, sont de deux sortes : des preuves historiques, c'est-à-dire, des relations identiques puisées dans l'histoire des autres peuples ; et des preuves géologiques, c'est-à-dire l'existence de terrains tertiaires dont la formation a dû être le résultat d'un cataclysme. Il doit résulter de la concordance de ces deux ordres de faits : en premier lieu, que, postérieurement au déluge universel, il y a eu un cataclysme nouveau, dont la durée n'a été que de 24 heures ; en second lieu, que la cessation du mouvement diurne de la terre, pendant la durée d'un jour, en a été la cause ; en troisième lieu, que le cataclysme a été accompagné de violentes commotions du globe terrestre.

Historiquement, les Grecs ont mentionné le déluge de Deucalion, qui a dû avoir lieu au temps de Josué. C'est le même déluge dont les prêtres égyptiens parlaient à Solon, dans une conversation que rapporte Platon (le Timée).

D'un ensemble de données astronomiques et géographiques, dont la science a vérifié l'exactitude, on peut conclure que le jour où le soleil s'arrêta à la voix de Josué, et où arriva le cataclysme de Deucalion (identique avec celui d'Ogygès), doit être le 5 juillet de l'an du monde 2504, 26 ou 27 minutes après le lever du soleil.

Mais, il ne saurait y avoir eu un double jour dans le pays des Chananéens, sans que, dans un pays plus occidental, on n'ait remarqué une double nuit?

cette journée merveilleuse, qui fut couronnée par la conquête de Macéda, Lebna, Lachis, Eglon, Hébron et Dabir,

Les traditions des Grecs et des Latins ont conservé le souvenir d'un pareil phénomène. Ce fut pendant cette double nuit qu'Hercule fut conçu dans le sein d'Alcmène. Cette tradition mythologique, que mentionnent Ovide, Properce et Lucain, repose évidemment sur un fait réel.

Maintenant quelles ont été les conséquences inévitables de la suspension du mouvement de la terre? L'immensité des eaux, conformément aux lois de l'accélération, a dû continuer à subir l'impulsion du mouvement qui lui était commun avec celui du globe, et comme elle était animée de toute la quantité qui faisait tourner la terre, elle a dû se répandre sur les continents. D'un autre côté, le globe cessant d'être sollicité à s'aplatir vers les pôles par ce mouvement, a tendu à reprendre sa forme sphérique originelle. Cette réaction violente a dû être accompagnée de convulsions, de tremblements de terre, de ruptures de sa surface solide. D'immenses courants se sont établis au moment où le globe se tint immobile sur son axe; d'autres courants en sens inverse se sont produits, quand il recommença à tourner : de là ces mystérieuses traînées de cailloux roulés, ces dépôts de sables, de galets formés de roches primitives, intermédiaires ou secondaires, ces débris végétaux, ces restes animaux emportés loin de leur pays; de là l'accumulation définitive des débris du règne animal sur les rivages des mers voisines des pôles, et le mélange si singulier des animaux originaires de ces contrées glacées avec ceux qui ne peuvent vivre que sous la zône torride.

M. L.-A. Chaubard a développé toutes ces considérations dans un travail dont a profité l'auteur d'un article qui a paru dans *le Catholique* (n° du mois d'août 1840). C'est dans cet article que nous avons puisé les éléments de cette note, et nous en adoptons pleinement les données et les conclusions, sauf une réserve que nous soumettons aux lecteurs. On dit : *la cessation instantanée du mouvement de la terre doit, si elle a lieu, avoir produit des résultats tels qu'on en trouve ailleurs des traces.* Au point de vue historique, ce principe paraît sinon incontestable, du moins assez rationnel. Mais en est-il de même au point de vue scientifique, ou plutôt au point de vue métaphysique? Quand Dieu se donne la peine de faire un miracle, et vraiment elle est moins grande pour lui, que nous n'avons le plus souvent l'air de le penser, quand Dieu suspend une loi de la nature, y a-t-il donc quelque chose qui l'empêche de suspendre en même temps, si cela lui plaît, toutes les conséquences qu'entraîne habituellement l'application de cette loi dans l'économie générale de la nature? En d'autres termes, Dieu s'est-il ôté la faculté d'étendre les limites d'un miracle quelconque jusqu'à tel point que la science ne parviendrait pas à fixer? Nous croyons que cette question ne présente aucune difficulté sérieuse pour un véritable philosophe. Mais il est clair que cette observation purement *spéculative* ne nuit en aucune façon à la solidité des explications qu'a données *le Catholique*, et que nous avons cru utile de reproduire, pour prouver naturellement, scientifiquement, *le fait* du miracle raconté par les livres saints. (*Note du traducteur*).

dont les habitants furent passés au fil de l'épée, comme l'avaient été ceux de Haï et de Jéricho. (1)

Six années s'étaient écoulées au sein de ces triomphes, et les Israélites étaient déjà les maîtres de toute la partie méridionale du pays, de Cadès-Barné à Gabaon. Alors Josué revint avec toute son armée au camp de Galgala, n'ayant perdu que quelques soldats dans la vallée de Sabarin, à la suite du sacrilége que nous avons déjà dit avoir été commis par Achan.

Les ennemis ne leur laissèrent néanmoins guères que le temps de prendre haleine. Ils se réunissaient dans la région du nord : Josué marcha à leur rencontre avec ses troupes jusqu'au lac Méron, entre la mer de Génésareth et la source du Jourdain. Ils s'étaient flattés de l'espoir de surprendre les Israélites dans leurs retranchements : aussi, lorsqu'ils se virent assaillis à l'improviste par des forces qu'ils supposaient encore fort éloignées, furent-ils saisis de terreur; le désordre se mit dans leurs rangs, la débâcle fut générale, et les Hébreux en firent un grand carnage. Après ce nouveau succès, on leur prit beaucoup de villes, dont les habitants furent tous massacrés, suivant l'ordre laissé par Moïse.

Trente-un rois et plusieurs millions de chananéens avaient péri dans ces combats, et s'ils n'étaient pas encore absolument anéantis, ils se trouvaient du moins réduits à un petit nombre de places fortes, et déjà les tribus pouvaient se répandre dans le pays et commencer à en jouir. (2)

Jusqu'ici Josué avait rempli sa mission guerrière : il lui restait à achever son œuvre, en terminant le partage de la terre promise entre les différentes tribus. On commença à s'occuper de cette opération au camp de Galgala, et on la compléta en celui de Silo, dans la tribu d'Ephraïm,

(1) Josué, ch. X. — (2) Ib., ch. XI et suivants.

où l'arche fut transportée, comme en un point plus central, la septième année après le passage du Jourdain.

Les Hébreux goûtèrent les douceurs de la paix pendant un laps de dix ans, qu'ils employèrent à régulariser le partage du territoire. Le brave Josué exhorta vivement le peuple à persister dans la crainte de Dieu et dans l'accomplissement de sa loi. Il mourut à Sichem, âgé de cent dix ans, et fut inhumé dans sa ville de Tamnath-Saran. Peu de jours ensuite mourut le grand-prêtre Eléazar, à qui succéda son fils Phinées. (1)

Après la mort de Josué, chaque tribu était gouvernée par un conseil d'anciens ou principaux chefs de famille; en outre, dans l'endroit où se trouvait l'arche, résidait le grand-conseil ou sanhedrin, composé de soixante-dix anciens de toutes les tribus, et présidé par le grand-prêtre. Il y avait encore des assemblées générales, dont les membres étaient les princes des tribus, pour traiter des affaires plus graves qui intéressaient la nation entière : elles se tenaient sous la présidence du grand-prêtre, à l'ombre de l'arche, dans le seul lieu où l'on offrait des sacrifices et où l'on consultait le Seigneur. C'était donc un gouvernement théocratique ou divin que celui du peuple d'Israël, puisqu'il avait Dieu lui-même pour monarque. C'est pourquoi, lorsque, plus tard, les Hébreux demandèrent à relever d'un roi comme les autres peuples, le Seigneur dit à Samuel, qui exerçait alors l'autorité : « ce n'est pas toi, c'est moi qu'ils ne veulent plus voir régner sur eux. »

Une quarantaine d'années se passèrent jusqu'à l'époque des Juges, et, dans cet espace de temps, les Hébreux eurent à subir plus d'une fois les conséquences de l'oubli des préceptes du Seigneur. Quoique le pays fût conquis, les ennemis n'étaient point encore domptés, et chaque tribu ne pouvait s'étendre sur le territoire qui lui avait été dévolu,

(1) Josué, ch. XXIV.

qu'en soutenant de fortes luttes. Celles de Juda et de Siméon furent les premières qui ouvrirent la campagne. Elles obtinrent un plein succès et établirent les Cinéens dans la ville de Séphar et ses alentours. Ces Cinéens descendaient de Hobad, fils de Jéthro et beau-frère de Moïse, qui près du Sinaï s'était joint au peuple hébreu ; c'est de cette famille que provinrent, trois siècles plus tard, les fameux *Récabites*, qui, à cause de leur genre de vie particulier, et de leur constante fidélité à le suivre, ont été considérés comme les anachorètes de l'Ancien Testament, et comme le type des moines de l'Eglise de Jésus-Christ. (1)

Les tribus allaient donc s'étendant, mais au lieu d'exterminer les ennemis, elles s'amusèrent à contracter avec eux des alliances, et finirent par se jeter dans l'idolâtrie. Ce relâchement ne tarda point à produire des guerres intestines, où les frères s'armèrent contre les frères : la ville de Gabaa fut saccagée, celle de Jabès de Galaad détruite, et toutes les tribus perdirent beaucoup de monde, surtout celle de Benjamin. Elles eurent toutefois à souffrir encore de plus grands désastres, et durent se courber sous le joug de Chusan Rasathaïm, roi de Syrie et de Mésopotamie, qui assujettit les Israélites à la condition d'esclaves dans leur propre patrie. (2)

Le peuple gémissait depuis huit ans sous cette tyrannie, lorsqu'il commença à reconnaître ses égarements et à implorer le secours de Dieu. Le Seigneur alors lui inspira la nomination du premier juge Othoniel, neveu de Caleb, sous la conduite duquel les Hébreux recouvrèrent leur indépendance, écrasèrent l'armée syrienne, et firent prisonnier le roi Chusan lui-même.

Durant un espace de plus de trois siècles, Israël eut quinze juges, savoir : Othoniel, Aod, Samgar, Débora avec Barrac, Gédéon, Abimelech, Thola, Jaïr, Jephté,

(1) Les Juges, ch. I et suivants. — (2) Ib., ch. III.

Abésan de Bethléem, Ahialon de Zabulon, Abdon, Samson, Héli et Samuel.

Les Juges, chez le peuple de Dieu, avaient le pouvoir de lever les armées, de faire la paix ou la guerre; ils étaient les protecteurs de la religion et des lois; ils jugeaient les différends, et on les considérait comme les premiers et les plus illustres dans Israël; mais leurs attributions étaient bien distinctes de celles de la royauté, car ils n'avaient point le droit de porter de nouveaux édits ni de nommer leur successeur. Ils devinrent le bras dont se servit le véritable roi de ce peuple, pour l'affranchir plus d'une fois de la servitude dans laquelle ses prévarications le faisaient tomber, et en d'autres conjonctures, pour consacrer les décisions de la justice, par une autorité plus haute et plus ferme que celle du sanhedrin, ou grand conseil des princes des tribus.

A cette époque de leur histoire, les Israélites passèrent par toute sorte de vicissitudes. Ils se virent vaincus et humiliés, quand ils péchaient contre le Seigneur; et relevés de leur abaissement par les Juges qu'il leur envoyait, quand ils recouraient à lui, en demandant grâce. Tout leur arrivait comme le leur avait prédit Moïse, au moment où il les avait quittés dans les champs de Moab.

Nous avons donné une idée générale de ce que fut le gouvernement des Juges; faisons maintenant le récit rapide des principaux événements qui le signalèrent.

Nous avons déjà dit que le premier juge Othoniel arracha le peuple au joug de Chusan, roi de Syrie. Après sa mort, les Hébreux se souillèrent par l'idolâtrie, et bientôt Eglon, roi de Moab, s'étant ligué avec les Ammonites et les Amalécites, commença par s'emparer de la ville de Jéricho, aussi appelée la cité des palmiers, et finit par défaire l'armée israélite dans une bataille, et imposer un lourd tribut au peuple de Dieu. Cette situation humiliante dura dix-huit ans; l'intrépide Aod y mit un terme en tuant

Eglon dans son propre palais, et en battant ensuite ses troupes. Aod gouverna les Israélites 62 ans, pendant lesquels ils restèrent fidèles au Seigneur et se reposèrent au sein d'une paix profonde. (1)

Le texte sacré ne nous rapporte autre chose de Samgar, le troisième juge, sinon qu'avec un soc de charrue, seule arme que, simple laboureur, il eût à sa disposition, il attaqua les Philistins, lors d'une irruption qu'ils firent pour piller le pays, et tua jusqu'à 600 ennemis; fait prodigieux, qui s'explique seulement par le secours que le Seigneur prête à ses fidèles serviteurs.

A la mort de Samgar, le peuple se laissa infecter encore des abominations des incirconcis, et presque aussitôt il fut subjugué par Sisara, général de Jabin, roi chananéen. En cette occasion, les enfants d'Israël recevaient le châtiment des mains de ceux qu'ils avaient été chargés d'exterminer. Leur désobéissance à cet égard et leur rechute dans l'idolâtrie permirent aux Chananéens de réparer les pertes que leur avait causées Josué, de rebâtir Asor, leur capitale, et de devenir, pleins de confiance en leur force, de peuple conquis peuple conquérant.

Les Israélites subissaient depuis 20 ans cet asservissement aux Chananéens, le plus ignominieux de tous, lorsque le Seigneur prit pitié de son peuple, bien qu'il ne se fût pas généralement converti. Une femme, Débora, fut, en cette circonstance, suscitée du ciel pour rendre la liberté à Israël.

Débora jugeait les Hébreux, entre Rama et Béthel, sous un palmier qui plus tard porta son nom. Inspirée du Seigneur, elle appela Barac, de la ville de Cadès dans la tribu de Nephtali, et lui ordonna de rassembler 10,000 hommes sur le mont Thabor, où serait vaincu Sisara, général de l'armée de Jabin. Elle accompagna Barac jusqu'au torrent

(1) Les Juges, ch. III.

de Cison. Sisara se présenta avec ses troupes, mais incapable de retenir ses soldats reculant devant l'impétueuse attaque des 10,000 guerriers hébreux, il prit lui-même la fuite la plus honteuse et la plus précipitée. Or Sisara, fuyant, alla se cacher dans la tente de Jahel, et là cette femme courageuse lui donna la mort en l'attachant à la terre par un clou qui lui traversait les tempes. C'est ainsi que Jahel eut la gloire de clore une campagne ouverte par Débora.

Ce triomphe obtenu, et le peuple délivré du joug de Jabin, Débora entonna l'hymne la plus pathétique, en action de grâces au Seigneur : elle fut chantée par deux chœurs comme le cantique de Moïse, lors du passage de la mer Rouge. (1)

Débora et Barac gouvernèrent ensuite 20 ans le peuple, ne cessant point de faire les efforts les plus énergiques pour arrêter les progrès trop rapides de la contagion de l'idolâtrie. (2)

A leur mort, les enfants d'Israël firent de nouveau le mal devant le Seigneur, et pendant six ans, ils furent livrés entre les mains des Maddanites, qui dévastaient leurs champs, enlevaient leurs troupeaux et les réduisaient à la disette. Pour les tirer de cet état, Dieu désigna Gédéon, originaire d'Ephra dans la tribu de Manassé. Gédéon commença par renverser l'autel érigé à Baal dans Ephra même, réunit 30,000 hommes, choisit parmi eux 300 soldats d'élite seulement, qui s'étaient montrés les plus sûrs et les plus vaillants, et dans une nuit surprit et détruisit l'armée de Madian, qui se composait de plus de 100,000 combattants. Par une seconde victoire remportée sur ses ennemis, ce chef rétablit la paix et la prospérité de

(1) Les Juges, ch. IV et V.

(2) Au milieu de tous ces noms poétiques des Orientaux et des Hébreux, il faut distinguer ceux de Débora et de Barac, qui signifient, le premier, *abeille*, et le second, *éclair*. (*Note du traducteur*.)

son peuple, qu'il gouverna heureusement pendant l'espace de trente années. (1)

Après Gédéon, on compte au nombre des juges son fils Abimélech; mais il commit une foule d'injustices et de cruautés, et trouva la fin tragique qu'il méritait par son ambition et ses violences. Pour éviter le retour de faits semblables, le peuple se hâta d'élire Thola pour juge, et pendant les quarante-cinq ans qu'il obéit à ce chef et à Jaïr son successeur, il garda fidélité au Seigneur et jouit d'une tranquillité complète. (2)

Malheureusement, la fidélité des Israélites ne fut guère durable; ils ouvrirent la digue au torrent et adorèrent les dieux immondes des étrangers, tels que Baal, Astaroth, Belzébuth et Moloch, et Dieu les écrasa du poids de sa justice dix-huit années entières, durant lesquelles les Philistins et les Ammonites leur firent essuyer de continuels désastres. Au bout de ce terme, ils en vinrent à reconnaître leurs erreurs et à implorer la miséricorde du Seigneur, et bien qu'ils l'eussent si peu méritée par leur obstination dans un ingrat oubli et leur pratique constante des abominations idolâtriques, la miséricorde descendit sur eux, et du milieu de son peuple, Dieu suscita Jephté, qui se mit à la tête d'un petit nombre d'hommes, et humilia Ammon devant les enfants d'Israël. La défaite des Ammonites suffit pour engager les Philistins à cesser leurs incursions.

Sur le point de partir pour son expédition, Jephté fit le vœu solennel d'offrir en holocauste au Seigneur, s'il revenait vainqueur des Ammonites, quiconque sortirait le premier du seuil de sa maison et s'avancerait à sa rencontre. Vainqueur il revint, mais il eut à s'acquitter de son vœu précisément sur sa fille unique : la première elle sortit à sa rencontre, pour le féliciter avec les jeunes filles

(1) Les Juges, ch. VI, VII et VIII. — (2) Ib., ch. IX et X.

de Maspha. Ce vœu mystérieux qui, suivant les règles ordinaires, pourrait paraître téméraire ou indiscret, figure, d'après quelques saints Pères, la consécration que Jésus-Christ fit de son Eglise, que saint Paul appelle une vierge pure, afin qu'elle fût une hostie vivante offerte en holocauste au Seigneur sur l'autel de la croix. (1)

(1) Parmi tant d'admirables sujets que la Bible offre à la poésie, il n'en est peut-être pas d'aussi touchant que celui de cette jeune fille qui, condamnée à mourir, ne demande point d'autre grâce que celle d'aller pleurer sa virginité sur les collines d'Israël. On n'a guères traité pourtant ce mélancolique épisode : nous prions les lecteurs de nous permettre d'extraire de nos *Récits bibliques* le faible morceau qu'il nous a inspiré. (*Note du traducteur*).

LA FILLE DE JEPHTÉ.

« Et comme Jephté retournait à Maspha, dans sa demeure,
» sa fille unique vint à sa rencontre, avec des instruments de
» musique et des chœurs : car il n'avait pas d'autre enfant. »
(Livre des Juges).

I. Venez avec moi, mes compagnes, venez pour la dernière fois chanter les louanges du Seigneur : car bientôt je ne les chanterai plus! Venez, pleurer la destinée de celle qui a passé dans la solitude les années de sa jeunesse, et la maison de son père restera déserte!

Seigneur, quand vous commandez au vent d'abattre le cèdre de la montagne ou la fleur de la prairie, le cèdre a prêté son ombre aux animaux de la terre, et il a prêté ses branches aux oiseaux du ciel, et la fleur de la prairie a répandu autour d'elle au moins quelques parfums; Seigneur, pourquoi le vent me renverse-t-il si jeune?

Seigneur, vous me disiez : si, lorsque vous marchez dans un chemin, vous trouvez à terre, ou sur un arbre, ou dans le creux du rocher, le nid d'un oiseau, vous ne prendrez pas la mère avec les petits, mais vous la laisserez s'envoler, afin que la bénédiction descende sur vous, et que votre vie se prolonge... Et cependant vous abrégez la mienne!

Quand j'allais cueillir avec mes compagnes les fruits des oliviers, j'en laissais toujours quelques-uns sur l'arbre, pour l'étranger, pour la veuve et pour l'orphelin. Quand j'allais lier les gerbes dans le champ paternel, j'abandonnais toujours quelques épis aux familles dont le champ était trop petit pour leur subsistance. Quand j'allais à la vigne de ma mère, mes mains avides ne s'emparaient pas de toutes les grappes, et à moi, Seigneur, vous m'enlevez l'huile, le froment et le vin!

II. Vent du soir, souffle dans ma chevelure, comme l'haleine de mon bien-aimé; qu'elle ondoie et qu'elle flotte autour de mes épaules, et je frémirai d'une pure volupté, comme sous la main caressante de Jonathas.

Vent du soir, viens et descends dans ma poitrine embrasée; que sur ton

Jephté rabattit avec un égal succès l'insolence et l'orgueil des Ephraïmites, et eut la consolation de mourir,

aile s'épanche une goutte de rosée, pour rafraîchir la fille de Jephté : vent du soir, pourquoi ne viens-tu pas ?

Souffle sans crainte, vent du soir ! Dans cette saison, les feuilles de la forêt ne tomberont point. Quand tu te joues capricieux et léger au milieu d'elles, comme un rayon de lumière dans une mer de nuages, ou comme une abeille au milieu des fleurs, elles tremblent de joie; souffle sans crainte : c'est moi seule qui vais tomber !

Viens; l'oiseau modulera ses doux chants avec ta brise harmonieuse, et les feuilles de la forêt y mêleront leur sourd bruissement, et la fille de Jephté redoublera ses gémissements : car bientôt elle ne t'entendra plus, vent du soir, et le silence seul règnera autour d'elle.

III. Comme le pommier l'emporte sur les arbres sauvages, de même mon bien-aimé sur les enfants des hommes. Faible plante, j'ai désiré croître à son ombre. On me disait : « Cep vigoureux d'une forte vigne, grandis, et tu porteras un jour des fruits délicieux. Pour te garantir des attaques du sanglier, nous planterons autour de toi une double haie, et nous te ceindrons d'une muraille. » Hélas ! le cep est coupé, et Jonathas ne goûtera point de fruits délicieux !

L'hiver est passé ; la pluie a fini; les fleurs commencent à se montrer sur la terre; le temps des cantiques est revenu ; la voix de la tourterelle se fait entendre; le figuier promet des fruits; bientôt les premières grappes de la vigne vont se gonfler et se balancer... Et la fille de Jephté, ô mes amies, doit mourir !

IV. Pourquoi mon père devait-il cueillir de si glorieux lauriers sur le champ de bataille, et moi, dès les premiers sillons de ma vie, ne récolter que le trépas? Qu'ai-je fait, Seigneur, pour mériter votre colère et attirer votre malédiction ?

Ah ! si nous n'avions jamais quitté la terre de Job pour venir en Maspha ! Ou bien, si mon père avait exaucé, avant une époque trop fatale, les vœux de mon Jonathas ! Peut-être le ciel eût-il béni notre union, peut-être des rejetons nombreux fussent sortis de la tige de Jephté, et qui sait si le Messie n'eût pas choisi, pour naître, le sein privilégié d'une de mes petites-filles ?

Et maintenant, ô mes compagnes, je vais mourir !

V. Ainsi parlait la fille de Jephté, dans sa douleur. Et à l'instant Jephté, l'infortuné père, accompagné de Jonathas, le pauvre fiancé, vint chercher la victime du redoutable sacrifice; car les deux mois qu'il avait accordés à sa fille pour pleurer sa virginité sur les collines avec ses compagnes, les deux mois étaient écoulés.

Seigneur, s'écrie-t-elle, à la vue de ces deux êtres si chers, vous ne voulez pas que le prêtre sacrifie l'agneau en présence de la brebis; pourquoi faut-il que Jephté doive immoler sa fille de sa propre main ? — Cependant, mon père, puisque vous avez ouvert la bouche au Seigneur, traitez-moi comme vous l'avez promis, pour le remercier de la victoire qu'il vous a fait remporter sur les ennemis de votre peuple.

. . . .

laissant le peuple en paix et le culte dans toute son intégrité. (1)

Il eut pour successeur Abésan, Ahialon et Abdon, et dans le cours des vingt années que dura leur administration, Dieu traita les Israélites avec douceur. S'ils ne se maintenaient point dans l'observation exacte de la loi, ils ne donnaient pas du moins le scandale de l'impiété. Mais à la mort d'Abdon, ils recommencèrent à faire le mal devant le Seigneur, et tombèrent sous le joug des Philistins. (2)

Le libérateur que leur envoya cette fois Dieu apaisé par les prières que lui adressaient les Israélites restés fidèles, fut un homme extraordinaire, qui n'a aucun trait de ressemblance avec les autres juges ses prédécesseurs. Il se distingua surtout par la fin générale de tous ses actes, qui ne tendirent qu'à la plus grande gloire du Seigneur, à l'exaltation du peuple d'Israël et à l'humiliation de ses ennemis. Cet être exceptionnel fut Samson, de la tribu de Dan, limitrophe du pays des Philistins.

Et depuis, les filles d'Israël se réunissaient tous les ans, et pleuraient pendant quatre jours LA FILLE DE JEPHTÉ.

Ce dernier texte seul, copié littéralement de la Bible (Livre des Juges, ch. XI), nous parait suffire pour faire rejeter l'interprétation de plusieurs commentateurs modernes, qui, cédant à un désir excessif de justifier ou d'expliquer tout ce qui, dans les livres saints, avait été l'objet des attaques et des objections si rarement sincères et impartiales des incrédules, ont prétendu que Jephté n'avait point immolé sa fille, mais l'avait simplement consacrée au Seigneur. Nous sommes tenté de croire, nous l'avouons franchement, que les docteurs et les écrivains des premiers siècles comprenaient aussi bien la Bible que les hébraïsants du XIXe siècle. Or, ils croyaient que Jephté avait accompli son vœu, par l'immolation effective de sa fille. Joseph lui-même, qui était bien un peu philosophe, un peu esprit fort, l'entendait ainsi (Histoire ancienne des Juifs, livre V, ch. IX). — Mais quand Jephté aurait sacrifié sa fille, que pourrait-on, en bonne logique, en conclure contre le judaïsme? L'*impeccabilité* n'a pas été promise, il s'en faut de beaucoup, même aux ministres et aux représentants de Dieu qui ont, depuis Jésus-Christ, le privilége de *l'infaillibilité* : comment l'exigerait-on des Juges de la loi ancienne? (*Note du traducteur*).

(1) Les Juges, ch. XI et XII. — (2) Ib, ch. XII.

Sa mère avait été longtemps stérile. Dieu lui ayant révélé qu'elle aurait un fils, l'avertit en même temps de ne point couper un seul cheveu de sa tête, parce qu'il devait être *nazaréen* ou *consacré à son saint service*, et qu'il entreprendrait d'affranchir Israël du pouvoir des Philistins. C'est de cette manière miraculeuse que Samson parut au monde, pour exécuter les desseins de la Providence.

Il avait dix-huit ans, lorsqu'il fit un voyage à Thamnatha, où s'étant épris d'une jeune philistine, il pria ses parents d'aller la demander pour lui en mariage. Dieu permettait, par une disposition particulière, cette alliance avec une femme infidèle, pour donner plus tard à Samson un motif de combattre les Philistins. Ses parents partirent pour Thamnatha, et s'étant séparé d'eux sur la route, il se vit tout à coup attaqué par un lion; mais le jeune hébreu se jeta sur son redoutable adversaire, et le déchira, comme il eût fait d'un chevreau. Il rejoignit son père et sa mère, sans leur rien dire de cette aventure; ils arrivèrent à Thamnatha, fixèrent le jour des noces et retournèrent dans leurs foyers. Repassant au même endroit quelques jours après pour aller célébrer son mariage, Samson vit qu'il y avait dans la gueule du lion mort un essaim d'abeilles et un rayon de miel : il en mangea et en offrit à ses parents.

Pendant les fêtes de la noce, Samson, suivant la coutume qui régnait dans le pays de proposer des énigmes pour se divertir, promit trente robes à autant de jeunes convives, s'ils lui expliquaient l'énigme que voici : « La nourriture est sortie de celui qui dévore, et la douceur est venue du fort. » Ils ne vinrent pas à bout de la deviner par eux-mêmes, mais ils s'adressèrent à la femme de Samson qui, à force de prières, parvint à en arracher le mot à son mari. Les jeunes gens allèrent aussitôt à Samson, et lui dirent : « qu'y a-t-il de plus doux que le miel et de plus fort que le lion ? » Samson irrité leur répondit : « si vous

n'eussiez labouré avec ma génisse, vous n'auriez jamais deviné mon énigme : » c'était dire qu'ils n'auraient point gagné le pari sans la déloyauté de sa femme. Cela n'empêcha point Samson de tenir parole, et à cet effet, il se rendit à Ascalon, tua trente Philistins, prit leurs vêtements et les donna à ceux qui avaient résolu son problème. Puis, toujours animé d'une grande colère, il rentra dans la maison de ses parents. De son côté, sa femme, s'en croyant délaissée, épousa l'un des trente jeunes gens qui avaient assisté aux noces.

Peu de temps après, Samson alla voir sa femme, et comme il ignorait qu'elle eut pris un autre mari, il dit à son père qui l'empêchait d'entrer dans sa chambre : « Dès ce jour, les Philistins n'auront plus à se plaindre de moi, si je leur rends le mal qu'ils m'ont fait. »

Samson consacré au Seigneur, plein d'audace et doué d'une force surhumaine, se trouva dès lors placé dans la situation qu'il désirait pour décharger ses coups sur ces terribles incirconcis qui opprimaient le peuple de Dieu.

Son premier exploit fut de réunir trois cents renards, de les lier deux à deux par la queue, d'y attacher des flambeaux allumés, puis de lâcher toute la bande ainsi disposée à travers les champs des Philistins. Elle sema partout les horreurs de l'incendie; et récoltes, vignes, oliviers, tout fut réduit en cendres. Les Philistins irrités de ce désastre, voulurent apaiser Samson, en brûlant sa femme avec son beau-père, mais lui inexorable ne cessa de travailler à la tâche qu'il s'était imposée, et bien que nous n'en connaissions pas la nature, il est certain qu'il leur causa d'autres dommages, dont l'impression les jeta dans l'inquiétude et le découragement.

Après cela, Samson se retira dans la caverne du rocher d'Ethan, et les Philistins, s'étant remis de leur frayeur, pénétrèrent avec des troupes nombreuses dans la terre de Juda, résolus de se venger de tant de maux. Les Israélites,

intimidés à l'approche d'une armée si considérable, allèrent chercher Samson, et le conduisant au camp des Philistins, le présentèrent enchaîné aux ennemis. Dès que ceux-ci le virent dans un pareil état, ils accoururent avec de grands cris de joie pour s'en emparer ; mais celui qui avait mis un lion en pièces, secoua tout à coup vivement sa chevelure de nazaréen, et rempli par l'esprit du Seigneur d'une vigueur surnaturelle, il rompit brusquement ses lieus, saisit une mâchoire d'âne qu'il aperçut à terre, et prompt comme l'éclair, fondit sur les Philistins éperdus d'épouvante, leur fit prendre la fuite, et leur assomma jusqu'à mille hommes.

Cet événement prodigieux par lequel Dieu avait récompensé la foi de son serviteur Samson, fut suivi d'un autre miracle ; car il jaillit de l'eau de cette même mâchoire pour étancher la soif de cet étrange héros.

Il arriva ensuite que Samson étant allé un jour à Gaza, entra pour se reposer dans la maison d'une femme qui recevait les étrangers. Aussitôt que les Philistins l'eurent appris, ils cernèrent la maison, postèrent des gardes aux portes de la ville, et attendirent en silence son lever, pour l'assaillir à l'improviste et le tuer, au moment où il sortirait. Samson se leva au milieu de la nuit, et voyant les portes de la ville fermées, il les arracha avec leurs barreaux et leurs serrures, en chargea ses épaules, et les porta sur le haut d'une montagne voisine.

Atterrés par un résultat si imprévu et honteux d'avouer qu'un homme seul luttait contre toute leur puissance, qui les humiliait devant les Israélites, les Philistins eurent recours à l'intrigue et aux artifices pour parvenir à son but qu'ils ne pouvaient atteindre autrement. Samson avait épousé Dalila, philistine de la vallée de Sorec, et ses compatriotes pressèrent cette femme de demander à son mari le secret de sa force prodigieuse. Samson finit par céder aux importunités de Dalila et lui découvrit le secret

désiré. Alors Dalila profita d'un moment qu'il dormait, pour lui faire couper la chevelure, et ses forces abandonnèrent à l'instant même le héros qu'elle livra aux Philistins. Ceux-ci lui crevèrent les yeux, le conduisirent à Gaza chargé de chaînes, et l'enfermèrent dans une prison, où ils le contraignirent à tourner, comme un misérable esclave, la meule d'un moulin.

Samson expiait cruellement sa faute, mais pendant qu'un amer repentir la lui faisait déplorer sans cesse, ses cheveux commençaient à repousser, et il recouvrait en même temps peu à peu sa force primitive.

Pour célébrer leur victoire sur Samson, plus de trois mille des principaux Philistins se réunirent dans le temple de leur dieu Dagon, et voulant relever l'éclat de leur fête par l'humiliation de leur illustre captif, ils le menèrent au temple pour en faire leur jouet. Samson, en butte à tous les sarcasmes et à toutes les avanies, pria seulement ses ennemis de lui laisser prendre un peu de repos, en s'appuyant contre les deux colonnes qui soutenaient tout l'édifice. Suppliant alors le Seigneur de lui rendre sa force, il prit les deux colonnes, l'une de la main droite, et l'autre de la main gauche et s'écria : « que je meure avec les Philistins ! » En même temps il ébranla fortement les colonnes, le temple s'écroula, et Samson fit périr en mourant plus de Philistins qu'il n'en avait tué durant sa vie.

Le grand homme fit le sacrifice volontaire de sa propre vie pour abattre et punir l'orgueil des oppresseurs de son peuple. Il accomplit de cette sorte les desseins de Dieu, et acheva par-là même d'expier ses iniquités, en s'assurant le félicité éternelle.

Samson fut dans les événements de sa vie la vive image de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi toutes ses actions extérieures, toute son histoire ont-elles une signification profondément mystérieuse, et cachent-elles, comme sous

un voile, un sublime idéal, réalisé dans la vie du divin rédempteur. (1)

Au temps de son successeur Héli, qui était à la fois juge et grand pontife, les Israélites furent défaits par les Philistins à la bataille d'Aphec : ils y perdirent l'arche sainte, qu'ils avaient amenée de Silo. Les Philistins la rendirent spontanément au bout de neuf mois, à cause des grands malheurs qu'elle leur attira par sa présence, et les Hébreux la transportèrent à Cariathiarim, ville forte de la tribu de Juda, où elle resta jusqu'aux jours de David. (2)

Samuel étant juge, l'orgueil des Philistins fut dompté par la défaite qu'ils essuyèrent entre Masphath et Sen ; elle fut suivie pour le peuple d'une longue ère de paix et de tranquillité. De Ramatha-Sophim, où il avait fixé sa résidence, Samuel travailla sans relâche à déraciner du sol israélite tous les germes d'idolâtrie, et il réussit à réunir le peuple entier aux pieds du Dieu de ses ancêtres, dans les hommages d'une adoration unanime. Mais déjà avancé en âge, il voulut se décharger en partie du poids du gouvernement et envoya ses fils Joël et Abia dans la ville de Bersabée, pour régir toutes les provinces méridionales. Les lieutenants, loin d'imiter leur père, suivirent les suggestions de l'avarice et s'adonnèrent à l'injustice. Cette conduite provoqua une assemblée des anciens d'Israël, qui se présentèrent à Samuel en lui disant : « Nommez-nous un roi, comme en ont toutes les nations, afin qu'il nous juge. »

A une demande si violente, que rien ne justifiait, malgré les excès qu'avaient pu commettre les fils de Samuel, le vénérable vieillard opposa une vive peinture des droits que pourrait s'arroger le roi qu'ils choisiraient, et des exigences auxquelles il pourrait se laisser aller ; mais les enfants d'Israël préférèrent les pompes de la

(1) Les Juges, ch XIII et suivants. — (2) Les Rois, ch. IV et suivants.

royauté à la simplicité de la judicature, ou plutôt, ils aimèrent mieux obéir à des hommes qu'à Dieu, dont ils rejetaient le gouvernement. (1)

Contraste frappant ! Ce peuple, qui alors demandait un roi et repoussait son Dieu, allait, onze siècles plus tard, répudier les traditions d'une monarchie nationale, pour demander la mort de Jésus-Christ ! C'est ainsi que cette nation, la plus grande de toutes, par ses triomphes comme par ses revers, en se soustrayant à l'autorité, d'abord de son Dieu, puis de ses rois, finit, comme il avait été prédit, par être dispersée dans tous les coins de l'univers, sans gouvernement et sans sacerdoce, sans patrie et sans religion.

(1) Les Rois, ch. VIII.



IV.

ÉPOQUE DES ROIS.

Il était dans la ville de Gabaa un laboureur qui appartenait à l'une des plus pauvres familles de la tribu de Benjamin, et il avait un fils beau, gracieux, fort, le mieux fait et le plus haut en stature parmi les enfants d'Israël. Le père s'appelait Cis, et le fils Saül. Ce fils d'un pauvre laboureur fut celui que Dieu désigna pour premier roi de son peuple. (1)

Ayant eu à passer, par une permission de la Providence, dans Ramatha, où résidait Samuel, celui-ci l'oignit de l'huile sainte, comme prince d'Israël, afin qu'il délivrât le peuple des ennemis qui l'environnaient. Saül retourna néanmoins à Gabaa, et continua à vaquer aux occupations habituelles de la culture, sans que personne s'aperçût que c'était là l'élu que Dieu destinait à monter sur le trône. Mais déjà une véritable transformation s'était opérée en lui : car aux pensées étroites et aux manières rustiques, suite de son humble condition, le Seigneur avait substitué la capacité, la prudence et le génie nécessaires pour gouverner un Etat. (2)

Saül travaillait toujours à la terre en Gabaa, lorsque Samuel convoqua le peuple en Masphath, pour que,

(1) Les Rois, livre 1, ch. IX. — (2) Ib., ch. X.

suivant sa demande, il se choisît un roi. L'élection eut lieu par la voie du sort, et comme Dieu avait déjà fait son choix, le sort donna un résultat conforme à la volonté de celui qui peut tout : il tomba sur Saül. Alors le peuple le proclama roi et lui offrit les dons d'usage en Orient, quoiqu'il ne manquât point de mécontents qui laissèrent éclater leur mépris par des paroles piquantes : » comment un pareil sire pourra-t-il nous sauver? » Or, Saül feignait de ne pas entendre ces injures, et se tenant satisfait des égards que lui témoignèrent les bons Israélites, il les quitta pour se retirer dans la maison paternelle, où il continua à conduire son attelage de bœufs, comme si rien de particulier ne lui était survenu. (1)

Saül revenait des champs, lorsqu'il apprit que Naas, roi des Ammonites, menaçait la ville de Jabès en Galaad, à l'est du Jourdain, et que ses habitants se trouvaient dans une grande affliction. A peine informé de ce fait et remarquant la consternation générale du peuple, il prit ses deux bœufs, les coupa en morceaux, et les fit porter par des envoyés dans toutes les tribus d'Israël, disant : « c'est ainsi que seront traités les bœufs de tous ceux qui ne suivront pas Saül et Samuel. » (2)

Le premier acte par lequel Saül se fit connaître comme souverain, produisit instantanément l'effet désirable ; car en quelques jours une armée nombreuse se trouva réunie au camp de Bésech ; Saül détruisit les Ammonites, et la ville fut délivrée du péril imminent qu'elle courait. (3)

L'enthousiasme que fit naître ce premier exploit du nouveau roi fut si vif, que Samuel saisit cette occasion pour provoquer une assemblée des citoyens et des soldats

(1) Les Rois, livre I, ch. X.

(2) C'est sans doute par suite d'une faute typographique que le texte espagnol porte : « C'est ainsi que seront traités tous ceux qui ne suivront pas Saül et Samuel. » (*Note du traducteur*).

(3) Les Rois, livre I, ch. XI.

dans les plaines antiques de Galgala, et y confirmer solennellement l'élection de Masphath. Ce fut réellement là le jour de l'élévation du Saül au trône d'Israël, et de cette époque seulement date son règne. C'était en l'an du monde 2935.

Durant le cours des seize ans qu'il occupa le trône, Saül eut à soutenir des guerres fréquentes, dont il sortit presque toujours vainqueur. Mais avant l'expiration de la seconde année, il commença à abuser des dons que Dieu lui avait accordés, et se livrant à l'emportement et à l'inconstance de son caractère, il méconnut les lois du maître qui l'avait tiré de sa bassesse ; c'est pourquoi le Seigneur le rejeta et ordonna à Samuel de sacrer secrètement David roi d'Israël, par l'onction de l'huile sainte. A partir de ce moment, Dieu prépara les voies par lesquelles il voulait conduire son oint au pouvoir : aussi l'histoire de David est-elle mêlée à tous les événements du reste du règne de Saül. (1)

David était le plus jeune d'entre ses frères, et chargé de garder les brebis de son père dans les campagnes de Bethléem. Il jouait parfaitement de la harpe, et c'est à cause de ce talent qu'il entra pour la première fois dans le palais de Saül, afin de dissiper par ses accords la mélancolie qui consumait le roi, depuis qu'il avait été rejeté par le Seigneur. Mais il retourna bientôt à la garde de ses troupeaux ; car les Philistins se mirent en campagne, et Saül dut se disposer à la résistance. (2)

Les deux armées s'avancèrent et s'arrêtèrent en face l'une de l'autre sur deux collines, séparées par l'étroite vallée de Térébinthe, entre les villes de Soco et Aséca, dans la tribu de Juda. Toutes deux s'observaient avec une égale crainte, et aucune ne se décidait à engager l'action. En cet état de choses, les Philistins imaginèrent de sou-

(1) Les Rois, livre 1, ch. XVI. — (2) Ib., ch. XVI et XVII.

mettre le sort de la bataille à un combat singulier, et en conséquence, un champion d'une taille colossale descendit dans la vallée, couvert d'armes lourdes et énormes, et défiant les guerriers d'Israël. Les Hébreux frémirent d'effroi, à la vue de l'imposant Goliath, et il n'y en avait aucun qui se sentît la force nécessaire pour lutter contre l'altier géant, dont les menaces les remplissaient de terreur.

Quarante jours s'étaient passés, sans que personne en Israël osât accepter le défi de Goliath, quoique Saül eût essayé d'animer les soldats, et promis à celui qui se présenterait au combat, l'exemption d'impôts, de grandes richesses et jusqu'à la main de sa fille. Ainsi le roi et l'armée étaient frappés de stupeur, lorsqu'arrive David, envoyé au camp par son père avec des vivres destinés à ses frères. Il entend les rodomontades du géant et laisse entrevoir son désir de combattre. Les Israélites l'entourant, le questionnent et finissent par le conduire à la tente de Saül. « Que personne n'ait peur à propos de cet homme, s'écrie-t-il transporté du plus saint zèle pour la cause du Seigneur ; j'irai, moi, et je me battrai avec cet incirconcis ; qui est-il donc pour oser maudire l'armée du Dieu vivant? » (1)

L'esprit d'en haut était sur David, et son cœur ne connaissait point l'épouvante qui avait saisi tous les autres Israélites. Il allait combattre pour la cause du Seigneur, et il avait placé sa confiance dans le Dieu des armées, qui est l'arbitre de la guerre, qui donne ou ôte la victoire. C'est plein de ces sentiments que l'humble petit berger, sans autres armes que son bâton et sa fronde, s'avance vers l'arrogant et superbe Goliath, qui ne lui jette d'abord qu'un regard de mépris. David le provoque et parvient à exciter sa fureur ; alors le géant met en arrêt sa lance

(1) Les Rois, livre 1, ch. XVII.

redoutable et se dirige sans défiance vers cet enfant désarmé, qu'il croit renverser au premier choc; mais avant qu'il ait pu l'atteindre, David prépare sa fronde, la manie avec dextérité, et lance la pierre avec une telle précision qu'elle va frapper Goliath au front, et le fait rouler, hors de lui-même, dans la poussière. A l'instant, il se précipite sur le géant, auquel il coupe la tête avec sa propre épée. C'est ainsi que Dieu glorifia l'humble berger et abattit l'orgueilleux Philistin. (1)

Cette action héroïque de David fut suivie de la déroute des ennemis, et lorsque l'armée rentra triomphante dans ses foyers, le peuple enthousiasmé entonnait de toutes parts des hymnes d'allégresse, et cet événement inspira plusieurs cantiques, dont les derniers mots étaient: « Saül en a tué mille, et David dix mille! »

C'en fut assez pour que le premier commençât à voir le second de mauvais œil. Saül portait déjà l'anathème du Seigneur, et cette prééminence d'honneur qu'on décernait à David, vint empoisonner son cœur et l'éloigner de plus en plus de ses devoirs.

Ici se déroule la série des persécutions qu'essuya David, persécutions durant lesquelles il offre avec Saül le contraste le plus frappant et le plus digne d'attention. D'une part, Saül s'écarte des voies du Seigneur, traque David sans relâche, et pourtant sans motif, et persiste dans sa haine, sans se laisser toucher ni par les preuves de soumission et de respect qu'il en reçoit, ni par la pensée des victoires qu'il le voit remporter sur les ennemis de son peuple, ni par la générosité avec laquelle il épargne ses jours, dont il a tenu si souvent le fil entre ses mains. D'autre part, David, plein de la crainte de Dieu et fidèle observateur de ses préceptes, souffre avec résignation toute espèce de tribulations, défend constamment la cause

(1) Les Rois, livre I, ch. XVII.

de son roi et de sa patrie, et, le premier, donne l'exemple d'un proscrit sauvant la vie à un tyran qui le poursuit avec l'acharnement de la fureur pour lui ôter la sienne.

Toutes ces choses, qui arrivèrent dans un espace de quatorze ans, firent comprendre au peuple que David était l'homme choisi de Dieu pour succéder à Saül : aussi beaucoup d'Israélites s'accordaient-ils à le prévenir par toute sorte de services et à l'entourer de toute sorte d'honneurs. Jonathas, le vaillant Jonathas, était le premier à reconnaître les torts de son père Saül; aussi, loin de rompre les liens de l'amitié qu'il avait jurée à David depuis la mémorable affaire de la vallée de Térébinthe, il lui conserva une fidélité inviolable, et sans manquer jamais aux devoirs de la piété filiale, il fut encore le premier à respecter, dans son noble ami et beau-frère, l'oint du Seigneur, destiné à régner sur Israël. (1)

Lorsque David apprit la funeste issue de la bataille de Gelboë, où les Philistins défirent les Israélites, et où périrent Saül et ses fils, avec les plus braves soldats de l'armée, ses yeux se remplirent de larmes; il s'abandonna à la douleur la plus amère, et de son ame s'exhalèrent ces plaintes déchirantes, la plus magnifique élégie qui ait jamais pu être inspirée à un poète :

« Israël, les braves ont été tués sur les montagnes : comment les forts sont-ils tombés ? N'allez pas l'annoncer à Geth ; ne le publiez pas dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, de peur que les filles des incirconcis n'en tressaillent de joie. Montagnes de Gelboë, que la pluie ni la rosée ne descendent jamais sur vous ; que vos champs ne soient pas les champs des prémices ; là gît le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme si Saül n'eût pas été consacré par l'huile sainte. Jamais la flèche de Jonathas ne revint altérée de la

(1) Les Rois, livre 1, ch. XVIII et suivants.

graisse et du sang ; jamais l'épée de Saül ne sortit oisive des combats. Ils étaient plus rapides que l'aigle, plus forts que les lions. Filles d'Israël, pleurez sur Saül qui vous ornait de pourpre, qui vous comblait de délices, qui vous donnait l'or de vos vêtements. Comment sont tombés les forts dans le combat? Comment Jonathas a-t-il été tué sur les hauteurs ? Je pleure sur toi, Jonathas mon frère, le plus beau d'entre les hommes, plus aimable que l'amour d'aucune femme. Comme une mère aime son fils unique, ainsi je t'aimais. Comment sont tombés les forts ? Comment a été brisée leur armure ? » (1)

La mort de Saül plaçait David à deux doigts du trône; mais toujours soumis à la volonté du Seigneur, loin de chercher à hâter les événements, il les laissa suivre leur marche naturelle. Il se présenta en Hébron : il y fut spontanément acclamé roi par la tribu de Juda et sacré par le grand-prêtre Abiatar ; mais en même temps Abner, ministre de Saül et ancien général de ses troupes, proclama en Manahim, comme roi des onze autres tribus, Isboseth, le quatrième et seul fils qui eût survécu à l'infortuné Saül. (2)

David n'agissait pas contre Isboseth, et une goutte de sang n'eût pas coulé pour sa cause, par suite de cette défection qui divisait le peuple en deux camps, si Abner ne lui avait lui-même déclaré la guerre à la tête d'une grosse armée. Il se livra près de Gabaon un combat acharné, dans lequel Joab, qui commandait les troupes de David, remporta sur le parti opposé une victoire complète.

Peu après Abner et Isboseth tombèrent sous les coups de la trahison, et l'armée entière accourut à Hébron avec les principaux des tribus : tous reconnurent hautement

(1) Les Rois, livre 2, ch. I. — Paralip., livre 1, ch. X. — (2) Ib., ch. II.

David pour roi d'Israël, et ainsi se termina un schisme qui avait duré sept ans.

Le premier fait d'armes par lequel se distingua David, fut la prise de la citadelle de Jérusalem, ou forteresse de Sion. Jérusalem avait été fondée au temps d'Abraham, par le roi pontife Melchisédech. Elle s'appelait alors Salem. Melchisédech en fut maître pendant une cinquantaine d'années; elle fut ensuite conquise par les Jébuséens, descendants de Jébus, fils de Cham, et elle prit delà le nom de Jébus et aussi de Jébusem. C'était la plus belle ville de la terre promise, presque au centre de laquelle elle se trouvait située, sur les deux monts de Moria et de Sion. Les Benjamites, à qui elle devait appartenir, s'étaient emparés du Moria et de la partie de la cité qui descendait dans la vallée; mais ils n'étaient jamais venus à bout de prendre la forteresse de Sion. Cette entreprise fut celle que David tenta et mena à bonne fin, pour faire de cette place la capitale du royaume et le siége de la religion. (1)

La conquête faite, il éleva un palais somptueux dans la citadelle même de Sion, dont il changea le nom en celui de *cité de David;* mais on s'habitua dès lors à appeler la ville entière *Jérusalem,* à cause des anciens noms de *Jébus* et de *Salem.* (2)

Le pouvoir du nouveau roi était respecté de tout le peuple et affermi dans tout le pays, Jérusalem conquise et devenue la métropole de toute la terre promise : David y tranféra de Cariathiarim l'arche sainte, et au milieu des solennités de cette grande fête, il donna le premier des marques publiques et éclatantes de sa joie et de son zèle ardent pour la gloire du Seigneur. Aussi le secours

(1) Les Rois, livre 2, ch. V. — Paralip., livre 1, ch. XI.

(2) Les Grecs l'appelèrent ensuite *ιεροσσλυμα*, c'est-à-dire *temple de Salomon*, nom qui lui fut probablement donné (*ιερον* en grec signifiant temple) à cause du temple magnifique que Salomon y fit construire.

manqua-t-il point; saisissant son glaive, il
ssivement et les Philistins, et les Moabites,
Soba et de Damas, et les Iduméens. Toutes
es lui apportèrent d'immenses richesses qu'il
ait avec une sage prévoyance pour la construction
temple grandiose, que devait élever son fils et
successeur. (1)

Hélas ! les tours les plus hautes s'inclinent, et les ames les plus fermes finissent quelquefois par faiblir. Ainsi en fut-il de ce prince magnanime, pour nous laisser la preuve la plus éloquente du besoin que nous avons de ne point compter sur nos propres ressources, et de porter nos regards vers le Très-Haut, pour lui demander à tous les instants de notre vie les dons de prudence et de force. Il y eut une heure où cette force fit défaut à David, et sous ses pieds s'ouvrit un profond abîme d'amertume.

Pendant que l'armée, conduite par Joab, assiégeait Rabba, capitale des Ammonites, David renfermé dans Jérusalem ne se prémunit point contre les dangers de l'oisiveté. Il jeta les yeux sur les charmes de Bethsabée, femme d'Urie, un des capitaines de sa garde qui se trouvait au camp. La faible Bethsabée ne sut point résister, et ils tombèrent dans l'adultère. Pour cacher son crime, David manda Urie sous un motif apparent, lorsqu'il ne voulait au fond qu'amener le rapprochement des deux époux, en ménageant quelques jours de repos au mari. Mais il ne réussit point dans son calcul : le brave officier eût rougi de goûter le bonheur domestique, au moment où ses compagnons d'armes supportaient les fatigues et les travaux d'un siége pénible. David aveuglé par la passion ne recula point devant l'idée de consommer l'adultère par l'homicide. C'est alors qu'il remit à Urie lui-même cette fameuse lettre, par laquelle il recommandait à Joab d'exposer ce fidèle serviteur dans les endroits les plus

(1) Les Rois, ch. VI et suiv. — Les Paralip., livre 1, ch. XIII et suiv.

David pour roi d'Israël, et ainsi se termina un schisme qui avait duré sept ans.

Le premier fait d'armes par lequel se distingua David, fut la prise de la citadelle de Jérusalem, ou forteresse de Sion. Jérusalem avait été fondée au temps d'Abraham, par le roi pontife Melchisédech. Elle s'appelait alors Salem. Melchisédech en fut maître pendant une cinquantaine d'années; elle fut ensuite conquise par les Jébuséens, descendants de Jébus, fils de Cham, et elle prit delà le nom de Jébus et aussi de Jébusem. C'était la plus belle ville de la terre promise, presque au centre de laquelle elle se trouvait située, sur les deux monts de Moria et de Sion. Les Benjamites, à qui elle devait appartenir, s'étaient emparés du Moria et de la partie de la cité qui descendait dans la vallée ; mais ils n'étaient jamais venus à bout de prendre la forteresse de Sion. Cette entreprise fut celle que David tenta et mena à bonne fin, pour faire de cette place la capitale du royaume et le siége de la religion. (1)

La conquête faite, il éleva un palais somptueux dans la citadelle même de Sion, dont il changea le nom en celui de *cité de David;* mais on s'habitua dès lors à appeler la ville entière *Jérusalem*, à cause des anciens noms de *Jébus* et de *Salem*. (2)

Le pouvoir du nouveau roi était respecté de tout le peuple et affermi dans tout le pays, Jérusalem conquise et devenue la métropole de toute la terre promise : David y tranféra de Cariathiarim l'arche sainte, et au milieu des solennités de cette grande fête, il donna le premier des marques publiques et éclatantes de sa joie et de son zèle ardent pour la gloire du Seigneur. Aussi le secours

(1) Les Rois, livre 2, ch. V. — Paralip., livre 1, ch. XI.

(2) Les Grecs l'appelèrent ensuite *ιεροσολυμα*, c'est-à-dire *temple de Salomon*, nom qui lui fut probablement donné (*ιερον* en grec signifiant temple) à cause du temple magnifique que Salomon y fit construire.

divin ne lui manqua-t-il point; saisissant son glaive, il en frappa successivement et les Philistins, et les Moabites, et les rois de Soba et de Damas, et les Iduméens. Toutes ces guerres lui apportèrent d'immenses richesses qu'il amassait avec une sage prévoyance pour la construction du temple grandiose, que devait élever son fils et successeur. (1)

Hélas ! les tours les plus hautes s'inclinent, et les ames les plus fermes finissent quelquefois par faiblir. Ainsi en fut-il de ce prince magnanime, pour nous laisser la preuve la plus éloquente du besoin que nous avons de ne point compter sur nos propres ressources, et de porter nos regards vers le Très-Haut, pour lui demander à tous les instants de notre vie les dons de prudence et de force. Il y eut une heure où cette force fit défaut à David, et sous ses pieds s'ouvrit un profond abîme d'amertume.

Pendant que l'armée, conduite par Joab, assiégeait Rabba, capitale des Ammonites, David renfermé dans Jérusalem ne se prémunit point contre les dangers de l'oisiveté. Il jeta les yeux sur les charmes de Bethsabée, femme d'Urie, un des capitaines de sa garde qui se trouvait au camp. La faible Bethsabée ne sut point résister, et ils tombèrent dans l'adultère. Pour cacher son crime, David manda Urie sous un motif apparent, lorsqu'il ne voulait au fond qu'amener le rapprochement des deux époux, en ménageant quelques jours de repos au mari. Mais il ne réussit point dans son calcul : le brave officier eût rougi de goûter le bonheur domestique, au moment où ses compagnons d'armes supportaient les fatigues et les travaux d'un siége pénible. David aveuglé par la passion ne recula point devant l'idée de consommer l'adultère par l'homicide. C'est alors qu'il remit à Urie lui-même cette fameuse lettre, par laquelle il recommandait à Joab d'exposer ce fidèle serviteur dans les endroits les plus

(1) Les Rois, ch. VI et suiv. — Les Paralip., livre 1, ch. XIII et suiv.

périlleux, et de l'y abandonner pour qu'il pérît. Cette fois il ne se trompa point dans son calcul. Urie porta le message fatal dans lequel son maître le sacrifiait, et au bout de quelques jours, il fut tué dans une sortie que firent les assiégés. A peine David eut-il appris sa mort, qu'il fit venir Bethsabée en son palais et l'épousa ; mais lorsque le fruit de l'adultère vint au monde, le peuple comprit toute l'intrigue, et le crime devint public, au grand scandale de tout Israël.

David fut toutefois assez heureux pour sortir de la léthargie du péché, aux premieres paroles du prophète Nathan ; alors pénétré d'horreur à la vue de la gravité de sa faute, et le cœur navré de la plus profonde douleur, il jeta ce cri, qui exprimait une contrition si parfaite: « j'ai péché contre le Seigneur ! » (1)

Dieu fit grâce de la vie au coupable, en considération de son repentir ; mais il lui annonça, par l'organe du prophète, une suite de calamités qui désoleraient le reste de ses jours. Il vit en effet l'inceste d'Ammon, l'aîné de ses enfants, l'affliction et la mort de sa fille Thamar, et l'assassinat d'Ammon par son fils Absalon. Il vit ce même Absalon se révolter contre lui, fut forcé de quitter précipitamment Jérusalem pour se réfugier dans le désert, fut assommé de pierres et accablé d'outrages par Séméï, souffrit la honte des attentats commis publiquement sur ses femmes ; et enfin, vainqueur du rebelle Absalon, il eut à pleurer la triste mort de ce fils, qui périt suspendu à un arbre dans les bois d'Ephraïm. (2)

David n'ignorait point que toutes ces tribulations qui fondaient sur sa personne et sur sa maison, comme toutes celles qui suivirent, telles que la rébellion de Séba et l'audacieuse tentative d'Adonias, étaient le juste châtiment dont le Seigneur punissait son péché ; aussi n'y

(1) Les Rois, livre 2, ch. XI et XII. — (2) Ib., ch. XII et suiv.

avait-il rien qu'il n'endurât avec une résignation et un courage héroïques; et lorsque, après tant de malheurs et de troubles, il se retrouva tranquille à Jérusalem, il ne s'occupa plus que de la gloire du Seigneur et de préparer à Salomon les moyens de gouverner saintement son peuple. (1)

David mérita du ciel des faveurs extraordinaires: intrépide et valeureux, il mena toujours son peuple à la victoire et subjugua les ennemis du Seigneur; zélé pour les choses saintes, il augmenta la magnificence du culte religieux et n'accumula trésors sur trésors que pour l'érection du grand temple; humble et compâtissant, il supporta courageusement les adversités et pardonna à ses ennemis; poète vraiment divin, son front resplendit encore de l'auréole du prophète, lorsqu'il chanta ses psaumes admirables à la gloire du Très-Haut; et s'il eut le malheur de pécher une fois contre le Seigneur, il sut bientôt revenir de ses égarements et rentrer dans le chemin de la justice. En un mot, David fut *un homme selon le cœur de Dieu*: les saintes Ecritures pouvaient-elles lui donner un plus beau titre?

Salomon était le quatrième des enfants que David eut de Bethsabée: il monta sur le trône de son père sous les plus brillants auspices. Il demanda au Seigneur le don de la sagesse pour distinguer le bien du mal et gouverner son peuple avec équité. Une semblable demande ayant plu à Dieu, il lui accorda par surcroît l'opulence et la gloire, afin qu'aucun des rois qui l'avaient précédé et qui devaient le suivre, ne pût lui être comparé.

La première preuve que Salomon donna de ses lumières surnaturelles, par le jugement célèbre qu'il prononça entre ces deux femmes qui réclamaient la maternité et la

(1) Les Rois, livre 3, ch. I et II. — Les Paralip., livre 1, ch. XXVIII et XXIX.

possession d'un même enfant, fut suivie d'une foule d'autres prodiges de savoir, par lesquels il étonna le monde et causa l'admiration de toute la terre. (1)

La quatrième année de son règne, il entreprit la construction du temple sur le mont Moria, et l'ayant achevée au bout de sept ans avec la splendeur et la magnificence que nous fait connaître le texte sacré, il y transféra l'arche sainte, et célébra les fêtes de la dédicace avec une solennité inouïe et un éclat tout à fait extraordinaire. Il éleva en outre trois palais somptueux sur la colline de Sion et érigea pareillement le trône superbe sur lequel il siégeait, lors des audiences publiques, avec une dignité merveilleuse et dans le plus pompeux apparat. (2)

C'était l'an du monde 3010 : Salomon avait atteint l'apogée de sa gloire. Comblé des dons de la science et de la fortune, visité et consulté par les rois, admiré et respecté de toutes parts, il nous offre l'exemple le plus saisissant, le type le plus élevé de la grandeur à laquelle l'homme peut parvenir, lorsqu'il attache ses regards sur Dieu et marche dans la voie de ses saints commandements.

Mais, malgré sa sagesse, il ne sut point se défendre des suggestions de l'orgueil, presque inséparable de l'opulence, et vers la fin de son règne, il glissa, sur la pente de la volupté, jusqu'au fond d'une abjection effrayante, et bientôt dans la promiscuité de la plus vaste idolâtrie. L'Ecriture sainte parle de la chute de Salomon, sans dire rien qui prouve qu'il soit venu à résipiscence : c'est sans doute afin de nous inspirer une juste terreur, et de nous faire concevoir le plus souverain mépris pour les grandeurs de ce monde, en nous montrant un homme sage comme Salomon, qui arrive au terme de l'existence et

(1) Les Rois, livre 3, ch. III. — (2) Ib. ch. VI et VII. — Les Paralip., livre 2, ch. II et suiv.

nous laisse dans l'incertitude la plus terrible et la plus fondée sur le salut de son ame.

Nous avons de ce roi de bien précieux ouvrages : *le Cantique des cantiques, les Proverbes et l'Ecclésiaste.* Ce dernier est considéré par plusieurs comme le monument de la conversion de Salomon , parce qu'il y dépeint les désordres auxquels l'avaient entraîné ses passions et la vanité des choses du monde; mais, ainsi que nous l'avons déjà remarqué , l'Ecriture qui nous rapporte ses égarements, ne nous apprend rien quant à son retour, et par conséquent, le sort éternel du sage Salomon reste un douloureux mystère. (1)

A sa mort, qui excita peu de regrets, son fils Roboam, que les tribus de Juda et de Benjamin reconnurent sur-le-champ, monta sur le trône ; mais les dix autres levèrent l'étendard de la révolte à Sichem , capitale de la tribu d'Ephraïm, et dans une grande assemblée qu'elles y tinrent, elles déférèrent l'autorité suprême à Jéroboam, fils de Nabat , originaire de Sagreda , en la même tribu d'Ephraïm. Ce Jéroboam était un personnage jouissant dans le pays d'une grande considération, et il avait occupé sous Salomon un poste important. Déjà auparavant, lorsque ce prince avait, par ses déréglements, provoqué l'animadversion du peuple et ébranlé lui-même son pouvoir, il avait convoité la couronne; mais il échoua dans ses projets et se vit contraint de fuir en Égypte , d'où il revint, aussitôt qu'il sut la mort de Salomon, et l'inexpérience de Roboam lui permit alors de se faire proclamer par les rebelles. (2)

C'est ainsi que se formèrent deux royaumes chez le peuple hébreu: le royaume de Juda , composé des tribus de Juda et de Benjamin , le royaume d'Israël avec les dix

(1) Les Rois, livre 3, ch. IX, X et XI. — (2) Ib., ch. XII. — Les Paralip., livre 2, ch. X, XI et XII.

autres tribus. Ce démembrement funeste divisa profondément la nation et devait produire les plus tristes catastrophes. Dieu infligeait ce châtiment à la famille de Salomon, à cause des turpitudes de sa vieillesse. C'était en l'an du monde 3029.

Voici la liste des rois qui gouvernèrent ces deux portions du peuple de Dieu jusqu'à l'époque de sa captivité.

ROIS D'ISRAEL OU DES DIX TRIBUS.			ROIS DE JUDA OU DE LA MAISON DE DAVID.		
1 Jéroboam,	an du monde	3029.	1 Roboam,	an du monde	3029.
2 Nadab,	»	3051.	2 Abiam,	»	3046.
3 Baasa,	»	3052.	3 Asa,	»	3049.
4 Ela,	»	3075.	4 Josaphat.	»	3090.
5 Zambri,	»	3076.	5 Joram,	»	3112.
6 Thebni,	»	3076.	6 Ochosias,	»	3119.
7 Amri,	»	3076.	7 Athalie,	»	3120.
8 Achab,	»	3087.	8 Joas,	»	3126.
9 Ochosias,	»	3106.	9 Amasias,	»	3165.
10 Joram,	»	3108.	10 Osias ou Azarias,	»	3194.
11 Jéhu,	»	3120.	11 Joathan,	»	3245.
12 Joachaz,	»	3148.	12 Achaz,	»	3262.
13 Joas,	»	3163.	13 Ezéchias,	»	3277.
14 Jéroboam II,	»	3168.	14 Manassé,	»	3306.
15 Zacharie,	»	3232.	15 Ammon,	»	3363.
16 Sellum,	»	3232.	16 Josias,	»	3370.
17 Manahem,	»	3233.	17 Joachas ou Sellum,	»	3394.
18 Phacée,	»	3244.	18 Joachim,	»	3394.
19 Phacée,	»	3245.	19 Jéchonias,	»	3405.
20 Osée, dernier roi d'Israël,	an du monde	3265.	20 Sédécias, dernier roi de Juda,	an du monde	3405.

Cette période du schisme ou de la division du peuple hébreu, nous présente le spectacle de malheurs et de déchirements continuels, le plus sombre que l'imagination puisse concevoir. Idolâtrie, guerres intestines, princes assassinés ou détrônés, persécutions, famines, misère et désolation; puis, la ruine et l'esclavage du peuple... quel tableau !

La religion est le premier et le plus ferme rempart de la société. Dès que les fondements en furent minés par les enfants d'Israël, les passions débordèrent, l'iniquité s'em-

para de tous les cœurs, et les Hébreux, comme entraînés par un torrent, déchurent rapidement et se précipitèrent vers la captivité. Ni les avertissements des prophètes, ni les miracles dont le Seigneur frappait si souvent les yeux de ce peuple ingrat, pour s'en faire reconnaître et pour l'arrêter sur le penchant de l'abîme, rien ne suffit pour le détourner du péché, pour le retenir dans la bonne route. Il travailla à sa propre perte et ouvrit la porte à ses ennemis; lorsque ceux-ci arrivèrent par un chemin, il ne trouva point assez d'issues pour fuir, et alors il cessa de commander dans sa maison et de régner dans sa patrie, et il alla au loin sous un toit et sur un sol étrangers, esclave de ces ennemis qu'il avait appelés. Désastres lamentables, qui n'étaient pourtant encore que le prélude, pour ainsi dire, des dernières et plus terribles calamités qui devaient accabler ce peuple après la mort du Messie! Ainsi cette race, la plus heureuse des races humaines, puisqu'elle avait été choisie de Dieu, finit par en devenir la plus misérable, parce qu'elle le méconnut! Elle abandonna la religion, pour se plonger aveuglément dans les folies et les vanités du monde païen. Mais la prospérité des impies est toujours trompeuse, et leur éclat ne consiste qu'en un faux brillant, qui éblouit d'autant plus qu'il paraît plus prestigieux; l'heure redoutable de l'épreuve sonna, les infortunés cherchèrent autour d'eux, et ils ne trouvèrent rien de solide où s'appuyer. C'est ainsi que sortis des voies du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ils aboutirent d'abord à la captivité de Babylone. Plus tard, ils s'égarèrent encore; ils persécutèrent et crucifièrent le Rédempteur promis, celui qui était l'attente des nations, et ils devinrent, et ils restent ce peuple maudit qui ne possède point sur le globe un coin où il puisse se reposer (1). Ah! tout cela ren-

(1) Il se passe de nos jours un fait extrêmement important, et peut-être pas assez remarqué, dont tout catholique, en y réfléchissant, doit être porté, ce nous semble, à tirer les conclusions les plus graves (car elles mèneraient à croire que les jours de l'Apocalypse ne sont pas éloignés). C'est celui de ce que

ferme une vérité éternelle qu'il convient aujourd'hui plus que jamais de répéter bien haut, bien haut, pour qu'elle soit entendue de ces *libres penseurs*, qui prétendent gouverner le monde avec les seules lumières et les seules forces de la *raison : l'oubli de Dieu est la ruine des peuples !*

Esquissons légèrement les principaux faits qui se passèrent dans cette période, en commençant par le royaume d'Israël ou des dix tribus.

A peine Jéroboam eut-il ceint la couronne en Sichem, que la crainte lui vint que, si le peuple continuait à se rendre à Jérusalem pour adorer Dieu dans son magnifique temple, il ne tarderait point à se réunir à Juda, et à recon-

certaines gens appellent l'*émancipation* des Juifs; c'est le changement considérable qui s'est produit dans la situation sociale des Juifs. Ce changement va entraîner des conséquences dont on ne saurait encore calculer ni le nombre ni la portée. Mais n'est-il pas étrange qu'on ait pu supposer à des banquiers israélites le dessein plus ou moins sérieux de relever le royaume d'Israël à Jérusalem, et d'y fonder une dynastie nouvelle? N'est-il pas étrange de voir qu'on s'occupe à Londres et à Berlin de l'érection de nouvelles synagogues à Jérusalem? N'est-il pas étrange de voir les Juifs occuper les plus hauts emplois publics dans des pays chrétiens, même dans des pays catholiques? de voir leur culte reconnu et salarié par l'État? Peut-on dire que l'anathème pèse encore sur un peuple que Dieu a maudit?

C'est surtout en Angleterre (et cela devait être) que *la question juive* devient de plus en plus *populaire*. En Angleterre, dont M. de Montalembert lui-même s'amuse à admirer les *institutions politiques*, tandis que ces statisticiens, ses économistes et ses écrivains eux-mêmes révèlent chaque jour de nouveaux *crimes de lèse-humanité!* Que nous importe la perfection (assurément contestable) de la constitution de cette nation, tant qu'elle condamne les pauvres à mourir de faim, tant qu'elle écrase l'Irlande et l'Inde surtout, sous un joug tel que les tyrans de l'antiquité n'en ont jamais imposé à leurs esclaves? Elle inonde l'univers de ses Bibles pour *évangéliser* les peuples, et pour *moraliser* les Indous, elle bat des monnaies sur lesquelles s'étale triomphalement le plus infâme emblème de leur religion (On peut s'assurer de ce fait, qui n'a pas encore, que nous sachions, été dénoncé, en visitant les musées monétaires de Paris)!!!

Nous le répétons, c'est en Angleterre que la cause des Juifs a le plus de partisans et de défenseurs, et l'Angleterre sait déployer une grande activité de prosélytisme... Et pourtant les Livres saints ont dit que *la désolation des Juifs durerait jusqu'à la fin*. Il y a dans tout cela un grave sujet de méditation. (*Note du traducteur*.)

naître les droits de la race de David au trône. Pour parer à ce danger, il établit le culte des idoles; il érigea deux veaux d'or dans les villes de Béthel et de Dan, et dit à ses sujets : *« voilà les dieux qui vous ont tirés de l'Égypte, et vous ont conduits jusqu'à la terre promise : adorez-les. »* Le prophète Abdias lui annonça les malheurs du pays; il prédit que le peuple serait transporté au delà du Jourdain; mais aveuglé par l'ambition et l'orgueil, il laissa se développer les germes empoisonnés qui devaient produire des fruits de mort. (1)

Son fils Nabad lui succéda; il imita son père dans son idolâtrie, mais au bout de deux ans, il fut tué par Baasa, général de son armée, lequel, en montant sur le trône, ne laissa la vie à aucun parent de Jéroboam. Ennemi de la famille de ce prince, il suivit ses exemples dans sa conduite et dans ses pratiques superstitieuses, et il soutint contre le royaume de Juda une guerre dans laquelle il eut toujours le dessous. (2)

Après un règne de vingt-quatre ans, Baasa eut pour successeur son fils Ela. Celui-ci fut bientôt assassiné par Zambri qui massacra tous les descendants de Baasa, comme Baasa lui-même avait traité ceux de Jéroboam. Il n'éprouva point un meilleur sort : car Thebni s'étant révolté, le contraignit à se renfermer dans le palais de Thersa, où il mit le feu de sa propre main et périt consumé dans les flammes. Pendant un espace de trois ans, une fraction du peuple reconnut pour roi Thebni, un autre Amir, jusqu'à ce que la mort du premier rendît le second seul maître du royaume. Il régna douze ans et bâtit la ville célèbre de Samarie, dont il fit la capitale de ses États. (3)

Israël se trouvait dans cette déplorable situation, lorsque l'impie Achab vint encore l'aggraver. Ce monstre,

(1) Les Rois, livre 3, ch. XIV. — (2) Ib., ch. XV. — (3) Ib., ch. XV et XVI.

secondé par sa femme Jézabel, fille du roi de Sidon, ne se contenta point d'adorer les idoles dont Jéroboam avait dressé les autels, mais il introduisit le culte de Baal, d'Astaroth, et de cette multitude de divinités qu'invoquaient les peuples voisins, persécutant et égorgeant les prophètes du vrai Dieu. Il y eut un temps où, frappé sans doute des prodiges éclatants qu'opérait le prophète Elie, il parut revenir à de meilleurs sentiments, et le Seigneur, comme pour l'attirer par ses bienfaits sur le chemin du bien, lui accorda à deux reprises différentes un triomphe signalé sur Ben-Hadab II, roi de Syrie, mais bientôt oublieux de ces marques de la protection divine, il renchérit encore sur les premiers excès de son impiété et de sa perversité. Après un règne de vingt-deux ans, il périt malheureusement, ainsi que le lui avait prédit Michée, en voulant reprendre aux Syriens la place de Ramoth en Galaad. Sa femme Jézabel, plus méchante encore, s'il est possible, que son mari, persécutrice implacable de tous ceux qui cherchaient à l'instruire, elle et le peuple, par le langage de la vérité, et surtout du grand Elie, fut plus tard, sous le règne de Jéhu, précipitée du haut d'une fenêtre, et son cadavre fut déchiré par les chiens. Tout cela avait été annoncé par le prophète. (1)

Ochosias et Joram, dignes fils d'Achab et de Jézabel, héritèrent des vices et des passions de leurs parents. Le premier ne régna que deux ans, le second, onze; il fut tué par Jéhu, du bras duquel Dieu se servit pour exterminer toute la famille de l'impie Achab. (2)

Jéhu occupa le trône l'espace de vingt-huit ans. Ce fut dans le principe un roi excellent, qui entreprit de détruire l'idolâtrie et fit concevoir les plus flatteuses espérances pour la conversion du peuple qu'il paraissait devoir tirer de la fange où il croupissait. Le Seigneur lui promit en

(1) Les Rois, livre 3, ch. XVI et suivants.
(2) Les Rois, livre 3, ch. XXII. — Livre 4, ch. I et IX.

récompense que le sceptre ne sortirait point de sa famille jusqu'à la quatrième génération. Mais Jéhu s'arrêta au plus beau de sa carrière ; il déserta les voies de Dieu et vit, en mourant, les tribus qui se trouvaient de l'autre côté du Jourdain, essuyer les désastres les plus affreux, par suite des irruptions de Hazaël, roi de Syrie. (1)

Son fils Joachaz et son petit-fils Joas le remplacèrent successivement. Après eux vint Jéroboam II, et sous son long règne de quarante-un ans, le peuple, ayant vaincu et rendu tributaire le roi de Syrie, jouit d'une paix profonde, pendant laquelle dominèrent aussi tous les vices. Ce fut là une ère de prospérité apparente. Dans cette dissolution de mœurs, le peuple se façonnait lui-même le joug sous lequel il allait bientôt se débattre. Jonas, Osée, Amos élevèrent en vain leur voix prophétique, et avant la fin de son règne, Jéroboam vit paraître, aux frontières de son pays, de nouveaux ennemis, les Assyriens, qui le défirent à la bataille de Jezrahel, et emmenèrent captifs un grand nombre de prisonniers. (2)

A partir de ce point, la pente paraît devenir de plus en plus rapide, et le peuple d'Israël, dans sa course effrénée, roule de chute en chute, pour aller se briser contre les chaînes de la captivité.

Jéroboam avait laissé son fils Zacharie encore tout jeune : le royaume fut pendant douze années en proie à toutes les horreurs de la plus complète et de la plus effroyable anarchie. Zacharie finit par monter sur le trône de son père, mais, au bout de six mois, il fut tué par Sellum, qui, un mois après, tomba à son tour sous la main de Manahem. (3)

Le moyen que ce roi avait employé pour s'élever et le désordre qui régnait de toutes parts, le mirent dans la

(1) Les Rois, liv. 4, ch. IX et X.—(2) Ib., ch. XIII et XIV.— (3) Ib., ch. XV.

nécessité de réclamer, pour se soutenir, l'appui des Assyriens. Ceux-ci se gardèrent bien de le refuser, mais les conséquences de cette intervention devaient être et furent effectivement fatales : car des armées étrangères ne pénètrent jamais dans un pays, sans nuire à son indépendance. L'appui des Assyriens rendit Israël leur tributaire.

A Manahem succéda son fils Phacée, qui périt deux ans après sous les coups de Phacée, son général. Ce nouvel usurpateur gouvernait, lorsque les Assyriens vinrent, sous les ordres de leur roi Téglath-Phalasar, et s'emparèrent de presque la moitié du royaume, dont ils emmenèrent les habitants captifs. C'est à travers de semblables désastres que Phacée traîna misérablement un règne de vingt années, à la fin desquelles il se forma une conspiration, qui aboutit à l'assassinat du prince et à l'élévation d'Osée. (1)

Le roi d'Israël, sur le front meurtri duquel la couronne devait, dans sa chute, voler en mille éclats, voulut cesser de payer le tribut imposé par les Assyriens. Ils accoururent aussitôt sous la conduite de leur roi Salmanasar, et mirent devant Samarie ce siége de trois ans si fameux, durant lequel les habitants de cette ville souffrirent toutes les horreurs et tous les maux qu'avaient prédits les prophètes Osée et Michée. (2)

Avec la prise de Samarie disparut la monarchie d'Israël. Osée fut chargé de fers et jeté dans les cachots de Ninive, et les Israélites parqués comme des esclaves, près des villes de Hala et de Habor. Le petit nombre de ceux qui restèrent alors dans le pays, fut ramassé par le successeur de Salmanasar, et également réduit en servitude.

Telle fut la catastrophe qui fit disparaître le royaume

(1) Les Rois, livre 4, ch. XV. — (2) Ib., ch. XVII.

des dix tribus, 298 ans après qu'elles s'étaient séparées de la maison de David. (1)

Revenons sur nos pas et tournons nos regards sur le théâtre voisin, où Juda nous présente d'autres scènes. Dès que Jéroboam, après le succès de sa révolte et la consommation du schisme, se fut livré sans retenue à la plus honteuse idolâtrie, tous les lévites qui habitaient dans les dix tribus, se retirèrent dans les terres des deux tribus fidèles, ainsi que beaucoup d'autres familles, qui ne voulurent point renier le Dieu de leurs pères pour le culte des idoles. Roboam les accueillait tous avec les démonstrations de la joie la plus vive, et leur assurait de grands avantages en les établissant dans ses États. Il en résulta que, pendant les trois premières années que le prince et le peuple servirent fidèlement le Seigneur, le royaume de Juda jouit d'une prospérité, inespérée, et devint assez puissant pour se considérer comme égal en forces, sinon supérieur, à celui des dix tribus. Malheureusement ils s'aveuglèrent au sein de cette prospérité : ils en furent punis par l'irruption que fit dans le pays Sésac (ou Scheschonk), roi d'Egypte. Il pénétra jusque dans Jérusalem, et s'il n'y commit aucune violence, il ne laissa pas que de s'emparer de trésors considérables, avec lesquels il reprit le chemin de sa capitale. Roboam reconnut ses égarements et travailla à extirper les scandales qui déshonoraient le peuple, mais il se laissa aller à l'inconstance et mourut dans la dix-huitième année de son règne, léguant à Juda les chances d'une guerre ouverte avec ses frères d'Israël. Son fils et successeur Abiam la termina par la déroute de Jéroboam à la bataille de Semeron, mais il tomba dans toutes les fautes dont s'était rendu coupable son père, et mourut avant que trois années fussent révolues depuis son élévation au trône. (2)

(1) En général, les chronologues français n'assignent qu'une durée de 254 ou même seulement de 244 ans au royaume d'Israël. (*Note du traducteur.*)

(2) Les Rois, livre 3, ch. XII et suivants. — Les Paralip., livre 2, ch. XIII.

Son fils Asa inaugura son règne d'une tout autre manière qu'Abiam n'avait clos le sien. Fidèle au Seigneur et constamment appliqué à faire tout ce qui était bon et agréable à ses yeux, il abattit les autels des idoles, brisa leurs statues, et ne souffrit point que Juda brûlât de l'encens pour un autre Dieu que celui de ses pères. Il répara et fortifia les villes, réorganisa l'armée, qu'il rendit forte de près de six cent mille hommes, défit dans une bataille Zara, roi d'Ethiopie, qui l'attaqua avec plus d'un million de combattants, et procura au peuple toutes les douceurs d'une longue et délicieuse paix. (1)

L'heureux Asa gouvernait depuis plus de trente-cinq ans, et la situation à laquelle était parvenu son royaume était si brillante, que des familles des dix autres tribus abandonnaient en grand nombre leur pays, pour venir se confondre dans les rangs de leurs anciens frères. Pour arrêter cette émigration, Baasa, roi d'Israël, prit le parti d'assaillir à l'improviste et d'emporter la place de Rama, qui se trouvait à quatre lieues seulement de Jérusalem. Asa, dans ce danger, oublia que, grâce au secours du Seigneur, il avait repoussé avec ses seules forces plus d'un million d'Ethiopiens. Envisageant donc le succès du roi d'Israël avec des idées purement humaines, il se décida à envoyer de grands présents à Ben-Hadad, roi de Syrie, pour obtenir son alliance offensive contre Baasa. Il atteignit son but, qui était de forcer Baasa à sortir de Rama, mais il négligea de mettre sa confiance dans le Seigneur. Il en fut repris par le prophète Hanani, qui lui annonça que dès lors il n'aurait plus un jour de tranquillité. Effectivement, il passa en guerres continuelles les six années qu'il lui restait à vivre. (2)

(1) Les Rois, livre 3, ch. XV. — Les Paralip., livre 2, ch. XIV.
(2) Les Paralip., livre 2, ch. XVI. — (2) Les Rois, livre 4, ch. XXII. — Les Paralip, livre 2, ch. XVII

Josaphat, formé à l'excellente école de son père Asa, s'assit sur le trône, bien résolu à ne jamais s'écarter des voies du Seigneur. Par la sagesse de son administration, il éleva Juda au plus haut degré de gloire et de puissance, et brûlant de maintenir toujours vive parmi son peuple la croyance aux doctrines religieuses de ses pères, non-seulement il effaça les vestiges d'idolâtrie qu'on y remarquait encore, mais il envoya par tout le royaume les prêtres et les lévites, pour qu'ils lussent et expliquassent en tous lieux les préceptes du Seigneur. (1)

Il y avait dix-huit ans que Josaphat régnait au sein de la paix la plus prospère, lorsqu'il commit une imprudence dont le premier résultat fut d'exposer bientôt sa vie, et dont les conséquences postérieures furent bien fatales pour ses descendants. Il fit épouser par Joram, son fils aîné, Athalie, fille de l'impie Achab, alors roi d'Israël. En raison de cette alliance, il se rendit quelque temps après à Samarie, pour visiter le beau-père de son fils, précisément au moment où ce dernier faisait ses préparatifs pour essayer de reconquérir sur Ben-Hadad, roi de Syrie, la ville de Ramoth en Galaad. Achab invita Josaphat à l'accompagner, et Josaphat accéda à sa demande. Lorsque déjà ils se trouvaient en face de l'ennemi, Achab effrayé des menaces prophétiques de Michée, s'avisa d'un stratagème. Il céda à Josaphat, revêtu des pompeux insignes de la royauté, l'honneur du commandement sur le champ de bataille, et lui-même quitta ses vêtements pour combattre confondu dans les rangs, sous ceux de simple officier. Cette ruse n'empêcha pas Achab de succomber dans l'action, mais Josaphat courut les plus grands périls et ne parvint à s'échapper que par un miracle de la Providence. (2)

Rentré dans ses Etats après cette expédition funeste, il

(1) Les Rois, livre 4, chap. XXII. — Les Paralip. liv. II, chap. XVII.
(2) Les Paralip., livre 2, ch. XVIII.

écouta avec soumission les reproches du prophète Jéhu, et pour obtenir de l'indulgence divine le pardon de sa grossière imprévoyance, il se mit à parcourir en personne les différentes parties de son royaume, instruisant le peuple et l'exhortant à persévérer dans la pratique de la sainte loi de Dieu. Il ne tarda point à recevoir le prix de sa piété : car ayant été tout à coup attaqué par une armée innombrable de Moabites, d'Ammonites, d'Iduméens et de Syriens, il fit avancer ses soldats au chant du cantique: *Rendez grâces au Seigneur, parce que sa miséricorde est éternelle*, et, à son approche, les ennemis subitement saisis d'un vertige de fureur tournèrent leurs armes les uns contre les autres, et laissèrent la campagne jonchée de cadavres et des plus riches dépouilles. (1)

C'est ainsi que Josaphat marcha droit en présence du Seigneur : ce fut un prince puissant, dont la mort, après un règne de vingt-cinq ans, plongea le peuple dans le deuil le plus profond. (2)

A peine avait-il expiré, que déjà le mariage de son fils Joram avec Athalie, fille d'Achab, allait porter ses mauvais fruits. Joram, oubliant les vertus de son père, se laissa entraîner au vice par les suggestions d'Athalie qui avait hérité, semble-t-il, de la perversité de sa mère Jézabel. Il n'exerçait point le pouvoir depuis six ans, lorsqu'il ôta la vie à tous ses frères, et s'adonna au culte des idoles. Ses excès causèrent à différentes reprises des troubles dans le royaume. D'un autre côté, il se vit complètement battu par les Arabes et les Philistins, qui, pénétrant dans le pays, allèrent jusqu'à saccager son palais et massacrer ses enfants, à l'exception du plus jeune d'entre eux, qui était Ochosias. Ce prince ne règna qu'une année, et sous les inspirations de sa mère Athalie, il la consacra aux désordres et à l'impiété, pour périr en même temps

(1) Les Paralip., livre 2, ch. XIX et XX.
(2) Les Rois, livre 4, ch. XXII. — Les Paralip., livre 2, ch. XXI.

que son oncle Joram, roi d'Israël, lors du soulèvement de Jéhu. (1)

Tous les enfants qu'avait laissés Ochosias étant en fort bas âge, Athalie, qui jusqu'alors n'avait participé à l'autorité souveraine que comme épouse et comme mère, crut le moment arrivé où elle pourrait en user comme reine. Pour mieux atteindre son but, elle s'encouragea par le souvenir de l'assassinat des frères de son époux Joram et du massacre de ses fils par les Philistins, et voulant les surpasser tous en cruauté, elle fit elle-même égorger ses petits-fils. Toutefois l'exécution des desseins pervers de cette méchante femme était soumise à la Providence divine qui veillait à la conservation de cette race de David, dont devait sortir le Messie, et, grâce au secours du ciel, Josabeth, femme du grand prêtre Joïada, parvint à soustraire le jeune Joas au glaive de son infâme aïeule. (2).

Athalie avait déjà passé six ans sur le trône, se livrant sans frein à une licence sans bornes. Elle se flattait d'avoir exterminé les descendants de David, lorsque Joïada trouva l'occasion d'informer secrètement le peuple de l'existence du jeune Joas, et de le préparer à l'avènement du royal orphelin. Athalie entendit les cris que de fidèles sujets poussaient dans leurs transports, et furieuse, elle accourut pour les étouffer ; mais il était trop tard : le peuple plein de joie avait acclamé le fils d'Ochosias, le sang de David n'était point tari, et l'usurpatrice ne fit que courir au-devant de la mort à laquelle la condamnaient ses forfaits. (3)

Tant que vécut Joïada, qui avait prodigué au jeune prince des soins véritablement paternels, Joas, excellent roi, protégea hautement la religion, et assura au royaume

(1) Les Rois, livre 4, ch. VIII. — Les Paralip., livre 2, ch. XXI et XXII. —
(2) Les Rois, livre 4, ch. XI. — Les Paralip., livre 2, ch. XXII.
(3) Les Rois et Paralip., livre 2, ch. XXIII.

la prospérité la plus digne d'envie. Mais quand la mort lui eut enlevé ce sage guide, il se laissa circonvenir par des adulateurs et des conseillers corrompus, et il tendit la main à ces voluptueux idolâtres, toujours prêts à envahir la Judée. Pour arrêter les progrès du mal, le Seigneur suscita plusieurs prophètes, mais leur voix fut méprisée. Il permit aussi l'irruption de Hazaël, roi de Syrie, dont il fallut acheter la retraite au prix de tous les trésors qui se trouvaient amassés dans le temple, et pourtant, à la vue de ce châtiment, le roi ne sortit point encore de son apathie, le peuple ne revint point de ses égarements. (1)

Sur ces entrefaites, le prophète Zacharie, fils de Basachie, autrement appelé Joïada, le grand prêtre, se présenta au milieu de ses frères. Dans leur colère, les plus pervers ne se bornèrent plus à le dédaigner, comme les autres prophètes qui l'avaient précédé, ils allèrent jusqu'à demander sa mort au roi. D'abord Joas résista, parce qu'il était naturellement enclin au bien, et certes il ne pouvait moins que de se souvenir du vertueux Joïada, père de Zacharie, et sa mère Josabeth vivait encore, elle qui avait sauvé la vie au roi. Mais pressé par la populace que de perfides instigations avaient poussée au tumulte, ce monarque infortuné en vint par faiblesse à faire ce que plus tard Pilate fit avec le Sauveur ; il livra le prophète aux factieux, et ceux-ci le lapidèrent dans le parvis du temple. (2)

La justice de Dieu ne se fit point attendre ; car l'armée Syrienne ayant mis en déroute les troupes de Juda, entra dans Jérusalem, fit main basse sur les principaux du peuple, et ne s'éloigna que gorgée de butin. La mollesse de Joas et sa répréhensible condescendance aux déréglements de ses sujets eurent pour lui les suites les plus

(1) Les Rois, livre 4, ch. XII. — Les Paralip., livre 2, ch. XXIV.
(2) Les Paralip., livre 2, ch. XXIV.

malheureuses jusque dans sa mort : car ce fut leur fer parricide qui trancha ses jours. (1)

Son fils Amasias ne lui ressembla que trop pendant les vingt-cinq années de son règne, avec cette différence toutefois que si le père avait montré à l'égard de l'idolâtrie une complaisance criminelle, le fils la pratiqua et l'autorisa par son propre exemple. Après une paix de douze ans, il déclara la guerre aux Iduméens et les défit complètement dans la première rencontre. C'est alors qu'il tomba dans l'idolâtrie, et qu'ayant imprudemment attaqué Israël, il fut vaincu par son roi Joas, qui détruisit en grande partie les murs de Jérusalem et pilla le trésor du temple. On croit que sous l'impression de ce désastre, Amasias rentra en lui-même et déplora ses erreurs, mais elles n'étaient sans doute pas suffisamment punies : il éclata une révolte qui lui fit perdre la vie au milieu des rues de Lachis. (2)

Osias régna ensuite cinquante-deux ans, ayant pendant quarante-sept ans, pour conseiller, le prophète Zacharie, fils du martyr du même nom. Dans le cours de son administration il rebâtit les murs et augmenta les fortifications de Jérusalem, fit faire à l'agriculture des progrès importants, et encouragea la multiplication des troupeaux. En même temps il remportait des victoires signalées sur les Arabes, les Iduméens et les Philistins, et toujours zélé pour la cause de la religion, il fut à la fois un prince aimé de Dieu et un roi grand aux yeux des hommes. Mais Zacharie mourut et le monarque devint un tout autre homme. Un courtisan flatteur ternit trop souvent pendant sa vie l'éclat du diadème de son maître, tandis qu'à la mort du ministre fidèle, il semble se détacher comme un fleuron de la couronne royale, ou parfois cette couronne elle-même tombe du front qui la portait. C'est ce qui arriva à Osias, lorsqu'il n'eut plus Zacharie à ses côtés.

(1) Les Paralip., liv. 2, ch. XXIV. — (2) Les Rois, livre 4, ch. XIV. — Les Paralip., livre 2, ch. XXV.

L'appui de cet homme vertueux venant à lui manquer, il plia sous le faix de sa grandeur et de sa puissance; son cœur se remplit d'orgueil, et il se perdit : on eût pu dire que Zacharie, en mourant, avait emporté dans sa tombe le sceptre de son roi. (1)

Transgresseur superbe des commandements du Seigneur, Osias se sentit atteint de la lèpre au moment même où il proférait des menaces terribles contre les prêtres qui lui reprochaient ses excès. Effrayé sous le coup de ce châtiment, il dut fuir couvert de honte et d'ignominie. Il reconnut aussitôt sa faute, mais il l'expia pendant les cinq années qu'il survécut, forcément relégué loin des hommes pour ne pas les infecter de son mal. (2)

Durant ces cinq années, le royaume fut gouverné par son fils Joathan, qui occupa ensuite lui-même le trône l'espace de seize ans. Il suivit son père dans la bonne route, sans avoir le malheur de l'imiter dans ses écarts, et il arriva ainsi au terme de ses jours, ayant toujours marché dans les voies de la justice, et laissant ses États en possession d'une tranquille félicité. L'histoire de ce prince peut se résumer dans ces magnifiques paroles de l'Écriture : *il fit le bien devant le Seigneur*. Comme les annales de l'humanité pourraient être laconiques, simples et belles, si elles sortaient moins souvent des sentiers tracés par la providence divine!

Le peuple pleura amèrement la mort de Joathan, mais il l'eût pleuré bien davantage, s'il avait su quel était celui qui allait lui succéder. (3)

Loin d'imiter les vertus de son père, Achaz prit à tâche de surpasser les plus mauvais princes dans toutes les abominations de l'idolâtrie : c'est ainsi qu'ayant corrompu et

(1) Les Paralip., livre 2, ch. XXVI. — (2) Les Rois, livre 4, ch. XV. — Les Paralip., ib — (3) Les Rois, livre 4, ch. XV. — Les Paralip., livre 2, ch. XXVII.

énervé son peuple, il se vit humilié par les armées du roi de Syrie, et de Phacée, roi d'Israël. Ce coup n'ébrécha pas plus ce cœur dur, que ne purent le toucher les exhortations que lui adressa le grand prophète Isaïe. Lors donc que les forces combinées des Syriens et des Israélites envahirent pour la seconde fois son royaume et l'enfermèrent dans l'enceinte de Jérusalem, au lieu de se tourner vers le Dieu de ses pères, il implora la protection de Teglath-Phalasar (1), roi d'Assyrie, dont l'intervention fut assurément bien fâcheuse pour tous les Hébreux. Téglath-Phalasar accorda les secours qu'on lui demandait, et s'avançant à travers la Syrie avec ses troupes, il força les alliés à lever le siége de Jérusalem, mais ce service coûta cher à Achaz; il fut obligé de rendre hommage à son libérateur comme à son souverain, de lui payer des sommes énormes, et de lui promettre un tribut annuel, en témoignage de la dépendance la plus humiliante. Ce ne fut pas tout : avant de descendre au tombeau, l'impie monarque vit ses États successivement envahis par les Iduméens et les Philistins, qui y exercèrent les plus grands ravages et s'emparèrent de plusieurs villes. (2)

Comme Achaz avait oublié les vertus de son père Joathan, ainsi, mais en sens inverse, Ezéchias oublia les vices d'Achaz, pour suivre les traces de son aïeul et devenir le véritable modèle des rois. Singulier contraste dans les destinées des familles humaines! Un prince vertueux fait place à un fils pervers, et à un père corrompu succède un prince doué de qualités excellentes! Cela sert à nous apprendre que ni la vertu ni le vice ne se transmettent avec le sang. La vertu descend du ciel, et elle va à celui qui élève ses regards vers Dieu. Celui qui les fixe sur les objets matériels, celui-là se traîne dans la boue et se couvre de souillures. Il dépend donc de nous de monter vers

(1) Ou Ninus II, père de Salmanasar. (*Note du traducteur.*)
(2) Les Rois, livre 4, ch. XVI. — Les Paralip., livre 2, ch. XXVIII.

les splendeurs de la vertu ou de nous enfoncer dans les honteuses ténèbres du mal.

La première pensée d'Ezéchias, à peine assis sur le trône, ce fut de réparer les profanations et de restaurer le culte de la religion; la seconde, d'appliquer toute sa sollicitude à gouverner ses États avec justice et à procurer à ses sujets une pleine sécurité. Les soins vigilants de ce grand roi étaient pour l'heure bien nécessaires au royaume de Juda; car c'était précisément la calamiteuse époque à laquelle Salmanasar conquérait Samarie et anéantissait le royaume des dix tribus. Après ce fatal événement, et lorsque déjà Salmanasar s'était retiré dans son empire, Ezéchias entreprit de recouvrer les places que les Philistins avaient prises du temps de son père : ses efforts furent couronnés de succès, et les vaincus, réduits à l'impuissance de l'épuisement. Mais il osa viser plus loin et plus haut, dans l'intérêt de l'indépendance de son peuple, et il refusa de payer aux Assyriens le tribut humiliant auquel s'était soumis Achaz. Cette résolution hardie d'Ezéchias devait être la cause d'un des plus mémorables événements de l'histoire du peuple hébreu.

Sennachérib, successeur de Salmanasar, ayant employé quelques années à réparer les pertes qu'il avait essuyées dans une guerre contre Séthos, roi d'Égypte, pénétra dans le territoire de Juda, à la tête d'une armée de 185,000 hommes, afin de punir l'audacieux refus de son roi. Il commença par bloquer la ville de Lachis. C'est alors qu'Ezéchias, attaqué d'une maladie mortelle, fut miraculeusement guéri au bout de trois jours, ainsi qu'Isaïe le lui avait annoncé, en garantissant la vérité de sa prédiction par ce prodige où l'on vit le soleil reculer de dix heures vers l'Orient. Les Babyloniens remarquèrent un fait si extraordinaire, et c'est ce qui donna lieu à une ambassade célèbre que nous mentionnons ci-après.

Arrivé jusqu'aux portes de Jérusalem, le superbe Sennachérib vomit les imprécations les plus horribles contre le Dieu des Juifs, le blasphémant et menaçant de le traiter comme les dieux des autres peuples qu'il avait subjugués. L'insensé croyait être le maître, tandis qu'il n'était que le vain instrument du dominateur suprême. Ivre d'orgueil et fier de sa puissance, il blasphémait avec insolence et menaçait avec colère, au moment où, d'un souffle de sa bouche, Dieu allait dissiper ses forces comme une vapeur légère... C'était la nuit précédant le jour auquel Sennachérib se proposait de donner l'assaut à Jérusalem. Le prince reposait dans sa tente, savourant d'avance les délices de la victoire, et rêvant dans son stupide esprit la destruction de la ville. Elle était inévitable sans doute, et il semblait au tyran que déjà il se baignait dans les flots de sang dont il allait inonder la cité de David. Ezéchias aussi veillait à cette heure et se disposait à repousser les ennemis, mais plus que sur ses propres ressources, il comptait sur la puissance de Dieu, et il attendait plein de foi l'accomplissement des prédictions de son prophète. Le jour paraît, et le soleil que Sennachérib attendait pour se repaître du spectacle de la ruine de Jérusalem, ne l'éclaire que pour voir les cadavres de ses soldats. L'ange du Seigneur avait frappé de mort les 185,000 Assyriens, et l'impie monarque fuyait éperdu d'épouvante dans ses États où il devait trouver une fin tragique, tandis que le pieux Ezéchias bénissait avec son peuple la miséricorde du Seigneur.

De pareils événements répandirent de toutes parts la renommée d'Ezéchias, et firent de Jérusalem comme un rendez-vous général. où toutes les nations de l'univers affluaient pour offrir des sacrifices au Dieu et de riches présents au roi de Juda. C'est alors que Bérodach-Baladan, roi de Babylone, envoya à Ezéchias une députation de grands de son empire pour le féliciter en son nom et lui porter des présents magnifiques, et en même temps pour

le prier de communiquer tous les détails possibles sur ces faits merveilleux de la rétrogradation du soleil et de l'extermination dans une seule nuit, par la main de l'ange, des 185,000 soldats de Sennachérib. En cette occasion, Ezéchias prouva que l'élévation à laquelle il était parvenu lui avait inspiré des sentiments de présomption; car, flatté de cette ambassade, il se replia sur lui-même, et ne songea plus qu'à éblouir les Babyloniens par l'éclat de son luxe et de sa magnificence, sans penser à nommer et à bénir celui à qui il était redevable de toute sa grandeur. Isaïe le reprit au nom du Seigneur, et lui annonça le jour de la captivité future. A la vue du prophète, Ezéchias reconnut sa faute, et expia sa vanité par sa soumission aux décrets du ciel : « la parole du Seigneur que vous me dites est juste, répondit-il à Isaïe; mais qu'au moins la paix et la vérité subsistent pendant mon règne. » (1)

Ses vœux furent exaucés, et peut-être le peuple n'eût-il pas fini par subir la captivité de Babylone, si de nouveaux et plus criants attentats n'avaient lassé la patience divine.

Après le règne de vingt-neuf ans d'Ezéchias vint celui de cinquante-cinq ans de son fils Manassé. Durant les vingt-deux premières années, il n'est pas d'impiété qu'il ne commît, détruisant tout le bien que son religieux père avait fait en Juda, et poussant son aveugle frénésie jusqu'à considérer comme ses ennemis personnels tous ceux qui restaient fidèles au Seigneur, jusqu'à les persécuter et les faire périr avec un acharnement implacable. C'est dans cette période qu'il tua Joël, Osée, Nahum, et condamna Isaïe aux supplices les plus affreux. Le sang des justes coula par torrents, et, suivant l'énergique expression de l'Ecriture, il *montait jusqu'à la bouche* des bourreaux. Au milieu de cette boucherie, les Assyriens pénétrèrent dans

(1) Les Rois, livre 4, ch. XVIII et XIX. — Les Paralip., livre 2, ch. XXIX et suivants.

le royaume (1), et ayant fait Manassé prisonnier, ils le conduisirent chargé de chaînes à Babylone, et le tinrent enfermé au fond d'un sombre cachot. En se voyant dans cette situation et en contemplant tous les malheurs de la patrie, ce prince tourna les yeux vers le Seigneur et gémit sur l'énormité de ses crimes. Aussi ne s'occupa-t-il plus, quand il eut recouvré la liberté, qu'à cicatriser les plaies que lui-même avait faites à Juda par ses anciens désordres, et il atteignit le terme de sa carrière tout autre qu'il n'avait été avant sa captivité. (2)

C'est au temps de ce roi que vécut à Ninive, parmi les Israélites captifs, le juste Tobie. Cet homme admirable, dont la Bible nous a transmis l'histoire, pour le perpétuel enseignement des familles, avait toujours, au milieu de la dissolution de son peuple et des iniquités de ses oppresseurs, gardé pure et intacte au fond de son cœur la foi dans le Dieu d'Israël. Il était la consolation de tous les opprimés, et constamment animé du même zèle, la nuit comme le jour, perdu dans la foule ou revêtu de hautes fonctions, il volait sur les ailes de la charité au secours de ses compatriotes. Il vaquait à ses bonnes œuvres, lorsque le Seigneur permit qu'il devînt aveugle, et tel qu'un autre Job, il sut, dans cette épreuve terrible, interdire l'accès de son ame aux doutes et aux murmures, il courba humblement son front résigné et n'ouvrit la bouche que pour dicter à son fils les plus sublimes conseils de foi et de charité, de prudence et de mansuétude. Le jeune Tobie fait un long voyage pour toucher le montant d'une créance et rencontre un brave compagnon qui lui sert de guide. Celui-ci le sauve d'un poisson monstrueux dont il lui recommande de prendre le cœur, le fiel et le foie; il l'engage à épouser la fille de Raguel, et lui donne d'excellentes instructions sur le mariage; il le ramène riche et puissant dans la mai-

(1) Sous le règne d'Asar-Haddon. (*Note du traducteur.*)
(2) Les Rois, livre 4, ch. XXI. — Les Paralip., livre 2, ch. XXXIII.

son de son père; enfin, il lui ordonne de préparer le baume au moyen duquel le pauvre vieillard doit recouvrer la vue. Le vieux Tobie rouvre les yeux à la lumière et les élève vers le ciel pour lui rendre grâces de sa guérison, et lorsqu'il pense ensuite à récompenser les précieux services qu'il a reçus de ce jeune inconnu, il apprend qu'il n'est autre que l'archange Raphaël, et il reste confondu d'admiration et de reconnaissance. Cette famille bénie recueillait le fruit de ses vertus, et elle devait vivre longtemps encore, pour laisser au monde le parfait modèle de toutes celles qu'elle pratiquait. (1)

Dans la seconde période du règne de Manassé eut lieu un autre événement encore plus mémorable. Enorgueilli de ses conquêtes et prétendant qu'il n'y eût point sur la terre de pays qui ne se soumît à sa domination, Nabuchodonosor (2) leva une armée formidable sous les ordres de son général Holopherne, qui jeta de toutes parts la terreur et la désolation. Enivré par ses triomphes, le redouté Holopherne se présenta aux frontières de Juda, et il ne put s'empêcher de s'irriter en voyant qu'un peuple qui lui paraissait si faible et si méprisable, songeât à lui résister. En effet, la Judée se tenait sur la défensive, mais ell comptait moins sur ses forces que sur le secours divin. L Seigneur le lui envoya, en cette circonstance critique dans la personne de l'intrépide Judith. Holopherne ava commencé par mettre le siége devant la ville de Béthuli et lorsque déjà elle était près de se rendre, cette femm inspirée se montra au peuple, ajourna la reddition de place et lui recommanda de prier pour l'heureux succ de ses desseins. Sans les faire connaître, elle sort Béthulie, accompagnée seulement de sa servante et ma che vers le camp ennemi. On la conduit à la tente d'Hol

(1) Livre de Tobie.

(2) Nabuchodonosor Ier ou Saosduchin, fils d'Asar-Haddon. (*Note du traducteur*)

pherne qui, soudainement épris de sa beauté, se laisse si follement halluciner par les rêves d'une passion impure qu'il espère bientôt assouvir, qu'il rejette toute espèce de soupçons sur les plans que pouvait cacher cette Israélite. Pour mieux disposer l'esprit de Judith à la satisfaction de ses désirs, il la comble de prévenances et l'invite avec les capitaines de son armée à un festin splendide. Tous les convives se livrent à la joie et à l'ivresse : il n'y a que la belle héroïne qui veille, tandis que l'esprit de Dieu agite et enflamme son cœur. Bientôt Holopherne reste seul dans sa tente, et l'accablement où l'ont plongé ses excès est tel qu'il ne lui permet même pas de bouger. C'est le moment solennel et suprême qu'attend Judith. Elle voit Holopherne profondément endormi, elle lève ses yeux au ciel pour lui demander le courage dont elle a besoin, se jette sur le général et lui tranche la tête avec son propre sabre. Elle l'enveloppe à l'instant dans un morceau de toile, sort avec sa suivante sans que personne l'arrête, et arrive aux portes de la ville. Le peuple accourt pour la recevoir; elle tient dans ses mains la tête d'Holopherne, et tous se prosternent la face contre terre pour bénir le Dieu des armées.

Lorsque, le lendemain matin, les assiégeants cherchaient leur chef, sa tête se balançait déjà, attachée par les cheveux, aux murs de Béthulie, et saisis d'épouvante, ils ne purent se soustraire par une fuite rapide au glaive exterminateur des enfants d'Israël. (1)

Ammon succéda ensuite à son père Manassé, pire que celui-ci n'avait été avant sa captivité. Il périt au bout de deux ans, assassiné dans son palais. (2)

Son fils, le vertueux Josias, se distingua par une tout autre conduite pendant les trente-un ans qu'il occupa le

(1) Livre de Judith. — (2) Les Rois, livre 4, ch. XXI. — Les Paralip., livre 2, ch. XXXIII.

trône. Aussi zélé que qui que ce soit pour la gloire du Seigneur, non-seulement il parcourut son royaume, renversant les autels des idoles, et proscrivant les cultes impurs et exécrables dont elles y étaient l'objet, mais se regardant avec raison comme roi d'Israël, il visita les débris des dix tribus et fit au moins cesser les abominations et les fêtes honteuses du paganisme. Néanmoins, en dépit de ses efforts, Josias ne parvint point à déraciner les germes cachés de corruption qui croissaient comme à l'ombre dans le cœur de la plupart des Hébreux; et pour lui épargner la vue de la vengeance terrible qu'il se préparait à tirer de toutes ces iniquités, le Seigneur lui accorda une fin glorieuse en combattant les Egyptiens dans les plaines de Mageddo. (1)

La mort de ce grand roi enhardit les pervers à jeter le masque ; ils commencèrent à se faire publiquement gloire de leur infamie, et le peuple entier à leur suite se précipita dans le courant qui devait l'entraîner à la servitude On peut même dire que la captivité commença dès lors car les quatre derniers règnes ne présentèrent qu'un vai simulacre d'indépendance ; c'étaient comme les dernie efforts d'un moribond qui se débat dans les convulsio de l'agonie. Les prophètes redoublaient leurs cris d'alar avec plus d'énergie que jamais ; Jérémie, surtout, a une éloquence brûlante, prédisait jusque dans les mo dres détails les désastres qui devaient fondre su peuple ; mais l'immense majorité s'obstinait à fermer yeux à la lumière, se prostituait impudemment volupté et se vautrait dans le bourbier de tous les vic n'y avait plus rien qui pût retenir le bras de Dieu à frapper.

Josias laissa quatre fils : Joanan, qui était] Eliacim (ou Joakim), Matthanias (ou Sédécias) et J (ou Sellum). Un mauvais parti, croyant sans do

(1) Les Rois, livres 22 et 23.— Les Paralip., livre 2, ch. XXXIV

ce dernier seconderait mieux ses intentions, passa au-dessus de toute espèce de considérations et le proclama roi ; mais le roi d'Egypte (1), qui venait de gagner la bataille de Mageddo, l'emmena prisonnier dans ses Etats, sans qu'on en ait jamais plus entendu parler. Il le remplaça sur le trône par Eliacim, à qui il donna le nom de Joakim, et ne rentra dans l'Egypte qu'après s'être fait remettre des sommes exorbitantes. (2)

Idolâtre par instinct et par calcul, Joakim se livra effrénément aux plus abominables excès, et nouveau Manassé, il fut enlevé par Nabuchodonosor II, et conduit captif à Babylone avec beaucoup de membres de sa famille et les principaux de sa cour. Mais il n'imita point Manassé dans sa pénitence, et lorsqu'au bout d'un an il revint libre dans son royaume, en laissant des otages et en se soumettant aux conditions les plus humiliantes, il persévéra dans le même système d'impiété et de persécution, même encore plus vive, contre ceux qui élevaient la voix au nom du Seigneur. Trois ans après, il voulut secouer le joug des Babyloniens et se soustraire au paiement du tribut, mais Nabuchodonosor s'étant présenté de rechef aux portes de ses villes, il perdit toute son arrogance et s'abandonna à la discrétion de son dominateur. Celui-ci ne lui ôta point le sceptre des mains ; il se contenta d'emmener captives près de treize mille personnes des plus distinguées et des plus influentes de Juda.

Joakim traîna ainsi son sinistre règne de onze ans, et à sa mort, son fils Joachin (ou Jéchonias) lui succéda. Mais comme Nabuchodonosor s'était accoutumé à regarder le royaume de Juda comme les Etats d'un vassal, il lui plut d'imputer aux Hébreux à crime de lèse-majesté, le choix qu'ils avaient fait d'un roi sans son agrément, et il accourut à la tête de troupes nombreuses pour punir ce prétendu

(1) Néchao.
(2) Les Rois, liv. IV ch. XXIII et XXIV.— Les Paralip., livre 2, ch. XXXVI.

outrage à son autorité. Jéchonias hors d'état de lui résister, se présenta à Nabuchodonosor dans une attitude suppliante ; mais l'inexorable Nabuchodonosor ne se laissa point fléchir , et lui ayant donné pour successeur Matthanias, troisième fils de Josias, par lequel il fit jurer obéissance aux rois de Babylone, et qu'il plaça sur le trône sous le nom de Sédécias, il s'empara de tous les trésors entassés dans le temple et dans les palais royaux, et emmena Jéchonias, ses femmes, les premiers personnages de la cour et un certain nombre de soldats, au total environ vingt mille captifs. On peut dire qu'en cette circonstance toute la fleur de la population fut transplantée en Babylonie. (1)

Sédécias allait commander à un peuple dégradé , corrompu, mutilé; il lui aida à s'écarter davantage des voies du Seigneur , et à tomber de jour én jour dans un plus profond avilissement. Jérémie restait seul debout pour lui annoncer le châtiment terrible dont le menaçait le ciel ; ce prophète intrépide était le seul qui osât lutter corps à corps contre les aveugles sectateurs de cultes détestables, et quand sa bouche prédisait les catastrophes les plus effroyables, on eût dit Dieu lui-même lançant ses oracles au milieu des éclats de la foudre. Mais la fureur du peuple croissait et la démence du roi augmentait, à mesure qu'approchait le jour redoutable de la vengeance céleste. Le prophète était méconnu, bafoué, insulté, emprisonné; mais ses prédictions allaient se réalisant une à une, jusqu'à ce que vînt le moment suprême, l'heure terrible à laquelle les horreurs de la plus épouvantable dévastation surprirent ces incrédules.

Sédécias s'était jeté dans les bras de la faction la moins habile et la plus dissolue. A peine installé, il se ligua secrètement avec les rois voisins pour s'affranchir de la domination de Nabuchodonosor. Il lui cacha ses manœu—

(1) Les Rois, livre 4, ch. XXIV. — Paralip., livre 2, ch. XXXVI.

vres le mieux qu'il pût, lui envoyant des ambassadeurs et allant même le visiter en personne ; mais le jour où il crut avoir bien pris et bien concerté toutes ses mesures, il rompit le serment qu'il avait prêté, refusa le paiement du tribut et se révolta ouvertement. Le cri de révolte fut comme le son de la trompette qui annonça la ruine de Jérusalem.

Nabuchodonosor, en apprenant cette nouvelle, lève une armée formidable. Il s'avance, envahit la Judée ; les terreurs du peuple commencent, sa sombre fureur et son désespoir croissent. Jérusalem compte néanmoins encore sur les secours de ses alliés, mais le roi de Babylone est l'instrument choisi de Dieu pour décharger les coups de sa colère sur le peuple rebelle, et ceux qui luttent, succombent. Les dernières lueurs d'espérance s'effacent à l'horizon ; Jérusalem est enfin serrée de près, la multitude des assiégeants est innombrable, l'impétuosité de l'attaque irrésistible, et Nabuchodonosor est décidé à détruire de fond en comble la ville maudite. D'inutiles combats se succèdent et ne font que prolonger une affreuse agonie. Les horreurs des derniers moments se font bientôt sentir dans toute leur rigueur ; la famine et la peste atteignent, au sein de la cité, ceux que le fer ennemi ne moissonne pas sur ses murailles. » Les enfants à la mamelle gémissent ; leur langue s'est attachée à leur palais dans l'ardeur de leur soif ; les petits enfants ont demandé vainement du pain. Ceux qui vivaient avec mollesse gisent sans force dans les rues ; ceux qui étaient revêtus de pourpre se sont couverts de haillons... Les femmes, si portées à la pitié, ont mis leurs enfants dans des chaudières bouillantes, pour s'en nourrir (1). » Jérusalem est aux abois : c'en est fait ! Les conquérants franchissent les derniers retranchements et pénètrent dans l'enceinte de la place ; le carnage, le pillage et l'incendie sont les derniers fléaux qui ôtent le peuple et la cité, de la face de son Dieu irrité.

(1) Lamentations de Jérémie.

outrage à son autorité. Jéchonias hors d'état se présenta à Nabuchodonosor dans u... pliante ; mais l'inexorable Nabuchodo... point fléchir, et lui ayant don... Matthanias, troisième fils de Josia... obéissance aux rois de Babylone. ... sous le nom de Sédécias, il s'... entassés dans le temple et ... emmena Jéchonias, ses fem... de la cour et un certain ... ron vingt mille captifs ... stance toute la fleur ... oire que le pro... Babylonie. (1) ... urageux que clair...

Sédécias all... terrible n'avait pas suffi corrompu, n... cours des désordres les plus voies du Se... sur les tristes destinées de sa patrie, plus prof... son cœur navré des flots d'amertume. Là, pour lu... murs croulés et des palais détruits, errant au le cie... des décombres rougis du sang de tant de victimes, cor... consterné devant un spectacle si saisissant de ruines, d'... solitude et de désolation, il s'assied, et il exhale du fond de ses entrailles ces gémissements inénarrables, il jette ces cris déchirants que l'on ne saurait entendre sans frémir : « Comment est-elle aussi solitaire, la ville pleine de peuple ?... Elle a pleuré amèrement toute la nuit, ses larmes coulaient sur ses joues, de tous ses amis il n'en est pas un qui la console ; ceux qui lui étaient chers l'ont méprisée et se sont fait ses ennemis... Les chemins de Sion pleurent, parce qu'on ne vient plus aux solennités... Le Seigneur l'a condamnée à cause de la multitude de ses iniquités, et c'est pour cela que ses ennemis se sont élevés sur sa tête, et que ses adversaires se sont enrichis de ses dépouilles... Tous ceux qui l'honoraient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son ignominie, et dans sa honte, elle a

(1) Les Rois, livre 4, ch. XXV. — Les Paralip. liv. 2, ch. XXXVI.

visage en gémissant... Est-ce là cette ville
latante, qui était la joie de toute la terre?
foncées dans la terre, le Seigneur a
t son roi et ses princes, et il les a dis-
ons : plus de loi, et les prophètes
n du Seigneur... A qui te compa-
fille de Jérusalem? A qui t'éga-
vierge de Sion? Ta douleur est
uérira? — Jérusalem! Jéru-
r ton Dieu!... » (1)

bornait pas à exprimer, par
, les plaintes les plus douloureuses
annonçait, en outre, sous l'inspiration
ur, les événements d'un avenir encore éloigné à
époque, d'un avenir qui pour nous n'est que le passé. Aussi, quand, aujourd'hui, le voyageur pose le pied sur cette terre de prodiges, ne peut-il s'empêcher de s'écrier de même, en se rappelant les paroles de Jérémie : « Quelle solitude et quelle désolation dans cette cité autrefois si populeuse! Est-ce là Jérusalem? Est-ce cette ville d'une beauté si accomplie, qui faisait les délices de toute la terre?... »

(1) Lamentations de Jérémie.



Pendant que les flammes dévoraient Jérusalem, Sédécias, qui était parvenu à s'enfuir avec sa famille et ses plus proches serviteurs, fut fait prisonnier dans les plaines de Jéricho. On lui creva les yeux, on le conduisit à Babylone, et on le jeta chargé de chaînes dans un fétide cachot où il expira. Les Babyloniens allèrent ensuite ramasser des captifs dans tout le royaume ; il n'échappa à cette razzia qu'un très-petit nombre d'habitants qui ne pouvaient inspirer aucune crainte à l'orgueilleux vainqueur. C'était en l'an du monde 3416, dans la onzième année du règne de Sédécias. (1)

Ce fut en ces jours de lamentable mémoire que le prophète Jérémie, cet homme aussi courageux que clairvoyant, dont la voix éloquente et terrible n'avait pas suffi pour arrêter dans Juda le cours des désordres les plus scandaleux, pleurant sur les tristes destinées de sa patrie, laissa jaillir de son cœur navré des flots d'amertume. Là, à la vue des murs croulés et des palais détruits, errant au milieu des décombres rougis du sang de tant de victimes, ému, consterné devant un spectacle si saisissant de ruines, de solitude et de désolation, il s'assied, et il exhale du fond de ses entrailles ces gémissements inénarrables, il jette ces cris déchirants que l'on ne saurait entendre sans frémir : « Comment est-elle aussi solitaire, la ville pleine de peuple?... Elle a pleuré amèrement toute la nuit, ses larmes coulaient sur ses joues , de tous ses amis il n'en est pas un qui la console ; ceux qui lui étaient chers l'ont méprisée et se sont fait ses ennemis...Les chemins de Sion pleurent, parce qu'on ne vient plus aux solennités... Le Seigneur l'a condamnée à cause de la multitude de ses iniquités, et c'est pour cela que ses ennemis se sont élevés sur sa tête, et que ses adversaires se sont enrichis de ses dépouilles... Tous ceux qui l'honoraient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son ignominie, et dans sa honte, elle a

(1) Les Rois, livre 4, ch. XXV. — Les Paralip. liv. 2, ch. XXXVI.

détourné son visage en gémissant... Est-ce là cette ville d'une beauté éclatante, qui était la joie de toute la terre? Ses portes sont enfoncées dans la terre, le Seigneur a brisé les verrous, et son roi et ses princes, et il les a dispersés parmi les nations : plus de loi, et les prophètes n'ont plus trouvé la vision du Seigneur... A qui te comparer? à qui es-tu semblable, fille de Jérusalem? A qui t'égaler et comment te consoler, vierge de Sion? Ta douleur est vaste comme la mer : qui te guérira? — Jérusalem! Jérusalem, convertis-toi au Seigneur ton Dieu!... » (1)

Le divin prophète ne se bornait pas à exprimer, par ces sublimes accents, les plaintes les plus douloureuses sur le présent; il annonçait, en outre, sous l'inspiration du Seigneur, les événements d'un avenir encore éloigné à cette époque, d'un avenir qui pour nous n'est que le passé. Aussi, quand, aujourd'hui, le voyageur pose le pied sur cette terre de prodiges, ne peut-il s'empêcher de s'écrier de même, en se rappelant les paroles de Jérémie : « Quelle solitude et quelle désolation dans cette cité autrefois si populeuse! Est-ce là Jérusalem? Est-ce cette ville d'une beauté si accomplie, qui faisait les délices de toute la terre?... »

(1) Lamentations de Jérémie.



V.

LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

Juda et Israël étaient donc réduits à une égale captivité. Ils étaient divisés au temps de la prospérité, et se trouvaient confondus dans une même misère. Mais la division et la ruine n'étaient arrivées aux descendants de Jacob, que pour n'avoir point obéi aux commandements de leur Dieu. Ce peuple qui avait été choisi de Dieu d'entre tous les peuples, qui avait été tiré de la servitude d'Égypte par l'emploi des moyens les plus merveilleux et les plus admirables, qui avait été nourri par le ciel dans le désert et assisté de prodiges continuels jusqu'à son entrée dans la terre promise, qui s'y était accru, développé, enrichi au milieu des miracles, qui avait vaincu tant et de si divers ennemis, et qui s'était rendu si puissant, lorsque sa conduite était conforme aux décrets divins, ce peuple ingrat et rebelle se voyait maintenant devenu, à cause de ses iniquités, la risée et le jouet de ses ennemis, dispersé, abattu, l'opprobre et l'anathème des nations étrangères.

Et cependant c'était toujours là ce peuple privilégié, dont devait sortir le Messie désiré, qui seul pouvait ouvrir à l'homme les portes de la cité céleste qu'Adam avait fermées par son péché, et comme les temps fixés par l'Eter-

nel pour cette grande œuvre de la rédemption n'étaient pas encore arrivés, il fallait bien que les Hébreux continuassent à subsister comme peuple, et le Seigneur ne leur retirait point l'appui de sa main puissante. Ils avaient déjà subi le châtiment qu'ils s'étaient attiré par leurs abominations; désormais l'adversité allait servir à les purifier. Pour les soutenir, le Seigneur puisera dans les trésors infinis de ses miséricordes, et comme il les a délivrés de la servitude d'Égypte, maintenant encore il les délivrera de la même manière de la captivité de Babylone.

Il devait y avoir une différence fort remarquable entre les moyens dont Dieu avait usé pour arracher son peuple au pouvoir de Pharaon, et ceux qu'il allait employer cette fois pour l'affranchir de la domination assyrienne et le rétablir dans sa patrie. Alors les lois ordinaires de la nature furent bouleversées et les faits les plus inouïs et les plus prodigieux frappaient, atterraient les esprits; à présent au contraire, les événements allaient se produire naturellement et comme amenés par le cours régulier que suivent les choses de la vie humaine, quoiqu'ils ne laissassent pas d'être, dans leur enchaînement, un miracle perpétuel, pour l'accomplissement des destinées que le Seigneur réservait à son peuple. Aussi inépuisables que les trésors de prodiges et de merveilles que possède la toute-puissance divine, sont les moyens dont elle peut disposer pour les distribuer aux hommes. Il n'y a pas que les faits qui de prime abord affectent notre vue, qu'il faille considérer comme des prodiges opérés par la divinité; il y a encore et constamment des miracles, dont notre débile raison ne saisit point la réalité, ou qu'elle ne parvient à reconnaître que de loin en loin. Si ceux que Dieu allait faire en ce cas pour tirer son peuple de la captivité, le plus souvent se cachaient, pour ainsi dire, sous des événements qui paraissaient ne se rattacher qu'à des causes naturelles et ordinaires, il n'en est pas moins vrai

qu'ils éclataient parfois avec une évidence telle qu'au premier coup d'œil ils révélaient leur caractère propre. Pour nous, cela doit être d'autant plus indubitable que, indépendamment de plusieurs prodiges particuliers que nous rapporterons plus tard, nous voyons les Prophètes du temps de la captivité, c'est-à-dire les hommes destinés par Dieu à servir de guides à son peuple, prédire ces mêmes événements avec cette même précision mathématique, avec laquelle ils se sont réalisés depuis.

Reprenons notre récit. Quand Jérusalem fut détruite, il y avait déjà quatre-vingt-neuf ans que l'avait été Samarie, et dès cette époque, presque tous les Hébreux appartenant au royaume d'Israël avaient été transportés en Assyrie. Les premiers captifs qui furent enlevés ensuite sont ceux qui furent donnés comme otages après la révolte de Joakim : parmi eux se trouvait Daniel, à qui le Seigneur accorda plus tard le don de prophétie. Après ceux-là, ce fut le tour du roi Jéchonias, et des principaux du peuple, au nombre d'environ 20,000 prisonniers, dont le prophète Ezéchiel et Mardochée. Lors de la destruction de Jérusalem et du royaume de Juda, on transporta encore à Babylone une foule de citoyens. Enfin, après que Godelias, de Jérusalem, l'un de ceux qui étaient sortis de la place au commencement du siége, et s'étaient rendus dans le camp des Chaldéens, eût été laissé par Nabuchodonosor comme gouverneur de Juda, et assassiné au milieu d'une insurrection excitée par Ismaël, presque tous les Juifs qui restaient, alarmés des conséquences auxquelles les exposait ce coup fatal, se décidèrent, malgré les représentations de Jérémie, à passer en Égypte ; mais, comme il le leur avait annoncé, la mort et la captivité les y attendaient aussi, à la suite de la conquête que fit de ce pays le même roi Nabuchodonosor. Dans cette émigration ils emmenèrent de force Jérémie et le prophète Baruch, son disciple; le premier mourut en Égypte, lapidé, croit-on,

par ses compatriotes eux-mêmes, qui ne pouvaient souffrir les reproches continuels que lui inspirait la vue de leurs crimes; le second vivait encore lors de l'irruption de Nabuchodonosor ; il fut transporté à Babylone avec les autres captifs.

Il ne manquait donc plus personne , si l'on peut ainsi parler, à ce funèbre appel de la captivité, et le peuple de Dieu qui s'était volontairement divisé , réuni dans l'exil, ne formait plus qu'un corps de nation. On désigna aux différentes familles les localités qu'elles devaient habiter, et on leur donna des terres à cultiver. Mais Nabuchodonosor ayant conquis, trois ans après, deux grandes provinces de la Perse , l'Elymaïde et la Susiane , en envoya les habitants en Judée , et les remplaça par la moitié des Israélites. Par suite de cette mesure , les captifs restèrent séparés en deux fractions égales, qui toutes deux furent pareillement assistées par le Seigneur ; car si la Chaldée eut les Daniel et les Susanne, on vit en Perse les Esther et les Mardochée.

Loin d'empirer au sein de la servitude par le mauvais exemple de leurs maîtres, les Juifs paraissaient y être revenus à de meilleurs sentiments, et y avoir moins oublié la loi de Dieu. Ce qui avait beaucoup contribué à ce changement, c'étaient en premier lieu les lettres admirables que Jérémie avait adressées de Jérusalem aux premiers captifs, avant sa destruction; puis les constantes exhortations du prophète Ezéchiel, et enfin la parole de Baruch, qui, au rapport des saintes Ecritures, remuait profondément et touchait jusqu'aux larmes tous ceux qui l'entendaient. Il n'était toutefois pas rare de rencontrer des pécheurs endurcis , non plus que de faux prophètes ou devins, tels qu'Achab et Semeïas, qui cherchaient à agiter le peuple , en le leurrant du vain espoir de félicités imaginaires; mais la masse observait la loi de Dieu, et ajoutant foi à ce que Jérémie avait dit que la captivité

durerait soixante-dix ans, elle se soumettait docilement à son sort, et espérait avec calme que ce temps révolu, le Seigneur réintégrerait son peuple dans la Judée.

Ces dispositions, qui animaient le plus grand nombre des captifs, les portèrent à s'adonner au travail avec assiduité et persévérance, et comme les Juifs étaient plus laborieux et plus habiles que les Babyloniens dans l'agriculture et les autres arts ; comme d'ailleurs leur religion leur inspirait des principes de droiture et de fidélité que les idolâtres ne connaissaient pas et regardaient comme une chose merveilleuse, ils captèrent peu à peu l'estime et la confiance de leurs vainqueurs, parvinrent à la fortune et à la liberté en dépit des entraves de l'esclavage, et remplirent dans l'État, au moins plusieurs d'entre eux, des dignités importantes et des postes considérables. C'est dans ces voies si simples et si naturelles que Dieu dirigeait la marche des événements en faveur de son peuple, qu'il voulait acheminer sur la route de la patrie.

Un des premiers traits que présente l'histoire de ce temps-là, outre qu'il révèle l'héroïsme d'une femme et le bon esprit qui régnait chez les Israélites, fait paraître sur la scène un jeune homme que le Seigneur destinait à jouer un grand rôle : c'est l'aventure de la chaste Susanne. (1)

Il y avait à Babylone un noble, sage et riche israélite, nommé Joakim. Il était marié à une femme fort jeune, dont la vertu égalait la beauté, c'était Susanne. Joakim avait une charmante maison de plaisance, entourée de vastes jardins ; les juges s'y réunissaient pour exercer leurs fonctions, depuis que Nabuchodonosor avait accordé aux Juifs de se faire juger par des magistrats de leur nation.

Susanne avait l'habitude de se promener dans les jardins, accompagnée de ses femmes, à l'heure où le tribu-

(1) Daniel, ch. XIII.

nal avait clos ses séances, et quand tout le peuple s'était retiré de la maison. Toutefois ses précautions pour échapper à des regards indiscrets ne suffirent pas : car deux des juges, à qui sans doute leur emploi permettait de rester plus librement ou plus longtemps dans la maison de Joakim que ne pouvait supposer Susanne, eurent divers jours l'occasion de la regarder à loisir, et leurs cœurs s'embrasèrent des désirs les plus honteux et les plus criminels. Chacun d'eux ignorait d'abord les sentiments de l'autre ; mais tous les deux s'étant une fois rencontrés par hasard en un même endroit, où ils eussent préféré se trouver seuls, ils en vinrent à se confier mutuellement leur faiblesse, et alors ils résolurent de travailler de concert à la réalisation de leur infâme dessein.

Ayant bien pris toutes leurs mesures, ils réussirent à se cacher un jour dans les jardins, un peu avant que Susanne n'y entrât, suivie de ses femmes. C'était en été : elle se sentit tout à coup l'envie de se baigner, et elle ordonna aux suivantes de fermer soigneusement les portes, et d'aller chercher de l'huile et des parfums, pour qu'elle se purifiât. Profitant d'une circonstance si favorable, les deux juges se montrent à l'improviste à la belle Susanne, que leur vue jette dans un trouble et un étonnement extrêmes. « Les portes sont fermées, lui disent-ils, personne ne nous voit; condescends à nos désirs, ou nous te perdrons. Rien ne nous sera plus facile; car nous dirons que nous t'avons surprise avec un jeune homme, et que c'est pour favoriser ton adultère que tu as renvoyé tes servantes. Nos collègues nous croiront sur parole, et tu seras perdue sans ressources. » — « Je ne vois que périls de toutes parts, s'écrie Susanne à ce discours, en lançant un profond soupir ; car si je cède, je perds mon ame ; et si je résiste, je n'échapperai pas à vos mains, et je mourrai lapidée, comme coupable d'adultère. » En effet, la situation de l'infortunée Susanne était horrible ; mais au milieu d'une si

cruelle alternative, la vertu triomphe au dedans de son cœur, elle fait tout disparaître devant l'idée du devoir, et par un généreux mouvement, Susanne s'élève au plus haut degré d'héroïsme. « N'importe, continue-t-elle, en s'adressant à ses persécuteurs ; j'aime mieux périr innocente et calomniée, que de vivre honorée des hommes et criminelle devant Dieu et devant ma conscience. » Et elle se mit à crier pour appeler du secours; mais les vieillards crient aussi, courent ouvrir une porte du jardin au moyen d'une clé dont ils se sont munis, et en face des premiers serviteurs qui viennent et déjà entourent la désolée Susanne, ils commencent à distiller le venin mortel de la calomnie.

Le tribunal se dispose à la juger comme prévenue d'adultère. La pauvre Susanne atteste le ciel de son innocence et de la malice de ses vils calomniateurs ; mais un témoignage que les hommes tiennent pour une preuve complète, s'élève contre elle. Sa vie passée la justifie, ses larmes attendrissent; il semble que l'onction de ses paroles doive éloigner jusqu'à la pensée de la possibilité du crime, et le peuple entier pleure avec elle, tant il s'intéresse à son sort. Mais ses accusateurs sont deux juges d'Israël, deux vieillards respectables, deux hommes irrépréhensibles, qui déposent dans les mêmes termes ; par conséquent, la condamnation de Susanne résulte de la loi elle-même, et nonobstant la compassion universelle, nonobstant la conviction intime qu'ont de son innocence toute sa famille et son mari lui-même, le peuple devra la lapider.

Martyre du devoir, Susanne était déjà conduite au lieu du supplice, quand un jeune homme plein d'ardeur se présente à la multitude en s'écriant : « Ecoutez-moi, enfants d'Israël, écoutez-moi, et suspendez pour un moment votre zèle précipité : je proteste contre l'acte que vous allez commettre ; je me déclare innocent du sang que vous allez verser. » A la voix de Daniel tous s'arrêtent

et ne peuvent s'empêcher de reconnaître l'inspiration divine dans ces paroles d'un jeune homme. On lui obéit comme s'il était le premier magistrat, et l'on retourne au jugement. Il ordonne que les deux accusateurs soient interpellés séparément ; lui-même les interroge et les réprimande sévèrement, et tandis que l'un déclare que l'arbre sous lequel il a vu Susanne avec son complice était un cerisier, l'autre dit que c'était un prunier. (1)

La vérité se manifestait déjà ; une contradiction si flagrante était une preuve solennelle et irréfragable de la colomnie ; et pendant que le peuple pleurait de bonheur avec l'héroïque Susanne, pendant que son époux éperdu la serrait dans ses bras avec les transports de la joie la plus pure, les iniques imposteurs subissaient eux-mêmes la peine que, pour venger les mécomptes de leur infernale passion, ils avaient voulu infliger à cette chaste et sublime femme.

Dans ce magnifique épisode de l'histoire du peuple hébreu, nous voyons d'abord, comme sur le premier plan du tableau, une simple femme pousser l'héroïsme à un point auquel il n'est donné à la faiblesse humaine de parvenir, que par le secours des croyances religieuses, et par la sainte crainte d'offenser Dieu : exemple admirable qui n'a eu d'imitateurs que dans les martyrs du christianisme, et qui ne saurait se reproduire qu'au sein du christianisme. Nous voyons aussi se distinguer entre tous un jeune homme jusqu'alors ignoré, que le doigt de Dieu semble désigner tout à coup pour faire de grandes choses, propres à relever son peuple déchu. Nous voyons également ce peuple lui-même, bien qu'il renferme certains mauvais éléments, comme les deux juges corrompus, s'apitoyer d'abord sur le malheur, s'indigner ensuite contre les calomniateurs, et impartial dans l'un et l'autre cas, désirer seulement que justice se fasse et que force reste à

(1) M. Sobrino traduit les noms des deux arbres cités dans la Bible, par lentisque et yeuse. (*Note du traducteur.*)

la loi. Nous voyons enfin, en embrassant tous ces faits d'un seul coup d'œil, quelles différences offre déjà l'aspect moral du peuple de Dieu, comparé avec celui sous lequel il se montrait dans les derniers événements de Jérusalem. Tout cela peut déjà nous faire pressentir le grand œuvre dont le Seigneur posait en quelque sorte les fondements, pour faire sortir son peuple de sa prostration.

L'éclat que les conquêtes de Nabuchodonosor jetaient à cette époque sur sa couronne, était encore rehaussé, aux yeux éblouis de ces peuples égarés, par le luxe et la magnificence de sa cour, et par la présence de ceux qu'on appelait les sages et des augures ou devins les plus célèbres. Dans sa folle vanité, le roi prétendait surtout acquérir la science de l'avenir, comme si le don de prophétie était accessible aux efforts de l'intelligence humaine ! Mais telles étaient les aberrations et les misères de ces peuples qui avaient perdu la lumière de la Révélation. Sur ce que Nabuchodonosor avait entendu de la nation juive, et que lui-même voyait alors se distinguer les captifs, il crut qu'ils seraient probablement très-aptes à l'étude des sciences, et il voulut qu'on choisît parmi eux quatre des jeunes gens qui annonceraient des dispositions les plus remarquables, pour les élever et les instruire avec tout le soin possible dans son propre palais. La chose eut lieu, et le choix tomba sur Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, dont on changea les noms pour leur imposer respectivement ceux de Balthasar, Sidrach, Misach et Abdénago. (1)

Après qu'ils eurent reçu pendant trois ans les leçons des docteurs chaldéens, sans avoir néanmoins manqué un seul jour à l'observation de leur loi, ils furent présentés à Nabuchodonosor, qui resta enchanté de leur savoir, et leur confia de hauts emplois autour de sa personne.

Sur ces entrefaites, le roi fit un songe qui le jeta dans un trouble extraordinaire, et quand il s'éveilla, pantelant

(1) Daniel, ch. I.

et frissonnant d'effroi, le songe s'était tellement effacé de sa mémoire, qu'il lui fut impossible de s'en rien rappeler Ici va se découvrir le fonds du savoir et des connaissances auxquels étaient arrivés les hommes à cette triste époque. Nabuchodonosor exige qu'on lui rapporte et qu'on lui explique son songe; il réunit ses sages et ses devins, dont toutes les recherches sont vaines; il insiste, et ils ignorent; il se fâche, et ils n'en savent que moins. Alors le roi entre en fureur et commande qu'on les fasse mourir, et voilà que les têtes de ces sages roulent sous la hache du protecteur de la sagesse... Quel spectacle ! (1)

Mais ces scènes de dégradation et de cruauté cachaient un profond secret sous un voile qu'allait soulever le souffle de l'inspiration divine. Eclairé d'une lumière surnaturelle, Daniel se rendit auprès de Nabuchodonosor, et après lui avoir annoncé que c'était le Dieu qui régnait au ciel, qui lui avait révélé dans son songe les événements de temps éloignés, il se mit à le raconter au roi bouleversé ainsi que toute sa cour. Il lui dit qu'il avait vu vis-à-vis de soi une statue colossale et d'un aspect terrible, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds, partie de fer et partie d'argile; que lorsqu'il était à la regarder, il vit une pierre se détacher d'elle-même de la montagne et l'atteindre dans ses pieds de fer et d'argile; que le coup les rompit, la statue croula, et alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or tombèrent en poussière et disparurent sans laisser le moindre vestige, mais que la pierre qui avait frappé la statue, devint une grande montagne et remplit toute l'étendue de la terre.

Et sans donner à Nabuchodonosor le temps de respirer, Daniel commença à lui expliquer le songe, en lui disant que lui-même à qui le Dieu du ciel avait octroyé l'empire,

(1) Du texte de Daniel on doit plutôt conclure que les sages ne furent pas exécutés. (*Note du traducteur.*)

et à la domination duquel il avait tout assujetti, était représenté par la tête d'or ; qu'après son empire, il s'en élèverait un autre moins puissant, signifié par l'argent, lequel serait suivi d'un troisième empire, désigné par l'airain, et destiné à s'étendre par tout l'univers ; qu'à ce dernier en succèderait un quatrième qui, semblable au fer qui brise tous les métaux, détruirait tous les obstacles et dompterait toutes les résistances; que le mélange de fer et d'argile qui, dans la statue, correspondait à cet empire, marquait que, tout en tirant son origine du fer, il serait affaibli par des divisions intestines, attendu que si d'une part le fer indiquait la solidité ; d'une autre, l'argile accusait la faiblesse, et que la combinaison de ces deux matières dénotait que ce même empire, formé de la réunion de divers États, ne pourrait subsister, pas plus que le fer ne saurait se mêler avec l'argile d'une manière durable ; qu'enfin Dieu susciterait un royaume impérissable, dont la puissance ne passerait point à un autre peuple, mais qui au contraire renverserait tous les empires existants et subsisterait lui-même éternellement, et que c'était la formation et le développement de ce royaume que figurait cette pierre qui se détachant de la montagne réduisit en poudre l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or. (1)

Grande fut l'admiration de Nabuchodonosor, en entendant Daniel lui rapporter son songe avec la plus minutieuse exactitude; plus grande encore, toutefois, en lui voyant, pour en éclaircir le mystère, dérouler sous ses yeux le tableau de tant de grandes choses qui devaient arriver dans les temps à venir. Mais combien plus profond doit être notre propre étonnement, à nous qui assistons à la réalisation la plus complète de la prophétie de Daniel, à nous qui avons le bonheur d'appartenir à cet empire auguste, dont la base est cette pierre détachée d'en haut et devenue depuis longtemps cette grande montagne qui couvre toute

(1) Daniel, ch. II.

la terre! En effet, au vaste empire de Nabuchodonosor, qui était représenté dans la statue par la tête d'or, a succédé celui des Mèdes et des Perses, que symbolisaient la poitrine et les bras d'argent. Vint ensuite l'empire d'Alexandre, celui au ventre et aux cuisses d'airain; rapide dans ses conquêtes, il dévora tout ce qui s'opposait à sa marche et s'étendit par toute la terre, qu'il fit taire en sa présence. Après cet empire grec est venu celui plus puissant encore des Romains, qui subjuguèrent, brisèrent et pulvérisèrent tous les peuples, à la manière du fer qui, par sa dureté, rompt et détruit tous les corps; mais cet empire ne fut pas durable, parce que, résultant de l'agglomération arbitraire d'une foule d'éléments hétérogènes, en d'autres termes, parce que composé de beaucoup de royaumes divers, divisés par des discordes intestines, il devait lui arriver ce qui arrive à un alliage de fer et d'argile, qu'il est impossible de consolider. Enfin, c'est pendant la durée de cet empire, lorsque la plénitude des temps fut consommée, que se détacha d'en haut cette pierre divine, Jésus-Christ! qui grandit comme une montagne par l'établissement de son Eglise, laquelle s'est répandue par tout l'univers, détruisant les empires du paganisme, et formant de tous les peuples un royaume indestructible : car *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre lui!*

L'explication du songe engagea Nabuchodonosor à investir Daniel de la plus haute autorité auprès de sa personne et à nommer ses compagnons Sidrach, Misach et Abdénago, chefs supérieurs de la province de Babylone; il s'ensuivit pour le peuple hébreu, par une conséquence nécessaire, une plus grande liberté et un plus grand crédit.

Quelques années plus tard, et bien que, de leur côté, les Israélites ne donnassent point aux Chaldéens le plus léger motif pour craindre l'augmentation de leur influence, il s'en trouva parmi ces derniers et des plus puissants, à

qui leurs succès déplurent ; et pour détruire l'ascendant des captifs, ils songèrent à leur tendre un piége qu'ils ne pourraient éviter. Ils persuadèrent à Nabuchodonosor qu'il devait consacrer le souvenir de sa mystérieuse vision en s'érigeant à lui-même une grande statue d'or, que tout le monde serait tenu d'adorer. L'orgueilleux monarque accueillit cette idée, s'imaginant qu'il pouvait bien recevoir les honneurs divins, puisqu'il était alors le souverain le plus puissant de la terre, et il fit élever une statue d'or, haute de soixante coudées, qui fut placée dans le champ de Dura.

Tous les satrapes et tous les magistrats de l'empire furent convoqués en ce lieu à un jour déterminé, et au milieu d'une affluence de peuple très-nombreuse, un héraut publia solennellement l'ordre d'adorer la statue, au signal qui en serait donné par les instruments de musique, sous peine pour les récalcitrants, d'être jetés dans une fournaise ardente. Le signal donné, lorsque la multitude s'était prosternée en terre, on vit debout les trois jeunes gens, Misach, Sidrach et Abdénago, qui ne montraient pas les moindres marques de respect pour la statue, attirant singulièrement, par leur attitude, l'attention de cette foule immense. C'est précisément ce qu'attendaient les auteurs d'un projet si extraordinaire : ils en informent sur-le-champ Nabuchodonosor, que la colère enflamme à la nouvelle qu'il y a des gens qui méconnaissent son autorité, et il ordonne qu'on les jette au feu.

Une circonstance si solennelle semblait exiger de Dieu un témoignage éclatant en faveur de son peuple, et il l'accorda en effet de la manière la plus ineffable et la plus merveilleuse : car on s'aperçut que les flammes respectaient les trois jeunes Israélites, après avoir seulement consumé les liens avec lesquels ils avaient été jetés dans la fournaise, et ils se tenaient debout, chantant des hymnes de louanges à la toute-puissance et à la miséricorde du

Seigneur. Stupéfaite à la vue de ce prodige, et pénétrée d'une nouvelle admiration, lorsqu'un ange sous la figure humaine se joignit aux trois jeunes gens, la multitude avertit Nabuchodonosor de ce qui se passait, et malgré son aveuglement, ce roi put voir de ses propres yeux un miracle devant lequel, tout hors de lui-même, il ne put ouvrir la bouche que pour dire à ces fidèles serviteurs du Très-Haut de sortir de la fournaise et de s'approcher de sa personne. L'ange du Seigneur disparut alors, et les trois jeunes gens se présentèrent, sans avoir perdu un seul cheveu au milieu de la voracité des flammes. Nabuchodonosor, frappé d'un prodige si surprenant et si magnifique, bénit publiquement le Dieu d'Israël, prononça la peine de mort contre quiconque oserait le blasphémer, et éleva plus haut que jamais les jeunes Sidrach, Misach et Abdénago. (1)

Pendant que les Juifs continuaient à jouir d'une prospérité incroyable, Nabuchodonosor acheva la conquête des pays limitrophes de la Judée, ainsi qu'il avait été prédit par Ezéchiel; mais bientôt le sentiment de sa puissance enfla son cœur d'orgueil, et le Seigneur permit, pour le salut de ce prince et pour l'enseignement du monde entier, qu'il subît une transformation effroyable, qui allait finalement l'amener à la connaissance du vrai Dieu. Il eut un songe dans lequel il lui sembla voir un grand arbre, dont la cime touchait au ciel et dont les branches ombrageaient toute la terre : ses feuilles étaient belles et ses fruits abondants; sous ses rameaux se reposaient les animaux et les bêtes des champs, et sur ces rameaux chantaient les oiseaux de l'air. Cette première vision disparue, il crut entendre la voix d'un esprit céleste qui ordonnait d'abattre l'arbre, pour que les animaux qui l'habitaient fuient de toutes parts, de laisser toutefois dans le sol le germe de ses racines et de le mettre en des liens de fer et d'airain

(1) Daniel, ch. III.

parmi les herbes des champs, pour que celui que figurait cet arbre, s'en nourrît comme les animaux, et passât ainsi sept années changé d'homme en bête sauvage.

Nabuchodonosor consulta aussitôt ses sages, mais ils ne lui donnèrent aucune explication qui le satisfît; il dut finir par s'adresser à Daniel. Le prophète, inspiré du Très-Haut, comprit à l'instant même le châtiment terrible dont le ciel allait accabler le roi, et surmontant son trouble et sa tristesse, il lui dévoila tout le sombre mystère. Il lui déclara donc que lui, Nabuchodonosor, était, par sa grandeur et sa puissance, l'image de cet arbre dont les branches couvraient toute la terre, et que c'était lui qu'atteignait la sentence fulminée par l'ange, pour qu'il en vînt à concevoir que le Dieu du ciel était le maître tout-puissant, qui disposait des royaumes et les dispensait à son gré; il ajouta que comme la souche de l'arbre qu'il avait vu en songe avait été laissée dans la terre, de même son empire lui serait conservé pendant les sept années de sa transformation, pour qu'il en reprît le gouvernement comme par le passé.

Il n'y eut donc que les dernières paroles du prophète qui purent relever quelque peu Nabuchodonosor de l'abattement extrême dans lequel l'avaient fait tomber ses premières explications. Il dut toutefois oublier bien vite ces sinistres prédictions, car, si d'abord il parut vouloir marcher dans les voies de pénitence que Daniel lui avait conseillé de suivre, afin de pouvoir échapper au châtiment; il ne tarda pas à caresser de plus belle ses idées d'ambition et de grandeur, et s'enorgueillit des nouvelles victoires qu'il remporta à cette époque sur les Égyptiens.

Une année s'était à peine écoulée depuis que Daniel lui avait donné la clé de son songe, lorsqu'un jour Nabuchodonosor se promenant dans son palais, de là contemplait la magnificence de sa capitale, et à la vue des superbes édifices et de la splendeur de cette grande Babylone, il

s'enivrait des vapeurs d'un fol orgueil. Jamais l'altier monarque n'avait redressé si fièrement ce front ceint d'un diadème étincelant de tous les faux brillants de la vanité humaine, quand voici que tout à coup retentit à ses oreilles une voix du ciel qui lui annonce que l'heure fatale a sonné où doit s'accomplir l'oracle terrible qu'il a oublié. Saisi subitement d'un accès de fureur maniaque, Nabuchodonosor se persuade qu'il n'est qu'une bête; il en sent les instincts, perd la parole, déchire ses vêtements, se met à marcher comme les animaux, et fuit de son palais pour s'enfoncer dans les forêts les plus épaisses. Horrible métamorphose! mais aussi trop véritable figure de ce que peut devenir l'homme, lorsque, détournant ses yeux du ciel, il les dirige vers la terre, pour s'abandonner à toute la fougue de ses passions!

Pendant que l'infortuné Nabuchodonosor errait au hasard à travers les bois, répondant par ses hurlements à ceux des bêtes les plus féroces, rien n'altéra la paix ni l'ordre public dans l'empire. Aussi, lorsque les sept années furent révolues, et que le roi rentré en possession de sa raison, sortit de son abjection, tous les grands de sa cour et une foule immense allèrent-ils, suivant l'ordre de Daniel, recevoir leur maître, et le portèrent-ils en triomphe jusque sur le trône qu'il devait encore occuper. Cette fois, le violent remède employé par Dieu avait fait de Nabuchodonosor un homme nouveau : on pourrait dire, en considérant toute sa vie passée, qu'il dépouilla seulement alors le caractère et les appétits de la brute, pour revêtir la nature humaine. C'est pourquoi son premier acte fut de promulguer un édit solennel, par lequel il rappelait dans tous ses détails sa tragique histoire, et annonçait à l'univers entier sa conversion sincère; il exaltait et adorait le vrai Dieu parce que toutes ses voies sont la vérité et toutes ses œuvres la justice, le Dieu dont le bras réduit jusqu'à la condition des bêtes ceux qui ont eu l'insolence de s'élever à ses yeux. (1)

(1) Daniel, ch. IV.

Nabuchodonosor-le-grand vécut encore deux ans après cet événement, et eut pour successeur son fils Evilmérodach. Celui-ci rendit la liberté au roi de Juda Jéhonias, et ne se départit point des sentiments d'estime que son père avait voués à Daniel. Mais ce prince mourut dans la seconde année de son règne, laissant en fort bas âge son fils Balthasar ou Labynite, au nom duquel sa mère Nicotrin gouverna l'Etat. Daniel perdit alors l'influence qu'il avait exercée sous les rois précédents, mais la régente suivit néanmoins le système adopté envers les Juifs, et ils continuèrent à jouir de la même tranquillité et à obtenir les mêmes égards qu'auparavant. Mais laissons un moment au sein de leur repos les Hébreux de la Chaldée, pour fixer notre attention sur leurs frères de la Perse.

Artaxercès ou Assuérus, frère d'Astyage, roi de Médie et de Perse (1), prince d'une grande bravoure et d'un génie entreprenant, reconquit sur les Chaldéens les deux importantes provinces d'Elymaïde et de Susiane, dont s'était emparé Nabuchodonosor-le-grand. Il sut profiter de la faiblesse d'Astyage, pour se faire couronner roi de Perse, et établit sa résidence à Suze. Peu de temps après, la Médie vit monter sur le trône le grand Cyrus qui ressemblait par le caractère à son oncle Assuérus. Les deux princes vécurent dans la meilleure harmonie et se prêtèrent aide mutuelle pour agrandir respectivement leur royaume.

Le changement de maître dans ces deux provinces ne changea nullement la situation des Juifs ; car Assuérus continua à leur accorder les mêmes immunités que leur avait octroyées Nabuchodonosor. Mais le Seigneur, qui veillait sur son peuple, disposa les choses de façon à ce qu'une révolution qui aurait pu inspirer aux Hébreux des

(1) Cette généalogie n'est pas conforme à celle que nous croyons devoir être adoptée ; mais il y a tant d'incertitude à cet égard, que nous ne devons nous permettre aucune rectification. (*Note du traducteur.*)

craintes sérieuses pour l'avenir, leur servit comme de marche-pied pour remonter plus haut et voir s'ouvrir devant eux les portes de la patrie. Aux Perses appartenait l'empire qui, suivant la prédiction de Daniel, devait remplacer celui des Babyloniens ; des Perses allait venir aux captifs cet affranchissement si désiré.

Assuérus voulant faire le plus pompeux étalage de ses richesses, réunit dans sa capitale toutes les personnes de marque de son vaste empire et leur offrit un banquet véritablement oriental, qui ne dura pas moins de cent-quatre-vingts jours. Sa vanité néanmoins peu satisfaite de cette immense fête ou plutôt de cette monstrueuse orgie, la prolongea sept jours pour tous les habitants de Suze; et pour couronner dignement les excès de cet ignoble sensualisme, il ordonna que sa première épouse, la reine Vasthi, donnât pendant le même temps un festin splendide aux femmes.

Le dernier jour de ces bacchanales inouïes, Assuérus eut la singulière idée de congédier, pour ainsi dire, ses convives par un dernier spectacle. Fier des charmes de la reine, il exigea qu'elle se montrât en publie ornée de ses plus séduisants atours, pour éblouir de sa beauté la cour et le peuple. La reine refusa positivement d'obéir à un ordre qu'elle jugea tout à fait contraire aux lois et aux mœurs du pays. Assuérus irrité, et d'ailleurs excité par ses conseillers qui lui représentaient qu'un pareil refus constituait un grave manquement de respect à son autorité, et offrait un funeste exemple dont les femmes pourraient se prévaloir, pour mépriser et désobéir les ordres de leurs maris, fit publier le décret célèbre par lequel il prononçait la déchéance et le bannissement de la reine, et déclarait formellement que les maris étaient les seuls maîtres de leurs maisons. Ainsi se terminèrent ces banquets fameux du roi Assuérus : après la crapule, le divorce. (1)

(1) Esther, ch. I.

Tout cela passé, les ministres d'Assuérus, voulant lui ôter tout motif de se souvenir de la reine répudiée, lui conseillèrent de rassembler toutes les plus belles jeunes filles que renfermaient ses Etats, et de choisir, parmi elles, celle qui lui plairait davantage, pour la placer au rang qu'avait occupé Vasthi. Le roi suivit ce conseil, et c'est par ce moyen que fut élevée jusqu'au trône la gracieuse, aimable et ravissante Esther, juive de nation et nièce de Mardochée, l'un des hébreux les plus distingués et les plus vertueux qui se trouvassent au nombre des captifs, depuis l'enlèvement du roi Jéchonias. Ainsi se déroulaient dans leur marche les événements, tous amenés en apparence par le cours normal des vicissitudes humaines, pour le rétablissement du peuple de Dieu. En réalité, les chaînes de la captivité étaient brisées; car, tandis qu'en Chaldée il n'y avait, pour ainsi dire, pas d'autre chef suprême que Daniel, une fille de la nation, la vertueuse Esther, était montée sur le trône en Perse. Mais il ne laissait pourtant pas que d'être captif; car il lui manquait une chose sans laquelle tout équivaut à la servitude, il lui manquait encore la patrie. (1)

Esther devenue reine restait aussi simple, aussi sage qu'elle l'avait été dans la maison de son oncle Mardochée, et loin d'oublier sa loi et son peuple, sa plus douce et plus constante occupation était la lecture des livres saints. Il n'est donc pas étonnant qui joignant à ses appas naturels tout le prestige de la vertu, elle soit parvenue à dominer sur le cœur du puissant monarque.

Mardochée cependant vivait dans une humble obscurité, mais sans s'éloigner beaucoup des lieux où se trouvait sa nièce, afin de l'assister de ses conseils et de veiller sans cesse à tout ce qui aurait pu lui arriver. C'est ainsi qu'il parvint à découvrir la conspiration que Bagathan et

(1) Esther, ch. II.

Tharès tramaient contre la vie du roi, et la lui ayant fait connaître par l'entremise d'Esther, les coupables furent surpris et expièrent leur crime par le supplice du gibet. Aman, premier favori, que le roi comblait plus que personne, de richesses et d'honneurs, avait trempé dans cette conspiration ; sa complicité ne fut point constatée à cette époque, mais à partir de ces révélations, le puissant ministre couva dans son sein contre le vigilant Mardochée une haine mortelle qui s'accrut encore, lorsque le noble Israélite refusa de lui rendre l'hommage d'adoration qu'il avait, comme second du roi, exigé de tous ses sujets. (1)

Cette haine contre Mardochée lui suggéra le dessein de perdre les Juifs. Ayant donc trompé son maître en lui faisant croire que le peuple suivant des coutumes contraires à celles des autres nations, et se gouvernant par des lois différentes, méprisait l'autorité royale et troublait la paix et la concorde des provinces soumises à sa domination, il obtint la publication d'un édit solennel, par lequel tous les Juifs étaient condamnés à mort. Cet édit fut publié au mois de nisan, qui était le premier de l'année judaïque, et le jour qu'il fixait pour l'extermination, était le 13 du mois d'adar, le dernier de l'année. Cela tint à ce que les Perses avaient pour usage de confier au sort la décision des événements, et Dieu, qui veillait sur son peuple, fit désigner le dernier mois par le sort consulté dès le premier, pour laisser au temps le soin de dévoiler la perfidie d'Aman et de sauver les proscrits.

Aussitôt que les infortunés eurent connaissance d'un édit si sanguinaire, saisis d'effroi, ils se livrèrent aux pénitences les plus rigoureuses et levèrent les yeux au ciel, qui pouvait seul les préserver d'une destruction imminente. Mardochée vêtu d'un sac, la tête couverte de

(1) Esther, ch. III. —

cendres, remplissait la ville du bruit de ses clameurs lamentables ; elles ne pouvaient manquer de parvenir aux oreilles d'Esther. qui, en apprenant la cause, déchira elle-même ses vêtements, et implora le Dieu d'Israël par les prières les plus ferventes. Il y avait trente jours qu'elle n'avait vu le roi son époux, et bien qu'il lui fût défendu, sous peine de la vie, de se présenter à lui sans être appelée, elle plaça son espoir dans les bontés du Seigneur et brava tous les dangers, afin d'intercéder pour son peuple. (1)

Assuérus, touché de la pâleur et des larmes de son épouse, lui pardonna d'avoir enfreint ses ordres, en se rendant auprès de sa personne sans avoir été appelée, et lui accorda même la faveur qu'elle sollicitait de vouloir bien accepter avec Aman le festin qu'elle leur préparait dans son appartement. (2)

Sur ces entrefaites, deux choses bien opposées arrivèrent. Pendant que l'orgueilleux Aman faisait dresser dans l'enceinte de son propre palais une potence, haute de cinquante coudées, pour y faire mourir Mardochée, le roi vint à se souvenir du service important que lui avait rendu ce juif, en lui dévoilant le complot de Tharès et de Bagathan, service pour lequel il n'avait reçu aucune récompense, et appelant sur-le-champ son favori, il lui demanda ce qu'on devait faire à un homme que le roi désirait honorer. Aman, s'imaginant que le roi ne voulait point honorer un autre que lui, s'empressa de répondre qu'il fallait parer cet homme des vêtements royaux, le promener en public, le front ceint du diadème, sur le cheval que le roi avait coutume de monter, et que le premier des grands du royaume devait conduire le cheval par la bride, en proclamant à haute voix que le roi traitait ainsi celui qu'il voulait honorer. Mais tandis que le favori se rengorgeait déjà à la pensée de ce nouvel honneur

(1) Esther, ch. IV. — (2) Ib., ch. V et XIV.

décerné par le souverain, il apprit avec supprise qu'il s'agissait de Mardochée, et il dut se résigner à conduire lui-même son ennemi en triomphe par les rues de la ville, en tenant le cheval par la bride et en criant : « celui que le roi a voulu honorer est digne de cet honneur. » C'est ainsi que Dieu renverse les projets les plus hautains des méchants, les pousse contre l'obstacle où ils bronchent, et les plonge dans l'humiliation, au moment où leur orgueil se berce de plus vains rêves. (1)

C'était là comme le présage de la ruine d'Aman ; car lorsqu'il se rendit ensuite avec son maître au festin de la reine, celle-ci prouva à son époux que l'audacieux et cruel favori n'aspirait pas seulement à l'extermination des Hébreux, mais qu'il conjurait la perte du roi lui-même. Aman se sentit glacé de terreur et d'épouvante en entendant une pareille accusation ; Assuérus se convainquit de l'exactitude des indices fournis par Esther, et apprenant à l'instant même qu'Aman avait fait dresser dans son propre palais une potence destinée à Mardochée, il l'y fit pendre lui-même, en juste expiation de ses forfaits. (2)

Après avoir ainsi abattu l'orgueil d'un traître, le roi glorifia l'humilité de Mardochée, en l'élevant au poste de premier ministre ; il lui remit le sceau qu'on avait enlevé par ses ordres au perfide Aman, et le fameux édit contre les Juifs fut immédiatement révoqué. Toutefois, lorsque le treize du mois d'adar arriva, les partisans du favori se montrèrent dans toutes les provinces, mais les Juifs repoussèrent leurs attaques avec vigueur, et en tuèrent soixante-quinze mille, parmi lesquels dix fils d'Aman. (3)

Peu de temps après, le roi Assuérus mourut, laissant pour successeur son fils Darius; mais rien ne semblait pouvoir troubler la paix et le bonheur que goûtaient les

(1) Esther, ch. VI. — (2) Ib., ch. VII. — (3) Ib. ch. VIII et XI.

Hébreux ; tout au contraire, la fin de la captivité approchait, et les événements qui devaient les placer sur le chemin de la patrie, commencèrent à se précipiter.

En effet, Darius et Cyrus ayant réuni leurs forces, ce dernier assiégea et prit Babylone, se bornant pour lors à ôter le gouvernement à Nicotrin, à mettre le sceptre aux mains de son fils Balthasar, et à lui imposer un tribut, en signe de dépendance. Faible et mou comme une femme, Balthasar ne fit rien pour tirer de son abaissement le grand empire de Nabuchodonosor, et songea seulement à s'enivrer à longs traits des délices de la volupté. Ayant un jour donné un banquet splendide, il voulut le clore en se faisant apporter tous les vases sacrés qui avaient été enlevés du temple de Jérusalem au temps de la conquête, pour y boire en l'honneur de ses dieux; mais au moment où les convives étaient le plus échauffés par les vapeurs du vin, ils virent avec effroi des doigts, comme d'une main d'homme, écrivant sur la muraille certains mots, que personne ne parvenait à déchiffrer. Dans une angoisse extrême, Balthasar fit appeler toute la troupe de ses devins et de ses sages, et promit que celui qui expliquerait ces mystérieux caractères, serait vêtu de pourpre, orné d'un collier d'or, et occuperait le troisième rang dans son royaume. Aucun d'eux ne sut interpréter l'écriture, mais sur l'avis de Nicotrin, on alla chercher Daniel et on l'amena sur-le-champ en présence du monarque. Daniel inspiré révéla à Balthasar que les mots tracés sur la muraille étaient ceux-ci : *Mané-Thécel-Pharès ;* que le premier signifiait que Dieu avait compté les jours de son règne et en avait marqué le terme ; le second, que le roi avait été placé dans la balance, et que ses bonnes œuvres avaient été trouvées trop légères, pour que l'autre plateau ne l'entraînât point dans la réprobation ; le troisième enfin, que son empire était déjà divisé et dévolu aux Mèdes et aux Perses. Toutes ces menaces se réalisèrent ; cette nuit

là même Balthasar périt, et Darius s'empara de son royaume. (1)

Dans l'organisation que donna le nouveau roi à l'empire des Chaldéens, il institua trois emplois supérieurs, de l'un desquels il investit Daniel. L'ascendant toujours croissant qu'il prenait sur l'esprit de Darius excita l'envie des principaux Chaldéens, et ils essayèrent de recourir alors à un expédient analogue à celui dont ils s'étaient avisés au temps de Nabuchodonosor, supposant qu'il ne se reproduirait pas un miracle semblable à celui qui avait sauvé des flammes les trois jeunes Israélites. Ils obtinrent donc du roi la promulgation d'un édit qui portait que pendant l'espace de quarante jours (2), tous les actes d'adoration ordinairement réservés aux dieux, seraient adressés au seul Darius, sous peine pour les infracteurs d'être jetés dans la fosse aux lions. Daniel fut surpris, comme c'était inévitable, offrant ses adorations au vrai Dieu. Ses ennemis le dénoncèrent au roi comme rebelle à ses volontés, et celui-ci, quoique avec le plus vif regret et espérant d'ailleurs que le Dieu de Daniel le délivrerait, n'eut pas le courage de révoquer son décret, et consentit à ce qu'il fût descendu dans la fosse. La confiance de Darius ne fut point trompée ; ainsi, lorsque le jour suivant il fit enlever la pierre qui fermait l'entrée de la fosse, il se trouva que les lions avaient respecté Daniel sans lui faire le moindre mal. Alors Darius frappé à la vue de ce prodige y fit jeter les accusateurs de Daniel eux-mêmes, qui furent dévorés par les lions, avant même qu'ils eussent pu toucher le fond de la caverne. Il publia ensuite un édit par lequel il ordonnait que tous ses sujets adorassent le Dieu de Daniel, parce que c'était le Dieu vivant, le Dieu éternel, dont l'empire ne finirait jamais. (3)

(1) Daniel, ch. VI.

(2) Il y a ici une légère erreur : au lieu de *quarante*, il faut lire *trente* jours: voir Daniel, ch. VI. (*Note du traducteur.*)

(3) Daniel, ch. VI.

Par la mort de Darius et celle d'Astyage, son fils et son successeur, la couronne passa sur la tête de Cyrus-le-grand, qui, réunissant sous son sceptre la Médie, la Perse et la Chaldée, était à cette époque le plus puissant monarque de l'Orient.

Tous les événements étaient arrivés au terme où devait se réaliser l'affranchissement des Juifs. Pendant qu'attentifs à la lecture de leurs prophéties, ils voyaient déjà sur le trône le prince qu'Isaïe avait nommément désigné, pendant que les semaines fixées par Jérémie tendaient à leur fin, Dieu se servait des instructions de Daniel pour éclairer Cyrus et le disposer à rejeter le culte des idoles et à adorer le véritable maître de toute la nature. Le cœur de ce grand monarque ainsi changé, son intelligence ainsi illuminée par la connaissance du vrai Dieu, lorsqu'il se sentit assez fort pour qu'aucun obstacle ne pût s'opposer à l'exécution de ses desseins, en un mot, lorsque toutes choses se trouvaient dans la situation réglée par le Très-Haut et choisie pour l'accomplissement de ses volontés, Cyrus promulgua le fameux décret, en vertu duquel les Hébreux recouvrèrent la liberté. Citons les paroles remarquables par lesquelles l'Ecriture sainte nous le fait connaître :

« Voici ce que dit Cyrus, roi des Perses : le Seigneur Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a commandé de lui ériger un temple à Jérusalem, capitale de la Judée. Vous tous donc qui êtes de son peuple, soyez libres pour monter à Jérusalem et y construire la maison du Seigneur le Dieu d'Israël; et que tous ceux qui ne seraient point en état ou qui ne jugeraient point à propos de retourner dans leur patrie, aident ceux qui partiront, de leur or, de leur argent, de leurs richesses et de leurs troupeaux, sans parler de ce qu'ils pourront offrir vo-

lontairement au temple de Dieu qui est à Jérusalem. » (1)

C'était l'an du monde 3468, et les soixante-dix années de la captivité, à compter de l'enlèvement du roi Joakim, venaient d'expirer.

(1) Esdras, livre 1, chap. 1.

VI.

DE LA FIN DE LA CAPTIVITÉ JUSQU'A L'ÉPOQUE DES MACHABÉES.

Aussitôt que l'heureuse nouvelle de cette liberté si désirée se fut répandue à travers la Chaldée et la Perse, les princes des tribus de Juda et de Benjamin, les prêtres et les lévites, tous se levèrent et firent les préparatifs du voyage. Ils élirent pour chefs Zorobabel, petit-fils de Joanan (le fils aîné du roi Josias), (1) et Josué, issu d'une des premières familles sacerdotales, et après avoir reçu de riches présents de ceux qui n'étaient pas encore prêts à retourner en Judée, et obtenu du roi les vases sacrés que Nabuchodonosor avait pris lors de la conquête de Jérusalem, ils se mirent en marche vers la patrie, au nombre d'environ cinquante mille personnes. On comptait et l'on distinguait parmi elles Esdras, ce sage docteur de la loi, le religieux et actif Néhémie, et l'illustre Mardochée (2).

(1) Une petite rectification est nécessaire : Zorobabel n'était point le petit-fils [illegible]nan, mais bien l'arrière petit-fils de Joakim, second fils de Josias ; voir [illegible] Paralipomènes, livre 1, ch. III. (*Note du traducteur.*)

(2) Esdras, Néhémie et beaucoup d'autres juifs n'accompagnèrent pas Zorobabel : c'est beaucoup plus tard qu'ils rentrèrent en Judée. (*Note du traducteur.*)

Lorsque cette multitude, six mois après son départ, foula enfin le sol de la patrie et se trouva au pied des ruines de Jérusalem, elle ne put se défendre d'une indicible tristesse, à la vue d'un pareil spectacle de deuil et de désolation. Le souvenir de la magnificence passée, le sentiment de la dévastation actuelle, la considération des difficultés énormes qu'ils auraient à surmonter pour restaurer leur grandeur perdue, et surtout les émotions si vives et si diverses qui en ce moment agitaient le cœur des Juifs, à la pensée des merveilles que Dieu avait opérées en faveur de son peuple, tant qu'il s'était maintenu fidèle, et des grandes calamités dont il l'avait accablé à cause de ses abominations, tout cela remplissait leur imagination de pensées confuses et sombres, qui les navraient d'amertume et leur faisaient verser des torrents de larmes. Mais enfin ils se trouvaient dans leur patrie, ils avaient foi dans le Dieu de leurs pères, ils comptaient sur les promesses que le Seigneur leur avait faites, et tout cela à son tour encourageait les esprits et leur inspirait cette noble ardeur qu'entretient la vertu d'espérance.

Après s'être établi dans le pays le mieux qu'il leur fut possible, ils entreprirent, sous les ordres de Zorobabel, la réédification du temple. Plus tard, aidés par Esdras et dirigés par Néhémie, ils obtinrent la permission de relever les murs de la ville et travaillèrent à la repeupler, en construisant des édifices et en faisant disparaître les anciennes ruines. Toutefois les Juifs ne parvinrent à exécuter tous ces travaux qu'au milieu d'interruptions nombreuses, et à travers une foule de graves obstacles, suscités par les Samaritains, qui ne pouvaient voir que de mauvais œil leur accroissement et leur prospérité, et élevaient contre eux toute sorte d'accusations calomnieuses, auprès des rois successeurs du grand Cyrus. C'est ainsi que près de cent années s'écoulèrent, avant que l'infatigable Néhémie vît échouer leurs manœuvres à la cour de

Babylone et vînt à bout de relever la nouvelle ville, d'organiser l'Etat et d'éloigner du peuple les incorrigibles, qui déjà recommençaient à se souiller par le péché. Il réussit enfin dans sa glorieuse entreprise, et lorsqu'il arriva au terme de sa carrière, il laissa le peuple animé d'un esprit véritablement religieux, gouverné en paix par les prêtres et les chefs des tribus, et indépendant, sous la seule obligation de payer aux rois de Perse un léger tribut, en signe de soumission. (1)

Ici, une courte digression est nécessaire, pour donner une idée des Samaritains, constants ennemis des Juifs.

Après avoir conquis Samarie et détruit le royaume d'Israël, Salmanasar y envoya, pour l'habiter, des familles idolâtres tirées de différentes provinces, et on commença à l'appeler territoire de Samarie, du nom de la capitale. Divers malheurs affligèrent ce nouveau peuple, et Salmanasar chargea plusieurs des prêtres israélites, captifs avec leurs concitoyens, d'aller l'instruire de leur religion. Ce que firent d'abord les Samaritains, ce fut de mêler et de confondre le culte de Dieu et le culte des idoles; mais plus tard, après un long laps de temps, et lorsque leur nombre s'était accru par le retour des captifs qui avaient pu quitter l'Assyrie, ils finirent par renoncer à l'idolâtrie, et par embrasser la loi du Seigneur. Ils observaient donc les prescriptions de Moïse de même que les Juifs, et comme eux, ils attendaient la venue du Messie. Ils s'en séparaient toutefois sur deux points : ils ne reconnaissaient que le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq livres de Moïse, prétendant que les autres avaient été composés par les Juifs après le démembrement des tribus à la mort de Salomon, et en outre, ils ne se croyaient point tenus à rendre un culte à Dieu dans le temple de Jérusalem. La division devint encore plus irréconciliable, quand, après avoir supprimé

(1) Livres d'Esdras.

les abus qui s'étaient introduits durant une absence qu'il avait faite, le zélé Néhémie destitua du sacerdoce Manassé, frère du grand-prêtre Jaddus, lequel avait pris pour femme une fille de l'idolâtre Sanaballat, gouverneur de Samarie. Manassé se retira dans cette province, construisit le temple de Garizim et commença à y offrir solennellement des sacrifices comme on faisait à Jérusalem. La secte des Samaritains ainsi affermie, la haine devint, comme nous l'avons dit, si irréconciliable, la division si profonde, que l'injure la plus sanglante que l'on pût, selon les Juifs, adresser à un homme, c'était de l'appeler Samaritain. En résumé, les Samaritains n'étaient dans le Judaïsme que des schismatiques, et comme il arrive toujours aux sectes qui se séparent d'un centre religieux, c'était parmi eux, qu'à l'exemple de Manassé, au temps du zélé Néhémie, se réfugiaient les Juifs relâchés ou poursuivis à raison de leurs transgressions.

Retournant sur nos pas, nous trouvons qu'à la mort des chefs illustres qui dirigèrent le peuple de Dieu, lors de son rétablissement dans la patrie après la captivité, les Juifs avaient la même forme de gouvernement qu'à la mort de Josué, après leur entrée dans la terre promise. L'insignifiant tribut qu'ils payaient aux rois de Perse altérait à peine l'intégrité de leur indépendance; car ces rois eux-mêmes trouvaient et distinguaient tellement la Judée, qu'ils ne la considéraient point comme une province de leur empire. Les villes se repeuplèrent, les terres furent cultivées, la fertilité et l'abondance répandirent leurs bienfaits de toutes parts, et avant tout, la nation juive s'attacha à observer les lois et à maintenir dans toute sa pureté le culte dû au Seigneur. C'est ainsi qu'elle entra dans la plus longue ère de paix et de félicité que nous présente son histoire. Il y avait déjà plus de deux cents [illegible] que durait cette situation florissante, lorsque en 366 [illegible]onta sur le trône de Macédoine, Alexandre, fils de Philippe, que ses exploits ont fait surnommer le Grand.

C'était là le conquérant qu'avait désigné le doigt de la Providence par ce ventre d'airain qui devait, suivant la prophétie de Daniel, dévorer la poitrine d'argent et étendre sa domination par toute la terre. L'instinct de sa mission divine fit bientôt bouillonner, dans la tête du jeune roi, les projets les plus gigantesques, comme il inspira à son cœur les coups les plus vigoureux, les résolutions les plus énergiques. Il réduisit au silence d'un seul signe de colère le bavardage athénien, détruisit de fond en comble l'orgueilleuse Thèbes, et déjà maître de toute la Grèce, il décréta dans l'assemblée de Corinthe, la conquête du puissant empire d'Orient, s'élança à travers l'Hellespont suivi seulement de quarante mille hommes, et dressa fièrement sa tente sur les plaines d'Asie. Une nouvelle ardeur l'enflamma devant les ruines de l'antique Ilion, et marchant avec l'enthousiasme qu'allumait dans son sein le récit des exploits fabuleux des Hector et des Achille, il passa le Granique et battit les armées de Darius, qui essaya de lui barrer le passage avec plus de cent mille soldats. Il assiége et prend ensuite Milet et Halicarnasse; la Lydie, la Carie, la Phrygie, la Bythinie, le Pont et la Cappadoce se rendent; il s'avance vers la Cilicie, il détruit pour la seconde fois les troupes perses dans la célèbre bataille d'Issus, et sans plus rencontrer d'ennemis qui osent s'opposer à ses progrès, il pénètre jusqu'en Phénicie, pour entreprendre ce fameux siége de l'opulente et florissante ville de Tyr.

Les Juifs furent peut-être le seul peuple qui, n'oubliant point la fidélité et la reconnaissance qu'il devait à Darius, négligea de faire parvenir des vivres à l'armée d'Alexandre, pendant qu'il attaquait la capitale des mers. Aussi jura-t-il, dès qu'il eut heureusement terminé le siége si plein de périls de cette ville célèbre, de se venger de Jérusalem et de lui faire souffrir toutes les horreurs que traîne à sa suite un arrogant vainqueur. Il ne manquait d'ailleurs

point d'instigateurs qui le poussaient aux partis violents : car les Juifs avaient assez d'ennemis, et surtout les Samaritains, qui ayant fourni des troupes auxiliaires au redoutable conquérant, crurent l'occasion excellente pour ruiner Jérusalem et anéantir leurs rivaux.

Mais Dieu allait déjouer les calculs des hommes, Dieu qui dirigeait la marche du victorieux Alexandre. Dans un danger si imminent que celui dont étaient menacés les Juifs, le grand-prêtre Jaddus, revêtu de ses ornements pontificaux, suivi des prêtres et des lévites, et accompagné d'une foule immense, tout habillée en blanc, sortit de Jérusalem jusqu'aux hauteurs de Sapha, pour recevoir de cette manière aussi solennelle qu'extraordinaire le superbe guerrier. A la vue d'un spectacle si nouveau pour lui et si grandiose, Alexandre s'avance seul à la rencontre du souverain sacrificateur, et arrivé en présence de ce vieillard vénérable, dont le front est couvert d'une plaque d'or sur laquelle est gravé le nom de Dieu, il baisse la tête et plie le genou jusqu'à terre pour l'adorer. Toute son armée s'étonne en contemplant cette scène inattendue, et le général Parménion lui demandant la cause d'un changement si subit, Alexandre répond sans hésiter : « Ce n'est pas ce grand sacrificateur que j'adore, mais c'est le Dieu dont il est ministre. Quand j'étais en Macédoine, et que pensant à la guerre de Perse, je réfléchissais aux moyens de conquérir l'Asie, ce même pontife m'apparut dans mes songes, me dit de ne rien craindre, m'engagea à traverser le détroit de l'Hellespont, et m'assura que son Dieu marcherait à la tête de mon armée et me placerait sur le trône des Perses. » Et il ajouta ensuite du ton le plus résolu : « Je ne puis plus douter que je n'aie entrepris cette guerre par les ordres de Dieu, et je suis sûr de vaincre Darius et de détruire l'empire des Perses. »

Après quoi, Alexandre entra dans Jérusalem au milieu des acclamations de tout le peuple, monta au temple, offrit

des sacrifices au Dieu d'Israël suivant le rit judaïque, et tomba encore absorbé dans une plus profonde admiration, lorsque le grand-prêtre Jaddus mit sous ses yeux le livre des prophéties de Daniel, qui l'avait annoncé depuis près de quatre cents ans, par les signes les plus évidents.

Avant de quitter Jérusalem, il demanda au peuple quelles étaient les faveurs qu'il devait lui accorder, et le grand-prêtre lui ayant répondu que les Hébreux ne désiraient que la liberté de se gouverner suivant leurs lois et coutumes, l'exemption du tribut pendant l'année sabbatique, et les mêmes priviléges pour les familles juives qu'il trouverait fixées en Médie et en Perse, Alexandre consentit à tout, ravi de pouvoir les satisfaire à si bon compte.

Les envieux Samaritains se dirent, en apprenant ces nouvelles, qu'ils méritaient bien d'être aussi favorisés par le conquérant, eux qui lui avaient fourni un contingent de huit mille auxiliaires. Ils se présentèrent donc à lui, à sa sortie de Jérusalem, le priant de daigner visiter leur ville et leur temple, et de les exempter également du paiement du tribut dans l'année sabbatique. Mais Alexandre commença par leur demander s'ils étaient juifs, et comme ils ne surent lui faire de réponse catégorique, il ne s'empressa point de leur accorder l'objet de leur demande, et ajourna la décision de l'affaire.

Il n'entre point dans le sujet de cet abrégé de suivre le conquérant dans la marche triomphale de son invincible armée; mais, avant de le quitter, nous devons arrêter un instant notre attention sur l'enseignement qui découle de cet épisode de l'histoire du peuple hébreu.

Lorsque nous voyons Daniel, dans sa prophétie, signaler d'avance, sous des traits si distincts et si caractéristiques, l'avénement de ce puissant monarque; lorsque nous voyons ensuite ce même monarque entreprendre ses con-

quêtes, battre les armées de Darius, subjuguer les peuples et semer de toutes parts le respect et la terreur de son nom, puis tout à coup s'arrêter au milieu de sa carrière, pour s'incliner et s'humilier devant le prêtre des Juifs, et rendre ses adorations au même Dieu qui avait inspiré Daniel, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il y avait dans tout cela quelque chose de supérieur aux prévisions humaines, quelque chose qui provenait de la volonté et de l'action de l'Etre suprême. Et lorsque nous voyons encore que le même Dieu qui avait daigné révéler ces événements à son prophète, est celui devant lequel s'arrête et s'agenouille l'altier conquérant, et que le peuple Juif, c'est-à-dire le peuple de Dieu, échappe d'une manière si surprenante et si inespérée à la destruction et à la ruine dont le menaçait Alexandre, il est également impossible, absolument impossible de ne pas reconnaître la supériorité, l'excellence, et disons-le d'un mot, la vérité de cette religion, de ce Dieu qui avait éclairé le prophète, et au pied duquel s'abaissait l'arrogant et formidable héros.

L'histoire profane d'Alexandre-le-grand contient une des nombreuses démonstrations sur lesquelles est appuyée la divinité du judaïsme, et par une conséquence nécessaire, celle du christianisme, puisque c'est dans le judaïsme qu'il trouve sa base.

Nous sommes fort porté à croire que l'histoire d'Alexandre a été, en général, étudiée à un point de vue plus naturel qu'elle n'aurait dû l'être, et que ce ne serait point rendre un mince service à la cause de la vérité, qui est celle du bonheur de l'humanité, que de l'écrire, s'il était possible, en mettant en relief tous les points par lesquels elle se rattache étroitement à l'histoire de la vraie religion.

En considérant donc Alexandre-le-grand sous l'aspect que nous n'avons pu qu'indiquer, qu'est-ce qu'il représente? Cette figure qui nous apparaît sous des proportions si colossales à travers la nuit obscure des temps, qu'est-elle

à la lumière de la philosophie chrétienne? Regardez cet homme : avec quelle audace il franchit l'Hellespont et avec quelle hardiesse il pose le pied sur cette terre d'Asie, pour embrasser d'un coup d'œil d'aigle ces immenses contrées de l'Orient! Voyez-le sur son cheval de bataille, broyant les armées au pas de charge, renversant les villes, domptant de vastes provinces, et au-dessus des nations effrayées et mutilées, faisant retentir son nom, comme l'horrible écho qui résonne dans les profondeurs d'un tombeau. Au milieu de si brillantes victoires, son ame pouvait-elle résister à l'enivrement de la grandeur? ne pas se laisser éblouir de l'éclat de la gloire qu'il voyait poindre à l'horison d'un si prochain avenir? Alexandre ne pouvait-il pas déjà se flatter, dans ses rêves, d'écraser Darius dans les plaines d'Arbelle, d'entrer, à la suite de nouveaux triomphes, dans la Babylonie, de pénétrer plus avant et de conquérir des pays lointains, de revenir à Babylone couvert de lauriers, et alors, investi d'un pouvoir tel que le monde entier se tairait devant lui, de s'asseoir sur le plus grand trône de l'Orient, pour y recevoir les ambassadeurs de tous les princes de l'univers? Eh bien, cet Alexandre, au milieu de sa marche dévastatrice, si riche des dons de la fortune dans le passé, si fier de ses espérances et des prestigieuses promesses de l'avenir, arrête ses pas aux portes d'une petite ville dont il a juré de se venger ; il s'humilie devant le pontife qui la gouverne, il plie le genou et adore le Dieu que l'on adore à Jérusalem, et tout émerveillé au récit des anciens discours d'un prophète, il se convainc que c'est la main de Dieu qui le dirige, et dès lors il consacre, pour ainsi dire, par le sentiment de sa mission providentielle, toutes les illusions de ses futures et incompréhensibles conquêtes. Si nous voyons et si nous examinons tout cela avec le flambeau que la foi prête à la raison, qu'apprendrons-nous du rôle de ce guerrier invincible? Qu'était, demandons-nous encore, qu'était Alexandre-le-grand?... Rien, sans doute, n'arrive qui n'ait été prévu de Dieu;

mais il semble toutefois y avoir des circonstances solennelles où il désire imprimer plus profondément dans nos ames le souvenir des prodiges ineffables de sa toute-puissance et de sa sagesse. Adorons donc la divinité bien plus que nous n'admirons Alexandre ; ce conquérant incomparable n'était, après tout, qu'*une paille légère que soulevait le souffle de Dieu pour exécuter ses desseins mystérieux.*

Quand ces desseins furent accomplis, Alexandre mourut à Babylone, laissant ses généraux se partager les royaumes nombreux qu'il avait conquis; il avait vécu 32 ans et en avait régné 12. Les Juifs commencèrent dès lors à dépendre de la Syrie (1), et si par la position qu'ils occupaient entre ce pays et l'Égypte, ils ne purent rester étrangers aux querelles fréquentes qui éclataient entre leurs rois, et durent même en souffrir, ils furent néanmoins toujours respectés et considérés par les princes Syriens. Plus d'un siècle se passa ainsi jusqu'au règne de Séleucus III, dit Epiphane ou Philopator.

A cette époque où, d'après le témoignage des Livres saints, la ville jouissait de la tranquillité, où les lois étaient observées sous l'administration du pieux pontife Onias, où les rois eux-mêmes regardaient Jérusalem comme un lieu digne des plus grands honneurs et faisaient au temple les plus riches présents, il y eut un certain Simon, de la tribu de Benjamin, et intendant du temple, qui noua des intrigues et se livra à des pratiques mauvaises, dont la Bible ne nous fait pas connaître la nature. Le pontife ou grand-prêtre Onias s'opposa avec fermeté à ses prétentions, et Simon voyant qu'il n'atteignait pas son but, conçut le projet de se venger au prix d'une grande

(1) Il est d'autant plus utile de faire remarquer ici que la Judée fut, durant cette période, soumise à différentes reprises aux rois d'Egypte, que c'est l'un d'eux (Ptolémée Philadelphe) qui fit faire la célèbre version des Septante. Or, ce fait a eu la plus grande importance pour prouver l'authenticité des Livres saints, et a contribué par là même à jeter le plus grand jour sur les origines du christianisme. (*Note du traducteur.*)

iniquité. Il s'ouvrit à Apollonius, alors gouverneur de Cœlésyrie et de Phénicie, et lui dit que le trésor de Jérusalem renfermait, indépendamment des fonds qui servaient aux frais du culte, des sommes immenses, dont le roi devrait se mettre en possession. Apollonius en rendit compte à Séleucus, qui envoya aussitôt son ministre Héliodore à Jérusalem, pour qu'il entrât dans le temple et s'emparât de ces richesses. Le pontife Onias représenta au ministre que les valeurs qui se trouvaient dans le temple consistaient en quatre cents talents d'argent et deux cents talents d'or, dont une partie appartenait à Hircan-Tobie, personnage éminent de la ville, et le surplus formait le patrimoine des orphelins et des nécessiteux ; mais il eut beau insister sur l'injustice qu'il y aurait à dépouiller un temple vénéré de toute la terre pour sa sainteté et de détruire les ressources des malheureux, Héliodore ne pensa plus qu'à remplir sa mission et se dirigea vers le temple avec l'escorte qu'il s'était procurée.

Ce ne fut point seulement le pontife Onias qui, dans ce cas extrême, leva les yeux vers le ciel en invoquant la protection divine ; mais à mesure que la nouvelle d'un semblable attentat se répandit dans Jérusalem, la consternation saisit le cœur des habitants, et de toutes parts éclatèrent les plus vives marques d'horreur. Le peuple en cette occasion n'opposait aux spoliateurs d'autre résistance que celle des larmes et de la prière, mais cette résistance-là suffit : car Dieu se constitua visiblement gardien de son trésor sacré, et par l'effet d'un prodige de sa toute-puissance, Héliodore, au moment où il allait en forcer les portes, fut violemment renversé par terre, et battu de verges ; il devint tout à coup muet, et ses satellites fuirent épouvantés à la vue des anges du Seigneur qui infligeaient un si juste châtiment. Exemple terrible, en vérité, que ne doivent pas oublier un instant ceux qui entreprennent de dépouiller le sanctuaire, attendu que s'il ne plaît pas tou-

jours au Seigneur de renouveler le miracle d'Héliodore, il fait au moins par-là connaître le sort justement réservé à ceux qui essaieraient de l'imiter !

Héliodore se trouvait en danger de perdre la vie, lorsque Dieu, exauçant les supplications du pontife Onias, daigna la lui sauver. Reconnaissant alors sa faute, et adorant le Dieu d'Israël dont il publiait partout les merveilles, il retourna avec ses troupes en Syrie, et dit au roi Séleucus, qui ne croyait sans doute pas au prodige, et voulait envoyer un autre de ses officiers : « Si vous avez quelque ennemi ou quelque perturbateur qui ait formé des desseins contre votre royaume, envoyez-le en ce lieu, et il reviendra déchiré de coups, si tant est qu'il revienne, parce qu'il y a vraiment quelque vertu divine en ce lieu : celui qui habite dans le ciel est lui-même présent dans le temple ; il en est le protecteur, et il frappe et il perd ceux qui s'y introduisent pour faire le mal. » (1)

Le conseil d'Héliodore dans l'espèce mérite assurément d'être considéré comme celui d'un homme tout à fait compétent pour le donner ; aussi en l'entendant de sa bouche, pouvons-nous répéter les paroles mêmes par lesquelles l'Ecriture sainte termine le récit de cet événement : *Voilà ce qui se passa, ita res se habet.*

Le méchant Simon, qui avait été le moteur de l'entreprise sacrilége d'Héliodore, ne se refroidit point à cause de l'insuccès de ses premières manœuvres ; il se mit de plus belle à propager les calomnies les plus noires contre le pontife, qu'il accusait de trahison, en lui imputant la faute dont lui-même s'était rendu coupable. Les choses s'envenimèrent et prirent la tournure la plus fâcheuse : les partisans de Simon, qu'Apollonius couvrait de sa scandaleuse protection, devinrent si nombreux, qu'Onias se vit contraint d'abandonner la ville, et de se rendre auprès de

(1) Les Machabées, livre 2, ch. III.

Séleucus, pour tâcher d'obtenir un terme à de semblables désordres. Malheureusement le roi mourut à cette époque, laissant pour successeur Antiochus III (1), *cette racine pécheresse*, homme insidieux et dépravé, qui n'était disposé à faire que ce qui convenait à ses desseins, et ils étaient toujours pervers.

Profitant alors des troubles publics, et comptant sur l'appui que lui promettaient les qualités du nouveau roi, Jason, indigne frère d'Onias, voulut usurper ses fonctions sacerdotales. Il y parvint, en s'engageant à payer au roi une grande somme d'argent et à plier peu à peu les Juifs aux coutumes des autres nations, par l'établissement de gymnases et d'écoles païennes. Ces innovations, que s'empressèrent d'accueillir tous les libertins et les gens corrompus, qui étaient déjà en fort grand nombre, placèrent Jérusalem dans l'état de la plus complète dissolution ; car la contagion du mauvais exemple est toujours rapide. Les citoyens éclairés, attachés à leur religion et à leurs usages, s'intimidaient ; les vicieux s'enhardissaient, les tièdes cherchaient des prétextes pour mettre la conscience de côté et suivre enfin le torrent des idées modernes, de sorte que la majorité se prononçant de plus en plus en faveur de ces changements, de *ces progrès*, c'est-à-dire de la liberté des passions, Jérusalem eut bientôt la physionomie d'une ville nouvelle, d'une ville qui ressemblait à celles des Gentils, avec leurs cirques et leurs gymnases, leurs idolâtries et leurs scandales, leurs orgies et leurs prostitutions. C'est à cette situation déplorable que fut réduite la sainte cité de Néhémie, grâce à l'administration de cet infâme Jason, qui y introduisit un ordre de choses que, en usant du langage de nos jours, nous pourrions presque appeler une époque de lumières et de civilisation. (2)

(1) D'après notre manière d'établir la série des Séleucides, il faudrait dire Antiochus IV. (*Note du traducteur.*)

(2) On ne saurait se dissimuler qu'aujourd'hui encore, aux yeux de certaines personnes, il suffit que l'on bâtisse dans un pays force théâtres et autres éta-

Jason exerçait depuis quatre ans sa funeste autorité, lorsque, ayant amassé la somme énorme dont il était convenu avec Antiochus, c'est-à-dire le prix auquel il avait acheté son élévation et le malheur du peuple, il chargea Ménélaüs d'aller la verser dans les coffres royaux. Ménélaüs était frère de l'odieux Simon, son égal en vices, le complice et l'ami intime de Jason. Mais comme il n'y a point de bonne foi chez les méchants, et que l'affection réciproque des hommes unis par la fraternité du mal n'est et ne peut être jamais qu'apparente, Ménélaüs vendit Jason, et acheta pour lui-même la souveraine sacrificature, en offrant à l'avare Antiochus une somme supérieure à celle qu'il venait de lui apporter. Il n'était pas de famille sacerdotale, et ne pouvait par conséquent occuper un poste semblable; mais ce renversement des choses les plus saintes allait bien avec l'*extinction des préjugés* dont se targuaient *les sages* qui avaient inauguré une ère nouvelle dans Jérusalem, et déjà la corruption et le désordre dominaient partout. (1)

Lysimaque remplaça pour quelque temps son frère Ménélaüs; mais ayant péri dans une émeute que causèrent ses rapines scandaleuses, Ménélaüs reprit le dessus, et, marchant d'excès en excès, il fit de Jérusalem le théâtre de toutes les iniquités. Ce ne fut certes pas son moindre crime d'avoir fait assassiner à Daphné le vertueux pontife Onias, qui s'était retiré en ce lieu dès que le méchant Jason eut usurpé sur lui le sacerdoce, et qui de là ne cessait de reprocher aux coupables leurs abominables apostasies.

Au milieu des débordements de la licence effrénée qui régnait à Jérusalem, Dieu ne voulut point envoyer le

blissements semblables, et que la religion y perde de son légitime empire, pour qu'il y ait *progrès*, pour qu'il y ait *développement de la civilisation*. (*Note du traducteur*)

(1) Les Mach., livre 2, ch IV.

châtiment, sans l'annoncer auparavant par des signes aussi prodigieux que menaçants. C'est ainsi que, pendant l'espace de quarante jours, on vit dans les airs comme des escadrons de combattants, dont le choc produisit le fracas d'une grande bataille. Hélas! le mal n'arrêta point son cours; mais aussi la vengeance céleste se déchaîna bientôt.

Antiochus guerroyait en Égypte, quand se répandit la fausse nouvelle de sa mort. L'impie Jason crut l'occasion opportune pour reconquérir son pouvoir, il réunit donc un corps de plus de mille hommes, attaqua Jérusalem, égorgea et pilla ses propres concitoyens et poussa Ménélaüs et ses compagnons jusque dans la citadelle. Il ne put néanmoins se maintenir dans la ville et fut obligé de se réfugier chez les Ammonites, de là en Arabie, puis en Égypte, et, fuyant de ville en ville, partout abhorré, il finit par passer en Grèce, où il périt malheureusement, sans avoir à ses côtés quelqu'un pour donner la sépulture à son cadavre. Ce novateur sans foi, qui avait dégoûté sa patrie de ses lois et de ses coutumes, pour lui inculquer les fausses doctrines des autres peuples, ne trouva point un pays où il pût vivre tranquille, ni une terre qui voulût garder ses cendres. Juste punition méritée par ceux qui renient les préceptes de Dieu pour suivre les folies de la sagesse humaine. (1)

Mais les malheurs que Jason amena sur la ville par son audacieuse tentative ne furent que les avant-coureurs de ceux qu'allait produire *cette racine pécheresse* d'Antiochus. Aussitôt qu'il sut ce qui s'était passé en Judée, se voyant contraint d'évacuer d'Egypte, parce que les Romains, déjà fort puissants à cette époque, prirent la défense de Ptolémée vaincu, il entra avec son armée dans Jérusalem, donna ordre à ses soldats de massacrer tout ce qu'ils rencontreraient, et convertit la ville en un vaste char-

(1) Les Mach., livre 2, ch. V.

tier, par le massacre de quatre-vingt mille juifs, qui périrent dans les trois jours que dura la plus affreuse boucherie. Guidé ensuite par le vil Ménélaüs, il saccagea le temple et se retira dans la capitale d'Antioche, laissant Jérusalem comme un champ de bataille, où l'on ne voit plus que les horreurs de la mort et du pillage.

Mais le monstre n'avait pas encore étanché sa soif de sang juif. La religion de ce peuple le tourmentait excessivement, parce que, malgré les ténèbres qui offusquaient sa conscience, il ne pouvait s'empêcher de trembler à la pensée de la loi de Dieu : et comme celui qui fait le mal voudrait toujours qu'il n'y eût point de religion, Antiochus, conséquent avec lui-même, résolut soit d'exterminer les Hébreux, soit, à force des traitements les plus cruels et les plus barbares, de les faire renoncer au culte de leur Dieu.

Dans ce dessein, deux ans après le précédent massacre, il envoya à Jérusalen l'infâme Apollonius, qui, se conformant aux instructions secrètes qu'il avait reçues, attendit que les juifs fidèles se trouvassent assemblés dans le temple en un jour de sabbat, pour les attaquer alors à l'improviste avec ses troupes ; le sanctuaire fut changé en un la de sang, et beaucoup de victimes tombèrent aussi sous l glaive dans les rues de la ville. Le coup frappé, Antioch ordonna que tous les peuples soumis à sa dominati eussent à embrasser la religion grecque et à adorer Jupi Olympien, calculant que, comme un grand nombre juifs fidèles n'obéiraient point à cet ordre, il trouver dans leur désobéissance un horrible prétexte pour en co sommer l'extermination. Il expédia donc des détachemen sur tous les points du territoire, faisant souffrir aux ha tants les plus horribles tourments et poursuivre avec acharnement féroce ceux qui, pour ne pas enfreindre la de Dieu, se sauvaient dans les montagnes et se cachai dans les cavernes. Pour mieux travailler à son œuvre destruction et de désolation, il se rendit en personn

Jérusalem, institua les cérémonies les plus ridicules et les plus obscènes, convertit le temple en un lieu de prostitution et de scandale, et punit des plus cruels supplices tous ceux qui osaient ne point participer à toutes ces abominations.

Une persécution aussi longue et aussi sanglante inspira trop de terreur pour ne pas faire succomber à l'apostasie un assez grand nombre de juifs ; les autres cherchèrent un asile dans les déserts et dans les creux des montagnes. On vit aussi beaucoup d'Israélites affronter les tourments les plus atroces sous les yeux du tyran lui-même, et donner les plus sublimes exemples de l'héroïsme auquel peut s'élever la constance dans la foi et la religion. Tels furent, entre autres, le vieillard Eléazar, et une mère avec les sept Machabées ses fils, qui furent tous horriblement martyrisés l'un après l'autre, sans que, loin de se soumettre à des ordres impies, leur courage faiblît un instant. (1)

Ainsi la religion, au milieu des déréglements publics, avait conservé son empire sur une foule de généreuses familles, qui offrirent leur sang au Seigneur, comme un holocauste d'expiation des péchés de son peuple ; mais en même temps elle en tenait en réserve une autre, qui devait remporter un nouveau genre de triomphes sur le tyran et sur les profanateurs : ce fut l'illustre famille des Machabées.

(1) Les Mach., livre 2, ch. V et suivants.

VII.

ÉPOQUE DES MACHABÉES.

Les pervers en Israël, qui avaient introduit dans leur pays les nouveautés des Gentils, avaient ouvert un vaste gouffre où alla s'engloutir la prospérité des Juifs, et d'où sortirent, par un funeste échange, de cruelles divisions, des persécutions acharnées, des morts horribles, la ruine, la désolation et l'extermination. La voix de la religion et de la patrie pouvait seule relever le peuple de son abattement; ce fut en la faisant entendre que les illustres Machabées arborèrent leur noble étendard.

L'histoire du peuple de Dieu nous présente ici un contraste extrêmement instructif. Ce sont deux hommes qui le font, chacun avec sa bannière, chacun avec ses principes : Jason et Mathathias. Le premier, abjurant sa religion, les lois et les coutumes de son peuple, introduisit dans son sein les fausses croyances des Gentils, et les lois et les usages des pays qui passaient alors pour civilisés, et par une semblable révolution, il divisa, corrompit et affaiblit le peuple à un point tel qu'il en fut réduit à souffrir toutes les persécutions et toutes les horreurs, écrasé sous le joug le plus ignominieux qu'il plut à un tyran de lui imposer. Le second, déployant le drapeau de la religion et de la

patrie, unit, ramena et encouragea ses concitoyens par son exemple, et les mit en voie de revendiquer leur nationalité sur les débris de la tyrannie. Le premier détruisit par l'incrédulité; le second édifia par la religion. « Faisons-nous des lois conformes à celles des peuples qui nous entourent; » c'est-à-dire pensons et agissons comme les hommes les plus célèbres des autres pays : c'était la devise de l'impie Jason, lorsqu'il embrassa les erreurs qui apportèrent les ténèbres et la mort. « Effaçons l'opprobre de notre peuple ; arrachons-le à son abjection ; combattons pour notre ville et pour nos choses saintes : » c'était le cri de Mathathias, et il s'attacha à la vérité que suivent la lumière et la vie. Quel contraste ! quel exemple ! et quelle leçon pour les siècles !

Ne tardons pas davantage à ouvrir, au moins pour quelques instants, comme l'exige la rapidité de notre marche, cette scène grandiose sur laquelle apparaissent les Machabées. (1)

L'ancien prêtre Mathathias, descendant du premier pontife Aaron, se retira avec sa famille dans les montagnes de Modin, après avoir été l'impuissant témoin de toutes les horreurs et abominations du tyran Antiochus (2). Il ne se contenta point d'y déplorer les maux de sa nation, mais, décidé à tout entreprendre plutôt que de renoncer à la religion de ses ancêtres, il descendit dans la ville même de Modin, exhorta vivement ses compatriotes, résista avec énergie aux satellites du sanguinaire Antiochus, et planta, disons-le ainsi, l'étendard autour duquel devaient se grouper tous les Israélites fidèles. (3)

Après ce coup d'éclat, et entouré dans le principe rien

(1) Souvent appelés Asmonéens, d'Asmonée, bisaïeul de Mathathias. (*Note du traducteur.*)

(2) Antiochus IV, surnommé Epiphanes et aussi Epimanes. (*Note du traducteur.*)

(3) Les Mach., livre 1, ch. II.

que d'une poignée d'hommes, il fuit dans les hauteurs pour éviter le premier choc des ennemis et former le noyau d'où allait éclore l'indépendance de la patrie. Peu à peu sa troupe grossit, et parcourant le pays en divers sens, il abattit de toutes parts les idoles, punit les apostats, qui étaient les plus dangereux ennemis de leurs propres frères, ranima le courage chancelant des bons, et commença à inspirer des craintes sérieuses aux orgueilleux et confiants dominateurs. Mais ces fatigues, qu'il supporta durant une année entière, devinrent bientôt supérieures aux forces de son âge, et comprenant alors que sa fin approchait, il tâcha d'allumer dans l'ame de ses fils le zèle qui le dévorait, pour continuer la guerre sainte en faveur du peuple et de la religion.

Mathathias avait cinq fils : Jean Gaddis, Simon Thasi, Judas Machabée, Eléazar Abaron , et Jonathas Apphus et père connaissant parfaitement leurs dispositions, il leur ordonna, après leur avoir donné les conseils les plus édifiants, de consulter toujours avec une soumission filiale Simon, qui se distinguait déjà par beaucoup de jugement et de prudence ; quant à la guerre et au commandement de l'armée, il les confia à Judas, comme le plus intrépide de tous et celui qui réunissait les qualités qui constituent le guerrier. Le surnom de *Machabée* ou *dompteur d'ennemis* (1), que portait Judas et dont il fit par ses victoires le titre distinctif de sa famille, semblait le signaler d'avance comme le premier chef et le libérateur de sa patrie.

A peine Mathathias eut-il fermé les yeux (en 3838), que le vaillant Judas embrassa la glorieuse entreprise dont l'avait chargé son père. Plaçant sa confiance dans la protection du Ciel, il assembla et organisa une petite

(1) D'autres disent que le mot Machabée veut dire : « qui est semblable au Seigneur » devise qu'avait prise Judas; voir la Biographie universelle de Michaud. (*Note du traducteur.*)

armée, revêtit sa cuirasse comme un géant, et, semblable au lion rugissant qui s'élance sur sa proie, se jeta sur les oppresseurs de sa patrie, qu'il remplit de terreur et d'épouvante, et bientôt, pour rapprocher les restes épars et ressusciter la gloire d'un peuple détruit, son nom retentit de toutes parts comme un appel. (1)

A la vue de ces succès, le tyran pensa sérieusement à réprimer l'audace du brave Judas, et forma une grande armée sous les ordres d'Apollonius ; mais le Machabée, pour qui il valait mieux mourir en combattant que d'assister aux malheurs de son peuple et de son sanctuaire, accepta hardiment la bataille, et le Seigneur lui accorda une victoire complète, dans laquelle Apollonius lui-même fut tué, et toutes ses troupes mises en déroute. Cinq autres armées, de plus en plus nombreuses, se présentèrent successivement dans la suite, sous la conduite des généraux Séron, Nicanor, Timothée et Bacchide, Ptolémée, Gorgias et Lysias, pour être tour à tour battues par l'impétueux Machabée, qui parvint à éloigner du sol de la Judée ses plus cruels ennemis. Tout cela avait été fait en moins de deux ans.

Après avoir remporté tant de triomphes insignes, d'autant plus remarquables que le capitaine israélite avait toujours eu à lutter contre des forces au moins quadruples des siennes, son premier soin fut de se diriger vers Jérusalem et de purifier le temple des abominations qui le souillaient, en rétablissant le culte que la loi prescrivait de rendre à Dieu. Judas Machabée était aussi religieux que brave, et dans cette guerre qu'il avait entreprise pour venger la gloire du Seigneur, il n'ignorait point que c'était lui qui l'avait d'une manière si éclatante aidé de sa puissance : car il n'eût point été autrement possible de vaincre, en un temps si court, tant d'armées supérieures en nombre. (2)

(1) Les Mach., liv. 1, ch. III.
(2) Ib., livre 1, ch. IV., et livre 2, ch. X.

Après avoir célébré les fêtes qui eurent lieu à cette occasion à Jérusalem, et avoir, autant que possible, garanti la ville contre tout danger, l'infatigable Machabée ne s'endormit point sur ses lauriers, mais, tombant comme la foudre sur les nations voisines qui avaient profité de la misérable situation des Juifs, pour leur enlever beaucoup de places et leur causer de fréquents et graves dommages, il abattit et dompta successivement l'orgueil des Iduméens, des Béanites, des Ammonites et des Philistins. (1)

Antiochus était à parcourir différentes provinces de la Perse, lorsqu'il apprit l'issue des deux dernières batailles, dans lesquelles ses troupes avaient été défaites et son lieutenant Lysias obligé de fuir jusque dans la ville d'Antioche. Furieux à cette nouvelle, il jura d'exterminer ceux qu'il appelait les juifs rebelles, et ordonna que son armée s'avançât à marches forcées sans faire halte avant d'arriver à Jérusalem. Ce prince insolent ne savait pas que le Seigneur, contre qui il se levait, allait arrêter ses pas précisément à cette heure où, aveuglé par la colère, il se livrait à tous les emportements et à tout le délire d'une sauvage impiété. En effet, dans la rapidité de sa course, il fut précipité de son char, et grièvement blessé dans sa chute. Son corps se remplit de plaies, et tourmenté par les plus vives douleurs, il en vit bientôt sortir des vers; sa chair tombait en lambeaux dégoûtants, et ce cadavre vivant exhalait une odeur insupportable. Descendu si bas après avoir voulu monter si haut, l'excès de ses maux et la crainte de sa fin prochaine lui firent confesser qu'*il était juste que l'homme se soumît à Dieu et ne cherchât point à l'égaler*, et feignant de se convertir à des sentiments tout autres qu'il n'avait eus dans le passé, il invoquait le Dieu des Juifs, leur témoignait les plus grands égards, promettait d'enrichir le temple de toute

(1) Mach., liv. 1, ch. V.

sorte de trésors et de devenir comme un apôtre, pour publier dans l'univers entier la puissance du Dieu qu'il avait tant offensé. Mais le méchant prince ne pouvait obtenir la miséricorde du Seigneur, attendu que son repentir n'était pas sincère, et il finit misérablement, ainsi qu'il l'avait mérité par l'énormité de ses crimes. (1)

A la mort d'Antiochus, son fils Antiochus Eupator fut proclamé roi, et Lysias se déclara lui-même régent du royaume durant la minorité du jeune prince. Ses généraux reprirent aussitôt les armes et entrèrent en campagne dans l'espoir d'assujettir la Judée, mais l'illustre chef des Israélites contint d'abord Gorgias, emporta plusieurs villes et tua un grand nombre d'ennemis ; peu après, il mit en déroute l'armée de Timothée, qui alla cacher sa honte et sa frayeur derrière les murs de Gazara, où il trouva la mort, après la prise de cette place (2). Informé de ce désastre, le régent Lysias leva une puissante armée de plus quatre-vingt mille hommes, avec laquelle il se flatta bien d'écraser l'invincible Judas, et cette fois encore, le héros, d'autant plus intrépide qu'il comptait toujours sur le secours du Ciel, fit un grand carnage de cette multitude, et l'arrogant Lysias dut recourir à la fuite la plus honteuse, pour sauver sa vie. (3)

Des victoires aussi brillantes et aussi multipliées que celles qu'avait remportées le valeureux Machabée, parurent faire rentrer en lui-même le régent Lysias. Il dut reconnaître que les Juifs étaient invincibles, tant qu'ils restaient fidèles à leur religion et mettaient toute leur confiance en Dieu. Cédant à cette impression, il renonça à ses allures superbes et adressa au peuple des propositions de paix ; mais soit qu'il n'y eût dans cette démarche qu'une tactique hypocrite, soit que ses généraux méconnussent ses ordres, les hostilités reprirent leur cours, et le chef

(1) Les Mach., livre 2, ch. IX, livre 1, ch. VI.
(2) Ib., livre 2, ch. X. — (3) Ib., livre 1, ch. VI, et livre 2, ch. XI.

hébreu dut se remettre en campagne, pour châtier les oppresseurs de son peuple. Il fit subir aux habitants de Jamnia et de Joppé le traitement qu'ils avaient mérité par la perfidie de leur conduite, battit les Arabes, s'empara de la forteresse de Casphim, située au delà du Jourdain, puis se tournant contre Gorgias qui se trouvait sur la côte, excitant contre les Juifs les Iduméens et les Philistins, il lui fit essuyer une déroute complète dans une bataille, et le contraignit à courir se renfermer dans la ville de Manresa. (1)

On remarqua dans cette dernière affaire que plusieurs juifs furent tués, mais lorsqu'on alla enlever les cadavres pour leur donner la sépulture, on trouva que sous leurs tuniques ils portaient divers objets appartenant aux idoles et qu'ils s'étaient sans doute réservés lors du sac de Jamnia; on comprit aussitôt que ce péché avait été la cause de leur mort. Le vertueux Judas profita de l'occasion pour exhorter ses soldats à demeurer inébranlables dans l'observation de la loi, et ayant amassé jusqu'à douze mille drachmes, il les envoya à Jérusalem pour que l'on y offrît un sacrifice solennel, en suffrage pour les ames des coupables. Il croyait pieusement que le Seigneur se serait contenté de les condamner à une peine temporaire, et que par conséquent ils recueilleraient le fruit des prières et des supplications qui lui seraient adressées en leur faveur. Cette croyance que professaient les Juifs, nous la voyons aujourd'hui élevée par l'Eglise au rang des articles fondamentaux de notre foi, lorsqu'elle déclare, conformément aux expressions des livres saints, que *c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils obtiennent la rémission de leurs peines, au moyen des suffrages des vivants.* (2)

En dépit des triomphes de Judas Machabée, la citadelle ou forteresse de Sion tenait toujours pour les infi-

(1) Les Mach, livre 2, ch. XII. — (2) Ib., livre 2, ch. XII.

dèles : elle servait d'asile aux apostats et aux traîtres qui faisaient cause commune avec les ennemis du peuple. Pour mettre les bons citoyens à l'abri des attaques incessantes de la garnison, le prévoyant capitaine avait fortifié du mieux possible les autres points de la ville ; mais cela ne suffisait point pour la contenir, car elle se prévalait de l'absence de Judas pour inspirer aux habitants une alarme continuelle. Machabée décidé, après son dernier succès, à mettre fin à la situation inquiète et pénible où se trouvait Jérusalem, s'y rendit avec ses troupes et entreprit le siége de Sion. Il menaçait d'être long et difficile : la forteresse s'élevait sur les flancs d'une colline escarpée, et les renégats ou bâtards d'Israël opposaient la résistance la plus désespérée. Craignant toutefois de ne pouvoir la défendre contre les furieux assauts de Judas, quelques assiégés parvinrent à s'échapper à la faveur de la nuit et se rendirent à Antioche, pour exposer au roi ce qui se passait et solliciter un prompt secours. A leur tête figurait l'infâme Ménélaüs, qui voulait mettre le sceau à tous ses méfaits, en attirant sur son pays le fléau destructeur d'une nouvelle invasion. En effet, Antiochus et Lysias levèrent une armée, qu'ils portèrent à plus de cent-vingt mille hommes, mais pendant que l'impie Ménélaüs s'applaudissait d'avance de la perte de Judas Machabée et se berçait de l'espoir de recouvrer le suprême pontificat, le Seigneur fit connaître toutes ses malversations à Antiochus, qui ordonna tout à coup qu'il fût précipité du haut d'un tour sur un amas de cendres dans lesquelles il périt à l'instant étouffé : juste châtiment d'un vil apostat, de recevoir une mort ignominieuse de la main de ceux-là mêmes au profit desquels il tramait la ruine de son propre peuple. (1)

L'irruption d'une armée aussi formidable que celle que conduisait cette fois le jeune Antiochus, fit suspendre le

(1) Les Mach., livre 2, ch. XIII.

siége de Sion, et après divers engagements contre les forces du roi, qui dut s'étonner malgré lui des prodiges de valeur et d'audace que faisaient les troupes si peu nombreuses dont disposait l'habile Judas, celui-ci se vit contraint de se renfermer dans Jérusalem pour résister à la multitude des ennemis. Les assiégeants attaquèrent la ville avec une fougue extraordinaire, mais les assiégés les repoussaient avec une ardeur et une opiniâtreté contre lesquelles venaient se briser tous leurs efforts. Toutefois le siége traînait en longueur; les ennemis redoublaient leurs assauts; la disette commençait à exercer ses ravages parmi les héroïques défenseurs de la ville, et lorsqu'on semblait toucher au moment où toute résistance serait impossible, le Seigneur récompensa l'incomparable foi de son serviteur, en l'arrachant à un danger aussi pressant, au moyen d'un événement qui, tout naturel qu'il puisse paraître, produisit tous les effets d'un miracle. (1)

Lorsque Antiochus mourut en Perse, comme nous l'avons dit plus haut, il avait nommé comme gouverneur et régent durant la minorité de son fils, le général Philippe, son intime ami; mais Lysias, qui se trouvait dans la capitale avec le nouveau roi, ne tint pas compte de la volonté d'Antiochus et s'attribua à lui-même la régence. Philippe, en l'apprenant, n'eut d'abord d'autre parti à prendre que de se soumettre; mais étant parvenu à rassembler les différents corps de l'armée disséminée en Perse et à se les attacher, il marcha sur Antioche, disposé à punir l'usurpation commise à son préjudice du poste éminent de gouverneur de l'empire. La nouvelle de l'entrée de Philippe dans Antioche arriva jusqu'à Jérusalem, juste au moment où Judas se trouvait dans le terrible embarras que nous avons dépeint. Alors Antiochus et Lysias, forcés d'accourir sur les lieux où grondait l'orage, se résignaient à proposer eux-mêmes la paix aux assié-

(1) Les Mach., livre 2, ch. XIII.

gés : le Machabée l'obtint à des conditions dignes de lui et honorables pour les Juifs. Tel fut le mode tout ensemble si naturel et si miraculeux par lequel Dieu délivra cette fois son peuple de la ruine dont il était menacé, bénissant ainsi le courage héroïque de l'illustre Judas, et récompensant surtout la foi qu'il n'avait point cessé un instant de conserver, même au milieu des périls les plus imminents. (1)

Antiochus et Lysias défirent Philippe, qui fut obligé de se sauver en Egypte, et entrèrent en triomphe dans Antioche, reconnus et acclamés, le premier, comme souverain légime, et le second, comme régent, durant la minorité du prince. Mais la fortune les trahit bientôt; car Démétrius Soter, fils de Séleucus, dit *Philopator* (2), ayant été mis en liberté par les Romains, vint à bout de détrôner son cousin Antiochus Eupator, que les soldats égorgèrent, ainsi que le régent Lysias. (3)

Peut-être le nouveau roi n'eût-il pas songé, sans les instigations des apostats, à troubler la paix dont les Juifs commençaient à jouir. Alcime, qui était un des principaux, voulut s'élever à la dignité de grand-pontife par les mêmes voies que ses coréligionnaires Jason et Ménélaüs, et ayant réussi à se glisser auprès de Démétrius, à force de présents et d'adulations, il lui dépeignit la situation de la Judée sous les couleurs les plus trompeuses ; il la montra opprimée par Judas Machabée, et fit remonter à ce héros, comme à leur cause, toutes les calamités qui avaient affligé le pays. Là dessus, le crédule monarque chargea son général Bacchide d'aller avec une forte armée installer Alcime dans les fonctions de souverain sacrificateur, et de punir les auteurs des maux dont il lui avait fait le tableau. (4)

(1) Mach., livre 1, ch. VI.

(2) Et d'après quelques historiens, fils aîné d'Antiochus Epiphane. (*Note du traducteur.*)

(3) Les Mach., livre 1, ch. VII. — (4) Ib., livre 1, ch. VII, et livre 2, ch. XIV.

A peine Bacchide eut-il mis le pied sur le territoire de la Judée, qu'il s'aperçut que l'état des choses n'était point tel que l'avait présenté Alcime ; aussi dut-il, nonobstant toute l'adresse qu'il déploya, toutes les ruses qu'il fit jouer, lorsqu'il se retira avec la moitié de ses troupes, en laisser l'autre moitié sous les ordres de l'apostat. Celui-cî se servit de la petite armée dont il disposait, pour faire un mal infini ; mais le Machabée s'étant avancé pour réprimer ces excès, elle se dispersa devant lui, et Alcime se vit contraint de se refugier à Antioche, où il parvint à déterminer Démétrius à envoyer Nicanor pour exécuter ce que n'avait su ou pu faire Bacchide. (1)

Dès la première rencontre qu'eut Nicanor avec les troupes israélites, il acheva de se convaincre de ce que lui avait déjà appris l'expérience, à savoir : qu'il lui serait impossible de les vaincre, et adoptant aussitôt un plan de conduite entièrement opposé aux ordres qu'il avait reçus, il fit la paix avec les Juifs. Il croyait qu'on arriverait plus facilement ainsi à régler tous les différends ; mais l'ambitieux et déloyal Alcime ne partageait point sa manière de voir, et l'accusant auprès du roi d'avoir favorisé les ennemis, et noué avec Judas Machabée des relations de bonne intelligence, il réussit si bien dans ses manœuvres, que le monarque écrivit à Nicanor pour lui exprimer son indignation, et lui enjoignit de se saisir de Judas et de le conduire à Antioche chargé de chaînes. Un ordre semblable conterna nécessairement Nicanor ; car depuis la conclusion de la paix, il était bien vu à Jérusalem et entretenait les meilleurs rapports avec le Machabée ; mais se décidant quand même à se conformer à la volonté de son maître, il épia dès lors l'occasion de s'emparer par la trahison de la personne du brave capitaine. Cette obéissance de Nicanor, disposé à commettre une injustice criante, l'entraîna d'abord à des actes de bassesse et de perfidie

(1) Les Mach., livre 1, ch. VII, et livre 2, ch. XIV.

que lui suggéra le désir du succès, puis à proférer les menaces les plus sacriléges contre Dieu et son temple ; elle lui fit enfin trouver une mort tragique dans le combat que le vaillant Machabée avec une poignée de soldats soutint contre une armée de trente-cinq mille hommes, entre Adarsa et Bethoron. (1)

Judas comprit que le roi Démétrius ne se montrerait point impassible, quand il apprendrait la mort de Nicanor et la destruction de son armée; et voulant prévenir les maux qui pourraient s'ensuivre pour le peuple, il fit alliance avec les Romains, dont la réputation et la puissance s'étendaient déjà de toutes parts. Mais avant qu'il eût pu assurer au traité des résultats efficaces, Démétrius envoya Bacchide et Alcime avec une armée considérable, qui, après avoir pris le plan de Masaloth, s'avança jusqu'à Laïsa, dans la tribu de Benjamin, ville près de laquelle était campé Judas. Il n'avait pas auprès de lui plus de trois mille hommes, simple escorte certainement infime, si on la compare aux forces que commandaient Alcime et Bacchide, mais suffisante, avec le secours du Ciel, pour lutter contre des ennemis supérieurs en nombre, comme on l'avait vu en maintes circonstances, et tout récemment dans la défaite de Nicanor. Et cependant ces soldats, qui se sont distingués par tant de faits d'armes fabuleux sous la conduite de leur invincible capitaine, maintenant s'intimident à la vue de la nombreuse armée de Bacchide, et ils abandonnent leur général, autour duquel ne se serrent plus que huit cents braves. (2)

Une défection si étrange et si inattendue brisa le cœur du magnanime Judas ; il y vit comme le présage qui lui annonçait que le Seigneur lui demandait le sacrifice de sa vie, pour couronner toutes les actions héroïques que lui avait inspirées l'amour de sa religion et de sa patrie.

(1) Les Mach., livre 1, chap. VII. — (2) Ib., livre 1, chap. IX.

Le généreux Machabée ne pouvait reculer : « Gardons-nous de fuir, s'écria-t-il, en s'adressant à ses huit cents compagnons, gardons-nous de fuir devant nos ennemis ; si notre heure est venue, mourons courageusement pour nos frères et ne souillons point notre gloire. » Il tint parole ; il se jeta hardiment sur l'aile droite de l'innombrable armée de Bacchide et la poussa avec une vigueur si irrésistible, qu'elle dut se retirer sur le mont Azot, après avoir essuyé de grandes pertes ; mais l'aile gauche accourut à son secours, et le combat reprit avec une nouvelle fureur. L'illustre Machabée succomba avec gloire et ne cessa jusqu'à son dernier moment de lutter avec la même bravoure pour la sainte cause de la religion et de la patrie. Autour de lui périrent aussi la plupart de ses plus vaillants soldats ; les autres perdirent courage en voyant tomber leur général, et prirent la fuite.

Telle fut la fin de cet intrépide et noble guerrier, dont les gigantesques efforts avaient sauvé le peuple d'Israël, et dont la mémoire sera éternellement bénie. C'était en l'an du monde 3844. (1)

Jonathas et Simon enlevèrent le corps de leur illustre frère et allèrent le déposer à Modin dans le tombeau de ses ancêtres, au milieu des gémissements que cette irréparable perte arracha à tout le peuple.

La porte était ouverte aux impies, et le pays était en outre désolé par la famine. Israël fut bientôt réduit à une situation déplorable, aux misères de laquelle on n'avait rien vu de pareil depuis le retour de la captivité. Le nombre des juifs fidèles était à cette époque assurément beaucoup plus considérable que celui des apostats ; mais comme le parti des méchants est toujours plus audacieux, et qu'en ces conjonctures, la chute de leur chef avait plongé les bons dans l'abattement et la consternation, Alcime et ses

(1) Les Mach., livre 1, ch. IX.

complices s'emparèrent, avec l'appui de Bacchide, des postes les plus importants, et il n'y eut pas d'excès ni d'abominations qu'ils ne commissent.

Toutefois la race des Machabées n'était pas éteinte, et Jonathas ayant été élu pour succéder à son frère Judas, s'appliqua avec l'infatigable ardeur qui distinguait ces éminents citoyens, et avec le concours de ses frères Simon et Jean (Eléazar avait sans doute déjà péri (1), à réorganiser les forces et à effacer la honte de son peuple. Il eut beaucoup de difficultés à surmonter, beaucoup de périls à éviter, avant de pouvoir entrer en campagne et prouver à Bacchide et aux partisans d'Alcime que de nobles cœurs battaient encore dans les poitrines de juifs résolus à lutter contre les tyrans et les profanateurs. Jonathas et Simon eurent à pleurer à cette époque la mort de leur frère Jean, qui tomba dans une embuscade; mais ayant augmenté leurs forces, ils mirent Bacchide en déroute aux portes de Bethbessen. L'infâme Alcime, qui était le principal auteur de tous ces troubles, avait succombé quelque temps auparavant à une affreuse maladie : le général syrien, libre de ses obsessions, reconnut qu'il ne gagnerait rien en s'obstinant à protéger encore le parti des apostats, et s'éloigna de la Judée, après avoir juré à Jonathas qu'il ne prendrait jamais plus les armes contre lui. Le digne successeur du fameux Judas put ainsi prendre les rênes de l'État et gouverner son peuple en paix pendant quatre ans avec une habileté consommée. (2)

Ce temps écoulé, la Syrie devint le théâtre où se succédèrent coup sur coup les plus graves événements, et il

(1) Il y a ici de la part de notre auteur une distraction que nous ne nous expliquons pas. Il n'y avait pas lieu de parler de la mort d'Eléazar d'une manière dubitative. C'est avant le siége de Jérusalem par Antiochus, qu'Eléazar, dans une grande bataille, fit le sacrifice volontaire de sa vie, en perçant de son épée le ventre d'un éléphant, qui l'écrasa dans sa chute : et ce fut un des traits les plus héroïques de cette prodigieuse lutte des Machabées. (Mach., livre 1, ch. VI). (*Note du traducteur.*)

(2) Les Mach., livre 1, ch. IX.

était impossible qu'ils n'influassent pas grandement sur la situation et qu'ils ne troublassent point le repos des Israélites. Le roi Démétrius fut tué dans une bataille par Alexandre Bala, fils supposé d'Antiochus Epiphane, qui prétendait au trône ; mais à peine le vainqueur l'occupait-il, qu'il s'en vit disputer la possession par un autre Démétrius (1), fils du précédent, lequel y monta à son tour et força son rival à fuir en Arabie. Les habitants d'Antioche ne tardèrent pas à se soulever contre Démétrius, et saisissant aussitôt l'occasion, un mécontent ambitieux, Tryphon, appela du fond de l'Arabie le jeune Antiochus (2), fils d'Alexandre, rassembla une puissante armée, battit Démétrius, et éleva sur le trône son protégé, sauf à l'assassiner peu de temps après pour prendre sa place. Démétrius étant tombé entre les mains d'Arsace, roi des Mèdes (3), son frère Antiochus (4) se crut en devoir de disputer la couronne à l'usurpateur Tryphon, et la ressaisit en lui donnant la mort. Enfin, Antiochus ayant péri, par suite de son ambition, dans une ville de Perse, où il était allé dans le dessein de s'emparer des richesses que renfermait un temple de la déesse Nanéa, les concurrents pour le trône devinrent si nombreux que le royaume de Syrie, affaibli par toutes ces divisions, alla se fondre, pour ainsi dire, dans l'océan de l'empire romain.

Quand donc commencèrent en Syrie les révolutions que nous venons de retracer rapidement, la Judée ne put y rester étrangère : car, comme elle s'estimait sinon la première, au moins l'une des principales provinces du royaume, et que, sous les Machabées, les Juifs avaient une si grande réputation de valeur, c'est toujours et bien vite vers eux que se tournaient les différents rivaux, soit, en certaines circonstances, pour les gagner à leur parti,

(1) Démétrius II, Nicator. — (2) Antiochus VI, Bacchus ou Dyonisius.
(3) Plus exactement, des *Parthes*. (*Note du traducteur*.)
(4) Antiochus VII, Evergète ou Sidètes.
(5) Les Mach., livre 1, ch. X.

soit, en d'autres, pour leur faire subir les effets de leur défiance ou de leur ressentiment. Toutefois, Jonathas, aussi adroit que vertueux et vaillant, sut dans ses alliances concilier les droits de la justice avec les intérêts de son peuple, dont il soutint la gloire dans les combats qu'il se vit contraint de livrer. (1)

Ce héros finit cependant par être victime des desseins ambitieux de l'astucieux et perfide Tryphon. Lorsque le scélérat roulait dans sa tête le projet de se défaire du jeune Antiochus pour régner lui-même sur la Syrie, il comprit qu'il trouverait dans Jonathas un puissant obstacle au succès de son odieuse entreprise. Pour l'écarter, il eut recours à toutes les ruses que lui rendait faciles la sympathie des juifs qui avaient favorisé les prétentions d'Antiochus contre l'ingrat et déloyal Démétrius, et le confiant Jonathas poussa la condescendance jusqu'à l'accompagner dans Ptolémaïde avec une simple escorte de mille soldats; mais à peine fut-il entré dans la ville, que les habitants d'accord avec Tryphon se saisirent de sa personne et passèrent ses gens au fil de l'épée. Il réussit également par sa fourberie à s'emparer des deux fils de Jonathas, et s'avança ensuite dans la Judée, croyant qu'il pourrait la ravager sans résistance; mais il trouva Simon sur son chemin et se vit contraint de prendre celui d'Antioche, non toutefois sans avoir d'abord lâchement assouvi sa vengeance en massacrant Jonathas et ses fils près du village de Bascaman. Ce fut après ce vil exploit que le méchant Tryphon fit également périr son pupille, le jeune Antiochus, et usurpa la couronne de Syrie. (2)

La satisfaction de se voir délivré de ce nouveau tyran ne pouvait faire oublier aux Juifs la perte de Jonathas, qu'ils pleurèrent avec de grandes lamentations durant plusieurs jours. Ils l'ensevelirent à Modin, à côté de

(1) Les Mach., liv. 1, ch. X. — (2) Ib., livre 1, ch. XII et XIII

Judas, et le pieux Simon y érigea un superbe monument à la mémoire de son père et de ses frères.

Elevé par la mort de Jonathas à la dignité de grand-prêtre et de prince des Juifs, le prudent Simon ne dérogea point, dans sa conduite, aux sentiments de noblesse et de courage que, compagnon de ses frères, il avait déjà montrés. Dans son gouvernement, il veillait à tous les détails, en homme prévoyant qui savait calculer les dangers dans lesquels pouvait être enveloppée sa patrie, par les secousses perpétuelles qui ébranlaient le trône de Syrie : il munit et fortifia toutes les places de la Judée, et fut assez heureux pour emporter la forteresse de Sion, dernier asile des factieux, d'où ils avaient fait tant de mal au peuple. Ce fut véritablement pour toute la nation un jour d'allégresse et de triomphe que celui où elle prit possession de cette forteresse : n'était-ce pas rouvrir le palais et relever le trône de David? (1)

Ainsi qu'il n'en pouvait faire moins, Simon s'allia avec Antiochus, frère de Démétrius II, lorsqu'il disputa et arracha le sceptre à Tryphon, le tyrannique usurpateur ; mais l'ingrat Antiochus, rompant ensuite tous les traités, exigea que Simon lui livrât les principales forteresses de la Judée, et se flattant d'obtenir par la force ce qu'il ne pouvait réclamer avec justice, il envoya son général Cendébius avec une forte armée. Tout ce bel échafaudage de calculs fut bientôt renversé : car le vieux pontife plaça ses fils Judas et Jean à la tête de ses troupes, et les deux jeunes chefs mirent l'armée ennemie complètement en déroute. (2)

Deux ans après cette victoire, lorsque le peuple juif jouissait de la plus grande tranquillité, et que partout se faisaient sentir les effets salutaires du gouvernement paternel du vertueux Simon, ce repos vint à être troublé

(1) Les Mach., livre 1, ch. XIV. — (2) Ib., livre 1, ch. XVI.

par un crime aussi lâche qu'odieux, inspiré par une infernale ambition. Simon avait une fille mariée à Ptolémée, alors gouverneur du territoire de Jéricho. Maître d'une fortune considérable, et fier de la position qu'il était parvenu à occuper, l'indigne gendre conçut le projet de s'élever, n'importe par quels moyens, au pouvoir souverain, et poussé par l'infâme Antiochus, qui incapable d'attaquer ouvertement la Judée, secondait en secret ses desseins, il osa, par une noire trahison, commettre le plus affreux parricide. Voulant juger par lui-même de l'état des choses, pour mieux pourvoir aux besoins du pays, le vieux Simon avait résolu d'en parcourir toutes les villes, et il se rendit à Jéricho avec deux de ses fils, Judas et Mathathias. C'était en 3871. Reçu par son beau-fils dans la forteresse de Doch et bien éloigné de rien craindre ou de rien soupçonner d'un si proche parent, il se livrait au contraire aux douces joies des affections de famille. L'occasion parut opportune au perfide Ptolémée : il pénétra dans la salle du banquet que lui-même avait offert à son beau-père, à la tête d'une bande d'assassins, surprit et égorgea le vieux Simon, ses deux fils et tous les gens de leur suite sur lesquels il put mettre la main. Après avoir consommé un crime si exécrable, l'odieux parricide se hâta de prendre les mesures les plus actives pour en recueillir le fruit, et en conséquence, il envoya quelques-uns de ses suppôts à Gazara, pour tuer le seul fils qui survécût à l'infortuné Simon; mais, heureusement, Jean apprit à temps l'abominable attentat de Doch, et après avoir fait mettre à mort ceux mêmes qui étaient venus dans le dessein de l'assassiner, il courut à Jérusalem, et reconnu par le peuple comme prince et pontife, il ruina entièrement les horribles plans du traître Ptolémée, qui dut fuir à Antioche, où il termina ses jours dans le plus obscur oubli. (1)

Ici finit cette période que les Machabées remplirent de

(1) Mach. livre, 1, chap. XVI.

leur gloire. Ces hommes illustres se levèrent au milieu de leurs concitoyens, au moment où l'impiété et la tyrannie les tenaient plongés dans la plus effroyable abjection; et quand ils moururent, ils laissèrent une nation forte, indépendante, prospère à l'ombre de sa religion et de ses lois. Le noble drapeau que le vieux Mathathias avait arboré sur les hauteurs de Modin, entouré seulement d'une poignée d'hommes, ses vaillants fils l'avaient promené en triomphe par tout le royaume; ils l'avaient arrosé de leurs sueurs et de leur sang; ils en avaient fait flotter les vastes pans sur le front de leurs ennemis consternés, tandis qu'à son ombre protectrice, le peuple se reposait de ses maux et de ses fatigues. Ils combattirent avec l'héroïsme dont la foi enivre le cœur de ses adeptes; ils firent vibrer et retentir la voix sainte de la religion et de la patrie, et à leur vue, et à leur parole, les impies se cachèrent, les tyrans prirent la fuite et les enfants d'Israël respirèrent, guéris de si profondes blessures, sortis d'une si humiliante abjection. Enfin ils achevèrent leur rôle; ils couronnèrent leur œuvre, en faisant sur les autels de la religion et de la patrie le sacrifice de leur propre vie, et par l'effusion de ce sang glorieux, sublime holocauste que les illustres frères offrirent chacun à son tour, ils effacèrent l'opprobre de leur peuple et conquirent l'admiration des siècles. (1)

(1) Dans toute l'histoire ancienne et moderne, il n'y a peut-être que les héros de la Vendée, *de ce peuple de géants*, comme a dit un homme qui s'y entendait en fait de gloire, qu'on puisse dignement comparer aux Machabées. Dans les victoires des uns et des autres, on a souvent vu combien il y a d'inepte impiété dans ce mot du maréchal Davoust : « Le Dieu des armées est toujours avec les gros bataillons. » (*Note du traducteur.*)



VIII.

DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE DU PEUPLE HÉBREU JUSQU'A LA VENUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Jean, surnommé Hyrcan, se voyant entièrement libre de la domination des Syriens, ne se contenta point de gouverner sagement son pays en y introduisant de nombreuses améliorations, mais il en agrandit le territoire par des exploits de valeur et d'audace, dignes d'un rejeton de l'illustre race des Machabées. Il s'empara d'une partie considérable de l'Arabie et de la Phénicie, subjugua l'Idumée et lui fit embrasser la loi de Moïse, envahit la Samarie et la Galilée, détruisit la capitale de la première de ces provinces, et rasa le temple de Garizim qu'avait élevé Sanaballeth.

Hyrcan mourut en 3898, cent deux ans avant l'avènement de Jésus-Christ. Dès son temps, trois sectes commencèrent (1) à se faire remarquer parmi les Juifs, savoir les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens. Voici com-

(1) Ceci n'est point tout à fait exact. *Il y avait plusieurs siècles que ceux qui, parmi les Juifs, faisaient une profession particulière de sagesse, étaient divisés en trois sectes* (Josephe, Hist. ancienne des Juifs ou antiquités judaïques, livre 18, ch. II). (*Note du traducteur.*)

ment les dépeint Flavius Josephe dans son *Histoire de la guerre des Juifs* : (1)

« Il y avait chez les Juifs trois systèmes philosophiques, dont le premier était celui des Pharisiens, le second, celui des Saducéens, et le troisième, celui des Esséniens, qui est le plus parfait de tous. (2)

» Les Esséniens (3) sont juifs de nation, vivent dans une union très-étroite, et considèrent les voluptés comme des vices que l'on doit fuir, et la continence et la victoire de ses passions comme des vertus que l'on ne saurait trop estimer ; ils rejettent le mariage, non qu'ils croient qu'il faille détruire la race des hommes, mais pour éviter l'intempérance des femmes, qu'ils sont persuadés ne pas garder la foi à leurs maris ; ils ne laissent pas néanmoins de recevoir les jeunes enfants qu'on leur donne pour les instruire, et de les élever dans la vertu, avec autant de soin et de charité que s'ils en étaient les pères, et ils les nourrissent et les habillent tous d'une même sorte.

» Ils méprisent les richesses ; toutes choses sont communes entre eux, avec une égalité si admirable, que, lorsque quelqu'un embrasse leur secte, il se dépouille de la propriété de ce qu'il possède, pour éviter par ce moyen la vanité des richesses, épargner aux autres la honte de la pauvreté, et par un si heureux mélange, vivre tous ensemble comme frères.

(1) Livre 2, ch. XII, d'après la traduction d'Arnauld d'Andilly, et livre 2, ch. VIII, d'après le texte publié par Sigebert Havercamp (Amsterdam, 1726). (*Note du traducteur.*)

(2) C'est là une traduction trop libre. Il était d'autant moins naturel que Josephe reconnût la secte des Esséniens comme la plus parfaite, que dans son *Autobiographie*, il nous apprend lui-même qu'il a cru devoir s'attacher à la secte des Pharisiens. L'historien juif se contente de dire que les principes des Esséniens étaient *les plus sévères*. Il est vrai que pour les Jansénistes de Port-Royal, c'était là le caractère de la perfection. (*Note du traducteur.*)

(3) Ou Esséens, *εσσαιοι*, ainsi nommés en grec à cause de leur sainteté, dit Philon le juif, dans son traité intitulé : que tout homme vertueux est libre. (*Note du traducteur.*)

» Ils ne peuvent souffrir de s'oindre le corps avec de l'huile, mais si cela arrive à quelqu'un, quoique contre son gré, ils essuient cette huile, comme si c'étaient des taches et des souillures, et se croient assez propres et assez parés, pourvu que leurs habits soient toujours bien blancs.

» Ils choisissent pour économes des gens de bien, qui reçoivent tout leur revenu, et le distribuent selon le besoin que chacun en a ; ils n'ont point de ville certaine dans dans laquelle ils demeurent, mais sont répandus en diverses villes, où ils reçoivent ceux qui désirent entrer dans leur société ; et encore qu'ils ne les aient jamais vus auparavant, ils partagent avec eux ce qu'ils ont, comme s'ils les connaissaient depuis longtemps.

» Lorsqu'ils font quelque voyage, ils ne portent autre chose que des armes pour se défendre des voleurs. Ils ont dans chaque ville quelqu'un d'eux pour recevoir et loger ceux de leur secte qui y viennent, et leur donner des habits et les autres choses dont ils peuvent avoir besoin.

» Ils ne changent point d'habits que quand les leurs sont déchirés ou usés. Ils ne vendent et n'achètent rien entre eux, mais se communiquent les uns aux autres, sans aucun échange, tout ce qu'ils ont. (1)

» Ils sont très-religieux envers Dieu, ne parlent que des choses saintes avant le lever du soleil, et font alors des prières qu'ils ont reçues par tradition, pour demander à Dieu qu'il lui plaise de le faire luire sur la terre. Ils vont après travailler, chacun à son ouvrage, selon qu'il leur est ordonné. A onze heures, ils se rassemblent, et couverts d'un linge se lavent le corps dans de l'eau froide. Ils se retirent ensuite dans leurs cellules, dont l'entrée n'est

(1) Il faudrait traduire ainsi : *ils n'achètent et ne vendent rien entre eux, chacun donnant ce qu'il a à celui qui en a besoin ; ils se communiquent et se partagent tout ce qu'ils possèdent, de telle manière que chacun prend ce qui lui manque, même sans échange, et tous ont le droit de prendre à autrui, sans compensation, les choses qui leur sont nécessaires.* (*Note du traducteur.*)

permise à nul de ceux qui ne sont pas de leur secte, et étant purifiés de la sorte, ils vont au réfectoire, comme en un saint temple, où, lorsqu'ils sont assis en grand silence, on met devant chacun d'eux du pain et un mets quelconque dans un petit plat. Un sacrificateur bénit les viandes, et on n'oserait y toucher jusqu'à ce qu'il ait achevé sa prière. Il en fait encore une autre après le repas, pour finir comme il a commencé, par les louanges de Dieu, afin de témoigner qu'ils reconnaissent tous que c'est de sa seule libéralité qu'ils tiennent leur nourriture. Ils quittent alors leurs habits qu'ils considèrent comme sacrés, et retournent à leur ouvrage. Ils font le soir à souper la même chose, et font manger avec eux leurs hôtes, s'il en est arrivé quelques-uns.

» On n'entend jamais de bruit dans ces maisons ; on n'y voit jamais le moindre trouble ; chacun n'y parle qu'en son rang, et leur silence donne du respect aux étrangers ; une si grande modération est un effet de leur continuelle sobriété, car ils ne mangent ni ne boivent qu'autant qu'ils en ont besoin pour se nourrir.

» Il ne leur est permis de rien faire que par l'avis de leurs supérieurs, si ce n'est d'assister les pauvres, sans qu'aucune autre raison les y porte que leur compassion pour les affligés (1); car, quant à leurs parents, ils n'oseraient leur rien donner, si on ne leur permet.

» Ils prennent un extrême soin de réprimer leur colère ; ils aiment la paix, et gardent si inviolablement ce qu'ils promettent que l'on peut ajouter plus de foi à leurs simples paroles qu'aux serments des autres. Ils considèrent même les serments comme des parjures, parce qu'ils ne peuvent

(1) Josephe dit : *il ne leur est, en général, permis de rien faire sans l'agrément de leurs supérieurs ; ils sont toutefois libres en deux choses, savoir : d'assister les pauvres et de compatir aux maux des affligés.* (*Note du traducteur.*)

se persuader qu'un homme ne soit pas un menteur, lorsqu'il a besoin, pour être cru, de prendre Dieu à témoin.

» Ils étudient avec soin les écrits des anciens, principalement en ce qui regarde les choses utiles à l'ame et au corps, et acquièrent ainsi une très-grande connaissance des remèdes propres à guérir les maladies, et de la vertu des plantes, des pierres et des métaux.

» Ils ne reçoivent pas à l'heure même dans leur communauté ceux qui veulent embrasser leur manière de vivre ; mais ils les font demeurer durant un an au dehors, où ils ont chacun, avec le même régime, une pioche, le linge dont nous avons parlé, et un habit blanc. Ils leur donnent ensuite une nourriture conforme à la leur et leur permettent de se laver comme eux dans l'eau froide afin de se purifier ; mais ils ne les font point manger au réfectoire, jusqu'à ce qu'ils aient encore, durant deux ans, éprouvé leurs mœurs, comme ils avaient auparavant éprouvé leur continence. Alors on les reçoit, parce qu'on les en juge dignes : mais avant de s'asseoir à table avec les autres, ils protestent solennellement d'honorer et de servir Dieu de tout leur cœur ; d'observer la justice envers les hommes ; de ne faire volontairement jamais de mal à personne, quand même on le leur commanderait ; d'avoir de l'aversion pour les méchants ; d'assister de tout leur pouvoir les gens de bien ; de garder la foi à tout le monde, et particulièrement aux princes, parce qu'ils tiennent leur puissance de Dieu. A quoi ils ajoutent que si jamais ils sont élevés en charge, ils n'abuseront point de leur pouvoir pour maltraiter leurs inférieurs ; qu'ils n'auront rien de plus que les autres, ni en leurs habits, ni au reste de ce qui regarde leurs personnes ; qu'ils auront un amour inviolable pour la vérité, et reprendront sévèrement les menteurs ; qu'ils conserveront leurs mains et leurs ames pures de tout larcin et de tout désir d'un gain injuste ; qu'ils ne cacheront rien à leurs confrères des mystères les plus

secrets de leur religion, et n'en révèleront rien aux autres, quand même on les menacerait de la mort pour les y contraindre ; qu'il n'enseigneront que la doctrine qui leur a été enseignée, et qu'ils en conserveront très-soigneusement les livres, aussi bien que les noms de ceux de qui ils l'ont reçue. (1)

» Telles sont les protestations qu'ils obligent ceux qui veulent embrasser leur manière de vivre, de faire solennellement, afin de les fortifier contre les vices. Que s'ils y contreviennent par des fautes notables, ils les chassent de leur compagnie ; et la plupart de ceux qu'ils rejettent de la sorte meurent misérablement, parce que ne leur étant pas permis de manger avec des étrangers, ils sont réduits à paître l'herbe comme les bêtes, et se trouvent ainsi consumés de faim ; d'où il arrive quelquefois que la compassion que l'on a de leur extrême misère fait qu'on leur pardonne.

» Ceux de cette secte sont très-justes et très-exacts dans leurs jugements ; leur nombre n'est pas moindre que cent, lorsqu'ils les prononcent ; et ce qu'ils ont une fois arrêté demeure immuable.

» Ils révèrent tellement, après Dieu, leur législateur, qu'ils punissent de mort ceux qui en parlent avec mépris, et considèrent comme un très-grand devoir d'obéir à leurs anciens et à ce que plusieurs leur ordonnent.

» Ils se montrent une telle déférence les uns aux autres, que s'ils se rencontrent dix ensemble, nul d'eux n'oserait parler, si les neuf autres ne l'approuvent ; et ils réputent à grande incivilité d'être au milieu d'eux ou à leur main droite. (2)

(1) L'original porte expressément : qu'*ils en conserveront très-soigneusement les livres, aussi bien que les noms des anges*. On suppose que les Esséniens honoraient les anges d'un culte superstitieux, et que c'est à eux que s'appliquent les paroles de saint Paul, dans son épître aux Colossiens, ch. II (*Note du traducteur.*)

(2) Au lieu d'*être*, il faudrait lire *de cracher*. (*Note du traducteur.*)

» Ils observent plus religieusement le sabbat que tous les autres juifs, et non-seulement ils font la veille cuire leur viande pour n'être pas obligés, dans ce jour de repos, d'allumer du feu, mais ils n'osent pas même changer un vaisseau de place, ni satisfaire, s'ils n'y sont contraints, aux nécessités de la nature. Aux autres jours ils font, dans un lieu à l'écart, avec cette pioche dont nous avons parlé, un trou dans la terre, d'un pied de profondeur, et après s'être déchargés, en se couvrant de leurs habits, comme s'ils avaient peur de souiller les rayons du soleil que Dieu fait luire sur eux, ils remplissent cette fosse de de la terre qu'ils en ont tirée ; parce qu'encore que ce soit une chose naturelle, ils ne laissent pas de la considérer comme une impureté dont ils se doivent cacher, et se lavent même pour s'en purifier. (1)

» Ceux qui font profession de cette sorte de vie sont divisés en quatre classes, dont les plus jeunes ont un tel respect pour les anciens, que, lorsqu'ils les touchent, ils sont obligés de se purifier, comme s'ils avaient touché un étranger.

» Ils vivent si longtemps que plusieurs vont jusqu'à cent ans, ce que j'attribue à la simplicité de leur manière de vivre, et à ce qu'ils sont si réglés en toutes choses.

« Ils méprisent les maux de la terre, triomphent des tourments par leur constance, et préfèrent la mort à la vie, lorsque le sujet en est honorable. La guerre que nous avons eue contre les Romains a fait voir en mille manières que leur courage est invincible. Ils ont souffert le fer et le feu, et vu briser tous leurs membres, plutôt que de vouloir dire la moindre parole contre leur législateur, ni manger des viandes qui leur sont défendues, sans qu'au milieu de tant de tourments ils aient versé une seule larme, ni

(1) On trouve l'origine de ces idées et de ces usages dans quelques prescriptions du Deutéronome, ch. XXIII. (*Note du traducteur.*)

la moindre parole pour tâcher d'adoucir la cruauté de leurs bourreaux. Au contraire, ils se moquaient d'eux, se souriaient et rendaient l'esprit avec joie, parce qu'ils espéraient passer de cette vie à une meilleure, et qu'ils croient fermement que, comme nos corps sont mortels et corruptibles, nos ames sont immortelles et incorruptibles, qu'elles sont d'une substance aérienne très-subtile, et qu'étant enfermée dans nos corps, ainsi que dans une prison où une certaine inclination naturelle les attire et les arrête, elles ne sont pas plutôt affranchies de ces liens charnels qui les retiennent comme dans une longue servitude, qu'elles s'élèvent dans l'air et s'envolent avec joie. En quoi ils conviennent avec les Grecs qui croient que ces ames heureuses ont leur séjour au delà de l'Océan, dans une région où il n'y a ni pluie, ni neige, ni une chaleur excessive, mais qu'un doux zéphyr rend toujours très-agréable; et qu'au contraire les ames des méchants n'ont pour demeure que des lieux glacés et agités par de continuelles tempêtes, où elles gémissent éternellement dans des peines infinies. Car c'est ainsi qu'il me paraît que les Grecs veulent que leurs héros, à qui ils donnent le nom de demi-dieux, habitent des îles qu'ils appellent fortunées, et que les ames des impies soient à jamais tourmentées dans les enfers, ainsi qu'ils disent que le sont celles de Sisyphe, de Tantale, d'Ixion et de Titye.

Ces mêmes Esséniens croient que les ames sont créées immortelles, pour se porter à la vertu et se détourner du vice; que les bons sont rendus meilleurs en cette vie, par l'espérance d'être heureux après leur mort, et que les méchants qui s'imaginent pouvoir cacher en ce monde leur mauvaises actions, en sont punis en l'autre par des tourments éternels. Tels sont les sentiments touchant l'excellen[ce] d[e l']ame dont on ne voit guère se départir ceux qui en so[nt] une fois persuadés. Il y en a parmi eux qui se vantent connaître les choses à venir, tant par l'étude qu'ils font [de]

livres saints et des anciennes prophéties, que par le soin qu'ils prennent de se sanctifier, et il arrive rarement qu'ils se trompent dans leurs prédictions.

Il y a une autre sorte d'Esséniens qui conviennent avec les premiers dans l'usage des mêmes viandes, des mêmes mœurs et des mêmes lois, et n'en sont différents qu'en ce qui regarde le mariage. Car ceux-ci croient que c'est vouloir abolir la race des hommes que d'y renoncer, puisque si chacun embrassait ce sentiment, on la verrait bientôt éteinte. Ils s'y conduisent néanmoins avec tant de modération, qu'avant de se marier ils observent durant trois ans si la personne qu'ils veulent épouser paraît assez saine pour bien porter des enfants; et lorsqu'après être mariée, elle devient grosse, ils ne cohabitent plus avec elle durant sa grossesse, pour témoigner que ce n'est pas la volupté, mais le désir de donner des hommes à la république qui les engage dans le mariage; et lorsque les femmes se lavent, elles se couvrent avec un linge comme les hommes. On peut voir par ce que je viens de rapporter quelles sont les mœurs des Esséniens.

Quant aux deux premières sectes dont nous avons parlé, les Pharisiens sont ceux que l'on estime avoir une plus parfaite connaissance de nos lois et de nos cérémonies. Le principal article de leur croyance est de tout attribuer à Dieu et au destin, en sorte néanmoins que dans la plupart des choses il dépend de nous de bien faire ou de mal faire, quoique le destin puisse beaucoup nous y aider. Ils tiennent aussi que les ames sont immortelles; que celles des justes passent après cette vie en d'autres corps, et que celles des méchants souffrent des tourments qui durent beaucoup. (1)

Les Saducéens au contraire nient absolument le destin, et croient que comme Dieu est incapable de faire du mal,

(1) Josephe va plus loin : il dit que *celles des méchants souffrent des supplices et des tourments qui n'ont ni fin ni terme.* (*Note du traducteur.*)

il ne prend pas garde à celui que les hommes font. Ils disent qu'il est en notre pouvoir de faire le bien ou le mal, selon que notre volonté nous porte à l'un ou à l'autre, et que, quant aux ames, elles ne sont ni punies ni récompensées dans un autre monde. Mais autant les Pharisiens sont sociables, et vivent en amitié les uns avec les autres, autant les Saducéens sont d'une humeur farouche; et ils ne vivent pas moins rudement entre eux qu'ils feraient avec des étrangers. (1)

Il ne faut pas oublier que Flavius Josephe était de la secte des Pharisiens, et à cause de cela même, il ne sera pas superflu d'ajouter que si ces sectaires surpassaient les autres en science, ils les surpassaient aussi en orgueil et en hypocrisie; ils pratiquaient avec ostentation tous leurs actes religieux, pour s'attirer les louanges du public, de sorte qu'il y avait chez eux plus de vanité et d'apparence extérieure que de vertu réelle et de conviction intime. Les Saducéens professaient, en fait de religion, les erreurs les plus grossières : c'étaient les Epicuriens du Judaïsme. Cette secte comptait beaucoup de riches et de puissants, parce que ses doctrines se conciliaient à merveille avec le goût des plaisirs terrestres. Les plus sages, ceux qui se

(1) Nous avons reproduit la mauvaise traduction d'Arnauld d'Andilly, qui a obtenu l'honneur de la réimpression dans la collection du Panthéon littéraire. Elle n'est ni plus fidèle, ni plus exacte, ni plus élégante que la traduction des œuvres de sainte Térèse par le même écrivain. On peut en juger par les quelques rectifications que contiennent les notes précédentes.

Il est probable que Josephe entrait dans plus de détails sur les Saducéens et les Pharisiens, et que Rufin d'Aquilée n'aura pu retrouver cette partie de son ouvrage ; car il dit lui-même dans son histoire ancienne des Juifs, livre 1[illegible]13, ch. XVIII : nous avons parlé *amplement* de ces deux sectes (les Saducéens et les Pharisiens) dans le second livre de la guerre des Juifs. Il parle encore de ces différentes sectes dans son *Histoire ancienne des Juifs*, livre 18, ch. II; mais le récit que nous a laissé Philon est le plus complet et le plus précieux. L'un et l'autre s'accordent à porter à quatre mille seulement le nombre des Esséniens.

Une chose assez digne de remarque, c'est que Jésus-Christ ne s'est jamais élevé contre les Esséniens, qu'une doctrine plus pure semblait devoir mieux disposer à l'intelligence et à l'adoption de la loi nouvelle. (*Note du traducteur.*)

conformaient le mieux aux prescriptions de la loi, étaient les Esséniens, parmi lesquels on distinguait les *Thérapeutes* qui se vouaient à la vie contemplative : on croit qu'ils tiraient leur origine des anciens *Récabites*, dont nous avons parlé plus haut. (1)

Après la mort de Jean Hyrcan, les Juifs commencèrent à déchoir d'une manière sensible. La plénitude des temps approchait, et il était nécessaire que les événements se pliassent sous la main de la Providence, pour produire la situation dans laquelle le Rédempteur des hommes devait trouver son peuple, comme le monde.

Hyrcan eut pour successeur son fils Aristobule, qui prit le titre de roi, ce que n'avait fait aucun de ses prédécesseurs depuis le retour de la captivité. Il conquit la province d'Iturée et y établit le Judaïsme, comme son père chez les Iduméens. Excessivement cruel et sanguinaire, il laissa mourir de faim sa propre mère dans une prison, assassina l'un de ses frères, et jeta les autres dans un cachot où ils restèrent jusqu'à sa mort. Il ne régna heureusement pas plus d'une année, et mourut au milieu des plus vives douleurs, et bourrelé des plus cuisants remords au souvenir de ses crimes.

Sa femme Alexandra (ou Salomé) brisa aussitôt les chaînes de son beau-frère Alexandre Jannée, qu'elle épousa. Ce prince régna vingt-sept ans, constamment en lutte avec les peuples voisins, et même avec ses propres sujets, qui ne pouvaient souffrir tranquillement toutes ses cruautés. On en vint à lui déclarer que sa mort seule pourrait rendre le repos au pays. A peine eut-il expiré qu'Alexandra se décerna l'autorité suprême. Des deux fils qu'elle avait, Hyrcan et Aristobule, elle nomma le premier, grand-prêtre, et condamna le second à la vie

(1) On dit qu'il y a encore aujourd'hui des Récabites près de la Mecque, comme il reste quelques familles samaritaines à Naplouse et à Jaffa. — Voir sur les Récabites, Jérémie, ch. XXXV. (*Note du traducteur.*)

privée, parce qu'elle redoutait son caractère altier et remuant. On dit qu'Alexandra était une femme fort capable et animée de bonnes intentions ; c'est pourquoi le peuple ne s'opposa point à son élévation. Mais elle eut le tort de mettre sa confiance dans les Pharisiens, qui se prévalurent de leur ascendant pour commettre toutes les atrocités qu'ils voulurent. Aristobule en profita pour se faire un parti, et à la mort de sa mère, qui avait appelé Hyrcan à lui succéder, il disputa la couronne à son frère, et le vainquit dans une bataille qu'il lui livra près de Jéricho.

Hyrcan, alors conseillé par l'iduméen Antipater, son allié intime, se rendit avec lui en Arabie pour solliciter le secours du roi Arétas. Celui-ci l'accorda et pénétra en Judée avec une armée, qui battit complètement Aristobule, le poursuivit et l'assiégea dans Jérusalem. Malgré ses succès, Arétas dut se retirer dans ses États, par crainte des armes du grand Pompée qui se trouvait à cette époque à Damas. Dans un tel état de choses, Aristobule et Hyrcan s'adressèrent pour la seconde fois, chacun de son côté, au général romain, pour demander sa protection. Pompée se prononça en faveur d'Hyrcan et marcha avec des troupes vers Jérusalem. Pendant qu'il réfléchissait sur les immenses difficultés que ne pouvait manquer de lui présenter le siége d'une place si forte, les partisans qu'y comptait Hyrcan se soulevèrent, et forcèrent ceux d'Aristobule à se renfermer dans le temple, en ouvrant les portes de la ville à leur puissant auxiliaire. Ainsi, maître de Jérusalem, Pompée mit le siége devant le temple qui était une véritable forteresse, dont les défenseurs firent pendant trois mois une résistance héroïque ; après quoi, les Romains donnèrent un assaut décisif et tuèrent jusqu'à douze mille juifs.

Pompée visita le temple avec ses officiers, et osa même pénétrer dans le Saint des saints, où il n'était permis qu'au seul grand-prêtre d'entrer une fois l'an. Il s'informa

minutieusement de tout, mais il ne toucha à aucune des richesses du trésor ; il eut soin, au contraire, de faire laver et purifier le temple, et d'y faire offrir des sacrifices. Il réintégra ensuite Hyrcan dans les fonctions de grand-prêtre ; quant au gouvernement, il le confia à son lieutenant Scaurus. Lui-même reprit la route de Rome, en emmenant prisonniers Aristobule et sa famille. Dès ce moment, la Judée perdit son indépendance ; elle ne fut plus qu'une petite province du vaste empire romain.

Néanmoins la guerre civile ne s'éteignit point ainsi : Alexandre, fils d'Aristobule, parvint à s'échapper des mains des vainqueurs qui le traînaient à Rome, et en ralluma les brandons avec une nouvelle violence. Sept ans après, Aristobule lui-même s'enfuit de Rome avec son autre fils Antigone et augmenta l'embrasement ; mais ils furent vaincus par Gabinius, qui avait succédé à Scaurus dans le gouvernement de la Judée, et plus tard, les partisans de Pompée tranchèrent la tête à Alexandre et empoisonnèrent Aristobule.

Hyrcan, toujours docile aux conseils d'Antipater, son ministre et son favori, s'étant rangé du côté de Jules César, fut confirmé, par le dictateur, dans la dignité de grand-pontife. En récompense de ses bons services, le ministre fut nommé tétrarque ou gouverneur de toute la Judée. Antipater, promu à ces fonctions, en partagea les attributions avec ses fils Phasaël et Hérode ; il mit le premier à la tête des troupes dans Jérusalem, et plaça le second en Galilée ; mais il fut empoisonné peu de temps après, et Antigone, le dernier fils d'Aristobule, entra dans le pays, et soutenu par les Parthes chez lesquels il avait trouvé un asile depuis la mort de son père, il monta sur le trône, qu'il n'occupa que trois ans. Son oncle Hyrcan fut mutilé et emmené prisonnier par les Parthes ; Phasaël, le fils aîné d'Antipater, tomba aussi entre leurs mains et se suicida ; mais Hérode parvint à se dérober à toutes les

poursuites. Il se rendit à Rome, et gagna si bien les bonnes grâces du sénat et de Marc-Antoine, qui à cette époque gérait presque en maître les affaires de la république expirante, depuis la fin tragique de Jules César, que non-seulement il obtint la dignité qui avait été conférée à son père, mais qu'il fut nommé *roi des Juifs*. Il retourna ensuite en Judée avec les troupes romaines comme auxiliaires, emporta Jérusalem après un siége long et opiniâtre, et fit prisonnier Antigone, qu'il se réjouit de voir mettre à mort à Antioche par Antoine Par l'élévation d'Hérode, iduméen d'origine, qui n'appartenait point à la race d'Israël, et que la volonté de Rome avait seule fait roi, le sceptre sortit de Juda : c'était un des signes qui, d'après les prophéties, annonçaient le prochain avènement du Messie. En effet, il n'y avait plus qu'un espace de trente-six ans qui séparât le monde de ce grand événement.

Le règne d'Hérode offre une série à peine interrompue de troubles et de cruautés. Le nouveau roi sut se maintenir malgré l'aversion et l'opposition constantes des Juifs. Il fut également assez habile pour ne point perdre la couronne après la chute de Marc-Antoine et le triomphe de son rival Auguste qui le défit dans la fameuse bataille d'Actium; mais il fut en même temps si féroce et si sanguinaire, qu'il serait difficile à un tyran quelconque de l'égaler. On doit reconnaître, il est vrai, qu'il a fait reconstruire le temple sur un plan magnifique, bâti des villes, consacré des sommes énormes à l'érection de superbes monuments; mais c'est lui aussi qui introduisit les lois et les usages des païens, construisit des cirques et des théâtres, établit les spectacles sanglants des Gentils, et étouffa, à force de crautés et d'atrocités, les plaintes qu'exhalaient les juifs fidèles, à la vue du bouleversement des lois et des mœurs nationales. Dans une année où la Judée fut désolée par la disette, il chercha à soulager la misère du peuple en se défaisant de ses objets les

plus précieux pour lui procurer des vivres, mais il fit bien vite oublier la manière dont il avait, en cette circonstances, paru compâtir aux malheurs publics, en donnant la mort à sa femme Marianne et à ses propres fils Alexandre, Aristobule et Antipater, et en semblant se complaire à mériter l'exécration publique, pour tirer ensuite une vengeance sanglante des citoyens à qui il avait donné le droit de le haïr. (1)

Les dernières dispositions d'Hérode démontrent mieux que tout le reste quel était le caractère de ce prince, et quel était le sentiment qu'il avait réussi à inspirer aux Juifs. Tourmenté d'une fièvre violente, le cou plein de plaies douloureuses, les pieds et le ventre enflés, les membres contractés par des crampes affreuses, dévoré tout vivant par les vers qui infestaient les parties les plus sensibles du corps, cet homme comprit qu'il allait mourir, et, dans cette prévision, il fit rassembler dans l'hippodrome tous les principaux des villes et bourgades de la Judée. Quand il les tint là bien enfermés, il appela sa sœur Salomé et son beau-frère Alexis : « Je sais très-bien, leur dit-il, que les Juifs se disposent à fêter et célébrer mon décès par toute sorte de réjouissances, mais il y a moyen de la leur faire aussi pleurer et de m'assurer de pompeuses funérailles, si vous exécutez ce que je vais vous proposer : vous n'avez, au moment où j'expirerai, qu'à commander de ma part à mes soldats de tuer à coups de flèches tous ceux que j'ai fait séquestrer, et toute la Judée et toutes les familles seront bien condamnées, quoi qu'elles en aient, à me pleurer sincèrement... » Par bonheur, Salomé se garda bien de respecter la volonté de son frère ; mais il suffit de la connaître, pour apprécier le caractère de l'ordonnateur de semblables obsèques, et pour comprendre avec quelle

(1) Je crois devoir faire observer, pour l'exactitude historique, que c'est *avant* la disette dont parle l'auteur, qu'Hérode a fait périr Marianne, Alexandre et Aristobule ; quant à Antipater, il ne précéda son père dans la tombe que de quelques jours. (*Note du traducteur*.)

ardeur le peuple devait désirer la disparition d'un pareil monstre. (1)

Un an avant la mort d'Hérode, lorsque les Hébreux divisés en sectes ennemies se trouvaient sans chef de leur nation, lorsqu'un seul peuple étendait sa domination sur les principales parties de l'univers, lorsqu'enfin les temps marqués par les prophètes étaient accomplis, et que toutes les circonstances qu'ils avaient prédites se rencontraient dans une commune réalisation, alors vint au monde le fils de Dieu, alors parut le Messie désiré, qui était la grande attente des nations. C'était l'an 4000 de la création.

(1) C'est cet iduméen sauvage que plusieurs historiens et le juif Josephe lui-même ont consenti à appeler Hérode-le-grand. O dérision de l'histoire de l'humanité, quand elle ne s'inspire pas des principes d'une morale inflexible! (*Note du traducteur.*)

DEUXIÈME PARTIE.

PASSAGE DU JUDAISME AU CHRISTIANISME.

En commençant l'histoire du peuple hébreu, nous avons dit qu'elle n'était, en résumé, qu'une prophétie perpétuelle de l'avènement du Messie. De ce principe on déduit, comme une conséquence légitime, l'étroite liaison qui existe entre le Christianisme et le Judaïsme. En effet, on peut dire du Christianisme, qu'il remonte à l'origine du monde : c'est le Judaïsme expliqué, développé, perfectionné. Le Judaïsme était la figure, le Christianisme est la réalité. Le premier était comme l'embryon du second ; celui-ci est le complément de celui-là. L'un et l'autre ne sont donc que les deux aspects d'une seule et même religion ; ils forment comme les deux façades d'un seul imposant et superbe édifice. C'est bien ce qu'indiquait le divin Sauveur, quand il disait aux Juifs : « Sondez les Écritures ; ce sont elles qui rendent témoignage de moi... Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi à moi ; car c'est de moi qu'il a écrit. (1) Et ailleurs : Je ne suis pas venu abroger, mais réaliser et compléter la loi. (2)

Nous allons mettre cette vérité en évidence, avant de faire un précis historique de la vie et de la prédication de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(1) Saint Jean, ch. V. — (2) Saint Matthieu, ch. V.

C'est vraiment un champ bien vaste que celui où nous allons pénétrer, et il faudrait écrire des volumes pour rendre un compte exact de toutes les merveilles qu'il contient. L'explication du monde physique, l'explication du monde moral : voilà le panorama grandiose et magnifique sur lequel la religion verse des flots de lumière pour éclairer la pauvre raison de l'homme, qui, si elle en était privée, serait condamnée à patauger dans la fange du plus effroyable scepticisme, victime expiatoire de sa propre ambition et de son impuissance.

La crainte que nous éprouvons vient surtout de la nécessité où nous sommes de rapetisser les proportions de cet immense tableau pour le faire entrer dans le cadre étroit que nous pouvons lui ouvrir dans cet ouvrage; mais nous sommes forcé de le présenter ici, sous peine de laisser obscure et inachevée cette partie de notre travail. Nous tâcherons donc d'embrasser les questions capitales qui dominent une matière si importante, celles du haut desquelles on peut, comme des points culminants d'une montagne, planer sur les domaines de la science et suivre toutes les routes que parcourt l'humanité.

I. — COSMOGONIE DE MOÏSE.

L'histoire du peuple hébreu a pour fondement le Pentateuque de Moïse; mais cet illustre conducteur et législateur d'Israël n'est pas seulement, dans ces livres, l'historiographe de sa nation, il est encore l'historien de l'univers; il est l'historien par excellence, l'archi-historien de l'humanité.

Quinze cents ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire mille ans avant que vécût Hérodote, bien loin derrière les

monuments les plus reculés, à une époque antérieure de plusieurs siècles aux plus anciens témoignages, l'historien Moïse paraît à nos yeux comme un flambeau solitaire qui éclaire la nuit des temps jusque dans ses dernières profondeurs. Personne n'a pu lui disputer sa majestueuse antiquité. (1)

(1) Il y a malheureusement là un peu d'exagération espagnole. Les savants n'ont pas manqué qui ont prétendu ne faire remonter la rédaction du Pentateuque qu'au temps de Roboam et même qu'à l'époque de la captivité. C'est surtout en Allemagne que les Michaelis, les Eichhorn, les Rosenmüller, et tout récemment les Ewald ont soutenu les thèses les plus hardies, qu'ils en sont venus à considérer comme au-dessus de toute critique. Pour eux le Pentateuque est formé de la réunion de fragments historiques de provenance diverse, pour la rédaction desquels l'écrivain se serait même servi des *archives* des peuples voisins. (Voir Revue des Deux-Mondes, liv. de nov. 1855) Sans doute, ce serait encore une fort respectable antiquité, mais ce ne serait pas celle dont parle M. Sobrino. Du reste, il y a des principes, il y a des vérités, il y a des faits qui ne cesseront jamais d'être attaqués, et toute la durée des siècles imaginables, et tous les progrès des sciences possibles ne sauraient empêcher certains esprits de fermer les yeux à la lumière. La révélation mosaïque et tout ce qui s'y rattache est au nombre de ces monuments impérissables contre lesquels viendra toujours se heurter l'erreur. Et remarquons-le, en fait d'histoire et de philosophie, c'est, sinon une preuve rigoureuse, au moins une bien grande présomption de vérité, que ces attaques passionnées, incessantes con-[illegible]es points longtemps considérés comme incontestables. Il a suffi à certains [illegible]logues que Dieu soit nommé, dans certaines parties du Pentateuque, tantôt Jéhova, tantôt Eloïm, pour qu'ils y aient vu une origine distincte et reconnu même l'existence de deux sectes différentes. Et ces *archives* des peuples voisins, ne voilà-t-il pas une belle trouvaille pour des savants! Ils nous en donneront sans doute une nouvelle édition? C'est là un travail digne de la science germanique. Le docteur Donaldson leur a donné l'exemple, en publiant il y a quelques mois à Berlin le *livre du Juste*, qu'il a aussi exhumé de l'oubli. Indépendamment de toute autre preuve, les détails ethnographiques seuls que contiennent les livres de Moïse, démontreraient qu'ils n'ont pu être écrits que par un auteur ayant vécu longtemps au milieu des Égyptiens, et à l'époque où les événements se sont passés. Je sais qu'on répond à cela en prétendant qu'un rédacteur postérieur aurait pu trouver ces détails dans les écrits antérieurs dont il se serait servi pour faire sa compilation. Mais alors ces écrits antérieurs, dont on ne prouve pas l'existence, seraient identiquement les mêmes que ceux que nous regardons comme les livres de Moïse. La tradition orale n'aurait pu suffire pour conserver parmi les Juifs le souvenir de particularités de mœurs, etc., que de fréquentes révolutions avaient fait disparaître de l'Egypte elle-même. J'ajoute que le témoignage perpétuel des sociétés juive et chrétienne atteste l'authenticité du Pentateuque, comme écrit par Moïse. Deux grands peuples élèvent la voix pour déposer sur des faits publics d'où dépend leur existence comme peuples : ces faits sont dès lors aussi certains que leur existence. (*Note du traducteur.*)

Qu'est-ce qu'il nous dit sur la formation de l'univers ?

Reprenons les principaux faits que Moïse nous rapporte d'une manière inimitable :

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.

La terre était informe et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme...

Et Dieu dit : que la lumière soit. Et la lumière fut. Et ce fut le premier jour. (1)

Il fit le firmament et divisa les eaux supérieures des eaux inférieures, et il appela le firmament, ciel. Ce fut le second jour.

Et Dieu dit : que les eaux qui sont sous le ciel, se rassemblent en un seul lieu, et que l'aride paraisse. Et il fut ainsi ; et Dieu appela l'aride, terre, et les eaux rassemblées, mer.

Et il dit : que la terre produise des plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits qui, chacun selon son espèce, renferment en eux-mêmes leur semence pour se reproduire sur la terre. Et il fut ainsi... Ce fut le troisième jour.

Dieu fit aussi deux grands corps lumineux ; l'un plus grand pour présider au jour, l'autre moins grand pour présider à la nuit. Il fit également les étoiles, et il les plaça dans le ciel, pour luire sur la terre, et pour présider au jour et à la nuit. Ce fut le quatrième jour.

Et Dieu créa les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisent chacun selon son espèce, et il créa aussi des oiseaux chacun selon son espèce... Ce fut le cinquième jour.

(1) On sait que le mot hébreu que l'on a traduit par *jour* signifie également une période plus ou moins longue, un espace de temps indéterminé. (*Note du traducteur.*)

» Dieu dit aussi : que la terre produise des animaux, vivant chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles et toutes les bêtes, selon leurs différentes espèces. Et cela fut ainsi.

» Dieu dit ensuite, faisons (1) l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux du ciel, et sur les animaux, et sur toute la terre et sur tous les reptiles qui se meuvent sur la terre. Et Dieu créa l'homme à son image, et il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et femelle. Dieu les bénit et leur dit : croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre et vous l'assujettissez ; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre ... et ce fut le sixième jour. » (2)

L'historien sacré poursuit en racontant la création d'Adam et d'Eve avec plus de détails, leur état d'innocence, leur chute, leur bannissement du paradis ; il fait connaître leur lignée jusqu'à Noé ; puis il s'exprime en ces termes :

« Or, la terre était corrompue devant Dieu et pleine d'iniquité. Lorsque Dieu eut vu que la terre était corrompue, car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre, il dit à Noé : la fin de toute chair est venue pour moi. (3)

» Entre, toi et toute ta famille, dans l'arche ; car je t'ai trouvé juste devant moi au milieu de toute cette génération. Et de tous les animaux purs tu prendras sept et sept, mâle et femelle, et des animaux impurs, deux et deux, mâle et femelle. Et des oiseaux du ciel, sept et sept, mâle et femelle ; afin que la race en soit conservée sur la face de la terre. Car encore sept jours, et après je ferai pleuvoir sur

(1) « L'homme n'a point été fait, dit le grand Bossuet, comme le reste des créatures, par une parole de commandement, *fiat*, mais par une parole de conseil, *faciamus* (Elévations sur les Mystères, IVe semaine, Ve élévation.) »
(2) Genèse, chap. I. — (3) Ib., chap. VI.

la terre durant quarante jours et quarante nuits, et je ferai disparaître de la surface de la terre tout ce que j'ai créé....

» L'an 600 de la vie de Noé (1656 du monde), au second mois, le dix-septième jour du mois, toutes les sources du grand abîme furent rompues, et les cataractes du ciel ouvertes ; et la pluie tomba sur la terre durant quarante jours et durant quarante nuits...

» Et les eaux montèrent fort au-dessus de la terre, et toutes les hautes montagnes qui sont sous le ciel furent inondées. L'eau s'éleva de quinze coudées au-dessus des montagnes qu'elle avait couvertes.

» Et toute chair qui vivait sur la terre fut détruite, oiseaux, animaux sauvages, animaux domestiques, et tous les reptiles qui rampent sur la terre, et tous les hommes... Et Noé resta seul, et ceux qui étaient avec lui dans l'arche. Et les eaux couvrirent la terre durant cent cinquante jours. » (1)

Moïse achève la description du déluge, et après avoir dressé par anticipation la généalogie des descendants des trois fils de Noé, il nous apprend que « la terre n'avait qu'une seule prononciation et une seule langue.

» Et lorsque les peuples partirent de l'Orient, ils trouvèrent une plaine en la terre de Sennaar et ils y habitèrent.

» Et ils se dirent l'un à l'autre : allons, faisons des briques, et mettons-les dans le feu ; car ils se servaient de briques au lieu de pierres, et de bitume au lieu de mortier.

» Et ils dirent encore : venez, bâtissons-nous une ville et une tour dont le faîte touche au ciel, et rendons célèbre notre nom, avant que nous soyons dispersés sur toute la terre.

(1) Genèse, ch. VII.

» Or le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les fils d'Adam bâtissaient, et il leur dit : voilà un seul peuple, et ils n'ont qu'un même langage ; ils ont commencé l'œuvre, et ils n'abandonneront pas leur projet avant de l'avoir accompli.

» Venez donc, descendons, et confondons leur langage de manière qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.

» Et ainsi le Seigneur les dispersa de ce lieu sur toute la terre, et ils cessèrent de bâtir leur ville.

» Et c'est pourquoi elle a été nommée Babel, parce que là fut confondu le langage de tous les hommes, et Dieu les dispersa de là sur toute la terre. » (1)

En entendant le récit de Moïse, où le sublime éclate de toutes parts, l'esprit est comme ravi en extase, sans pouvoir discerner si c'est un homme qui parle de la sorte, ou si ce n'est pas Dieu lui-même qui ouvre la première page du monde, et nous éblouit du soleil de la vérité.

La simplicité des expressions, le laconisme des phrases, leur énergie, tout y concourt pour le faire regarder comme le résultat de l'inspiration divine. D'un mot l'historien rapporte les traits les plus surprenants de toute puissance, et de l'un il passe à l'autre, puis à un autre encore, et toujours avec la même simplicité, avec la même brièveté, comme si c'était la chose la plus aisée que la création du ciel et de la terre, de la lumière, du soleil et de la lune, des plantes, des animaux, de l'homme, enfin, la création de cet univers qui nous fait nous pâmer d'admiration. Il semble que l'on entende la voix de Dieu qui se joue, pour ainsi dire, dans l'infini domaine de sa toute-puissance, qui fait sortir toutes les grandeurs de la nature d'un simple énoncé de sa volonté, qui d'une seule parole, *fiat*, que ce soit, crée les merveilles que nous ne parvenons

(1) Genèse, chap. XI.

même pas à concevoir, et qui prouve qu'il ne lui est pas plus difficile de créer les mondes, que de concevoir l'idée de les tirer du néant.

Qui donc aurait pu imaginer la sublime simplicité d'une pareille narration ? Tout y est surhumain : ces traits si faciles de lumière et de génie, ces paroles que nous pourrions appeler toutes puissantes, ces caractères exclusifs, ces qualités qui distinguent le style de la Genèse, tout nous annonce qu'au-dessus de la main de l'homme qui écrivait, se trouvait le doigt de Dieu qui dirigeait sa plume.

Mais si les termes seuls dans lesquels commence le premier livre du monde nous font voir en Moïse un homme inspiré par le suprême auteur lui-même des merveilles qu'il racontait, arrêtons-nous un instant à considérer son histoire sous un aspect bien différent, sur le terrain de la science.

Les principaux faits de ce que nous appelons aujourd'hui *cosmogonie de Moïse*, mais qu'on pourrait et devrait appeler simplement cosmogonie (1), peuvent se réduire aux points suivants que nous extrayons de la lettre du texte que nous avons ci-dessus transcrit.

Le monde n'a pas été incréé. Dès le principe Dieu était, et par un acte de sa volonté, il a créé le ciel et la terre. Il fit ensuite, dans un premier jour, la lumière; dans un second, le firmament; dans un troisième, il donna à la terre la vertu productrice des plantes; dans un quatrième jour, il fit les astres; dans un cinquième, les poissons et les oiseaux; dans un sixième, les animaux terrestres, et il finit par former l'homme, en lui donnant l'empire de toute la terre. Plus de mille six cent cinquante-six ans s'étaient écoulés, lorsque Dieu punit les péchés des hommes

(1) Il n'y a, en effet, que Moïse qui explique ou qui raconte, *dans toutes ses parties*, ce grand fait de la création de l'univers. (*Note du traducteur.*)

par le déluge, et les eaux couvrirent la terre durant cent cinquante jours (outre les quarante pendant lesquels la pluie était tombée). Noé et sa famille et les animaux qu'il renferma dans l'arche échappèrent seuls à ce cataclysme. Les fils de Noé propagèrent l'espèce humaine, et bientôt devenus nombreux, ils se réunirent, avant de se séparer, dans les plaines de Sennaar et se mirent à élever une ville et une tour fort haute. On ne connaissait alors qu'une langue, et Dieu irrité de la pensée qui les avait portés à entreprendre cet ouvrage, confondit alors leur langage, pour qu'ils ne s'entendissent plus, et ils furent ainsi forcés de cesser leur construction et ils se dispersèrent dans toutes les régions. Cette dispersion eut lieu après l'an 1800 du monde. Plus de 4000 ans se sont écoulés depuis, de sorte que, selon l'origine que Moïse fixe au monde, il n'a qu'un peu plus de 6000 ans d'existence.

Précisons, avant tout, ce que nous démontre la raison relativement à l'origine qu'a eue le monde, suivant Moïse, et comparons-le avec les systèmes les plus en vogue parmi les anciens philosophes, et que n'ont pas dédaigné d'adopter en partie les incrédules modernes.

Il faut se rappeler que la religion ne rejette rien de ce qui dépend du domaine de la raison : loin de là, elle est sa meilleure auxiliaire, elle est un guide bienfaisant qui la précède, illuminant sa route de divines splendeurs, et éclairant sa marche avec un flambeau, aux lueurs duquel la raison voit clairement l'espace qu'elle peut parcourir, et le point où elle doit savoir s'arrêter et dire : « c'est pour rester fidèle à mes propres lois que je ne dois pas m'avancer plus loin ; j'ai foi, et je crois en ce qui se trouve plus loin.» Puisqu'il en est ainsi, examinons.

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Par ces quelques paroles, si simples et à la fois si exactes et si profondes, Moïse démontre que le monde n'existant pas auparavant, a commencé lorsque Dieu voulut le tirer

du néant, c'est-à-dire que Dieu étant exclusivement celui qui était ou qui existait, il créa, il fit de rien le ciel et la terre, lorsque telle fut sa volonté. Pour Dieu il n'y a point de commencement; le commencement n'existe que pour la créature. (1)

C'est contre cette pierre angulaire de l'édifice religieux que viennent se briser dans leur base tous les systèmes qu'ont imaginés les hommes; à ce simple exposé de Moïse, on ne peut opposer aucune théorie qui satisfasse plus complètement aux exigences de la critique la plus approfondie.

Il y a un Dieu, un être qui existe par lui-même dès l'éternité, il y a une chose la plus excellente et la plus admirable, qu'on ne saurait exprimer par la parole ou atteindre par la pensée : voilà ce qu'écrit Moïse dans ses premières lignes. Et n'est-il pas certain que, de toutes parts et en toutes choses, nous voyons imprimé le sceau qui nous démontre l'existence d'un être suprême qui renferme et possède dans sa propre essence l'infini en puissance, en sagesse et en justice? Il n'entre pas dans notre sujet de rapporter ici toutes les preuves incontestables qui démontrent l'existence de Dieu : il nous suffit de faire observer que le monde a toujours admis cette vérité fondamentale, et que partout, de l'assentiment unanime et constant de tous les peuples, on peut au moins conclure que l'idée de Dieu est évidemment exacte, et que loin de répugner, elle est la plus raisonnable, puisqu'elle est celle qu'a d'abord et toujours conçue la raison de tous les hommes. Les erreurs idolâtriques, dans lesquelles nous avons vu et nous voyons encore beaucoup de nations plongées, loin de détruire cette idée, viennent la confirmer et la fortifier : car si elles se sont grossièrement trompées dans la manière de concevoir la divinité, n'est-ce pas nécessairement parce

(1) Comme on l'a fort bien dit, en effet, Dieu *est éternellement actuel*. (*Note du traducteur*.)

qu'elles ont toujours conçu qu'il devait y avoir un Dieu? L'athéisme a été par conséquent la plus grande des exceptions, par cela même qu'il a été l'idée la plus absurde, la plus contraire à la raison qui ait pu se présenter à l'esprit humain.

Le monde a été créé par Dieu. Cette seconde vérité, que l'historien sacré ne sépare point de la première, est si évidente par elle-même, si conforme à la raison, que ce qui nous répugne c'est de supposer que la matière soit indépendante, qu'elle ait toujours existé; car, en ce cas, ou elle renferme en son sein la vertu créatrice, et alors elle est Dieu, ce qui est absurde ; ou elle a reçu l'existence du dehors, et alors on revient à reconnaître qu'il y a au-dessus de la matière *une chose supérieure* qui l'a créée. La vérité jaillit de toutes parts. (1)

Les systèmes des philosophes les plus célèbres, en nous permettant de suivre les énormes aberrations dans lesquelles s'est lancée la raison humaine, font encore briller d'un plus vif éclat la vérité que Moïse a consignée dans une seule phrase.

Nous devons poser ici un fait important : c'est que plus haut on fait remonter ses investigations dans l'antiquité, plus on trouve une analogie frappante entre les doctrines religieuses des peuples et la vérité de la révélation primitive conservée principalement par le peuple choisi, le peuple

(1) La raison n'aurait jamais pensé à nier la création du monde en s'appuyant sur l'axiome *ex nihilo nihil*, s'il n'y avait eu des hommes croyant déjà, comme une vérité, comme un dogme religieux, que le monde a été créé du néant. Cette vérité, ce dogme, ils n'ont pu l'inventer, mais seulement l'apprendre, le recevoir; et de qui? sinon de Dieu même, premier instituteur du genre humain, comme il en est le créateur. Et pourquoi les hommes n'ont-ils pu inventer par leur raison le dogme de la création, tel que le présentent les livres-saints? Parce que ce dogme paraît incompréhensible, et parce que la raison n'invente pas ce qui la dépasse. Si aujourd'hui nous pouvons nous rendre compte des rapports de ce dogme avec les attributs de l'être infini, c'est parce que la révélation divine nous a fourni la première idée d'une création pareille. — Conférences du P. Ventura. (*Note du traducteur.*)

hébreu. C'est ainsi que les plus anciennes notions qu'on ait pu recueillir sur l'Inde, sur la Chine, sur l'Egypte, témoignent toutes clairement que la tradition de l'existence de Dieu, de la création du monde, de la chute du premier homme et de beaucoup d'autres vérités, ne s'était point entièrement éteinte chez leurs habitants, et qu'au milieu des erreurs qu'ils avaient mêlées à leurs doctrines et à leurs croyances, il restait toujours quelque chose qui indiquait la commune origine du genre humain. Il y a une raison philosophique par laquelle tout cela s'explique; car, à moins de tomber dans l'hypothèse absurde de l'éternité du monde, il est évident que, du moment où l'on reconnaît qu'il a commencé, plus on remonte le cours des âges qui nous ont précédés, plus on doit s'approcher de ce commencement, c'est-à-dire de l'unité. C'est pourquoi il y a eu des sages qui en sont venus jusqu'à penser que *les choses devaient être plus vraies à mesure qu'elles étaient plus anciennes*.

Nous développerons plus tard ce sujet en parlant des traditions. Quant à présent, il suffira pour notre dessein de jeter un coup d'œil sur les systèmes des philosophes de la Grèce, que nous pouvons appeler la mère de la philosophie. (1)

Thalès de Milet, le plus ancien de tous, qui vivait plus de six siècles avant notre ère, croyait que le principe de toute chose était l'eau, laquelle fécondée par Dieu avait

(1) Les Perses, les Indous et les Egyptiens eux-mêmes avaient un système de cosmogonie beaucoup plus complet que les philosophes de la Grèce, aux opinions desquels (pour la plupart) on ne saurait même proprement donner ce nom. Nous ne chercherons pas à suppléer à cette lacune par des notes qui exigeraient un trop long développement. Disons seulement que les idées, les traditions, les livres de ces peuples plus anciens et plus nombreux, méritent tout autant l'attention de l'histoire et de la philosophie, que les rêves et les élucubrations de quelques penseurs de la Grèce : ce qui a influé sur une plus grande partie de l'humanité, voilà, selon nous, ce qui a droit à un plus haut intérêt; car quant à la valeur réelle des différents systèmes de l'erreur, elle est, au fond, presque toujours identique. (*Note du traducteur*.)

produit le monde. Nous ne savons sur quoi pouvait se fonder ce philosophe, pour attribuer à l'eau une existence éternelle. Cela peut-il se concevoir autrement qu'en poussant l'aveuglement de l'erreur jusqu'à confondre l'eau avec Dieu, et dire que l'eau est Dieu?

Anaximène, au contraire, assigna à l'air le rôle que Thalès avait prêté à l'eau, et bientôt Pythagore vint soutenir qu'il y avait une unité composée de nombreuses unités, et qui comprenait bien ce principe, en tirait cette conséquence, que Dieu était une ame répartie dans tous les êtres de la terre.

Platon lui-même, le philosophe du plus pur spiritualisme, Platon qui parfois s'éleva si haut, que l'on a eu des raisons de croire qu'il a pu, dans ses voyages, puiser quelques idées et quelques connaissances chez le peuple juif (1), n'a pas laissé non plus de prétendre parfois que le monde, le ciel, les astres, les ames, tout enfin était Dieu (2). Aristote aussi, indécis comme son maître, tout en reconnaissant qu'il y avait un Dieu supérieur au monde qu'il se chargeait de gouverner et de conserver, a cru pouvoir affirmer tantôt que le monde, tantôt que le soleil était Dieu, donnant ainsi lieu à ce qu'on pût dire de lui ce que l'on a dit aussi de Platon, à savoir *qu'il serait bien long de compter ses tergiversations.*

Si telles étaient les opinions de ces penseurs fameux, il ne faut pas s'étonner qu'il y ait eu un Xénocrate qui

(1) « De Platon naquirent dix sectes diverses, dit-on. Aussi, à mon gré, jamais instruction ne fut titubante et rien assévérante, si la sienne ne l'est... Il dit tout détroussément en sa république que, pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les piper. (Montaigne, *Essais*, livre 2, chap. XII. » Voir aussi le Timée et les lois. (*Note du traducteur.*)

(2) Voir à cet égard saint Augustin (*Cité de Dieu*, t. II, liv. VIII) et saint Clément (*Exhortatio ad gentes*, C.VI, et *Stromata*, lib. I). Voir aussi *Revue contemporaine*, tome XIII et tome XXII.) Justin, martyr (orat. parænet. ad gentes. Origène (contra Celsum lib. VI). Eusèbe (de præpar. Evangel. lib. II). Saint Ambroise (Serm. 18, in psalm. 118). (*Note du traducteur.*)

disait qu'il y a huit dieux, et de nombreux Stratons qui trouvaient le caractère de la divinité dans le mécanisme de la nature.

Pour terminer cette revue, nous indiquerons quels étaient les systèmes de deux sectes célèbres, les Stoïciens et les Epicuriens, qui ont comme résumé tous les systèmes de la philosophie païenne sur la formation du monde.

Les Stoïciens soutenaient que la nature ou la matière avait toujours existé, et qu'il y avait en elle une partie intelligente, qui avait donné leur forme aux êtres matériels privés d'intelligence. Cette partie intelligente qu'ils appelaient *ame du monde*, était le feu de l'éther, *un feu plastique*, qui pénétrait et engendrait toutes choses. Ce système aboutissait à tout diviniser, parce qu'en tout il y avait une étincelle de ce feu, principe vivifiant des êtres, et il concluait par la négation de tout être immatériel et conséquemment de la liberté, et par la proclamation du *destin* ou du fatalisme. (1)

Les Epicuriens commençaient par établir qu'il n'y avait que *des corps et le vide ;* les corps formaient le ciel et la terre, ce qu'ils appelaient *le monde;* le vide consistait dans les espaces infinis qu'ils supposaient entourer le monde. C'est à cet ensemble qu'ils donnaient le nom d'*univers*. Ces principes posés, ils disaient que le vide avait éternellement été plein d'*atomes* (particules de matière, de mille figures diverses, mais indivisibles, et si exiguës qu'elles étaient imperceptibles à l'œil), et que la rencontre ou l'union fortuite de ces *atomes* avait formé le monde. Leur conception d'un *vide infini* avec une si

(1) C'est un système qui, comme l'a fort bien dit le P. Ventura dans ses *Conférences*, admet un mouvement perpétuel sans un moteur, une multitude prodigieuse d'ouvrages sans un ouvrier, une série interminable d'effets sans une cause. (*Note du traducteur.*)

prodigieuse multitude d'atomes les conduisit à supposer encore que d'autres mondes existaient, outre celui que nous connaissons, également formés par la combinaison fortuite de ces *particules volantes.* (1)

Après avoir examiné tant de systèmes contradictoires, dont le seul exposé suffit pour nous en faire apprécier toute la monstruosité et toute l'incohérence, nous pouvons assurément nous écrier avec Montaigne : « fiez-vous à votre philosophie : vantez-vous d'avoir trouvé la fève au gâteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques. » (2)

En effet, ce ne sont pas eux qui ont trouvé *la fève au gâteau* (3), car Moïse la possède et la garde à lui tout seul. Pendant que les philosophes se sont perdus dans un labyrinthe d'obscurités pour venir nous gratifier en dernier terme et comme résultat final de leurs travaux, de *l'existence éternelle de la matière et de l'intelligence dans la matière*, Moïse déchire le voile et dit : *au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* De quel côté se trouve la vérité ? Qu'est-ce qui est le plus raisonnable ? La raison humaine peut-elle sans se dégrader, sans se ravaler à la condition des êtres matériels et insensibles, sans confondre

(1) Le système de Zénon était le panthéisme par animation, celui des Védas, le panthéisme par émanation, celui de Zoroastre, le panthéisme par génération. Les néoplatoniciens opposèrent au christianisme naissant un panthéisme mystique et idéaliste, dont la dernière expression était une unité absolue, source des émanations éternelles qui donnaient la vie à tous les êtres de l'univers. (*Note du traducteur.*)

(2) Essais, livre II, chap. XII. — Tout ce chapitre de Montaigne est fort intéressant. Il y reproduit, dans *ce vieux langage françois* où sont enfouis tant de trésors (dont il serait utile de profiter pour rajeunir notre langue, soit dit en passant), une partie intéressante du traité de Cicéron *sur la nature des lieux* et de la *Cité de Dieu* de saint Augustin. (*Note du traducteur.*)

(3) L'auteur n'a pas cru pouvoir présenter à ses lecteurs cette image d'une espèce de banquet auquel Montaigne semble nous montrer les philosophes réunis, *mangeant le gâteau de la science*, et se flattant tous de trouver dans leur part *la fève de la vérité*. Il a traduit *la fève au gâteau* par la *pierre philosophale*. Il est vrai aussi que les *philosophes* ne sont guères plus avancés que les *alchimistes.* (*Note du traducteur.*)

tout ce que nous voyons, sentons et connaissons, se défendre de reconnaître et de confesser que ces paroles de Moïse sont la véritable « fève à gâteau » de Montaigne, et qu'elles contiennent la vérité qui nous est enseignée par la bouche même de Dieu ?

Toutefois faisons encore un pas en avant sur ce terrain, le dernier que puisse faire la raison. La fureur de tout savoir, si nous pouvons nous exprimer ainsi, qui a égaré certains hommes, ne s'est pas contentée de ce qu'a révélé Moïse, et semble avoir voulu trouver un motif de légitimer leur incrédulité, dans l'impossibilité de comprendre le *comment* de la première vérité qu'établit dans son livre l'historien sacré. Méprisant le plus sage des conseils, qui nous apprend qu'*il faut croire pour pouvoir savoir*, le philosophisme veut avant tout savoir, et dit : *ma raison a le droit de connaître, et Moïse ne satisfait pas à ce droit : qu'y avait-il avant cette création ? Comment Dieu existait-il dès toute éternité ?...* Arrêtons-nous ; nous sommes arrivés aux limites de la raison, nous touchons au domaine sur lequel s'élèvent les augustes demeures de *la foi*. Mais à cette question impertinente des impies, à ces prétentions déraisonnables dans lesquelles se réfugient, comme dans un dernier retranchement, les gens à qui il ne convient pas sans doute qu'il y ait une vérité éternelle, qui sonde leur cœur et qui leur demande à eux-mêmes, dans un compte rigoureux, comment ils l'ont dirigé, il y a une réponse extrêmement facile pour tout homme qui pense de bonne foi ; la voici : le désir de savoir le comment de la création et de l'existence éternelle de Dieu, est ce qui a donné pour résultat les monstrueux systèmes philosophiques dont nous avons fait plus haut l'exposé, de sorte que, en voyant ce résultat, en voyant que lorsqu'il veut faire un pas de plus sur ce terrain, l'homme ne produit rien qui ne soit absolument absurde, nous pouvons en inférer avec fondement que ce terrain n'est pas celui de la raison humaine, que l'homme s'y trouve privé

les moyens et des éléments nécessaires pour pouvoir exercer son intelligence. Et en effet, est-il possible que le fini comprenne l'infini ? Pour que la créature comprît le créateur, ne faudrait-il pas qu'elle se trouvât à la même hauteur que le créateur ? La raison elle-même nous enseigne aussitôt que les moyens et les élements manquent, qu'*il n'est pas raisonnable* que l'homme puisse par lui-même s'élever sur ces sommets et rien voir dans ces splendeurs, et qu'il y a réellement folie à exprimer un pareil désir. Le silence de Moïse sur ce point est une marque de sagesse et une preuve de vérité : les paroles ici ne sont plus qu'orgueil et démence, vanité et impuissance. On voit donc combien nous sommes autorisé à dire qu'il y a là un terrain fermé à la raison, un terrain dans lequel la foi seule pénètre. C'est ainsi que quand le catholique dit : *oui, j'ai foi, je crois en ce qui se trouve au delà*, il montre un sens véritablement philosophique, qui devrait faire rougir de honte ces infortunés *rationalistes* qui pullulent dans le monde. (1)

Mais suivons l'historien sacré dans un autre ordre de raisonnements. Si le récit de Moïse forme comme la base sur laquelle est appuyé le symbole des croyances du christianisme (2), et qu'il ne soit jamais venu à l'esprit d'aucun croyant de mettre en doute sa cosmogonie, il n'a pas manqué de libres penseurs, chétifs esprits, malgré leur présomption et leur prétendue force, qui, se retranchant derrière quelques faits historiques et de superficielles con-

(1) Citons quelques paroles d'un écrivain longtemps hostile à la religion : « On n'a pas assez remarqué que les affirmations de l'idéalisme ne s'adressent pas au raisonnement et ne peuvent se passer de la foi. Les affirmations échappent à toute démonstration, et ce n'est que par un acte de foi qu'on peut s'y élever. N'y a-t-il pas là quelque analogie avec ce qui se passe dans l'ame du chrétien qui contemple et adore les mystères de l'Evangile ? (Lerminier, *Revue contemporaine*, nº de novembre 1855. (*Note du traducteur.*)

(2) Il est entendu qu'en disant christianisme, nous ne donnons pas à ce mot un autre sens que celui de catholicisme, parce que nous ne croyons pas que hors du catholicisme il y ait un véritable christianisme.

naissances des lois du monde physique, ont dirigé leurs batteries contre Moïse, et ont cherché à démolir son œuvre et à prouver la fausseté de ses paroles, pour pouvoir se livrer en conséquence, ce qui était leur principal objet, aux attaques les plus passionnées et les plus acharnées contre la religion de Jésus-Christ.

En effet, en commençant par la chronologie, ils ont prétendu que les tables astronomiques de l'Inde, les annales de la Chine et les monuments de l'Egypte donnaient à ces contrées une antiquité antérieure de plusieurs milliers de siècles à celle que Moïse assigne au monde. Relativement à l'ordre dans lequel l'historien sacré rapporte la création, ils ont cru pouvoir tourner en ridicule l'existence de la lumière avant celle du soleil. Ils se sont aussi moqués du fait du déluge, le traitant de fable, joignant à leurs raisons tirées de l'incompréhensibilité physique, les plus étranges sarcasmes, par suite de la découverte du Nouveau-Monde, et les objections les plus spécieuses, fondées sur les inondations partielles d'anciens continents. Et enfin, pour contester l'unité de la race humaine dans les plaines de Sennaar, la confusion des langues, et la dispersion de tous les hommes à travers tous pays, ils ont cru qu'il suffisait, par exemple, de signaler des différences entre les blancs et les noirs, les Chinois et les Hottentots, les Lapons et les Américains, les Grecs et les Ethiopiens, pour en conclure qu'*il fallait être aveugle*, suivant l'expression de Voltaire, pour ne pas voir qu'ils constituent des races entièrement distinctes. Et par suite, ils qualifiaient d'absurde l'unité de notre espèce en la personne de Noé, et l'événement de la tour de Babel.

Chose digne de remarque! pour secouer le joug des croyances religieuses, l'homme s'attache toujours à des opinions fabuleuses. C'est ainsi que les incrédules sont devenus les plus crédules des hommes, car pour s'arroger le droit de se railler de la créance des fidèles, ils ont été

obligés d'ajouter foi aux apparences les plus trompeuses et aux indications les plus superficielles. L'homme en est réduit à ce rôle, lorsqu'il prétend étouffer les cris de la conscience, pour donner plus libre carrière à ses caprices : il exalte l'empire de la raison, il s'élève en son nom contre la doctrine religieuse, il se moque du troupeau des croyants, au nom de ce qu'il appelle *les droits sacrés de la raison*, et aussitôt il vient humilier, il vient sacrifier ces mêmes droits devant un monument dont il n'examine que l'extérieur, devant une histoire dont il ne creuse pas les profondeurs, devant quelques nations dont il ne connaît pas l'origine, devant quelques impressions dont il ne prend nul souci de vérifier la cause. Comment peut-on invoquer la raison avec tant de véhémence, et n'en faire aucun usage, lorsqu'il s'agit d'accueillir des objections contre la religion ? Oui, en vérité, *il faut être aveugle*, tout à fait aveugle, pour ne pas croire à Moïse, et pour s'en rapporter, par contre, aux plus légères apparences. (1)

De ce qu'une chose ne se comprend pas, il ne peut s'ensuivre qu'elle ne soit pas certaine (2). Nous sommes

(1) On sait que Voltaire, niant le déluge, expliquait la présence des coquillages marins au haut des Alpes, par l'affluence des pèlerins qui les y avait déposés : « Vous croyez certains faits ou à certains témoignages, disait La Mennais aux philosophes (*Essai sur l'indifférence*, tome IV, chap. XXXII) ; vous rejetez d'autres faits ou d'autres témoignages ; et ces témoignages que vous rejetez, sont plus nombreux, plus constants, c'est-à-dire offrent plus de motifs de croyance que ceux auxquels vous déférez. Si les premiers sont incertains, ceux-là nécessairement le sont davantage. Vous y croyez pourtant, et vous y croyez contre la raison, puisqu'il est absurde qu'après avoir rejeté comme insuffisant un motif de croire, on croie sur un motif plus faible... Ah ! c'est que dans le premier cas, vous voulez croire, et dans l'autre vous ne le voulez pas. (*Note du traducteur.*)

(2) Citons encore M. Lerminier : « *on confond trop souvent* la faculté d'imaginer et la faculté de concevoir. Qu'est-ce qu'imaginer, sinon de représenter, dans son ensemble ou dans ses parties, un objet sensible qu'on a vu ou qu'on pu voir? Et qu'est-ce que concevoir, sinon saisir par l'intelligence le rapport, l'équation entre ce qu'on affirme d'une chose, ou la chose elle-même ? On imagine donc que les choses matérielles, on ne conçoit que les choses intellectuelles.... Ce n'est pas l'imagination, c'est la raison qui conçoit que la seule raison adéquate, la seule raison suffisante de l'existence du monde, est

entourés de toutes parts de mystères que nous offre ce que nous appelons communément la nature ; de ces mystères nous ne savons rien, et pourtant il nous est impossible de les nier ; ainsi nous ne nions pas qu'un arbre croisse, bien que nous ignorions comment s'accomplit le phénomène. Eh ! nous comprenons-nous nous-mêmes ?... Et pourtant malgré notre ignorance, nous nous gardons bien de faire rire nos semblables en poussant la niaiserie jusqu'à nier notre propre existence. Nous anticipons cette observation pour en conclure, en bonne logique, que de ce que *nous ne comprenons pas* tout ce que dit Moïse, il ne résulte pas qu'il n'ait pas dit la vérité ; car pour cela, il serait indispensable que *nous comprissions* le contraire de ce qu'il a rapporté. Et l'homme est-il arrivé à des connaissances distinctes et opposées aux faits que rapporte Moïse? C'est ce que nous allons voir.

L'édifice élevé par Moïse est admiré par la science humaine elle-même. Quand la terre a été inondée de ce nouveau déluge de l'incrédulité, les savants se sont enfoncés dans son sein ; ils ont creusé, si l'on peut s'exprimer ainsi, les plus profonds abîmes de l'antiquité partout en quête de découvertes et de renseignements, ils se sont courbés sur les débris des monuments, pour en peser la poussière ; ils sont descendus dans les entrailles du globe, pour en surprendre les secrets : historiens, archéologues, physiciens, géologues, chimistes, astronomes, tous se sont lancés avec une incroyable ardeur sur cet immense océan de la science, et croyez que tous ne cherchaient pas tant à se garantir *du déluge*, qu'à ouvrir eux-mêmes de *nouvelles cataractes*, pour submerger sous les flots l'indestructible édifice. Mais en définitive quel a été le résultat de tous ces travaux ? quel a été le fruit de

dans la toute puissance de Dieu qui l'a créée du néant, que le grand problème ne peut admettre d'autre solution raisonnable ; et dès lors, ce dogme divin nous devient intelligible, autant que l'opération d'une vertu, d'une puissance infinie peut être saisie par un entendement fini. (*Note du traducteur.*)

toutes ces veilles ? Quelle est la doctrine qui s'est dégagée triomphante des investigations et des progrès des sciences?

Apprenons donc que les tables astronomiques ne datent que du septième siècle de l'ère chrétienne, et que la plus haute antiquité que puissent revendiquer les Indiens est de 3800 ans (400 ans après la dispersion qui eut lieu dans les plaines de Sennaar) ; que les anciennes dynasties des Egyptiens (dont la chronologie concorde exactement avec le récit de la Bible) sont fabuleuses, tout comme les annales de la Chine, qui ne peut faire remonter ses origines au delà des temps de Yao et de Chun, ses fondateurs, à plus de 1990 ans environ avant Jésus-Christ, également âge primitif de l'Inde ; apprenons qu'il existe un fluide extrêmement subtil, dont les vibrations produisent la lumière, et que cette lumière a pu et dû précéder le rayonnement de celle qui émane du soleil ; qu'il faut reconnaître l'antériorité de l'existence des végétaux à celle des animaux, et de l'existence des animaux à celle de l'homme, et c'est précisément l'ordre dans lequel Moïse raconte la création ; que la grande catastrophe du déluge est un fait notoire et incontestable, que les travaux géologiques ont élevé au rang des faits les mieux prouvés ; enfin, que les différences des races sont des faits accidentels, qu'on parvient facilement à tout enchaîner pour démontrer l'unité de l'espèce (1), c'est-à-dire l'une des plus grandes idées qui dominent l'histoire de l'humanité ; et que les langues elles-mêmes accusent, par leur filiation, une origine commune ; car, après s'être livrés aux études les plus approfondies sur ce point important, tous les linguistes ont établi l'affinité réelle de tous les idiomes, affinité telle qu'on peut en conclure rigoureusement l'existence d'un idiome primitif et unique. (2)

(1) La diversité des races est un fait purement physiologique. (*Note du traducteur.*)

(2) Cette affinité incontestable entre les deux mille langues et les cinq mille idiomes que parle la race humaine, acquerra chaque jour un nouveau degré

A la vue de ce résultat que viennent de concert nous apporter aujourd'hui toutes les sciences, on reconnaît forcément avec Buffon, que la description de Moïse est une narration exacte et philosophique de la création (1); avec Linnée, qu'il est matériellement démontré que Moïse n'a pu écrire sans être inspiré par l'auteur même de la nature (2); avec Cuvier, que l'exactitude de la Cosmogonie de Moïse se confirme tous les jours d'une manière admirable, parce que les observations géologiques les plus récentes s'accordent parfaitement avec la Genèse (3); avec Demerson, que nous ne pouvons trop remarquer l'ordre merveilleux décrit par l'historien inspiré d'en haut (4); avec de Férussac, qu'il n'y a pas aujourd'hui un géologue qui ne doive sourire de pitié, en entendant les arguments qui ont été avancés contre la Genèse (5), et enfin pour ne pas faire de citations interminables, avec de Serres, que loin d'être en opposition avec le progrès des sciences physiques, l'Ecriture leur prête son appui et son autorité. (6)

de certitude. Mais quand même elle n'existerait pas, cela ne prouverait rien contre l'unité de l'espèce, attendu que le fait de la non-affinité s'expliquerait *historiquement* par celui de la confusion des langues à Babel. Toutefois, cette affinité est une preuve de plus que Dieu a voulu donner en faveur de la vérité. (*Note du traducteur.*)

(1) Théorie de la terre, art. 2.

(2) Curios. naturæ, § VI, Amæn. Acad. Dissert. XVII.

(3) Voir l'Université catholique, avril 1830.

(4) Histoire naturelle du globe.

(5) Bulletin universel des sciences, tome X, nº 139.

Toutes ces citations se trouvent également dans les Études philosophiques de M. Nicolas, où nous avons pris les indications qui précèdent. (*Note du traducteur.*)

(6) Cosmogonie de Moïse.

Qu'on me permette de citer encore les paroles d'un des hommes de notre siècle qui savent le mieux allier le zèle et l'amour de la science, dont il est l'un des plus illustres représentants, avec la simplicité de la foi chrétienne, dont il est l'un des enfants les plus soumis : « cultiver avec ardeur les sciences abstraites et les sciences naturelles, décomposer la matière, dévoiler à nos regards surpris les merveilles de la nature, explorer, s'il se peut, toutes les parties de cet univers; fouiller ensuite les annales des nations, les histoires des anciens peuples; consulter sur toute la surface du globe les vieux monuments des siècles passés : loin d'être alarmé de ces recherches, je les encouragerai de mes

N'est-il pas réellement admirable qu'ayant écrit il y a
is mille cinq cents ans, Moïse soit aujourd'hui le maître
nos naturalistes les plus habiles? C'est que la *vérité* ne
it jamais être contredite par la science; il n'y a que la
esse science, il n'y a que l'erreur qui puisse oser démen-
la révélation.

II. — LE PÉCHÉ ORIGINEL ET LA RÉDEMPTION.

De l'explication de l'ordre physique passons à celle de
·dre moral, qui est celui dans lequel on peut mieux
sir le lien intime qui rattache le christianisme au
laïsme.

Ecoutons Moise :

« Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la
re, et il répandit sur son visage un souffle de vie, et
omme eut une ame vivante.

« Or le Seigneur avait planté dès le commencement un
din de délices : il y plaça l'homme qu'il avait formé.

« Et le Seigneur fit sortir de la terre toute sorte d'ar-
es beaux à voir et dont les fruits étaient doux à manger :
milieu du jardin était l'arbre de vie et l'arbre de la
ence du bien et du mal.

« Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le
din d'Eden, pour le cultiver et le garder.

« Et le Seigneur fit à l'homme un commandement, lui
sant : tu peux manger de tous les fruits du jardin; mais

rts et de mes vœux. Je ne craindrai pas que la vérité se trouve en contra-
tion avec elle-même, ni que les faits, les documents par vous recueillis,
ssent jamais n'être pas d'accord avec nos livres sacrés. (M. A. Cauchy, Quel-
s mots adressés aux hommes de bon sens). — (*Note du traducteur.*)

ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort.

. . . .

» Adam et sa femme étaient tous deux nus, et n'en rougissaient point.

» Or le serpent dit à la femme : pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres de ce jardin ?

» La femme lui répondit : nous mangeons du fruit des arbres de ce jardin ; mais pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a commandé de n'en point manger et de n'y point toucher, de peur que nous ne mourions.

» Le serpent répondit à la femme : assurément vous ne mourrez point de mort ; car Dieu sait que, le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.

» La femme vit donc que ce fruit était bon à manger et beau à voir, et d'un aspect désirable ; et elle en prit et en mangea, et elle en donna à son mari qui en mangea comme elle.

» Et les yeux de l'un et de l'autre furent ouverts, et lorsqu'ils connurent qu'ils étaient nus, ils entrelacèrent ensemble des feuilles de figuier, et s'en firent des ceintures.

. . . .

» Mais le Seigneur Dieu appela Adam et lui dit : où es-tu?

» Adam répondit : j'ai entendu votre voix dans le jardin, et comme j'étais nu, j'ai été saisi de crainte et je me suis caché.

» Alors Dieu lui dit : qui t'a appris que tu étais nu ? tu ne peux le savoir, à moins que tu n'aies mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger.

» Adam répondit : la femme que vous m'avez donnée our compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en i mangé.

» Et le Seigneur Dieu dit à la femme : pourquoi as-tu ait cela? Elle répondit : le serpent m'a trompé, et j'ai nangé de ce fruit.

» Le Seigneur Dieu dit alors au serpent : parce que tu ; fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes s bêtes de la terre; tu ramperas sur le ventre et tu mangeras la poussière durant tous les jours de ta vie.

» Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta stérité et la sienne; elle te brisera la tête et tu chercheras a mordre au talon. » (1)

Moïse rapporte ensuite la sentence que fulmina le Seigneur contre nos premiers parents; puis il continue l'histoire du monde, et lorsqu'il arrive au temps d'Abraham, dit :

« Or le Seigneur dit à Abraham : sors de la terre de ta renté, et de la maison de ton père, et viens en la terre le je te montrerai.

(1) Genèse, ch. II et III.— *La postérité* de la femme n'a pas été mordue qu'au on et Dieu n'avait pas à signaler une exception en faveur du futur Rédemeur, c'est donc la femme qui devait un jour briser la tête du serpent, qu'il ait *chercher à mordre*, INUTILEMENT *chercher à mordre*, c'est-à-dire Marie *vierge qui devait enfanter le Sauveur*. Voilà le dogme de l'Immaculée nception que l'Eglise vient de promulguer 6000 ans après que cette parole vine a été prononcée. Le poète Prudence a élégamment exprimé cette docne au V[e] siècle : « La cause de l'antique et irréconciliable haine du serpent et l'homme, c'est que la vipère est maintenant écrasée sous les pieds de la feme. La Vierge d'enfanter un Dieu triomphe de tous les poisons. Repliant sur i-même sa croupe tortueuse, qu'il ne peut dérouler, le serpent désarmé vomit son virus impuissant sur le gazon verdâtre comme des anneaux athemerinon, hymnus ante cibum). » Aussi, ne saurions-nous admettre la aduction si contraire au texte de Genoude, qui dit : « *tu la blesseras insiieusement au talon* : » aussi nous permettons-nous de rejeter celle même du rand Bossuet, qui a évidemment manqué à son exactitude ordinaire, lorsqu'il it dans ses Élévations : « tu lui dresseras des embûches, *et tu la mordras* au lon. (*Note du traducteur.*)

» Et je t'établirai sur une grande nation, et je te bénirai, et je glorifierai ton nom, et tu seras béni.

» Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront, et en toi seront bénies toutes les familles de la terre.

. . . .

» L'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham du haut du ciel, disant : j'ai juré par moi-même, dit le Seigneur... Je te bénirai et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel... et toutes les nations de la terre seront bénies en Celui qui sortira de toi. (1)

Plus tard il plaçe sur les livres de Jacob les paroles suivantes :

» Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et Celui qui sera l'attente des nations. (2)

En écoutant ces paroles de Moïse, notre raison reste comme frappée de stupeur : c'est qu'elle a entendu sur beaucoup de grandes choses un langage mystérieux et profond qui dépasse sa portée.Et sera-ce là un motif pour que nous y refusions créance ? Tout au contraire : car, quoique, en beaucoup de points, nous ne puissions rien y *comprendre*, nous ne *concevons* pas mieux qu'ils ne puissent pas être certains; nous concevons bien plutôt qu'il y a une raison pour qu'ils soient incompréhensibles, attendu que de l'homme à la divinité il y a une distance incommensurable, il y a entre les deux êtres un voile épais qu'il ne peut pas nous être donné de soulever, et que seulement de désirer que ce voile n'existe pas, seulement d'aspirer à ce que la *raison finie comprenne la raison infinie*, c'est, même au point de vue purement naturel une prétention absurde dont doit rougir tout bon philosophe. Par consé-

(1) Genèse, chap. XII et XIII.— (2) Ib., ch. XLIX.

ıent, la profondeur, le mystère qui se trouvent dans plu-
eurs passages du précédent récit de Moïse, sont précisé-
ent le premier motif qui doit appeler notre attention sur
ıe histoire qui s'offre à nous avec des caractères si surpre-
ınts et si merveilleux.

Mais voici un trait de la sagesse et de la miséricorde
finies de Dieu : lui qui a daigné nous révéler par l'organe
Moïse les mystères dont la connaissance nous était né-
ssaire pour la direction de notre conduite en ce monde,
st-à-dire pour savoir notre origine, pour savoir ce que
us sommes et quelle est notre fin, nous a donné aussi la
ulté de comprendre sans peine que ces mystères reposent
r des faits qui sont évidents et qui sont fondés eux-mêmes
r la raison, bien qu'ils lui soient supérieurs. Quel admi-
ble spectacle ! Si le christianisme n'avait pas de mys-
es, il ne serait pas la vraie religion, car il supposerait
e compréhensibilité adéquate entre l'être qui devait être
bjet du culte et ceux qui devaient le rendre; ce qui
pprimerait la grande distance qu'il doit nécessairement
voir et qu'il y a entre le créateur et la créature, entre le
i et l'infini. Ainsi donc, les mystères subsistent, ainsi le
me voile nous dérobe toujours les secrets impénétrables
la divinité; mais il nous est toutefois accordé de pou-
r connaître les faits sur lesquels s'appuient ces mys-
es, afin que, comme disait saint Augustin, nous
tiquions la foi sans que rien nous empêche pour cela
xercer notre raison, et afin qu'il se vérifie que la sou-
ssion à la foi est le ressort le plus puissant pour que
tre raison elle-même s'élève et se développe.

Ineffable commerce entre la raison et la foi ! Grandiose
sublime spectacle que le christianisme seul nous offre,
qui à lui seul démontre la divinité de notre religion !!

Avant de passer à l'examen de ce que nous apprend
ïse, nous pouvons encore faire une autre considération.
ïse a commencé son histoire en racontant le grand

œuvre de la création. Et comment l'a-t-il raconté ? Nous avons déjà vu que la science baisse humblement la tête devant l'autorité de cet homme extraordinaire, de cet écrivain inspiré qui vivait il y a trois mille cinq cents ans. Or donc, si ce fait ne peut manquer de nous émerveiller, si nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que derrière la main de Moïse se trouvait le doigt de Dieu qui la dirigeait, pourrons-nous croire qu'il aura laissé de dire la vérité en ce qui concerne la partie principale de sa narration, l'objet primordial de ses livres, c'est-à-dire les destinées du genre humain ? (1)

Après ces considérations préliminaires, et avec le profond respect d'un fils reconnaissant qui se dispose à recueillir la vérité tombant des lèvres d'un père plein de tendresse, nous pouvons nous aboucher avec l'historien sacré.

Moïse nous dit que Dieu « ayant formé l'homme du limon de la terre, il répandit sur son visage un souffle de vie et lui donna une ame vivante; qu'il le plaça dans un paradis de délices où il vivait, lui et la femme que Dieu avait formée et lui avait donnée pour compagne, dans l'état de la plus pure innocence, sans que la chair se révoltât contre l'esprit, et sans éprouver aucune des amertumes, aucun des ennuis et chagrins de notre vie actuelle ; que Dieu leur imposa le précepte de ne point manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, en les prévenant que s'ils désobéissaient, ils deviendaient sujets à la mort; que la femme ayant été séduite par le serpent (instrument dont se servit l'esprit malin) mangea du fruit défendu, et en fit manger à son époux; qu'à l'instant même ils encoururent la déchéance de leur nature, ils sentirent qu'ils avaient perdu la grâce et l'innocence, ils rougirent de leur nudité, ils connurent la prédominance des passions et la sujétion aux continuelles misères de la vie et à la

(1) M. Nicolas a fait valoir cette considération avec beaucoup de force dans ses excellentes *Études philosophiques*. (*Note du traducteur.*)

mort, enveloppant toute leur postérité dans leur propre ruine; et enfin que Dieu, plein de bonté et de miséricorde, même avant que l'homme se repentît de sa faute, lui promit d'envoyer un Sauveur qui rachèterait le monde et qui serait la grande espérance des nations. »

Il y a trois faits capitaux que nous révèle Moïse. Arrêtons-nous sur chacun d'eux séparément.

Le premier, c'est que Dieu a formé le corps de l'homme du limon de la terre et qu'ayant répandu sur son visage un souffle de vie, c'est-à-dire ayant créé l'ame, l'unit au corps pour lui donner la vie, de sorte que l'homme devint ainsi une ame vivante.

Nous voyons ici marquée la grande différence entre l'ame et le corps, celui-ci formé de la matière, celle-là d'un souffle divin, et partout immatérielle, invisible, impalpable. Et maintenant, Moïse nous dit-il comment s'opéra l'union de deux substances d'une nature si différente? Nous explique-t-il comment se produit le merveilleux phénomène que présente l'action de l'une sur l'autre et la continuité d'une semblable correspondance? C'est ici que gît le mystère : Moïse nous le révèle, mais il ne nous l'explique pas. C'est que la révélation nous suffit pour la direction de notre vie.

Avançons maintenant de quelques pas, et nous verrons que l'homme parvint au moyen de sa raison à comprendre, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, les faits sur lesquels repose ce mystère, mais non le mystère lui-même. Nous voulons dire que nous parvenons à comprendre la vérité de l'existence du mystère, quoiqu'il échappe à notre pénétration. Il ne faut rien de plus, pour que nous nous inclinions devant les paroles de Moïse.

Lorsque le grand Descartes, faisant abstraction de toutes les vérités de la religion, voulut essayer ce dont était capable par elle-même la raison humaine, et imprimer une

nouvelle direction à la marche de la philosophie, le premier fondement qu'il put trouver dans l'ordre des idées, la première vérité qu'il put saisir, pour en faire la base de l'édifice qu'il entreprenait d'élever, ce fut le principe suivant : je pense, donc j'existe. C'est là une vérité de sens intime, et avant Descartes, saint Augustin l'avait déjà formulée, en reconnaissant que tout homme pouvait la proclamer, car il est pour nous comme le jour qu'il y a au dedans de nous-mêmes, un principe pensant, *une chose qui pense*. (1)

Un corollaire du principe de Descartes, et qui est pour la philosophie et pour l'humanité un point sur lequel il ne saurait y avoir de doute, c'est que nous sommes un composé d'ame et de corps, celui-ci matériel, inerte, celle-là, spirituelle et agente de la pensée et de la vie. Maintenant comment se réalise cette admirable société de l'ame avec le corps, comment s'établit cette relation, cette correspondance réciproque de deux principes de nature si opposée, de la matière et de l'intelligence, du caduc et de l'impérissable? voilà ce que personne n'a su.

La meilleure preuve de cette ignorance nous est fournie par l'exemple des plus intrépides génies qui, lorsqu'ils ont tenté si laborieusement d'expliquer les merveilles d'un semblable phénomène, n'ont réussi qu'à grossir la liste, la longue liste des absurdités dans lesquelles est tombée la raison en sortant de son terrain. Tels ont été les fameux systèmes de *l'influence physique*, des *causes occasionnelles* et de *l'harmonie préétablie*.

Conséquemment, par ce que nous connaissons des deux différents principes qui constituent notre être, nous parvenons à comprendre que l'historien sacré a dit la vérité, en nous rapportant ce mystère, que *nous concevons*, bien qu'il ne puisse pas nous être donné de le *comprendre*. Qu'il est vrai de dire que jamais l'homme

(1) Soliloques, livre 2, chap. V.

n'est parvenu à connaître d'autres vérités que celles que nous révèle la religion (1) ! La raison, après mille élucubrations, ne trouve point de repos dans un autre port que celui que lui ouvre la foi ! Nous pourrions les comparer à deux voyageurs, dont l'un suivrait toujours la route directe, tandis que l'autre s'obstinerait à s'engager dans des traverses inconnues. Ainsi notre raison se lance sur une mer ténébreuse, immense, et elle ne rencontre point un lieu d'escale, et elle ne découvre point une passe qui la conduise au terme du repos, jusqu'à ce que la bienfaisante foi, qui a fait tranquillement le tour du monde, daigne prendre le gouvernail et nous montrer le port.

Le second fait, c'est que l'homme, doué d'une ame intelligente et libre, s'est révolté contre le Créateur en transgressant le commandement qu'il lui avait imposé, et qu'il a déchu de l'état de grâce dont il jouissait à l'état

(1) Dans son récent ouvrage sur *la Religion naturelle*, M. Simon se félicite encore des progrès de la philosophie, des conquêtes qu'elle a faites, des résultats qu'elle a obtenus. Nous laisserons répondre Napoléon (Rapport présenté au corps législatif, dans la séance du 5 avril 1802) : « Les savants et les philosophes de tous les siècles ont constamment manifesté le désir louable de n'enseigner que ce qui est bon, ce qui est raisonnable ; mais se sont-ils accordés entre eux sur ce qu'ils réputaient raisonnable et bon ? Depuis les admirables Offices du consul romain, a-t-on fait, par les seules forces de la science, quelque découverte dans la morale? Depuis les dissertations de Platon, est-on agité par moins de doutes dans la métaphysique ? « Il faut le reconnaître, en avouant la faiblesse, l'impuissance, la profonde misère de l'intelligence humaine : le monde durerait cent mille ans, qu'il y aurait encore, aux derniers jours, malgré toutes les démonstrations de la philosophie, et même, malheureusement, malgré toutes les lumières de la révélation, des incrédules, des sceptiques, des matérialistes, des déistes, des panthéistes, et même des athées plus ou moins sincères, tout comme il y en avait jadis et comme il y en a aujourd'hui. C'est que l'homme pourra toujours choisir entre la vérité et l'erreur, et que les passions prévaudront toujours contre la raison abandonnée à elle-même. Tant mieux pour les philosophes qui font exception : mais la masse de l'humanité ne connaîtra et ne goûtera jamais la pure philosophie. « Le peuple, dans son ignorance, a dit l'une des plus tristes victimes de l'orgueilleuse raison (La Mennais, Essai sur l'Indifférence, tom. III, chap. XXI), le peuple est plus sage que les philosophes, parce qu'il ne ferme point les yeux à cette lumière, véritablement naturelle, qui brille au milieu du monde. (*Note du traducteur.*)

de péché, enveloppant dans sa propre ruine tous ceux qui devaient descendre de lui. C'est le dogme du péché originel, clé maîtresse qui explique le plus grand phénomène de la vie humaine, et sans laquelle nous nous trouverions dans le plus effroyable de tous les doutes, dans la plus douloureuse et la plus fatale de toutes les incertitudes. Le mystère, assurément nous ne le comprenons pas, mais nous comprenons le fait sur lequel il s'appuie et qui nous démontre son existence, et nous comprenons également que sans ce mystère du péché originel, nous resterions condamnés à subir un autre mystère plus grand qui empoisonnerait tous nos instants. C'est pour cela que le profond Pascal a si bien dit : « L'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère lui-même n'est inconcevable pour l'homme. » (1)

De même que la terre conserve dans son sein des traces évidentes d'un grand bouleversement physique, du déluge universel, de même notre propre nature nous démontre l'existence d'une autre grande catastrophe d'un genre différent. L'homme est un assemblage de contradictions ; c'est un océan où luttent sans cesse l'esprit et la matière, la tête et le cœur ; on peut dire que ce sont deux hommes qui existent dans chaque homme. D'une part nous aimons l'infini, l'éternel, l'impérissable, et d'autre part nous

(1) Pascal, si rigoureux dans sa langue philosophique, n'a pas voulu dire *incompréhensible* ; il a dit *inconcevable*, ce qui est beaucoup plus fort.

Sans ce mystère, l'homme serait inconcevable, et de plus l'histoire de l'humanité serait incompréhensible. Pourquoi chez tous les peuples ces cérémonies purificatrices, on pourrait presque dire expiatrices, qui accompagnent le mariage, et plus tard la naissance des enfants? Est-ce donc un crime pour la femme de perpétuer l'espèce humaine? Non ; mais en transmettant la vie, elle transmet un héritage à certains égards funeste, elle transmet la responsabilité, la solidarité, la communauté d'une faute héréditaire, et c'est cette pensée solennelle qui couvre comme d'un mystérieux voile de deuil tout ce qui se rattache à l'accomplissement pourtant nécessaire d'une des premières lois de la nature. Or, il est évident que l'humanité n'a pu puiser une idée si extraordinaire que dans la connaissance certaine du fait de la chute originelle. (*Note du traducteur*.)

nous laissons entraîner par les choses les plus fragiles, les plus éphémères, les plus contingentes ; nous voyons le bien, et nous adoptons le mal ; nous connaissons la vertu, et nous penchons pour le vice ; nous connaissons la loi, et nous cherchons à la violer ; nous goûtons la justice, et nous nous rendons criminels ; enfin, il brille au dedans de nous-mêmes un flambeau qui nous montre la beauté de l'humilité, de la continence, de la charité, de la patience, et nous le cachons derrière un écran, à l'ombre duquel nous nous abandonnons à l'orgueil, à la volupté, à l'envie, à la colère. Toujours une lutte constante du corps contre l'ame ! Toujours une guerre acharnée des passions avec l'intelligence !

Il y a encore plus : dans cette lutte de tous les moments, nous avons toujours plus de facilité et plus de propension au mal : la science exige mille peines, l'ignorance aucune ; le travail nous pèse, et la paresse nous plaît; nous devons faire d'énergiques efforts pour atteindre à la vertu, et il suffit de nous laisser entraîner au courant de la nature pour tomber dans le vice ; en un mot, pour suivre les pensées grandes, dignes, nobles, qu'une lumière intérieure nous inspire, nous avons besoin d'un courage héroïque, nous devons nous tourmenter impitoyablement nous-mêmes, tandis qu'au contraire le penchant des passions qui nous assiégent nous mène doucement au précipice. (1)

Quand donc nous voyons dans l'être intelligent et libre, dans le roi de la création, une opposition si marquée de

(1) Saint Augustin avait déjà dit (dans son admirable ouvrage de la Cité de Dieu, si souvent cité et pourtant trop peu connu, comme l'a fait remarquer M. Caro) : « pourquoi toutes ces peines, sinon pour vaincre l'ignorance et réprimer la convoitise, deux maux qui nous accompagnent en venant au monde ? D'où vient que nous avons de la peine à nous souvenir d'une chose, et que nous l'oublions sans peine ? qu'il faut beaucoup de travail pour apprendre, et qu'il n'en faut point pour ne rien savoir ? qu'il en coûte tant pour être diligent et qu'il est si aisé d'être paresseux? Cela ne montre-t-il pas clairement à quoi la nature se porte de son propre poids, et de quel secours elle a besoin pour s'en retirer ? (*Note du traducteur.*) »

ce qu'il y a de plus grand et de plus petit, de ce qu'il y a de plus noble et de plus bas, quand nous le voyons *s'ébouler* sans cesse dans un abîme de misères, à cause de la prépondérance de la chair sur l'esprit, il faut bien que nous en venions à confesser que l'homme présente l'aspect d'un palais entouré de ruines, d'un aigle qui se traîne sur le sol, d'un roi détrôné. (1)

C'est là le phénomène, et ses proportions s'agrandissent encore pour nous confondre davantage dans le mystère qu'il implique, si l'on considère que, dans toutes les autres parties de la création, dans les astres, dans les plantes, dans les animaux, tout est ordre et harmonie, tout tend à remplir exactement sa destination, et que l'homme est le seul qui trouble cette marche, le seul qui interrompe l'ordre et détruise l'harmonie ; c'est-à-dire que le chef-d'œuvre de la création en paraît l'être en qui se manifeste la plus flagrante antinomie. (2)

Or, en voyant ce phénomène, en voyant que l'homme sait seulement qu'il apporte en naissant des dispositions si désordonnées, remontons par la pensée de génération en génération jusqu'à ce que nous atteignions l'origine du monde, et alors nous pouvons demander : Dieu a-t-il créé le premier homme dans l'état où nous le connaissons aujourd'hui ?

A moins de s'arrêter à l'athéisme, en d'autres termes, de donner dans la plus monstrueuse de toutes les aberra-

(1) « C'est (dit Bossuet) 1er Sermon pour le jour de la Pentecôte), dans son incomparable langage, c'est comme des restes d'un édifice autrefois très-régulier et très-magnifique, renversé maintenant et porté par terre, mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son architecte. (*Note du traducteur.*)»

(2) Sans doute on trouve dans l'homme la plus flagrante antinomie ; mais il n'est peut-être pas exact de dire que, *dans toutes les autres parties de la création tout est ordre et harmonie*. La cosmologie a signalé dans les différents règnes de la nature, et dans la situation générale de l'univers, des exceptions, des irrégularités, des anomalies, une foule de faits enfin, sur lesquels les apologistes se sont plusieurs fois appuyés, pour prouver soit la chute originelle, soit le déluge. (*Note du traducteur.*)

ons, il est impossible d'affirmer qu'il soit sorti de ses ıains dans une si misérable condition ; car ce serait une .anière de nier sa justice, en le supposant capable d'avoir ›rmé un être disgracié. On ne saurait concevoir la justice ; Dieu infligeant une peine imméritée. (1)

(1) Cette conséquence n'est peut-être pas présentée ici, non plus que dans la ıpart des traités apologétiques, avec toute la rigueur désirable. A tous ces sonnements qui ont certainement une très-grande force, les éclectiques ne se sent pas de répondre : « non, Dieu n'eût pas été injuste, en créant l'homme ns ses conditions actuelles. Loin de là : elles étaient inévitables, pour que omme fût capable de mériter et de démériter. » Nous répondons : pour que omme fût capable de mériter et de démériter, il suffisait qu'en sortant des ıins de Dieu, il reçût la liberté : mais il n'était ni nécessaire, ni naturel, ni ıforme à la sagesse et à la justice du Créateur qu'il naquît avec une propension mal si violente que les tendances au bien ne peuvent la contrebalancer e par d'énergiques et persévérants efforts. C'est là un fait d'expérience que ; philosophes contestent et peuvent toujours trouver le moyen de contester r le terrain de l'observation physiologique. Les philosophes descendent dans ır cœur, ils le palpent, ils le scrutent et, après tout, satisfaits de leur examen, déclarent que l'homme est né bon, porté au bien plutôt qu'au mal; seuleent ils lui accordent la faculté de dévier vers le mal. Mais transportons-nous r le domaine de l'histoire : là, en présence des crimes et des erreurs de cette ıuvre humanité, dont en définitive les philosophes eux-mêmes font partie tégrante, y a-t-il moyen de pousser l'illusion jusqu'à persister dans ce sysme de la bonté native de l'homme? L'homme est né bon : par quelle fatalité alors :pliquer, je ne veux pas dire le plus ou moins de perversité, mais au moins le ›u de vertu d'un si grand nombre de nos semblables quand nous nous adju›rions tous les bénéfices d'une glorieuse exception? L'homme est né bon : ais pourquoi donc sommes-nous si portés à admirer, à exalter des actes qui ; sont que le simple accomplissement d'un vulgaire devoir? L'homme est né ›n : et cependant trouve-t-on plus de gens vertueux parmi les sauvages, que s philosophes considèrent comme appartenant à l'état *primitif*, *et par con-śquent naturel* de l'humanité, que parmi les peuples jouissant des lumières des secours de la révélation? — Concluons : en supposant que Dieu eût pu ›éer l'homme chevauchant (qu'on nous pardonne cette expression) sur sa berté (dans un parfait équilibre entre le vice et la vertu, ce qui paraît bien dif:ile, au point de vue métaphysique, puisque tout être, en naissant, doit nécesıirement apporter en lui les lois et les conditions essentielles à son développement, à l'accomplissement de sa destinée), il ne s'ensuivrait pas le moins du ıonde qu'il eût pu le créer dans son état actuel, et finalement, nous admettons rec l'auteur que les notions les plus sûres et les plus claires sur la divinité opposent à la théorie des éclectiques. Dieu est juste : il ne pouvait créer homme dans un état de dégradation et de misère morale qui aurait constitué : plus grave et le plus redoutable des châtiments. Dieu est infiniment bon : il e pouvait soumettre lui-même le premier des êtres à des malheurs qu'il a ncourus par sa faute, Dieu est sage : il ne pouvait imprimer le cachet de la plus

Nous touchons au bord du mystère, et qui va nous le révéler? qui va nous expliquer l'énigme de cette horrible accumulation de maux et de misères qui nous enveloppent et qui faisaient s'écrier Pline et Cicéron que *la nature est pour nous une marâtre au lieu d'une mère?*

La philosophie humaine est impuissante; la religion seule nous a donné la clé, la religion seule a soulevé un coin du voile, et nous a fait connaître la cause de toutes nos misères, en nous disant: l'homme est malheureux, parce qu'il l'a mérité; il subit un châtiment, parce qu'il a commis une faute. Il est sorti des mains de son divin créateur présentant la plus parfaite harmonie entre toutes ses facultés, mais il a voulu ressembler à Dieu, il s'est révolté contre son maître et lui a désobéi, et il s'est opéré un renversement dans sa nature, il a dégénéré de celle qu'il avait reçue et il a transmis sa propre corruption à toute sa postérité. Voilà le dogme du péché originel, voilà ce que nous a révélé Moïse, en nous parlant du fruit néfaste de ce mystérieux arbre de la science du bien et du mal.

Déjà nous comprenons la cause de ce *dualisme* qui nous tourmente; déjà nous découvrons ce second mystère plus grand encore des contradictions de notre existence. Nous sommes rois, car notre front cicatrisé conserve les traces de la couronne qu'il a portée; nous sommes esclaves, car nous sommes dominés par une chair corrompue: nous sommes le jouet de nos propres faiblesses et misères, parce que nous avons été engendrés par une chair pécheresse. D'un palais majestueux, nous avons nous-mêmes fait un amas de décombres; aigles superbes, nous avons nous-mêmes coupé nos ailes, et rois, nous avons de nos propres mains brisé notre trône. Nous pouvions choisir entre

déplorable imperfection précisément au chef-d'œuvre de ses mains. Ces considérations mériteraient un vaste développement que ne comportent pas les limites de cette note; nous avons tâché seulement de faire ressortir les points de la question que nous voudrions voir entamer plus au vif ou plutôt épuiser plus à fond par la philosophie catholique. (*Note du traducteur.*)

l'eau et le feu, entre le bien et le mal ; mais ayant été laissés en la main de notre conseil, il nous a portés à choisir la plus mauvaise part, et nous sommes entrés en possession du péché, par voie d'héritage. *Perditio tua ex te :* nous nous sommes perdus nous-mêmes.

Quelle philosophie ! quelle profondeur ! quelle vérité dans les paroles de Moïse ! Ah ! que nous reproduisons bien aujourd'hui en nous cette scène du paradis ! que nous répétons souvent le *pourquoi* du serpent, et comme nous étendons la main pour toucher au fruit défendu ! « Nous avons, pouvons-nous dire avec M. Auguste Nicolas (1), nous avons tous les dents agacées par *le fruit défendu* qu'ont mangé nos premiers parents, et nous portons tous les jours convulsivement l'œil et la main sur cet arbre du *rationalisme*, qui tue l'ame par la prétendue science *du bien et du mal*, en substituant l'autorité de l'esprit à celle de la conscience, et en n'éclairant celle-ci que de cette lumière de l'expérience qui vient d'en bas, et qui ne laisse plus voir le bien qu'à la lueur livide du remords. Tous les jours nous entendons encore au fond de notre cœur ce cri de révolte contre le devoir, ce *pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ?* qui est comme le sifflement du serpent ; nous sentons s'insinuer peu à peu et glisser, pour ainsi dire, autour de notre ame l'attrait de la défense et les séductions du plaisir qui nous est présenté comme *un beau fruit* ; enfin, nous cédons à cette promesse de l'orgueil, complice de toutes nos passions : *vous serez comme des dieux*, c'est-à-dire arbitres de vous-mêmes et heureux d'une félicité qui sera votre ouvrage. Après quoi la voix de Dieu, la voix du remords se fait entendre, l'illusion se dissipe, et nous nous trouvons dépouillés de la dignité et de l'estime de nous-mêmes : *nous avons peur, parce que nous sommes nus.*

(1) *Etudes philosophiques sur le christianisme*. Ire partie. liv. II, ch. III.

15

» Voilà la répétition qui a lieu si souvent en nous-mêmes de ce funeste drame qu'expose l'historien sacré, et auquel nous participâmes tous dans la personne de ceux en qui nous étions tous contenus, puisque nous en sommes tous sortis. »

Le troisième fait, c'est que Dieu ayant pitié de l'état misérable auquel était réduit l'homme, lui fit la promesse d'un Sauveur, qui serait la grande attente des nations.

Nous touchons à l'objet le plus sublime et le plus grandiose de la religion, celui qui renferme en soi toutes les merveilles, celui dans lequel resplendissent d'un plus vif éclat les sublimes attributs de la divinité. Le dogme de la rédemption est, en effet, le mystère auguste du sacrifice dont les mérites infinis nous élèvent jusque sur le sommet du Calvaire, où nous trouvons *l'arbre de vie* que nous avions perdu, l'arbre de la croix, auquel est suspendu le salut du monde.

La Rédemption est le dogme le plus riche et le plus fécond en méditations ; c'est comme le réservoir du précieux baume de vie, dans lequel nous pouvons puiser, pour guérir les plaies que toutes nos erreurs et misères ont faites à notre ame. Nous tâcherons toutefois d'être courts dans cet exposé, pour deux raisons que nous ne pouvons négliger : 1° parce que la grandeur même du sujet nous fait craindre que nous ne sachions élever notre style à son niveau : il est plus facile à l'homme de sentir dans son cœur les merveilles que nous offre la conduite d'un Dieu infini en puissance, en sagesse, en justice, en amour et en miséricorde à notre égard, que de créer un langage digne de les exprimer ; 2° parce que le genre de notre ouvrage exige que nous resserrions, autant que possible, notre discours sur la question religieuse, afin de réserver aux matières qu'indique son titre l'espace convenable.

Pour mieux apprécier le bienfait de la Rédemption, il est nécessaire de sonder de nouveau l'incurable plaie que

l'homme s'était faite par sa chute, et de considérer l'état auquel était ravalé le monde, à la suite du péché de nos premiers parents.

Adam et Eve, chassés du paradis, allèrent semant, pour ainsi dire, parmi leurs descendants, la connaissance des principales vérités qu'ils avaient apprises, quant à eux, de Dieu lui-même, et qu'il n'était pas possible qu'ils oubliassent, malgré la dégénération de leur nature. La création du monde, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame et l'attente d'un libérateur qui devait paraître sur la terre, furent, en effet, les croyances dans lesquelles les hommes des premiers temps purent trouver les règles auxquelles ils devaient conformer les actes de leur vie ; mais l'erreur se fit bientôt une large place ; la voix de la raison fut étouffée sous les murmures incessants d'une chair rebelle ; *la terre fut pleine d'iniquité*, et les hommes arrivèrent à un tel degré de corruption que Noé, ses fils et leurs femmes étaient les seuls qui se fussent préservés de la contagion générale. Ils trouvèrent donc grâce devant Dieu, et ils échappèrent à cette terrible catastrophe du déluge qui, comme nous l'avons déjà dit, eut lieu en l'an du monde 1656 (1). Cette famille était dépositaire de la révélation primitive, mais ses descendants ne tardèrent pas à l'altérer, et toutes les erreurs prirent un développement extraordinaire, après la dispersion qui suivit la confusion des langues à Babel.

A mesure qu'ils s'éloignaient de l'origine des choses, la force de la tradition allait aussi s'affaiblissant dans leurs esprits, et ne parvenant plus à comprendre par leur raison que la matérialité des objets, se laissant entraîner par ce qui frappait le plus immédiatement leurs organes, ils en vinrent à prendre la matière pour l'esprit, l'effet pour

(1) C'est par suite d'une erreur typographique que le texte porte 1638. (*Note du traducteur.*)

la cause, et de là le Sabéisme ou culte rendu aux astres, culte qui devait devenir de plus en plus grossier dans la proportion même de ses progrès : car si, dans le principe, ils n'adorèrent qu'un Dieu unique dans le soleil, ils introduisirent ensuite de nouveaux dieux dans les autres astres et attribuèrent aussi les attributs de la divinité au feu et à l'air, comme à des éléments qui, dans leur manière de voir, soumettaient à leurs lois souveraines l'univers qu'ils soutenaient.

Cette confusion d'idées, au milieu de laquelle les choses de l'esprit devenaient incompréhensibles aux hommes, et les choses matérielles, les choses visibles répondaient seules aux aspirations de leur intelligence alourdie, ouvrit la porte à l'idolâtrie, égarement monstrueux qui consista d'abord à fabriquer des statues, afin de perpétuer la mémoire de personnes chères, et qui finit par faire regarder comme des dieux ces mêmes statues, en leur attribuant un haut pouvoir, une haute influence, et en les honorant avec des rites ridicules, barbares et sanguinaires.

La fureur de déifier croissait à proportion des ambitions et des vices ; ainsi on décernait l'apothéose aux hommes qui s'étaient distingués dans la guerre, à ceux qui avaient introduit quelque art nouveau et à ceux qui, pour un autre motif ou d'une autre manière quelconque, avaient surpassé leurs semblables et appelé l'attention sur leurs actes ; on ne manqua pas de déifier aussi les passions et les vices les plus exécrables, et le ciel fut bientôt rempli d'Hercules, de Bacchus, d'Isis, de Vénus, de Mars, de Mercures, et de toute cette innombrable troupe de divinités, grandes et petites, de premier et de second ordre, qui forment le long catalogue de la mythologie (1). Un renversement

(1) « J'eusse encore suivi, dit Montaigne, ceux qui adoraient le serpent, le chien et le bœuf... Mais d'avoir fait des dieux de notre condition, de laquelle nous devons connaître l'imperfection !... il faut que cela soit parti d'une mer-

si général des vérités primitivement révélées, cette conception de la divinité que l'on dépeignait comme soumise aux mêmes misères et aux mêmes faiblesses que l'homme, ce culte que l'on rendait à toute espèce de vices personnifiés en autant de dieux, ces fêtes religieuses où les passions les plus honteuses semblaient étaler le luxe infâme de leurs turpitudes, tout démontrait que la raison de l'homme, à mesure qu'il s'était éloigné de son origine, s'était de plus en plus enfoncée dans les ténèbres, et qu'il lui était impossible de briser par elle-même ce réseau de corruption dont elle était enveloppée.

Et, en effet, la philosophie ne parvint jamais à le briser. Sans doute elle sut bien se moquer d'une pareille bande de dieux; mais les systèmes qu'elle leur opposa et dont nous avons déjà présenté le résumé, en parlant de la cosmogonie, étaient fort loin de produire des effets avantageux sur les idées et sur les mœurs; de sorte que si peut-être les philosophes avaient cessé de croire quelque peu à tout ce ramas de diviuités, ils n'en continuaient pas moins de croire, pouvons-nous dire. à la corruption et aux vices. On les voyait, ces graves philosophes, se joindre au peuple, pour applaudir à tous ses excès, et contribuer grandement à retenir la vie humaine sur ce terrain fangeux de la matière et du sensualisme le plus raffiné, de façon que s'il y avait divergence d'opinions religieuses entre les premiers et le second, il y avait aussi parfait accord dans la déduction des plus impures conséquences. La raison de l'homme semblait ne plus lui servir qu'à raisonner son abjection et son avilissement. Il y eut, il est vrai, un Socrate qui parvint à connaître les grandes vérités de l'existence d'un seul Dieu

veilleuse ivresse de l'entendement humain ; comme d'avoir attribué la divinité non-seulement à la foi, à la vertu mais aussi à la volupté, fraude, envie, vieillesse, misère, à la peur, à la fièvre, à la male fortune et autres injures de notre vie frêle et caduque» (Essais, livre 2, chap, XII.) — «Notre pays est tellement plein de divinités, disait Pétrone, qu'on y trouverait plus aisément un dieu qu'un homme.» (*Note du traducteur.*)

et de l'immortalité de l'ame, mais il enseignait en même temps au peuple qu'il devait persister dans sa croyance aux dieux, et assurément le peuple n'oublia pas cette leçon, quand il condamna le philosophe à boire la cigüe. Il y eut aussi un Platon, qui s'éleva par ses conceptions au-dessus de tous ses contemporains et même de ses successeurs; mais l'idée la plus sûre et la plus certaine qu'il émit au milieu de ses continuelles variations, ce fut de reconnaître qu'il était impossible à l'homme de découvrir la vérité, et qu'*un Dieu pouvait seul nous éclairer*. (1)

Il y eut enfin un Cicéron qui, placé, pouvons-nous dire, au point culminant de la philosophie païenne, fut le digne interprète des plus saines doctrines de Socrate et de Platon ; mais il fut aussi l'adepte de leurs erreurs ou d'erreurs semblables, et ni par ses ouvrages ni par son exemple, il ne sut ni put imprimer aux idées une nouvelle direction, pour retenir dans de certaines limites les débordements de la société. (2)

La religion était une fable, mais une fable horrible, dans laquelle l'homme avait dégradé la divinité pour encenser les vices et se faire publiquement gloire de la plus effroyable corruption. Le genre humain ainsi avili, l'esclavage érigé en droit social, le plaisir proclamé comme un devoir, le monde païen en vint à offrir, sous le joug de la superbe Rome, le spectacle le plus dégradant de bassesse et de misère. L'individu n'était rien aux yeux de cette société : c'était un esclave de la vie duquel son maître disposait à son gré, comme on disposait de celle de plusieurs milliers d'hommes dans les cirques publics, pour satis-

(1) Voir Apolog. de Socrate et Alcibiade, dial. 2. — Hélas! ces lumières exceptionnelles n'empêchaient pas ces sages d'enseigner des choses infâmes. (*Note du traducteur*.)

(2) Cicéron aussi permettait *même aux philosophes* certaines *récréations* dont la seule pensée nous inspire aujourd'hui autant d'horreur que de dégoût, grâce au changement que le christianisme a opéré dans la nature humaine et dans la société. (*Note du traducteur*.)

faire le caprice des spectateurs. Il n'y avait point une larme pour le malheureux, point une espérance pour l'affligé. Les liens de la famille étaient relâchés, sinon rompus, par l'immoralité publique, et il n'y avait ni charmes qui eussent pu attirer, ni aiguillons qui eussent pu pousser dans une autre voie les ames livrées à une dissolution effrénée.

Quand donc les fausses croyances religieuses déifiaient les vices et que les temples étaient transformés en lupanaires; quand la félicité consistait dans les plaisirs et que les richesses ne servaient qu'à rassasier les sens; quand l'esclavage était tenu pour une institution légitime et que les hommes étaient chose dont on pouvait user, abuser et disposer à sa guise et sans contrainte, quand le droit ne reposait que sur la force et que la force brisait des esclaves qu'elle employait à mourir dans les cirques, pour divertir leurs maîtres, quand enfin la société était vouée à l'oppression et à l'injustice, et ses membres à la servitude et au désordre, il était évident que la race humaine s'était complètement égarée dans ses voies, il était évident qu'*un Dieu pouvait seul éclairer la race humaine*. Cet affreux tableau nous donne assurément une idée exacte de ce que peut devenir l'homme, quand il ne souffre aucun frein qui gêne sa liberté (1). Un excès de liberté est toujours un excès de relâchement; c'est ainsi qu'il arrive presque toujours que si tel se vante d'être plus libre, c'est parce qu'il se trouve plus esclave de ses passions. (2) L'abus de la liberté a été la cause de notre chute, et cette même liberté continue à être l'écueil contre lequel nous allons échouer tous les jours. Mais ne nous écartons pas de notre sujet.

(1) Il y a des gens aujourd'hui à qui ce tableau ne ferait pas peur. « Que la liberté triomphe ! La liberté humaine, terrestre, pleine de vie, elle seulement ! » s'écrie Püllmann. (*Note du traducteur.*)

(2) « L'indépendance qu'on trouve dans les passions, a dit en d'autres termes l'abbé Chassay, n'est qu'une pente rapide qui mène bientôt à la plus honteuse des servitudes. Dieu ne permet pas qu'une chose aussi sainte, aussi grande que la liberté, puisse sortir du bourbier fangeux de la licence. Un être moral ne peut grandir que par le dévouement et le sacrifice. »

Instruits que nous sommes aujourd'hui par le christianisme, il nous faut presque un effort d'intelligence, pour arriver à comprendre comment les hommes ont pu vivre au milieu d'un semblable renversement d'idées, avec des habitudes, avec des inclinations si opposées à la saine raison; mais le fait est indubitable, tous les historiens nous l'attestent(1). D'ailleurs il nous suffirait, pour y croire, de savoir que la doctrine de Jésus-Christ a été considérée dans le principe par le monde païen comme *une folie :* si étranges, si contraires au bon sens paraissaient alors les vérités sur lesquelles le moindre doute nous paraît aujourd'hui, à nous, un signe de véritable ignorance, de véritable folie. Comment donc devaient penser, comment devaient agir les hommes à cette époque, lorsqu'ils méconnaissaient toutes les idées de moralité et de justice au point d'entacher de folie ce que les incrédules eux-mêmes avouent être le plus beau, le plus sublime?

Maintenant que nous avons désobstrué la route, nous allons toucher au seuil du grand mystère. La race humaine était submergée dans l'océan de l'erreur : tous ses efforts pendant quarante siècles n'avaient servi qu'à manifester de plus en plus sa dégénération et l'impossibilité où elle se trouvait de s'élever par elle-même au-dessus de la matière et de concevoir un ordre d'idées plus spirituel, plus digne de notre origine, plus conforme à la nature de notre être. Le Créateur était donc le seul qui pût instruire la créature; il n'y avait que Dieu qui pût éclairer le monde; il n'y avait que la raison souveraine qui pût illuminer la raison des hommes. Mais pour que l'homme devînt capable de

(1) Oui, tous les historiens l'attestent, et les anciens poètes contiennent à cet égard des renseignements encore plus décisifs. Mais, hélas! nous avons aujourd'hui en France et surtout en Allemagne, une école qui semble vouloir dépasser dans ses conceptions, dans ses tendances, dans ses écrits, tout ce que l'antiquité païenne a osé dire ou faire de plus monstrueux... Et l'on nous force à comprendre le paganisme, sans effort d'intelligence. — Voir *La Pureté du cœur*, par l'abbé Chassay. (*Note du traducteur*.)

ecevoir l'enseignement divin, de reconnaître les énormes garements de sa raison, de comprendre qu'*il était possible* de penser et d'agir d'une manière diamétralement oppo- se à celle dont on pensait et avec laquelle on agissait, il tait nécessaire qu'il y eût *un grand exemple* qu'il pût uivre, il était nécessaire qu'il y eût *un modèle* qu'il pût niter dans la pratique de sa conduite. Et comment cela ouvait-il être? N'était-il pas indispensable pour cela qu'il arût *un Dieu-homme ?...* Nous avons annoncé le mys- ère : la raison elle-même semble être venue nous en signa- er la nécessité, sans qu'il soit néanmoins nécessaire de le omprendre. Voilà donc comment le dogme de la *Rédemp- ion*, le mystère d'*un Dieu-homme* se présente tout d'abord , nous comme un événement nécessaire, indispensable our régénérer et enseigner le monde.

Mais entrons dans un autre ordre d'idées. L'homme a té créé parfait (1), mais il s'est rendu imparfait par sa aute, par l'abus qu'il a fait de sa liberté. Par l'effet de cette hute, les liens qui l'unissaient à la divinité ont été, pour insi dire, relâchés, et ce relâchement, cette séparation u'avait produite le péché originel, exigeait de la part le l'homme une satisfaction complète, et proportionnée la justice absolue et parfaite de Dieu. L'homme avait éché, et par son péché il avait perdu le bien suprême : 'est donc à l'homme qu'il incombait de satisfaire à la jus- ice divine pour obtenir sa réhabilitation : et cette répara- ion, cette satisfaction était indispensable, puisque la ustice de Dieu est absolue ; en d'autres termes, puisqu'elle e peut se comprendre sinon dans ce sens qu'elle est *irré- nissiblement applicable.* Or l'homme ne pouvait par lui- nême offrir cette satisfaction : dépourvu de tout mérite à ause de sa dégradation, il lui était impossible de rien

(1) C'est-à-dire dans l'intégrité de sa nature et présentant une parfaite harmonie, un parfait accord entre ses facultés et le but qu'elles devaient atteindre. (*Note du traducteur.*)

trouver à offrir, dans son être fini et corrompu, qui pût satisfaire à l'infinie sainteté de Dieu. Du sein du désordre, rien ne pouvait sortir en quoi se complût le suprême ordonnateur : du fini et de l'imparfait ne pouvait se détacher rien qui fût susceptible de mérite aux yeux de la perfection infinie.

L'homme donc ne pouvant satisfaire par lui-même à la justice divine, avait évidemment besoin d'une grande miséricorde; mais d'un autre côté, la justice de Dieu est absolue, et elle exigeait irrémissiblement une réparation. Comment surmonter cette difficulté? Comment concilier la satisfaction d'exigences si opposées? Comment trouver un moyen qui, équivalant pour l'homme à une miséricorde gratuite (1), fût néanmoins une expiation de sa faute, et une expiation suffisante pour satisfaire à la justice infinie?.. La solution de ce grand problème, si inextricable pour l'humanité, était ce que la sagesse de Dieu avait préparé au monde par la promesse d'*un Rédempteur*, d'*un Dieu-homme*, qui consacrerait comme Dieu la peine soufferte comme homme et pour tous les hommes, par des mérites suffisants pour satisfaire à la justice divine et emporter la réhabilitation du genre humain.

Voilà donc comment le dogme du péché originel aboutit nécessairement à celui de la Rédemption (2); ils résument toute la doctrine religieuse et sont comme le premier et le dernier anneau de la grande chaîne sur laquelle se déroulent les destinées de l'humanité. Notre raison ne comprend pas un si auguste mystère, qui renferme en lui

(1) Ce qui n'empêche pas, bien entendu, dans la pensée du religieux auteur, la nécessité de la coopération de l'homme. Jésus-Christ a ouvert la source : c'est à l'homme à y aller puiser. Pascal a dit : « c'est un des grands principes du christianisme, que tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ doit se passer et dans l'ame et dans le corps de chaque chrétien. (*Note du traducteur*.)

(2) *Nécessairement*, non pas d'une nécessité absolue, car la miséricorde a été gratuite, comme l'a dit M. Sobrino. mais *nécessairement* d'une nécessité de moyen. (*Note du traducteur*.)

les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et il n'est pas *raisonnable* qu'elle puisse les comprendre, mais n'est-il pas vrai qu'elle nous y conduit? N'est-il pas vrai qu'elle nous les présente comme une magnifique et divine solution donnée aux énigmes de l'humanité, et qu'à moins de tomber dans l'horrible abîme de l'athéisme, c'est-à-dire à moins de cesser d'être hommes, il est impossible que l'éclat de cette solution ne pénètre pas jusqu'au fond de nos cœurs, là où nous devons ériger l'autel de la foi, là où nous devons rendre aux ineffables mystères le culte de notre soumission, de notre amour et de nos adorations? Lorsque le soleil darde sur nos têtes les rayons de son éblouissante lumière, nous ne pouvons pas non plus diriger nos yeux sur l'astre, et cependant, sans pouvoir le regarder, nous croyons à son existence; sans le voir, nous croyons à sa présence et nous en jouissons, et nous l'aimons, et son absence nous amène les ténèbres qui, arrêtant toute notre activité, nous plongent dans le sommeil, qui est la vive image de la mort. Malheur à ceux à qui manque la foi pour croire au soleil spirituel! Ils attireront les ténèbres dans leur intelligence; ils vogueront sans boussole à travers la mer d'un effroyable scepticisme; et ainsi que des voyageurs au milieu de la nuit, ils iront trébuchant jusqu'à ce qu'ils succombent au sommeil d'une mort qui ne finira point : c'est le naufrage auquel est condamné l'orgueil de l'incrédulité.

Tout le mystère s'est accompli en Jésus-Christ de l'admirable manière que nous le rapporte l'Évangile. L'orgueil de l'homme, son désir de s'égaler à Dieu avait été la cause de sa chute : le divin Sauveur devait naître dans une étable obscure, apparaître comme l'enfant de parents pauvres et mener une vie misérable, afin de commencer notre enseignement par une leçon d'humilité. L'homme dégénéré avait méconnu son créateur, et de cette ignorance dans laquelle il était tombé relativement à la divinité, s'étaient ensuivis tous les égarements d'esprit et de

cœur qui formaient la vie des sociétés païennes. Jésus-Christ enseigne au monde l'idée vraie de Dieu; par sa doctrine et par son exemple, il traça le chemin de la sagesse et de la vertu, et ferma celui des erreurs et des vices. Il fonda son Église, qu'il fit dépositaire des trésors de sa grâce et de sa doctrine, et lorsque déjà au moyen de la parole et des œuvres, il s'était offert au monde comme le *grand-modèle* que nous pourrions imiter, il se livra entre les mains de ses persécuteurs, pour achever sa mission sur le sommet du Calvaire. Là, l'homme se laisse abattre par toutes les souffrances de notre nature, et immole sa vie en expiation de toutes nos fautes, et le Dieu attache à ce sacrifice les mérites de sa divinité; il supprime la distance infinie qui sépare une réparation finie de la justice éternelle, et satisfait entièrement pour l'humanité, qui se trouve dès lors réconciliée avec son Dieu.

Que pourrait-il y avoir de plus sublime que l'adorable mystère de la Croix? La sagesse de Dieu y resplendit comme sa toute-puissance, sa sainteté, sa justice et sa miséricorde; et si notre raison reste éblouie des rayons de cette immense lumière, ce ne doit pas être assurément pour en nier l'existence, mais pour exercer notre vue et jouir de la vision à l'ombre de la foi.

Le mystère de la Croix renferme, en effet, le plus grand enseignement qui ait jamais pu être donné à l'homme, parce qu'il nous fournit la notion la plus exacte et la plus perceptible des attributs de la divinité, et en même temps une notion si haute et si magnifique, que jamais, par nous-mêmes, nous ne fussions parvenus à la concevoir. Nous voyons briller la sagesse de Dieu dans la solution du grand problème de notre rédemption, quand nous trouvons la distance du fini à l'infini franchie par *le médiateur* qui, participant des deux natures, a uni l'homme à la divinité, et réalisé par cette alliance la réhabilitation du genre humain, qui par lui-même n'aurait pu

satisfaire complètement à la justice infinie de Dieu. Le mystère de la Croix nous donne également l'idée la plus vraie de cette même justice infinie, puisqu'il nous la montre si inflexible, si irrémissiblement nécessaire, qu'elle exige le sacrifice d'une victime aussi sainte que le Verbe divin lui-même. Ne voyons-nous pas aussi éclater au plus haut degré l'amour de Dieu envers les créatures, lorsque pour elles il offre son propre fils en holocauste, lorsqu'il consent à ce que ce fils bien-aimé devienne *un homme de douleurs*, pour sauver ceux-là mêmes qui vont lui causer ces douleurs, pour réhabiliter ce même être dont les fautes énormes avaient produit tant de ruines et de malheurs? La Croix enfin nous enseigne quelle doit être la sainteté de Dieu, quand devant lui tout est impur, quand il rejette tout sacrifice, quand il ne trouve rien de capable de mériter qui ne provienne de sa propre nature, c'est-à-dire qu'il n'admet aucun mérite indépendant de celui de la divinité elle-même, de celui de son propre fils, par la seule médiation duquel nous pouvons nous approcher de son trône.

Ah! oui encore une fois, c'est dans l'auguste mystère de la Rédemption que se sont condensés toutes les merveilles et tous les prodiges de la divinité, que s'est révélé tout le secret de la Providence infinie, pour nous rendre perceptibles tous ses attributs, pour nous communiquer tous les trésors de sa toute-puissance, en tant au moins qu'ils peuvent s'abaisser à la portée de notre humaine nature. La profondeur et la simplicité marchent de pair dans cet ineffable mystère : car il nous instruit par les choses cachées elles-mêmes que nous ne pouvons comprendre, car il nous élève en nous humiliant, car il nous apprend que si nous sommes esclaves du mal par la chair, nous sommes rois par notre intelligence, moyennant les secours de la grâce divine.

Quels horizons immenses ne se sont pas ouverts pour

l'humanité du sommet du Calvaire!.. Montagne sainte, empyrée de la terre, c'est sur tes hauteurs qu'a brillé l'astre qui est descendu du ciel pour éclairer le monde : c'est sur tes flancs, comme dans un paradis nouveau et plus privilégié, que la divinité a planté l'*arbre de la vie*, l'arbre saint de la Croix, pour que ses rameaux s'étendant sur tout l'univers, notre ame fatiguée et troublée puisse se reposer sous son ombre protectrice, respirer l'arome vivifiant qu'il exhale, réparer les désordres des passions, et parvenir tranquille au seuil de l'éternité, où est notre véritable vie.

III. — LES TRADITIONS.

La vérité est ancienne, et l'erreur plus moderne. C'est ce qu'a reconnu Tertullien, quand il a dit en d'autres termes : *il est nécessaire que la vérité ait précédé le mensonge* (1). C'est encore ce qu'ont jugé plusieurs sages qui ont paru avant l'avénement de Jésus-Christ, quand ils ont déclaré que les choses les plus vraies devaient être les choses les plus primitives. En parlant de la cosmogonie mosaïque, nous avons signalé déjà la raison philosophique qui démontre *à priori* l'exactitude de cette proposition. Nous allons maintenant la vérifier par l'expérience, et la voir s'élever à la hauteur d'un fait historique qui ne souffre point contestation.

La chute de l'homme et la promesse d'un libérateur sont les deux points capitaux de la narration de Moïse.

(1) L'antiquité de nos doctrines, dit Tertullien dans son Traité des prescriptions, est une preuve de leur vérité, comme la nouveauté de la doctrine dans l'hérésie en démontre l'erreur. » (*Note du traducteur.*)

Rien en vérité ne pouvait se graver plus profondément lans la mémoire de nos premiers parents chassés du paralis, que ces événements: le premier, comme cause de la iisgrâce qu'ils venaient d'encourir, et le second, comme 'unique consolation, l'unique espérance capable d'adoucir 'amertume de leur douleur. Il est clair qu'ils n'auront ias manqué de communiquer à leurs descendants la conlaissance de faits si mémorables, et qu'ainsi elle a dû se épandre et se propager dans le monde entier.

La longévité des premiers patriarches fit arriver cette radition jusqu'au temps de Moïse en bien peu de générations. Pour le comprendre, il suffit de se rappeler que Mathusalem a été deux cent quarante-quatre ans le conemporain d'Adam, et qu'il n'est mort qu'un an avant le léluge. Tharé, père d'Abraham, naquit plus de cent ans ivant la mort de Noé. Jacob, fils d'Isaac, naquit du vivant le son aïeul Abraham, et ce fut environ cent soixante ans iprès la mort de Joseph, fils de Jacob, que Moïse vint au nonde, l'an de la création 2433, sept cent soixante-dixept ans après le déluge, et deux cent cinquante après la nort d'Abraham.

Si donc l'on ne connaît pas d'antiquité plus reculée que celle qu'indique Moïse, et s'il n'y a pas non plus de tradiion qui remonte plus promptement et plus directement à 'origine des choses que celle qu'il nous transmet, nous ommes forcés de convenir que les deux grands faits de a *chute de l'homme* et de la *promesse d'un Rédempteur*, ont les deux vérités les plus anciennes, celles qui ont ité sues en premier lieu, celles qui devaient naturellement ormer la source commune, dont de nombreux canaux illaient faire circuler la tradition par tout l'univers.

Aussi toutes les traditions des peuples renferment-elles e germe de ces deux vérités fondamentales. Sans doute, mesure que ces notions s'éloignaient de leur point de lépart, les hommes allaient les altérant; les erreurs aussi

acquéraient peu à peu le lustre de la vénérable antiquité ; la débile raison de l'homme, asservie à la tyrannie d'une nature corrompue, laissait s'infiltrer dans la tradition et dans les croyances les vains rêves de son délire : tout cela est malheureusement trop exact ; mais encore, au milieu de ses égarements, le fantôme de la vérité paraît-il à travers toutes ces fictions. Le modèle, si nous pouvons nous exprimer ainsi, le modèle qu'avaient reçu les générations, avait été façonné, retaillé, défiguré et habillé de mille formes et de mille manières, suivant les caprices de la fantaisie humaine ; mais toujours le fonds subsistait, le bloc du modèle restait toujours avec ses parties esssentielles, et il était possible de le saisir à travers les hardes innombrables dont on l'avait affublé. Chaque peuple accommodait l'image à sa guise, mais aucun ne parvenait à lui ôter certains traits caractéristiques, et du milieu des scories qu'amassaient tant de fables monstrueuses, une idée se dégageait toujours. Cette idée, c'était celle *d'une faute* de la part de l'homme et de *l'attente* d'un réparateur. C'est le privilége exclusif et principal de la vérité, de percer de toutes parts. Nous voyons en effet poindre de toutes parts le rayonnement de sa face divine, pour nous forcer à tourner les yeux vers Moïse.

Pour exploiter cette riche mine des traditions, il faudrait tout un volume. Nous devons nous contenter, nous, d'un petit filon, attendu que le genre de notre ouvrage ne nous permet de leur consacrer que quelques pages fort courtes.

Tous les traités mythologiques viennent nous démontrer que la fable n'est autre chose dans sa majeure partie qu'une altération des vérités révélées et des principaux faits de l'histoire sacrée et profane, que les opinions des peuples ont dénaturés, en les faisant passer de bouche en bouche. La mythologie est en effet une espèce d'arsenal qu'ont contribué à munir les poètes par leurs fictions et

leurs figures, les philosophes par leurs systèmes, le peuple par ses passions, et tous par leurs erreurs; mais au sein des hideuses ténèbres de ce chaos poétique la vérité s'obscurcit, elle ne disparaît pas. (1)

La fable nous raconte que Prométhée forma d'argile le premier homme, et qu'étant parvenu, par le secours de Minerve, à dérober un rayon du feu du ciel pour animer sa statue, ce larcin sacrilége irrita Jupiter, qui lui envoya alors Pandore (femme qu'avaient formée les autres dieux), avec une boîte dans laquelle étaient renfermés tous les maux. La boîte fut ouverte par la curiosité de la femme, et aussitôt tous les maux s'abattirent sur la terre; quelque promptitude qu'elle mît à vouloir fermer la boîte, il n'y resta plus que.... *l'espérance*.

Cette allégorie n'est qu'une copie défigurée des traditions mosaïques sur la création de l'homme, sur le péché originel qui a produit toutes nos misères et sur l'unique consolation que laissait *l'espérance* en la promesse d'un libérateur. La tradition conservait le fonds de la vérité, et l'homme le revêtait de toutes les friperies que lui fournissait sa grossière imagination.

En Médie et Perse, on croyait, d'après la cosmogonie de Zoroastre, que le premier homme, qui se nommait Kaïomorts, avait été créé innocent et heureux, qu'après lui et de sa semence répandue à terre et échauffée par le soleil, sortit la plante *reivas*, dont la fleur vit éclore à la fois Meschia et Meschiané, nos premiers parents. Ahrimane (ennemi de la nature) descendit du ciel sur la terre sous la forme d'une *couleuvre*, et les trompa en

(1) Nous n'avons pas à mentionner ici les travaux si remarquables qui ont paru sur ces matières depuis quelques années : mais nous croyons qu'on pourrait singlièrement utiliser aujourd'hui les précieux documents accumulés dans un ouvrage que l'exagération du système de l'auteur a fait tomber dans un discrédit immérité. Nous voulons parler de l'*Histoire véritable des temps fabuleux, par Guérin du Rocher*. (*Note du traducteur.*)

leur présentant des *fruits*. Dès lors leur nature fut corrompue, et cette corruption infecta toute leur postérité. Enfin, on ajoutait qu'entre Ahrimane et Ormuzd (le dieu bon), il y avait le médiateur Mithras, que ce dernier avait chargé de combattre pour sa cause, et qui devait, à une certaine époque, vaincre Ahrimane. (1)

Les Egyptiens avaient leur Typhon ou Set, personnification ou génie du mal, qu'ils représentaient sous la forme du *serpent*, et qui devait être vaincu par un descendant de la déesse Isis. Les Indiens parlaient du serpent Kali, monstre représenté moitié femme et moitié serpent : ils le considéraient comme l'auteur des plus grands maux et croyaient qu'une *incarnation* du dieu Brahma (2) avait été nécessaire pour réparer les désastres qu'il avait causés (3). On trouve également en Chine la tradition de la révolte de l'homme et de la dégradation de sa nature, et les adeptes de Tchonangtsé (Confucius) attendaient du ciel la venue d'un *saint*, *qui aurait inspiré une foi spontanée et produit ici-bas une mer d'actions méritoires*. (4)

Dans l'Amérique elle-même, dans ce pays dont on ignorait et dont on niait même l'existence, dont aussi la découverte et la conquête aux quinzième et seizième siècles forment un titre de gloire pour notre patrie, on a également trouvé des traditions semblables, qui accusent d'elles-mêmes leur affinité avec celles de l'ancien continent. Les Mexicains avaient leur *Cihua-Cohualt* (c'est le nom qu'ils donnaient à la première femme, qu'ils appelaient la mère de notre chair), et, dans leurs hiéroglyphes, ils

(1) Exposition du système théologique des Perses, par Anquetil du Perron. (Mémoire de l'académie des Inscriptions. tome LXIX.)

(2) Ou plutôt Vichnou. (*Note du traducteur*.)

(3) « Je suis le fruit de l'arbre de pénitence, disait de lui-même Vichnou ; le Bagavadam, livre II. (*Note du traducteur*.)

(4) Dans les livres sacrés intitulés les *King*.

plaçaient toujours un serpent à ses côtés (1). D'autres fois, ils représentaient une *couleuvre* mise en pièces par le grand esprit Tezcatlipoca, et ils espéraient, dit M. de Humboldt, que Centeold trompherait à la fin de la férocité des autres dieux et opèrerait des réformes dans les sacrifices et dans les cérémonies religieuses. On sait d'ailleurs que lorsque notre incomparable Fernand Cortez pénétra dans ce pays, à force d'intrépidité et d'audace, avec une poignée d'hommes, une des choses que lui dit l'empereur Moteuczoma (Montézume II), quand il se présenta pour le féliciter de son arrivée, ce fut que les Mexicains savaient, par une *prophétie* qu'ils vénéraient comme un oracle infaillible, et que la tradition des siècles avait confiée à leurs annales, que le *roi légitime* des nations qui avaient fondé leur empire (Quetzalcoatl), était parti pour aller conquérir de nouveaux pays du côté de l'*Orient*, et qu'il avait *promis* qu'après un certain nombre d'années, ses descendants viendraient adoucir leur législation et régler leur gouvernement (2). Cette prophétie se rattacha à la tradition de la couleuvre mise en pièces et à l'attente d'une réforme dans le culte, et elles forment ensemble comme un anneau détaché de la grande chaîne de la tradition primitive.

L'empire des Incas nous offre un autre anneau de la même chaîne. Les Péruviens admettaient l'existence d'un mauvais esprit, qu'ils nommaient Cupai, et disaient qu'à une époque où les hommes se trouvaient dans un état presque sauvage, le soleil (les Incas l'appelaient leur père) *avait eu pitié et compassion d'eux, et avait envoyé, du ciel sur la terre, un de ses fils et une de ses filles* pour

(1) Voir Humboldt, *Vues des Cordilières*, planche XIII. Cihua-Cohualt veut précisément dire *la femme au serpent*. On l'appelait aussi Quilaztli ou Tonacarilma, *la femme de notre chair*; elle était la compagne de Tonacateuctli. (*Note du traducteur.*)

(2) C'est pour cela que les Européens furent appelés *Sue* ou *Sua*, mot qui veut dire *fils du soleil*; voir Humboldt, *Vues des Cordilières*, pl. XLIV et pl. VI. (*Note du traducteur.*)

qu'ils leur apprissent à le connaître, à l'adorer et à le regarder comme leur dieu, et pour qu'ils leur donnassent des préceptes et des lois sous l'empire desquels les peuples vivraient d'une manière plus conforme à la raison et adopteraient des mœurs plus polies. Ces deux enfants du soleil étaient *Manco-Capac* et *Mama-Oello* ou *Ocollo*, ancêtres des Incas et fondateurs de leur dynastie. Cette tradition péruvienne part, tout d'abord, de ces faits importants : que l'homme se trouvait dans un état de barbarie, et que Dieu eut pitié de lui ; et pour mieux sentir son affinité avec la tradition véritable, il faut remarquer que la conséquence tirée de ces faits par les Péruviens, c'est-à-dire, la descente du ciel sur la terre des enfants du soleil, ils ne la font pas remonter à plus de quatre siècles environ avant l'arrivée des Espagnols, bien postérieusement donc à la venue de Jésus-Christ. Il est assurément admirable que dans le Pérou, où la tradition s'accorde avec celle des autres peuples pour croire que *l'homme ne peut sortir de la barbarie que par un secours divin*, on considère ce secours comme déjà accordé ; mais il est encore plus admirable de voir que, si on le considère comme accordé, ce n'est pas à une époque antérieure à notre ère, mais douze siècles après l'apparition de Jésus-Christ sur la terre.

Tout cela nous démontre que jamais on ne trouve d'opposition, mais toujours, au contraire, une relation de dépendance de la part des religions fausses envers la vraie, quant à leurs notions capitales (1). Cette tradition de la descente des fils du soleil du ciel sur la terre nous conduit naturellement à supposer que des rapports ont dû exister entre l'ancien monde et le continent américain, après la réalisation du fait de la Rédemption. Cette conjec-

(1) « Ce qu'il y a de certain, dit Carli, dans ses *Lettres américaines*, c'est que plus on approfondit la religion des différents peuples, plus on se persuade qu'il n'y en a encore eu qu'une sur toute la terre. (*Note du traducteur*.)

ture acquiert encore plus de force, si l'on remarqué que les Péruviens adoraient, outre le soleil qu'ils reconnaissaient comme dieu, et à qui ils offraient en sacrifice diverses espèces d'animaux, aussi un dieu *inconnu*, qu'ils appelaient *Pachacamac* (1), et quoiqu'ils l'eussent en plus grande vénération intérieure que le soleil, ils ne lui érigèrent point de temples, *ils ne lui offraient point de sacrifices*. Lorsque, comme nous le verrons plus loin, tous les cultes religieux chez tous les peuples ont pratiqué l'usage des sacrifices jusqu'à ce qu'ils aient disparu au jour de l'Evangile, lorsque jamais les hommes n'ont cru en un dieu ou en une idole, sans admettre la pratique des sacrifices, comment peut-on expliquer que les Péruviens eussent cette créance à *un dieu inconnu*, supérieur au soleil leur dieu, et ne lui offrissent cependant aucune sorte de sacrifices? Le plus logique n'est-il pas de supposer que tout cela indique *comme une idée perdue* de la divinité de Jésus-Christ, qui, par son sacrifice, est venu mettre un terme à tous les sacrifices, et démontre l'existence d'une communication quelconque entre l'ancien et le nouveau monde, ou peut-être l'origine du peuplement de ce dernier, postérieurement à l'époque de Jésus-Christ? Ces hypothèses se confirment encore si nous en croyons Garcilasso, dit l'*Inca*, qui nous dit, dans ses *Commentaires sur les rois*, que les Incas avaient *une croix* dans une de leurs maisons royales, dans un appartement qu'ils appelaient *huaca*, que ce lieu était pour eux sacré, et que, s'ils n'adoraient point le symbole mystérieux, *ils le tenaient en vénération, sans savoir dire pourquoi*.

En nous bornant à dans ce genre d'observations, pour ne pas nous lancer dans un sujet étranger à notre ouvrage, nous pouvons déjà conclure que les traditions sont constantes touchant les idées et les faits que renfer-

(1) C'est-à-dire (créateur de l'univers). *camac*, créateur; *pacha*, monde. (*Note du traducteur*.)

ment nos dogmes du péché originel et de la rédemption, et que toujours elles se présentent comme des traditions détournées de leur source, comme les rameaux détachés d'un tronc donc elles proviennent toutes.

Sans donc nous arrêter à multiplier nos citations sur ce point, nous pouvons établir que les traditions sont si évidentes et si générales, que les plus fameux incrédules du dernier siècle eux-mêmes, Voltaire, Volney et Boulanger, se sont vus obligés d'avouer que tous les anciens peuples avaient cru que l'homme était déchu et dégénéré, comme tous également avaient nourri l'attente d'un saint, d'un médiateur, d'un libérateur, qui eût amené le règne de la justice et affranchi les hommes de l'empire du mal. Bien plus, ils ont dû reconnaître que l'objet de cette attente était par tous attendu du même point, par les Indiens et les Chinois, de l'occident ; par l'Europe et l'Amérique, de l'orient ; c'était donc un pays pour ainsi dire entre l'orient et l'occident qui était, comme l'écrivait Boulanger lui-même, *le pôle de l'espérance de toutes les nations*. (1)

Ces anciens peuples s'étaient tellement éloignés de la lumière de la révélation, qu'ils n'apercevaient plus qu'à travers les ombres le pâle reflet de quelques-uns de ses rayons. Privés de cette lumière surnaturelle, qui ne brillait plus dans tout son éclat que sur un coin de la terre habité par le peuple juif, ils moulèrent sur les honteuses conceptions de leur raison les idées qu'avait semées la tradition primitive, sans pouvoir les anéantir : ils ne firent que tirer des copies défigurées du même type. Mais rapprochées, toutes ces imitations grossières nous révèlent l'original qui leur a servi de modèle, et ainsi les paroles de vérité sorties de la bouche du premier sage du monde,

(1) Recherches sur l'origine du despotisme oriental, section X. — Voltaire a dit : « le péché originel a été le fondement de la théologie de toutes les nations. » (*Essai sur les mœurs.*)



l'inspiré Moïse, reçoivent la sanction la plus universelle et la plus solennelle.

Avant de terminer cet aperçu sur les traditions par une observation relative aux sacrifices, nous allons faire une espèce de halte, pour contempler sous un nouvel aspect cette même vérité qui nous éclaire de toutes parts des rayons de sa céleste splendeur.

Si, voulant faire abstraction de la concordance ou de la coïncidence de toutes les traditions sur un point donné, on fixe seulement son attention sur les différences qu'on remarque à la première vue dans toutes les religions, y compris la nôtre, quelles seront les conséquences que devra tirer de ce spectacle un homme sincère qui cherche de bonne foi la vérité? Devra-t-il dire que toutes sont fausses ou que toutes sont vraies? que toutes sont mauvaises ou que toutes sont bonnes? C'est ici que vint se heurter ou, pour parler plus justement, que vint se briser le pauvre système d'un philosophe tristement célèbre : nous n'avons pas besoin de le nommer. (1).

Prenons n'importe lequel des deux extrêmes. Veut-on dire que toutes les religions sont fausses? soit : ou elles sont fausses, parce qu'il n'y a pas de Dieu, et dans ce cas, elles sont toutes une vaine superfétation; ou elles sont fausses, parce que, jusqu'à présent, Dieu n'a fait aucune révélation et qu'il n'a éclairé l'esprit des hommes d'aucune lumière suffisante pour arriver à le connaître et à l'adorer. Quel est le terme du dilemme que nous pourrions choisir? aucun; tout ce qu'ils ont de monstrueux saute à la fois aux yeux. L'un [illegible] à découvert l'athéisme, le système le plus insensé qu'ait jamais pu rêver l'homme, dans ses extravagances; l'autre ne fait que cacher l'abîme; car supposer que l'homme n'ait reçu aucun secours divin

(1) Il y a malheureusement, de nos jours, trop de philosophes qui ont soutenu cette triste thèse; mais Volney surtout l'a longuement développée dans ses *Ruines*. (*Note du traducteur*.)

pour s'élever à son créateur, supposer que le créateur n'ait rien fait pour que la créature le connaisse, équivaut d'un côté à rendre inutiles les plus nobles et les plus hautes facultés que possède l'homme, celles qui le distinguent et l'élèvent au-dessus du reste de la création, et d'un autre, à supposer que la divinité nous a donné une raison pour l'ensevelir dans les ténèbres, qu'elle ne se soucie pas de l'homme, qu'il lui est indifférent qu'il pense bien ou mal. Tout cela n'est encore que de l'athéisme, qui est seul assez absurde pour renfermer d'aussi monstrueuses conséquences.

Si donc nous ne pouvons admettre que toutes les religions soient fausses, dirons-nous qu'elles sont toutes vraies ? C'est là une autre absurdité que le simple bon sens suffit pour reconnaître ; car les différentes religions présentant des principes si opposés et des règles de conduite si contraires, l'un blâmant ce que l'autre approuve, ou reléguant parmi les vices ce que l'autre élève au rang des vertus, il est impossible, de toute impossibilité qu'on puisse parvenir à Dieu par des routes si opposées ; il est absolument impossible qu'il soit indifférent à Dieu qu'on pratique le bien ou qu'on fasse le mal. Admettre comme vraies toutes les religions, c'est la même chose que de dire qu'elles sont toutes fausses, et c'est encore une fois se précipiter dans le gouffre de l'athéisme.

Donc la vérité ne peut être que d'un côté ; donc il ne peut y avoir qu'une religion vraie. Le bon sens rejette comme indigne de l'homme toute autre conclusion que celle-là.

Et maintenant, si la vraie religion est unique, comment la reconnaîtrons-nous ? à quels caractères la distinguerons-nous des autres ? C'est ici que la vérité déploie toute sa force, toute sa divine puissance ; c'est ici que la Vérité suprême, quand nous y croyons et que nous la cherchons avec sincérité, de quelque côté que nous nous tournions.

nous touche de l'un ou de l'autre de ses brillants rayons (1). Nous n'allons pas démontrer maintenant que tous ces rayons convergent vers l'indestructible édifice de la religion chrétienne comme vers leur foyer : nous nous bornerons à profiter de la lumière céleste que l'un d'eux jette à travers les traditions, pour reconnaître la vérité et lui réitérer nos hommages.

Comment discerner la vraie religion ? Réfléchissez qu'en toutes il y a quelque chose par quoi elles se ressemblent, et que ce quelque chose renferme précisément l'idée d'un fait capital, primitif, concernant l'origine de l'homme. Donc la religion qui remonte à une plus haute antiquité, celle qui a cueilli les vérités sur leur tige primitive, celle qui embrasse, sous toutes ses faces, ce fait capital que toutes les autres ont entrevu, et en explique toutes les parties, celle qui forme le centre où vont se réunir et se confondre toutes les traditions... celle-là est la vraie religion, *celle-là est la vérité qui a dû précéder l'erreur*. Inclinez-vous donc devant le christianisme.

Voilà comment, des ruines mêmes amoncelées par l'impiété, se dégage majestueusement le saint palais de la religion, foyer de lumière divine, de vérité éternelle, qui inonde le monde de ses rayons bienfaisants.

Ce qui met un dernier sceau à cette démonstration, c'est une circonstance spéciale qui frappe l'observateur dans tous les cultes des anciennes religions, à savoir *les sacrifices*.

Parmi les religions innombrables qu'a inventées dans l'antiquité la folie humaine, on n'en connaît point une seule où l'on ait omis de sacrifier des victimes à la divinité. Tous les peuples paraissent avoir été d'accord sur ce point, malgré les grandes différences par lesquelles ils se

(1) On a dit, avec autant d'élégance que d'énergie, que *la vérité assiége toutes les issues de notre être*. (*Note du traducteur*.)

distinguaient sous les autres rapports. Et ce phénomène, nous le trouvons encore confirmé de nos jours ; car il n'y a pas de coin du globe où nos missionnaires n'aient porté le flambeau de l'Evangile ; il n'y a pas de pays, quelque éloigné et ignoré qu'il soit, où la civilisation ait mis le pied sans glisser dans le sang qui baignait le temple des idoles. Et l'on ne faisait point seulement couler le sang des animaux, mais encore celui des hommes, et cette fureur alla jusqu'à faire établir des marchés publics de victimes humaines destinées à être immolées sur les marches des autels. C'est là un fait universel : l'histoire l'atteste, et si la philosophie n'a su ni le comprendre ni l'expliquer, elle n'a pas davantage pu le nier.

Comment s'explique donc un fait qui paraît tout d'abord si répugnant et si monstrueux? Comment concevoir que dans tout l'univers on ait accueilli une idée et adopté un usage qui semble si inhumain et si sauvage ?.. Réprimons, il le faut bien, un premier mouvement et ne nous laissons point aller à l'intempérance du langage : car *ce fait inhumain et répugnant est un fait humanitaire !* Puisque les sacrifices ont été universellement pratiqués, il faut qu'ils renferment un sens profond et mystérieux : l'universalité d'un fait suppose qu'il a dû être suggéré par quelque idée vraie.

En effet, puisque toutes les religions ont observé une pratique si uniforme, puisqu'à tous les cultes a présidé l'idée du *sacrifice* pour apaiser la colère céleste et offrir une espèce de satisfaction à la divinité, il n'y a pas moyen de ne pas convenir que l'idée d'*expiation*, l'idée que l'homme a besoin de *clémence*, a été proclamée par toutes les religions. Il s'ensuit que tous les peuples ont reconnu que l'homme était *coupable*, que sa faute exigeait nécessairement l'*expiation*, et que l'expiation ne pouvait être obtenue que par l'effusion du sang, c'est-à-dire par le *sacrifice*. Voilà donc que les dogmes du péché originel

et de la rédemption se trouvent encore une fois annoncés symboliquement par ce fait si universel des *sacrifices*, dont l'universalité était fondée sur cette idée vraie qu'il y avait eu une *faute originelle*, et qu'elle ne pouvait être rachetée qu'au prix d'une *expiation sanglante*. Mystères profonds que le christianisme découvrit après quatre mille ans d'ignorance, et fit connaître à tous les peuples, afin de les amener à la foi.

Le christianisme est le seul en effet qui, au moyen du dogme de la Rédemption, nous donne la parfaite intelligence et nous montre la réalisation de ce symbole des sacrifices, le seul qui nous offre cette expiation souveraine, dont le genre humain avait besoin pour emporter sa réhabilitation. Tous ces sacrifices n'étaient que le prélude du grand sacrifice du Messie : ils n'avaient pas d'autre objet que de l'annoncer, et il était nécessaire qu'ils se terminassent sur le Calvaire, ainsi que l'avait prédit Daniel : *le Christ sera mis à mort, et les sacrifices cesseront.*

La prédiction s'est accomplie ; ce qui était un fait universel dans le monde avant Jésus-Christ, n'est plus aujourd'hui qu'une légère exception, qui se dissipe graduellement aux lueurs de l'Evangile : les nations civilisées se prosternent devant les autels d'un culte plus élevé ; elles ne versent plus le sang, mais elles se baignent, pour se régénérer, dans le sang du Rédempteur ; elles n'offrent plus, sous la forme eucharistique, qu'un sacrifice non sanglant, source inépuisable que nous a laissée ouverte l'expiation de Jésus-Christ pour nous laver de toutes nos souillures.

Nous devons donc conclure que, dans quelque sens que l'on dirige ses investigations sur les grands faits de l'humanité, on finit toujours par aboutir à ces deux pôles de l'axe autour duquel roulent nos destinées : *le péché originel* et *la Rédemption*. On peut les regarder comme deux clés mystérieuses qui nous ouvrent le secret de toutes les énigmes, et l'entrée du chemin qui conduit directement

au séjour de la divinité. Seuls, ces deux dogmes peuvent nous servir de boussole sur la mer orageuse de la vie, et quand nous nous égarons sur l'océan des ténèbres où, dans notre orgueil, nous ne craignons pas de nous lancer, ce sont encore les seuls phares dont la lumière brille au loin à travers la nuit, pour nous indiquer l'unique port de salut.



IV. — LA RÉVÉLATION. — LES PROPHÉTIES.

La Révélation est une lumière surnaturelle, un secours gratuit qui nous a été accordé d'en haut. Depuis notre déchéance et l'obscurcissement de notre raison, *la vérité a cessé d'être une plante de la terre* (1), et pour savoir se diriger vers son auteur et pouvoir atteindre à la félicité, l'homme a eu besoin d'être guidé par cette lumière surnaturelle.

Il y a lieu d'admirer toutefois la sage proportion avec laquelle Dieu a daigné répandre cette lumière dans le monde, en en mesurant toujours les effusions à la capacité du genre humain pour la recevoir (2). « Le genre humain a eu (nous citons un judicieux écrivain espagnol) ses différents âges comme l'individu. Il a commencé par l'enfance; il a passé par la jeunesse, et il est arrivé à la virilité de l'âge mûr. Au genre humain dans l'enfance Dieu donna la religion naturelle ; dans l'adolescence, la loi écrite ; et dans l'âge viril, la religion chrétienne : la première, simple et facile, telle qu'elle convenait aux premiers jours de l'humanité; la seconde, dure et infle-

(1) C'est un philosophe païen Zoroastre, qui l'a dit. (*Note du traducteur.*)

(2) L'auteur que cite M Sobrino est le R. P. maître Frai José de Juan Múnoz, de l'ordre des Augustins, dans son ouvrage intitulé *Traité de la véritable origine de la religion*, publié à Madrid en 1828. Le savant religieux avait pour objet spécial la réfutation de l'ouvrage de Dupuis sur l'*Origine des cultes*.

xible, comme elle devait nécessairement l'être, pour réprimer la fougue de la jeunesse; la troisième, belle et sublime, propre à des hommes doués de toutes les forces de l'âge viril. » C'est certainement l'admirable gradation avec laquelle la Révélation nous a instruits. C'est une même vérité qui ne s'est dévoilée à nos regards que peu à peu et par parties, comme pour nous apprendre à la désirer, et nous convaincre de plus en plus de la faiblesse de notre raison, radicalement incapable de s'en mettre en possession par ses propres ressources.

Dans les premiers âges tout était bien simple. Si rapproché de son origine, l'homme conservait dans sa mémoire et semblait porter gravée dans son cœur la connaissance de la création du monde, la chute d'Adam, l'espérance dans le libérateur promis, les destinées d'une vie future. Le culte purement domestique se bornait au sacrifice des victimes dans les sanctuaires qu'offrait la nature elle-même, c'est-à-dire sur quelque hauteur où tous étaient à la fois prêtres et fidèles. Alors, la connaissance des vérités qu'Adam avait immédiatement apprises de Dieu et qu'il avait transmises aux générations, suffisait au gouvernement du monde.

La tradition commença à s'affaiblir, à mesure qu'elle s'éloigna de sa source; l'homme mêla ses propres erreurs aux vérités primitives, et elles allèrent s'obscurcissant et se dénaturant, en même temps que l'idolâtrie multipliait et grossissait ses fantômes. Ce fut dans cette situation que, pour assurer l'intégrité de la tradition, Dieu choisit Abraham, comme souche d'un grand peuple, qui garda le dépôt sacré jusqu'à la venue du Rédempteur.

Cette seconde Révélation donna naissance, peut-on dire, au peuple hébreu dont nous avons retracé rapidement l'histoire dans le chapitre précédent, où nous avons vu la série des merveilles que Dieu opéra pour le constituer et pour le maintenir au milieu des autres nations, jusqu'à

l'avènement du Messie. Ce fut en effet un miracle permanent du Seigneur, que ce peuple ne se soit pas confondu avec ses voisins. La grossièreté de leur intelligence, leurs goûts purement charnels, l'exemple qu'ils avaient reçu des Egyptiens, tout contribuait à ce qu'il fût excessivement difficile aux Hébreux de conserver dans toute leur pureté la tradition et le culte d'un Dieu invisible, et il était nécessaire de parler à leurs sens, de leur imposer par des miracles éclatants et extérieurs, et d'occuper constamment leur imagination, par la pratique d'un culte matériel, pompeux, surchargé de cérémonies, pour les empêcher de retomber dans l'abîme de l'idolâtrie et de perdre le fil de la tradition primitive.

Le peuple était alors, comme l'humanité entière, à l'âge fougueux de l'adolescence, suivant l'observation très-exacte de l'auteur dont nous avons reproduit les paroles, et le culte de la vérité devait leur être imposé d'une manière qui frappât vivement leurs yeux, d'une manière dure, inflexible, qui contrebalançât les inclinations matérielles d'une chair dégénérée, pour laquelle le temps de la réhabilitation n'était pas encore arrivé. De là cette scène du Sinaï, si solennelle et si majestueuse, si sublime de terreur, telle que Moïse nous la décrit, lorsque Dieu lui-même promulgua la loi devant son peuple : « Et voilà que les tonnerres commencèrent à gronder et les éclairs à briller, et une nuit très-épaisse à couvrir la montagne, et le son de la trompette retentissait avec une grande force, et tout le peuple qui était dans le camp trembla.... Et tout le mont Sinaï fumait, parce que le Seigneur y était descendu au milieu du feu, et la fumée de ce feu montait comme d'une fournaise, et toute la montagne était d'un aspect terrible (1). » De là cette loi gravée sur des tables de pierre, pour qu'il y eût un monument palpable et indestructible de son alliance ; de là ce tabernacle

(1) Exode, chap. XIX.

ımptueux, indiqué comme le seul endroit où devaient ıffrir les holocaustes et se pratiquer les cérémonies, pour ıe l'imagination du peuple ne se fixât jamais que sur ı seul point et ne pût se forger une autre croyance que monothéisme ; de là enfin l'institution d'un gouvernement purement théocratique, et le caractère religieux ›nné à toute espèce de lois, afin d'en assurer l'observation ır une sanction sacrée et de prévenir l'irruption des tes et des usages abominables des autres pays.

Et pourtant, au milieu des prodiges innombrables dont s Hébreux furent témoins, telle était la grossièreté de urs pensées, qu'ils tombaient fréquemment, avec une ıcroyable facilité, dans l'ignominie des cultes idolâtriıes. Nous l'avons vu naguères dans leur histoire : à ›ine avaient-ils traversé si miraculeusement la mer ouge et comtemplé la perte de Pharaon et de son armée, ıe déjà à Mara un nouveau miracle fut nécessaire pour ouffer leurs murmures et leur désir de retourner vivre ırmi leurs oppresseurs eux-mêmes. Moïse resta quarante ɩurs sur le Sinaï après cette promulgation de la loi si ıposante et si auguste, et lorsqu'il descendit avec les bles, il les trouva qui s'amusaient à adorer le veau d'or ; ırant la pérégrination dans le désert, véritable image ı désert de la vie, ils se laissèrent aller à de continuelles voltes, transgressèrent la loi et manquèrent à leurs rments avec la plus noire ingratitude ; lorsque enfin, à rce de prodiges opérés par la droite du Seigneur, ils rent mis en possession de la terre promise, la corrup›n et la licence idolâtrique se frayaient à chaque instant ı passage parmi eux, et loin de persévérer dans la connaissance et la soumission, quand ils étaient une is rentrés dans le sentier du devoir, de constantes chutes et une ingratitude opiniâtre les replongeaient entôt dans l'abîme de la dégradation, jusqu'à ce qu'ils éritèrent de voir la ruine de la ville et du temple, et se ouvèrent pris dans les chaînes de la captivité. Captifs

à Babylone, ils revinrent de leurs égarements, et obtinrent que Dieu, qui ne les abandonnait jamais, leur rouvrît les portes de la patrie et leur permît de relever les murs de la cité sainte et de reconstruire le temple ; mais, s'il est vrai que cette fois ils se montrèrent fidèles pendant un plus long espace de temps, encore est-il qu'après la mort d'Alexandre le grand, ils ne surent point se préserver de la gangrène qui dévorait les autres peuples, et l'exemple des illustres Machabées ne suffit pas pour leur inspirer une noblesse de sentiments supérieure à l'épais sensualisme des nations qu'ils ambitionnaient d'imiter. Enfin, malgré les hauts enseignements contenus dans les Ecritures qu'ils conservaient, malgré la lumière qui jaillissait des prophéties, ils ne surent point élever leur raison au-dessus de conceptions purement mondaines, et ils en vinrent ainsi à méconnaître le Messie qu'ils attendaient, qu'ils espéraient ; ils se scandalisèrent de sa doctrine, ils le méprisèrent, le persécutèrent et finirent par le crucifier !

Or donc, si telle était la propension à l'idolâtrie des Juifs considérés en masse ; si telle était leur ignorance ; si leur intelligence, toujours attirée par la terre, toujours appesantie par les convoitises mondaines, ne put graviter vers une sphère d'idées morales plus généreuses et plus divines, si la chair seule animait toutes leurs pensées et les objets sensibles occupaient seuls toute leur imagination, quoiqu'ils tinssent le fil de la tradition primitive, quoiqu'ils possédassent les écrits de Moïse et des Prophètes, quel devait être l'état des autres peuples ? Lorsque les Israélites se prosternaient honteusement devant le veau d'or, au pied de ce même Sinaï qui venait d'être le théâtre de tant de prodiges, quelle pouvait être la vérité que les autres peuples comprissent et respectassent ? Lorsque la doctrine de Jésus-Christ leur paraissait un scandale, à eux qui conservaient les traditions de la

vraie religion, quelles opinions devaient donc régner sur le reste du monde, perdu qu'il avait le fil de ces traditions, et privé qu'il était de la lumière de la Révélation primitive ?.... En parlant de la rédemption, nous avons déjà dépeint l'état de *véritable barbarie* où se trouvaient les sociétés païennes à l'arrivée du Sauveur, dont elles taxèrent la doctrine de *folie ;* mais maintenant nous pouvons mieux calculer le degré de cette barbarie par celui de l'ignorance des Juifs. Assurément, lorsque le peuple qui en savait le plus, manifestait dans son intelligence tant d'abjection, tant d'instincts charnels, tant d'attachement aux vanités terrestres, il nous est très-facile de croire que le monde païen en fût venu à déifier les vices et à se flatter de rendre, en s'y adonnant, un honneur particulier aux dieux, et qu'avec ce fonds d'ignorance digne de la brute, il professât certains principes et suivît certains usages dont la seule pensée nous fait horreur.

La nécessité d'une seconde révélation, ou pour mieux dire, la nécessité de la Rédemption était donc générale. Il était temps qu'au sein de ce peuple chez lequel se trouvait la souche qui devait produire le rejeton en qui devaient être bénies toutes les nations, retentît ce cri de joie : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, de ce qu'il a daigné visiter son peuple pour éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et diriger nos pas dans le chemin de la paix ! » (1)

Mais le peuple hébreu, tout en gardant le dépôt des vraies croyances, conservait dans ses livres saints les prophéties que Dieu avait daigné révéler touchant l'avènement de son fils unique. Les détails que contiennent ces prophéties, leur nombre, leur antiquité et leur accomplissement en Jésus-Christ forment un autre enchaînement merveilleux entre la création et la rédemption, pour nous prouver la vérité du christianisme. Par le moyen de

(1) Saint Luc, chap. Ier.

ces prophéties, c'est-à-dire en les inspirant à ses plus fidèles serviteurs, le Seigneur donnait à son peuple une grande marque de bonté ; car il lui renouvelait les promesses d'un libérateur futur et l'encourageait à attendre de sa médiation l.. réparation de la ruine causée par le péché, et elles devaient en même temps servir, par leur accomplissement en Jésus-Christ, à porter tous les hommes à croire en lui, et à l'adorer comme véritablement Fils de Dieu et Messie annoncé.

Nous allons faire à la hâte l'exposé des principales promesses. Lorsque le Seigneur dit au serpent : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme et entre ta postérité et la sienne ; elle te brisera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon », il annonça dès lors pour la première fois le divin Sauveur qui devait racheter le monde et briser le pouvoir du malin esprit. La femme avait été séduite, et de la femme allait naître, selon la chair, quelqu'un qui se jouerait des piéges du séducteur, et lui déclarerait une haine et une guerre éternelle. Le Seigneur réitère ensuite successivement la même promesse, quand il dit à Abraham et à Isaac : « je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, et en ton descendant seront bénies toutes les familles de la terre. »

Le patriarche Jacob, près de mourir, réunit ses fils pour leur apprendre ce qui devait leur arriver *dans les derniers jours*, et lorsqu'il s'adressa à Juda, après lui avoir dit que ses frères le loueraient, il continua en ces termes : « le sceptre ne sortira point de Juda, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et il sera l'attente des nations. » Déjà, dans cette prophétie, la tribu de Juda est signalée comme celle au sein de laquelle devait naître le Messie, et comme devant conserver la prééminence, la principauté, jusqu'à son arrivée.

Moïse également annonça l'avénement du Messie pa ces paroles : « le Seigneur votre Dieu vous suscitera u

prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères : c'est lui que vous écouterez.... Et le Seigneur m'a dit : je susciterai devant eux un prophète du milieu de leurs frères, semblable à toi, et je mettrai mes paroles dans sa bouche et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Mais celui qui ne voudra pas entendre les paroles qu'il prononcera en mon nom, éprouvera ma vengeance (1). » Evidemment Moïse appliquait ces paroles au grand prophète, au prophète par excellence, Jésus-Christ ; car ces mots *un prophète comme lui*, *semblable à lui*, c'est-à-dire, *un prophète législateur* comme il l'était, ne pouvaient convenir qu'au Messie, qui devait être le médiateur de la loi nouvelle, comme Moïse l'était de l'ancienne. Aussi ne s'éleva-t-il aucun autre prophète législateur comme Moïse dans le peuple d'Israël, jusqu'à ce que le Fils de Dieu lui-même *parût sur la terre conversant avec les hommes*, pour contracter une alliance plus intime et plus parfaite, et pour graver la loi, non sur des tables de pierre, *mais dans les entrailles et sur les cœurs des hommes*, ainsi que l'ont prédit Baruch et Jérémie. (2)

Le roi David, dans ses psaumes, n'a pas seulement développé les préceptes de la plus pure morale, mais a annoncé maintes fois le Christ et prévu tous les mystères de notre sainte religion. Il a montré le Fils de Dieu engendré de toute éternité, recevant de son père les nations en héritage, formant l'objet de leur attente et les délivrant; il a aussi raconté les souffrances de Jésus-Christ, lorsqu'il a écrit : « les rois de la terre se sont levés, les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ... — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... — Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os... — Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort... — Et j'ai attendu que quelqu'un prît

(1) Deutéronome, chap. XVIII.
(2) Baruch, chap. III. — Jérémie, XXXI.

part à ma tristesse, et il n'y eut personne; et que quelqu'un me consolât, et je ne l'ai point trouvé... — Et ils me donnèrent du fiel pour nourriture, et dans ma soif, ils me donnèrent du vinaigre pour breuvage. » (1) En entendant ces paroles, ne semble-t-il pas que nous assistions au drame du Calvaire, et que celui qui nous parle soit un évangéliste, et non le roi-prophète? C'est pour cela que le sage Bossuet disait dans ses *Elévations sur les mystères*, que *les psaumes de David sont véritablement un évangile de Jésus-Christ, tourné en chant, en affections, en actions de grâces et en pieux désirs.* (Xe semaine, IIIe élévation).

Citons encore quelques textes d'Isaïe, qu'on a appelé le cinquième évangéliste : « Et un rejeton sortira de la tige de Jessé (*c'était le père de David*); une fleur s'élèvera de ses racines, et l'esprit du Seigneur reposera sur lui (chap. XI)... C'est pourquoi le Seigneur vous donnera un signe : voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et son nom sera Emmanuel (Dieu avec nous) (chap. VII)... Il jugera les pauvres avec justice, et il se portera le vengeur des humbles sur la terre (chap. XI). Il étendra de plus en plus son empire, et la paix qu'il établira sur le trône de David n'aura point de fin (chap. IX)... Il sera pour les deux maisons d'Israël une pierre de scandale et d'achoppement; il sera un piége pour Jérusalem et entraînera sa ruine. Et la multitude heurtera contre lui; et elle tombera, et elle sera brisée, et elle s'embarrassera et restera captive (chap VIII).... Il ne criera point, il ne fera acception de personne... Il ne foulera pas aux pieds le roseau brisé, et n'éteindra pas le lin qui fume encore : il jugera dans la vérité (chap. XLII)... Il sera calme et doux jusqu'à ce qu'il ait établi sa sagesse sur la terre, et les îles attendront sa loi (ibid.)... Ainsi que plusieurs, Jérusalem, se sont étonnés à la vue de tes désolations, son visage

(1) Ps. CVII. — XL. — LXVIII. — XXI.

sera sans éclat, sa figure méprisée parmi les enfants des hommes. Mais il purifiera la multitude des nations; devant lui les rois garderont le silence ; car ceux à qui il n'a point été annoncé, verront; ils contempleront celui dont ils n'avaient point entendu parler (chap. LII)... Il s'élèvera comme un rejeton qui sort d'une terre aride : il n'a ni éclat ni beauté, et nous l'avons vu et il était méconnaissable. Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui sait ce que c'est que souffrir. Son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie, et nous l'avons compté pour rien. Il a pris véritablement nos langueurs et il s'est chargé lui-même de nos souffrances : oui, nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Il a été percé de plaies pour nos iniquités et a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix s'est appesanti sur lui; nous avons été guéris par ses meurtrissures... Il a été offert parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point ouvert la bouche... Il est mort au milieu des angoisses, ayant été condamné par des juges (chap. LIII)... (1) Il justifiera un grand nombre d'hommes par sa doctrine et portera lui-même leurs iniquités. Parce qu'il s'est livré à la mort, et qu'il a été mis entre les scélérats, parce qu'il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle, et qu'il a prié pour les violateurs de la loi, je lui donnerai en partage un peuple nombreux ; il distribuera lui-même les dépouilles des forts (ibidem)... »

On ne saurait en vérité esquisser avec une manière plus magnifique la vie de Jésus-Christ : Dieu révélait à Isaïe la connaissance de l'Homme-Dieu sept cents ans avant sa descente sur la terre, et le prophète en parlait comme s'il eût fait le récit d'un événement déjà passé. Dieu seul en

(1) Paroles qui ne s'appliquent à rien, dit fort bien M. Nicolas, dans ses études philosophiques (tome II, livre II, chap. IV), si elles ne s'appliquent au Messie, puisqu'il n'est question d'aucune autre victime humaine dans toute l'histoire du peuple juif. (*Note du traducteur.*)

effet, la souveraine sagesse seule, peut retracer l'histoire de faits futurs.

Nous avons déja expliqué, au premier chapitre, la prophétie où Daniel, interprétant le songe de Nabuchodonosor, lui annonça la succession de différents empires et l'avénement du règne de Jésus-Christ. C'est ici le lieu d'indiquer celle par laquelle il a désigné le moment où devait se réaliser le grand événement de l'apparition du Messie. « Médite la parole, dit l'ange du Seigneur à Daniel, et comprends la vision. Le temps fixé sur ton peuple et sur la cité sainte est réduit à soixante et dix semaines, afin que la prévarication soit consommée et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit effacée, et que la justice éternelle paraisse, et que la vision soit accomplie et la prophétie, et que le Saint des saints reçoive l'onction. Sache donc et comprends : Depuis la fin de la parole que Jérusalem sera de nouveau réédifiée, jusqu'au Christ roi, il y aura sept semaines et soixante deux semaines, et de nouveau seront édifiées la place publique et les murailles, au milieu de beaucoup d'inquiétudes et de troubles. Et après soixante deux semaines, le Christ sera mis à mort et ce peuple ne sera plus son peuple, car il doit le renier et un peuple avec son chef qui doit venir, dissipera la cité et le sanctuaire; et la fin sera la destruction, et, après la fin de la guerre, la désolation ordonnée. Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine, et au milieu d'une semaine l'oblation et le sacrifice cesseront, et l'abomination de la désolation sera dans le temple, et persévèrera jusqu'à la consommation et à la fin (chap. IX). »

Les semaines dont parle le prophète étaient des semaines d'années : c'est là un point absolument hors de doute, tant parce que c'était alors l'usage de compter ainsi les années, comme on le voit en plusieurs passages de l'Écriture, que parce que cela résulte de la manière la plus évidente de l'ensemble de la prophétie; par conséquent,

c'est un espace de quatre cent quatre-vingt-dix ans que Daniel a dit devoir s'écouler depuis la publication de l'édit autorisant la réédification des murs de Jérusalem (celle du temple avait été décrétée auparavant par Cyrus) jusqu'à ce que le Saint des saints reçût l'onction. (1) Mais la précision du prophète a encore été plus rigoureuse : les sept premières semaines ou les quarante-neuf premières années, il les signale comme employées à la réédification des murs et de la ville, et il dit que ce temps doit être un temps d'inquiétudes et de troubles, et il le fut en effet, à cause des attaques que les Juifs eurent à essuyer de la part des peuples voisins et surtout des Samaritains; et il fixe la mort du Christ et la cessation des sacrifices, au milieu de la dernière des soixante-trois semaines restantes, c'est-à-dire à la quatre cent quatre-vingt-septième année après l'édit.

Les choses se passèrent bien ainsi. Ce fut dans la vingtième année du règne d'Artaxercès à la longue main, que l'infatigable Néhémie obtint la permission de relever les murs de Jérusalem, et il est bien certain que cette époque concorde exactement avec la fin de la 81e olympiade et l'an 300 de la fondation de Rome. Mais écoutons Bossuet achever la démonstration de l'exactitude de la prophétie. « Alors, dit-il dans son excellent *Discours sur l'histoire universelle*, en parlant du baptême de Jésus-Christ par le précurseur, alors commence avec la soixante-dixième semaine de Daniel. La prédication de Jésus-Christ. Cette dernière semaine étoit la plus importante et la plus marquée. Daniel l'avoit séparée des autres, comme la semaine

(2) *Jusqu'à ce que le Saint des saints reçût l'onction*. S'agit-il du baptême de Notre-Seigneur? C'est ainsi que l'ont entendu la plupart des docteurs et des interprètes. D'autres ont cru que le prophète parlait de l'immolation du Christ sur le Calvaire. Que ce sens paraît plus beau et à la fois plus naturel! En se soumettant à la circoncision et au baptême, le Fils de Marie n'a fait que subir la commune loi de la nature humaine, mais en mourant sur la croix, le Fils de Dieu a vraiment reçu l'onction sainte qui l'a sacré notre Rédempteur (*Note du traducteur.*)

où l'alliance devoit être confirmée, et au milieu de laquelle les anciens sacrifices devoient perdre leur vertu. Nous la pouvons appeler la semaine des mystères. Jésus-Christ y établit sa mission et sa doctrine par des miracles innombrables, et ensuite par sa mort. Elle arriva la quatrième année de son ministère, qui fut aussi la quatrième année de la dernière semaine de Daniel; et cette grande semaine se trouve, de cette sorte, justement coupée au milieu par cette mort.

» Ainsi le compte des semaines est aisé à faire, ou plutôt il est tout fait. Il n'y a qu'à ajouter à quatre cent cinquante-trois ans, qui se trouveront depuis l'an 300 de Rome, et le 20ᵉ d'Artaxercès, jusqu'au commencement de l'ère vulgaire, les trente ans de cette ère qu'on voit aboutir à la quinzième année de Tibère, et au baptême de Notre-Seigneur; il se fera de ces deux sommes quatre cent quatre-vingt-trois ans; des sept ans qui restent encore pou en achever 490, le quatrième, qui fait le milieu, est celu où Jésus-Christ est mort; et tout ce que Daniel a prophé tisé est visiblement renfermé dans le terme qu'il s'e prescrit. On n'aurait pas même besoin de tant de justesse et rien ne force à prendre dans cette extrême rigueur milieu marqué par Daniel. Les plus difficiles se contente roient de le trouver en quelque point que ce fût entre l deux extrémités; ce que je dis, afin que ceux qui cro roient avoir des raisons pour mettre un peu plus haut un peu plus bas le commencement d'Artaxercès, ou mort de Notre-Seigneur, ne se gênent pas dans leur c cul; et que ceux qui voudroient tenter d'embarrasser un chose claire, par des chicanes de chronologie, se défassen de leur inutile subtilité. »

Avec la même exactitude qu'il marqua d'avance le temps de la venue et de la mort du Messie, Daniel prédit aussi que le peuple hébreu le méconnaîtrait, et que ce peuple ne serait plus son peuple, et que bientôt un autre peuple

viendrait avec son chef, et qu'alors aurait lieu la destruction de la ville et du temple, dont la désolation durerait jusqu'à la fin. Amos prophétise également cette désolation du peuple juif par les paroles suivantes : « Voilà que les yeux du Seigneur sont sur le royaume prévaricateur ; je le retrancherai de la face de la terre : cependant je ne détruirai point la maison de Jacob, dit le Seigneur. J'ordonnerai et j'agiterai au milieu des nations le peuple d'Israël, comme on agite le blé dans le crible, et il ne tombera pas un grain sur la terre (chap. 9). » Prophéties que nous voyons accomplies au pied de la lettre dans la dispersion des Juifs au milieu de toutes les nations de la terre, sans avoir ni patrie ni religion, ni ville ni sanctuaire.

Michée a annoncé on ne peut plus clairement le lieu de la naissance du Messie : « Et toi, Bethléem Ephrata, la plus petite entre les villes de Juda, de toi doit venir celui qui dominera sur Israël, et sa sortie est du commencement et des jours de l'éternité (chap. V). »

Zacharie, de son côté, prédit en ces termes son humble entrée dans Jérusalem : « tressaille d'allégresse, fille de Sion ; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem : voilà que ton roi viendra vers toi, juste et sauveur, et il viendra pauvre, monté sur une ânesse et sur le poulin de l'ânesse (chap. IX). »

Lorsque, après le retour de la captivité de Babylone, on travaillait à la reconstruction du temple, ceux des juifs qui avaient vu le premier temple et qui se souvenaient de sa majesté et de sa beauté, ne regardaient le nouveau que *comme s'il n'avait point été devant leurs yeux*, et gémissaient, le cœur brisé de douleur; mais Aggée les exhorte vivement, et leur dit, animé de l'inspiration divine :

« Rassurez-vous... travaillez avec courage et ne craignez pas, car voici ce que dit le Seigneur des armées :

encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel, et la terre, et la mer, et tout l'univers. J'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur des armées... La gloire de ce temple sera encore plus grande que celle du premier, dit le Seigneur des armées, et je donnerai la paix en ce lieu (chap. 2). »

Peu après, Malachie, le dernier des prophètes, annonça la venue de Jésus-Christ, précédée de celle de saint Jean-Baptiste : « Voilà que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face; et soudain viendra dans son temple le Dominateur que vous cherchez, l'ange d'alliance que vous désirez. Voilà qu'il vient, dit le Seigneur des armées (chap. 3). »

Depuis les premiers patriarches jusqu'au dernier prophète, Malachie, qui vivait un peu plus de quatre cents ans avant Jésus-Christ, il y a une série jamais interrompue d'hommes qui, animés de l'inspiration divine, viennent développer ces paroles que la tradition transmit jusqu'au temps de Moïse, et que l'historien sacré transcrivit dans la Genèse : « je mettrai inimitié entre toi et la femme et entre ta postérité et la sienne : elle te brisera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon. » Tous annoncent le Messie, mais chacun d'eux révèle des circonstances particulières de sa vie, et quand toutes ces lignes, tous ces contours, toutes ces couleurs forment véritablement le portrait du *Désiré des nations*, voilà que le dernier prophète vient donner le dernier coup de pinceau au grand tableau. Il semble dire : « On vous a déjà enseigné quels seront les caractères du Messie; désormais vous n'avez plus besoin de nouveaux oracles jusqu'à ce qu'il vienne lui-même vous instruire. Attendez-le, car déjà le temps est proche : *voici qu'il arrive.* (1) »

(1) « Le rédempteur du genre humain coupable depuis le péché d'Adam, dit un célèbre rabbin converti, le chevalier Drach, tel est l'objet et l'unique but

Le merveilleux enchaînement de ces prophéties constitue une preuve incontestable de la divinité de Jésus-Christ. Toutes furent faites à diverses époques et par des hommes distincts, et toutes reçurent un entier accomplissement au même moment et en un même homme, en l'Homme-Dieu. Tout l'univers *l'attendait*, et surtout le peuple juif, qui possédait les Ecritures où était désigné *celui qui devait être envoyé*, et devait se tenir le plus sur ses gardes, après la vive alerte qu'avait donnée Malachie, en criant: « *voici qu'il arrive!* Il arriva enfin, lorsque les temps furent accomplis. Il y eut dans la Judée un juste que dit: « *c'est moi qui suis le Messie promis*, » et en lui toutes les prophéties se réalisèrent de point en point avec une exactitude qu'on pourrait appeler mathématique. Il fonda son Eglise, et il retourna dans le sein de son Père éternel, après avoir rempli sa mission dans ce monde, et depuis lors, l'univers *n'attend plus*, et le même peuple qui le guettait sans cesse, pour le recevoir dans sa maison, a retiré sa consigne, oublié le cri d'alerte du prophète, et l'on en rencontre les débris dispersés à travers toutes les nations, sans temple où il puisse introduire son dominateur, et *il attend toujours*, mais *sans espoir!* Que faut-il en conclure? C'est que *tout est consommé;* la lumière a brillé sur la cime du Calvaire; elle a éclairé beaucoup de nations, et les figures ont disparu devant la réalité, l'espérance a cessé avec la possession, et *le peuple qui a prévariqué, a été retranché, mais non détruit, et il est secoué parmi toutes les nations, comme le blé dans le crible.*

de toutes les prophéties qui concourent à nous le signaler de manière à ne pouvoir le méconnaître; elles forment dans leur ensemble le tableau le plus parfait. Les prophètes les plus anciens en tracent la première esquisse: à mesure qu'ils se succèdent, ils achèvent les traits laissés imparfaits par leurs devanciers. Plus ils approchent de l'événement, plus leurs couleurs s'animent, et quand le tableau est terminé, les artistes disparaissent. Malachie, en se retirant, a soin d'indiquer le personnage (Jean-Baptiste) qui doit en lever le rideau. » (*Note du traducteur*.)

Nous terminerons en citant une pensée du profond Pascal : « Quand un seul homme auroit fait un livre des prédictions de Jésus-Christ pour le temps et pour la manière, et que Jésus-Christ seroit venu conformément à ces prophéties, ce seroit une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent l'un ensuite de l'autre prédire ce même avénement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste pendant quatre mille années, pour rendre encore témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être détournés par quelques menaces et quelque persécution qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable. » (*Pensées, preuves de Jésus-Christ par les prophéties*).

L'aveuglement des Juifs est assurément providentiel. Ils se tiennent-là, sur la scène du monde, accomplissant littéralement, comme des victimes, les prophéties auxquelles ils croient sans avoir su les comprendre, et ils sont ainsi devenus les fidèles dépositaires de la sentence exécutoire même qui les condamne.



V. — UNITÉ DE LA RELIGION.

Nous allons terminer notre chapitre en établissant le même principe que nous avons énoncé en le commençant. Tout nous y a conduit ; tout s'est réuni pour nous démontrer que, sans unité, il n'y aurait point de vérité, et que la vérité de la religion brille dans son *unité exclusive*. comme un soleil resplendissant de création divine.

Aussitôt que le premier homme eut abusé de sa liberté : transgressé le commandement que lui avait imposé le réateur, il déchut de son état de grâce et d'innocence rimitif, et devint sujet à la prédominance des passions, la mort, et aux peines continuelles d'une vie féconde en isères. D'une nature pure et innocente il passa à une ature dégénérée, et cette corruption qu'il avait inoculée son être par le péché, il la transmit avec son sang à)ute sa postérité. Mais si l'homme, par sa faute, *renversa* insi sa nature et assujettit son corps à la mort, il restait)ujours doué de cette ame immortelle, appelée par ses autes destinées à voir et à posséder son créateur, et est surtout du sort de cet être spirituel, auquel le péché rait fermé la route qu'il devait suivre pour atteindre à s destinées, que Dieu prit pitié, lorsque, dans sa émence, il fit aussitôt la promesse d'une *rançon*, qui habilitant l'homme, le rendrait capable de parvenir sa fin.

Nos premiers parents, chassés du paradis, c'est-à-dire,)uis leur chute, commencèrent à vivre dans *l'espérance* cette divine promesse, et tout leur culte religieux, tes leurs invocations au Seigneur, tous leurs actes loration et toutes leurs pratiques, ils devaient les ir à la divinité comme dans l'expectative qu'ils pourent devenir méritoires moyennant la grâce du libérar promis. Le christianisme a donc été la première gion du monde, puisque tout se rapportait à lui; et, is les hommages qu'il rendait à Dieu, l'homme ne vait rien faire, sinon pour figurer le Christ et l'adorer espérance.

e culte dû par l'homme à son auteur, c'est-à-dire le te agréable à Dieu, a toujours été identique, le même nt qu'après la venue de Jésus-Christ. La doctrine que divin rédempteur nous a enseignée, les conseils qu'il is a donnés, les vertus qu'il nous a ordonné de prati-

quer, rien de cela, en définitive, ne diffère d'un iota de ce que Dieu a imprimé dès le principe dans le cœur des hommes, pour s'en faire connaître et aimer. Le Dieu était le même, la loi la même, et les mêmes aussi, les devoirs de la part de l'homme. La différence a consisté uniquement en ce que l'homme ne pouvant *se relever de sa chute* qui avec l'aide toute-puissante d'un divin *médiateur*, il devait, avant l'arrivée de ce grand intercesseur, ne s'adresser à Dieu qu'en implorant les secours d'une *miséricorde future*, tandis que, depuis la consommation de la rédemption, il s'élève jusqu'à la divinité, en invoquant les mérites d'un *rédempteur*, qui a daigné expier notre faute, et nous ouvrir les portes auparavant fermées de la cité céleste. Jadis on regardait le Rédempteur dans l'avenir ; aujourd'hui on le contemple dans le passé ; jadis on l'attendait ; aujourd'hui on le possède. Cette différence capitale entre l'ancienne et la nouvelle loi, entre la religion considérée du côté opposé du Calvaire, et du versant sur lequel nous nous trouvons aujourd'hui sous l'étendard de la croix, qui est le symbole de la Rédemption, en entraîne d'autres, qui ne touchent pas au fonds de la religion, mais que la différence même des temps rendait indispensables : c'est dire que l'essence des choses restant la même, les formes devaient nécessairement varier. Nous donnerons quelques développements à cette idée.

En parlant du péché originel et de la rédemption, nous avons eu occasion d'observer les ravages que sa chute a produits dans l'homme. Grâce à la prédominance des passions sur la lumière naturelle allumée dans son ame par le Créateur lui-même, sa raison, errant d'égarement en égarement, en vint jusqu'à méconnaître complètement la divinité ; elle s'éloigna des sentiers de la loi jusqu'à ériger ses propres vices en divinités, et donner le nom de vertu à ce qui méritait la plus terrible réprobation. L'homme rencontrait des dieux de toutes parts : le vrai

Dieu était le seul qu'il ne trouvât point (1). Au milieu de semblables abominations, une seule famille conserva l'idée de Dieu dans toute sa pureté, et c'est le chef de cette famille que le Seigneur *appela*, pour en faire le père d'un peuple qui vivrait séparé des autres peuples, et au sein duquel naîtrait *celui qui devait être envoyé*, le Rédempteur qui avait été libéralement promis à Adam après sa désobéissance.

Tout, chez ce peuple, devait tendre à symboliser le Messie, et si au fond les devoirs et le culte qui lui furent imposés étaient les mêmes que le Créateur exigeait auparavant de la créature, qu'il exigeait encore et qu'il exige toujours, les formes devaient bien s'adapter à la situation dans laquelle se trouvaient les hommes avant que la rédemption fût opérée. La circoncision, l'alliance, les tables de la loi, les sacrifices, la terre de promission, tout chez les Hébreux était figuratif, tout leur annonçait une vérité que plus tard devait éclaircir et perfectionner le Christ, auquel se rapportaient ou qu'avaient pour objet ces figures. Les juifs charnels qui ne donnaient à toutes ces choses qu'un sens matériel, qui ne voyaient dans les cérémonies rien au delà de ce que percevaient leurs organes physiques, et qui attendaient un roi, un dominateur sur la terre d'ici-bas, qui agrandirait leur puissance et les couvrirait de gloire aux yeux des autres nations, méconnaissaient tous complètement l'essence de la religion, et c'est pour cela qu'ils méconnurent aussi, et qu'ensuite ils crucifièrent Jésus-Christ. Mais ceux qui, au contraire, comprirent le sens réel des Ecritures, et ne trouvèrent plus digne de Dieu qu'un culte en esprit et en vérité, virent clairement que la circoncision agréable à la divinité était celle du cœur; que la loi devait être gravée dans l'intelligence et la soumettre à son

(1) On connaît ce beau mot de Bossuet : Tout étoit Dieu, excepté Dieu lui-même. (*Note du traducteur.*)

empire ; que le sacrifice acceptable était celui des passions , afin qu'elles n'empêchassent point la pratique des vertus ; que la terre promise, enfin, n'était que la félicité réservée , au delà du trépas, à ceux qui, par leur vigilance et leurs efforts, préserveraient leur ame des embûches de la chair; et c'est pourquoi *leurs yeux virent le Sauveur*, et ils reconnurent en lui *celui qui venait au monde pour être la lumière qui illumine toutes les nations*. (1)

Concluons. La religion a toujours été une et toujours la même, parce que le Dieu du ciel et de la terre a toujours été *un* et toujours *le même*.

Le Dieu qui *a créé* est celui qui *a* ensuite *révélé* et plus tard *racheté*. La création, la révélation, la rédemption, sont toutes des opérations d'un même Dieu.

(1) Saint Luc, chap. II.



TROISIÈME PARTIE.

PRÉCIS ABRÉGÉ DE LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Les merveilles opérées par le divin Sauveur durant
séjour sur la terre furent si grandes et si nom-
uses, que, comme dit l'évangéliste saint Jean (ch. XXI),
*lles étaient rapportées en détail, le monde pourrait à
ne contenir les livres où elles seraient écrites.* Mais
r que, par une nouvelle merveille, tout ce qui con-
ne Jésus s'offrît à nous d'une manière extraordinaire,
naturelle et divine, les quatre historiens du Sauveur
s racontent sa vie en quelques courtes pages.

Tout ici est prodigieux et surprenant, depuis la con-
on des mêmes évangélistes qui resserraient en un petit
nbre de chapitres *ce que le monde aurait à peine pu
tenir*, jusqu'à la divine simplicité de leur narration
pirée. Cette concision nous étonne et cette simplicité
s ravit, parce que ni l'une ni l'autre ne sont humaines,
ce que ni l'une ni l'autre ne nous appartiennent, et
sque nous voulons nous les approprier, nous imagi-
nt que c'est chose très-aisée d'imiter cette facilité, nous
s apercevons que c'est *une facilité divine*, devant
uelle viennent échouer tous les efforts de l'intelligence
maine.

Nous nous sommes élevés, dans le chapitre précédent, aux plus hautes considérations. Avançant sous la garde de la foi, nous avons trouvé la lumière pour notre esprit; après avoir cru, nous sommes parvenus à connaître, et, au jour brillant qui éclaire ces vastes horizons, nous avons vu les principaux dogmes de notre religion sainte former la mystérieuse chaîne à laquelle sont suspendues nos destinées, et dont les anneaux sont l'unique échelle par laquelle l'homme puisse monter à la cité bienheureuse. Nous avons compris que nous ne sommes rien par nous-mêmes, et que tout ce que nous sommes, nous le sommes par Dieu, et nous avons replié nos ailes pour aller nous abattre au pied de cette montagne admirable, sur la cime de laquelle s'élève l'arbre mystique de la croix, comme dans l'unique port de salut, comme dans l'unique asile où le cœur trouve la joie et l'ame la paix. Là nous avons tout rencontré; là nous avons entendu tout expliquer: car les rameaux de cet arbre mystérieux qui plonge en bas dans *la création* et touche en haut à *la consommation*, contiennent la sève du salut et offrent au monde les fruits de vie.

Après avoir déposé au pied de cet arbre saint l'indigne hommage de notre faible intelligence, offrons-lui maintenant nos adorations, en faisant le récit très-rapide de la vie du Rédempteur qui l'a arrosé de son sang. Jusqu'ici nous avons raisonné: désormais il ne faut plus que sentir. Ouvrons donc notre cœur aux douces émotions qu'y fera naître cette lumière divine, annoncée à Nazareth comme devant illuminer le monde des hauteurs du Calvaire.

Quand furent accomplis les temps décrétés par l'Éternel pour que le monde vît paraître le Messie qu'il lui avait promis, Dieu envoya l'ange Gabriel à la vierge Marie, qui se trouvait mariée à un homme nommé Joseph. Tous deux descendaient de la maison de David et habitaient la petite ville de Nazareth, comprise dans la tribu de

Zabulon en Galilée. Après l'avoir saluée par ces affectueuses paroles : « *je vous salue, Marie ; vous êtes pleine de grâce : le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes* (1), » il lui annonça que le fils du Très-Haut viendrait s'incarner dans son sein, par l'opération et la grâce du Saint-Esprit, et qu'elle lui donnerait le nom de Jésus. La très-sainte Vierge, intérieurement éclairée pour comprendre le mystère par lequel Dieu avait daigné la choisir, elle qui, quoique mariée, avait consacré à Dieu sa virginité, répondit à l'ange, pénétrée de la plus vive gratitude et pleine de soumission et d'humilité : « *Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait suivant votre parole.* » Au même instant l'ineffable mystère s'opéra en elle, et le Verbe divin se fit chair pour habiter parmi les hommes. C'est le 25 du mois de mars (nisan chez les Hébreux) que s'accomplit l'incarnation.

Il y avait alors déjà six mois que sainte Elisabeth, cousine de la Vierge et épouse de Zacharie, avait conçu, à un âge fort avancé, le précurseur saint Jean-Baptiste. Marie, informée par le même ange de la faveur que le Seigneur avait accordée à une aussi proche parente, eut hâte de la féliciter, et elle se rendit, à travers les montagnes de la Judée, à la ville d'Hébron, où demeurait Elisabeth. A peine la voix de la Vierge eut-elle retenti à son oreille, que sainte Elisabeth s'écria, éclairée par l'esprit divin et saisie d'un saint transport : « *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ! Et d'où me vient que la mère de mon Seigneur daigne me visiter ? Car voilà qu'au moment où la voix de votre salutation est parvenue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie en mon sein. Que vous êtes bienheureuse d'avoir cru ! car les choses qui vous ont été dites par le Seigneur seront accomplies.* » En entendant ces paroles inspirées de sainte Elisabeth, la très-sainte Vierge,

(1) Saint Luc, chap. I.

reconnaissante des dons si extraordinaires dont Dieu avait daigné la combler, éclata en actions de grâces, et entonna ce cantique admirable que l'Église répète avec allégresse dans ses plus grandes solemnités : « *magnificat anima mea Dominum — mon âme glorifie le Seigneur !* »

Cette touchante entrevue dura plus de trois mois. Mais la Vierge était déjà rentrée à Nazareth et arrivée au dernier mois de sa grossesse, quand Auguste César publia le fameux édit par lequel il ordonna le dénombrement de la population dans toutes les provinces soumises à sa domination. Bien qu'Hérode eût été établi roi des Juifs, il n'en était pas moins considéré comme un simple sujet du vaste empire romain, et en conséquence le gouverneur Cyrinus, qui commandait à cette époque en Syrie, arrêta que le dénombrement se fît en Judée, comme dans les autres provinces de l'empire; et pour éviter toute confusion, il prescrivit à toutes les familles de se rendre dans les villes d'où elles étaient originaires, pour s'y faire inscrire sur les registres publics, et payer le montant de la capitation qui leur était imposée.

En ce temps là, saint Joseph était déjà instruit par une révélation divine du grand mystère qui s'était opéré en Marie, et comprenant quels avaient été les desseins de Dieu en lui donnant pour compagne une vierge dont il devait être le gardien, et qui, sans sa présence, n'aurait pu devenir mère qu'en perdant sa réputation, il ne se contenta plus de la respecter et de la soigner avec tendresse comme auparavant, mais il se considéra désormais comme son serviteur, et vénéra en elle la mère du divin Rédempteur.

La Vierge approchait de son terme : les saints époux eurent néanmoins à se mettre en route pour se faire inscrire sur les registres de Bethléem, attendu qu'ils étaient tous deux originaires de cette ville, descendants qu'ils étaient de la maison de David. La ville était alors

toute pleine de gens qui, en étant originaires, y étaient accourus de toutes parts, pour se conformer à l'édit relatif au recensement. Cette circonstance et la pauvreté de Joseph et de Marie firent que, repoussés par tout le monde, ils ne trouvèrent point de logement dans l'intérieur de la cité, et qu'ils durent se retirer dans une triste grotte, qui servait d'étable ou d'écurie à une auberge voisine. Marie touchait à son terme : c'est donc là que naquit le divin enfant le 25 décembre (le mois de *thébet* chez les Hébreux), et sa sainte mère fut réduite à coucher dans une crèche celui qui était le maître du ciel et de la terre.

Cette humble naissance qui devait réconcilier la terre avec le ciél, fut célébrée par la milice céleste qui chanta à haute voix : « *gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre.* » Plusieurs bergers qui étaient occupés à garder leurs troupeaux dans les environs de Bethléem, furent avertis par les anges de la naissance du fils de Dieu, et après leur avoir entendu chanter le cantique de gloire, ils accoururent pour voir la merveille qui leur était annoncée, et ils eurent l'ineffable bonheur d'offrir les premiers au prodigieux nouveau-né le tribut sincère de leur admiration et de leurs louanges.

Le huitième jour, c'est-à-dire le premier janvier (1), il fut circoncis suivant la loi ; bien qu'étant l'innocence même, il fut dispensé de porter ce signe de péché, et le treizième jour, qui correspondait au six du même mois, trois mages arrivèrent de l'orient, lesquels, selon l'opinion la plus généralement reçue, étaient de petits princes de l'Arabie heureuse. Une étoile miraculeuse leur avait annoncé la naissance du Messie ; ils adorèrent Jésus en lui offrant les mystérieux présents de l'or, de l'encens

(1) Le sebath ou schefeth des Juifs.

et de la myrrhe : l'or comme roi, l'encens comme Dieu, la myrrhe comme homme.

De même que le fils s'était soumis à la loi de la circoncision, ainsi la mère ne voulut point se soustraire à la loi de la purification, quelque humiliante qu'elle dût paraître à celle qui n'avait point cessé d'être la plus pure de toutes les vierges. Cette cérémonie de la présentation dans le temple de Jérusalem eut lieu le quarantième jour après la délivrance, le 2 février (*adar* parmi les Hébreux). C'est pendant sa durée que se rendit au temple le vieillard Siméon, poussé par une inspiration de Dieu, qui lui avait promis qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Christ. Prenant l'enfant dans ses bras, il bénit le Seigneur et lui rendit grâces de ce que ses yeux voyaient la lumière du monde, en celui qui avait été préparé devant la face de tous les peuples, comme devant être l'objet de leur respect et de leur amour. S'adressant ensuite à la Vierge, il lui prédit que, quoique cet enfant fût venu au monde pour sauver les hommes, il serait établi pour la ruine d'un grand nombre qui le méconnaîtraient et le persécuteraient, et que, par tous les outrages qu'ils lui feraient souffrir, ils rempliraient de douleur et d'amertume le cœur de sa mère.

Après l'accomplissement de toutes ces cérémonies, la sainte famille se transporta en Galilée pour habiter la ville de Nazareth; mais ensuite saint Joseph fut averti par un ange du Seigneur de se rendre en Egypte avec l'enfant et la mère, afin de soustraire le premier à la persécution d'Hérode. Le roi, en effet, alarmé des bruits qui circulaient sur la venue du Messie, étonné surtout que les Mages qui étaient allés lui demander des renseignements sur le nouveau roi des Juifs, ne fussent pas retournés pour lui en donner des nouvelles, résolut, avec son caractère sanguinaire, de faire périr tous les enfants, au dessous de l'âge de deux ans, qu'il y avait à Bethléem

et dans les environs, croyant que, de cette façon, il ne pourrait manquer d'atteindre celui qui était l'objet de ses craintes. Hérode supposait, comme tous les juifs charnels, que le Messie annoncé devait venir uniquement pour fonder un empire terrestre, et c'est ainsi que la crainte de perdre la couronne lui fit mettre le comble à son ambition et à sa barbarie par le massacre de tant d'innocents. On croit que le nombre des enfants immolés par la cruauté de ce monstre ne fut pas moindre de quatorze mille. (1)

Jésus, libre en Egypte de la persécution d'Hérode, y resta plus d'un an avec ses parents, jusqu'à ce qu'informés de la mort du roi, ils revinrent en Galilée et se fixèrent dans leur ville de Nazareth. On croit que le lieu où resta la sainte famille durant son séjour en Egypte fut la ville du Caire, dans une humble maison, aujourd'hui transformée en église. Il y a aussi, à deux lieues de cette ville, un endroit appelé Matara ou Matarea, où l'on pense qu'elle a passé quelques mois, et près delà, on voit une fontaine à laquelle, suivant la tradition, la Vierge lavait les effets du divin enfant.

Les saints époux, une fois établis à Nazareth, se rendaient tous les ans à Jérusalem avec Jésus, pour la fête de la Pâque. Il arriva qu'une année, Jésus, déjà âgé de douze ans, resta dans le temple, à l'insu de ses parents, qui ne s'aperçurent de son absence que lorsqu'ils avaient repris la route de Nazareth. Alors, pleins de tristesse, ils retournèrent à Jérusalem, et ils le trouvèrent dans le temple conversant avec les docteurs qu'il émerveillait par sa sagesse; et comme, en le voyant, la Vierge

(1) C'est dans la fuite en Egypte que, suivant une ancienne tradition, la sainte famille tomba entre les mains d'une bande de voleurs, dont faisaient partie Dismas et Gosmas, le bon et le mauvais larron. « Dismas était cet enfant lépreux, dit Anne Catherine Emmerich (la douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, traduite par M. Cazalès, chap. XL), que sa mère, sur l'invitation de Marie, lava dans l'eau où s'était baigné l'enfant Jésus, et qui fut guéri à l'instant. » (*Note du traducteur.*)

lui demandait pourquoi il s'était séparé d'eux, Jésus lui répondit : « ne savez-vous pas que je dois être occupé de ce qui regarde mon père ? » profonde observation dont ne parvinrent pas à comprendre le sens ces docteurs qui, imbus de faussés idées, ne croyaient qu'à un sauveur purement mondain, lèquel, avec un pouvoir visible, serait venu agrandir leur pays.

Jésus continua à vivre à Nazareth jusqu'à ce qu'ayant atteint sa trentième année, et saint Joseph étant déjà mort, il se dirigea vers les bords du Jourdain, dans un endroit peu éloigné de Jéricho, où le précurseur saint Jean se trouvait, baptisant la foule et l'exhortant à faire pénitence, parce que le royaume des cieux approchait, c'est-à-dire parce que la terre portait déjà le Messie, celui dont le baptiseur disait qu'il n'était pas digne de délier les cordons de la chaussure. Saint Jean n'avait jamais vu Jésus (1), mais l'Esprit-Saint l'éclairant, le lui fit aussitôt reconnaître, quand il se présenta confondu dans la multitude pour demander aussi le baptême. Dès que Jésus fut sorti des eaux du fleuve, l'Esprit-Saint descendit sur lui, se rendant visible sous la forme d'une colombe, et l'on entendit une voix qui criait du haut du ciel : « *Voilà mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* »

De là le Christ se rendit à une montagne peu éloignée, qu'on appelle aujourd'hui de la « quarantaine » ou « du diable », parce que c'est dans cette solitude qu'il voulut se préparer à la prédication par un jeûne de quarante jours, au bout desquels il permit à Satan de le tenter. Il vainquit les tentations, et les anges lui apportèrent sa nourriture.

(1) Il habitait depuis son enfance le désert où l'inspiration l'avait conduit. Et durant les trente années de sa vie cachée, Jésus n'était même pas allé voir une seule fois son parent et son précurseur. Admirable et fécond sujet de méditations pour les chrétiens qui renoncent à leur famille, pour s'enfoncer dans la solitude du cloître. (*Note du traducteur.*)

?uis il retourna aux lieux où le précurseur administrait e baptême ; à peine celui-ci eut-il aperçu son visiteur, ju'il témoigna publiquement que c'était là l'agneau de)ieu, le Sauveur qui venait après lui pour effacer les »échés du monde.

Un autre jour, le Seigneur s'achemina vers Béthanie, »rès de Jérusalem, et aussitôt que saint Jean qui était ı y prêcher l'eût vu, il dit en présence de deux de ses disci-»les : « voici l'agneau de Dieu ; » et dès lors ces mêmes lisciples le suivirent. L'un d'eux se nommait André ; l alla chercher son frère Simon pour lui dire qu'il avait ;rouvé le Sauveur. Quand ils furent de retour, Jésus dit ıu frère d'André : « *tu t'es appelé jusqu'ici Simon fils de Jonas ; mais désormais tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre.* » Et accompagné de ses disciples, il passa en Galilée, où se joignirent à lui Philippe et Barthélemy. (1)

Le six janvier, âgé de trente-un ans révolus, il se rendit à Cana, petite ville distante d'environ trois lieues de Capharnaüm. Il y fut invité avec sa très-sainte mère et ses disciples à des noces, dans lesquelles il fit son premier miracle, en changeant l'eau en vin. Déjà précédé d'une grande renommée, il se transporta à Capharnaüm, où il s'arrêta quelques jours, et de là il se dirigea vers Jérusalem à l'occasion de la fête de la Pâque. Entrant dans le temple et le voyant profané par des marchands de toute espèce qui s'y livraient à leur trafic, il fit un fouet avec des cordes, chassa les animaux qui y étaient exposés en vente, renversa les tables, jeta l'argent à

(1) Qu'il est doux de contempler la vie commune de Jésus-Christ et de ses disciples !... Saint Clément rapporte quelque part que, dans ces courses évangéliques, le Sauveur se préoccupait constamment des besoins de ses apôtres. Il poussait la sollicitude si loin, que *la nuit il se levait pour s'assurer que leurs couvertures n'étaient pas dérangées*. N'est-ce pas la mère qui veille au berceau de son enfant? Et c'est de la bouche de saint Pierre lui-même, que saint Clément tenait ce détail si caractéristique. (*Note du traducteur.*)

terre, et reprit tous ces gens par ces paroles : « *ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs.* »

Attiré par la prédication et les miracles de Jésus-Christ, Nicodème, personnage très-influent, et l'un des pharisiens qui composaient le sanhedrin ou grand conseil, vint le trouver la nuit. La haine que ceux de sa secte portaient déjà à Jésus l'engagea à se cacher d'eux, et c'est pour cela qu'il vint le trouver la nuit. Le Sauveur lui expliqua les Ecritures, et Nicodème le quitta, fermement attaché à lui, et ne conservant plus le moindre doute que ce ne fût véritablement le Messie.

La fête de la Pâque terminée, il passa le Jourdain et commença à baptiser ceux qui s'adressaient à lui. Le précurseur, qui baptisait en ce temps-là près d'Ennon, l'ayant appris, y trouva l'occasion de donner un nouveau témoignage de la divinité de Jésus-Christ à tous ceux qui l'entouraient, en leur disant qu'il était fort juste de laisser le ruisseau pour aller à la source, qu'il n'était, lui, qu'un envoyé devant le Christ, et qu'ils devaient l'abandonner, lui qui était sorti de la terre, pour suivre le Messie qui était descendu du ciel.

S'avançant ensuite vers la Galilée, le Seigneur traversa le territoire de Samarie, et s'étant reposé près d'une fontaine appelée fontaine de Jacob, qu'il y avait près de Sichem (aujourd'hui Naplouse), il convertit une femme qui y allait puiser de l'eau, en lui faisant comprendre qu'il était le Messie, que l'eau vive de sa doctrine rejaillissait jusqu'au ciel et étanchait éternellement la soif, et que le temps était arrivé où cesseraient les débats entre les Juifs et les Samaritains sur le culte à rendre à Garizim ou à Jérusalem, attendu que Dieu étant esprit et vérité voulait être adoré partout par un seul culte; en esprit et en vérité. Sur le rapport que fit immédiatement la samaritaine convertie, beaucoup de gens accoururent,

et Jésus entra dans la ville et y passa deux jours, pendant lesquels il alluma le flambeau de la foi dans le cœur d'un grand nombre.

Il partit de là pour Nazareth, sa patrie, et s'étant rendu à la synagogue, il expliqua un passage de la prophétie d'Isaïe relative à la venue du Messie, le déclarant accompli en sa personne; mais les habitants de cette ville justifièrent le proverbe qui dit qu'aucun prophète n'est bien accueilli dans son pays; car ayant faussement appris que le Messie devait être un roi puissant qui rétablirait le royaume d'Israël, ils se trouvaient bien loin de croire que ce pût être celui qu'ils considéraient comme le fils d'un petit artisan; et d'ailleurs l'envie les poussait à ne reconnaître aucune supériorité en celui qu'ils avaient vu dans une situation si humble et si pauvre. C'est pourquoi le Seigneur leur reprocha leur indocilité et leurs mauvaises dispositions pour recevoir sa doctrine ; c'est pourquoi encore il n'opérait point parmi eux les merveilles dont avaient été témoins d'autres populations plus simples de cœur. Irrités de ces justes reproches, ils le poursuivirent tumultueusement, lorsqu'il sortit de la synagogue, pour le précipiter du haut de la montagne, sur le penchant de laquelle la ville était bâtie ; mais Jésus traversa tranquillement cette multitude furieuse, lui ôtant par l'effet de sa toute-puissance le pouvoir d'exécuter son dessein, et se rendit à Cana, pour s'acheminer de là vers le lac de Génésareth ou de Tibériade.

Le nombre des personnes qu'attirait le bruit de ses éclatants miracles était si grand, et si vif leur désir d'entendre sa divine parole, que le Sauveur pressé par une foule immense fut obligé d'entrer dans la barque de Pierre, pour de là lui prêcher sa doctrine. Il passa ensuite à Capharnaüm, où il guérit beaucoup de malades, entre autres la belle-mère de Pierre, et déjà constamment suivi du même Pierre, de son frère André et des deux fils de

Zébédée, Jean et Jacques, il parcourut, en prêchant, différents points de la Galilée et en faisant une infinité de prodiges.

De retour une autre fois à Capharnaüm, (1) où accoururent pour l'entendre beaucoup de Pharisiens et de docteurs de la loi, il guérit un paralytique qu'on dut descendre par une ouverture pratiquée dans le toit à cause de l'impossibilité de l'introduire d'un autre côté de la maison où se trouvait le Sauveur, tant était grande la foule qui s'était amassée ! « *Suivez-moi*, » dit-il à un publicain ou collecteur d'impôts, appelé Matthieu et surnommé Lévi, et celui-ci abandonna son poste pour croire en Jésus-Christ. Et comme les publicains formaient une classe fort méprisée, et que les Pharisiens prenaient de là prétexte de murmurer contre le Seigneur, il leur dit que les gens bien portants n'avaient pas besoin de médecins, mais bien les malades, et qu'il n'était point venu pour appeler les justes à la pénitence, mais bien les pécheurs. Après avoir rendu la parole aux muets, la vue aux aveugles, et opéré une foule d'autres miracles, il se rendit à Jérusalem.

C'est alors qu'il guérit dans cette ville le paralytique de la piscine, et il fit ce prodige, ainsi que beaucoup d'autres, un jour de sabbat, et comme les Pharisiens et les docteurs trouvaient dans cette circonstance un nouveau motif de scandale, le Sauveur leur reprocha leur hypocrisie, en leur citant des exemples et en leur prouvant par des raisonnements qu'il ne pouvait point être défendu de faire de bonnes œuvres aux jours de fête. Durant le séjour que fit alors le Seigneur à Jérusalem, il prêcha toujours dans la synagogue, et quoiqu'il confondît les docteurs en leur démontrant la fausse idée qu'ils avaient du Messie, et en leur donnant tant de marques propres à les faire

(1) Capharnaüm, c'est-à-dire *village de consolation*, cruelle antonymie! Ce fut une des villes les plus ingrates pour les bienfaits du Sauveur. (*Note du traducteur*.)

croire en lui, tous ses efforts échouèrent contre la perversité de leurs cœurs, attachés qu'ils étaient aux joies et aux erreurs de la terre.

S'étant dirigé dans la Galilée vers le lac ou la mer de Tibériade, il s'y vit assiégé de gens venus de toutes parts ; il ne cessait de les enseigner et de réitérer en leur présence toute sorte de miracles. Un jour il se retira sur la montagne avec ses disciples, et choisit parmi eux les douze qu'il destinait à être ses apôtres ou ses envoyés, afin d'annoncer l'Évangile par tout le monde ; après quoi il les instruisit en leur révélant toute la sainteté de sa doctrine, et leur prédit tout ce qu'ils auraient à souffrir pour sa défense. S'adressant ensuite à la multitude qui l'écoutait et qui grossissait tous les jours, il lui enseigna d'une manière admirable quelle était la loi et quels étaient les devoirs que nous avions à remplir pour nous y conformer.

Dans l'impossibilité de nous arrêter à chaque pas de la marche de Jésus-Christ, et de recueillir ainsi mot à mot la doctrine qui sortait de ses lèvres divines pour instruire les hommes et leur montrer le chemin du salut éternel, nous croyons devoir présenter ici le résumé qu'en fait le P. Croiset, en le plaçant dans la bouche du Sauveur lui-même, quand il parlait au peuple : (1)

« Bienheureux, disait le Sauveur, les pauvres volontaires, parce que, par ce renoncement à tout, le ciel est à eux. Heureux ceux qui ont de la douceur envers tout le monde, qui souffrent tout et de tous avec patience, parce qu'ils possèderont la terre des vivants, dont la terre promise n'était que la figure. Heureux ceux qui sont dans l'affliction et qui se nourrissent du pain de larmes, parce que leurs larmes se changeront en une source inépuisable de la plus douce joie. Heureux ceux qui ont faim et soif de la

(1) *Abrégé de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

justice, car certainement ils seront pleinement rassasiés. Heureux ceux qui exercent les œuvres de miséricorde, car on usera d'une grande miséricorde envers eux. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu, et par les lumières d'une foi vive dans ce monde, et par la lumière de la gloire dans l'autre. Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique, car ils jouiront eux-mêmes de la paix du cœur, et Dieu les traitera comme ses enfants. Heureux enfin ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux...

» Ne croyez point que je sois venu pour abolir la loi *et les prophéties; le ciel et la terre passeront avant qu'elles cessent de s'accomplir*, et je suis venu au monde pour les accomplir; je suis venu pour accomplir cette loi selon son esprit, et dans toute la perfection qu'on avait jusqu'ici ignorée.

» Les Scribes et les Pharisiens font profession d'observer cette loi, *et leur apparente régularité impose;* mais si votre vertu ne surpasse pas la leur, vous n'entrerez jamais dans le royaume de mon Père. On s'est contenté jusqu'ici d'avoir horreur de l'homicide, et moi je vous dis que la moindre parole injurieuse est un péché. Le sacrifice le plus estimable sera réprouvé, rejeté, s'il y a la moindre froideur dans le cœur de celui qui l'offre. L'adultère est un crime; et moi je vous dis qu'on se rend coupable par un seul désir criminel. La moindre pensée impure souille l'ame; le plus léger consentement à cette pensée impure est un péché mortel. La pureté est une vertu délicate; le trop grand hâle la fane, le moindre souffle la ternit. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le; c'est-à-dire, si ce que vous avez de plus cher vous est une occasion de péché, *coupez-le, fuyez-le*, faites-en sans délai le sacrifice. Eloignez-vous de toutes les occasions dangereuses; c'est par la fuite qu'on se conserve dans la pureté, *et celui qui aime le danger y périra*. Tout divorce est proscrit. Les vains jure-

ments sont autant défendus que le parjure. Ne jurez jamais ni par le ciel, ni par la terre, ni par aucune créature ; la vérité n'a pas besoin de tant d'étais ; contentez-vous de dire simplement : cela est, ou cela n'est pas ; *car ce que l'on dit de plus procède d'un mauvais principe.*

» Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent ; et moi je vous dis de ne point faire de résistance si on vous maltraite ; mais si quelqu'un vous frappe sur une joue, présentez-lui encore l'autre ; abandonnez même votre manteau à celui qui veut plaider pour avoir votre robe ; et qui que ce soit qui vous prie de faire mille pas pour son service, faites-en deux mille pour lui faire plaisir. (1) *C'est jusqu'à ce point que je veux que la charité et la mansuétude forment le fond de votre caractère.*

» On vous a dit jusqu'ici : vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi ; et moi je vous dis : aimez vos ennemis ; *faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.* Ce n'est point assez de ne leur vouloir point de mal, il faut les aimer d'un amour vrai et sincère ; il faut que les services que vous leur rendez prouvent combien sincèrement vous les aimez. Car pour aimer ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les Publicains en font autant, et si vous ne saluez que vos amis et vos frères, que faites-vous de plus que les païens ? (2) *Imitez en cela la conduite de votre Père céleste, et tâchez, autant que vous le permettra votre faiblesse, de parvenir à ce qu'il y a de plus parfait et de plus élevé dans la vertu.*

» Dire seulement de bouche qu'on pardonne le tort qu'on nous a fait et l'injure qu'on a reçue, c'est un pur compli-

(1) Ce passage est tiré d'un autre ouvrage du P. Croiset, du *Parallèle des maux de ce siècle et de la morale de Jésus-Christ*, parag. V, du monde. (*Note du traducteur.*)

(2) Ces deux phrases ne se trouvent point non plus dans la *Vie de Notre-Seigneur*, mais dans le *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de Jésus-Christ*, *loco cit.* (*Note du traducteur.*)

ment qui peut imposer aux hommes ; mais Dieu, qui voit le fond du cœur, réprouve de pareils compliments. C'est de tout son cœur que je veux qu'on pardonne, et souvenez-vous que le pardon des injures qu'on accorde à ses frères, est pour ainsi dire la règle de celui qu'on demande pour soi au Seigneur. La charité que vous devez avoir pour tout le monde, doit bannir tout jugement téméraire et tout soupçon; c'est à Dieu seul qu'appartient tout jugement. C'est empiéter sur ses droits que de se faire juge des sentiments des autres. Il n'est permis à aucun homme de juger de l'intention. Ne faites jamais rien par respect humain, et encore moins par vaine gloire. Ce n'est pas seulement à pure perte alors qu'on travaille ; tout ce qu'on fait par vanité mérite châtiment. Quand vous faites la charité, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite. Dieu ne récompense que ce qu'on fait pour l'amour de lui.

» Fuyez toute ostentation dans vos bonnes œuvres, et surtout dans la prière. *Ne faites rien pour être vus et estimés des hommes;* l'hypocrisie est une double impiété. *Aimez la prière*, mais priez avec recueillement, avec respect, avec ferveur et avec confiance, vous souvenant que c'est Dieu que vous priez. Quand vous avez à prier, voici la prière que vous devez faire.

» Notre Père qui êtes dans le ciel, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel ; donnez-nous aujourd'hui le pain nécessaire à notre subsistance, et remettez-nous toutes nos dettes, comme nous le faisons nous-mêmes à nos débiteurs, et ne nous exposez pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

» *Du reste, quand vous priez, n'imitez pas les hypocrites, qui se plaisent à prier debout dans les synagogues et dans les carrefours, afin d'être vus des hommes : en vérité je vous dis qu'ils ont déjà reçu leur récompense.*



Pour vous, quand vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, et fermant la porte, priez votre Père dans le secret, et votre Père qui voit dans le secret vous le rendra.

» Que la prière soit accompagnée du jeûne, *c'est-à-dire de la mortification*, et elle sera toujours efficace; mais dans vos mortifications, n'imitez point les hypocrites qui affectent de paraître pâles et abattus par le jeûne; pour vous, ayez toujours un visage gai et serein, quand vous jeûnez, afin que votre Père qui voit ce qui est caché vous en récompense. N'ambitionnez point la condition des riches *et des heureux du siècle* : la convoitise est la racine de toutes sortes de maux. Ne vous amassez point des trésors sur la terre, où la rouille et les vers consument tout, et où les voleurs creusent et dérobent. Amassez-vous des trésors dans le ciel, car là où est votre trésor, là aussi est votre cœur. Soyez riches en vertus, en bonnes œuvres : toutes les richesses de ce monde sont méprisables; nulles qui vous accompagnent jusque dans le tombeau; la vertu seule vous enrichit dans l'autre vie, et ses richesses ne sont sujettes dans le ciel à aucun accident.

» Servez Dieu, et ne vous mettez point en peine de plaire ou de déplaire au monde; vous n'avez rien à attendre de lui. Nul ne peut servir deux maîtres, et souvenez-vous que vous n'avez point d'autre maître que Dieu : servez-le avec fidélité et avec confiance, et soyez sûrs que celui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui fait croître les lis de la campagne, ne manquera pas à vos besoins. Cherchez, avant toutes choses, le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît.

Au reste, ne jugez point des actions d'autrui, et ne les condamnez point, si vous ne voulez point être traités de même; excusez vos frères, ayez pour eux de l'indulgence, si vous voulez qu'on en ait pour vous. *Chose étrange!* celui qui ne voit point une poutre dans son œil, voit souvent une paille dans celui de son frère. On épluche scrupu-



leusement les moindres imperfections du prochain, on relève les moindres atomes, *on montre un zèle ardent et parfois inquiet, on déclame, on prêche éternellement la réforme*, et l'on se passe fièrement à soi-même les plus grossiers défauts. *Hypocrites, ôtez d'abord la poutre de votre œil, et vous penserez ensuite à ôter la paille de celui de votre frère : commencez toujours par appliquer votre zèle à la réforme de vos propres mœurs*. Car de la même mesure dont vous vous serez servis pour les autres, on s'en servira pour vous. *Tout ce que vous voulez donc que fassent les hommes à votre égard, faites-le vous-mêmes envers eux.*

» Adressez-vous toujours avec confiance à votre Père céleste; *gardez-vous bien de vous méfier jamais de sa bonté; adressez-vous sans cesse à lui avec abandon, et ne craignez pas que vos instances l'importunent; au contraire, il ne diffère souvent d'accorder ce qu'on lui demande, que pour jouir de nos importunités*. Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; heurtez, et l'on vous ouvrira; que si l'on ne vous accorde point ce que vous demandez, c'est que vous demandiez ce qui devait vous être nuisible : un bon père ne donnera jamais une pierre à un enfant qui a besoin de pain. Tout ce que vous voulez qu'on fasse pour vous, faites-le de même pour les autres : c'est là le précis de toute la loi.

» Je sais bien, ajouta-t-il, que, dans la pratique de ces salutaires maximes, vous trouverez quelques difficultés, dont je veux vous prévenir, afin qu'étant avertis, vous soyez plus en état de les vaincre. La première, c'est l'exemple du plus grand nombre de ceux qui, se disant mes disciples, ne suivront rien moins que mes maximes et mes lois. Mais que le grand nombre ne soit jamais votre règle : car la porte est large, et le chemin qui mène à la perdition est spacieux ; et voilà le chemin par où passera le plus grand nombre. Au contraire, le chemin qui mène à la vie

est étroit, et je ne saurais vous dire combien peu de gens y passeront. *Que la porte est étroite et que resserré est le chemin qui conduit à la vie! Vous comprenez bien que la morale dont je viens de vous exposer le précis, et que les maximes que je cherche à vous inculquer, ne sont autre chose que la loi évangélique. Mais j'ai beau vous assurer que mon joug est doux et que mon fardeau est léger, mes maximes ne seront point du goût des mondains, et beaucoup trouveront ma morale trop austère : néanmoins il n'y a pas d'autre chemin qui mène au ciel; tout autre chemin plus facile, plus large, en écarte, et voilà pourquoi le nombre des élus de Dieu est si petit. Quelqu'un lui ayant demandé à ce propos : Seigneur, il y en a donc peu qui se sauvent? Le Sauveur craignant, semble-t-il, d'effrayer ses auditeurs, éluda la question, et se contenta de répondre : efforcez-vous d'entrer par la porte étroite; car en vérité, je vous le dis, beaucoup essaieront d'y entrer.*

« Le second danger que vous devez éviter, ce sont les faux prophètes, ces hypocrites qui viendront à vous déguisés en brebis, et qui, sous des dehors qui imposent, sont des loups ravissants. *Avec un extérieur modeste et composé qui ne respire que la bonhomie et la douceur, ils tendront des piéges à votre simplicité et à votre innocence.* Les uns, flattant la cupidité et l'amour-propre, s'efforceront de justifier la voie large, et par l'exemple de la multitude, et par de vains raisonnements ; les autres, faisant parade d'un faux zèle, et vous imposant par des dehors séduisants, prétendront étrécir encore la voie étroite, pour rendre le salut plus difficile qu'il n'est, et par là rebuter bien des gens ; *ils accumuleront des fardeaux pesants et qu'on ne peut porter, pour en charger les épaules des autres, tandis que ces hypocrites ne voudront même pas y mettre le doigt.* Quelque déguisés que soient ces hypocrites, vous les connaîtrez à leurs œuvres. Un méchant arbre ne saurait porter de bons fruits. Ceux qui me disent : « Seigneur,

Seigneur, » n'entreront pas tous dans le royaume des cieux. Je ne jugerai point les hommes selon leurs systèmes, mais selon le mien. Je ne reconnaîtrai pour mes élus que ceux qui auront fait la volonté de mon Père, en vivant selon mes maximes et mon esprit. Le jour du jugement démasquera tous les hypocrites, tous les faux prophètes. Bien des gens me diront en ce jour-là : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? Seigneur, n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? N'est-ce pas en votre nom que nous avons prêché avec succès, dirigé avec fruit, enseigné avec éclat? N'est-ce pas en votre nom que nous avons fait de si éclatantes conversions, de bonnes œuvres, des miracles? Et alors je leur dirai ouvertement : je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité. Vous avez cherché votre gloire dans vos meilleures actions, et nullement celle de mon Père ; vous avez prêché votre doctrine, et non pas la mienne ; vous avez démenti par votre conduite la sainteté de la morale que vous étaliez. *A la vérité, j'ai tiré ma gloire de vos travaux ; mais comme ce n'a pas été pour moi que vous avez travaillé, ce n'est pas de moi que vous devez attendre la récompense ; vous avez travaillé sans utilité, du moment où, dans vos travaux, vous n'avez cherché que votre intérêt, vous n'avez suivi que votre inclination, et que dans votre ministère, vous n'avez fait autre chose que votre propre volonté.* » (1)

Reprenons notre narration interrompue. Après que

(1) Après avoir fait cette espèce de résumé, le P. Croiset dit, avec une douce naïveté : *il aurait mieux valu citer textuellement l'Evangile...* Nous avouons franchement que nous sommes tout à fait de l'avis du bon père. Il n'y a pas d'exposé qui puisse remplacer les paroles de Jésus, et l'exposé que nous venons de citer a le grand inconvénient d'omettre quelques-uns des plus admirables enseignements du Sauveur. Nous croyons devoir faire remarquer en outre, que la traduction espagnole qu'a suivie M. Sobrino est loin d'être exacte et fidèle : nous avons mis en caractères italiques les passages qui ne se trouvent pas dans le P. Croiset. (*Note du traducteur.*)

Jésus eût prêché la foule sur la montagne, il se rendit à Capharnaüm et récompensa la foi du centurion romain, en guérissant son serviteur d'une seule parole. Il passa ensuite à Naïm, et ressuscita le fils d'une veuve, qu'on allait justement enterrer, et retournant encore dans la ville qu'il avait précédemment quittée, il y fit de nombreux miracles en présence des disciples de saint Jean-Baptiste, qui étaient venus lui demander s'il était le Messie promis par les Ecritures.

Bientôt nous le voyons à Jérusalem entrer dans la maison de Simon le pharisien. C'est là que se présenta Madeleine repentante, à qui le Seigneur pardonna tant de fautes, *parce qu'elle avait beaucoup aimé*. Il retourna de nouveau dans la Galilée, se livra à la prédication et signala en tous lieux son passage par des miracles, parmi lesquels la résurrection de la fille de Jaïr, et se prêtant à l'esprit des habitants du pays, il s'expliquait maintes fois en paraboles, afin de rendre plus saisissables les vérités qu'il enseignait.

Le Seigneur allait déjà atteindre sa trente-troisième année, lorsqu'il donna à ses apôtres le pouvoir de faire des miracles, et les envoya prêcher dans la Galilée. Il choisit également soixante-douze disciples qu'il chargea aussi d'annoncer le royaume des cieux dans les villes et les villages voisins.

Lorsqu'ils furent revenus et lui eurent appris le succès de leur prédication, le Sauveur sortit avec eux de Capharnaüm et s'embarqua avec eux sur la mer de Génésareth pour descendre au désert de Bethsaïde. Plus de cinq mille personnes accoururent dans cette solitude, et c'est alors qu'il les nourrit toutes miraculeusement avec cinq pains et deux poissons, dont il resta même assez pour remplir douze grands paniers. Cette multitude s'émut à la vue d'un prodige si extraordinaire, et voulut proclamer Jésus roi ; mais le Seigneur se retira sur la montagne, et ses

disciples montèrent dans leur barque pour traverser la mer et retourner à Capharnaüm. Au milieu de la traversée, ils furent assaillis d'une violente tempête qui les exposa à périr, mais elle cessa à l'aurore du jour suivant, et alors ils virent Jésus qui marchait de leur côté sur les vagues : frappés d'admiration à ce spectacle, ils l'adorèrent comme le vrai fils de Dieu.

Rentré à Capharnaüm, et entouré d'une grande partie des gens qui avaient été nourris dans le désert au moyen de la multiplication miraculeuse des pains et des poissons, le Seigneur en profita pour leur annoncer le mystère de l'Eucharistie et préparer leur esprit à croire qu'il était *le pain de vie*, et que ceux qui ne mangeraient point son corps et ne boiraient point son sang, n'auraient point la vie Pour qu'ils pussent mieux se pénétrer et se convaincre de ce mystère, le Seigneur ajoutait que ce qu'il leur avait dit était *esprit et vie ;* et qu'ils devaient savoir que *c'est l'esprit qui vivifie, parce que la chair ne sert de rien,* comme pour les avertir qu'ils ne devaient point prendre ses paroles dans un sens grossier et charnel, que son corps uni à la divinité devait être l'aliment spirituel de l'ame et non du corps, et que, quand même ce qu'ils auraient à manger serait *réellement et véritablement* son corps, il ne subsisterait néanmoins que d'une manière merveilleuse sous les apparences du pain ; enfin que cette nourriture profiterait seulement à ceux qui auraient le cœur pur et l'esprit animé d'une foi vive.

Le nombreux auditoire qui se pressait autour du Sauveur lorsqu'il s'exprimait en ces termes dans la synagogue de Capharnaüm, était bien loin d'avoir cette foi vive qu'exige cet ineffable mystère ; ces hommes aveugles s'attachaient bien plus à *la lettre* qu'à *l'esprit*, et c'est pour cela qu'ils qualifiaient cette doctrine de dure et de difficile, s'imaginant que Jésus-Christ voulait leur donner à manger matériellement sa chair en morceaux. Il y en

eut même parmi ceux qui l'avaient suivi jusqu'alors, qui se scandalisèrent de cette prédication et qui l'abandonnèrent. C'est pourquoi le Seigneur s'adressa à ses disciples et leur demanda si eux aussi voulaient s'éloigner; mais, à cette question, Simon Pierre se hâta de répondre pour tous : « *Seigneur, à qui irons-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle.* »

Il marcha ensuite dans la direction de Tyr et de Sidon et guérit sur sa route la Chananéenne. Puis il retourna encore une fois en Galilée, semant sur ses pas les miracles : entre autres, il nourrit, avec sept pains seulement et quelques petits poissons, plus de quatre mille personnes qui ne l'avaient point quitté depuis trois jours. S'avançant de là jusqu'aux environs de Césarée de Philippe, qui est située près des sources du Jourdain, il demanda à ses apôtres ce qu'on disait de lui à propos de ses miracles. Comme ils lui répondaient que les uns croyaient qu'il était Jean-Baptiste ressuscité (car à cette époque le précurseur avait déjà été martyrisé), les autres Élie, d'autres encore Jérémie ou l'un des prophètes, le Sauveur ajouta : « *et vous, que dites-vous que je suis ?* » A quoi Pierre répondit le premier : « *vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant*, » et pour récompenser cette profession de foi, le Seigneur lui décerna le pontificat.

Le lendemain, étant à converser avec ses disciples, il leur enseignait que, pour marcher sur ses traces, il était nécessaire de se renoncer soi-même et de porter sa croix, parce que, comme il voulait sauver le monde par l'humiliation et les tourments, c'était seulement en suivant la même voie que l'on pouvait arriver à la vie éternelle ; et il termina en leur annonçant sa transfiguration glorieuse, laquelle eut lieu six jours après sur la cime du mont Thabor, en présence de ses disciples préférés, Pierre, Jean et Jacques.

Lorsqu'il descendit de la montagne, une grande mul-

titude s'était déjà assemblée pour l'attendre, et en sa présence, il délivra un jeune homme possédé du démon, qui le rendait sourd, muet et lunatique. Quelques disciples avaient auparavant essayé de le guérir et n'avaient pas réussi ; le Seigneur les reprit de leur peu de foi, et leur dit que s'ils en avaient seulement comme un grain de sénevé, ils pourraient commander à une montagne de se déplacer, et elle se déplacerait.

Après ces divers événements, le Seigneur arriva à Capharnaüm avec ses disciples, et quoiqu'il eût saisi, dans le cours du voyage, l'occasion de leur annoncer qu'il serait livré entre les mains des hommes, qu'ils lui ôteraient la vie, et qu'il ressusciterait ensuite le troisième jour, ils s'étaient, de leur côté, mis à disputer entre eux pour savoir quel serait le plus grand et occuperait le premier rang dans le royaume du Messie. Malgré tout ce qu'ils avaient vu et entendu, ils s'amusaient, de même que les autres Juifs, à rêver pour ce royaume des pompes et des grandeurs matérielles ; mais Jésus-Christ travailla à redresser leurs idées erronées en leur apprenant qu'on ne pouvait parvenir à l'élévation que par l'abaissement volontaire, et que celui qui voudrait être le premier dans son royaume, celui-là serait le dernier de tous. C'est de cette même vérité que le Sauveur faisait ressortir l'évidence, quand il rendait grâces à son Père éternel de ce qu'il cachât aux superbes les plus hauts et plus profonds mystères, et les révélât aux humbles et aux petits.

De Capharnaüm il se transporta à Jérusalem ; dans cette ville, il ne cessa d'instruire le peuple, tantôt par le simple exposé des plus hautes vérités, tantôt au moyen de paraboles et de comparaisons proportionnées à la capacité de chacun. Cependant les Pharisiens, qui déjà se proposaient de s'emparer de sa personne, bien qu'ils n'osassent pas mettre leur dessein à exécution dans la

crainte de soulever le peuple qui le regardait au moins comme le plus grand des prophètes, à cause de la sainteté de sa vie, de la sublimité de sa doctrine et de ses miracles éclatants, se promirent de ne point perdre une seule occasion de lui tendre des piéges, afin de voir s'ils ne parviendraient point à tromper le peuple en le faisant passer pour un criminel. Dans ce but, et se flattant qu'ils pourraient l'amener à s'exprimer d'une manière qui ferait croire qu'il méprisait l'autorité de César, ils lui demandèrent une fois s'il était permis de lui payer le tribut; mais le Seigneur, qui connaissait leur malice, les eût bientôt déconcertés. Il leur ordonna de lui montrer une pièce de monnaie, sur laquelle se trouvaient l'effigie et le nom de César, et leur dit ensuite : « *rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.* » Un autre jour, pensant qu'il s'arrogerait l'autorité et la juridiction qui appartenaient au sanhedrin, et qu'alors ils pourraient l'accuser comme criminel d'Etat, ils lui présentèrent une femme adultère, qui, d'après la loi de Moïse, devait être lapidée, pour qu'il leur fit connaître son avis sur le cas. Le Seigneur, après les avoir entendus, se mit à écrire sur le sable, et comme ils insistaient pour obtenir sa réponse : « *Que celui d'entre vous*, leur dit-il, *qui est sans péché, lui jette la première pierre,* » et il continua à écrire. Confondus de honte, ils ne surent pas insister davantage, et se retirèrent, laissant l'adultère en présence du Sauveur, qui, connaissant le repentir de cette femme, lui dit : « *où sont ceux qui vous accusaient? Personne ne vous a-t-il condamnée?* » Et comme elle répondit : « *personne, Seigneur;* » Jésus ajouta : « *et moi non plus je ne vous condamnerai : allez, et ne péchez plus à l'avenir.* »

Si tout cela dérangeait les plans de ces méchants hypocrites, leur fureur s'accrut encore lorsque, dans des prédications successives, Jésus annonça clairement qu'il était le fils de Dieu, et qu'en un jour de sabbat, il rendi

la vue à un aveugle-né, en lui frottant les yeux avec un peu de boue qu'il délaya de sa propre salive, et en lui prescrivant d'aller se laver dans la fontaine de Siloé. Cet aveugle était accoutumé de se placer tous les jours aux portes du temple ; et étant pour cette raison fort connu, le miracle dont il avait été l'objet devint extrêmement public et eut un singulier retentissement.

En ce temps là, Jésus se rendit à Béthanie, village très-proche de Jérusalem, et logea dans la maison des frères et sœurs Lazare, Marthe et Marie, que le Seigneur honorait de son estime. Lors de cette divine visite, Marie choisit la meilleure part : car elle resta aux pieds du Sauveur, recueillant ses saintes instructions, pendant que Marthe s'occupait dans la cuisine, avec une activité inquiète, des préparatifs qu'elle croyait nécessaires pour bien recevoir l'hôte de la famille. Cette bonne femme s'agitait et se préoccupait avec un zèle excessif de beaucoup de choses, tandis qu'une seule est nécessaire. C'est ce que lui dit le Sauveur, quand elle alla se plaindre de ce que sa sœur Marie la laissàt travailler seule, et ne songeàt point à l'aider.

Il ne manqua point non plus de pharisiens qui murmurèrent de ce que Jésus se fût mis à table, sans se laver d'abord les mains ; mais le Seigneur prit de là motif de démasquer l'hypocrisie avec laquelle ils agissaient en beaucoup de circonstances, et il leur fit entendre que c'est de l'innocence et de la pureté intérieure que Dieu fait cas, et que si le cœur est corrompu, la pureté extérieure ne fait plus que figurer un sépulcre blanchi. Il adressa aussi beaucoup de reproches de ce genre aux docteurs de la loi, et il conclut en leur prédisant la ruine de leur nation, figurée par celle de la ville et du temple. Peu de jours après, regardant la ville avec ses disciples du haut du mont des Oliviers, Jésus-Christ leur annonça également cette ruine, et, à cette occasion, il leur dépei-

'nit en même temps à grands traits les désastres épouantables et les signes terribles qui doivent précéder le ugement dernier, lorsque arrivera la fin des siècles.

Le Seigneur venait d'achever sa trente-troisième année. l s'avança vers les frontières de la Judée, de l'autre côté u Jourdain, annonçant de toutes parts son évangile et ıultipliant les miracles. Il apprit alors que Lazare était ıalade, mais il retarda exprès son retour à Béthanie, et ı'y arriva que lorsqu'il était mort et que depuis déjà plus .e quatre jours il était enterré. Les deux sœurs, Marthe et Iarie, sortirent pour le recevoir, et noyées dans les armes, elles lui disaient : « *Seigneur, si vous aviez été ci, mon frère ne fût pas mort.* » Le Sauveur allait faire ılus que cela pour récompenser la foi de ces pieuses emmes, et donner en même temps une preuve de sa livinité ; car se dirigeant vers l'endroit où il avait été léposé, et après avoir ordonné à quelques hommes de la oule qui le suivait, d'enlever la pierre qui recouvrait le épulcre, on vit qu'aux paroles qu'il prononça, — Lazare, enez dehors, — le mort sortit du sépulcre, apparaissant ılein de vie à ceux-là mêmes qui avaient été témoins le son décès.

L'étrange miracle de cette résurrection fut la cause le la conversion d'un grand nombre : il fit tant de bruit ı Jérusalem que, de toutes parts, retentissaient des louanges à l'honneur de Jésus, que l'on ne désignait déjà plus que sous le nom de Messie. Mais c'était précisément ce qui contrariait le plus les principaux des prêtres, des scribes et des pharisiens, dont les idées étaient tellement perverties qu'ils ne pouvaient admettre un Messie d'une condition si obscure, et avec une doctrine si opposée à la corruption de leurs cœurs. C'est ainsi que lorsqu'ils virent le peuple s'émouvoir à la vue de si grands prodiges et reconnaître Jésus pour le Messie promis, ils poussèrent l'animosité jusqu'au point de s'assembler et de décider

qu'il fallait se défaire à tout prix de cet homme extraordinaire. Reconnaître pour Messie un homme qui ne se montrait point avec un apparat de force et de puissance, ne pouvait, dans leur opinion, qu'engager les Romains à redoubler l'oppression et même à consommer la ruine de la nation juive ; c'est la conséquence que formula Caïphe, qui occupait à cette époque la souveraine sacrificature, lorsqu'il vint résumer l'avis de tous dans les termes suivants : « *il est expédient qu'un homme meure pour tout le peuple, et que la nation entière ne périsse pas.* » En cela Caïphe parlait en politique : il ne savait pas que précisément par ce langage il proclamait prophétiquement cette vérité divine, à savoir qu'il était nécessaire que Jésus mourût, non-seulement pour le salut du peuple juif, mais pour celui du genre humain.

Cette détermination prise par ces impies, et lorsqu'ils eurent donné des ordres secrets pour l'arrestation du Sauveur, celui qui n'ignorait aucune de leurs machinations, mais qui, suivant les décrets éternels, ne devait point être immolé avant la fête de la Pâque, se retira avec ses apôtres dans le désert situé près de Bethel, où il demeura environ deux mois, pendant lesquels il leur donna les plus sublimes instructions et leur prédit toutes les circonstances de sa passion et de sa mort.

Le Seigneur s'acheminait déjà vers Jérusalem, à l'approche de la Pâque, lorsque, arrivé à Jéricho, il rendit la vue à deux aveugles, et convertit le publicain Zachée, dont il voulut bien accepter l'hospitalité. Il passa de là à Béthanie ; il y fut invité à un festin par Siméon le Lépreux, ainsi appelé, parce qu'il avait été atteint d'une lèpre que guérit le Sauveur, et c'est pendant ce repas, auquel assistèrent Lazare ressuscité et ses sœurs, que Marie Madeleine répandit sur les pieds de Jésus une huile de parfum exquis. Cette action de la Madeleine fut qualifiée de profusion et de prodigalité par Judas, l'apôtre qui

trahit ensuite son maître : « *n'aurait-il pas mieux valu*, disait-il, *vendre ce précieux parfum pour en distribuer le prix aux pauvres ?* » Si Judas s'exprimait de la sorte, ce n'est point qu'il aimât les pauvres, mais il aimait l'argent : c'est lui qui portait la bourse des aumônes destinées soit à pourvoir aux besoins des apôtres, soit à faire des œuvres de miséricorde, et il trouvait dans l'accomplissement de sa mission le moyen de satisfaire son avarice. Le Seigneur, feignant de ne pas deviner les pensées que nourrissait Judas, et s'apercevant que plusieurs autres disciples paraissaient également désapprouver l'action de Marie, se borna à leur dire qu'elle avait fait une bonne œuvre, laquelle serait connue et louée partout où se prêcherait l'Evangile, puisqu'en parfumant ainsi son corps d'avance, elle avait prévenu le jour de sa sépulture; que d'ailleurs ils auraient toujours parmi eux des pauvres envers qui exercer leur charité, tandis que lui-même, ils ne le possèderaient pas toujours visiblement sur la terre.

Le jour suivant, qui était le premier de la semaine et correspondait au dixième jour de la lune du mois de nisan ou mars, Jésus partit de Béthanie dans la direction de Jérusalem. Dans le trajet, il dit à deux de ses disciples de se rendre au village voisin de Bethphagé et de lui amener une ânesse et un ânon qu'ils y trouveraient. Cela fait, le Sauveur continua son voyage sur cette humble monture et entra dans Jérusalem par la porte dorée. Dès sa sortie de Béthanie, Jésus avait été entouré d'une foule nombreuse qui était venue de Jérusalem pour le voir, et aussitôt qu'on sut dans la ville que le Seigneur s'y rendait, une multitude immense courut à sa rencontre, portant des branches de palmier et remplissant l'espace de ses acclamations : « *Salut et gloire au fils de David ! béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur !* »

La haine des Pharisiens redoublait comme les acclama-

tions. Ne pouvant assister sans indignation à ce triomphe de Jésus, quelques-uns d'entre eux ne craignirent point de se mêler au cortége et de lui demander comment il consentait à recevoir une semblable ovation ? Mais le Seigneur leur répondit que si le peuple se taisait, les pierres crieraient; c'était leur reprocher doucement leur aveuglement d'esprit, qui les empêchait de voir tant et de si éclatants prodiges, qu'il avait opérés pour justifier qu'il était véritablement le Messie.

Arrivé au temple, il leur annonça dans sa prédication que le prince des ténèbres serait chassé du monde, que l'idolâtrie serait abolie et que les Gentils viendraient à la foi, enfin que quand il aurait été élevé de la terre, il attirerait tout à lui, attendu que tous les peuples auraient part au bienfait de la Rédemption. Et comme les incrédules ne parvenaient point à comprendre que le Fils de Dieu eût à mourir, quand l'Écriture déclarait qu'il vivrait éternellement, le Seigneur leur répondit qu'ils devaient se hâter de profiter de la lumière, parce que déjà s'approchait le temps où il cesserait de leur parler. Après cela il se retira à Béthanie, ce qu'il fit encore les trois jours suivants, après s'être rendu à Jérusalem et avoir prêché dans le temple.

Deux jours avant la Pâque, c'est-à-dire le mercredi, les principaux des Juifs se réunirent dans la maison de Caïphe, et décidèrent qu'il était nécessaire d'ôter la vie à Jésus; mais ils craignaient un mouvement dans le peuple qui lui avait voué une si profonde vénération, et lorsque, pour cette raison, ils allaient ajourner l'exécution de leur dessein jusque après les fêtes de la Pâque, le traître Judas se présenta devant eux, Judas, l'un des douze apôtres, dans l'ame duquel régnait déjà le démon, et il s'offrit à leur livrer son maître. Les membres de l'assemblée crurent qu'ils ne pourraient trouver d'occasion plus opportune; ils acceptèrent la proposition avec la plus

grande joie, et ils payèrent au traître la somme de trente deniers d'argent (1).

Le jour suivant, Jésus n'entra dans Jérusalem que vers le soir, et alors il se dirigea avec ses apôtres vers une maison de la colline de Sion, qui, d'après ses ordres, avait été préparée dès le matin par saint Pierre et saint Jean, afin d'y célébrer la Pâque. Au milieu de la cène légale, il lava les pieds à ses disciples, leur donnant par là le plus grand exemple d'humilité et de charité, et il institua ensuite le très-saint sacrement de l'Eucharistie. Il leur dit aussi qu'il irait passer cette nuit-là sur le mont des Oliviers, et le disciple infidèle profita de cette indication pour quitter son maître, et aller arrêter les détails du coup projeté.

Le Seigneur sortit du cénacle, et après avoir traversé le torrent de Cédron, il gravit le mont des Oliviers, ne négligeant rien pour préparer les onze disciples qui l'accompagnaient au scandale qu'allait leur causer sa mort: car *le pasteur devait être frappé et les brebis dispersées;* mais il leur dit aussi qu'une fois ressuscité, il irait avant eux en Galilée, et qu'alors ils comprendraient tout le mystère. Comme à ce propos Pierre protestait que, quant à lui, il n'abandonnerait jamais son maître, Jésus lui objecta que cette nuit-là même ne s'écoulerait pas sans que, avant le chant du coq, il le reniât trois fois. Après cela, il laissa huit de ses disciples à l'entrée du jardin de Gethsémani qui était au pied du mont, et pénétra dans cette solitude

(1) Un peu plus de deux cents réaux de billon, et d'après D. Calmet, quinze francs en monnaie de France.— Quinze francs!

Le P. de Ligny fait, à ce propos, une touchante remarque (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, chap. LVIII). « On lit dans l'Exode, dit-il, que si quelqu'un avait occasionné par sa faute la mort d'une personne libre, il était puni de mort: si c'était celle d'un esclave, il payait trente sicles d'argent, le même prix pour lequel le roi des anges et des hommes consent à être vendu... » Ce n'est pas tout: *la valeur de l'esclave était payée à son maître;* Jésus a donc consenti à être traité comme s'il avait été l'*esclave* de Judas. (*Note du trad.*)

avec les trois autres, auxquels il accordait une affection particulière, savoir Pierre, Jean et Jacques

Il s'éloigna d'eux aussi et se retira seul dans une grotte située à très-peu de distance (1), et là il se laissa abattre, en tant qu'homme, par cette terrible agonie que lui causa la pensée des humiliations, des tourments et de la mort ignominieuse qu'il allait subir pour le salut des hommes. Ce qui augmentait encore l'amertume de sa douleur, c'était l'idée du peu de cas que ferait le grand nombre de son immense sacrifice. Le Seigneur passa ainsi près de trois heures au jardin, priant et agonisant, n'ayant interrompu un instant le cours de ses prières et de ses souffrances, que pour se rapprocher de ses disciples endormis, et leur recommander de veiller et de prier afin de ne pas succomber à la tentation, attendu que si l'esprit est prompt pour le bien, la chair est faible et domine l'esprit, si l'on n'implore constamment le secours de Dieu.

Son oraison terminée, Jésus dit à ses disciples de se lever et de le suivre, parce que son heure était arrivée, et que celui qui devait le livrer entre les mains de ses ennemis s'approchait. Puis, il marcha à la rencontre du traître

(1) « Cette étroite caverne, dit la sœur Emmerich, semblait renfermer l'horrible spectacle de tous les péchés commis depuis la première chute jusqu'à la fin du monde, et celui de leur châtiment. C'était ici, sur le mont des Oliviers, qu'étaient venus Adam et Ève, chassés du paradis sur la terre inhospitalière : *ils avaient gémi et pleuré dans cette même grotte.* »

Que cette tradition est touchante, et que nous sommes peu disposés, avant de l'admettre, à exiger des preuves historiques ! Nous l'avouons, les traditions populaires nous semblent presque infaillibles, lorsque, sans contredire l'histoire ni blesser la raison, elles se fondent sur nous ne savons quels instincts, quels pressentiments, quelle mystérieuse logique, auxquels il faut faire une large place dans la vie de l'humanité. C'est pour cela que, indépendamment de tout autre motif, nous admettons aussi que le crâne du premier homme se trouvait bien sur le calvaire, au pied de la croix du Sauveur, — que la vallée de Josaphat sera le théâtre du dernier jugement, etc.... N'y a-t-il pas un merveilleux enchaînement dans ces différentes traditions ?

Nous croyons, pour le dire en passant, que Milton et Klopstock auraient pu puiser une foule de beautés poétiques du premier ordre à cette source de traditions qu'ils ont négligée. (*Note du traducteur.*)

Judas, qu'il voyait s'avancer à la tête d'une cohorte de méchantes gens, qui dépendaient des prêtres et des principaux Pharisiens. Judas ayant pris les devants et ayant donné au Seigneur ce baiser perfide qui était le signal convenu, ils se saisirent de lui, le lièrent comme s'il eût été un malfaiteur, et le conduisirent en l'accablant des traitements les plus cruels jusqu'à la maison d'Anne, qui était le beau-père du souverain pontife Caïphe, et qui, ayant aussi rempli les mêmes fonctions, était encore considéré comme le prince des prêtres.

Ce trajet qu'on fit faire au Seigneur depuis son arrestation dans le jardin de Gethsémani jusqu'à la maison d'Anne, fut de deux mille trois cent soixante pas (1).

Nombreuses furent les questions qu'Anne adressa à Jésus touchant sa doctrine; et comme il avait répondu qu'il n'avait jamais enseigné en secret, mais toujours en public, à la face de tout le monde, et qu'il pouvait facilement s'informer sur son compte auprès de ceux qui l'avaient entendu, un des officiers qui l'entouraient osa lui donner un rude soufflet, parce qu'il avait parlé de cette manière au pontife. Le Seigneur alors se borna à lui dire : «*Si j'ai mal parlé, montrez en quoi j'ai mal dit; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?*

Cependant le sanhedrin s'était assemblé dans la maison de Caïphe, et le Sauveur y fut amené pour être jugé comme tout prévenu, quoique tous ces accusateurs eussent décidé d'avance qu'il devait mourir. Ils voulurent néanmoins suivre en apparence les formes ordinaires de la justice, et ils citèrent différents témoins subornés qui, en

(1) C'est là le commencement de *la voie de captivité*, qui finit au prétoire de Pilate. La longueur de cette voie n'a pu être déterminée d'une manière rigoureuse. M. Sobrino lui donne 4,390 pas, et le R. P. Parvillers dans la *Dévotion des prédestinés*, seulement 3,150 pas. Selon ce dernier, il y avait environ treize cents pas du jardin des Olives jusqu'à la maison d'Anne. (*Note du traducteur.*)

définitive, purent seulement déclarer qu'ils lui avaient entendu dire que s'ils détruisaient le temple, il le rebâtirait en trois jours. Jésus avait effectivement tenu ce propos, mais ç'avait été en faisant allusion à la destruction du temple de son corps et à sa résurrection glorieuse le troisième jour. Toutefois les dépositions des témoins ne concordaient guère, et d'ailleurs, le propos qu'ils rapportaient ne constituait pas un délit. Caïphe se leva donc et dit à Jésus, qui jusqu'alors avait gardé le plus profond silence, qu'il l'adjurait au nom du Dieu vivant, de lui déclarer s'il était le Christ, Fils de Dieu. « *Vous l'avez dit*, répondit le Sauveur, *oui, je le suis; et vous verrez bientôt le Fils de l'homme* (1) *assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel.* » Cela suffit pour que le Pontife irrité déchirât ses vêtements et s'écriât : « *il a blasphémé; qu'avons-nous besoin de témoins?* » Et pour qu'à son tour le conseil, approuvant les paroles de Caïphe vociférât : « *il a blasphémé; il est digne de mort.* »

Après que le grand conseil eut prononcé contre Jésus cette sentence de condamnation, il fut laissé à la merci de la soldatesque et des valets du pontife Caïphe, pendant tout le reste de la nuit, et durant ces mortelles heures, objet constant de dérision, il se vit couvert de crachats, meurtri de soufflets, accablé des sarcasmes de cette vile canaille. C'est alors qu'eurent lieu les reniements de saint Pierre; c'est alors aussi que Judas, maudissant sa trahison, aussitôt qu'il apprit que le Seigneur avait été condamné à mort, alla rejoindre les prêtres, leur rendit l'argent qu'il avait reçu, et se livrant tout entier au plus noir désespoir, mit fin à sa vie en se pendant à un arbre. (2)

La distance qu'eut à franchir le Seigneur de la maison

(1) C'est le terme dont se servait ordinairement le Seigneur pour se désigner lui-même, quand il ne parlait que de son humanité. (*Note de l'auteur.*)

(2) A quelque distance de Bethphagé. (Voir le P. de Géramb, tome II, lettre XXIXe) (*Note du traducteur.*)

Anne jusqu'à celle de Caïphe, était de trois cent trente s. (1)

Le conseil s'étant réuni une seconde fois pour délibérer r les moyens d'ôter la vie à Jésus, résolut de le mettre à disposition de Ponce Pilate, gouverneur romain de la ıdée. C'était lui qui devait, dans leur plan, ordonner la ɔrt de Jésus, comme séditieux, perturbateur de l'État et urpateur du titre de roi des Juifs, au préjudice de l'aurité de César, la seule que, pour arriver à leurs fins, il nvenait pour le moment à ces forcenés de reconnaître et invoquer. Décidés à soutenir cette accusation devant late et à le forcer d'ordonner l'exécution du Sauveur, ils ırent en même temps bien soin d'entretenir le peuple ıns ses nouvelles dispositions à l'égard de Jésus : ses ınemis avaient changé l'opinion en répandant adroiteent de faux bruits. Les magistrats, disaient-ils, étaient ırvenus à se convaincre que cet homme qui passait pour ı saint, était un insigne imposteur, un faux prophète, ıi n'avait opéré ses miracles que par la magie. Leurs esures ainsi prises, ils menèrent Jésus au prétoire ou ibunal du gouverneur.

Le chemin que parcourut alors Jésus, à partir de la main de Caïphe jusqu'au prétoire, mesurait mille pas. (2)

Pilate qui avait déjà entendu parler de Jésus de Nazareth, en qu'en qualité de païen, il se souciât peu des discussions s Juifs, reconnut aussitôt l'injustice de l'accusation, autant plus que la sérénité, la modestie, la douceur qui illaient dans la physionomie du Sauveur, la déclaration ı'il fit que son royaume n'était point de ce monde, et que l était descendu du ciel sur la terre, ce n'avait point été ıur établir un empire temporel comme celui de César, mais

(1) Et seulement de deux cent soixante pas, suivant le P. Parvillers. (*Note traducteur.*)

(2) Treize cents pas, d'après les calculs du P. Parvillers, conformes à ceux P. de Géramb (tome I, lettre XXIIIe). (*Note du traducteur.*)

seulement pour rendre témoignage à la vérité; tout enfin lui prouvait que Jésus n'était point un factieux, un perturbateur, tel que le dépeignaient les ennemis qui l'accusaient. Ceux-ci s'apercevant des dispositions de Pilate, demandèrent sa mort avec un nouvel acharnement, et, comme dans l'effervescence de la passion, ils avaient dit que Jésus était galiléen, Pilate y trouva un motif pour se débarrasser d'une affaire aussi épineuse, et leur signifier que, dans ce cas, l'accusé devait être jugé par le tétrarque de la Galilée qui se trouvait précisément à Jérusalem, et ce fut à lui qu'il le renvoya avec ses accusateurs.

Hérode se félicita vivement d'avoir en sa présence ce Jésus dont il avait ouï rapporter tant de merveilles; il espérait qu'il opèrerait quelque prodige sous ses yeux; mais le Seigneur ne daigna pas répondre un mot à toutes les frivoles questions qui lui furent adressées. Ce que voyant, Hérode le traita de fou, et, pour s'en moquer, il le fit revêtir d'une tunique blanche, le renvoya en cet état à Pilate, pour qu'il en disposât comme il l'entendrait.

La distance qu'il y avait entre le prétoire et le palais d'Hérode, et que le Seigneur eut à franchir deux fois, était de trois cent cinquante pas. (1)

Pilate ainsi contraint de se mêler contre son gré de la cause de Jésus, s'imagina qu'en recourant au peuple, il trouverait chez lui plus d'humanité que chez les prêtres et les docteurs qui accusaient par pure haine un homme qu'il croyait innocent. La fête de la Pâque donnait le droit aux Juifs de demander et d'obtenir la mise en liberté d'un coupable, et, à ce sujet, il leur proposa de choisir entre Jésus et un fameux voleur appelé Barabbas. (2)

(1) Le P. Parvillers dit : « Du palais de Pilate jusqu'au palais d'Hérode, il y a vingt-six pas et autant pour le retour; du palais de Pilate jusqu'à la salle de la flagellation, il y a vingt-cinq pas et autant pour le retour. » (*Note du traducteur.*)

(2) *Fils de confusion*

Mais le peuple était complètement séduit par les artifices de ses chefs, et fermant l'oreille à toute considération d'équité, il désigna Barabbas, demandant à hauts cris que Jésus fût crucifié : c'était le genre de supplice le plus infâme et le plus honteux qui fût connu.

Malgré cela, et pour essayer de calmer l'exaspération du peuple par un spectacle de nature à exciter au moins quelque compassion, il ordonna que Jésus fût flagellé ; cet ordre fut cruellement exécuté par des forcenés qui, pour comble d'outrage, revêtirent Jésus d'un manteau d'écarlate, lui mirent un roseau à la main en guise de sceptre, et sur la tête une couronne d'épines, couvrirent sa face auguste de leurs crachats et le frappèrent en disant d'un ton moqueur : « *Salut, roi des Juifs !* » Ce spectacle vraiment affreux aurait dû, semble-t-il, faire cesser l'archarnement et la fureur du peuple, quand Pilate l'exposa à sa vue en disant : « *voilà l'homme ; voilà celui contre lequel vous vous déchaînez....* mais cette tourbe inhumaine ne se fâcha de ce spectacle que parce qu'il lui manquait l'horreur de la mort, et transportée d'une nouvelle rage, elle s'écria avec plus d'emportement : « *tolle, tolle ; — ôtez-le, ôtez-le de notre vue et crucifiez-le : il se nomme fils de Dieu et il faut qu'il meure !* »

Pilate fit alors rentrer Jésus dans la salle du tribunal, et comme il voyait qu'il ne répondait que par le silence aux nouvelles questions qu'il lui posait, il lui demanda s'il ne savait donc pas qu'il avait le pouvoir de le faire mourir en croix ou de lui donner la liberté ; sur quoi le Seigneur dit qu'il n'aurait aucun pouvoir sur sa personne, s'il ne lui avait été donné d'en haut pour l'accomplissement des desseins de la divine Providence, et que, pour cela, ceux qui l'avaient livré entre ses mains étaient plus criminels que lui. Cette mystérieuse réponse pénétra

Pilate d'admiration, et il résolut de faire de nouveaux efforts pour délivrer Jésus ; mais les Juifs, qui observaient les hésitations du gouverneur, avaient réservé comme dernière ressource un moyen puissant, qu'ils firent valoir en ce moment : ils lui dirent que, s'il ne punissait point de mort celui qui avait voulu se faire roi, il se déclarait par ce fait ennemi du prince qu'il servait. Cette incrimination intimida tellement Pilate, qu'il ne sut plus résister davantage, et il sanctionna l'iniquité en dépit des cris de sa conscience. Il ne fit plus qu'une vaine protestation en se lavant les mains en présence du peuple, et en déclarant qu'il ne prenait point part à la mort de ce juste et qu'il ne voulait point se charger de son sang ; mais le peuple à qui, dans sa frénésie, les scrupules de Pilate importaient bien peu, pourvu qu'il fît ce qu'on lui demandait, lui répondit par des clameurs furibondes et avec le tumulte insensé des méchants qui atteignent leur but : « *condamnez-le toujours à mort, et qu'à la bonne heure son sang retombe sur nous et sur nos enfants !* »

Il était indispensable d'exécuter la sentence le jour même, car le jour suivant était la fête du sabbat. En conséquence, ils dépouillèrent aussitôt le Sauveur du manteau dont ils l'avaient revêtu après la flagellation ; mais comme tout son adorable corps n'était plus qu'une plaie, et que le manteau s'était attaché à la chair, la violence avec laquelle ils l'arrachèrent leur fit emporter des lambeaux de chair qui restaient suspendus à ses membres divins. Ils lui remirent alors ses habits, et le chargeant de la croix même sur laquelle il devait être cloué, ils le traînèrent inhumainement à travers les rues les plus fréquentées de la ville jusqu'à la montagne du Calvaire, qui était située à l'ouest de Jérusalem, à une petite distance de la porte judiciaire. C'était l'endroit où l'on exécutait les criminels, et c'est pourquoi on l'appelait en hébreu *golgotha*, qui veut dire *crâne*, à

:ause du grand nombre de crânes qu'avaient laissés les :adavres des justiciés. (1)

Le chemin que Notre-Seigneur Jésus-Christ suivit, la croix sur les épaules, est communément appelé la voie loulourreuse ou voie d'amertume, à cause de toutes les louleurs et de tous les tourments qu'il y souffrit, lorsqu'il fut cruellement conduit au lieu du supplice.

De l'endroit où il fut condamné à mort dans le prétoire usqu'à celui où on le chargea de sa croix, il y a vingt-six pas. La croix, suivant la tradition, avait quinze pieds le haut, et la traverse était de sept pieds. (2)

De là au point où il tomba pour la première fois avec la croix, il y a quatre-vingts pas.

A soixante pas plus loin se trouve le lieu où une pieuse tradition enseigne que vint à la rencontre du Seigneur sa très-sainte mère, avec saint Jean et les femmes qui l'accompagnaient.

De l'endroit où il rencontra sa très-sainte mère (on l'appelle généralement *la pamoison de la Vierge*), jusqu'à celui où Simon le Cyrénéen fut contraint à l'aider à porter a croix, on compte soixante-deux pas.

De là jusqu'à la maison de Véronique, qui sortit pour essuyer la sueur et le sang qui baignaient la face divine de Jésus, on en compte cent quatre-vingt-onze.

De cet endroit jusqu'à la porte judiciaire, trois cent trente-six.

(1) C'était aussi l'endroit où, d'après une tradition immémoriale, avait été déposé le crâne d'Adam. De là, l'usage, dit Mgr. Mislin (Les Saints-Lieux, pèlerinage à Jérusalem, tome II, chap. XXI), d'après Molanus, de peindre ou de sculpter une tête de mort au pied du crucifix. Le docte et pieux auteur cite en même temps des passages de saint Basile, de saint Augustin, d'Origène, qui attestent le séjour du premier homme en Judée. (*Note du traducteur.*)

(2) Plusieurs auteurs ont évalué à cent cinquante livres, au moins, le poids de la Croix du Sauveur. (*Note du traducteur.*)

De ce dernier point jusqu'au lieu où plusieurs femmes de la ville allèrent à la rencontre de Jésus, trois cent quarante-huit.

De la rencontre des filles de Jérusalem jusqu'au pied du mont, où il tomba pour la dernière fois sous le faix de la croix, il y a cent soixante-un pas.

De là jusqu'au lieu où il fut dépouillé de ses vêtements, dix-huit.

De là jusqu'à celui où il fut attaché à la croix, douze;

Et de là jusqu'au point où les bourreaux dressèrent la croix, à laquelle était suspendu le Seigneur, dans un trou qu'ils avaient pratiqué dans le rocher, il y a quatorze pas. (1)

A droite et à gauche du Sauveur, ils placèrent deux fameux voleurs qu'ils crucifièrent en même temps, et au haut de la croix fut en outre fixé, par ordre de Pilate, un placard ou écriteau qui portait : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*, inscription qu'il refusa de modifier, malgré le mécontentement des Juifs.

Le Seigneur vécut trois heures, attaché à la croix, depuis midi jusqu'à trois heures du soir. Pendant ces trois heures, il fut encore en butte aux injures et aux sarcasmes de cette horde effrénée, et après avoir prié son Père pour ses ennemis eux-mêmes, il pardonna et promit le paradis au bon larron et recommanda sa mère à saint Jean. Toutes les prophéties se trouvant enfin accomplies, Jésus s'écria que tout était consommé, et il expira.

Le soleil s'était éclipsé au moment où le Rédempteur fut attaché à la croix, mais aussitôt qu'il eut rendu l'esprit, le voile qui, dans le temple, fermait le Saint des saints

(1) Au total, treize cent neuf pas. Les indications que donne notre savant auteur sont, à quelques légères différences près, conformes à celles que nous trouvons dans la plupart des écrivains. (*Note du traducteur.*)

se déchira, et un horrible tremblement de terre eut lieu (1). La grandeur des prodiges par lesquels la nature entière venait, pour ainsi dire, témoigner sa tristesse de la mort du Sauveur, fit s'écrier le centurion romain lui-même qui commandait la garde : « *En vérité, cet homme était le fils de Dieu;* » et ceux qui ne se sentaient pas

(1) C'est à la suite de ce tremblement de terre, que les rochers se fendirent, et naturellement le prodige a dû être plus sensible sur le Golgotha que partout ailleurs. « On aperçoit, dit M. Eyraguirre, que nous aimons à citer ici (*Le catholicisme en face des sectes dissidentes*, tome II, chap. XV), près du trou dans lequel les Grecs disent que fut plantée la croix, une fente large et profonde, qui court à travers le rocher jusqu'à l'extrémité du calvaire. Cette ouverture doit dater du moment où, suivant l'Evangile, *les pierres se fendirent*. C'est dans ce sens que parlent les voyageurs protestants les plus judicieux, notamment Millar, Maundrell, Fleming et Schubert. Mgr. Mislin cite, à ce propos, le passage suivant d'Addisson, que nous copions textuellement. » « Un gentilhomme anglais, très-estimable, qui avait voyagé en Palestine, m'a assuré que son compagnon de route, déiste très-instruit, cherchait à ridiculiser les relations que les prêtres catholiques leur faisaient touchant les lieux saints. C'est avec de pareilles idées qu'il alla examiner les fentes du rocher qu'ils montrent sur le mont Calvaire, comme l'effet du tremblement de terre qui suivit la mort de Jésus-Christ, rocher qui se trouve aujourd'hui renfermé sous la vaste coupole construite par l'empereur Constantin. Mais quand il eut observé ces ouvertures avec l'exactitude et l'attention d'un naturaliste, il dit à son ami : *je commence à être chrétien*. J'ai fait, ajouta-t-il, une longue étude de la physique et des mathématiques, et je suis sûr que ces ruptures du roc n'ont pas été produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel. Il est vrai qu'une secousse quelconque de ce genre eût divisé les différentes parties dont est composée la masse, mais c'eût été en suivant les filons qui les séparent, et en rompant leur lien commun aux endroits les moins compactes. J'ai remarqué qu'il en arrive ainsi dans les roches qu'ont soulevées les tremblements de terre, et la raison ne nous enseigne rien que de conforme à cette loi de la nature. Ici, les choses sont tout autres : la roche s'est fendillée transversalement; la rupture coupe les veines d'une manière tout à fait insolite et surnaturelle. Je vois donc là clairement et positivement le pur effet d'un miracle, que ne pouvaient produire ni l'art, ni la nature. C'est pourquoi, continua-t-il, je rends grâces à Dieu de m'avoir conduit ici pour admirer ce monument de son pouvoir merveilleux, monument qui prouve si évidemment la divinité de Jésus-Christ. » Pour moi, toutefois, dit encore M. Eyraguirre, il est un autre témoignage tout aussi concluant que celui du gentleman. Trois siècles après que ces pierres s'étaient brisées à la voix expirante du fils de Dieu, un évêque les montrait au peuple de Jérusalem, en disant : « Si je voulais nier que Jésus-Christ a été crucifié, cette colline du Golgotha, où nous nous trouvons réunis, me démontrerait le fait. (*Saint Cyrille de Jérusalem.*) » (*Note du traducteur.*)

pénétrés d'une foi aussi vive que celle du centurion, se retiraient pleins de confusion et d'épouvante, craignant déjà que la mort de cet homme n'attirât sur toute la nation les plus affreuses calamités.

Comme le sabbat tombait au jour suivant et que les corps ne devaient point rester sur la croix durant la fête, on rompit les jambes des deux voleurs pour qu'ils mourussent plus tôt; quant à Jésus, un des soldats, nommé Longin, ayant vu qu'il était mort, se contenta de lui percer le côté d'un coup de lance, et il en jaillit à l'instant du sang et de l'eau.

Joseph d'Arimathie demanda alors à Pilate l'autorisation de descendre Jésus de la croix, et de l'ensevelir dans un sépulcre neuf qu'il avait creusé dans un jardin contigu qui lui appartenait, et aidé de Nicodème, il détacha le corps et le porta sur une pierre qui se trouvait à la distance de trente pas : là, ils l'oignirent de parfums et l'enveloppèrent dans un suaire, suivant la coutume des Juifs. Cela fait, ils le transportèrent jusqu'au sépulcre, distant de quarante pas seulement; le sépulcre fut fermé, scellé et en outre gardé par un certain nombre de soldats, que les chefs de la Synagogue y postèrent eux-mêmes.

Le troisième jour, de bonne heure, le Seigneur sortant de son tombeau, sans avoir besoin de l'ouvrir ni de le briser, ressuscita plein de vie; en ce moment un nouveau tremblement de terre se fit sentir, et un ange descendit du ciel, fit rouler la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre et s'assit dessus. A cette vue, et tout éblouis de l'éclat que jetait l'ange, les gardiens tombèrent et demeurèrent comme morts; et lorsqu'ils recouvrèrent quelque peu leurs sens, ils ne surent que fuir pour raconter ingénûment le prodige dont ils avaient été témoins aux prêtres et aux magistrats, qui ne purent empêcher qu'on le devinât, en dépit des mensonges et des ambages auxquels ils eurent recours pour le déguiser. Sur ces entrefaites arrivèrent au

sépulcre les saintes femmes, et parmi elles, Marie-Madeleine ; elles retournèrent sur leurs pas tout éperdues et rapportèrent à saint Jean et à saint Pierre que le corps du Seigneur ne se trouvait plus dans le tombeau. Ceux-ci allèrent s'assurer par eux-mêmes de ce qu'elles disaient, et en ayant visité l'intérieur, ils trouvèrent seulement les linges dans lesquels avait été enveloppé le corps de Jésus.

Aucun des disciples du Seigneur ne se souvenait alors qu'il leur avait dit qu'il ressusciterait, et s'imaginant seulement qu'il avait été enlevé, ils se retirèrent accablés de la plus profonde douleur. Madeleine revint une seconde fois au lieu de la sépulture, et alors Jésus lui apparut sous la forme d'un jardinier et lui ordonna d'aller avertir les disciples de sa résurrection. Il se montra le même jour à deux disciples qui se dirigeaient vers le bourg d'Emmaüs. Quelques jours après, quand tous se trouvaient réunis dans le cénacle, conversant sur ce qu'ils savaient d'un événement si extraordinaire, le Sauveur se présenta au milieu d'eux, leur donna la paix et leur fit voir d'une manière évidente l'accomplissement de ce qu'il leur avait dit et de tout ce qui se trouvait écrit de lui dans la loi et dans les prophètes. Ensuite, il souffla sur eux et leur donna le Saint-Esprit, leur accordant le pouvoir de remettre les péchés.

Huit jours après, il leur apparut de nouveau dans le même lieu, et cette fois, ce fut pour convaincre Thomas, qui n'ayant point été témoin de la première apparition, n'ajoutait point foi à ce que les autres lui avaient rapporté. Le Seigneur daigna lui démontrer matériellement son incrédulité, et termina en lui adressant ce salutaire avertissement : « *Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru !* » Plus tard, il leur apparut encore à différentes reprises en Galilée, où ils se rendirent par son ordre, et en ces occasions il confirma Pierre dans la dignité de chef suprême de l'Eglise, les chargea tous d'enseigner les na-

tions, en les baptisant au nom du Père, et du Fils et du S Esprit, et leur assura que, quoiqu'il dût bientôt monter a ciel, il resterait avec eux jusqu'à la consommation de siècles; enfin, il les instruisit dans les principaux mystère de la religion, en leur développant tout le plan de sor Eglise, en leur expliquant sa doctrine, et en leur promettant de leur envoyer le Saint-Esprit, qui leur communiquerait la parfaite intelligence de tout ce qu'ils avaien entendu de sa bouche.

Les apôtres se réunirent ensuite à Jérusalem avec le autres disciples dix jours avant la fête de la Pentecôte, e au quarantième jour depuis la résurrection, le Sauveu apparut au milieu d'eux, et leur ayant adressé ses der nières exhortations, il leur dit de le suivre jusqu'au som met du mont des Oliviers. Quand ils y furent arrivés il leva les mains et leur donna à tous sa bénédiction, e tandis que prosternés en terre ils l'adoraient, ils le viren s'enlever peu à peu au ciel par sa propre vertu, jusqu'à c qu'enfin il se déroba à leurs regards.

Toute cette sainte assemblée retourna immédiatemer à Jérusalem à la suite de la très-sainte Vierge, qui ava également assisté à la glorieuse ascension de son divi fils. Ils y restèrent dans la retraite du cénacle, unique ment adonnés à la prière, et procédèrent à l'élection d saint Mathias; et lorsque, le dixième jour, la promesse d Sauveur se fut accomplie et que l'Esprit-Saint fut des cendu sur les apôtres, ils sortirent de l'obscurité et com mencèrent à répandre la lumière de l'Evangile à travers l monde, enseignant les nations et les baptisant au nom d Père, et du Fils et du Saint-Esprit.



QUATRIÈME PARTIE.

LE CHRISTIANISME.

Ce serait prendre vraiment une peine inutile que de chercher un événement qu'on pût comparer à la vie de Jésus-Christ. Le spectacle d'un Dieu qui se fait homme pour nous enseigner la connaissance de la vérité et la pratique de la vertu ; qui, après nous avoir servi d'exemple et de modèle, se livre volontairement aux tourments et à la mort pour effacer les iniquités des hommes, de sorte que l'innocent souffrît pour que le coupable fût épargné, c'est là quelque chose de si solennel et de si majestueux, de si pathétique et de si sublime, quelque chose de si extraordinaire et de si surnaturel, qu'il subjugue toutes nos facultés et ouvre au fond de nos cœurs une source nouvelle et inconnue de sentiments doux, suaves et à la fois inexprimables.

Nous pourrions, si on le veut, parvenir à concevoir qu'un homme, par un effort d'intelligence et de sentiment, eût été capable d'imaginer un plan grandiose, de nous offrir un vaste tableau, magnifique, ravissant, délicieux ; mais le génie le plus prodigieux n'aurait pu, en définitive, nous présenter qu'un ouvrage humain ; jamais il n'aurait pu s'élever à la conception de ce qui est hors

de la sphère de l'humanité; jamais il n'aurait pu, mi
rable mortel, rattacher le ciel à la terre, de façon à c
fondre les splendeurs de l'un avec les ténèbres de l'aut
à placer le Verbe de Dieu sur les lèvres humaines, à as
cier le martyre du juste au pardon des pécheurs. T
cela serait une œuvre divine, et c'est pour cela que, qua
nous voyons Jésus-Christ le réaliser, notre ame s'éme
notre cœur se dilate, tout notre être se prosterne a
joie, reconnaissant les caractères de la divinité dans
tableau surprenant qu'offre à notre admiration la vie
Sauveur.

Lorsque le premier des incrédules modernes, J.-J. Ro
seau, en contemplant les merveilles de cette grande h
toire, se voyait contraint de s'écrier : « Si la vie et
mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jés
sont d'un Dieu, » il ne faisait que se rendre, malgré lu
à l'éclat de cette évidence, devant laquelle la sincérité
la bonne foi ne manquent jamais de s'incliner, quan
même, dans son fol orgueil, l'ame pervertie s'obstinerait
se regimber. Sans doute, l'homme superbe est libre
fermer son esprit à la vérité, pour se livrer présomptue
sement à l'exercice trompeur de ses *droits;* il peut sub
alors, comme de fait il subit, le juste châtiment de s
obstination, qui consiste à ne pas être éclairé par la l
mière à laquelle il ferme les yeux; mais lorsque l'humili
remplace l'orgueil, et qu'on cherche de bonne foi u
lumière qui dissipe les ténèbres de l'entendement, alo
les rayons que projette, comme un foyer lumineux, la v
de Jésus-Christ, nous pénètrent peu à peu de la chale
vivifiante de la vérité, jusqu'à ce qu'ils nous remplissent
nous possèdent tout entiers, et qu'ils nous animent de
feu sacré qui produit la paix de l'ame et la joie du cœu
Si l'esprit se révolte et repousse tout ce qui ne favorise p
ses propres déréglements, ou, ce qui revient au même,
qu'il appelle la nature, en ce cas, comme il s'affranch
de toute contrainte et ne veut plus voir d'autre lumiè

que sa propre lumière; il va s'éloignant par degrés de la vérité et ne tourne plus les regards en arrière que pour fuir avec une nouvelle ardeur la vue du miroir resplendissant que lui offre la vie de Jésus-Christ, tant il redoute l'éclat accusateur qui en jaillit. Mais fiez-vous moins à vous-mêmes, disposez-vous à croire, ouvrez à la lumière toutes les facultés de votre intelligence, soyez doux de cœur, et bientôt vous sentirez la sève d'une vie nouvelle commencer à circuler dans vos veines, parce que jamais la vérité ne refuse ses faveurs à celui qui soupire pour elle, parce que jamais la divine lumière de la sagesse infinie ne refuse son ineffable assistance à celui qui se sacrifie lui-même pour l'obtenir. *Ubi humilitas, ibi et sapientia.*

Quelle sagesse en effet, quelle sainteté, quelle toute-puissance et quelle miséricorde ne devons-nous pas admirer, en considérant ce tableau si touchant qu'offre à nos méditations la vie de Jésus ! C'est de ses lèvres qu'est sortie la doctrine la plus pure, qui de tous les hommes fait des frères; qui abaisse les grands et élève les petits pour les soumettre tous à ce doux niveau de la charité; qui tranquillise les esprits et console les cœurs par le mépris des vanités passagères du monde et la certitude d'une éternelle et véritable justice; qui sanctifie la souffrance et apporte le repos et la paix au sein des afflictions; qui nous apprend qu'il n'y a point d'iniquité qui ne soit réprimée, point de bonne action qui ne soit récompensée; qu'il n'y a point de vice qui ne soit puni, point de larme qui ne soit essuyée; qui enfin unit les hommes entre eux et les hommes à la divinité, au moyen de la pratique des vertus.

Et celui qui nous donne cet enseignement le pratique lui-même à toute heure, en tout temps, en toute circonstance, au point qu'il n'y a personne qui puisse lui imputer de péché. A la pureté de sa doctrine et à la sainteté

de sa vie il joint la toute-puissance de sa parole : il or donne que les tempêtes cessent, et la mer se calme ; i ordonne aux malades de se lever, aux aveugles de voir aux paralytiques de marcher, aux possédés de deveni libres, aux morts de ressusciter, et les malades se guéris sent, et les aveugles voient, et les paralytiques marchent et les possédés sont délivrés, et les morts ressuscitent. I instruit avec amour les ignorants, il reprend avec dou ceur les pervers, et par sa sagesse il confond ceux-l mêmes qui complotent sa perte. Ils conspirent contre lui et toutes les conspirations sont vaines jusqu'à ce que lui même se livre entre les mains de ses ennemis. Il est l'in nocence même, et pourtant il s'offre volontairement a sacrifice pour expier la faute de l'homme. Il est la sagess même, et pourtant il se tait quand on l'accuse, quan on l'interroge ; et s'il ouvre une fois la bouche, c'est pou donner une leçon à ceux mêmes qui l'outragent. Il est l toute-puissance même, et pourtant il permet qu'on s moque de sa puissance, qu'on le tourmente, qu'on l déchire, qu'on le couvre d'opprobres. Devenu enfin u homme de douleurs, comme l'avait dit le prophète, il s charge des péchés de tous ; sous ce pesant fardeau, i gravit la montagne du sacrifice... on dresse la victime et elle prie pour les coupables, et elle ne rend l'esprit qu lorsque tout est consommé !

C'est là, en vérité, une merveille qui surpasse toute les merveilles. Il n'y a point de termes assez expressi pour pouvoir faire comprendre les sublimes mystères d cette scène adorable, où se trouve représenté l'événemen de l'intérêt le plus universel, le plus grandiose, le plu divin, dirions-nous volontiers. C'est là l'œuvre d'un Die sauvant ses créatures, et dans l'accomplissement de ce œuvre, il nous instruit par sa sagesse, il nous rachète pa sa miséricorde, il nous accable par sa grandeur.

Rappelant ici tout ce que nous avons dit sur les mys

ères dans le deuxième chapitre, et devant d'ailleurs nous ispenser d'une exposition complète de la doctrine du Sauveur, parce que cela n'entre point dans le plan de iotre ouvrage, nous allons considérer à un autre point le vue la divinité de cet auguste tableau de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

I. — ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

Le monde païen était réellement insensé, avec toute sa prétendue sagesse, et c'est pourquoi il taxa de folie la doctrine de Jésus-Christ ; les princes des Juifs avaient divinisé, pour ainsi dire, la fausse idée d'un messie puissant, ui rendrait sa nation souveraine et ferait d'eux autant de hefs et de mandarins superbes. Aussi crièrent-ils au scanale, en entendant les discours d'un messie humble, qui eur parlait du ciel au lieu de la terre, qui leur proposait a pénitence au lieu d'honneurs, qui venait leur offrir une loire céleste au lieu d'un pouvoir terrestre. Mais la entilité se perdit avec sa sagesse, et à la fin, elle fut bligée de recourir à la folie de la croix, et c'est par cette olie qu'elle devint réellement sage : quant aux Juifs, ils rébuchèrent et tombèrent contre cette pierre qu'ils appeaient de scandale ; après avoir été scandalisés, ils scanlalisèrent à leur tour ; et ces orgueilleux, ces ambitieux, jui avaient rejeté le messie, parce qu'il ne leur avait point lonné de la puissance et de la gloire en ce monde, ont été éduits à n'être bientôt que de misérables transfuges, qui n'eurent plus en ce monde ni sanctuaire ni patrie. Comment cela est-il arrivé ? Comment a-t-il pu se faire que *la folie et le scandale* aient réussi à dominer ? Comment

est-ce que *la folie et le scandale* ont occupé la pl *de la sagesse et de la vérité?* Comment s'est opéré prodige?...

En vérité, ce prodige atteint les proportions les p colossales. A la mort de Jésus, le peuple qui, peu aupa vant, en était venu à s'émouvoir de ses miracles et l'av solennellement acclamé comme messie, s'était, semble-t *détrompé de son erreur;* il ne le considérait plus comme un faux prophète, comme un imposteur qui é parvenu à le séduire par ses artifices magiques. Imbu cette idée, par l'effet des suggestions de ses chefs changea en haine son admiration pour le messie, e l'*hosanna* par lequel il l'avait accueilli, il substitua furieux *tolle*, *tolle*, *crucifige*. Il était mort d'un suppl infâme, et comme, réduit à cette extrémité, il n'av point voulu se sauver lui-même et descendre de la cro pour qu'ils crussent en lui, ces gens y trouvaient la preu certaine qu'il n'y avait rien de vrai dans tout ce qu avait dit. Les disciples qu'il avait eus l'avaient eu mêmes abandonné : le premier d'entre eux nia qu'il l'e jamais connu, sur les simples observations d'une s vante; l'arrestation de leur maître les avait tout à f découragés, et leur foi était si faible que tout abasour de l'infamie de sa mort sur la croix, ils ne songeaie même pas le moins du monde à la surprenante prédicti de la résurrection. Finalement, non-seulement Jés n'avait point été pour le peuple juif le messie annonc non-seulement il l'avait méconnu pour tel, attendu qu comme l'avait prédit Isaïe, *il n'avait rien vu dans s aspect ni dans sa figure qui le distinguât des autres hom mes*, mais il l'avait regardé *comme un lépreux, frap de la main de Dieu et humilié*, *et c'est pourquoi il l'ave méprisé et tenu pour le dernier des hommes.* De sorte qu loin d'avoir des dispositions quelconques pour croire qu que ce fût de tout ce qu'on aurait pu lui dire de homme, ce peuple en avait de tout à fait contraires.

Quant aux autres nations, plongées comme elles l'étaient dans la fange de l'idolâtrie, elles ne pouvaient considérer la doctrine d'un criminel que ceux de son pays avaient fait périr sur un gibet ignominieux, que comme une *superstition exécrable*, suivant l'expression de Tacite, comme une *superstition* funeste au bonheur du genre humain et *digne de toute espèce de supplices*. Leur parler, d'ailleurs, d'une doctrine entièrement opposée à celle qu'elles professaient, exiger d'elles l'oubli de leurs plaisirs, le sacrifice de leurs inclinations, la pratique de certaines vertus dont elles n'avaient jamais même ouï le nom, et tout cela, au nom d'un homme obscur, qui s'était laissé ôter la vie, laissé ôter la vie sur une croix, symbole d'infamie et d'opprobre, par conséquent d'ignominie, de mépris, de malédiction, c'était certainement exiger une chose impossible, parce que cela équivalait à renverser le monde.

Ainsi donc, ce qui était un scandale pour les Juifs était tout autant une folie pour les Gentils, de manière qu'à considérer les choses d'après la sagesse du monde, la bonne nouvelle devait disparaître sur-le-champ, couverte des risées et des anathèmes du genre humain.

Mais il y a encore quelque chose de plus : quels sont ceux qui vont prêcher cet évangile ? Douze pêcheurs, douze hommes de la classe la plus obscure, quelques misérables, quelques ignorants, chez lesquels on ne saurait rien trouver qui puisse fasciner les cœurs et attirer les volontés. Par cela même qu'ils étaient gens chétifs et méprisables, il paraissait impossible de confier une affaire à de pires mains. Et puis, sur quelles ressources s'appuient-ils pour annoncer leur doctrine et la propager dans l'univers ? Sur la force de leur parole, rien de plus, et sur leur exemple. Quel stimulant les pousse ? Quelle récompense ou quels biens se proposent-ils ? Pâtir et souffrir, être haïs, persécutés et martyrisés, afin d'aller au ciel par le

chemin de la croix. Et qu'exigent-ils de ceux qui embrassent leur doctrine, et que leur offrent-ils en échange? L'abandon de toutes les choses du monde, le sacrifice des passions, les tourments et la mort.

Eh bien! cette entreprise humainement si extravagante, tant parce que, par elle-même, elle était contraire à la sagesse du monde, qu'à cause des personnes et des moyens qui devaient servir à la réaliser, a-t-elle pu être au moins annoncée, au milieu des sifflets d'un public dédaigneux, sans succomber sous les traits de l'ironie et sous le fouet du sarcasme? Conçoit-on au moins qu'il ait pu lui échéoir dans le monde un autre sort que celui qui serait destiné aux rêves d'un malade en délire ou aux projets excentriques d'un écervelé?. .

C'est ici que commence à apparaître ce qu'il y a de plus surprenant dans l'affaire. Ces douze hommes, de grossiers et ignorants qu'ils étaient, de tièdes et faibles qu'ils s'étaient montrés en voyant expirer leur maître sur une croix, se présentent quelques jours après dans cette même ville de Jérusalem, transformés en ardents prédicateurs. Les voilà parlant toutes les langues, s'exprimant avec tant d'énergie, subjuguant tellement les cœurs, qu'ils y allument la flamme de la foi, et se voient suivis par des milliers de personnes, qui implorent leur régénération dans les eaux du baptême. Ils rédigent le symbole de la croyance chrétienne. Ils arrêtent, pour ainsi dire, la constitution de l'Eglise qu'avait instituée leur divin maître; puis, sans craindre que cette société naissante ne s'écroule, quelques machines que le monde dirige contre elle, croyant d'une foi vive que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, sûrs d'une certitude intime que jamais l'unité ne se rompra, et qu'elle se maintiendra complète jusqu'à la consommation des siècles, au milieu de tous les obstacles possibles, ils se dispersent dans toutes les parties du monde, ils vont enseigner les nations, sans

autre arme que la parole de Jésus ressuscité, sans autre étendard que l'étendard abhorré de la croix. A leur voix, les idoles commencent à tomber de leurs autels, les nations s'ébranlent et se convertissent, l'Évangile remue le monde, et les plus hauts personnages comme la vile multitude s'agitent, troublés dans leur repos. Ces douze hommes perdent la vie au milieu des plus horribles supplices, mais ils ont des milliers de successeurs qui imitent l'exemple de leurs chefs; le sang que l'on verse arrose le champ de la foi, il fait germer et fleurir les croyances; elles envahissent l'univers, les temples des idoles sont bientôt déserts et des peuples entiers demandent à souffrir avec la Croix et pour la Croix. L'accroissement de ceux que l'on appelle chrétiens est déjà si considérable, que la sagesse du monde se voit débordée par la nouvelle doctrine. Alors mettant en jeu tous ses moyens, attaquant ses adversaires avec toute la fureur que lui permet sa puissance, le paganisme organise un système de persécution effroyable; c'est par torrents que coule le sang de millions de chrétiens, qui en subissant le martyre cueillent la palme de leur foi; mais à quelques martyrs en succède un beaucoup plus grand nombre, et les persécuteurs se noient dans le sang de leurs victimes. Et après tous ces événements, *la grâce* de la prédication est si efficace, les charmes de la souffrance sont si puissants, la semence qui tombe de l'arbre de la croix est si abondante, qu'à la fin le monde s'arrête dans sa marche et abjure ses principes; il entre dans un nouvel horizon de lumière et de vie, il élève la folie du christianisme jusque sur le trône des Césars; pour l'embrasser, il renonce à la sagesse; il s'incline et l'adore, et il proclame hautement la divinité du crucifié de Jérusalem. Et le symbole de la rédemption, LA CROIX, ce signe d'infamie et de mépris, naguère objet de la plus amère dérision et de la haine la plus acharnée, on le salue avec transport, on l'exalte avec enthousiasme; de la roche Tarpéienne on le porte sur le capitole, on le

place sur les hautes tours; il domine les couronnes des rois ; c'est la croix qui sert d'insigne pour récompenser les actions héroïques, et de bannière pour diriger les grandes entreprises, et finalement, le monde entier la proclame comme la mère de la civilisation et comme la gloire des peuples.

Comment tout cela a-t-il pu s'accomplir?... Le fait est que tout cela s'est accompli. Et comme un semblable prodige n'était humainement ni concevable, ni explicable, il est évident que c'est le doigt de Dieu qui a fait un si merveilleux ouvrage.

Le miracle est donc si notoire, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour ne point voir, dans l'établissement du christianisme, le sceau le plus irrécusable de sa divinité.

II. — LA RAISON ET LA FOI.

L'homme a prouvé et prouvera en tout temps qu'il provient d'une chair pécheresse. Le serpent de l'orgueil s'agite dans son sein, tâchant toujours de mordre le christianisme qui lui a brisé la tête; et, par cela même qu'il a été vaincu, il paraît n'être devenu que plus furieux et plus insolent, lorsqu'il se débat, se tortille et se redresse pour insulter à son vainqueur. C'est pour cela que le mensonge a toujours malheureusement compté des panégyristes audacieux; c'est pour cela que la vérité a essuyé de si rudes attaques et reçu des coups si douloureux.

Cependant, comme, malgré une guerre incessante l'Eglise de Jésus-Christ, ce roc inébranlable sur lequel la vérité reste assise, se maintient et se maintiendra toujours, invulnérable au milieu du déchaînement infernal

des erreurs humaines, l'orgueil qui se révolte constamment pour secouer tout joug étranger, s'ingénie à la recherche des moyens secrets de s'emparer des esprits, afin de les éloigner de l'Eglise, qui est son éternelle ennemie. Il ne fait par là que nous révéler clairement son origine, puisqu'il imite en tout les artifices flatteurs et perfides du serpent tentateur. Comme ce dernier se glissa silencieusement dans le paradis jusqu'à l'endroit où il put rencontrer face à face nos premiers parents et balbutier à leurs oreilles le *pourquoi* de la défense qui leur avait été faite, ainsi le démon de notre orgueil se traîne en se cachant dans les broussailles de notre ame ; puis il nous enlace de ses replis, et il souffle dans notre bouche ce terrible *pourquoi*, à travers lequel nous fuyons loin de l'empire de la vérité et nous nous égarons dans le champ vague de l'erreur.

Un des nombreux moyens que l'incrédulité a employés pour faire des prosélytes, c'est de déprimer *la foi* au profit de *la raison* (1), et de nier la première à force d'exalter la seconde ; et comme il est extrêmement facile et agréable d'accepter ce qui favorise nos mauvaises tendances, on comprend quels progrès a dû faire et quel succès a dû obtenir un système aussi séduisant que celui qui consiste à diviniser la raison et à constituer l'homme son propre souverain. Toujours l'erreur porte le cachet de son origine, l'orgueil. Nous sommes de faibles mortels et nous caressons l'idée de *ressembler à Dieu*. C'est pour cela que nous avons perdu le paradis, et pourtant l'expérience ne nous a pas encore instruits.

Il est bon de remarquer avant tout que, comme *la raison* et *la foi* sont deux choses faites pour vivre unies, il est arrivé aux incrédules qu'en voulant les séparer, ils se

(1) Le texte porte *aux dépens de la raison* (es el de deprimir la fé *à espensas* de la razon) ce ne peut être évidemment qu'une erreur d'inattention : (*Note du traducteur*.)

sont dépouillés de l'une et de l'autre : grâce à leur folle curiosité, ils ont perdu *la foi* et *la raison*. En réalité les partisans de la raison pure en viennent, pour faire droit à la réclamation de deux mères, à adopter l'étrange parti de couper l'enfant par le milieu, et ils poussent ensuite leur incroyable démence jusqu'à soutenir qu'ainsi partagé, il se développe plus heureusement et forme un être vivant plus parfait, que lorsqu'il se présentait dans son intégrité primitive.

Quand l'homme érige sa raison en guide unique et exclusif de la volonté, quand il déclare qu'il ne doit rien aimer, rien croire, rien faire, qu'autant que ce soit la raison qui nous y détermine, il sort de la raison, il crée un monde imaginaire qui ne peut être habité que par le délire. En effet, qu'est-ce que *la raison* ? une faculté de connaître et de réfléchir que nous sentons là au fond de notre être. Assurément c'est un don magnifique qui nous élève au-dessus de toutes les créatures et nous constitue les rois de la création. Jamais nous ne trouverons de paroles capables d'exprimer son excellence et de reconnaître dignement le bienfait de ce *souffle de vie*, qu'a répandu en nous le Seigneur qui nous a faits à son image et à sa ressemblance. Bien ; mais notre raison a-t-elle une portée si supérieure que rien ne puisse se dérober à sa pénétration? Peut-elle, par ses propres forces, parvenir à se rendre un compte exact de tout ce qui peut s'offrir et qui s'offre en effet à la vue ou à l'examen de l'homme ? C'est ici que commencent les difficultés, et il arrive nécessairement que c'est au moment où la raison prétend à une plus absolue souveraineté, qu'elle accuse plus vivement tous les symptômes de la faiblesse et de l'impuissance.

Nous avions le droit de demander immédiatement « orgueilleuse raison, toi qui te regardes comme pierre de touche de la sagesse, toi qui n'as pas eu pouvoir de te créer toi-même, et qui oses néanmoins n

tout ce que tu n'atteins pas, tout ce qui échappe à ta domination, dis-moi, comment existes-tu ? Par quels ressorts fais-tu mouvoir tes propres facultés ? Par où communiques-tu avec la matière, pour qu'elle t'obéisse et te serve ? *Sur quoi* te fondes-tu, *pour* exiger le *pourquoi* de tout ? Ces demandes ne sortent point des limites de la question ; car lorsqu'on discute avec un être qui exige le *pourquoi* de toutes choses, il est juste qu'il admette à son tour des observations sur ce *pourquoi* qui constitue son principe fondamental. » N'attendons point de réponse, attendu que par elle-même la raison n'en a pu et n'en pourra jamais donner, et ainsi nous voyons clairement que lorsqu'elle commence à être exigeante, elle cesse elle-même de suivre logiquement son propre système.

La raison humaine est finie, essentiellement finie, et si le fini peut connaître l'existence de l'infini, il est de toute façon impossible qu'il parvienne à comprendre l'infini. Il faudrait pour cela qu'il cessât d'être ce qu'il est, et comme la raison humaine ne saurait cesser d'être ce qu'elle est, il est impossible qu'elle se mette en campagne sur le terrain de l'infini pour y découvrir la vérité qui y prend sa source. C'est pour cela qu'un illustre écrivain, dont nous regrettons encore la perte, a dit avec beaucoup de sens : « par la raison nous expliquons la vérité, mais nous ne la découvrons pas. C'est Dieu qui la place devant nous, et alors nous la voyons. » (1)

Il y a donc un ordre de choses au milieu duquel, loin de pouvoir nous rendre compte de la vérité *par notre seule raison*, il est *fort raisonnable* au contraire que nous ne parvenions pas à rien comprendre. Et cet ordre de choses n'embrasse point seulement la morale et la religion ; il y a dans l'ordre physique tant et tant de phénomènes, dont nous ne pouvons comprendre l'essence intime, les

(1) Donoso Cortès, dans son *Essai sur le catholicisme*.

premiers principes, que nous devrions forcément renoncer à faire un pas, si nous nous obstinions à ne point admettre, à ne point croire ce que nous ne saisissons point. De sorte qu'en dernier terme, nous finissons par conclure qu'il y a en toutes choses un tel entrelacement, dont le nœud échappe à nos moyens d'analyse, que toute la science humaine en est réellement réduite, avec toutes ses ressources et après tous ses travaux, à tirer des conséquences et à faire des applications des principes, c'est-à-dire de *la vérité que nous avons aperçue, aussitôt qu'il a plu à Dieu de la mettre sous nos yeux pour que nous la voyions.* Quand nous détournons nos regards de cette vérité qu'il nous montre, quand, par l'effet de notre orgueil, nous voulons la chercher avec le flambeau de notre propre raison, afin de nous procurer la vaine gloire de pouvoir dire qu'elle est le fruit de nos œuvres, qu'elle est notre fille, dès lors nous nous condamnons à ne la trouver jamais; car les faveurs divines ne sont pas destinées aux superbes.

Il y a plus : si l'homme ne doit donner son adhésion qu'à ce qu'il comprend, s'il ne faut accepter comme vrai que ce que la raison pénètre dans ses dernières profondeurs, quelles sont les vérités qu'aurait conquises le monde ou qu'il pourrait conquérir par la suite avec un semblable système? — aucune.

La raison, considérée naturellement, ne se trouve point dans un seul homme de façon que, lorsqu'il parle, nous voyions tous les autres obligés de courber la tête. Chaque homme peut invoquer sa propre raison, et comme la manière de voir et d'apprécier les choses est si différente, et que personne d'ailleurs ne peut s'arroger le droit de faire prévaloir son opinion sur celle des autres, il est clair que l'on arriverait à former une collection d'autant d'opinions qu'il y a de raisons individuelles; c'est dire que la confusion la plus effroyable commencerait à régner dans le monde

des idées, et que jamais il n'y aurait une raison assez prépondérante pour soumettre les autres et dire avec une autorité inébranlable : « Voilà qui est certain. » Quels résultats ont donc produits tous les efforts faits par les hommes au nom de la raison pure ? Ont-ils réussi à rédiger quelque symbole de vérités qui nous servent de point de départ et de règle de conduite ? Les ouvrages des philosophes sont autant d'essais qui démontrent que, dans cette immense mine qu'il s'agit d'exploiter, le pic de la raison n'a jamais pu creuser assez profondément pour rencontrer les filons de la vérité.

Il serait difficile de signaler, dans le domaine des connaissances humaines, un point qui ne s'appuie pas sur une base ou sur une idée, qu'on l'appelle axiome ou qu'on l'appelle principe, dont la nature ou l'essence puisse être comprise avec le seul secours de la raison.

Cette proposition est de la dernière évidence, et peut-être rapetissons-nous la difficulté à des proportions moindres que l'expérience ne nous les montre tous les jours. En effet, nous avons lieu d'appliquer tous les jours ces paroles de l'Écriture : « toutes choses sont difficiles ; l'homme ne peut les expliquer par le discours. (1) » — « Dieu a fait toutes choses bonnes en son temps, et il a livré le monde aux disputes des hommes, afin qu'il ne trouve pas l'œuvre que Dieu a disposée du commencement jusqu'à la fin. (2) »

De manière que si nous n'avons point à croire à ce que nous ne comprenons pas, nous n'avons plus forcément qu'à nous endormir dans l'immobilité du quiétisme le plus épouvantable ; car il faut nécessairement que nous nous résignions au scepticisme et à l'impossibilité de tirer des conséquences et d'établir aucun système. (3)

(1) L'Ecclésiaste, chap. I, v. 8.— (2) Id chap. III, v. II.

(3) L'auteur donne ici au mot *quiétisme* un sens particulier qu'il est aisé de comprendre ; mais on peut dire que l'ame humaine, étant *essentiellement*

N'est-il pas assurément merveilleux de voir que le *rationalisme*, le système des gens qui prétendent rehausser la dignité de l'homme à force de vouloir élever sa raison, en vient, par une légitime conséquence de ses principes, à jeter bas toutes les connaissances humaines, et même à ambitionner cette même raison à laquelle il prodigue l'adulation ? Il est vrai que les incrédules ne poussent pas leur logique jusqu'au bout ; car ils ont soin de croire à ce qu'il leur convient, quand bien même ils ne pourraient point le démontrer par la raison ; ils croient également à une foule d'autres choses qu'ils ne comprennent pas, afin de ne point heurter de front le sens commun de l'humanité ; mais il est bon de savoir que, quand l'homme s'éloigne de la vérité, il ne saurait exposer ses erreurs, sans oublier la logique.

Jamais l'erreur n'a été et n'a pu être conséquente avec ses principes. C'est pourquoi, quand un système manque aux règles de la logique, ou, ce qui revient au même, quand il ne peut porter toutes les conséquences qui se déduisent logiquement de ses principes, il fait ressortir par là même l'ineffaçable sceau de sa fausseté.

Mais pour voir apparaître bien à découvert et dans toute sa difformité le système de la raison pure, il faut le confronter avec le système merveilleux de *la foi*.

Cette vertu est par elle-même si vivifiante, que l'auteur suprême a daigné l'incarner, pour ainsi dire, dans notre être, afin qu'à toute heure, à tout moment, nous jouissions de ses bienfaits. Sans *la foi* on peut à peine concevoir l'existence du genre humain, et si nous en faisons peu de cas, quand nous l'entendons nommer, c'est sans doute parce que nous la trouvons continuellement en

active, aurait beau se bercer de mille systèmes, ne parviendra jamais à s'endormir dans l'immobilité à laquelle elle serait *logiquement* condamnée par certains philosophes. Les éternelles agitations du chaos, voilà ce qu'ils peuvent lui offrir. (*Note du traducteur.*)

nous-mêmes. L'incrédule qui s'irrite contre *la foi* devrait aussi s'irriter contre l'air qu'il respire.

Jetons les yeux sur tout ce qui se passe autour de nous, et nous remarquerons que toujours la foi se tient à nos côtés pour nous servir de guide. Nous avons un ami à qui nous communiquons une affaire qui nous intéresse à un haut degré, ou nous confions un secret dont dépend notre fortune : nous ne savons pas et ne pouvons pas savoir s'il n'ira pas abuser de notre confiance, et pourtant nous ne la lui témoignons qu'à cause de *la foi* que nous avons en lui. Et si cet ami nous vend et nous trahit, bien vite nous en cherchons un autre , plusieurs autres , auprès desquels nous puissions déplorer notre infortune, déposer le fardeau de nos peines et puiser quelque consolation , et tout cela, parce que *nous croyons* qu'il compatiront à nos maux et nous aideront à y remédier. Nous sortons de nos maisons, et *nous croyons* que les serviteurs que nous y laissons resteront pour nous recevoir à notre retour. Nous acceptons un repas, et *nous croyons* qu'on ne va pas nous empoisonner. *Nous croyons* à une parole, parce que nous avons *foi* qu'on va la remplir, et de quelques affaires que nous nous occupions , et quelques démarches que nous fassions, c'est *la foi* qui nous dirige dans notre route, et nous empêche de trembler en avançant. C'est pourquoi *la bonne foi* est si estimée dans le monde, parce qu'elle est extrêmement nécessaire. C'est pourquoi encore *la mauvaise foi* nous irrite à un si haut point, parce qu'elle nous blesse au plus vif de l'ame. Et malgré tous les piéges de *la mauvaise foi*, malgré les plus énormes abus de confiance, *la foi* ne nous manquera jamais, parce que le jour où nous la délaisserions, nous cesserions de vivre. Lorsque des traits d'immoralité publique nous obligent à dire : *la foi se perd ; il n'y a plus de bonne foi à attendre*, nous lançons le plus profond soupir que renferme notre sein.

Le laboureur qui dépose ses semences dans la terre, ne sait point comment elles vont germer ; il ne sait point davantage si les germes croîtront ; mais il a foi qu'il en arrivera ainsi, et il sème *en croyant* qu'il sera indemnisé de ses avances. Le malade ne sait point si le médecin le guérira, mais il a *foi* et il l'appelle. Enfin, pour ne pas multiplier indéfiniment les exemples, voilà un incrédule dans son cabinet, qui jette sur le papier tous les rêves de sa tête ; quand l'ardeur du travail amène la fatigue naturelle, il quitte ses cahiers avec l'intention de les reprendre le jour suivant. Comment cela ? Sait-il s'il aura le jour suivant ? Sa raison peut-elle lui donner quelque assurance à cet égard ? Comprend-il par hasard que l'existence d'un autre jour soit nécessaire ?... Ah ! c'est qu'il oublie son système : il a *foi* en ce qu'il ne sait pas, et *il croit* que le soleil viendra éclairer le jour suivant du haut du même ciel et avec les mêmes rayons.

Si donc nous ôtions cette *foi* du monde, à quoi serait réduite notre existence ? En vérité, *la foi* ne doit pas être une chose si répugnante et si opposée au bon sens, puisque nous la voyons si étroitement liée à notre être, et produi tant de merveilles.

Mais l'incrédule dira qu'il se soumet volontiers à *la f* du monde, et que celle qu'il combat, c'est *la foi* en ma tière de religion. Et sur quoi se fonde-t-il pour faire ce distinction ? L'une et l'autre foi ne sont-elles pas de mê nature ? N'ont-elles pas le même caractère ? La foi n' pas distincte ; ce qu'il y a, c'est qu'elle s'applique à objets différents. Et ces objets sont précisément ceux p lesquels la foi est le plus nécessaire, attendu qu'ils tiennent le centre de vérité, le foyer de lumière qui nous éclairer. On voit donc comment, en rejetant religieuse, on tombe dans une contradiction flagran en disant qu'elle répugne, on nous dépouille en outr

des sentiments qui se trouvent le plus profondément enracinés dans notre être, et qui procurent le plus de bonheur et le plus de calme à notre esprit et à notre cœur.

Comme on n'abandonne pas facilement le champ de l'erreur, les déclamations sont venues suppléer au manque d'arguments, et c'est ici que l'on a exagéré les prétendues *exigences de la foi*, en supposant qu'avec elle, l'exercice de *la raison* est de tout point impossible. On le comprend déjà; si la religion interdisait l'exercice de *la raison*, de la faculté qui ennoblit le plus et distingue l'homme, il semble qu'il y aurait quelque motif de résister à une pareille *exigence;* mais comment est-ce qu'il y a eu tant de sages, de *véritables sages*, qui ne s'en sont pas prévalus pour protester contre *la foi?* Eux tous, les Clément et les Tertullien, les Jérôme et les Augustin, les Osius et les Isidore, les Thomas et les Bernard, les Bossuet et les Fénelon, les Bonald et les de Maistre, les Balmès et les Donoso, qui possédaient des talents si éclatants et une raison si puissante, comment ne se sont-ils pas sentis blessés dans leur dignité d'hommes, en combattant sous le drapeau de *la foi?*... Vraiment, ces invectives contre *la foi,* cette manie de la supposer ennemie de *la raison*, ne sont qu'une incohérente et impertinente déclamation, puisque la première vient précisément au secours de la seconde, pour s'unir à elle, comme à un corps auquel elle prête des ailes.

Si la religion exige *la foi*, ce n'est pas sans nous avoir fait d'abord connaître les titres avec lesquels elle se présente. Après qu'elle aura exposé et développé sous nos yeux tant et tant de preuves qui démontrent sa divinité, sera-t-il hors de raison que nous consentions à nous soumettre à ce que Dieu a révélé? En quelle occasion l'homme pourra-t-il faire un usage plus légitime de ce sentiment qui se trouve incarné dans son être, *la foi*, que lorsqu'il l'emploie pour croire aux paroles de Dieu? Serait-il rai-

sonnable que l'enfant qui entend l'ordre ou l'avis de ses parents, voulût savoir aussi le *pourquoi* de cet ordre ou de cet avis, avant d'être tenu de s'y conformer? Et nous aurions, nous, quelque droit à faire valoir devant *l'auteur et le père suprême*, pour nous égaler à lui et exiger le *pourquoi* de ce qu'il lui a plu de nous révéler?

Mais si l'on exige de nous *la foi* avec des fondements si solides, on ne nous interdit pas pour cela, une fois que nous l'avons, l'exercice de *la raison*. « Nous croyons et nous sommes obligés de croire, dit saint Augustin dans une de ses lettres, mais on ne nous défend pas de chercher à comprendre ce que nous croyons. A celui qui nous dirait : croyez et ne songez pas à vouloir comprendre ce que vous croyez, nous répondrions en disant à notre tour : changez votre principe ; ne repoussez point le moyen de *la foi* et reconnaissez que ce qu'elle nous fait croire peut, jusqu'à un certain point, être aperçu au jour de la raison. Dieu nous préserve de penser qu'il puisse haïr en nous cette prérogative qui nous élève au-dessus de tous les autres animaux! Nous sommes bien loin de croire que notre soumission, en tout ce qui concerne les choses de *la foi*, nous empêche de chercher et de demander la raison de ce que nous croyons : car nous ne pourrions même pas croire, si nous n'étions capables de raison. Celui qui est arrivé au point d'avoir, grâce à la véritable raison, l'intelligence de ce qu'il croyait auparavant sans le comprendre, se trouve certainement dans une condition beaucoup plus avantageuse, que non pas celui qui est seulement disposé à désirer comprendre ce qu'il croit. Et s'il n'avait point ce désir, et qu'il se figurât qu'il est nécessaire de ne point vouloir comprendre, au lieu d'aspirer, comme nous le devons, à l'intelligence, il ignorerait pourquoi il faut croire et combien il est utile de croire : car, comme *la foi* si sainte et si salutaire ne subsiste point sans l'espérance et sans la charité, ainsi il est nécessaire que le fidèle non-seulement croie ce qu'il ne voit point encore, mais qu'il

désire le voir, qu'il cherche à le voir, et qu'il espère qu'il y parviendra un jour. »

Quelle harmonie entre la raison et *la foi !* quelle douceur et quelle justice montre la religion dans *ses exigences*, quand elle nous demande *la foi*, c'est-à-dire le plus suave des sentiments qui éclosent dans notre cœur, et quand, pour récompenser notre docilité, elle éclaire notre esprit par cette même *foi*, et prête des ailes à notre raison, des ailes sur lesquelles elle s'élève à des hauteurs divines, et parcourt des horizons inconnus de sagesse et de vérité !!!

La foi est, en quelque sorte, la voie par laquelle nous franchissons la distance du fini à l'infini. Notre esprit enfermé dans cette prison d'une chair mortelle peut à peine se hisser au-dessus des objets matériels qui l'entourent et le pressent ; et quand il se détache de cet horizon sensible, afin de pénétrer dans le vaste espace qu'il aperçoit, aussitôt il sent sa propre faiblesse ; il s'agite en vain et succombe sous les efforts de son impuissance. Mais qu'il entre dans cette atmosphère mystérieuse de la foi, alors lans son admirable essor il dévore les distances ; une ımière merveilleuse dont il ignorait l'existence l'inonde ͽ toutes parts ; il puise largement l'inspiration à cette urce rafraîchissante des délicieuses croyances, *il voit la rité qui se découvre à ses regards*, il la saisit, la comɪnd, l'explique, et revenu de cette sainte excursion, 'humilie avec joie devant la *bonté suprême*, qui a dai- reculer les limites de son domaine.

est essentiel de ne point confondre ce qui est con-e avec ce qui est supérieur à la raison. Par malheur ıit très-souvent cette confusion, et il suffit que nous endions pas une chose, pour qu'aussitôt notre amour e se redresse avec vivacité et décide : *cela n'est point* sans que nous songions un instant que cela peut être t que c'est peut-être l'insuffisance de notre intelli-

gence qui nous empêche de le voir. Par suite de cette méprise, quand les incrédules nient un point *de foi*, ils ressemblent tout à fait à un myope qui, regardant de loin un arbre, dirait que c'est un homme : le myope se trompe dans ce cas, parce qu'il voit peu, parce que la réalité dépasse sa faculté visuelle, parce que la réalité est hors de la portée de sa vue. C'est ce qui arrive à l'incrédule : il ne comprend pas la vérité, parce qu'elle dépasse sa raison. Après cela, le myope et l'incrédule, si nous les avertissons de leur erreur, pourront dire que c'est nous qui nous trompons, parce que ce que nous disons est *contraire à ce qu'ils voient*. L'un et l'autre, plutôt que de reconnaître leur infirmité, prétendent que ce qu'on leur dit est *contraire* à la vérité, tandis qu'en fait c'est la vérité qui est *supérieure* à leurs facultés.

Comment l'un et l'autre parviendront-ils à revenir de leur fausse idée? Le myope y réussira en s'aidant d'une lentille ; l'incrédule, du flambeau *de la foi*. Grâce à cette lumière vivifiante, les ténèbres de son esprit se dissiperont ; alors il appréciera mieux sa faiblesse, et *croyant sans voir, il désirera voir, il cherchera à voir, et viendra un jour où il aura le bonheur de voir*, comme disait saint Augustin.

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer ces considérations que par les paroles suivantes, où un judicieux écrivain trace le portrait de *la raison* et celui de *la foi*. « La raison, dit-il, est comme l'œil de l'esprit et le regard de l'ame ; la révélation est comme la lumière qui tombe sur les objets et les rend visibles. L'œil tout seul ne voit pas ; il faut qu'il soit *averti* de l'existence des objets par la lumière. La lumière toute seule ne fait pas voir, si l'œil ne s'ouvre, ne fixe et ne pénètre les objets de son regard. Voilà l'image de la raison et de la foi. La vérité religieuse étant faite ainsi pour l'ame humaine, toutes les facultés, tous les instincts de celle-ci étant prêts à la recevoir,

dès l'instant où elle arrive, où elle touche notre intelligence, celle-ci la reconnaît, pour ainsi dire, la saisit, comme l'objet unique pour lequel elle se sent conformée, et après s'en être *illuminée* comme un cristal, se fait elle-même *illuminante*, et la réverbère partout autour d'elle, comme si elle partait de son sein. La raison qui ne se doutait de rien auparavant, dès qu'elle est frappée de la vérité, s'écrie tout à coup au dedans d'elle-même : — c'est cela, — c'est bien vrai, — c'est évident; il faut que cela soit ainsi, et les raisonnements arrivent à la suite et en foule comme pour faire fête à la vérité et la fiancer à l'esprit humain en le rationalisant. (1)



III. — LA PHILOSOPHIE ET LA RELIGION.

Ce que nous allons dire maintenant en parlant de la *philosophie* et de la *religion*, n'est plus qu'un corollaire de ce que nous avons dit en parlant de *la raison* et de la *foi*. La matière est la même; seulement elle se revêt d'une nouvelle formule qui la rend, pour ainsi dire, plus palpable, plus pratique, plus conforme à ce qu'exigent les besoins du temps où nous vivons. Et cette nouvelle formule est nécessaire, parce que l'erreur ne se lasse pas ; comme un autre Protée, elle s'affuble d'un nouveau manteau pour s'accommoder au goût de l'époque et éviter ainsi des regards de répugnance. Ainsi, lorsque la vérité se pose comme la règle générale, risquant de déplaire, parce

(1) *Études philosophiques sur le christianisme*, d'Auguste Nicolas, t. Ier, chap. V.

« L'œil, c'est la raison, a dit le P. Gratry ; le rayon réfléchi, c'est la lumière » naturelle; et le rayon direct, c'est la lumière surnaturelle. » (*Note du traducteur*.)

qu'elle ne transige avec rien, parce qu'elle se présente toujours et partout au grand jour dans sa mâle simplicité, parce qu'elle ne se préoccupe jamais ni des personnes, ni des temps, ni des circonstances, l'erreur, au contraire, se pare de ce qu'il y a de plus brillant *dans la haute nouveauté*, pour se rapprocher de nous, *et nous attirer par l'odeur de nos propres parfums* là où tendent toutes nos inclinations. La perfide ! elle sait bien qu'aujourd'hui les hommes se paient singulièrement des belles manières, et que les senteurs exquises, les façons élégantes lui plaisent beaucoup plus qu'une rustique et noble simplicité.

Le triomphe de la religion sur l'impiété qui, dans le dernier siècle, osa lever effrontément la tête, est un fait prodigieux qui a délivré la société moderne du désolant spectacle que nous préparait l'athéisme dans sa cynique nudité. Mais si la cruelle expérience qu'ont produite les anciens égarements a contenu les débordements de l'erreur, si de nos jours l'on ne rencontre guères de gens qui entreprennent de combattre ouvertement la religion (1), il a survécu beaucoup de ce que nous appelons *tiédeur* ou *indifférentisme*, et à l'abri de cette insouciance et de cet abandon des esprits, l'erreur s'insinuant avec toute la souplesse d'un prestidigitateur, avec toutes les précautions d'un orateur consommé, avec tout le talent

(1) Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! mais il y a malheureusement autour de nous des écoles entières de philosophes, de littérateurs, d'historiens, etc., qui ne cessent de combattre ouvertement non-seulement la religion, mais même la *philosophie* (je parle des vérités fondamentales connues par la philosophie). Il n'y a pas que la mauvaise foi et les passions qui fassent cette guerre : la science elle-même lutte encore et luttera toujours contre la révélation qui blesse son orgueil, et aussi contre la philosophie qui domine ses prétentions. Il ne faut pas s'exagérer les vices, les torts, les malheurs de son époque; mais les catholiques ne doivent pas trop compter, je crois, sur les symptômes de régénération qui se manifestent çà et là dans la société actuelle : ils sont balancés par tant de symptômes contraires, des plus alarmants ! Et puis, notre rôle, notre devoir, notre gloire aussi, c'est la lutte; la victoire, hélas ! ne nous est pas réservée. (*Note du traducteur.*)

d'un nouvelliste, a réussi à poser comme lemme un mot extrêmement sonore, extrêmement beau, extrêmement séduisant et poli... la *philosophie*. (1)

On ne nie pas la religion, mais on croit en la philosophie. On ne nie pas les mystères, mais on affirme les systèmes. Les dogmes et la morale de la religion sont dignes de tous les respects, mais on les laisse de côté pour cultiver la philosophie. On proteste qu'on ne doute pas de la religion, mais on croit que c'est une vérité à part, et que la philosophie est aussi une vérité à part et tout à fait fondamentale (2). Et de cette manière va se répandant dans toutes les branches des connaissances un *esprit philosophique ;* car il y a une morale philosophique, une littérature philosophique, un enseignement philosophique, une histoire philosophique, un roman philosophique, une musique philosophique, une peinture philosophique... que de philosophie, grand Dieu ! Il ne nous manque plus que de voir les gens qui s'appellent *artistes* en chapellerie et en chaussure, mettre également sur leurs enseignes : *artiste philosophique de la tête.... artiste philosophique des pieds.* (3)

(1) Il y a un autre *mot*, peut-être, qui représente mieux les aspirations ambitieuses de notre siècle, mot plus vide, plus trompeur, plus fatal : c'est celui de *progrès*, ou de *perfectibilité*. C'est la marotte du XIX[e] siècle, comme la *philosophie* était celle du XVIII[e]. Le P. Félix a admirablement exposé la véritable théorie, les véritables lois du progrès dans ses conférences à Notre-Dame. Mais en dehors des idées catholiques, le développement de l'industrie, les perfectionnements des machines, etc., constituent, aux yeux de beaucoup de gens, tout le *progrès* de l'humanité. C'est pourquoi le P. Gratry a pu dire avec trop de raison (*De la connaissance de Dieu*, tome I[er], Introduction) : « On se » plaignait, il y a vingt-cinq ans, de l'indifférence en matière religieuse; de- » puis nous avons fait un pas de plus dans la décadence intellectuelle, et l'on » peut se plaindre aujourd'hui de l'indifférence en matière raisonnable. Nous » manquons encore plus sur la terre de raison que de religion, disait Fénelon, » au XVI[e] siècle. Le mot de Fénelon est plus vrai aujourd'hui qu'autrefois. » (*Note du traducteur.*)

(2) Mgr. l'évêque de Poitiers a parfaitement dévoilé la tactique de ces philosophes, dans l'excellente lettre synodale qu'il a publiée à la fin de l'année 1855. (*Note du traducteur.*)

(3) Nous l'avouons franchement ; notre auteur nous semble dépasser ici les

Dix-neuvième siècle, tu te drapes magnifiquement dans les haillons d'une philosophie séductrice, et tu assistes à la représentation de scènes trompeuses, rendant à de vaines apparences le culte qui n'est dû qu'à la vérité. Au lieu de ce qui te convient, tu vas cherchant ce qui te plaît, et c'est pourquoi tu alimentes l'orgueil des esprits avec de creuses figures de rhétorique, de la même manière que tu inventes de capricieux joyaux pour embellir les corps. Comme tu divises et amincis les métaux précieux sous les marteaux et les laminoirs de tes ateliers, pour les convertir en brillants oripeaux, ainsi tu dissous dans les creusets de l'analyse et tu décomposes dans les prismes de l'imagination la simple vérité, pour lui donner la réalité fantastique et les couleurs arbitraires sous lesquelles tu veux la voir apparaître. Tu mêles la vapeur de ton intelligence à celle de tes machines, et donnant au mouvement une forte impulsion, tu confonds et tu entraînes dans un tourbillon effréné les choses physiques et les choses morales, tu les lances sur le même plan, et avec le même aplomb que tu nous débites les ouvrages de tes bijoutiers, tu nous fabriques une science réduite à l'état de bijouterie... Si profondément hostile à tout ce qui est sérieux et solide, si éperdûment épris du clinquant des apparences, puisqu'à la richesse sans apparence tu préfères l'apparence sans richesse, serais-tu donc condamné à un malheur tel que

bornes de l'ironie attique, dont son ouvrage fournit plus d'un exemple On a, sans nul doute, abusé étrangement, en fait de philosophie, du mot et de la chose. Mais cela n'empêche pas que la philosophie ne domine toutes les sciences et tous les arts : c'est grâce aux hautes idées d'une saine philosophie, que l'historien cesse d'être un simple journaliste, un chroniqueur, un compilateur; c'est en s'abreuvant aux sources d'un pur idéal, en se pénétrant des principes de l'esthétique (ou de la philosophie appliquée aux beaux-arts) que le peintre cesse d'être un broyeur de couleurs, et le musicien un arrangeur de notes, plus ou moins habilement fondues et rapprochées. Malheureusement les idées philosophiques ont disparu devant les procédés techniques. C'est ainsi que l'art, en particulier, s'est vu ravalé si fort au-dessous de sa haute mission, et que les *coiffeurs* n'ont pas craint de prendre ce beau nom d'*artistes*, auparavant réservé à des hommes qui doivent assurément être peu flattés de l'adjonction de ces nouveaux *collègues*. (*Note du traducteur*.)

l'un des siècles futurs viendrait t'appeler *le siècle femelle*?... (1)

Quand le cœur est plein, il est fort difficile de l'empêcher d'éclater. Maintenant que nous avons dû le laisser se dégorger un peu, retournons sur nos pas et entamons hardiment le sujet que nous nous sommes proposé d'aborder.

La philosophie : qu'est-ce que la philosophie ? Dès le sixième siècle avant notre ère, lorsque Pythagore s'adonnait à l'étude de la nature après avoir entendu les leçons de Thalès, de Phérécyde et d'Anaximandre, il paraît qu'un roi de Philiasia lui demanda quel était l'art ou la profession dont il s'occupait ? A quoi Pythagore répondit : *je ne m'occupe d'aucun art* ; JE SUIS PHILOSOPHE. C'est depuis lors qu'on commença à appeler philosophes ceux qui se livraient à ce genre d'études, et philosophie, la science même qu'ils enseignaient. Le mot *philosophe* en

(1) Balmès, a dit (*Art d'arriver au vrai*, chap. 19, §XII) : «Les erreurs de sen- » timent ne sont pas les seules contre lesquelles nous avons à nous prémunir ; » il en est d'une autre espèce, moins redoutées, peut-être, et tout aussi dan- » gereuses : ce sont les pensées revêtues d'images brillantes. On ne saurait » dire la puissance des artifices du langage et le danger qu'ils peuvent cacher. » Il y a bien peu d'auteurs modernes, même parmi les plus éminents, qui aient su se préserver constamment de cette phraséologie pompeuse, sonore, que blâme l'illustre écrivain espagnol. Peut-être M. Sobrino s'est-il laissé aussi un peu emporter par l'imagination, dans cette fougueuse prosopopée. Notre siècle a été bien fécond en avortements, sans doute; nous avons assez de misères, assez de plaies sociales, assez de révolutions stériles, pour que nous n'ayons pas le droit de traiter avec dédain les siècles antérieurs, et surtout ce moyen âge que nous sommes portés à juger si sévèrement. Mais qui pourrait établir sur des bases bien sûres le bilan moral des siècles qui composent la vie de l'humanité ? Que de nobles efforts ne fait pas, au milieu de sa défaillance, le XIX[e] siècle, pour arriver au bien ! que d'œuvres magnifiques il a vu éclore ! que de salutaires établissements il a vu fonder ! Quel spectacle ne présente pas au chrétien celui de la régularité édifiante de tant de maisons religieuses qui se relèvent de toutes parts ! Nous n'oublions pas que l'Espagne se trouve dans des conditions exceptionnellement mauvaises ou du moins défavorables ; mais nous parlons de la situation générale de la société moderne, et c'est pour cela que nous ne saurions laisser passer, sans une espèce de protestation, l'épithète trop énergique que notre auteur inflige au XIX[e] siècle. (*Note du traducteur*.)

grec signifiait *ami de la sagesse*, de sorte qu'à son origine le nom ne put être plus modeste.

En ce temps là, la philosophie comprenait toutes les connaissances humaines ; ainsi les philosophes traitaient des mathématiques, de l'astronomie, de la physique, de la métaphysique, de la morale, de la politique, de la législation, en un mot, de tout ce qui était susceptible d'être discuté, dans ses parties les plus importantes et les plus élevées. Avec les progrès du temps, les sciences physiques et naturelles formèrent, pour ainsi parler, un corps à part, et la philosophie fut réduite à la métaphysique et à la morale, embrassant par conséquent encore toutes les grandes questions sur Dieu et ses attributs, sur l'ame, sur le bien et le mal, sur les devoirs de l'homme, enfin sur la loi et la justice. Toutes ces connaissances constituent proprement la philosophie ; et c'est dans ce sens et avec ce caractère que cette science est parvenue jusqu'à nos jours, espèce de curieux dynamomètre, où sont venus essayer et comparer leurs forces *les amis du savoir*.

Si l'on appelle philosophe quiconque met en jeu sa raison et discourt sur un point donné, et si l'on dit dans ce sens que la philosophie est la science du raisonnement, en d'autres termes, la science qui vise à enseigner à la raison les moyens de découvrir la vérité, en ce cas, philosophe et philosophie sont deux mots parfaitement exacts dans leur signification, attendu que sans raisonner plus ou moins on ne fait rien ; que l'homme s'applique à méditer soit sur une question spéculative ou abstraite, soit sur un objet pratique ou matériel, toujours il réfléchit, il raisonne, il discute. A ce point de vue là, nous sommes tous philosophes et par conséquent nous ne devrions point nous étonner que dans un siècle *modeste comme le nôtre*, on décore les artisans du titre d'artistes et de philosophes, et que le bal lui-même ait sa philosophie idiosyncrasique.

Mais ne faisons point descendre le niveau si bas, et disons que si la logique, c'est-à-dire la partie pratique de la philosophie, celle qui comprend les règles nécessaires pour former des raisonnements exacts et déduire des conséquences rigoureuses, s'ingère et prend sa part dans toutes les connaissances, attendu qu'il n'y en a point, et qu'il ne saurait y en avoir une seule, pour laquelle l'exactitude du raisonnement soit indifférente et cesse d'être essentielle, la philosophie proprement dite s'élève à une plus grande hauteur ; elle envisage l'homme dans sa partie la plus noble et la plus spirituelle ; elle va s'enquérir de son origine et de ses destinées, et de toutes les autres matières capitales qui s'y rattachent, à savoir : Dieu, l'ame, la loi, la justice, le droit, le devoir, le bien, le mal. Cette étude est ce qui constitue la *philosophie*, et c'est l'homme qui y applique sa *raison*, qui y exerce ses talents naturels, que l'on appelle *philosophe*.

Certes la matière est bien digne ; on n'en saurait trouver une autre qui soit plus importante pour l'humanité. Mais attaquons immédiatement les difficultés. Cette science qui compte déjà tant de siècles d'existence et au service de laquelle se sont consacrées les plus hautes intelligences, quel enseignement a-t-elle donné au monde ?... Quelles sont les vérités qu'a découvertes la philosophie ? Examinons son rôle à deux principales époques ; avant et depuis Jésus-Christ.

La Grèce recueillant l'héritage des connaissances et de la sagesse de l'Egypte, de l'Inde et de la Perse, vit s'allumer chez ses peuples un grand amour de la science ; cet amour développa les talents les plus supérieurs, et ce petit pays produisit des hommes d'un mérite extraordinaire, qui se livrèrent avec une noble ardeur à la recherche de la vérité dans ces régions de la philosophie transcendentale. La raison humaine fit, par le moyen de ces philosophes, les efforts les plus surprenants pour s'élever

au-dessus d'elle-même, pour ainsi dire, et parvenir à découvrir le sanctuaire secret de la vérité. A quels résultats a-t-elle abouti ? L'histoire de la philosophie nous l'enseigne bien clairement, et il faut avouer que son étude offre à notre vue le spectacle le plus triste et le plus désolant qui se puisse imaginer. Des hommes succèdent à des hommes, des écoles à des écoles, et de toutes parts nous ne rencontrons que variété et opposition dans les idées, dans les principes, dans les systèmes. Tous les philosophes aspirent à se distinguer, tous marchent dans des routes distinctes, et tous nous annoncent des résultats différents. A quelle page de la philosophie antique peut s'arrêter notre esprit, comme y ayant rencontré ce qu'il espérait trouver ? Il n'y en a point une seule assurément, et il faut que nous nous égarions dans ce labyrinthe inextricable de systèmes, pour subir le martyre de perdre une à une toutes nos illusions, en échange du doute horrible, de l'effroyable scepticisme qui vient nous assaillir au milieu de toutes ces contradictions. Il semble pénible de le dire ; mais si la philosophie antique nous enseigne une vérité quelconque, c'est seulement quand elle proclame l'insuffisance de notre propre raison et la nécessité d'un secours divin pour l'éclairer et la diriger. Telle fut la conclusion la plus exacte et à la fois la plus belle des philosophes les plus sages et les plus illustres de l'antiquité.

Vint enfin l'époque glorieuse où ce divin secours descendit du ciel, et à partir de laquelle l'Evangile a fait le charme et la joie de l'humanité. La vérité y brille avec toute la simplicité et toute la majesté de sa céleste origine, et l'Eglise, que le Sauveur a constituée dépositaire de sa doctrine, en répandant sur elle la grâce du Saint-Esprit et en l'assurant de sa divine assistance jusqu'à la consommation des siècles, garde fidèlement ce sacré dépôt et le conserve intact à travers les âges, toujours égal, toujours le même, toujours identique, toujours inaltérable. La vérité que les apôtres ont crue et enseignée

au monde, après l'avoir apprise de leur divin maître, est la même qu'annonce aujourd'hui l'Eglise. Ni la différence des temps, ni la rapide succession des hommes qui l'ont gouvernée, rien n'a introduit la plus légère modification dans la doctrine. D'une main vigoureuse elle a toujours repoussé les erreurs qui ont essayé de pénétrer dans son sein, et telle qu'un roc inébranlable au milieu des mers agitées, elle voit se briser à ses pieds les flots menaçants des systèmes de l'orgueil humain qui le couvrent de leur écume, jusqu'à ce que retombant sur eux-mêmes, ils se précipitent dans l'abîme du néant.

Il n'entre point dans notre plan de nous étendre ici, pour faire ressortir la nature du changement opéré dans le monde par l'Evangile, ou pour signaler les immenses bienfaits dont nous sommes redevables aux vérités que n'a pu découvrir la philosophie jusqu'à ce qu'elles nous fussent révélées : cette matière a été récemment l'objet d'ouvrages immortels, parmi les auteurs desquels figurent en première ligne des noms espagnols dont la gloire est impérissable. Mais en posant ici en fait, comme nous y sommes fondés, que le christianisme réunit tous les témoignages les plus authentiques, les plus certains et les plus infaillibles de la divinité de son origine et de la vérité de ses dogmes et de sa doctrine, qu'a fait, je vous prie, la philosophie, depuis qu'il a apparu ? En réalité, c'est l'enseignement évangélique qui a donné à l'esprit humain une force surprenante, un essor prodigieux, de telle sorte que ceux-mêmes qui font abstraction de la religion ou la rejettent, se trouvent emmaillotés malgré eux dans les langes de cette vérité qui leur déplaît ; ils ne peuvent voguer sur cette mer de leurs spéculations, sans l'association d'idées que la religion seule leur a enseignées, de quelques agrès philosophiques qu'ils veuillent les surcharger pour en dissimuler l'origine. C'est ainsi que, quand les philosophes se croient le plus sages en comptant la religion pour rien, quand ils se pâment follement d'admira-

tion devant une page qui révèle de la profondeur, du génie, car il y a aussi parfois de la profondeur, du génie dans les plus funestes aberrations, ils ignorent, au milieu de leur aveuglement, que la lumière qui les a éclairés est la lumière de la religion, attendu que telle est l'ubiquité merveilleuse de la vérité, qu'elle aide encore en partie ses propres déserteurs.

Ainsi donc, nonobstant cette supériorité assurée aux intelligences par l'enseignement chrétien, la philosophie par elle-même n'a fait qu'imiter la philosophie antique, dans ses disputes, ses systèmes et ses contradictions. Comme dans les temps anciens, chaque philosophe a eu ses opinions, et toutes ensemble, elles servent seulement à pénétrer l'ame de la douloureuse conviction que jamais la raison humaine ne parvient à se mettre d'accord avec elle-même, dans la solution des questions les plus graves et les plus fondamentales, et que toujours, au contraire, avec ses éternelles variations et ses exigences croissantes, elle les enveloppe de plus profondes ténèbres. L'histoire de la philosophie ne vient nous offrir, en résumé, que l'histoire des faiblesses de l'humanité.

Nous pourrions dérouler toute une série de citations puisées dans les écrits d'hommes d'un talent supérieur, qui s'étant appliqués avec la plus grande ardeur aux investigations philosophiques, ont touché, dirions-nous volontiers, l'inanité de la philosophie, et ont dû se résigner à en faire l'aveu assez humiliant. Mais les paroles suivantes de Laromiguière suffisent à notre objet : « l'histoire de la philosophie, dit-il dans une de ses leçons, m'avait appris combien insignifiant est le nombre de ces vérités qu'on appelle philosophiques, parce qu'elles sont unanimement reçues et adoptées. Je savais que tout est plein de disputes et de controverses, que des opinions, des doctrines, des écoles s'élèvent contre d'autres opinions, contre d'autres doctrines, contre d'autres écoles ; je savais

que les idées qu'ont accueillies les anciens avec le plus de faveur et de respect, sont celles que les modernes considèrent avec le plus de dédain ou de mépris, et qu'aujourd'hui même ce que l'on tient pour vrai au delà du Rhin, passe en deçà pour absurde et inintelligible; je savais enfin que les questions les plus simples ont été enveloppées de ténèbres, et l'on dirait que l'on cherche à obscurcir cette lumière naturelle, propre à tous les hommes, sans laquelle ils ne pourraient se conduire ni veiller à leur conservation. Et ne supposez pas qu'on s'accorde mieux sur la manière de chercher la vérité que sur la vérité elle-même. Ce qu'une méthode établit comme principe, une autre le réserve pour une conclusion finale, et ceux-ci achèvent par où ceux-là commencent. Tous se vantent de suivre le chemin le plus court, le plus facile, le plus uni, en même temps que tous s'accusent mutuellement d'égarer la raison. Tant de divergence et tant d'obstination ne peuvent que rendre suspecte toute philosophie. (1) »

(1) Il y a dans Rousseau un passage qui vient ici fort à propos. « L'essentiel » pour un philosophe, dit-il, c'est de penser autrement que les autres. Parmi » les croyants il est athée, et parmi les athées il serait croyant. Où est le phi- » losophe qui pour acquérir de la gloire ne trompe de bonne foi le genre » humain? où est celui qui au fond se propose un autre objet que de se » distinguer? »

Entraîné par la force de cette accusation générale, le philosophe de Genève n'a pas craint de faire ensuite sa propre confession. « Je ne puis penser sans » frémir à aucun de mes livres. Au lieu d'instruire, je corromps; au lieu de » nourrir, j'empoisonne. Le jeune homme qui osera lire une seule de mes » pages, est perdu. »

En vérité, lorsqu'on entend les forfanteries philosophiques et le bruit qu'elles font malheureusement dans le monde, on peut répéter une observation assurément aussi incontestable que désolante : *nous vivons dans un temps où les grandes phrases séduisent, et l'on croit avoir du talent, quand on imagine des extravagances*. (*Note de l'auteur.*)

Un livre instructif et pour lequel les matériaux ne manqueraient pas, ce serait celui qui présenterait l'*exposé complet* des vérités de la religion, en ne faisant que rapprocher dans un ordre méthodique, mais sans aucune addition, les nombreux passages dans lesquels les incrédules les plus célèbres ont rendu à la vérité un hommage involontaire. (*Note du traducteur.*)

Certes, ceux qui cherchent leurs inspirations dans la religion n'arrivent point à cet affligeant résultat. Ils commencent par croire, et ils finissent par croire et comprendre : ils placent leur raison sur les autels de la foi, et à l'aide de ce levier, ils s'élèvent à une hauteur prodigieuse d'où ils dominent le champ de la science. Leur esprit trouve la lumière et leur cœur le repos, parce qu'en récompense de leur humilité ils ont obtenu la sagesse. Les mystères mêmes de la religion, véritables luminaires du ciel de la foi, sont une magnifique explication des divins secrets, et forment un sublime enseignement dans les questions les plus importantes. Quiconque en détourne les regards, parce que sa raison résiste à tout ce qui est mystérieux, y gagne tout simplement de s'empêtrer dans de nouveaux et plus obscurs mystères ; car le mystère est le caractère distinctif de l'infini, auquel tend toujours notre esprit. Hors du christianisme, le mystère nous étreint et nous accable de toutes parts ; dans le christianisme, *les mystères semblent dissiper les mystères*, et par leur enseignement, ils nous ouvrent un grand horizon de lumière et de vie, horizon qui va s'agrandissant suivant que notre foi est plus vive et plus pure.

Lorsque, sans nier la religion, on se sépare néanmoins d'elle pour chercher la vérité au moyen de la philosophie, on tombe dans une inconséquence évidente, qui conduit à l'irréligion et à l'impiété. Si l'on croit en la religion, il faut bien croire que là sont la sagesse et la vérité ; donc les chercher ailleurs ou par d'autres voies, c'est équivalemment méconnaître ou nier la religion. Ceux qui agissent de la sorte se condamnent volontairement à un travail inutile, qui ne leur procure en dernier terme que la récompense si triste et pourtant si méritée de l'incertitude et du doute. Car entre la religion et la philosophie, il existe la même différence qu'entre Dieu et le monde. Or, quel sera celui des deux qui donnera l'enseignement le plus sûr? Si tout est vanité et affliction d'esprit sous le

soleil, suivant le langage parfaitement exact de l'Ecriture, où donc, sinon dans la religion, pourrons-nous trouver la lumière qui éclaire les intelligences par la vérité, et qui apporte le repos et le calme aux cœurs agités ?

La religion consiste bien plus dans les œuvres que dans les paroles. Il ne suffit pas de dire que l'on croit, si l'on ne conforme pas sa conduite à sa croyance. Là où est la religion, là certainement est la vérité. Quiconque se vante de n'employer que ses facultés naturelles, c'est-à-dire, quiconque s'enorgueillit du titre de philosophe et fait abstraction de la religion, s'en déclare par là même ennemi, et se jette lui-même hors du milieu par lequel vient la lumière qui donne la science aux esprits. La religion possède un symbole de croyances fixe et invariable : où est le symbole de la philosophie ? Qu'on substitue à l'unité et à la fixité de la religion la diversité et l'inconstance de la philosophie, et alors à la véritable science succèdera la multitude et la confusion des systèmes, et le doute et l'incertitude étendront sur le monde leur ombre épaisse, livrant les individus à l'inquiétude, les familles à la division, les États aux bouleversements.

Nous allons achever ce tableau en faisant quelques observations sur la science humaine.

IV. — LA SCIENCE HUMAINE.

En général, l'homme se laisse singulièrement éblouir par son propre savoir et se vante trop des progrès qu'il fait dans différentes branches. Il nous semble que c'est tout le contraire qui devrait arriver ; il nous semble qu'au

science, nous en voyons l'horizon reculer
Divinité a placé beaucoup de choses à
prit ; mais à mesure que nous le culti-
ercevons de plus en plus que celles
ropos de nous permettre d'atteindre
breuses. La science humaine est
mais est-ce plus qu'une goutte
e océan de la véritable science,

de la puissance divine
es des siècles. (1)

levé d'où l'on voit la
gile que le choc le
ant que l'homme
attendu que l'ange
eaux recommande à la
ate heure de son doigt, nous
ecter le savoir humain, et rendre
e qu'il ait créé un monde plein de mer-
sant l'homme à sa ressemblance, puis en le
t en lui disant : *Crescite et multiplicamini, et
am, et subjicite eam, et dominamini piscibus
volatilibus cœli, et universis animantibus quæ
uper terram.— Croissez et multipliez, et rem-
erre, et soumettez-la-vous, et régnez sur les pois-
mer et sur les oiseaux du ciel, et sur tous les
ui se meuvent sur la terre.* » (2)

sens relatif, nous devons avouer, respecter,
connaissances et les conquêtes de l'homme.

agesse vient de Dieu, le souverain Seigneur ; elle a toujours été
est avant les siècles. Qui a compté le sable de la mer, les gouttes
les jours du monde? Qui a mesuré la hauteur du ciel, l'étendue
la profondeur de l'abîme? » (l'*Ecclésiastique*, chap. I).
chap. I.

lieu de s'enorgueillir, il devrait comprendre sa petitesse; qu'au lieu de s'ériger en maître, il ferait bien de s'humilier comme un serviteur.

Un sage astronome a fait une remarque pleine de profondeur, lorsqu'il a dit : « *l'homme ne rencontre la vérité sans illusions que de deux côtés, du côté du firmament et de celui du tombeau; il voit là la petitesse de son être; ici, le peu de sécurité dont jouit cet être si petit.* » Cela est bien certain : un regard vers le ciel nous écrase; un regard dans la tombe nous atterre; l'un et l'autre devraient nous rendre moins fiers de notre savoir et de notre puissance.

Nous commettrions assurément une grande erreur, si nous nous proposions de nier que l'homme, qui est l'œuvre favorite du Créateur, s'élève par sa raison à une hauteur prodigieuse et poursuit dans ses investigations les merveilles de l'espace; qu'il marche et pénètre dans les entrailles de la terre et en arrache d'admirables produits; qu'il fend et parcourt les mers; qu'il aborde à des plages inconnues et rapproche, par un échange continuel, toutes les choses du globe; que, par son génie, il subjugue les animaux; que, comme roi de la nature, il étudie, comprend, invente, cultive, ordonne, pour que tout contribue à sa satisfaction et à sa félicité.

Mais cela ne s'oppose pas à ce que nous croyions que plus il approfondit les secrets de la nature, plus il doit trouver de motifs pour connaître la grandeur du Créateur et la petitesse de la créature; que, plus il sait, plus il doit comprendre qu'il sait peu. Croire que l'on sait et que l'on peut tout, est un indice d'où l'on conclut d'une manière presque certaine qu'on ne sait et ne peut rien, ou fort peu de chose. Nous ne savons quasi rien sur l'*essence intime* des choses, et lorsque, en avançant, nous nous flattons d'avoir compris une merveille de la nature, nous découvrons par centaines d'autres merveilles que nous ne parvenons pas à expliquer. A chaque pas que nous faisons dans

le sentier de la science, nous en voyons l'horizon reculer de mille lieues. La Divinité a placé beaucoup de choses à la portée de notre esprit; mais à mesure que nous le cultivons, nous nous apercevons de plus en plus que celles qu'elle n'a pas jugé à propos de nous permettre d'atteindre sont infiniment plus nombreuses. La science humaine est une source féconde, soit; mais est-ce plus qu'une goutte d'eau dans l'incommensurable océan de la véritable science, de la toute science divine?

Un souffle de la science et de la puissance divine détruira en un moment les ouvrages des siècles. (1)

Néanmoins, en dehors de ce point élevé d'où l'on voit la science humaine comme un roseau fragile que le choc le plus léger renverse et brise, point culminant que l'homme ne doit point feindre de perdre de vue, attendu que l'ange inexorable qui plane sur les tombeaux recommande à la mort de nous le montrer à toute heure de son doigt, nous devons admirer et respecter le savoir humain, et rendre grâces à Dieu de ce qu'il ait créé un monde plein de merveilles, en faisant l'homme à sa ressemblance, puis en le bénissant et en lui disant: *Crescite et multiplicamini, et replete terram, et subjicite eam, et dominamini piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis animantibus quæ moventur super terram.— Croissez et multipliez, et remplissez la terre, et soumettez-la-vous, et régnez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.* » (2)

Dans ce sens relatif, nous devons avouer, respecter, admirer les connaissances et les conquêtes de l'homme.

(1) « Toute sagesse vient de Dieu, le souverain Seigneur; elle a toujours été » avec lui, elle est avant les siècles. Qui a compté le sable de la mer, les gouttes » de la pluie et les jours du monde? Qui a mesuré la hauteur du ciel, l'étendue » de la terre et la profondeur de l'abîme? » (l'*Ecclésiastique*, chap. I).
(2) Genèse, chap. I

Nous avouons, en effet, que l'astronomie, à force d'étude et de méditations, a découvert des lois constantes, au moyen desquelles elle a mesuré les temps, et posé en même temps d'autres règles qui ont de très-nombreuses et importantes applications. (1)

Nous avouons que l'histoire naturelle a recueilli une foule de notions merveilleuses sur les métaux, sur la terre, sur les plantes, sur les animaux.

Nous avouons que l'art de la navigation a fait d'étonnants progrès pour établir des relations entre toutes les parties de l'univers.

Nous avouons que l'homme s'est livré à des travaux incalculables dans la physique et dans la chimie, qu'il a inventé des machines, qu'il a perfectioné les arts (2) et qu'il a manié les produits du sol, en leur faisant subir mille formes et mille combinaisons diverses.

Nous avouons encore que l'homme a fait tout cela *en appliquant son intelligence à la connaissance des choses naturelles*, qui est ce que l'on appelle philosophie, par un usage légitime de la faculté que lui a donnée le Créateur de *s'assujettir la terre.*

Mais la philosophie a-t-elle fait des progrès, s'il s'agit de la manière d'expliquer le monde spirituel ? a-t-elle reculé les bornes primitives du domaine de la morale, de la législation, de la politique, c'est-à-dire, de cette classe de connaissances abstraites qui ne donnent, au premier coup d'œil, pour tout résultat matériel et positif, que des préceptes de justice, des règles de conduite, des

(1) Oui, sans doute; mais que de savants astronomes ont tous les jours des mécomptes! Tout récemment deux astronomes allemands ont menacé la terre d'un nouveau déluge ou d'un embrasement universel, par suite de la conjonction de deux astres. De semblables prédictions ont été très-souvent faites. Voir le *Journal de l'Instruction publique*, N° de juin 1856. (*Note du trad.*)

(2) Et plutôt encore *les procédés* des arts. (*Note du traducteur.*)

méthodes de vie, les modes, les formules et les conditions de l'existence individuelle et sociale?

Peut-être nous trompons-nous, mais nous croyons que le monde fait le plus de bruit précisément avec ce qu'il a de plus faible. C'est l'histoire du tonneau vide.

A quoi cela tient-il? Cela tient à ce que pour parler, par exemple, d'astronomie, de physique, d'arts, de commerce, il faut voir, examiner, observer et comparer des choses matérielles avec de sérieuses réflexions, et comme tout cela prend beaucoup de temps, exige de grandes dépenses, et prête peu à l'imagination, il est impossible d'écrire sur ces matières vite et beaucoup; il est également impossible à ceux qui s'y appliquent, de passer tout leur temps à remplir le monde de projets et de systèmes; tandis qu'au contraire, pour discourir sur des matières abstraites, pour traiter plans de gouvernement, théories de législation, choses de l'intelligence et du cœur, morale, etc., il suffit de se retirer dans son cabinet, et de confier à l'imagination le rôle qu'auraient ailleurs l'observation et l'expérience. De là vient que les génies superficiels, qui sont toujours les plus nombreux, se vouent à ce philosophisme séducteur, et font retentir le monde du fracas de leurs théories, de leurs systèmes et de leurs déclamations.

Cela s'observe parfaitement dans une réunion familière de dix ou vingt personnes. Que la conversation s'engage, par exemple, sur les guerres de la Grèce avec l'Asie, tout le monde se taira, laissant la parole à quelques interlocuteurs qui ont *pris la peine* de lire les exploits de Miltiade et de Thémistocle ou les conquêtes d'Alexandre. Qu'on parle de navigation, et il y en aura un seul, qui, ayant traversé les mers, causera des navires, des tempêtes, du calme, de la brise, de l'escale. Glissez quelques mots sur les arts et métiers; tous garderont le silence, tandis qu'un fabricant de draps leur expliquera la techno-

logie, les procédés, les degrés de la fabrication. Amenez enfin la discussion sur les couches du globe terrestre, sur la production des troupeaux, sur les toiles, les teintures, les plantes, parlez mœurs et voyages, et vous verrez ou qu'on se séparera bientôt, ou du moins qu'il y a fort peu de gens capables de soutenir et de prolonger la conversation.

Changez la décoration et amenez sur la scène la religion et la morale, la philosophie et la politique, et voilà que vous avez une académie de docteurs là où ne se trouvaient auparavant que des écoliers. Pour le coup tout le monde a mille ressources dans sa tête. Tous s'y entendent, tous parlent, tous avancent leurs opinions et leurs systèmes, tous sont moralistes, politiques, philosophes, socialistes. (1)

Il plaît extrêmement à l'homme de paraître sage à peu de frais. C'est ainsi qu'avec un talent médiocre, une collection de citations historiques prises au vol, et une provision de jolies phrases, on discourt à merveille sur Dieu et sur l'homme, sur les lois et sur la politique, sur les droits et les devoirs, sur les pactes et les transactions, sur l'égalité et la liberté, sur les despotes et les tyrans, sur les riches et sur les pauvres, sur les maux du présent et le bonheur de l'avenir. C'est de cette façon que les prétendus sages inondent le monde de leurs écrits, corrompent les peuples, bouleversent les États, brisent tous les liens, relâchent tous les devoirs et sanctifient *la raison et la philosophie*.

(1) Personne ne se méprendra sur le sens que nous donnons ici, comme l'auteur, à cette dénomination. C'est le sens, du reste, le plus naturel. D'après la simple étymologie, le *socialiste* est essentiellement l'homme qui s'occupe des *intérêts sociaux*, d'*études sociales*. C'est seulement par un de ces étranges abus de mots et de noms, si communs aux époques révolutionnaires, qu'on a pu appeler *socialistes*, les gens qui ne songent qu'à *bouleverser la société*.
(*Note du traducteur.*)

Sages infortunés! « *Coronemus nos rosis*, semblent-ils voir dit, *antequàm inarcescant ; nullum pratum sit quod on pertranseat luxuria nostra : couronnons-nous de roses vant qu'elles se flétrissent ; qu'il n'y ait point de prés qui e garde des traces de nos voluptueuses fêtes*. (1)

L'*apparente* facilité de ces matières est ce qui séduit ınt d'esprits légers, ambitieux, avides de nouveauté, et ous disons *apparente*, parce qu'à la rigueur, ce sont s plus difficiles : ainsi, c'est précisément pour ce qui épend de *la pure réflexion* que nous avons le plus de mal raisonner juste. Les sciences morales et politiques sont elles dans lesquelles l'homme doit le moins se fier à sa aison. Mais il fait le contraire pour se montrer essentiel- ement moins raisonnable, quand il parle au nom de la aison pure. Tel est l'homme.

Ajoutons que ces sciences sont le camp dans lequel se etranchent les impies et les pervers. C'est là seulement u'ils peuvent manœuvrer à l'aise ; c'est là qu'ils aiguisent es traits empoisonnés, qu'ils fourbissent ces armes per- ides qui portent la mort au milieu de leurs imprudentes ictimes.

Revenant maintenant à la question principale, nous sons, en dépit des vaniteuses prétentions des philosophes nodernes, nous osons dire que depuis la promulgation de 'Évangile, l'homme n'a fait aucun progrès dans les scien- es morales et politiques. Bien plus, nous croyons qu'il e saurait en faire.

Quand la philosophie ne s'est pas égarée, elle n'a su, lle n'a pu faire autre chose sinon se réfugier à l'abri de a religion, et à la suite de cette reconnaissance formelle le sa propre faiblesse, elle a trouvé la récompense de sa locilité dans les effusions de l'inspiration divine, grâces

(1) La Sagesse, chap. II.

auxquelles elle a vu la raison confirmer les vérités évangéliques.

Quand la philosophie s'est séparée de la religion, elle n'a réussi qu'à fonder des hypothèses irréalisables ou des systèmes désorganisateurs, laissant toujours les esprits en proie à une angoisse perpétuelle, à un doute effroyable, aux orages du chaos.

Il n'y a que la religion révélée qui ait su nous expliquer les grandes vérités morales, les grands principes de justice, tout ce qui tend à faire comprendre les rapports de l'homme avec la Divinité et les rapports des hommes entre eux, toutes les questions de conscience et tous les points des devoirs sociaux. Quand l'homme a fermé les yeux à la lumière qui vient d'en haut, et a voulu se diriger au flambeau de sa seule raison, il n'a su produire que des utopies.

La majeure partie des travaux philosophiques et politiques, ou sont inutiles, ou sont nuisibles.

A presque tous nos philosophes et socialistes modernes peuvent s'appliquer rigoureusement ces paroles de l'Écriture : « *Cunctæ res difficiles : non potest eas homo explicare sermone... Nihil sub sole novum... Vidi cuncta quæ fiunt sub sole, et ecce universa vanitas, et afflictio spiritus... Perversi difficilè corriguntur, et stultorum infinitus est numerus.* (1) *Toutes choses sont difficiles ; l'homme ne peut les expliquer par le discours... Rien de nouveau sous le soleil... J'ai vu tout ce qui se faisait sous le soleil, et tout est vanité et affliction d'esprit... Les pervers se corrigent difficilement, et le nombre des insensés est infini.* »

La philosophie ne peut arriver, soit en morale, soit en politique, à un meilleur résultat que celui de démontrer par *la raison* la supériorité des principes religieux, afin de les faire d'autant plus respecter.

(1) Ecclésiaste, chap. I.

C'est seulement en marchant dans cette voie que la raison humaine s'élève à une grande hauteur.

La religion n'amoindrit point le rôle et n'arrête point l'essor de la raison, mais elle la dirige, et faute de cette direction, toujours la raison s'égare.

Les faibles penseurs ou les méchants, voilà ceux, et pas d'autres, qui trouvent que l'Église catholique met des entraves à leur raison.

Nous allons résumer en quelques lignes notre pensée sur la philosophie, avec la même franchise et la même sincérité que nous croyons avoir jusqu'ici apportées dans l'expression de notre opinion.

Avant Jésus-Christ, la révélation n'était connue que du peuple hébreu; en d'autres termes, l'enseignement divin était concentré chez le peuple hébreu. Tous les autres peuples étaient dans les ténèbres relativement à la véritable tradition, et n'avaient, pour acquérir la connaissance des choses, d'autre lumière ni d'autre règle que la lumière naturelle.

C'est pourquoi la philosophie était alors la constante occupation des sages, parce que la philosophie embrassait toute espèce de connaissances, et surtout parce qu'il ne pouvait être indifférent aux hommes de s'éclairer sur l'origine, les destinées et la fin de l'homme, sur la règle de ses actions, etc. Il était donc naturel qu'il y eût en ce temps-là beaucoup de philosophes, et l'engeance ne manqua point.

Mais depuis la venue de Jésus-Christ, la philosophie a perdu tout son intérêt et a cessé d'être nécessaire. L'Evangile a parfaitement expliqué tous les points qui jusqu'alors avaient été autant d'énigmes morales et sociales. C'est pourquoi, dès ce moment, la philosophie n'a plus fait de progrès par elle-même, et ne nous a plus servi de rien. En réalité, la philosophie a passé dans la théologie.

Désormais les philosophes ne sont plus des sages. Un philosophe, exclusivement philosophe, ne saurait ni comprendre ni expliquer les grandes vérités aussi bien que peut le faire un enfant, le catéchisme à la main.

En disant cela, il est clair que nous ne demandons pas que l'homme cesse de méditer et de raisonner ; loin de là, nous reconnaissons que cette occupation est son premier titre de noblesse et de distinction. Ce que nous voulons dire, c'est que aspirer à être philosophe ou se regarder comme tel, sans se soucier de la religion, c'est la même chose qu'aspirer à être un extravagant qui délire, comme le furent, en définitive, les philosophes anciens ; avec cette différence que ceux-ci furent en grande partie excusables dans leurs erreurs, parce que la révélation évangélique n'avait point lui sur le monde, tandis qu'aujourd'hui il n'y a aucune excuse possible pour celui qui prétend poser pour base *la portée de la raison humaine*, lorsque nous savons bien par expérience que, sans le secours de la *révélation*, aucun sage n'a pu marcher sur un terrain solide.

En un mot, la philosophie sans la religion est l'erreur. La philosophie avec la religion n'est plus que la religion. C'est pourquoi nous disons qu'à la philosophie a succédé l'Evangile, et aux philosophes les théologiens. Etre aujourd'hui simplement philosophe, c'est être bien peu de chose, ou pour mieux dire, c'est être une triste chose. (1)

(1) Je ne conçois pas, dit le P. Gratry, dans un ouvrage qu'on ne peut guère citer, parce qu'il est déjà, ou du moins qu'il sera bientôt entre les mains de tout le monde. (*De la Connaissance de Dieu*, tome II, chap. V), « je ne » conçois pas qu'un esprit attentif, en face de ces données de la plus haute » raison et de la grande et sainte tradition catholique, un esprit sachant l'his- » toire des luttes, des mécomptes ou des gloires, des étranges et continuels » mouvements de la pensée des hommes, et connaissant surtout sa propre his- » toire et celle de ses pensées si variables, si incertaines, qui défaillent, qui se » relèvent, qui ne cessent de chercher le plein jour, qui souvent croient tenir » le matin, mais ne tiennent qu'une lumière décroissante, pâlissante, bientôt » effacée dans la nuit ; je ne conçois pas, dis-je, qu'un tel esprit, méditant ces » données aussi philosophiques qu'elles sont chrétiennes, ne sache enfin y » découvrir sa loi, sa règle et la théorie véritable de la lumière, telle que le » Christ la fait connaître. » (*Note du traducteur.*)

CINQUIÈME PARTIE.

RUINE DE JÉRUSALEM ET DISPERSION DES JUIFS. — LES SAINTS LIEUX AUX PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME, JUSQU'A LA CONVERSION DE CONSTANTIN.

Dans les quatre parties précédentes, nous avons embrassé un des principaux objets de cet ouvrage. Pour ce, nous avons tâché d'être le narrateur fidèle de toutes les merveilles qui se sont opérées dans ce coin du monde, qui s'offre à notre vue comme un passage plein d'enchantements, et que nous ne savons nommer sans y joindre cette douce épithète de *terre sainte*. Nous savons déjà pourquoi ce pays est saint : déjà nous avons une idée des événements grandioses qui y ont eu lieu, comme sur le théâtre spécial que le Seigneur a daigné choisir pour faire éclater ses prodiges et nous donner le plus parfait enseignement.

On ne peut vraiment pas connaître les origines de la *terre sainte* sans faire une histoire de la religion ; car, en réalité, l'histoire de l'une et celle de l'autre viennent se confondre pour n'en former qu'une seule. Persuadé de cette vérité, intimement convaincu qu'on ne peut et ne doit rien dire sur la *terre sainte* qui n'ait un objet purement religieux, nous avons traité notre sujet sous

toutes ses faces, apportant à notre travail tous les soins dont nous étions capable, dans l'étroite limite de nos forces. La terre sainte ne peut présenter aucun intérêt, si la religion n'en offre pas ; quand celle-ci est méconnue, ou quand les erreurs et les vices ont troublé la source des croyances, ou du moins refroidi notre zèle, il n'y a rien certainement, ou il y a bien peu de chose qui puisse nous émouvoir, dans tout ce qu'on dira des saints lieux. Les ames dont le sceau de l'indifférence bouche les oreilles, ne sauraient se réjouir aux accents de Jérusalem.

Ces considérations, qui nous ont paru de quelque poids, nous ont fait une grande impression; c'est là l'explication du motif qui nous a engagé à ne pas nous contenter de raconter simplement l'histoire de la religion, et nous a porté à entreprendre le genre d'études que contiennent la seconde et la quatrième partie. Nous avons voulu présenter, comme une espèce d'introduction à notre ouvrage, un petit historico-apologétique de la religion ; ce n'est pas nous qui pouvons dire, si nous l'avons ébauché d'une manière convenable et susceptible de quelques avantages. Mais après avoir fait ce qu'il a plu à Dieu d'accorder à notre faible intelligence, il ne nous reste plus qu'à le remercier de ce qu'il nous maintient dans nos croyances, et à le supplier de nous préserver de l'erreur. Le tribut que nous avons pu payer à la cause de la vérité est mince, non exempt peut-être de quelque alliage ; mais si l'obole du pauvre est aussi agréable au Seigneur que le talent du riche, pourvu qu'il croie en lui avec une foi vive, peu importe que nos conceptions supposent quelque ignorance, si en échange ils supposent la créance. Notre ignorance ne saurait jamais nuire à la cause de la religion.

Ce n'est pas la science qui manque à notre siècle : ce dont il a le plus grand besoin, c'est *la sagesse de la foi.*

Avant de passer au récit des événements qui eurent lieu en Judée après l'ascension glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous devons retourner sur nos pas, afin de le rattacher à l'histoire des temps qui suivirent la mort du roi Hérode, surnommé le grand.

Comme nous l'avons déjà dit à la fin de la première partie, Hérode mourut un an après la naissance du rédempteur. Il laissa en mourant trois fils, Archélaüs, qui était l'aîné, Hérode Antipas, et Philippe ; et quoique, par un premier testament, il se fût nommé Antipas pour successeur, il en fit un nouveau peu avant sa mort, pour révoquer le premier et transmettre la couronne à Archélaüs. Celui-ci sut profiter des premiers moments, et trouvant le pays heureusement disposé à respecter les dernières volontés du prince défunt, il prit possession du trône, tout en protestant qu'il n'userait du titre de roi que lorsque César l'aurait confirmé dans l'héritage de son père. Toutefois, on ne vit pas durer longtemps les premiers égards et la première affection d'Archélaüs pour son peuple ; le peuple, de son côté, ne tarda point à refuser au monarque son respect et sa faveur. On se dit bientôt tout bas qu'il fallait venger la mort des Juifs qui, sous le règne précédent, et pour la défense de leurs lois et de leurs mœurs, avaient enlevé une aigle d'or qu'Hérode s'était obstiné à placer sur la porte principale du temple. Ce fut autour de ce grief que se groupèrent les prétentions et les exigences ; elles allèrent bientôt jusqu'à l'agression, et Archélaüs ne pouvant dominer le mouvement par de bonnes paroles, attaqua le temple avec ses troupes la veille de la grande fête de Pâques, fit périr près de trois mille hommes et força les autres à fuir dans les montagnes voisines.

La sédition apaisée, Archélaüs se rendit à Rome pour obtenir l'approbation d'Auguste ; Antipas y alla également afin de faire valoir ses droits à la couronne. Une

députation composée de cinquante commissaires de la nation juive courut de son côté à la capitale de l'empire : elle demandait que César ne remît le sceptre à aucun des compétiteurs et laissât le peuple vivre suivant ses lois et coutumes, dépendant uniquement du gouverneur de Syrie. Tous les partis firent des efforts extraordinaires dans cette curieuse et singulière cause qu'Auguste allait décider comme juge suprême. Ainsi Archélaüs et Antipas avaient chacun un grand nombre d'adhérents, et employèrent même des orateurs, pour exposer et défendre les droits qu'ils alléguaient l'un et l'autre. De leur côté, les cinquante députés étaient appuyés par huit mille Juifs qui se trouvaient à cette époque à Rome, et qui se joignirent à eux pour s'opposer aux fils d'Hérode, et obtenir que la Judée fût simplement une province de l'empire, immédiatement soumise au gouverneur de la Syrie, et avec la faculté de suivre ses lois et ses usages particuliers.

Pendant que la ville éternelle assistait à cette rare négociation, où les divers partis d'un même peuple s'humiliaient à l'envi aux pieds du César dont ils sollicitaient la décision, les troubles les plus graves agitaient la Judée et faisaient couler par torrents le sang de ses habitants. Ils furent occasionnés par l'avarice de l'intendant Sabinus, qui, entreprenant de s'emparer des trésors du roi, souleva contre lui un grand nombre de Juifs. Ces divisions et ces désordres permirent à trois nouveaux concurrents de se mettre sur les rangs, et indépendamment de la guerre avec les Romains, la guerre civile s'alluma, entraînant toutes les horreurs qui la suivent. Le gouverneur de la Syrie, Varus, parvint à étouffer la rébellion et à apaiser tant de troubles ; mais il n'en vint à bout qu'en faisant crucifier une multitude de Juifs

Auguste cependant trancha les questions qu'on av
si chaudement débattues à Rome, et sans résoudre l'affa

dans le sens d'aucun des partis rivaux, il fit ce qui lui parut le meilleur, c'est-à-dire ce qu'il crut le plus utile aux intérêts de l'Empire. Il divisa le pays en trois tétrarchies : il donna à Archélaüs la première, qui comprenait la Samarie, l'Idumée et la Judée, en lui promettant en outre qu'il le ferait roi, s'il se rendait digne de ce titre par son administration ; à Hérode Antipas, la seconde, que composaient la Galilée et les régions d'au delà du Jourdain ; et à leur frère Philippe, la dernière, que formaient la Batanée, la Traconitide et l'Auranitède.

Neuf ans après ce mémorable partage, les Juifs, comme les Samaritains, envoyèrent des ambassadeurs se plaindre au César de la tyrannie d'Archélaüs ; celui-ci fut exilé à Vienne en France, et les provinces de sa tétrarchie furent réunies au gouvernement de la Syrie. Philippe mourut quelques années plus tard, et les provinces qu'il avait gouvernées furent également incorporées à l'empire.

Au temps de Tibère, successeur d'Auguste, Ponce-Pilate fut envoyé en Judée en qualité de procurateur. C'est sous son gouvernement qu'eurent lieu les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il condamna à mort. Il fut ensuite accusé par les Samaritains devant Vitellius, gouverneur de Syrie, qui l'envoya se justifier auprès de César. Comme Archélaüs, Ponce-Pilate fut exilé à Vienne, où il termina sa vie par le suicide. (1) Lorsque auparavant il occupait encore son poste en Judée, Hérode Antipas continuait à administrer la Galilée. Ce fut lui qui ordonna la décollation de saint Jean-Baptiste et qui, se trouvant à Jérusalem, lors du jugement de Jésus, se moqua de lui et le renvoya à Pilate, le traitant comme un insensé. Quelques années après, il fit, sous le règne de Caïus Caligula, un voyage à Rome, se flattant d'obtenir le titre de roi ; mais loin de réussir,

(1) On sait que Pilate était originaire d'Espagne, et qu'il avait épousé une parente de Tibère qui se fit chrétienne. (*Note du traducteur.*)

il ne put même pas retourner en Galilée, car il fut exilé à Léon en France, et passa ensuite en Espagne, où il mourut misérablement.

Agrippa, petit-fils d'Hérode-le-grand après une vie pleine d'angoisses et de périls durant le règne de Tibère, eut le bonheur de gagner l'affection de Caïus Caligula, et quand ce dernier monta sur le trône, il l'investit du gouvernement de la tétrarchie qu'avait obtenue Philippe, mais en lui permettant en outre de prendre le titre de roi. Il réussit mieux encore auprès de son successeur l'empereur Claude, qui lui attribua la tétrarchie qu'avait gouvernée Archélaüs, de manière qu'il finit par jouir parmi ses concitoyens d'une autorité aussi étendue que celle de son aïeul.

Il se trouvait à Rome l'an 40 de notre ère, quand il arriva chez les Juifs un événement extrêmement remarquable. L'empereur Caligula, véritable monstre sous la forme humaine, dont la tyrannie atteignit le plus haut degré d'iniquité et de barbarie, et qui, au milieu de tous ses déréglements, poussa la folie jusqu'à faire construire un palais et former une cour pour un de ses chevaux, qu'il s'imagina de vouloir nommer consul, en vint aussi à penser qu'il devait être adoré comme dieu, et il ordonna au proconsul Prétonius qui était alors en Syrie, de placer sa statue dans le temple de Jérusalem, afin qu'elle reçût les adorations des Juifs. Tout le pays s'émut à la nouvelle de cet ordre, et à l'instant les Juifs sortirent en foule de Jérusalem pour aller se jeter aux pieds du proconsul, qui se trouvait à Ptolémaïs, et le supplier de les faire mourir, plutôt que de souffrir la profanation du temple par l'érection de la statue. Prétonius se rendit ensuite dans la ville de Tibériade, et là une nouvelle multitude accourut. Cette fois, la manifestation que provoquaient les ordres de Caligula, fut, s'il est possible, encore plus éclatante; car les Juifs se présentèrent la

corde au cou pour montrer qu'ils étaient prêts à périr plutôt que d'assister à la profanation de leur sanctuaire. Ces démarches et ces démonstrations durèrent plus de quarante jours, et bien que ce fût le temps des semailles, on voyait les champs déserts, parce que les habitants ne se préoccupaient que des intérêts de la religion qui périclitaient.

Prétonius ne put se défendre d'un mouvement de surprise et d'admiration à la vue de ce peuple si profondément attaché à ses croyances, et qui opposait une résistance aussi calme qu'héroïque; il chercha à gagner du temps, en écrivant au César qu'il avait chargé un sculpteur de Sidon de fabriquer la statue, et qu'elle n'était pas encore achevée. Mais le tyran ne souffrit point de lenteurs, et tout ce qui n'était point une aveugle obéissance et une prompte exécution de ses ordres, passait à ses yeux pour une irrévérence, qui le mettait en fureur.

Caligula venait de lire la lettre de Prétonius, quand Agrippa se présenta devant lui. Aussitôt sa colère redoubla de violence à l'aspect du nouveau roi des Juifs, et l'expression de sa physionomie devint si terrible qu'Agrippa épouvanté s'évanouit d'effroi, et il n'avait point recouvré ses sens, quand on le ramena dans son palais. Il se remit au bout de quelques jours, mais il n'osa point, malgré sa bienveillance ancienne et éprouvée, se présenter à l'empereur pour le prier de renoncer aux projets de se faire adorer à Jérusalem; il se décida seulement à lui écrire une lettre sérieusement méditée, dans laquelle il commençait, pour l'amener à ses vues, par lui rappeler les grands exemples qui prouvaient que Rome avait toujours respecté le temple de Jérusalem, lui avait fait de riches présents, et avait toléré chez les Juifs l'exercice de leur culte religieux, sans mélange ni profanation d'aucun genre.

Si Caligula changea de résolution à cause de l'effet

qu'aura produit sur lui la lettre d'Agrippa, ce dut être pour fort peu de temps, puisqu'il décréta bientôt la mort de Prétonius et des Juifs qui avaient montré de l'opposition à sa volonté. Il eut toutefois un bonheur, car on peut l'appeler ainsi : c'est que les hommes chargés de porter ces nouveaux ordres, se retardèrent en route ; et lorsqu'ils arrivèrent en Judée, on y avait déjà appris la nouvelle de la chute du tyran ; par suite de la conspiration qu'avait tramée le tribun Cassius Chéreas.

L'observation que fait sur cet événement un écrivain moderne, est extrêmement exacte. « La résistance ferme et passive des Juifs, dit-il, à l'ordre de Caïus, qui blessait leurs croyances, est un des faits les plus remarquables des temps anciens. Toute la puissance de ce César terrible, qui imposait sa volonté aux cent peuples de l'univers connu, se trouva vaine pour forcer la conscience d'une petite nation jetée en un coin de l'immense empire. Les Juifs de Jérusalem et de Tibériade, par la seule force de la fidélité religieuse, triomphèrent de celui dont l'autorité tenait le monde muet à ses pieds depuis le Danube jusqu'au Nil, depuis le Tage jusqu'à l'Euphrate et au Tigre. La foudre romaine, qui avait terrassé tant d'armées, emporté tant de citadelles et de places fortes, ne put réduire la conscience des adorateurs de Jéhova. » (1)

Nous pouvons ajouter une autre considération au souvenir de ce trait véritablement héroïque du peuple juif. Ce peuple si attaché à sa religion, qui s'offrait lui-même en holocauste aux pieds d'un proconsul romain, pour ne point être condamné à voir la profanation de son temple; ce peuple, si idolâtre de ses croyances, se laissait néanmoins envahir peu à peu par le symbole du christianisme; et lorsqu'il n'y avait pas un seul Juif qui pliât sous les ordres du puissant César, il y en avait des milliers qui

(1) M. Poujoulat. *Histoire de Jérusalem*, tome II, chap. XVIII.

abandonnaient des croyances si enracinées, à la voix de quelques pauvres pêcheurs qui leur parlaient au nom de Jésus crucifié. C'est dire que l'héroïsme des Juifs n'a cédé en partie que devant le christianisme, et s'il en est encore qui s'obstinent dans leur résistance, c'est pour que toutes les prophéties aient leur accomplissement, et pour servir de preuve incontestable de la vérité de l'Evangile.

Après la mort de Caïus Caligula, et aussitôt que son successeur l'empereur Claude eût accordé à Agrippa beaucoup plus qu'il n'avait eu jusque là, il retourna dans la Judée, et consacra toute son activité à ériger de beaux monuments dans tout le royaume, et à multiplier les fêtes publiques suivant les désirs et le goût des Romains, aux mœurs desquels il s'était assez accoutumé, par suite de sa longue résidence dans la ville éternelle. Il se proposa aussi d'augmenter d'abord les fortifications de Jérusalem, et s'il en fut empêché par Claude il sut faire cesser la prohibition au moyen de grandes sommes d'argent, par lesquelles il parvint à satisfaire la cupidité romaine alors excessivement ardente.

Agrippa mourut l'an 44, laissant un fils du même nom, mais si jeune encore qu'il ne put être chargé du gouvernement de l'État. Cette circonstance n'était assurément pas nécesaire pour que les Juifs cessassent d'avoir un roi de leur nation : il y avait déjà assez longtemps que le trône de Jérusalem ne représentait plus qu'une vaine ombre de pouvoir dont les Romains se jouaient suivant leur caprice ; mais comme la tyrannie la plus violente elle-même pousse parfois jusqu'au scrupule le soin de sauver les apparences, le nouveau roi fut retenu à Rome sous prétexte de l'incapacité de commander où le plaçait sa jeunesse, et attendu en outre l'état de fermentation où se trouvaient les esprits en Judée. Néanmoins, quand le jeune Agrippa fut parvenu à l'âge convenable, au lieu de le mettre à la tête du royaume de son père, on lui décerna seulement le gouvernement de quelques provinces septen-

trionales, vers la source du Jourdain, ayant pour capitale la ville de Césarée de Philippe. Le gouvernement de la Judée, de l'Idumée et de la Samarie fut successivement occupé par différents proconsuls romains, jusqu'à ce qu'arriva l'époque lamentable de la conquête du pays et de la ruine de Jérusalem par les légions de Vespasien et de Titus.

Cependant le temps approchait où allaient s'accomplir sur le peuple déicide les terribles prédictions qui étaient tombées des lèvres du divin Sauveur, et il était nécessaire que les Juifs commençassent à éprouver d'avance les profondes secousses et les effroyables désastres, précurseurs de la dernière catastrophe. Il semble que tout dût conspirer, et tout conspira en effet contre les Juifs. Eux aussi conspirèrent contre eux-mêmes et travaillèrent à attiser la haine et à enflammer la vengeance de leurs ennemis : ils portaient empreint, sur leurs fronts, le sceau de la malédiction divine, et le poids accablant des plus énormes iniquités les entraînait sur une pente par laquelle ils couraient se précipiter dans l'abîme de la plus épouvantable et de la plus complète désolation. Ce malheureux peuple, qui dans sa démence criminelle avait versé le sang du juste, en assumant volontairement la responsabilité de ce crime, allait maintenant l'expier à la face de l'univers, pour que les prophéties se réalisassent d'une manière rigoureuse, et que la vérité de l'Evangile apparût plus éclatante. L'animadversion générale dont il devenait l'objet, les persécutions cruelles qu'on lui faisait endurer de toutes parts, les divisions et les luttes intestines qui le déchiraient, ses grands excès enfin et ses rébellions, c'étaient là autant de gouttes de ce sang dont il avait dit : *qu'il retombe sur nous*, et déjà il retombait à flots sur cette nation déicide, pour lui faire sentir toute la rigueur de la justice divine qu'elle avait outragée. Malheureux peuple ! C'était juste le moment où ses rêves de domination universelle le plon-

geaient dans une plus profonde léthargie et où ses vains projets de grandeur temporelle lui tournaient tout à fait la tête ; mais c'était aussi le moment où il avait comblé la mesure de ses déréglements et de ses attentats. C'est ainsi qu'au bout de ses folles tentatives et de ses efforts désespérés , il allait se trouver partout haï et persécuté , toujours opprimé et condamné à vivre errant dans le monde, sans patrie, sans cité et sans loi, sans temple, sans sacerdoce et sans religion.

Nous avons indiqué plus haut qu'à la mort d'Agrippa, la Judée commença à être régie par différents gouverneurs romains. Les premiers furent Cuspidius Vadus, Tibère Alexandre et Ventidius Cumanus. Disposés qu'ils étaient à s'enrichir et à faire leurs propres affaires plus qu'à faire régner dans le pays l'ordre et la justice, et se prévalant de l'insubordination que montraient les Juifs, ces hommes fomentèrent toute sorte de crimes, surtout le brigandage ; ils ruinèrent la nation par leurs rapines et leurs concussions. De toutes parts on voyait pulluler des bandes de voleurs et d'assassins qui, maintes fois, partageaient avec les gouverneurs les bénéfices de leur infâme métier. Ils ne prenaient d'ailleurs aucun souci de garder le moindre ménagement en tout ce qui se rapportait à la religion , et ces allures irritaient les Juifs au delà de toute expression. Il arriva , du temps de Cumanus, qu'au milieu d'un grand concours de Juifs, attirés à Jérusalem par la fête de la Pâque, un soldat romain commit dans le temple un acte public d'irrévérence. Le peuple furieux se mit à jeter des pierres sur les cohortes qui gardaient les galeries pour prévenir tout désordre ; aussitôt le gouverneur réunit toutes ses troupes dans la tour Antonia , forteresse qui dominait le temple ; la foule effrayée commença à fuir dans toutes les directions, et vingt mille personnes périrent étouffées dans la presse.

Au milieu de ces perturbations, on vit se lever plusieurs faux Messies qui séduisaient leurs compatriotes en leur promettant l'indépendance et l'assujettissement des autres pays ; mais ils furent tous battus, et ne firent que causer la perte d'un grand nombre de ces infortunés juifs, qui n'avaient point écouté la parole de Dieu et prêtaient l'oreille à la voix des imposteurs.

Félix succéda comme gouverneur à Ventidius Cumanus. Il encouragea les bandes de sicaires, en se servant de quelques-uns d'entre eux pour se défaire du pontife Jonathas, qui lui était devenu odieux ; mais leur nombre s'étant accru, ils essayèrent de soulever le peuple contre les Romains, et par là, à tous les maux qu'ils causaient par leurs crimes, ils joignirent le fléau d'une guerre constante. Le nouveau gouverneur Albinus ne sut point en arrêter le cours, et fut immédiatement remplacé par Gessius Florus qui empira encore la situation, en sévissant contre les Juifs avec une cruauté excessive, et en leur faisant souffrir toute espèce de vexations avec la dernière impudence.

On était déjà en l'an 67, et lorsque ce déplorable peuple, crédule seulement pour des hypocrites qui se moquaient de Dieu et des hommes, se débattait en proie aux horreurs du pillage et de l'assassinat, des luttes intestines, de la révolte et des persécutions, des signes épouvantables vinrent encore lui annoncer de nouvelles calamités. Le huit avril, au milieu de la nuit, le peuple se trouvait réuni à l'occasion de la Pâque, lorsque l'on vit autour de l'autel et de tout le temple une lumière extraordinaire, si brillante qu'on eût pu se croire en plein jour. Une des vaches destinées au sacrifice mit bas un agneau au milieu du temple. La porte orientale de l'édifice, qui était de bronze et si lourde que vingt hommes pouvaient à peine la pousser, s'ouvrit d'elle-même une nuit, nonobstant les grands verrous et les

barreaux qui l'assujettissaient. Peu de jours après les solennités de la fête, le 21 mai, quand le soleil était encore sur l'horizon, on aperçut dans les régions de l'air un grand nombre de chars qui couraient de toutes parts et comme des escadrons armés à travers les nuées qui couvraient la ville. A la fête de la Pentecôte, les prêtres étant entrés la nuit dans la partie la plus reculée et la plus secrète du temple pour y faire les sacrifices d'usage, entendirent aussitôt le bruit d'un grand mouvement et l'éclat d'une voix qui cria tout à coup : *sortons d'ici! sortons d'ici!* Et pourtant tous ces prodiges n'étaient pas considérés comme de mauvais augure, bien au contraire: comme si la stupeur les eût privés de leurs sens et de tout sentiment, les aveugles qu'ils étaient, cherchaient à donner le change sur ces pronostics sinistres par des explications mensongères; ils dissimulaient et cachaient ce qu'il fallait réellement attendre. Ainsi, par exemple, lorsque la grande porte orientale du temple s'ouvrit d'elle-même, ils dirent que Dieu avait ouvert la porte de la prospérité.

A peu près à la même époque, un autre fait, si singulier et si extraordinaire qu'on n'a jamais rien vu de pareil, appelait hautement l'attention, et ne laissait pas de produire sur les Juifs, malgré leur aveuglement, une assez vive impression d'inquiétude et d'effroi. Un pauvre paysan du nom de Jésus, fils d'Ananus, se rendit à Jérusalem pour la fête des tabernacles, lorsque Albinus était gouverneur; et, quoique la ville jouît alors d'une grande paix, il commença tout à coup à crier à haute voix : « *Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix des quatre côtés du vent, voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre les nouveaux mariés et les nouvelles mariées, voix contre tout le peuple !!!* » Et criant ainsi, il faisait le tour des places et parcourait les rues de la cité. Quelques-uns des principaux du peuple, effrayés des prédictions sinistres que faisait cet homme, prirent le parti de

le saisir et de le faire fouetter, pour l'obliger à se taire; mais sans penser plus à lui qu'à ceux qui le maltraitaient, il persista dans ses lamentations, et poussa toujours les mêmes clameurs. Ils le conduisirent alors au procurateur romain Albinus, qui le condamna à une fustigation si cruelle, que les bourreaux allèrent jusqu'à lui dénuder les os. Au milieu d'un pareil supplice, Jésus ne demanda point grâce, ne versa point une larme; il répétait seulement à haute voix : *malheur, malheur à toi, Jérusalem* ! Albinus surpris lui demanda qui il était, d'où il venait et pour quelle raison il prophétisait; mais l'unique réponse que lui fit Jésus fut qu'il ne cesserait de répéter ses cris et de gémir sur les malheurs dont la ville et le peuple étaient menacés. On lui rendit alors la liberté, croyant qu'il était fou, et il continua à crier en errant de la même manière. Jamais on ne le vit parler à personne : pas plus qu'il ne maudissait ceux qui souvent le maltraitaient, il ne remerciait ceux qui lui apportaient à manger : il n'avait sur les lèvres et il ne répétait à haute voix que ces terribles paroles : *malheur, malheur à toi, Jérusalem !*

Cet homme continua son rôle, se montrant surtout aux jours de fête et d'affluence de peuple et ne cessant point de répéter son fatidique refrain, sans que sa voix finît par s'enrouer, jusqu'au temps où les armées romaines conduites par Titus vinrent assiéger la ville. Jésus redoubla alors ses lamentations, et faisant sur le haut des murs le tour de la cité, il criait à haute voix : *malheur à toi, Jérusalem! malheur au temple! malheur au peuple!* Il répéta quelque temps ses exclamations et dit à la fin : *malheur aussi à moi !* et au même moment il fut tué d'une des pierres lancées par les machines des assiégeants. (1)

En l'an 67, à cette époque que nous avons déjà signalée, lorsque le pays était à la fois infesté par les bandes

(1) Jésus avait fait entendre ses cris prophétiques, pendant sept ans et cinq mois. (*Note du traducteur.*)

de brigands qui le dévastaient et déchiré par les luttes de partis qui aspiraient également à se supplanter les uns les autres, l'insurrection fit de grands progrès et les maux de la situation devinrent de plus en plus en plus affreux. Le jeune Agrippa se trouvait alors à Césarée, à la tête des provinces dont l'empereur avait jugé à propos de lui confier l'administration. Désirant réconcilier les Juifs avec les Romains, soit qu'il crût de bonne foi que la révolte devait en dernier résultat être fatale aux premiers, soit qu'il craignît les seconds, de l'appui desquels il avait besoin pour se maintenir sur le trône chancelant où il était assis, il se présenta à Jérusalem suivi d'un petit corps de troupes, et fit les plus grands efforts pour engager les habitants à suivre ses conseils et à rester tranquilles ; mais telle était déjà l'anarchie qui régnait dans la cité, tel était l'aveuglement et telle la fureur des factieux ; d'un autre côté, les cruautés du gouverneur Florus avaient été si grandes et étaient si récentes, qu'Aggripa et ses gens furent vigoureusement assaillis et obligés de prendre précipitamment la fuite.

Après ce coup d'éclat, les Juifs emportèrent le bourg de Massada et passèrent au fil de l'épée les Romains qui y tenaient garnison. Ils s'emparèrent également ensuite de la forteresse Antonia. Enflés de ces succès, ils se mirent à attaquer en tous lieux les Romains, qu'ils massacraient même après une capitulation par laquelle ils leur avaient promis la liberté et la vie. Les Romains à leur tour usèrent de représailles. A Césarée de Philippe, où ils avaient concentré leurs forces, ils tombèrent sur les Juifs et en tuèrent plus de vingt mille; ceux auxquels on accorda la vie, furent saisis, chargés de chaînes, et dispersés en différents endroits, suivant le bon plaisir de Florus. Ils étaient en même temps l'objet des plus sanglantes persécutions dans toute la Syrie; et à Alexandrie d'Egypte, où ils étaient alors extrêmement nombreux, il éclata une violente sédition, au milieu de laquelle, malgré leur bravoure

et leur énergique résistance, la populace et les légions romaines en égorgèrent plus de cinquante mille.

Voulant cependant dompter ceux de Jérusalem, Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, réunit une armée considérable de légionnaires et de troupes auxiliaires. Les rebelles se renfermèrent dans l'enceinte intérieure de la ville et dans le temple, décidés à soutenir à tout prix l'attaque de Cestius. Repoussé dans ses premières tentatives, celui-ci prit le parti de se retirer de Jérusalem, ce qui enhardit tellement les assiégés qu'ils résolurent de le poursuivre dans sa retraite. Ils parvinrent à se porter près de passages difficiles d'où ils firent beaucoup de mal aux ennemis ; ils en tuèrent plus de cinq mille et s'emparèrent d'un riche butin. Il est probable que si Cestius, comptant, comme il le faisait, sur la connivence des nombreux partisans de la paix qui se trouvaient dans la ville, et qui supportaient avec une extrême impatience les excès de leurs concitoyens, avait continué le siége, il serait parvenu à étouffer la rébellion et à prévenir la guerre et les malheurs qui s'ensuivirent ; mais la condamnation de Jérusalem était écrite, et il fallait que tout allât au plus mal pour amener le moment suprême de la ruine de la cité.

Les choses en étaient donc arrivées à un point où Rome ne pouvait réduire les Juifs à l'obéissance qu'au moyen d'une guerre sérieuse et décisive. Pour mener l'entreprise à fin, on nomma le général Vespasien.

De leur côté, les Juifs réparèrent les murs de Jérusalem, mirent en état de défense beaucoup d'autres places, augmentèrent de gré ou de force le nombre des combattants, et se préparèrent ainsi à la lutte la plus furieuse et la plus acharnée que l'histoire ait connue. Leur folle obstination devait toutefois tourner à leur préjudice. C'étaient le désespoir et la rage dont ils étaient transportés qui allaient leur causer les plus effroyables désastres ; mais il devait en être ainsi, pour que la loi d'expiation

s'exécutât dans ses derniers détails. Les chrétiens qui vivaient à Jérusalem ne pouvaient déjà plus douter que la grande catastrophe n'approchât. Ils se rappelaient la prophétie du Fils de Dieu, renouvelée maintes fois par les Apôtres, et en voyant l'accomplissement imminent, ils quittèrent la ville, comme les mêmes Apôtres les en avaient avertis, et sous la conduite de leur évêque Siméon, ils allèrent s'établir à Pella, située au delà du Jourdain, sur la frontière de Syrie.

Vespasien ouvrit la campagne en prenant, après un siége opiniâtre, la place forte de Jotapata, où Flavius Josephe s'était renfermé avec cent mille juifs. Il força ensuite à se rendre Tibériade, ville à laquelle il fit grâce sur les instances du roi Agrippa, et s'empara de Tarichée qu'il détruisit, emmenant ses habitants captifs au nombre de trente mille. Tel fut le succès de ses premières opérations et tel l'effet que la discipline de ses troupes et l'habileté du général produisirent sur l'esprit des Juifs, qu'en deux ans il parvint à se rendre maître du pays. Restaient Jérusalem et quelques forteresses voisines. C'est là que s'étaient réunis les rebelles les plus forcenés : ils espéraient que la force de ses remparts et leur invincible résistance rendraient la place imprenable, et que par conséquent ils pourraient humilier devant ses murs les armées triomphantes de la superbe Rome.

Vespasien ne put conquérir Jérusalem dans le courant de l'an 69. Après le règne éphémère de Galba, d'Othon, de Vitellius, il fut élevé à la dignité suprême. En se rendant à Rome pour prendre possession de l'Empire, il chargea de la continuation de l'entreprise son fils Titus, qui se disposa à en suivre les importantes opérations au mois d'avril de l'an 70.

Jérusalem cependant était le misérable théâtre de tous les troubles et de toutes les violences. Trois partis diffé-

rents, unis seulement dans leur haine contre les Romains et dans leur résolution opiniâtre de défendre la ville, se disputaient avec acharnement la suprématie, et par l'atrocité de leurs crimes et leurs excès de tous les jours, rendaient plus cruel et plus désastreux le malheureux sort de ses infortunés habitants.

Le premier était celui des zélateurs. Il prit son origine dans une faction de gens sans aveu qui, sous prétexte de zèle pour la cause du peuple et d'opposition systématique aux Romains, commença à exercer toute sorte de déprédations, surtout dans les campagnes et dans les villages où il était plus difficile de les réprimer. Lorsqu'ils eurent grossi leurs rangs et qu'ils virent Jérusalem livrée à la discorde et à l'anarchie, ils y coururent et se fortifièrent dans le temple, d'où ils causèrent aux habitants des maux infinis, tantôt s'emparant de leurs biens, tantôt disposant de leur vie, au gré de leurs passions. Ils finirent néanmoins par craindre que le peuple, justement irrité de leurs attentats, et excité par le pontife Ananus, ne vînt à bout de les chasser du temple, et alors ils appelèrent secrètement les Iduméens à leur secours. Jean, fils de Lévi, originaire de Giscala en Galilée, qui depuis joua un rôle fort important durant le siége, eut la principale part à cette démarche. Les Iduméens accoururent en toute hâte au nombre de vingt mille ; de concert avec les zélateurs, ils attaquèrent le peuple et tuèrent plus de huit mille personnes ; après quoi ils se répandirent dans toute la ville, lâchant la bride à toutes les vengeances et se livrant au pillage et à l'assassinat. Les Iduméens s'étant retirés après leur avoir prêté un pareil secours, la division se mit parmi les zélateurs eux-mêmes ; ils se séparèrent en deux corps dont l'un, commandé par Eléazar, occupa la partie intérieure du temple, et dont l'autre, ayant pour chef Jean de Giscala, resta maître de la partie extérieure.

Pendant que la ville se trouvait opprimée par ces deux factions, qui ne cessaient en même temps de s'attaquer et de s'entre-détruire, Simon, fils de Gioras, originaire de Gerasa, y vint avec trente mille bandouliers et sicaires, tous avides de s'emparer de la proie ; car Jérusalem n'était déjà plus qu'une proie pour toute cette canaille. Le peuple ouvrit les portes de la ville à Simon et voulut le choisir pour chef, tant les excès des zélateurs et les scandales qu'autorisait Jean de Giscala, les avaient rendus odieux. Mais ce singulier remède ne fit qu'aggraver le mal; car la guerre d'extermination que se livraient les zélateurs du temple et les partisans de Simon, maîtres du château et de la forteresse de Sion, ne fit qu'augmenter les désastres, les crimes et les scandales.

Telle était la triste situation dans laquelle se présentait Jérusalem, lorsque Titus se montra à ses portes, suivi des légions romaines. C'était au mois d'avril de l'an 70. (1)

(1) L'année hébraïque se composait de douze mois lunaires, dont le premier était de 30 jours, le second de 29, et ainsi alternativement. On divisait aussi l'année en année civile et en année religieuse, l'une commençant à l'automne, et l'autre au printemps. Voici les noms que les Hébreux donnaient aux mois, et leur correspondance avec les nôtres.

Tizzi, premier mois de l'année civile et septième mois de l'année religieuse, correspondait à la lune de septembre;

Marschevan, le deuxième de l'année civile, le huitième de l'année religieuse, à la lune d'octobre;

Casleu, le troisième ou le neuvième, à la lune de novembre;

Thebet, le quatrième ou le dixième, à celle de décembre;

Sebath ou ***Scheveth***, le cinquième ou le onzième, à celle de janvier;

Adar, le sixième ou le douzième, à celle de février;

Nisan ou ***Abib***, le septième de l'année civile et le premier de l'année religieuse, à la lune de mars;

Jiar, le huitième ou le deuxième, à la lune d'avril;

Sivan, le neuvième ou le troisième, à celle de mai;

Thamuz ou ***Thamnus***, le dixième ou le quatrième, à celle de juin;

Ab, le onzième ou le cinquième, à celle de juillet;

Elul, le douzième ou le sixième, à celle d'août.

C'est d'après cette division que les Juifs tenaient leurs calendriers, où ils marquaient toutes les fêtes, tous les jeûnes et tous les jours auxquels on célébrait la mémoire des grands événements qui avaient eu lieu depuis l'origine de la nation.

L'historien Flavius Josephe, juif de nation comme nous l'avons déjà dit, et qui ayant pris d'abord une part très-active à la lutte contre les Romains, dut se soumettre à Vespasien lors de la prise de Jotapata. et accompagna ensuite Titus au siége de Jérusalem, nous a laissé, dans son *Histoire de la guerre des Juifs*, une relation fort détaillée et fort minutieuse de ce siége fameux, qu'il faut considérer comme l'un des événements les plus mémorables de l'antiquité. Après lui l'a aussi décrit, bien que plus rapidement, l'historien Tacite. Les œuvres de ces deux écrivains, surtout celles de Josephe ont servi de point de départ à tous les auteurs qui ont parlé plus ou moins longuement de ce siége célèbre. Nous les consulterons à notre tour pour le récit au moins abrégé que nous ne pouvons nous dispenser de faire d'un semblable épisode dans cette partie de notre ouvrage; mais nous devons avertir que celui que nous suivrons de plus près est l'écrivain moderne M. Poujoulat dans son *Histoire de Jérusalem*, tant parce qu'à l'exactitude et aux qualités brillantes de sa narration il joint ce mérite de la brièveté à laquelle nous sommes astreint, que parce qu'ayant fait un assez long séjour à Jérusalem, il s'est mis en état d'éclaircir par lui-même certains points douteux et de mieux comprendre le rapport des premiers historiens.

La ville de Jérusalem, à l'époque dont nous parlons, offrait de prodigieux moyens de défense, soit par sa position naturelle, soit par le formidable ensemble des travaux surprenants que l'art avait exécutés. Ceinte d'un triple mur flanqué de tours très-hautes et très-fortes, elle renfermait en outre deux grandes forteresses, qui étaient la haute ville ou citadelle de Sion, et le mont Moria, sur lequel s'élevait le temple. La grande hauteur de la première semblait creuser au pied de ses murailles contre lesquelles s'adossaient soixante tours, des vallées profondes et des précipices, qui la rendaient inaccessible aux attaques. De même le temple, indépendamment des

puissants moyens de défense que lui ménageaient les portiques et les galeries, était entouré de trois murs concentriques, dont le plus extérieur descendait jusqu'au fond des vallées qu'on appelait vallées des cèdres, et qui formaient comme des fossés naturels d'un aspect effrayant et très-difficiles à franchir. La forteresse Antonia (1), au nord du temple, en était comme la citadelle, et tant par sa position que par les grands ouvrages qui la couvraient, elle paraissait inexpugnable. Enfin, les fameuses tours ou forts d'Hippicus (2), de Phasaël et de Marianne, qui à la beauté de leur construction, à la magnificence de leurs ornements, joignaient le mérite d'être imprenables, complétaient le système de fortifications qui faisaient de la ville la place la plus formidable que l'on connût à cette époque. Ainsi Jérusalem, ceinte de murailles et couronnée de hautes tours, se présentait sur ses collines comme une invincible guerrière; elle avait, pour défense vivante, un peuple qui, depuis quinze siècles, méprisait la mort dans les batailles, et qui, dans cette circonstance, allait, plein d'une aveugle fureur, opposer la résistance la plus vigoureuse et la plus désespérée.

Mais la malédiction divine pesait sur cette ville, et c'est précisément l'immensité de ces moyens, de ces ressources, de cette puissance qui allait faire souffrir au peuple déicide toutes les horreurs et toutes les calamités qui lui avaient été prédites. Car Jérusalem n'offrait point le spectacle grandiose d'un peuple uni qui accepte librement un siége et s'expose à courir avec gloire les périls d'une héroïque résistance : c'étaient deux grandes factions qui, atteintes d'une folle frénésie, soutenaient principalement la guerre contre les Romains, et qui, ayant réduit à l'impuissance la masse de la population, la

(1) Cette forteresse, bâtie par Hircan, s'appelait d'abord *Barus*; Hérode lui donna le nom d'*Antonia*, en l'honneur de Marc-Antoine. (*Note du trad.*)

(2) L'ancienne *tour de David*, à laquelle Hérode avait donné le nom d'un de ses amis. (*Note du traducteur.*)

tenaient assujettie , entre les maux qu'elle essuyait de la part de ses propres enfants, et ceux qu'allaient lui causer les étrangers.

Pendant que Titus s'approchait de Jérusalem, il y arriva que Jean de Giscala parvint, au moyen d'un stratagème, à s'emparer de l'intérieur du temple et à faire reconnaître son autorité par l'autre parti de zélateurs qui obéissaient à Eléazar. Au milieu des combats qui eurent lieu à cette occasion, et dans ceux que Jean livra en même temps aux partisans de Simon, les flammes dévorèrent de grands approvisionnements de blé qui se trouvaient dans des bâtiments voisins du temple; de manière que ce grave accident, joint au grand concours de gens étrangers à la ville qu'y avaient attirés les fêtes de la Pâque, et à l'impossibilité d'en sortir à laquelle les avait condamnés l'arrivée des assiégeants, exposa Jérusalem à tous les maux de la disette qui se fit bientôt sentir.

Parce que les Romains étaient déjà campés aux portes de la ville, il n'y avait pas plus d'union parmi les défenseurs. Leurs deux chefs, Jean et Simon, continuaient comme auparavant à se battre avec acharnement, et ils ne suspendaient leurs attaques que lorsqu'il était nécessaire de repousser celles de l'ennemi commun. Les habitants n'étaient pas mieux traités par les deux partis, que ceux-ci ne se traitaient l'un l'autre. La moindre suspicion de sympathie ou d'inclination pour les Romains coûtait la vie, et un caprice féroce commença à semer le deuil et les funérailles dans la ville, avec une sombre fureur que les brigands n'avaient pas montrée avant la mise du siége.

Les côtés du nord et du couchant étaient les seuls points par où une armée pût attaquer la place, attendu que les profonds ravins qui s'étendent au levant (1) et au midi ne

(1) Par suite d'une erreur typographique, le texte parle encore ici du *nord* au lieu du *levant*. (*Note du traducteur.*)

permettaient pas d'y faire jouer les machines de guerre ni camper aucune troupe. C'est pourquoi Titus plaça seulement une légion au haut du mont des Oliviers qui se trouve à l'orient, pour servir de corps d'observation, et il établit ses quartiers à la partie septentrionale vis-à-vis de la tour ou forteresse de Psephine. Il plaça aussi d'autres légions du côté occidental, vis-à-vis de la tour d'Hippicus, dans la position que l'on appelle aujourd'hui montagne de Saint-Georges.

Les premières sorties de la place que firent les assiégés prouvèrent aux Romains qu'ils devaient s'attendre à une résistance vigoureuse et acharnée; Titus lui-même, dans une reconnaissance qu'il poussa avec peu de précautions et une trop faible escorte, courut le plus grand danger et ne put échapper que par miracle. Ayant dès lors connu par expérience le caractère de la nation à qui il avait affaire, et apprécié les formidables moyens de défense de la place qu'il s'agissait d'emporter, Titus commença à déployer toutes ses ressources, et à s'armer de tous les moyens les plus habiles inventés jusque-là par le génie de la guerre. Il fit démolir les faubourgs et les maisons qui entouraient la ville, dévasta la campagne, et se servit des arbres pour élever des plates-formes et construire de puissantes machines, qui lançaient des pierres dans l'enceinte de la place, pendant que les béliers en battaient les murs.

En vingt-quatre jours de combats des plus rudes et des plus opiniâtres, le premier et le second mur tombèrent au pouvoir des Romains, qui envahirent ainsi la moitié de la ville; mais ils avaient encore devant eux la tour Antonia, le temple, la citadelle et le palais de Sion, c'est-à-dire les parties les plus fortes et les plus difficiles à prendre. C'est alors qu'on vit les Juifs avec une intrépidité sans égale assaillir et détruire les machines, provoquer et affronter les plus grands dangers, déconcerter sur tous

les points les ruses de leurs ennemis stupéfaits à la vue de pareils exploits de courage et de valeur. Véritablement, si les défenseurs de Jérusalem, si les deux chefs qui les commandaient et savaient opposer une résistance à la fois si vigoureuse et si savamment organisée, avaient été uniquement inspirés par l'amour de leur patrie et la glorieuse ambition de soutenir son indépendance, s'ils n'avaient point souillé leur valeur par les actions les plus noires,et par des attentats aussi fréquents qu'atrocescontre leurs propres concitoyens, l'héroïsme de la défense de Jérusalem aurait excité l'admiration du monde, il aurait occupé une des plus brillantes pages de l'histoire; mais ces hommes, au lieu d'être des héros, ne voulurent être que d'illustres bandits. Avec tant d'héroïsme apparent, leur bravoure et leur audace ne furent que l'infernal désespoir des grands scélérats.

Au mal que faisait l'ennemi du dehors, à celui que causaient les défenseurs de la ville par leurs luttes et leurs persécutions, vint s'en joindre un autre plus terrible encore qu'on n'eût pu le pressentir dès le principe, la famine. Lorsque déjà les habitants n'avaient plus pour se nourrir que les derniers restes de leurs provisions et qu'ils se voyaient réduits à les ménager avec la plus stricte parcimonie, les partisans de Jean et de Simon entraient dans leurs maisons et les maltraitaient horriblement, parce qu'ils les avaient cachés. Les riches donnaient tous leurs trésors pour obtenir un peu de viande, et devaient s'enfoncer dans une obscure retraite, pour que personne ne les vît manger; mais malheur à ceux que leur mine accusait de posséder quelques aliments! On les tourmentait cruellement pour les leur enlever, jusqu'à ce qu'ils avouassent où ils les avaient cachés.

Quand déjà l'on usait avidement de la chair des animaux impurs, et que ceux-ci commençaient à manquer; quand on dévorait les objets les plus sales et les plus dégoûtants,

la faim obligeait beaucoup de gens à sortir aux environs de la ville, pour tâcher de se procurer quelques herbes, mais un sort cruel attendait ces malheureux. Ceux qui avaient l'inestimable chance d'échapper aux assiégeants, étaient à leur retour dépouillés par les sicaires et les zélateurs, et souvent torturés ou privés de la vie, comme soupçonnés d'intelligence avec les Romains ; ceux qui étaient surpris par les Romains, étaient condamnés à être crucifiés. Telle était néanmoins la famine, qu'il se passait à peine un jour où plus de cinq cents fugitifs ne tombassent entre leurs mains, et bientôt les croix manquèrent pour immoler tant de victimes ! L'humanité que Titus montrait d'ordinaire au plus grand nombre, consistait à leur faire couper le nez, les oreilles et les doigts, et à les renvoyer en cet état aux défenseurs.

Mais ces calamités s'accrurent encore, lorsque Titus cerna complètement la ville pour empêcher les assiégés d'introduire quoi que ce fût du dehors. Alors ceux qui mouraient de faim commencèrent à être si nombreux que, dans l'impossibilité de leur donner la sépulture, on en dut venir au parti extrême de les jeter par dessus le mur. C'était un horrible spectacle qu'offrait Jérusalem; la foule tombait d'inanition et gisait étendue par les rues et les places publiques, comme une armée de spectres hideux sortis de leurs tombeaux. Des familles entières étaient trouvées mortes dans leurs demeures, et les miasmes pestilentiels qui couvraient la ville se joignaient à la famine pour augmenter le nombre des victimes.

Au milieu de tant d'horreurs, lorsque les partisans de Jean et de Simon eux-mêmes, qui furent les derniers à qui les aliments manquèrent, se voyaient obligés à manger du foin pourri et jusqu'aux courroies de leurs chaussures, lorsque les infortunés habitants qui avaient survécu ne soutenaient plus leur misérable vie que par l'énergie du désespoir, au milieu de tant d'horreurs, disons-nous, Jérusa-

lem fut témoin de cet épouvantable spectacle d'une mère qui tua et mangea son propre enfant. C'était une femme riche et de noble extraction nommée Marie, fille d'Eléazar, originaire de Vetezobra (1), d'au delà du Jourdain. Lorsqu'elle se fut retirée à Jérusalem à cause de la guerre et du vandalisme des sicaires, elle fut d'abord dépouillée de tous ses biens par les tyrans qui opprimaient la ville, et durant le cours du siége, elle vit disparaître de sa maison jusqu'au moindre aliment. Déjà succombant à la faim et dans l'impossibilité d'allaiter encore l'enfant qu'elle avait, elle se livra au plus affreux désespoir et tua ce fils ; puis elle en cuisit et dévora la moitié, et garda le reste. Comme, peu de temps après, quelques pillards pénétraient chez elle, ils sentirent aussitôt une odeur de rôti et la menacèrent de la mort, si elle ne leur montrait ce qu'elle avait préparé à manger. Alors elle leur représenta la moitié de l'enfant qu'elle avait gardée, et les voyant tout bouleversés devant un pareil spectacle : « *c'est mon fils*, leur dit-elle, *mangez-en, car moi, j'en ai déjà mangé ma part. Je ne veux pas que vous soyez plus humains qu'une femme, ou plus miséricordieux pour cet enfant que ne l'a été sa propre mère.* » Ces hommes, épouvantés d'avoir vu de leurs yeux un trait si effroyable, sortirent précipitamment et le divulguèrent : un sentiment d'inexprimable horreur glaça toutes les ames ; et pourtant ceux que la faim abattait cherchaient, courant par la ville, une main qui voulût leur donner la mort, dans la crainte de finir par imiter un aussi monstrueux exemple ! Bientôt le bruit en parvint aussi jusqu'aux Romains, et Titus, touché d'une désolation et d'une infortune semblables, essaya de faire des propositions aux assiégés ; mais les Juifs, au lieu de la paix, ne désiraient que la guerre ; au lieu de la concorde, la sédition et la révolte ; au lieu des munitions et des vivres, ils cherchaient la famine et la mort. (2)

(1) Ou *Batechor*.

(2) Flavius Josephe, *Guerres des Juifs contre les Romains*, liv. V, VI et VII.

Pendant que la famine exerçait tous ces ravages et faisait de Jérusalem un sépulcre de vivants, les assiégeants gagnaient tous les jours du terrain, et les combats devenaient de plus en plus furieux et acharnés. Une négligence des Juifs permit aux Romains d'emporter la grande forteresse de la tour Antonia. Ils dirigèrent, dès ce moment, tous leurs efforts avec une nouvelle ardeur contre les murs qui ceignaient le temple, et les mêlées devinrent de plus en plus sanglantes, à cause de la fougue et de l'opiniâtreté avec lesquelles les Juifs tâchaient de repousser les continuels assauts de leurs ennemis. Dans l'une des plus chaudes de ces actions, ils mirent le feu à la galerie qui établissait la communication entre la tour Antonia et le temple, et enveloppèrent dans l'incendie un grand nombre de Romains. A leur tour ceux-ci mirent le feu au portique de la partie de nord, et resserrant de jour en jour les Juifs, ils propagèrent de proche en proche l'incendie jusqu'aux abords du sanctuaire lui-même, dont les flammes consommèrent la destruction.

Titus désirait conserver à tout prix ce magnifique monument religieux; mais tous ses efforts furent inutiles, et par sa présence même il ne put prévenir le désastre. Au milieu de la fureur du combat, du choc et du bruit des armes et des ravages que faisait l'incendie dans les galeries voisines du sanctuaire, un soldat romain jeta un tison embrasé dans un édifice contigu, et le feu gagna avec une rapidité extraordinaire. Tout était déjà terrible; mais l'incendie du sanctuaire mit le comble aux horreurs de la désolation. Les assiégeants et les assiégés, déjà mêlés et confondus dans une lutte atroce et suprême, au milieu du fracas des portiques qui s'écroulaient et des toits qui tombaient; les effroyables clameurs de la multitude qui s'était réfugiée dans cette enceinte, vieillards, femmes, enfants, prêtres, dont la fureur des flammes et le tranchant du glaive ennemi étouffaient seuls les sanglots, tout cela formait une scène lamentable, dont le seul souvenir

fait frémir jusqu'au fond des entrailles. « Le feu qui dévorait le temple était si violent, qu'il semblait que la montagne même sur laquelle il était assis brûlât jusque dans ses fondements. Ces effroyables bruits allaient retentir de l'autre côté du torrent, et les montagnes d'alentour les répétaient comme un glas inouï. Le sol était tout couvert de cadavres ; le sang coulait en telle abondance qu'il semblait disputer avec le feu à qui s'étendrait davantage, et le nombre des victimes dépassait celui des égorgeurs. » (1)

Tous ces désastres arrivèrent le 10 août de l'an 70 : c'est dans ce même mois et ce même jour que, six cent cinquante-cinq ans auparavant, les armées babyloniennes avaient détruit le premier temple.

Restait encore la haute ville ou citadelle de Sion, restaient les forts et tours imprenables d'Hippicus, de Phasaël et de Marianne. Après avoir livré plusieurs assauts à la première, les Romains s'ouvrirent de nouveau un passage à travers l'incendie ; le découragement et la faim firent abandonner les dernières par leurs défenseurs. Le 8 septembre, Titus était maître de toute la ville, dont la rage des vainqueurs fit un vaste amas de décombres et n'épargna que ces trois tours et un pan de la muraille au couchant ; elles devaient, tout en rappelant la magnificence de Jérusalem, servir à loger une légion romaine.

Le butin qu'emportèrent les conquérants fut immense. Flavius Josephe dit que l'or perdit la moitié de sa valeur parmi les soldats ; et ce fait, qu'il eut l'occasion de vérifier par lui-même, est une donnée assez positive pour calculer les richesses qui tombèrent entre leurs mains.

Plus de cent mille Juifs restèrent au pouvoir des Romains. De ces infortunés qui étaient parvenus à con-

(1) Flavius Josephe, liv. VII.

server la vie au milieu de si grandes calamités, la plupart furent vendus à vil prix; les uns furent envoyés en Egypte pour être employés aux travaux publics; les autres, destinés aux jeux sanglants des cirques; et enfin, les principaux personnages furent condamnés à l'humiliation de suivre chargés de chaînes le char de triomphe de Titus, lors de son entrée à Rome. Quant aux deux chefs, Jean et Simon, lorsqu'ils ne purent plus combattre, ils prirent le parti de se cacher dans des lieux souterrains; mais ils finirent par tomber entre les mains des conquérants : le premier passa le reste de sa vie dans un cachot, le second alla subir la mort à Rome, après avoir subi la honte d'assister au triomphe du César.

Josephe fait monter à onze cent mille le nombre des Juifs qui périrent durant le siége. Toutefois, M. Poujoulat fait sur ce point les observations suivantes : « Le chiffre de onze cent mille Juifs morts dans cette catastrophe a toujours paru un calcul exagéré; par une étrange contradiction, Tacite, après avoir compté, au commencement de son récit, six cent mille assiégés, adopte le chiffre de onze cent mille morts. Afin de nous persuader de l'exactitude de ces calculs, Josephe rappelle qu'au temps du gouverneur Cestius, les sacrificateurs, à la fête de Pâques, comptèrent deux cent cinquante-cinq mille six cents bêtes immolées; ce qui, en admettant seulement dix personnes pour chaque bête, présenterait deux millions cinq cent cinquante-six mille Juifs rassemblés à Jérusalem. Mais les prêtres du temple, voulant donner à Néron une haute idée de leur nation, avaient pu augmenter à leur gré le nombre des animaux immolés; d'ailleurs, même en admettant les deux millions et demi de Juifs réunis à la fête des azymes, il ne s'ensuivrait pas que toute cette population fût enfermée dans Jérusalem; la ville avait des faubourgs, des environs, qui pouvaient recevoir la plus grande masse de ces voyageurs religieux. Pour l'éclaircissement du point d'histoire

qui nous occupe, il ne faut pas oublier que la population surprise par le siége a dû être nécessairement enfermée dans les murs de Jérusalem; or comment cette ville, avec ses deux lieues de circuit, aurait-elle pu suffire à contenir les onze cent quatre-vingt-dix-sept mille Juifs dont nous parle Josephe, sans compter le nombre qui, durant le siége, s'échappa vers les Romains ou dans les contrées voisines?... Nous pensons donc qu'on se rapprocherait de la vérité, en réduisant à cinq ou six cent mille le nombre des Juifs assiégés par les Romains; et quand on songe que la famine, le fer et le feu dévorèrent les trois quarts de la population, il reste bien assez d'horreurs, de deuil et de funérailles, pour placer ce siége de Jérusalem au rang des plus grandes calamités de l'histoire humaine. (1)

Le même écrivain, à propos de l'idée que Flavius Josephe exprime à chaque page de son livre et qu'il prête également à Titus, que ce ne fut point Titus, mais Dieu lui-même qui causa la ruine de Jérusalem, et que les Romains furent seulement l'instrument de la vengeance divine, idée conforme à notre croyance qui nous fait considérer ce supplice de tout un peuple comme une expiation de la mort de Jésus-Christ, le même écrivain, disons-nous, dépeint en ces termes la situation du peuple hébreu :

« Jérusalem était frappée pour un crime de rébellion qu'elle n'avait point commis ; mais les Romains, qui voulaient punir une révolte contre leur pouvoir, punissaient une révolte contre le Messie : ils pensaient venger le sang de quelques légionnaires, et vengeaient le sang du Sauveur du monde. Les Juifs avaient cru tuer le christianisme en tuant Jésus-Christ; maintenant, le sang du fils de Marie, en retombant sur eux, anéantissait leur existence religieuse et politique. Tout l'édifice de la loi mosaïque, qui n'était fait que pour Jérusalem et la Judée, croulait avec

(1) *Histoire de Jérusalem*, tome II, chap. XX.

le temple du mont Moriah et les murs de Sion. La nation déicide, mutilée, écrasée, venait de commencer cette carrière de persécution et d'ignominie qui devait être si longue à parcourir; ils allaient se voir jetés dans le monde social, comme des débris errants qui ne peuvent ni s'arrêter ni se relever, comme un formidable miracle toujours vivant et qui redit de siècle en siècle un châtiment inouï chez les hommes. Oh! que de honte, que d'outrages les attendent dans tous les pays de la terre! Aveugles voyageurs à travers les temps, ils passeront au milieu des splendeurs de la vérité chrétienne, et les écailles de l'erreur ne tomberont point de leurs yeux! Ils pâliront sur les Ecritures inspirées dont ils seront les plus fidèles gardiens, et ne les comprendront point; le flambeau sera dans leurs mains, et c'est pour eux seuls qu'il ne jettera aucune lumière! Ils se consumeront en efforts pour redevenir quelque chose, et ne reconstruiront point leur nationalité; semblables à Julien, qui ne put rebâtir le temple, condamné par les livres saints à rester dans la poussière. » (1)

Nous n'aurons plus l'occasion dans la suite de faire mention de l'ouvrage de M. Poujoulat (2), dont les accents ont le mérite d'avoir été inspirés sur les lieux mêmes qui attestent la grande catastrophe qui fit tomber le peuple juif, et nous allons reproduire les dernières paroles par lesquelles il nous retrace la physionomie de Jérusalem, après que les Romains l'eurent détruite.

« Pendant que Rome, dit-il, se réjouissait de la chute de la nation juive, et se parait de ses dépouilles, Jérusalem, seule avec ses débris et les cadavres de ses habitants, surveillée par une légion romaine comme pour l'empêcher de s'échapper de son sépulcre, n'avait plus pour visiteurs que les oiseaux de proie et les bêtes fauves venant y

(1) *Hist. de Jérusalem*, tome II, chap. XX.

(2) M. Sobrino cite encore toutefois l'ouvrage de M. Poujoulat dans le chapitre suivant. (*Note du traducteur.*)

chercher leur pâture. Sans doute, la nuit, l'ombre de Jérémie, accourue d'Egypte, et désertant sa tombe inconnue, remplissait alors de ses gémissemsnts les ruines qui couvraient les montagnes de Sion et de Moriah, et soupirait de nouvelles élégies, au plaintif murmure de la fontaine de Siloé; sa voix s'animant ensuite au souffle des vengeances éternelles, pouvait répéter d'antiques arrêts; une seconde fois, le prophète entendait le Seigneur prononcer les terribles paroles de la condamnation : *chasses ce peuple de devant ma face*, disait Jéhovah; *s'il vous demande où il ira, faites-lui cette réponse : que celui qui doit mourir, meure; que l'épée dévore celui qu'elle doit dévorer; que la famine enlève celui qu'elle doit enlever; que celui qui est destiné à la servitude, aille en servitude. Je prendrai le van, ajoutait le Seigneur, et je les disperserai jusqu'aux extrémités de la terre.* » (1)

Après la prise et la destruction de Jérusalem, les Romains s'emparèrent de quelques places fortes qui restaient dans la Judée. Le dernier retranchement dans lequel se défendirent les Juifs fut la citadelle de Massada, où s'étaient réfugiés un peu plus de mille hommes (2). Ils soutinrent, avec leur téméraire opiniâtreté, l'attaque des Romains, et quand ils virent que toute résistance était inutile, ils prirent la résolution désespérée de mourir plutôt que de se rendre. Le sort décida quels seraient ceux qui se chargeraient de donner la mort aux autres, et celui qui resta le dernier mit le feu à la forteresse et se perça de sa propre épée. Lorsque les Romains donnèrent l'assaut, et qu'ils ne trouvaient devant eux d'autre ennemi que les flammes, il se présenta deux femmes, entourées de cinq enfants, qui avaient échappé à cette affreuse boucherie, en se cachant dans des aqueducs.

Le peu de Juifs qui restèrent dans leur patrie subissant

(1) Ibid.
(2) Sous la conduite d'Eléazar, chef des sicaires. (*Note du traducteur.*)

le joug de leurs dominateurs, traînaient la misérable vie réservée à des esclaves, mais ils couvaient des projets de vengeance et se préparaient en silence à les mettre à exécution. Le caractère indomptable de ces hommes les empêchait de plier sous le poids de tous ces malheurs ; mais c'était la Divinité qui les en accablait en expiation du plus énorme attentat, et leur obstination insensée ne devait aboutir pour eux qu'à de nouveaux désastres.

Cinquante ans environ s'étaient écoulés depuis la destruction de Jérusalem, quand l'empereur Ælius Adrien, qui visita presque toutes les provinces de son empire, voulut voir aussi les ruines de cette ville célèbre. Elle contenait quelques milliers de chrétiens et de juifs, mais toute cette population vivait comme dispersée autour de ces grands débris qui ne formaient qu'une cité déserte. Telle qu'elle était cependant, elle intéressa l'empereur qui, de retour à Rome, ordonna d'en restaurer les murs et de bâtir un temple à Jupiter Capitolin sur l'emplacement de celui de Jéhovah, et y ayant établi une colonie, il donna son nom à la ville (*Elia Capitolina*). Cette profanation fut pour les Juifs comme le signal qui les appelait à la vengeance.

Leur nombre s'était considérablement accru dans le pays, et ils possédaient, en outre, de grandes ressources pour réaliser leurs plans. S'étant donc secrètement armés, et cédant aux instigations de divers imposteurs qui se prétendaient les libérateurs d'Israël et parmi lesquels le plus connu et le plus brave fut un certain Barcochebas, ils se soulevèrent de nouveau contre la domination romaine. Ils inquiétèrent d'abord vivement leurs maîtres en mettant en déroute dans plusieurs rencontres successives Rufus, qui était alors gouverneur. Mais ces triomphes ne furent guère durables : l'empereur envoya en Judée Jules Sévère avec des forces imposantes auxquelles les Juifs ne purent résister. Leurs forteresses furent rasées, et ils périrent au nombre de près de six cent mille. Presque tous

ceux qui échappèrent à la mort s'enfuirent dans les pays les plus lointains. Ces dernières luttes, qui se terminèrent en l'an 134, furent comme les funérailles de la nationalité juive, qui descendit définitivement dans son tombeau; et la ténacité inouïe avec laquelle ce peuple avait constamment travaillé à la relever, fut à jamais abattue. Depuis lors, en effet, les Juifs ne se sont plus réunis et n'ont plus pu se réunir en corps de nation : ils vivent disséminés au milieu de tous les autres peuples, sans se confondre pourtant avec aucun, pour nous offrir à tous les instants l'éternel spectacle de leur réprobation.

La guerre terminée, l'empereur Ælius Adrien put mener à fin la reconstruction de la nouvelle Elia, et les murs de la ville furent relevés à peu près à l'endroit des anciens, avec cette seule différence qu'on laissa en dehors la colline de Sion et qu'on comprit dans l'enceinte la colline ou le mont du Calvaire. On défendit aux Juifs sous peine de la vie d'habiter dans la ville : on leur permettait uniquement d'y entrer les jours de marché, et ce, moyennant un tribut exorbitant. Et pour augmenter leur dépit et les faire passer par toute espèce d'humiliations, on plaça un porc de marbre au-dessus de la porte de la ville qui donnait sur la route de Bethléem. Les Juifs avaient donc disparu comme nation, et considérés partout comme d'odieux étrangers, on leur fermait même les portes de ce qui avait été leur patrie.

Revenons maintenant sur nos pas, pour porter nos regards sur les vestiges que nous a laissés le Sauveur de son passage sur la terre.

Le même instinct qui pousse l'homme à laisser des souvenirs à la postérité et à perpétuer sa mémoire, nous incline aussi, par un penchant irrésistible, à considérer comme un objet digne de notre attention, de notre amour ou de notre vénération, tout ce dont il nous est provenu quelque bien, ou tous les lieux où ce bien s'est réalisé. Ces

sentiments sont indélébiles chez l'homme : nous aspirons à peupler l'avenir de souvenirs, et par la même raison nous conversons volontiers avec ceux que nous ont transmis ceux qui nous ont précédés. Tout cela vient de ce que notre intelligence nourrit l'idée de l'immortalité et de ce que nous aspirons à éterniser tout ce qui est doux et cher à notre cœur. Au contraire l'idée du *non être*, la pensée qu'il pourrait ne rester aucune trace, aucun vestige de notre existence, nous fait horreur ; c'est un ténébreux abîme dont la vue nous fait reculer instinctivement d'effroi. Nous soupirons après l'infini, nous cherchons l'éternel, nous pensons que nos destinées ne doivent jamais finir, et c'est pourquoi, dans notre rapide passage à travers le monde, nous désirons si vivement imprimer profondément dans le sol le sillon que nous avons tracé, laisser quelque chose qui nous rappelle. L'homme donc se sent attiré par un sentiment puissant et irrésistible vers les reliques, vers les restes du passé; il les regarde comme un symbole d'éternité, et aimant ceux que lui ont légués ses ancêtres, il tâche d'en laisser à son tour à ses héritiers, pour qu'ils les aiment d'un amour égal.

Nous obéissons à ce sentiment, quand nous tressaillons de joie à fouler la terre où nous sommes nés, quand nous conservons avec soin un meuble dont s'est servi notre mère, quand nous cultivons avec plaisir un champ qu'a acquis notre aïeul, enfin quand nous attachons le plus haut prix à un titre qui prouve la noble action d'un de nos aïeux. Et toutes les nations exaltent à leur tour et sanctifient, dirons-nous, ce sentiment, quand elles érigent une pyramide, pour raviver les glorieux souvenirs de l'indépendance, ou quand elles dressent une statue, pour honorer la mémoire d'un savant. (1)

(1) C'est un sentiment analogue, que de honteuses passions poussent jusqu'à l'idolâtrie... Les journaux de la dernière quinzaine du mois de juin 1856, ont raconté les détails d'un festin où *plus de vingt riches négociants* ont mangé,

Eh bien ! appliquons ce sentiment aux choses de la religion, et il prendra des proportions tout autrement immenses, parce qu'alors nous le dirigeons précisément vers l'objet qui l'a fait naître, qui l'entretient et le vivifie, c'est-à-dire vers Dieu. La vie, la passion et la mort de Jésus-Christ renferment le fondement de notre religion; rien dans l'histoire d'aussi important, d'aussi grandiose; c'est de ce point culminant qu'a jailli, pour l'humanité, une source inépuisable de lumière et d'éternelle vie. Il faut que nous cessions d'être chrétiens, en d'autres termes, il faut que nous renoncions à la croyance de la vérité et que nous ouvrions sous nos pieds le gouffre effrayant où n'habitent que l'horreur et la mort, si nous détachons notre pensée de la contemplation du prodige que nous présentent la vie, la passion et la mort de Jésus-Christ, et si nous détournons notre cœur du culte permanent que nous devons à jamais lui rendre.

Il suit de là que, pour le chrétien, les lieux où se sont opérées les merveilles de la Rédemption sont comme des reliques plus précieuses que tous les trésors. Par cela même qu'ils nous rémémorent les miracles et les œuvres d'un Dieu fait homme pour nous sauver, par cela même que nous envisageons ce fait comme le plus glorieux pour l'humanité, ils forment pour notre cœur l'objet le plus cher de ses affections, et il leur offre le tendre hommage de la plus pure vénération.

Pour développer ce sentiment, nous considérons d'abord en général le pays privilégié que Dieu a daigné choisir pour en faire le théâtre de la vie merveilleuse de son Fils, et à l'instant la Palestine l'emporte pour nous sur tous les pays du monde; elle nous offre des charmes que nous ne

dépecées dans un ragoût, les... pantoufles de la Taglioni!... faute de pouvoir s'entendre à qui possèderait un pareil bijou!!! Voilà certainement des bourgeois qui se seraient moqués d'un pauvre ouvrier qu'ils auraient vu faire un pèlerinage ou baiser des reliques. (*Note du traducteur.*)

saurions ni ne pourrions trouver nulle part ailleurs. Voulant ensuite préciser davantage les objets qui attirent et subjugent notre cœur, nous marchons sur cette terre de prodiges ; nous allons chercher les lieux mêmes où ils se sont accomplis ; et, à mesure que nous voyons s'approcher le dénouement de ce grand drame de la Rédemption, *les lieux* nous inspirent un intérêt plus saisissant et semblent ouvrir dans notre ame des sources plus abondantes de gratitude, d'amour, d'adoration. Nous volons au lieu de la *nativité;* et la plus douce et la plus sainte allégresse inonde tout notre être, lorsque nous voyons à travers les ombres de la bassesse et de la pauvreté percer cette lumière qui a brillé sur le monde, pour éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres. Nous parcourons ensuite les régions où cette lumière s'est rendue visible aux mortels par les paroles de l'éternelle sagesse et par des œuvres ineffables de toute-puissance, et nous baisons l'empreinte vénérable qu'a laissée de ses pas le divin auteur de tant de bienfaits. Nous nous dirigeons alors vers la grande ville du sacrifice ; et, après avoir arrosé de nos larmes la grotte de Gethsémani, nous nous souvenons des outrages du Prétoire, nous suivons avec douleur la voie d'amertume où a marché la victime chargée du poids énorme de nos propres fautes ; enfin, nous allons nous prosterner dans la poussière sur les hauteurs du Golgotha, pour ne plus quitter jamais ces lieux élevés où se sont comme groupés et condensés tous les mystères, ces lieux où le Rédempteur nous a ouvert, par son dernier soupir, les portes du salut éternel.

Ainsi donc l'amour et la vénération pour les sanctuaires de la religion est un sentiment si inhérent au cœur chrétien, que nous ne pourrions nous en dépouiller sans abjurer nos croyances.

Et maintenant, les grandes persécutions que le christianisme a essuyées à son origine, ont-elles pu faire oublier les saints lieux ? Ceux que l'on désigne aujourd'hui

comme tels, sont-ils bien les mêmes où s'opérèrent les grands faits qu'ils nous représentent? N'a-t-on jamais perdu le souvenir de leur situation, au milieu de difficultés comme celles qu'ont suscitées les portes de l'enfer contre l'Église de Jésus-Christ? Sans doute le temps et d'horribles persécutions ont produit leur effet; ils ont effacé tout à fait ou du moins peuvent paraître avoir effacé les traces du passage du Sauveur dans certains endroits qu'il a sanctifiés par sa présence; mais les principaux vestiges ne sont couverts d'aucune obscurité; leur authenticité est aussi claire que le jour, et le scepticisme le plus raffiné ne saurait, par ses objections, que faire une vaine montre de la plus profonde ignorance.

Les lieux où se sont accomplis les principaux faits de la passion et de la mort de Jésus étaient bien connus des apôtres, ainsi que des autres disciples. Il devait y avoir d'ailleurs, à cette époque, peu de personnes à Jérusalem, qui, à cause de la grande réputation du fils de Marie, et du bruit que firent sa condamnation à mort et son crucifiement sur le Calvaire, ne fussent pas à même de signaler les différents points où s'étaient passées des scènes si tragiques; que si les Juifs n'avaient point intérêt à en conserver la mémoire, les disciples étaient déjà assez nombreux, et leur foi était trop affermie pour qu'ils cessassent de les considérer comme ayant droit à un respect tout particulier, et de chercher à en transmettre la connaissance.

Pas plus de quarante jours ne s'étaient écoulés depuis la résurrection du Seigneur, quand eut lieu son ascension glorieuse. Tous les apôtres et disciples sortirent ensemble du cénacle, tous gravirent le mont des Oliviers et là furent témoins de ce merveilleux départ de leur maître. Neuf jours après, le Saint-Esprit descend sur eux; à l'instant la prédication de l'Évangile commence dans Jérusalem, et le prince des apôtres convertit huit mille Juifs par

ses premiers discours. C'est dire que cinquante-trois jours après la passion du Rédempteur, il y avait déjà dans le sein de la ville déicide elle-même des milliers de chrétiens pour qui la connaissance et la vénération des lieux qui offraient des souvenirs de Jésus-Christ, devaient nécessairement être le premier besoin du cœur, le signe distinctif de la croyance. Et l'on conçoit parfaitement que, malgré la haine et la persécution dont ils étaient l'objet de la part de ceux qui se moquaient de la *bonne nouvelle*, les fidèles pussent satisfaire pleinement leur dévotion et aller méditer sur le théâtre même des événements, et cela, non-seulement parce que ces événements étaient tout récents et trop présents à leur imagination pour ne pas exciter tout leur zèle, mais encore à cause de la facilité que ne pouvait manquer de leur en donner la situation même des saints monuments. Le mont des Oliviers, d'où le Seigneur s'était élevé au ciel, et le jardin de Gethsémani, où il souffrit cette effroyable agonie qui précéda son arrestation, étaient hors de la ville, du côté de l'orient. Le mont Calvaire où il avait été crucifié et enseveli, se trouvait également hors de l'enceinte de Jérusalem, du côté du couchant. Dans la ville même, la demeure ordinaire des apôtres, qu'on peut appeler la première église du christianisme, était le cénacle, cette maison d'un ami du Seigneur, où Jésus-Christ célébra la Pâque la veille de sa Passion et institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie; où il apparut au milieu de ses disciples après sa résurrection; où il les rassembla de nouveau la veille de sa glorieuse ascension; et où ils restèrent ensuite réunis avec la sainte Vierge et les autres saintes femmes jusqu'à la descente du Saint-Esprit. De sorte que, loin qu'il y eût des motifs qui empêchassent absolument les premiers chrétiens de vénérer les lieux sanctifiés par le Rédempteur, il y en avait au contraire qui leur permettaient de les visiter aussi facilement que fréquemment.

Nous compléterons ces observations en en faisant encore

une autre qu'on ne saurait perdre de vue. Que les premiers chrétiens, embrasés du feu d'une foi si vive qu'elle les transforma sur-le-champ en autant de martyrs, aient laissé de considérer la connaissance préalable des lieux auxquels se rattachaient les souvenirs du Sauveur, comme un élément indispensable de leur instruction religieuse; que, dans leur ardent amour pour celui qui étant l'innocence même avait pris sur lui le lourd fardeau de nos fautes pour expier en notre nom le péché et nous ouvrir les portes fermées du paradis céleste, se soient abstenus d'aimer les lieux témoins de cet immense bienfait; qu'ayant l'esprit si profondément pénétré, transporté du souvenir de ce drame sanglant auquel ils venaient d'assister, ils aient négligé de visiter les lieux où il s'était passé, de les explorer avec une tendre sollicitude, de les montrer aux nouveaux convertis, enfin de travailler à en transmettre la mémoire de famille en famille, d'âge en âge, pour en éterniser l'amour et la vénération; que les premiers chrétiens n'aient pas songé à faire tout cela, c'est une chose aussi impossible à concevoir que de concevoir que le feu ne brûle pas, que l'air ne sèche pas, que l'eau ne mouille pas. (1)

Les croyants étaient déjà si nombreux à Jérusalem, qu'en l'an 35, c'est-à-dire en la deuxième année de la prédication de l'Evangile, saint Jacques le mineur en fut nommé évêque. Les vertus de ce premier pasteur de la ville sainte étaient si notoires, que les Juifs eux-mêmes le tenaient en grand respect et le surnommaient *le juste.* Après que les principaux pharisiens furent parvenus à lui faire donner la mort en le précipitant du haut du temple,

(1) « Dix-huit siècles qui nous indiquent aux mêmes lieux les mêmes faits et les mêmes noms, dit éloquemment Châteaubriant (*Itinéraire, introduction, 11e mémoire*) ne peuvent tromper. »

Gibbon dit, de son côté, et ce témoignage n'est pas suspect : « les chrétiens fixèrent par une tradition non douteuse, la scène de chaque événement mémorable (Tome IV, page 101). »

afin d'arrêter l'effet que produisaient parmi le peuple ses vertus et ses publics témoignages en faveur de la divinité de Jésus-Christ crucifié, il eut pour successeur son frère Siméon, qui abandonna Jérusalem avec un grand nombre de chrétiens, à cause de la rébellion des Juifs, et alla se fixer à Pella, jusqu'à ce que la guerre se fût terminée par la prise et la ruine de la ville par Titus.

Si les grands progrès que le christianisme commença immédiatement à faire au sein même de Jérusalem ne purent manquer de donner à la connaissance des saints lieux un caractère spécial d'exactitude et de précision, et si tout à la fois cette connaissance était extrêmement facile à acquérir, soit à cause de la publicité et de l'importance des faits, soit à cause de la situation de ces mêmes lieux, elle ne put assurément s'effacer de l'esprit des chrétiens dans le peu de temps qu'ils durent rester hors de Jérusalem, pendant que les prophéties du Seigneur s'accomplissaient sur elle. Ils furent effectivement les premiers qui portèrent leurs regards vers la ville pour faire revenir la vie parmi ses décombres, et s'il eût été difficile à ceux qui ne l'avaient point vue auparavant, de se former, au milieu de tant de ruines, une opinion exacte de ce qu'avaient dû être ses rues, ses places, ses palais, cette difficulté ne devait point être insurmontable pour ceux qui l'avaient habitée de longues années, et en avaient nécessairement tous les détails gravés dans leur mémoire. D'ailleurs, les monts des Oliviers et du Calvaire, situés hors des murs de la ville, n'ayant pu souffrir beaucoup, ne pouvaient manquer d'être parfaitement reconnus à la première vue. (1)

(1) Il y avait d'ailleurs des traces visibles, des signes extérieurs, des caractères physiques, qui facilitaient singulièrement aux chrétiens la vérification des lieux saints. Aujourd'hui même nous en retrouvons plusieurs, dont l'authenticité n'est pas douteuse : bornons-nous à indiquer la grande fente qui divise le rocher du Golgotha, et que l'on ne peut expliquer naturellement. (*Note du traducteur.*)

L'évêque Siméon fut martyrisé au temps de l'empereur Trajan, et après lui, le siége de Jérusalem fut successivement occupé par treize évêques, tous d'origine juive, lesquels furent : Juste, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Mathias, Philippe, Sénèque, Juste II, Lévi, Ephre, Joseph et Judas. Tous ces évêques qui gouvernèrent l'église de Jérusalem jusqu'aux temps d'Adrien, furent, avec les nombreux chrétiens qui peuplaient la ville, le canal par lequel se transmettait la tradition des saints lieux. Ils apportaient dans leur témoignage cette exactitude et cette certitude de gens qui se trouvaient toujours sur le théâtre des événements, et qui allaient jusqu'à l'arroser de leur sang pour attester le mystère qu'ils y avaient vu s'accomplir.

Lors du rétablissement de Jérusalem par Adrien avec la configuration que nous avons indiquée, on réitéra pour les Juifs la prohibition d'y résider, mais on ne l'étendit pas aux chrétiens. Il est vrai toutefois qu'on persécutait ceux qui habitaient la nouvelle Elia, parce qu'on les croyait juifs, et la plupart en effet étaient hébreux de nation, mais il n'y avait pas à Jérusalem que des chrétiens d'origine juive, et à cette époque, un grand nombre de païens ou de gentils avaient déjà embrassé la foi de Jésus-Christ. Cela est si positif que dès lors les gentils ont dans la cité sainte une église qui compte pour évêques Marc, Cassien, Publius, Maxime, Julien, Caïus, Symmaque, Caïus II, Julien II, Capiton, Valens, Dolichius, Narcisse, Dius, Germanion, Gordius, Alexandre, Mazabane, Hyménée, Zabdas, Hermon et Macaire, ce dernier, au temps de la conversion de l'empereur Constantin. Mais Adrien prit une autre mesure qui vint confirmer encore les traditions chrétiennes. Après avoir achevé la construction du temple de Jupiter sur l'emplacement de l'ancien et fameux temple de Jérusalem, il profana le lieu du sépulcre de Jésus-Christ, en y bâtissant un second temple à Jupiter, le monticule du Calvaire par

l'érection d'un temple à Vénus (1), et dans le sanctuaire de l'étable de Bethléem, il en fit élever un autre à Adonis. Que les chrétiens durent souffrir, en voyant les lieux les plus saints de la terre destinés aux sacrifices les plus impurs et aux fêtes les plus immondes du culte idolâtrique ! Mais si les chrétiens ne pouvaient point alors consacrer ces lieux au culte de la véritable religion, en compensation, le paganisme signalait par ses infâmes images le théâtre des grands événements dont ils adoraient le héros. C'est ainsi qu'il arrivait qu'au moment où le monde païen se moquait, à cette triste époque, de la *folie de la croix*, les statues de ses idoles ne servaient qu'à faire mieux connaître et à garder, pour ainsi dire, les sanctuaires du crucifié ; et au témoignage de la tradition chrétienne indiquant la situation des lieux saints vint se joindre celui de ses ennemis eux-mêmes, pour que rien ne fût caché au jour où *la folie de la croix* s'élèverait au-dessus de la sagesse du monde. Ce jour arriva enfin avec celui de la conversion du grand Constantin.

(1) A Vénus et non pas à Minerve !... Que cette circonstance indique bien les motifs secrets et la nature de la guerre que le monde *civilisé* déclarait à la doctrine de Jésus-Christ ! Puisqu'on la taxait de *folie*, n'était-ce pas à Minerve, à la déesse de la *sagesse*, qu'il eût été *logique* de dresser les autels qu'on voulait ériger sur le tombeau de l'*auteur de la folie de la croix?..* Ah ! c'est qu'alors comme aujourd'hui, parmi les adversaires de la pure et divine morale du christianisme, il faut compter plus d'*adorateurs de Vénus* que d'*admirateurs de Minerve*. On ne voulait point laisser encourir à la chair cette *déchéance*, dont le Saint-Simonisme et le Fouriérisme ont travaillé vainement à la relever. (*Note du traducteur*.)

SIXIÈME PARTIE.

HISTOIRE DE LA TERRE SAINTE DEPUIS CONSTANTIN JUSQU'A L'ÉPOQUE DES CROISADES.

Il est juste qu'après avoir traversé une période pleine de douleurs, nous voyions paraître à l'horizon, comme un présage de paix et de prospérité, l'arc-en-ciel, dont l'aspect dilate nos cœurs. A l'affreux tableau que nous présente un peuple coupable, qui expie cruellement son crime, et dont les débris dispersés parmi toutes les nations de la terre vont accuser en tous lieux l'accomplissement des prédictions divines, succède enfin le grand et ravissant spectacle du triomphe du christianisme. Près de trois siècles avaient passé depuis que les humbles pêcheurs de la Judée avaient commencé leur prédication. Pendant tout ce temps, l'Évangile avait rencontré de la part de l'erreur cette fatale résistance que l'orgueil humain oppose toujours à la vérité. Annoncé par de pauvres misérables, il avait été un objet de mépris et de risée pour les sages et les riches du monde, mais le paganisme ne s'en sentait pas moins atteint par les rayons de lumière que le soleil de la nouvelle doctrine faisait pénétrer dans les esprits, et c'est pour se défendre qu'il se mit à employer contre les chrétiens, comme une infernale machine, les tortures et les suppli-

ces d'une persécution inouïe. Quelques intervalles de répit ne servirent qu'à faire recommencer les persécutions avec une nouvelle fureur, mais cette recrudescence n'empêchait pas les bourreaux de trouver chaque jour devant eux un plus grand nombre de victimes ; car la vue des martyrs multipliait les héros de la foi. La foi luttait seule dans cette guerre acharnée de l'erreur contre la vérité. Le christianisme n'avait point d'autres armes ; plein de douceur lorsqu'il prêchait la doctrine du salut éternel, il ne révélait son énergie et sa vigueur que pour confesser Jésus-Christ sous les haches sanglantes, au milieu des bûchers ardents, ou au rugissement effroyable des bêtes féroces. Lorsque la vérité eut passé au creuset de ces rudes épreuves, la doctrine de l'Évangile parvint à s'insinuer et à se propager dans toutes les classes de la société; la fausse sagesse de l'homme dut reculer en sa présence et ne put soutenir sur leur base vermoulue les autels qu'il avait érigés à d'impures idoles.

Lorsque déjà le christianisme avait rempli le monde de ses merveilles, une croix resplendissante se montra dans le ciel aux regards de Constantin et de son armée, et l'on y lisait ces mots en brillants caractères : « *in hoc signo vinces; tu vaincras par ce signe.* » L'empereur triompha du tyran Maxence en déployant l'étendard du Labarum, et instruit dans les mystères de la foi par le grand Osius, évêque de Cordoue, il fit de la religion chrétienne la religion de l'empire (1). C'est à la fin de l'an 312, que, du trône des Césars, qui avaient d'abord fulminé tant de décrets de persécution contre les chrétiens, descendirent ces paroles augustes, qui donnèrent la paix à l'Église :

« Nous, Constantin Auguste et Licinius Auguste, heureusement réunis à Milan, et nous occupant de tout ce qui

(1) M. Albert de Broglie a traité ce grand sujet avec un talent bien remarquable, dans l'ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre : *L'Église et l'Empire romain au IVe siècle.* (*Note du traducteur.*)

intéresse la sécurité et l'utilité publique, avons cru qu'une de nos principales obligations était de régler ce qui concerne le culte dû à la Divinité, et de laisser aux chrétiens, comme à tous nos autres sujets, la pleine faculté de suivre leur religion, pour que la bénédiction du Ciel se répande sur Nous et sur tout l'Empire. Nous avons pensé qu'il était conforme à la sagesse et à la raison de ne refuser à personne la liberté de professer soit la religion chrétienne, soit toute autre qu'il jugerait mieux lui convenir, afin que cette souveraine Divinité, à laquelle Nous rendons un hommage volontaire, continue de Nous accorder sa protection et sa faveur. »

Puis s'adressant aux magistrats auxquels était destiné ce mémorable édit, les empereurs leur disaient :

« Sachez que nonobstant tout autre ordre quelconque que vous ayez pu recevoir contraire à celui-ci, notre volonté est maintenant d'ordonner purement et simplement que tous ceux qui seraient portés à professer la religion chrétienne, puissent le faire sans être pour ce motif molestés ni inquiétés en aucune manière ; de quoi Nous vous avertissons. Vous saurez pareillement que, pour la paix et la tranquillité de notre règne, Nous entendons que la liberté accordée aux chrétiens soit commune à tous nos autres sujets, en sorte que personne ne soit gêné dans son culte. A l'égard des chrétiens, Nous voulons encore que si quelqu'un a acheté de Nous ou de qui que ce soit, les locaux autrefois destinés à leurs assemblées, et relativement auxquels vous avez reçu en autre temps divers ordres contraires, il les leur restitue sans délai ni difficulté aucune, sans pouvoir même en réclamer la valeur. Ceux aussi auxquels nos prédécesseurs pourraient en avoir fait don, les rendront pareillement aux chrétiens sans remise, et tous acquéreurs comme tous donateurs s'adresseront aux lieutenants du préfet du prétoire pour recevoir de sa main l'indemnité que notre bonté

voudra leur accorder. C'est pourquoi vous ferez en sorte que la société des chrétiens rentre en possession de ces locaux, et étant notoire qu'ils possédaient encore d'autres biens appartenant à leur communauté, c'est-à-dire aux églises et non aux particuliers, vous ferez restituer tous ces biens à ces communautés ou congrégations sans la moindre opposition ni difficulté, réservant à ceux qui les rendront, sans en recouvrer la valeur, le droit de recourir à Nous, pour obtenir quelque dédommagement. Et pour tout ce que Nous avons ordonné, Nous voulons que vous fassiez usage de toute l'autorité de vos fonctions, et de la manière la plus prompte et la plus efficace, afin que la bonté de Dieu, dont Nous avons déjà expérimenté les bienfaits en tant d'occasions importantes, ne cesse de Nous combler de prospérités, aussi bien que tous nos peuples. Et pour que cet édit parvienne à la connaissance de tous, vous le ferez afficher dans les lieux publics, afin que personne ne puisse arguer de son ignorance. »

L'édit de Constantin opéra une révolution morale la plus féconde en effets réparateurs. Tout changea d'aspect dans la Judée, comme tout en changea dans les régions de l'orient et de l'occident. Séparés jusque là de la société politique, considérés dans le monde comme des parias qui ne méritaient que le mépris et la réprobation, les chrétiens virent s'ouvrir devant eux les portes de la vie publique, et commencèrent à jouir des droits communs aux autres hommes. Ils sortirent de la servitude et des prisons, et la célébration des saints mystères cessant d'être un crime, ils purent les célébrer publiquement, et déployer à la face de l'univers le signe de la rédemption qui l'avait sauvé.

Les saints lieux, que les chrétiens n'avaient jamais perdus de vue et que profanaient les autels des idoles, attirèrent aussitôt l'attention de l'empereur, qui, en les restituant au culte et à la vénération des fidèles, voulut

les entourer de la splendeur dont ils étaient dignes. Sa mère, l'impératrice sainte Hélène, était la première à seconder et à exécuter ses pieux desseins, et lorsqu'il s'agit de construire un temple sur le tombeau même du Sauveur, elle se rendit en personne dans la terre sainte, afin de délivrer elle-même ces vénérables monuments, et de les purifier des souillures des idoles.

Le mont Calvaire se trouvait alors compris, comme nous l'avons dit, dans l'enceinte de la ville, depuis qu'Adrien en avait fait relever les murs. On y avait amoncelé des tas de décombres pour niveler le terrain, quand on y plaça les statues de Vénus et de Jupiter; mais aussitôt que tous ces édifices païens eurent été démolis, on entreprit le déblai avec tant d'ardeur et de persévérance que, non-seulement on retrouva le tombeau, mais encore qu'on découvrit trois croix et plusieurs divers instruments de la Passion. Pour surmonter alors la difficulté que présentait le discernement de la croix du Sauveur, l'évêque de Jérusalem, qui se trouvait être saint Macaire, décida que les trois croix seraient portées chez une femme qui depuis très-longtemps souffrait d'un mal incurable. L'impératrice voulut assister à la cérémonie, et tous les fidèles présents supplièrent le Seigneur de daigner faire connaître par une guérison miraculeuse quelle était la croix sur laquelle avait expiré son divin fils, pendant qu'on les appliquait successivement sur la malade. C'est seulement au contact de la troisième qu'elle se sentit complètement guérie : c'est encore au contact de la même croix qu'un mort ressuscita. Dès lors on ne put plus douter que le Seigneur n'eût accordé à la pieuse mère de l'empereur la découverte du trésor qu'elle cherchait avec tant de zèle. Sainte Hélène s'empressa d'envoyer une partie de la croix à son fils, et garda l'autre pour la déposer dans le temple qu'elle fit bientôt élever. (1)

(1) Ce n'est point ici le lieu de faire l'histoire du bois sacré de la Croix. Mais qu'il nous soit permis de faire remarquer, en passant, *la divisibilité* et *l'incor-*

Il fallut travailler six ans pour achever le monument, et la dédicace de l'église *de la Résurrection* eut lieu en 335, en présence d'un grand nombre d'évêques et d'une multitude de chrétiens. Le célèbre historien Eusèbe fut témoin oculaire de cette solennité religieuse si imposante et si extraordinaire, et il nous a laissé la description de la magnificence de la nouvelle basilique, que les Perses devaient malheureusement détruire trois cents ans plus tard. «Voici la description, dit Henrion, dans son *Histoire de l'Eglise*, que les anciens nous ont transmise de cette église, érigée sous le titre de la Résurrection auprès du Saint-Sépulcre, auquel fut habilement adapté tout le plan de l'édifice. La grotte du sépulcre était revêtue en dehors (1) de colonnes d'un travail exquis, et de toutes sortes d'ornements les plus précieux. De ce portique, on entrait dans une vaste cour ou place, pavée de marbre, bordée de trois côtés d'une longue galerie, et terminée au levant par le temple, encore plus admirable, tant pour sa grandeur et la justesse de ses proportions, que pour la richesse de ses décorations. On sentait au premier aspect que la puissance romaine ne s'était pas en vain proposé de construire le plus digne monument qu'on pût voir en ce genre. L'intérieur du temple était incrusté, dans son immense étendue, du marbre le plus rare et le plus varié; le dehors, bâti de pierres si polies et si bien jointes, que la correction du travail causait encore plus d'admiration que la recherche des matériaux; et la voûte couverte d'un lambris en sculpture, tout doré, et d'un

ruptibilité de ces parcelles précieuses, de ces reliques inestimables de la croix sur laquelle le divin Sauveur a consommé son sacrifice. On en trouve non-seulement dans les églises, mais entre les mains d'un grand nombre de fidèles qui y tiennent avec raison, comme au trésor le plus sacré. Il me semble que ce serait une pensée pieuse et aisément réalisable que de faire l'*inventaire* exact de toutes les parcelles du bois de la Croix disséminées dans le monde chrétien. (*Note du traducteur.*)

(1) C'est sans doute par une erreur typographique que le texte espagnol porte *en dedans*. (*Note du traducteur.*)

éclat éblouissant. Les bas côtés formaient deux galeries à double étage, dont les voûtes ou plafonds étaient également enrichis d'or. Trois portes, d'une élévation majestueuse, s'ouvraient sur la cour. En face, quand on entrait, ou au chef de tout l'édifice, on apercevait une colonnade en demi cercle, comprenant douze colonnes, dont chacune portait l'un des apôtres, et dont les chapiteaux étaient ornés de grandes coupes d'argent. C'était là ce qui formait le sanctuaire, au milieu duquel se trouvait l'autel. A l'autre extrémité de tous ces bâtiments, en deçà de la cour et des portiques, il y avait une avant-cour formée par deux galeries, une de chaque côté. On y entrait par une première porte, qui donnait sur la place publique où se tenait le marché. De là les regards se portant, à travers un lointain si décoré, jusque dans la profondeur du lieu saint, personne ne passait, surtout les premières fois, sans éprouver un saisissement religieux qui approchait du ravissement. » (1)

Dès ce moment, Jérusalem commença à être une ville nouvelle, qu'on voulût la considérer soit sous son aspect matériel, à cause des nouveaux monuments qui l'embellirent, soit sous son aspect moral, par suite du développement du culte de la religion et de la grande affluence des chrétiens. Elle recouvra aussi son ancien nom, et celui d'Elia, que lui avait donné l'empereur Adrien, fut supprimé.

L'érection d'autres sanctuaires suivit bientôt celle du Saint-Sépulcre. Au haut du mont des Oliviers, on construisit une église en mémoire de l'Ascension ; une autre à Bethléem, à l'endroit qu'avait occupé l'étable ; une autre à Nazareth, sur l'aire de la maison dans laquelle demeurait la Vierge, quand s'opéra en elle le mystère de l'incarnation du Verbe divin : enfin les chrétiens purent désor-

(1) Tome Ier, liv. VII.

mais dans toute la Judée suivre le plus doux mouvement de leur cœur, en bâtissant des sanctuaires dans toutes les localités où quelque chose rappelait le passage du Sauveur du monde.

Toutefois l'Eglise, dont la destinée est de vivre en lutte continuelle avec l'erreur, et dont les enfants étaient appelés à souffrir des épreuves constantes de leur foi, fut de nouveau en butte à la haine et aux persécutions, de 361 à 363, pendant les deux années que l'apostat Julien occupa le trône impérial. Ce prince de funeste mémoire plongea son intelligence dans les ténèbres de la philosophie humaine, et après que son orgueil de sophiste l'eut porté à abjurer le christianisme, il ne tarda point à s'enfoncer dans la fange des superstitions les plus ridicules, et à se livrer aux extravagances les plus absurdes du polythéisme. Il commença par rétablir le culte des idoles et par favoriser tout ce qui pouvait tourner au préjudice de ses anciens coreligionnaires ; de sorte qu'à l'ombre de la protection du souverain, les adorateurs de Vénus et de Jupiter se mirent à tourmenter les chrétiens, à relever les autels renversés et même à s'emparer des édifices que l'empereur Constantin avait, dans son zèle religieux, consacrés au culte du vrai Dieu. Il est certain que l'idolâtrie avait tellement perdu de son antique empire qu'une grande partie de ceux-là même qui n'étaient pas chrétiens, étaient convaincus de sa ridiculité ; mais Julien réveilla, à force d'extravagances, la fureur amortie de la plèbe ignorante, et atteignit son but qui était de susciter de toutes parts des obstacles à tout ce qui portait le sceau de celui qu'il appelait, dans son horrible apostasie, *le fils du charpentier*. Si d'ailleurs, dans le principe, Julien s'abstint d'imiter, par une persécution implacable, les cruels empereurs qui, avant la conversion de Constantin, s'étaient baignés dans le sang des chrétiens, peu à peu il laissa de côté les ménagements et autorisa des désordres, des outrages, des dénis de justice, qui tiennent une

grande place dans la triste histoire des iniquités humaines. Beaucoup de monuments érigés par les chrétiens en Judée furent détruits ; de monstrueuses profanations furent commises contre les objets les plus saints ; et il y eut un grand nombre de fidèles dans l'affreux martyre desquels l'impiété et la tyrannie ne craignirent point d'offrir le hideux spectacle des raffinements les plus barbares de vengeance et d'impudicité.

Pour donner une idée du degré auquel fut poussée la licence de la populace païenne, excitée par un apostat qui tolérait et autorisait tout ce qui tendait à outrager les chrétiens, il nous suffira de citer ce qui se passa à Héliopolis, attentat à peine croyable, si l'histoire n'en apportait des preuves si incontestables. La ville d'Héliopolis, près du mont Liban, avait, dès l'antiquité la plus reculée, rendu un culte particulier à la déesse Vénus. En conséquence, plus honorables et plus vertueuses y étaient réputées les femmes qui se livraient publiquement aux actes du plus honteux cynisme. Ces excès furent réprimés à partir de Constantin, et la ville commença à compter dans son sein beaucoup de familles chrétiennes, chez lesquelles la chasteté était envisagée avec le saint respect qu'inspire notre religion. Mais le mal reparut au temps de Julien, d'autant plus violent qu'il avait été plus comprimé, et cette fois les habitants ne se contentèrent pas d'étaler impudemment leur propre ignominie, ils voulurent souiller les chrétiens de leur lèpre impure. A cet effet, ils se saisirent des vierges qui professaient le christianisme, et après les avoir exposées toutes nues en public, pour leur faire souffrir tous les outrages et toutes les insultes de la plus sale lie du peuple, ils les éventrèrent, et firent manger de l'orge aux pourceaux dans les entrailles ouvertes de ces vierges.

Mais le fait le plus notable que présenta le règne heureusement court de Julien l'apostat, ce fut la tentative

des Juifs pour réédifier le temple. L'apostat n'aimait point les Juifs, mais il détestait davantage les chrétiens, et à la condition de pouvoir vexer ceux-ci, il n'hésita point à favoriser ceux-là. Plein d'une seule idée, et croyant dans son niais orgueil de sophiste qu'il pourrait démentir les prophéties qui avaient annoncé comme à jamais irréparable la ruine du temple, et qu'il n'en resterait point pierre sur pierre, il leva la défense faite aux Juifs d'habiter Jérusalem et leur promit de rebâtir le temple. C'est pourquoi il réunit les ouvriers les plus habiles et envoya à leur suite toute une armée de travailleurs, chargeant de la direction de l'entreprise Alipius, qui était un de ses officiers les plus affidés.

Les Juifs, si nous pouvons nous exprimer ainsi, accouraient par troupes à Jérusalem de toutes les parties du monde, ivres de joie à la nouvelle de la reconstruction du temple, et s'imaginaient, dans leur aveugle illusion, que l'heure du rétablissement du royaume d'Israël était arrivée. Ils commencèrent aussitôt les travaux par arracher les matériaux qui restaient de l'ancien temple et par creuser les fondations du nouveau ; et tel était l'enthousiasme de ce peuple réprouvé, déjà ébloui par la perspective de l'avenir qu'il croyait entrevoir, que tous les Juifs apportaient leurs richesses pour contribuer aux frais de bâtisse, et que les femmes elles-mêmes, parées de leurs plus beaux habits, s'empressaient d'enlever les décombres. La frénésie alla si loin, que les juifs riches firent fabriquer des pelles et des paniers d'argent, pour les employer, eux et leurs femmes, en travaillant. Au milieu de cette folle agitation et de tout ce mouvement, les chrétiens étaient en butte à leurs plaisanteries et à leurs sarcasmes ; mais ceux-ci, fermes dans leurs croyances, attendaient tranquillement une preuve visible de l'impuissance humaine contre les décrets de la Divinité.

« On détruisit facilement ce qui restait de l'ancien

temple, dit l'historien que nous avons cité un peu plus haut, jusqu'à n'y pas laisser pierre sur pierre, selon la lettre des Ecritures ; on creusa avec la même facilité les fondations du nouveau. Mais sitôt qu'on eut posé les premières pierres, il survint un horrible tremblement de terre qui les vomit de son sein, et les jeta à une grande distance. On vit s'écrouler la plupart des bâtiments du voisinage, entre autres les galeries où se retiraient les juifs destinés au travail. Tous ceux qui s'y trouvaient furent écrasés, ou du moins estropiés. Des tourbillons de vent emportèrent le sable, la chaux et tous les autres matériaux, dont on avait fait des amas immenses. Mais ce qu'il y eut de plus terrible comme de plus divin, c'est que des globes de feu, sortant de l'édifice et roulant de tous côtés avec une rapidité effroyable, renversèrent les ouvriers, les entraînèrent avec eux, les consumèrent jusqu'aux os, ou les réduisirent entièrement en cendres. Tout l'atelier, en quelques moments, demeura désert. La flamme alla trouver, et sembla dévorer avec avidité les marteaux, les pioches, les ciseaux et tous les instruments qui étaient en réserve dans un bâtiment écarté. Un torrent de feu, serpentant par le milieu de la place, et jaillissant çà et là en mille rayons étincelants, brûla ou étouffa les Juifs, qu'il discernait avec une sorte d'intelligence. Ce terrible phénomène se réitéra plusieurs fois en plein jour. La nuit, chaque juif aperçut sur ses vêtements des croix si bien empreintes, qu'on ne pouvait les effacer, quelque effort que l'on fît. Il parut aussi dans les airs, depuis le Calvaire jusqu'à la montagne des Oliviers, une croix étincelante de lumière. Les obstinés enfants de Jacob ne laissèrent pas que de retourner au travail, à diverses reprises ; ils se rassuraient les uns les autres ; ils voulaient à toute force tirer parti de la faveur du prince apostat. Toujours ils furent repoussés d'une manière également fatale et miraculeuse ; en sorte que plusieurs d'entre eux, et un nombre encore plus grand d'idolâtres,

confessèrent avec éclat la divinité de Jésus-Christ, et demandèrent le baptême.» (1)

» Non-seulement, ajoute le même écrivain (*loco cit.*), tous les historiens ecclésiastiques, de quelque parti qu'ils soient, catholiques, Ariens, Novatiens, mais les païens même, tels qu'Ammien Marcellin, tout admirateur qu'il se montre de Julien l'apostat, rapportent unanimement ce prodige. Saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Jean Chrysostôme l'ont relevé publiquement, peu d'années après l'événement, en présence d'une multitude d'auditeurs à qui ils le rappelaient, comme à des témoins oculaires. Saint Chrysostôme, en particulier, ajoute que, de son temps, on voyait encore tout ouvertes les fondations creusées par les Juifs, et que cette ébauche était pour tous les spectateurs une preuve sans réplique de ce que l'impiété avait tenté et n'avait pu consommer. »

Tandis que les Juifs, insensibles à ce prodige, mais découragés, sortaient de la ville sainte et se dispersaient de nouveau en tous pays, et tandis que le bruit de cet événement remplissait le monde et consolidait l'établissement du christianisme, la Judée était la contrée de la terre vers laquelle tournaient les yeux tous les fidèles, pour qui les vestiges du divin crucifié étaient autant de monuments d'un prix inestimable, dont la vue offrait à leur imagination des charmes indicibles. Les pèlerinages à Jérusalem commencèrent dès lors à devenir plus fréquents, et comme malheureusement l'infirmité humaine abuse facilement des meilleures pensées, et que trop souvent elle choisit le chemin du mal pour aller à la recherche du bien, elle poussa l'exagération jusqu'à finir par croire indispensable la visite des saints lieux et par s'imaginer qu'après un semblable pèlerinage tout était fait pour obtenir la vie bienheureuse. Il s'ensuivit que les voyages en terre sainte devinrent une cause de

(1) Henrion, *Histoire générale de l'Eglise*, tome Ier, liv. IX.

scandale, et que la morale et la religion eurent assez à souffrir de ces mêmes gens qui se tenaient quittes de tout le reste, pourvu qu'ils pussent s'agenouiller sur le saint sépulcre.

Saint Grégoire, évêque de Nysse, qui avait eu besoin d'aller à Jérusalem pour s'occuper de la réforme des églises d'Arabie, et fut témoin des graves abus qui résultaient des pèlerinages, ne put se contenir à la vue du mal, et à peine retourné dans son diocèse, il usa, pour l'extirper, de tout l'ascendant de son autorité et de son éloquence. Après avoir flétri les vices qui accompagnaient ces excursions en terre sainte, il disait que les livres saints ne rangent nulle part au nombre des bonnes œuvres la visite de Jérusalem, tandis qu'ils exigent partout des mœurs graves et pures. « Avant de visiter les saints lieux, ajoutait-il dans une lettre adressée à un prêtre de Cappadoce, je croyais en Jésus-Christ, et mon pèlerinage n'a ni augmenté ni diminué ma foi. Je savais, avant d'avoir vu Bethléem, que le Fils de Dieu s'était fait homme dans le sein d'une vierge ; je croyais à sa résurrection, avant d'avoir visité son tombeau, et j'avais confessé sa glorieuse ascension, avant d'avoir salué le mont des Oliviers. Nous ne nous rapprochons pas de Dieu, parce que nous nous déplaçons; mais le Seigneur viendra à nous, quelque part que nous nous trouvions, s'il juge que notre ame s'est dignement préparée à le recevoir. Que si, au contraire, notre esprit est plein d'iniquités et de mauvaises pensées, nous aurons beau nous rendre sur le Golgotha, ou sur le mont des Oliviers, ou près du saint sépulcre, nous serons toujours aussi loin de Jésus-Christ que les hommes qui n'ont jamais connu les principes de la foi. » (1)

(1) Hélas! l'exemple du grand poète dont nous pleurons toujours la chute, ne le prouve que trop... C'est pour ainsi dire dans son pèlerinage en terre sainte que Lamartine a laissé la foi s'éteindre dans son cœur. Mais l'homme a-t-il donc perdu la foi autant que l'écrivain? On pourrait espérer que non; le

Il est nécessaire de bien comprendre les paroles du saint évêque pour ne pas leur prêter un sens qu'elles sont bien loin d'avoir. Effectivement, la puissance et la grâce divines ne se trouvent point renfermées dans un endroit déterminé de la terre. Elle appartient tout entière au Seigneur, et toutes les adorations que lui sont rendues en esprit et en vérité sont agréables à ses yeux, à Garizim comme à Jérusalem, parce que le palais des cieux s'ouvre sur tous les pays. Elargir notre ame pour y faire entrer les grandeurs de Dieu, et pratiquer constamment de bonnes œuvres pour élever notre nature par l'imitation de Jésus-Christ, voilà ce qui nous fera participer à la gloire céleste, quand même nous serions confinés dans les régions les plus obscures et les plus ignorées du globe. Rien n'est caché à l'œil de la Providence, et Dieu établit son tabernacle dans l'ame de ceux qui croient en lui et observent ses commandements. Pour servir Dieu, toute la terre est sainte. Regarder donc comme indispensable la visite des saints lieux, puis abandonner la pratique de beaucoup de vertus et s'exposer à toute sorte de dangers et de tentations, qui, loin d'améliorer les mœurs, écartent de plus en plus du sentier du devoir, voilà ce que le pieux évêque blâmait avec tant d'énergie, voilà l'abus qu'il déplorait avec une si amère douleur : car vraiment ni l'on ne sert la cause de la religion, ni l'on n'honore les saints lieux, quand on y fait un pèlerinage, comme on ferait un voyage d'affaires ou de curiosité et de plaisir, s'occupant plus à satisfaire ses goûts et à s'instruire des choses de la terre qu'à affermir son ame dans la foi et à se pénétrer des enseignements de la croix.

journal l'*Illustration* (avril ou mai 1856), en nous donnant la description de la chambre du poète, nous faisait remarquer le Christ appendu au mur, près du lit. — Une *femme* piétiste aussi l'a prouvé. Madame de Gasparin a publié le Journal de son voyage au Levant. Ayons le courage de citer la phrase inepte que lui inspire la vue du saint sépulcre ; dans un langage dont la forme vaut le fonds, elle nous dit : « Nous nous arrêtons devant un bloc de marbre. Deux capucins mettaient là leurs ustensiles ; on a jeté sur le bloc un paquet de bougies, des linges à essuyer, que sais-je?... c'est le tombeau du Christ !... »

(*Note du traducteur.*)

Mais de toutes ces raisons qu'avait saint Grégoire pour s'opposer avec tant d'onction et de véhémence à ces pèlerinages inconsidérés, on ne saurait conclure qu'il voulût affaiblir la vénération due aux saints lieux, ni qu'il condamnât les pèlerinages en eux-mêmes. C'est précisément le zèle religieux dont il était animé qui le portait à désirer que cette vénération fût dégagée de tout alliage impur, que ces pèlerinages conduisissent au ciel et qu'ils n'entraînassent point au relâchement et au désordre. Si aimer, si vénérer les lieux que le rédempteur des hommes arrosa de son sang, est pour l'ame chrétienne un besoin surnaturel qu'elle ne saurait méconnaître, comment le nom seul de ces lieux n'exciterait-il pas en elle, par leur charme divin, des transports indicibles ? Comment un attrait mystérieux ne nous porterait-il pas à aller les contempler de nos propres yeux (1)? Cette inclination est sainte ; ces inspirations secrètes, ces pensées profondes qui nous conduisent à Jérusalem sont une espèce d'instinct divin qui a été et sera encore à l'avenir la cause de grands événements. Quand nous pouvons satisfaire saintement cette inclination sainte, quand ces inspirations et ces pensées aboutissent et correspondent à autant d'actions foncièrement vertueuses, alors le pèlerinage en terre sainte est un bien pour le pèlerin et pour la chrétienté,

(1) « Il y a des noms de villes ou des noms d'hommes qui, lorsqu'on les prononce dans quelque langue que ce soit, éveillent à l'instant même une si grande pensée, un si pieux souvenir, que ceux qui entendent prononcer ce nom, cédant à une puissance surnaturelle et invincible, se sentent tout près de ployer les deux genoux. Jérusalem est un de ces noms saints pour toutes les langues humaines; le nom de Jérusalem est balbutié par les enfants, invoqué par les vieillards, cité par les historiens, chanté par les poëtes, adoré par tous. » (Alexandre Dumas, Isaac Laquedem, introduction, chap. Ier.)

Ces paroles ne suffisent pas pour justifier le *trop* célèbre romancier d'avoir traîné les plus belles pages de l'Evangile dans l'œuvre la plus pitoyable. Si l'intention de l'auteur n'a pas été mauvaise, au moins la forme de l'ouvrage est détestable. Toutefois, après avoir lu madame de Gasparin, on aime à entendre Alexandre Dumas dire simplement : « Dieu accorde à celui qui écrit ces lignes la grâce d'y faire (*au tombeau du Sauveur*) son humble prière avant que de mourir. » (Isaac Laquedem, chap. XX.) (*Note du traducteur.*)

alors les pèlerinages sont la véritable espression de l'amour pour Jésus-Christ et pour sa croix ; alors enfin la visite des lieux saints est réellement une sainte pratique. La terre sainte est un pays absolument comme un autre pour qui ne le regarde pas avec les yeux de la religion. Si nous y allons avec l'esprit du monde, nous ne régénèrerons pas nos idées dans les eaux du Jourdain, et nous n'ensevelirons pas nos misères dans l'église du saint sépulcre, pour ressusciter à une vie plus pure. Il faut qu'une foi vive nous y mène : alors nous serons vivement frappés de la grandeur des souvenirs, et nous pourrons sortir de la léthargie dans laquelle nous sommes plongés ; alors, au moment où l'on nous signalera du doigt les lieux vénérables, et où nous entendrons la voix grave de la religion qui nous dira : « *hic crucifixus est — c'est ici qu'il a été crucifié*, » nous sentirons un frisson de terreur courir dans nos veines à la vue de nos fautes, et l'esprit pénétré de la force des rayons qui ont jailli de la croix, nous briserons les liens qui nous rattachent au monde, nous nous jetterons la face contre terre et nous nous écrierons avec les larmes de la plus profonde reconnaissance : « *Domine, salus et vita ex te* — Seigneur, c'est de vous que viennent le salut et la vie ! » (1)

C'est dans ces dispositions qu'allèrent visiter les lieux saints une infinité de chrétiens, qui, dès le IV[e] et le V[e] siècle, introduisirent la vie ascétique en Palestine, et qui, s'établissant sur différents points, firent de cette contrée une pépinière de saints. Le même esprit éloigna de Rome et conduisit dans une grotte de Bethléem, saint Jérôme, cette étoile de l'Eglise, qui brilla au lieu où l'étoile de l'Orient appela les Mages pour adorer le Messie ; la même foi y entraîna les Paule et les Eustochie, les Mélanie et les Pélagie, qui toutes renoncèrent aux pompes séduc-

(1) Mgr Mislin a fort bien dit dans son ouvrage sur les saints lieux (tome II, chap. XXI.) : « les pèlerinages sont les voyages des pauvres, des malheureux, des chrétiens. (*Note du traducteur.*)

trices de monde, et traversèrent le désert de la vie en pratiquant les vertus les plus héroïques là où le Sauveur les avait enseignées et lui-même pratiquées. (1)

Pendant que la religion produisait en Judée des fruits si abondants, l'empereur Justinien, favorable aux désirs de l'évêque Juvenel (le premier qui prit le titre de patriarche de Jérusalem), rendit à la ville sainte les vases sacrés de l'ancien temple. Portés à Rome lors du triomphe de Titus, ils avaient été pris par les Barbares, quand au Ve siècle ils inondèrent les régions méridionales, et recouvrés par le fameux général Bélisaire. Mais au commencement du VIIe siècle, les guerres que Chosroès II, roi de Perse, entreprit contre l'empire, attirèrent sur le pays toute sorte de dévastations, et les chrétiens, comme leurs monuments religieux, essuyèrent tous les effets de la fureur et de la vengeance de ces idolâtres. Ainsi, Sazarbarza, gendre du roi de Perse et général de ses troupes, s'avança en 615 à la tête d'une grande armée, s'empara de Jérusalem, massacra des milliers de moines, de vierges et de prêtres, détruisit beaucoup d'églises, entre autres la première basilique du saint sépulcre, et réduisit en esclavage un grand nombre de chrétiens, emportant toutes les richesses qui s'offrirent à sa vue. La conduite des juifs qui s'étaient répandus dans la Palestine vint encore aggraver le poids de cette calamité ; car se trouvant assez riches pour satisfaire la cupidité des Perses, ils leur achetèrent quatre-vingt-dix mille des chrétiens qu'ils emmenaient captifs, sans autre but que de leur donner la mort, et d'assouvir ainsi la rage qui les animait contre les disciples de la croix.

Heureusement l'empereur Héraclius, aussi vaillant que zélé pour la religion, remporta d'éclatantes victoires qui

(1) L'impératrice Eudoxie elle-même, épouse de Théodose le jeune, alla finir ses jours en Palestine, au milieu des exercices de la plus fervente dévotion. (*Note du traducteur.*)

arrêtèrent l'impétuosité des Perses. Il conclut, en 628, une paix glorieuse avec Siroès fils et successeur de Chosroès, procura aux captifs le retour dans leur patrie, et recouvra le bois sacré de la croix, qui avait fait partie du butin que le général Sazarbarza avait transporté à Tauris. Le patriarche Modeste avait relevé la basilique du saint sépulcre, avec les secours que lui avait fournis à cet effet Héraclius, qui voulant clore dignement les fêtes par lesquelles en 629, il célébra, dans la ville de Jérusalem, les triomphes que Dieu lui avait accordés sur ses ennemis, chargea ses épaules de la croix reconquise, et gravit ainsi le calvaire au milieu d'un immense concours de peuple accouru pour assister à une si imposante solennité. La fête de l'exaltation de la sainte croix, que l'Eglise célèbre le 14 septembre, est encore un souvenir de ce grand événement.

Mais déjà le jour était bien proche auquel Jérusalem allait commencer à souffrir le joug de ses plus terribles et plus constants ennemis. Il y avait alors, en Arabie, un homme que son fanatique enthousiasme porta à exciter les sentiments les plus violents et à enflammer les passions, dans le but d'opérer une révolution complète en Asie et même dans le monde entier. Cet homme était Mahomet. Il savait que la guerre était une espèce de besoin pour les ardentes tribus de l'Arabie, et forgeant, c'est le mot propre, une religion conforme aux instincts destructeurs et à l'imagination fougueuse des fils du désert, il fit de l'épée le signe de sa doctrine, et promit un paradis de délices à ceux qui verseraient leur sang pour étendre, par la force des armes, le prétendu règne de Dieu. Le fanatisme aveugle, joint à l'état de corruption et de faiblesse dans lequel se trouvaient les royaumes d'Orient, fit faire de rapides progrès au mahométisme, dont la puissance croissante imposa bientôt la loi du prophète à une grande partie de l'Asie.

A partir de l'époque dont nous parlons, jusqu'à nos jours, la domination du Croissant n'a cessé de peser sur la terre sainte. Ce pays n'a été placé sous l'égide de la chrétienté, naturellement appelée à le posséder, que pendant la courte durée du royaume des Croisés. Hors cette période si courte, les sectaires de Mahomet ont toujours tenu dans la servitude cette contrée trois fois sainte, et le chrétien n'a pu et ne peut la visiter sans subir au préalable les humiliations qu'il plaît à l'insolence et à la barbarie musulmanes de lui infliger. Tout cela exige que nous ne passions pas outre, sans donner une idée de Mahomet et de sa religion; car jusqu'à ce que vienne le jour désiré où nous voyions les étendards déchirés du prophète se replier et reculer au fond d'un petit coin de terre éloigné, nous ne pouvons malheureusement faire un pas dans Jérusalem, sans que nos regards ne rencontrent le signe d'opprobre et d'ignorance du Croissant sur les hauteurs où devrait ne briller que le signe de gloire et de civilisation, la Croix!

Mahomet (1) naquit à la Mecque, vers l'an 570 de notre ère. Il appartenait à la tribu des Koreischites, qui occupait le premier rang dans sa patrie. Son aïeul Abdul Mostallab (2) remplissait alors les importantes fonctions d'intendant ou majordome du temple célèbre connu sous le nom d'Ismaël. Quoique la famille de Mahomet fût assez riche, il n'entra jamais en possession de la fortune dont avaient joui ses ancêtres. En peu de temps, son père Abdallah, sa mère et son aïeul moururent successivement, et il resta aux soins de son oncle Abu-Thaleb, qui fut aussi intendant de la Caabah et gouverneur de la Mecque.

Marchand lui-même, Abu-Thaleb destina son neveu

(1) Ou, suivant l'orthographe et la prononciation des Orientaux, Mohammed (*loué-glorifié*) surnommé Aboul Cassem.

(2) Ou Abdal Mothalleb.

au commerce, et s'en fit accompagner, lorsqu'il n'avait pas plus de treize ans, dans un voyage qu'il entreprit en Syrie. Abu-Thaleb était aussi habile homme de guerre, et il enseigna à son pupille le maniement des armes. Mahomet, combattant aux côtés de son oncle, fit de tels progrès dans les exercices militaires, que la victoire se déclarait toujours en faveur du parti qu'il suivait. Lors de la paix, il s'appliqua de nouveau au négoce, et s'y distingua également par son intelligence, et surtout par sa bonne foi, circonstance qui lui valut le surnom honorifique d'*Élamin*, c'est-à-dire, *homme vérace et fidèle*. Ces qualités engagèrent une veuve de ses parentes, appelée Khadidja, et qui se livrait à un trafic considérable, à le mettre à la tête de ses affaires et finalement à le prendre pour époux.

Mahomet devenu riche par cette alliance ne s'occupa plus que de méditer l'audacieux projet de prêcher une religion nouvelle, et, dans ce dessein, il commença par se dérober à la vue de ses compatriotes pour mieux captiver leur attention et subjuguer leur crédulité : il se retira dans une grotte du mont Hara, où il fit croire depuis qu'il avait reçu les inspirations du ciel.

Il y vécut longtemps, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quarante ans. Se posant alors en prophète, il raconta que, dans la caverne qu'il s'était choisie pour retraite, et au milieu de l'obscurité de la nuit, il avait vu l'ange Gabriel, qui était descendu du ciel par ordre de l'Eternel, et lui avait présenté *le Coran* (1) en lui disant : « *lis*.... »

(1) Le Coran est le code des préceptes religieux et des lois civiles que Mahomet dicta aux Arabes. C'est un mot dérivé du verbe arabe *Kara* qui signifie lire ; il se compose de l'article *al* (le) et du substantif *koran* (livre ou lecture). Dans notre langue nous devions dire *le coran* de la même manière que nous disons *le livre* ; mais il est généralement admis de prononcer et d'écrire l'Alcoran, quoique cela équivaille à dire : le Lelivre. (*Note de l'auteur.*)

Cette note s'applique parfaitement à la langue française : c'est pourquoi nous l'avons traduite. — Les mahométans appellent aussi le Coran *Kitab Allah*, le livre de Dieu, ou *Kelam Scheryf*, la parole sacrée. (*Note du traducteur*.)

mais comme il lui avait répondu : « *je ne sais pas lire*, » Gabriel ajouta : « *Lis au nom de Dieu auteur de tout ce qui existe, du Dieu qui a créé l'homme, de ce Dieu adorable qui lui a appris à se servir de la plume et a fait luire dans son ame le rayon de la science. O Mahomet, je suis Gabriel, et tu es, toi, l'apôtre de Dieu.* »

Sa femme fut la première à qui il fit accroire cette prétendue révélation ; il séduisit ensuite un esclave auquel il promit la liberté, puis son cousin, le jeune Ali fils de son oncle Abu-Thaleb. Avec le temps il s'adjoignit d'autres disciples, parmi lesquels se distingua Abu-Beker, qui devint plus tard le beau-père et le successeur du prophète. Néanmoins la famille de Mahomet, en général, s'opposa à ses desseins, et quoiqu'il fit les plus grands efforts pour la gagner et l'attirer à son parti, il dut faire succéder aux sollicitations les menaces, et aux menaces les persécutions.

Mahomet et ses partisans bannis, furent poursuivis par leurs adversaires les armes à la main, mais il eut le talent de faire son plus ardent défenseur d'Othman, qui avait été envoyé contre lui. Aussitôt, pour se dédommager de ce mécompte, les Boreishites, ennemis de Mahomet, décrétèrent solennellement la proscription de tous ceux qui avaient embrassé l'islamisme (1), et quoique cette mesure n'eût point tardé à être révoquée, la haine qui l'avait dictée ne s'éteignit point, les troubles continuèrent, et les partis rivaux ne cessèrent point de se persécuter. Dans ces conjonctures, les partisans de Mahomet le sollicitaient de faire quelques miracles ; mais le prophète était trop rusé pour s'exposer à une pareille épreuve ; il se contenta toujours de leur inculquer que sa mission était seulement d'instruire, et qu'il n'avait pas reçu le don des miracles. Un passage du Coran porte là-dessus : « *les*

(1) Nom que donna Mahomet à sa secte : il signifie *consécration à Dieu*. (*Note de l'auteur.*)

miracles sont en la main de Dieu : je ne suis chargé, moi, que de la prédication. »

Après la mort de sa femme Khadidja et de son oncle Abu-Thaleb, qui lui prêtait un grand appui, Mahomet vit ses ennemis redoubler contre lui leurs outrages et leurs persécutions. Il y avait déjà douze ans qu'il avait commencé à annoncer sa mission prophétique, et pour affermir son crédit, il imagina et eut l'audace de déclarer hautement que l'ange Gabriel lui était apparu en songe, qu'il l'avait fait monter sur un *burac* (1) blanc et transporté à Jérusalem ; qu'Abraham, Moïse et Jésus étaient sortis du temple pour aller le recevoir, et qu'avec eux il y avait adressé sa prière à l'Être suprême ; qu'ils s'acheminèrent ensuite vers le premier ciel, et que lorsqu'il eut pénétré jusqu'au septième, l'Éternel daigna lui parler et lui dit entre autres choses : « j'ai formé Adam, mais je l'ai rejeté à cause de sa prévarication. J'ai choisi Abraham pour mon ami, mais toi, je te choisis pour mon bien-aimé. J'ai conversé familièrement avec Moïse sur le Sinaï, et toi, n'es-tu pas en ma présence dans le ciel, où je te parle et où tu me parles ? Si j'ai élevé Enoch dans les régions supérieures, ne te trouves-tu pas maintenant auprès de moi, seulement à une distance double de la portée d'une flèche ? Si à David j'ai donné les psaumes, à toi n'ai-je pas donné le Coran ? Si à Salomon j'ai soumis les vents et les oiseaux, à toi et à ta nation je soumettrai la terre elle-même subjuguée et vaincue. Si enfin j'ai créé Jésus de mon esprit et de mon verbe, j'ai écrit ton nom à côté du mien. Désormais je n'admettrai plus aucune prière sans qu'on ait rapproché nos noms, et sans qu'en confessant qu'il n'y a qu'un Dieu unique, on confesse en même temps que Mahomet est son prophète.

Ce conte ridicule fit abandonner Mahomet par beau-

(1) C'est le nom que Mahomet donne à sa monture, laquelle tenait à la fois du mulet, de l'âne et du cheval. (*Note du traducteur.*)

coup de ses disciples, mais il rendit plus fanatiques ceux qui, séduits par l'ambition ou l'ignorance, crurent encore en lui. Mahomet se livra plus hardiment à ses manœuvres extravagantes, et son influence prépondérante se répandit bientôt dans les contrées voisines. Dans sa patrie, Médine était la ville où ses mensonges avaient trouvé le plus d'écho, et où ses adeptes s'étaient multipliés en plus grand nombre. Cependant ils avaient diminué à la Mecque, dont les habitants, décidés à se défaire du prophète, avaient résolu sa mort dans une assemblée ; on avait désigné un homme par chaque tribu, et les hommes désignés devaient le frapper ensemble de leur poignard ; mais Mahomet parvint à deviner le complot qui se tramait, et il prit le parti de s'enfuir de la Mecque et de se réfugier à Médine. (1)

Après cet évènement, Mahomet engagea ouvertement les hostilités à la tête de ses sectaires, et promettant le paradis à ceux qui succomberaient en combattant pour l'islamisme, il soutint contre ses ennemis des guerres continuelles. Il n'y remporta point toujours une victoire matérielle, mais il montra les grandes qualités qui le distinguaient et le rendaient supérieur à tous ceux qui, dans son pays, essayaient de lui résister. Six ans écoulés, il témoigna le désir de visiter par dévotion le temple de la Mecque (2), et parvint à faire avec les habitants de cette

(1) Cette ville de l'Arabie-heureuse s'appelait alors *Yatreb ;* mais depuis cet événement, elle reçut le nom de *Medinet-el-navi*, ville du prophète.

C'est le 16 juillet 622 de notre ère que Mahomet prit la fuite pour se soustraire à la fureur des gens de la Mecque et se sauver à Médine : il avait alors cinquante-trois ans. Cette époque si célèbre chez les Mahométans est connue sous le nom d'*hégire*, du mot arabe *héjara*, qui signifie fuite, et c'est le point de départ de leur chronologie.

(2) Ismaël était venu s'établir en ce lieu, et ayant enseigné aux Arabes la religion qu'il avait reçue de son père Abraham, il bâtit un temple dans lequel on adorait un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre. Avec le temps, l'idolâtrie y prévalut néanmoins, et le sanctuaire d'Ismaël finit par ne pas compter moins de trois cent soixante idoles. Ce temple était le plus célèbre chez les Arabes, à raison de son origine et de son antiquité, quoique sous le rapport du culte, ils se fussent bien éloignés des traditions d'Ismaël, qui l'avait fondé.

ville, un traité par lequel ils permirent aux Musulmans (1) d'y entrer, mais à la condition qu'ils y entreraient sans armes et n'y resteraient pas plus de trois jours. Dans la rédaction de ce traité, les Mecquois refusèrent d'employer aucune des formules du Coran, et surtout de donner à Mahomet le titre d'apôtre de Dieu.

Le Prophète n'était point encore sûr de pouvoir satisfaire ses désirs de vive force et souscrivit le traité dans les termes que déterminèrent les habitants de la Mecque; mais ayant ensuite gagné de nombreuses batailles au-dedans et au-dehors du pays, et réussi non-seulement à faire connaître, mais à faire embrasser l'islamisme par beaucoup d'idolâtres, il revint avec son armée vers cette ville et s'en empara malgré sa résistance, montrant dans son triomphe une modération et une retenue qui lui attirèrent un grand nombre de prosélytes. Entrant ensuite dans le temple, il renversa toutes les idoles qu'il renfermait, et il prononçait en en dispersant les débris sur le sol, ces paroles du Coran : « *la vérité a apparu, et le mensonge s'est dissipé, comme une vapeur légère.* » Puis, s'adressant au peuple, il inaugura solennellement l'établissement de la religion nouvelle, par les paroles suivantes : « Il n'y a qu'un Dieu : c'est lui qui a rempli ses promesses et secouru son serviteur, lui seul a dispersé les escadrons ennemis. Il m'a accordé l'empire sur vous et s'est servi de mon ministère pour vous faire abjurer l'idolâtrie. Dorénavant vous ne rendrez plus vos adorations à des pierres insensibles, et vous n'accorderez plus un culte sacrilége à nos pères Abraham et Ismaël, qui étaient des hommes comme nous. Mortels, dit l'Éternel, nous vous avons fait sortir d'un homme et d'une femme : nous vous avons distribués en nations, afin que l'humanité règne parmi vous. Le plus estimé aux yeux de l'Éternel est celui qui le craint. »

(1) On entend par Musulmans tous ceux qui suivent la religion de Mahomet. C'est un mot qui, dans son acceptation primitive, veut dire *consacré à Dieu*

A partir de ce moment, l'imposteur ne rencontra plus que des gens fascinés ou soumis, qui s'humiliaient devant celui qu'ils reconnaissaient pour l'apôtre de Dieu, et ses plus braves capitaines et amis, tels qu'Ali, Abu-Beker, Omer, Othman, en étendant ses conquêtes, propagèrent le fanatisme; de sorte que tous les princes de l'Arabie s'empressèrent d'envoyer des ambassadeurs à Mahomet, pour lui annoncer qu'ils abandonnaient l'idolâtrie et le proclamaient véritable prophète.

Lorsque exerçant une domination absolue dans sa patrie, il se disposait à imposer sa foi ou le joug de la servitude aux pays étrangers, le poison vint mettre un terme à ses vastes projets, et il mourut à Médine, l'an onze de l'hégire, à l'âge de soixante-trois ans. Il eut quinze femmes, mais seulement des enfants de Khadidja, quatre fils qui moururent en bas âge, et quatre filles, qui vinrent à se marier, et dont une seule, nommée Fatime, lui survécut (1). Il avait désigné pour calife ou vicaire (*khalifah*, successeur), Ali, son cousin germain et gendre, mais Ahiesca, veuve du faux prophète et fille d'Abu-Beker, gagna par ses manœuvres les esprits à la cause de son propre père, que les Musulmans proclamèrent calife.

En ce qui concerne la religion de Mahomet, nous croyons suffisant de citer le passage suivant d'une traduction française du Coran : « Le Coran est le code des préceptes religieux et des lois civiles que dicta Mahomet aux Arabes ses compatriotes, comme chef suprême de la nouvelle religion et comme souverain. Il comprend cent quatorze chapitres divisés en versets. Chaque chapitre a pour titre un mot particulier, qui le plus souvent n'indi-

(1) Mahomet devait prouver le premier parmi ses sectateurs combien la polygamie est défavorable à la population. C'est ainsi que, pendant que l'Europe chrétienne voit sa population s'accroître avec une rapidité extraordinaire, la race turque dégénère et diminue à la fois dans une proportion inverse. (*Note du traducteur.*)

que pas la matière dont il traite, et pour épigraphe cette phrase : *Besm ellah elrhoman elrahim*, *au nom du Dieu clément et miséricordieux*. Cette formule se trouve en tête de tous les chapitres, à l'exception du chapitre IX (1), et est

(1) Voici, d'après une vieille traduction française, les titres de ces chapitres: I, chap. de la préface; II, de la vache; III, de la lignée de Joachim; IV, des femmes; V, de la table; VI, des gratifications; VII, des limbes ; VIII, du butin ; IX, de la conversion (dans ce chapitre, Mahomet engage ses disciples à faire une guerre à mort à leurs ennemis, à rompre les trèves conclues avec eux, etc.; (c'est pourquoi, disent les docteurs mahométans, ce chapitre ne commence point par les paroles accoutumées, qui sont des paroles de bienveillance, de douceur et de paix); X, de Jonas; XI, de Job ; XII, de Joseph; XIII, du tonnerre; XIV, d'Abraham ; XV, de l'hégire ; XVI, de la mouche à miel ; XVII, du voyage de nuit ; XVIII, de la caverne ; XIX, de Marie ; XX, de la béatitude et de l'enfer; XXI, des prophètes, XXII, du pèlerinage; XXIII, des vrais croyants ; XXIV, de la lumière; XXV, du Coran; XXVI, des poètes; XXVII, de la fourmi; XXVIII, de l'histoire; XXIX, de l'araignée; XXX, des Grecs; XXXI, de Locman ; XXXII, de l'adoration ; XXXIII, des bandes et troupes des gens de guerre; XXXIV, de Saba; XXXV; du Créateur ou des anges; XXXVI, ô homme; XXXVII, des ordres ; XXXVIII, de la vérité ; XXXIX, des troupes ; XL, du vrai croyant ou du clément ; XLI, de l'explication ou de l'adoration; XLII, du conseil; XLIII, de l'ornement ou de l'or ; XLIV, de la fumée ; XLV, de la génuflexion ; XLVI, de Hecal ; XLVII, du combat ; XLVIII, de la conquête ; XLIX, des clôtures ou des murailles ; L, de la chose jugée ; LI, des choses dispersées ; LII, de la montagne ; LIII, de l'étoile ; LIV, de la lune ; LV, du miséricordieux ; LVI, du jugement ; LVII, du fer ; LVIII, de la dispute ; LIX, de l'exil ; LX, de l'épreuve ou de la vocation ; LXI, du rang ; LXII, de l'assemblée ; LXIII, des impies ; LXIV, de la tromperie ; LXV, du divorce ; LXVI, de la défense ; LXVII, de l'empire; LXVIII, de la plume ; LXIX, de la vérification ou du jugement ; LXX, de la montée ; LXXI, de Noé ; LXXII, des démons ou des esprits ; LXXIII, du timide ; LXXIV, de l'enveloppé ; LXXV, de la résurrection ; LXXVI, de l'homme ; LXXVII, des envoyés ; LXXVIII, de la nouvelle ; LXXIX, des arracheurs ; LXXX, de l'aveugle ; LXXXI, de la rondeur ; LXXXII, de l'ouverture du ciel ; LXXXIII, de ceux qui pèsent à faux poids ; LXXXIV, de la fente ; LXXXV, des signes célestes ou des châtiments ; LXXXVI, de l'étoile ou de la tramontane ; LXXXVII, du haut et puissant ; LXXXVIII, de la couverture ou du jugement ; LXXXIX, de l'aurore ; XC, de la ville ou de la nuit ; XCI, du soleil ; XCII, de la nuit ; XCIII, du soleil levé ; XCIV, de la joie ; XCV, de la figue ; XCVI, du sang congelé ou de la lecture ; XCVII, de la gloire ou puissance ; XCVIII, de l'instruction ; XCIX, des tremblements de terre ; C, des chevaux ou du retour ; CI, de l'affliction ; CII, de l'abondance; CIII, du vêpre ; CIV, de la persécution ; CV, des éléphants, CVI, de Coreis; CVII, de la loi ; CVIII de l'affluence ; CIX, des infidèles ; CX, de la protection; CXI, de la corde du palmier ou de la perte ; CXII, du salut ; CXIII, de la séparation ; CXIV, du peuple. (*Note du traducteur.*)

expressément recommandée dans le Coran. Les Musulmans la prononcent, quand ils tuent un animal, quand ils commencent une lecture ou tout autre ouvrage important; de sorte qu'elle est pour eux ce qu'est le signe de la Croix pour les chrétiens.

» Ce livre professe pour dogmes la croyance en un seul Dieu, dont Mahomet est le prophète, à la résurrection, au jugement dernier, à la vie future, à l'éternité des peines et de la gloire, à la prédestination ou au fatalisme, etc., et pose comme principes fondamentaux la prière, l'aumône, le jeûne du Ramadan et le pèlerinage à la Mecque. Les préceptes moraux sont fondés, partie sur la loi naturelle, partie sur les exigences et les besoins des peuples des climats chauds.

» Le Coran a été publié dans l'espace de vingt-trois ans. partie à la Mecque, et partie à Médine, et selon les circonstances où le rusé législateur sentait le besoin de faire parler le ciel. Les versets étaient écrits de la main de ses secrétaires sur des feuilles de palmier ou sur du parchemin; car cet imposteur, quoiqu'il eût appris à lire et à écrire, affectait de ne point le savoir, pour rendre sa doctrine plus merveilleuse et plus croyables les inspirations divines qu'il supposait. Aussitôt que des versets lui étaient révélés, ses disciples les apprenaient par cœur et les déposaient dans une arche où ils se trouvaient roulés tous ensemble. Après la mort de Mahomet, son successeur Abu-Beker les réunit en un volume; mais comme il idolâtrait son maître et regardait comme divin tout ce qu'il avait enseigné, il ne songea point à donner à ce livre l'ordre dont il était susceptible, en arrangeant les chapitres d'après les dates du temps où ils avaient paru; il ne fit au contraire que placer les plus longs au comencement du recueil, et ainsi successivement jusqu'au plus court. On peut voir que c'est par le IXe chapitre que devrait finir le volume; car c'est celui que lut Ali dans une assemblée

publique après la prise de la Mecque ; et le dernier que publia le faux prophète, et les premiers versets qui lui furent révélés, ceux par lesquels devrait commencer le Coran, se lisent en tête du chapitre XCVI.

Ce mélange dans un ouvrage qui forme une collection de préceptes donnés à des époques différentes, où les premiers sont maintes fois abrogés par les suivants, y a mis la plus grande confusion. Ainsi donc, il n'y a pas à chercher dans ce livre ni ordre, ni enchaînement, ni logique; il pourrait seulement servir à un philosophe pour découvrir les moyens dont un homme seul, à l'aide de son seul génie, s'est servi pour triompher de l'attachement des Arabes à l'idolâtrie, en leur imposant un culte nouveau, des lois nouvelles. Il y pourrait trouver aussi, au milieu de beaucoup de fables, de répétitions et de négligences de style, quelques traits sublimes, et un genre d'enthousiasme propre à captiver l'esprit d'une nation naturellement ardente. Ce livre a été vanté dans tout l'Orient pour la perfection de son style et la magnificence de ses images. Il est divisé en versets comme les psaumes de David. Cette manière d'écrire, adoptée par les prophètes, permet à la prose les tours hardis et les expressions figurées de la poésie. Les anciens ont toujours considéré ce livre comme le chef-d'œuvre de la langue arabe, si riche en éloquents écrivains. L'admiration que la lecture du Coran inspire aux Arabes provient des charmes de sa diction, du soin avec lequel le faux prophète a relevé sa prose par une savante harmonie et par le rhythme des versets. Parfois il quitte le langage vulgaire et prend un ton majestueux; ici il est doux et délicat, là pittoresque et énergique. Il est vrai que Mahomet était d'une tribu où l'on parlait l'arabe le plus pur et le plus élégant.

Nous ajouterons seulement que Mahomet fit dans sa religion un amalgame extravagant du christianisme, du judaïsme et du paganisme, et composa avec tous ces

ingrédients une loi à la fois grossière et tyrannique, aussi opposée à la vérité que contraire au développement de l'esprit humain et au perfectionnement des sociétés. En outre, tous ceux que l'on confond sous le nom générique de « mahométans » n'interprètent et n'appliquent point de la même manière la loi du faux prophète : les uns adoptent l'explication ou l'exposition d'Abu-Kara, celle qu'ils appellent *melquia* ; les autres, celle d'Omar, qu'ils appellent *xancsia* ; d'autres encore, celle d'Ali, qu'ils appellent *imenia*. Indépendamment de ces exégèses, qui sont les principales, on en connaît soixante-dix-huit autres, et les sectateurs des unes et des autres se traitent mutuellement d'hérétiques. (1)

Ce que nous avons dit sur Mahomet et sa fausse religion suffit, pensons-nous, à notre objet. Nous allons nous borner maintenant au récit des faits relatifs à la terre sainte.

Les riches contrées de la Syrie étaient une proie enviable pour les sectaires du Coran, et aussitôt qu'ils eurent mis en déroute les forces impériales à la bataille d'Yermouk, ils se présentèrent en 636 devant Jérusalem. La possession de cette ville excitait aussi à un haut point la belliqueuse piété des musulmans : c'est pourquoi ils la nomment *el kouds* ou *el kots*, c'est-à-dire *la sainte* (2). Abou-Beker,

(1) Les chrétiens aussi considèrent le mahométisme sous différents aspects et interprètent dans des sens bien divers le caractère et la portée morale de la religion du Coran. Il en est qui sont allés jusqu'à ne voir dans le mahométisme qu'une espèce d'hérésie, une secte presque chrétienne, et cela s'explique par les nombreux emprunts qu'il a faits à l'Ancien et au Nouveau Testament. Mais le fatalisme, la polygamie, la promesse d'un paradis de voluptés purement charnelles, la haine du nom chrétien n'effacent-ils pas des analogies assez arbitraires? — Après cela, il faut dire qu'il y a des sectes sorties du christianisme qui n'en conservent guère plus d'éléments que le mahométisme. Mais aussi n'est-ce que par un abus de mots trop fréquent dans l'histoire qu'on laisse à ces sectes le nom de chrétiennes. (*Note du traducteur.*)

(2) Et aussi *beit-el mokadess, la maison du sanctuaire*, ou encore *el chérif, la noble*. Selon la foi des musulmans, Mahomet avait honoré de sa présence la ville de David et de Salomon; c'est de là qu'il était parti pour monter au ciel dans son voyage nocturne, ainsi qu'on l'a vu plus haut. (*Note du traducteur.*)

déjà mort à cette époque, avait Omar pour successeur dans le califat ; ses généraux Abau-Beidak, Amrou et Serdjil furent ceux qui mirent le siége devant Jérusalem, exhortant les habitants à reconnaître qu'il n'y avait qu'un seul Dieu et que Mahomet était son prophète, et leur intimant qu'en cas de refus ils seraient condamnés à payer un tribut et réduits à la plus dure servitude. Les assiégés opposèrent pendant quatre mois la résistance la plus héroïque, encouragés qu'ils étaient par les discours et les exemples du patriarche Sophronius, et par l'espoir que l'empereur Héraclius accourrait à leur secours ; mais quand le temps, en s'écoulant, leur fit comprendre qu'il leur était impossible de triompher des attaques des ennemis, ils se virent contraints de songer à capituler. Ils obtinrent toutefois que le calife sortît de Médine et se rendît lui-même sur les lieux pour accepter la reddition de la place.

L'unique résultat de la capitulation fut de faire respecter la vie des habitants ; car, au reste, ils furent liés par des prohibitions de toute sorte, et traités par les vainqueurs comme des esclaves. On permit aux chrétiens de continuer à soigner et à servir les saints lieux, mais à la condition de les accabler de mille vexations, d'en exiger chaque jour de nouveaux impôts, de leur susciter sans cesse de nouvelles difficultés et de nouvelles persécutions. C'est ainsi que l'oppression musulmane vint remplacer la protection impériale dont avaient joui les chrétiens de l'orient, et un semblable état de choses a duré depuis lors, et dure encore de notre temps, avec de légers adoucissements, il est vrai, sans qu'il y ait eu d'autre interruption que le laps rapide des quatre-vingt-dix années, pendant lesquelles dominèrent les armes des Croisés.

Le calife Omar, que les musulmans comblent d'éloges extraordinaires, jusqu'au point de dire qu'il *possédait à lui seul les neuf dixièmes de toute la science humaine*.

ne voulut point, au rapport de plusieurs historiens, après avoir pénétré dans Jérusalem, entrer dans l'église du saint sépulcre, afin d'empêcher *les croyants* de la convertir en mosquée en mémoire d'un si grand événement ; mais ce qui est certain, c'est qu'il fit déblayer le terrain qu'avait occupé l'ancien temple de Salomon, et indiqua la place sur laquelle devait s'élever une mosquée qui porte et conserve encore aujourd'hui son nom. (1)

Le grand bouleversement que l'irruption des mahométans opéra en orient, loin d'attiédir le zèle pour le soin et la garde des lieux saints, ne fit, peut-on dire, que l'échauffer de plus en plus. Par cela même que les périls et les persécutions augmentaient, les fidèles s'affermissaient dans les sentiments de leur amour ; car la divinité de notre sainte religion en fait ressortir davantage les merveilles au milieu de plus grands obstacles. C'est que le christianisme ne peut manquer de rencontrer la gloire en marchant dans le chemin de la croix. L'abnégation héroïque avec laquelle les chrétiens souffraient toutes les humiliations pour maintenir le culte des lieux saints, était encouragée par la foi de ceux que n'abattait pas le cimeterre des sarrasins, et toutes les vertus des fidèles ainsi mises à l'épreuve produisaient cette huile ineffable de la piété, grâce à laquelle ne devaient jamais s'éteindre ni les lampes du culte ni la vénération envers des reliques dignes de tous les respects.

Ces rapports d'assistance fraternelle entre les chrétiens d'orient et d'occident se perpétuèrent dès lors principalement et presque exclusivement par l'intermédiaire des pèlerins. Il y eut beaucoup d'hommes et des plus distingués de tous

(1) D'où l'on voit que les menaces prophétiques des livres saints ne s'appliquent qu'au *temple des Juifs*. Omar a pu ce que n'a pu Julien. Rien ne prouve mieux la colère de Dieu contre le peuple déicide. Nous aurons encore, dans la suite, l'occasion de parler de la fameuse mosquée d'Omar. (*Note du traducteur.*)

les pays qui ne craignirent pas de faire à cette époque le voyage de terre sainte, devenu pourtant si difficile et si pénible ; et la ferveur chrétienne qui leur faisant braver de si grands périls, plaçait ensuite sur leurs lèvres les récits les plus pathétiques ; et en même temps qu'ils satisfaisaient la pieuse curiosité de leurs compatriotes en décrivant les monuments sacrés, ils échauffaient les esprits, ils touchaient les cœurs, en retraçant le noir tableau de la barbarie musulmane qui opprimait la chrétienté. Ces relations de pèlerins semblaient déposer dans les ames comme un combustible qui devait plus tard s'embraser avec une violence extraordinaire, le jour où l'homme suscité par la Providence allait en approcher le feu sacré dont brûlait son propre cœur.

Toutefois, avant d'aborder la grandiose époque des Croisades, nous devons consigner quelques faits particuliers concernant les plus illustres voyageurs de terre sainte du VII[e] au X[e] siècle, et mentionner quelques événements importants qui touchent à l'histoire du pays.

Le vicomte de Châteaubriand nous a laissé les détails suivants dans un des mémoires qu'il a mis en tête de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* :

» Quelques années après la conquête d'Omar, Arculfe visita la Palestine, Adamannus, abbé de Jona en Angleterre, écrivit, d'après le récit de l'évêque français, une relation de la terre sainte. Cette relation curieuse nous a été conservée. Séranius la publia à Ingolstadt, en 1619, sous ce titre : *De locis terræ santæ*, lib. III. On en trouve un extrait dans les œuvres du vénérable Bède : *De situ Hierusalem et Locorum Sanctorum liber*. Mabillon a transporté l'ouvrage d'Adamannus dans sa grande collection, *Acta SS. Ordinis S. Benedicti*, *II*, 514.

» Arculfe décrit les lieux saints, tels qu'ils étaient du temps de saint Jérôme, et tels que nous les voyons aujour-

d'hui. Il parle de la basilique du saint sépulcre comme d'un monument de forme ronde. Il trouva des églises et des oratoires à Béthanie, sur la montagne des Oliviers, dans le jardin du même nom, et dans celui de Gethsémani, etc. Il admira la superbe église de Bethléem, etc. C'est exactement tout ce que l'on montre de nos jours ; et pourtant ce voyage est à peu près de l'an 690, si l'on fait mourir Adamannus au mois d'octobre de l'année 704. Au reste, du temps de saint Arculfe, Jérusalem s'appelait encore Ælia ou Elia.

» Nous avons, au VIIIe siècle, deux relations du voyage à Jérusalem de saint Guillebaud : toujours description des mêmes lieux, toujours même fidélité de traditions. Ces relations sont courtes, mais les stations essentielles sont marquées. Le savant Guillaume Cave indique un manuscrit du vénérable Bède, *in Bibliothecâ Gualtari Copi, cod.* 169, sous le titre de *Libellus de sanctis Locis.* Bède naquit en 672 et mourut en 732. Quel que soit ce petit livre sur les lieux saints, il faut le rapporter au VIIIe siècle.

» Sous le règne de Charlemagne, au commencement du IXe siècle, le calife Haroun-al-Raschid céda à l'empereur français la propriété du saint sépulcre. Charles envoyait des aumônes en Palestine, puisqu'un de ses capitulaires reste avec cet énoncé : *De eleemosynâ mittendâ ad Jerusalem.* Le patriarche de Jérusalem avait réclamé la protection du monarque d'occident ; Eginard ajoute que Charlemagne protégeait les chrétiens d'outremer. A cette époque, les pèlerins latins possédaient un hospice au nord du temple de Salomon, près du couvent de Sainte-Marie, et Charlemagne avait fait don à cet hospice d'une bibliothèque. Nous apprenons ces particularités de Bernard le moine, qui se trouvait en Palestine vers l'an 870. Sa relation, fort détaillée, donne toutes les positions des lieux saints.

» Elie, troisième du nom, patriarche de Jérusalem, écrivit à Charles le Gros, au commencement du Xe siècle (1). Il lui demandait des secours pour le rétablissement des églises de Judée: « Nous n'entrerons point, dit-il, dans le récit de nos maux ; ils vous sont assez connus par les pèlerins qui viennent tous les jours visiter les saints lieux, et qui retournent dans leur patrie.

Le XIe siècle, qui finit par les croisades, nous donne plusieurs voyageurs en terre sainte. Oldéric, évêque d'Orléans, fut témoin de la cérémonie du feu sacré au saint sépulcre. Il est vrai que la chronique de Glaber doit être lue avec précaution ; mais ici il s'agit d'un fait et non d'un point de critique. Allatius, *in Symmictis sive Opusculis*, etc., nous a conservé l'*Itinéraire de Jérusalem* du grec Eugésippe. La plupart des lieux saints y sont décrits, et ce récit est conforme à tout ce que nous connaissons. Guillaume-le-Conquérant envoya dans le cours de ce siècle des aumônes considérables en Palestine. Enfin, le voyage de Pierre l'ermite, qui eut un si grand résultat, et les croisades elles-mêmes prouvent à quel point le monde était occupé de cette région lointaine où s'opéra le mystère du salut.

Un autre écrivain et voyageur plus moderne que Châteaubriand nous fournit quelques données et renseignements que nous extrayons de différents passages.

» Tel était, en ces temps-là, le charme que la religion répandait sur les mœurs, que le désir de prier à Jérusalem formait le rêve le plus délicieux d'hommes qui ne s'étaient jamais aventurés hors de leur pays natal. Les pèlerins recevaient à la fois leurs insignes et la bénédiction de la main de leurs pasteurs : la cérémonie avait lieu avec toute la solennité possible au milieu de la messe, et ils

(1) Michaud (*Histoire des Croisades*, tome I, livre I, parle de cette lettre comme adressée à Charles en 881. (*Note du traducteur*.

ne se mettaient en route que munis de lettres d'évêques ou de princes qui les recommandaient aux autorités religieuses et aux fidèles qu'ils rencontreraient dans le trajet. Des parents, des amis, accompagnaient et suivaient le pieux voyageur à une grande distance; des larmes et de muets embrassements terminaient ces tendres adieux qui avaient le privilége d'être à la fois si tristes et si doux. Le pèlerin trouvait de toutes parts une hospitalité affectueuse; il était l'objet des attentions les plus délicates: un guerrier en ces temps-là, aurait cru se rendre coupable d'une odieuse félonie, s'il avait refusé sa protection au pèlerin menacé d'un danger quelconque. Quand il s'embarquait, il ne payait qu'une très-modique somme pour la traversée, et maintes fois obtenait le passage gratuit. Après avoir visité les saints lieux, il retournait le plus souvent sur des navires de Gênes, de Pise ou d'Amalfi et se dirigeait vers Rome, d'où il se rendait par terre à la ville ou au village d'où il était parti. Souvent on allait en procession à sa rencontre, et au chant des hymmes sacrées, il était conduit à l'église, sur l'autel de laquelle il déposait la palme cueillie dans la vallée de Jéricho. Le retour d'un pèlerin était comme une grande fête. Avec quel respect la foule s'approchait de celui qui avait touché de ses mains le saint sépulcre et le Calvaire, qui était entré dans l'étable de Bethléem, qui s'était baigné dans les eaux saintes du Jourdain! Que de questions on lui adressait! Avec quelle pieuse curiosité on lui demandait des détails sur ces lieux si chers à la foi! En voyant un pèlerin, en l'écoutant, en le touchant, les fidèles croyaient respirer l'air de la Judée, entendre les accents bibliques de Sion, baiser le sol foulé par Jésus-Christ.

» En l'année 986, l'illustre pèlerin Gerbert, archevêque de Ravenne, qui fut bientôt pape sous le nom de Sylvestre II, plaçait dans la bouche de l'église de Jérusalem, s'adressant à l'Église universelle, ces paroles touchantes: « Toute renversée que je sois maintenant, disait Jérusa-

lem, l'univers me doit beaucoup. Mes murs ont retenti des oracles des prophètes et des patriarches, et c'est de mon sein que sont sortis les apôtres, ces astres qui ont éclairé les nations. L'univers a puisé ici la foi de Jésus-Christ; je suis la patrie du Rédempteur : car bien que comme Dieu, il réside partout, néanmoins, considéré comme homme, il est né, il a souffert, il a été enseveli dans ces lieux, et c'est de ces lieux qu'il est monté au ciel. C'est sans doute parce que le prophète a dit que *son sépulcre serait glorieux* que le démon a tâché d'en avilir la gloire, en poussant les infidèles à détruire les lieux saints. Soldats du Christ, ah! levez-vous, déployez votre bannière et courez aux armes! » A cet appel du futur pontife, les Génois et les Pisans répondirent par quelques tentatives sur les côtes de Palestine; mais elles ne produisirent aucun résultat : la pensée des Croisades n'était pas encore mûre.

Le XIe siècle compta beaucoup de pèlerins, de la classe du peuple la plus humble jusqu'à la classe la plus élevée. Il y eut aussi des femmes en grand nombre, riches et pauvres, qui entreprirent le pèlerinage. Certainement plusieurs faisaient le voyage de Jérusalem par vanité, visant surtout à acquérir un faux honneur et enviant la popularité qui entourait le pèlerin à son retour. Mais qu'importe? dans tous les cas, le sentiment qui précipitait la multitude vers les sanctuaires de l'Orient, lorsqu'il y avait tant de dangers à courir, n'en renfermait pas moins quelque chose de mystérieux et de profond d'où devaient surgir des faits d'une portée incalculable

» En l'an 1044, Richard, abbé de Saint-Victor, partit pour Jérusalem, à la tête de sept cents pèlerins. Richard II, duc de Normandie, se chargea des frais de voyage. Dix ans après, en 1054, Lietbert, évêque de Cambrai, conduisit jusqu'à trois mille personnes au lointain et pieux pèlerinage. Arrivés à Laodicée en Syrie, elles apprirent

que le calife du Caire avait interdit aux chrétiens l'entrée du saint sépulcre, et elles furent contraintes de s'en revenir dans leur pays, sans avoir pu visiter Jérusalem.

» En 1064, sans s'effrayer de l'issue fâcheuse de cette expédition, sept mille pèlerins partirent pour la terre sainte, sous le commandement de Sigefroid, archevêque de Mayence, de Guillaume, évêque d'Utrecht, de Gunther, évêque de Bamberg, d'Othon, évêque de Ratisbonne. Des guerriers normands faisaient partie de la pieuse phalange. Ils avaient déjà atteint Ramla, lorsqu'ils furent attaqués par douze mille Arabes : ils se défendirent vaillamment, et parvinrent enfin à la ville sainte. Une flotte génoise ramena en Europe les pèlerins allemands. Les fatigues ou les périls leur avaient ravi trois mille de leurs compagnons. C'est à la même époque qu'entreprirent le pèlerinage en terre sainte Frédéric, comte de Verdun, Robert-le-Frison, comte de Flandre, et Béranger II, comte de Barcelone. » (1)

Voilà pour ce qui concerne les pèlerinages. Quant aux événements de majeure importance dont l'obscurité des temps a laissé arriver le souvenir jusqu'à nous, nous rapporterons la destruction de la basilique du saint sépulcre, laquelle eut lieu en 1010 par l'ordre du calife Hakem, fou féroce, le Caligula des Orientaux (2). Ce monstre se fit proclamer dieu, et aujourd'hui encore les Druses du Liban invoquent sa mémoire comme celle d'un grand prophète. On croit que la pensée de démolir l'église de la Résurrection lui fut suggérée par les Sarrasins, qui occupaient alors la principale partie de l'Espagne, et surtout par les Juifs qui habitaient la France. Témoins des projets qui s'élaboraient dans l'Europe chrétienne, il leur semblait que, par la démolition du saint sépulcre, ils

(1) Ces passages sont extraits presque littéralement de l'Histoire de Jérusalem, par Poujoulat, tome II, chap. XXIX. (*Note du traducteur.*)

(2) Le troisième des califes Fatimites : il avait une chrétienne pour mère, et son oncle maternel était patriarche de la ville sainte. (*Note du traducteur.*)

l'empêcheraient de se jeter sur l'Asie musulmane. C'est pourquoi ils lui disaient, dans un message qu'ils lui adressèrent par le moyen du renégat Robert : « Si vous ne détruisez pas le saint sépulcre, votre propre trône sera bientôt détruit. » Le tyran Hakem périt ensuite assassiné par un musulman de Saïd, et dès 1048, sous le règne de son fils et successeur Daher, l'église se trouvait déjà reconstruite, avec les fonds que fournit à cet effet Constantin Monomaque, empereur de Constantinople.

Mais l'événement le plus remarquable, et qui eut en ce temps-là le plus d'influence sur l'état de l'Orient, ce fut l'irruption et la domination des Turcs.

Bien que, comme les Arabes, ils fussent tous mahométans, il existait pourtant entre les uns et les autres de notables différences quant à la manière d'entendre et de pratiquer le Coran, et surtout quant à l'origne des races. Les mahométans arabes se vantaient de descendre du patriarche Abraham, par son fils Ismaël, né de l'esclave Agar, lequel, comme nous l'avons indiqué en parlant de la vie de Mahomet, alla s'établir en Arabie, et bâtit le premier et fameux temple de la Mecque. De là le nom d'Ismaélites et d'Agaréens. Celui de Sarrasins qu'ils prirent ensuite, et sous lequel ils sont plus communément connus dans l'histoire, vient, croit-on, du mont Sarra, autour duquel ils vivaient. (1)

L'origine des Turcs est presque ignorée. Ce que les investigations historiques ont permis d'avancer sur ce point est fort peu de chose. Néanmoins, au milieu des maigres documents qu'a recuellis l'histoire, le passage que nous allons citer de l'auteur du *Patrimoine séraphique de*

(1) Telle n'est point l'étymologie que les Sarrasins eux-mêmes donnaient à leur nom. Ils disaient aux chrétiens, lors du siége de Thoron en 1197 : « nous ne sommes pas sans religion ; nous sommes descendants d'Abraham et *nous nous appelons Sarrasins, du nom de son épouse Sara.* » (*Note du traducteur.*

la terre sainte, nous paraît assez curieux. Hormis certaines particularités, nous le trouvons en général conforme à ce qu'ont rapporté les autres historiens.

« Dans la Scythie asiatique habitaient des barbares qui s'appelaient Turcomans, mot qui, dans leur langue, équivaut à *pasteurs rustiques*. Ils vivaient sans autre politique que celle qu'on peut apprendre à l'école des bois, ne s'y occupant le plus souvent que de l'art du vol, auquel ils s'exerçaient aux dépens des passants peu précautionneux. Ils étaient si ignorants qu'ils ne savaient même pas bien observer le Coran, dont, jadis païens, ils avaient embrassé la doctrine. Avec l'excessive incontinence de leurs mœurs, ils se multiplièrent de manière à couvrir tous les monts Caspiens, au point que, leur nombre croissant toujours, ils débordèrent avec leurs troupeaux jusqu'aux frontières de Perse. Reconnaissant ces régions comme très-favorables par leurs pâturages à leurs immenses troupeaux, ils demandèrent la permission de s'y établir, en payant un certain tribut au roi du pays, qui était mahométan. Il n'y eut pas qu'un Pharaon qui craignit les effets de la rapidité avec laquelle se multipliaient les Hébreux; car ce roi de Perse, voyant que les Turcomans prenaient un si grand accroissement de population et se rendaient puissants par le commerce de leurs troupeaux, eut peur qu'ils ne lui payassent son hospitalité en le dépouillant lui-même de la pourpre royale ; c'est pourquoi il publia un édit, par lequel il leur ordonnait de sortir, dans un délai déterminé, de la province qu'ils habitaient.

» Cédant à la rigueur de l'édit, ils passèrent sur la rive opposée du fleuve Cobar, et faisant halte, ils dénombrèrent tous les hommes en état de venger cet affront et examinèrent les armes qu'ils avaient ; ils trouvèrent, tout compté, qu'ils n'étaient point inférieurs aux Perses. En conséquence ils résolurent, d'un commun accord, de

confier leur vengeance aux armes, et de courir les chances auxquelles ils s'exposeraient par une lutte audacieuse. Ils convinrent aussi de choisir un chef qui les gouvernât, et pour que l'ambition du nouveau sceptre ne les désunît pas, ils désignèrent de concert cent de leurs principales familles ; ils prirent une flèche de chacune d'elles, y écrivirent le nom de la famille, et après en avoir fait un faisceau qu'ils recouvrirent d'un tapis, ils dirent à un petit garçon d'y pousser la main et d'en retirer une flèche, afin que le nouveau roi sortît de la famille dont le nom serait écrit sur cette flèche. Ce fut la flèche de la famille de Selduc qui sortit. Alors on choisit de même cent personnes de cette famille, on écrivit le nom de chacune d'elles sur autant d'autres flèches, et on les enveloppa du même tapis ; puis l'enfant en tira une qui portait le nom du même Selduc, personnage illustre, se distinguant parmi ses compatriotes par un sens réfléchi et par un grand cœur ; ils le firent asseoir aussitôt sur un rocher, et lui baisant la main, ils le reconnurent pour leur monarque et lui jurèrent fidélité.

» Selduc mena si habilement son affaire, qu'ayant disposé son monde dans le meilleur ordre, il repassa le fleuve et donna une telle chasse au persan, qu'il lui ôta son royaume et enleva beaucoup d'autres villes à d'autres princes inférieurs. C'est alors que ces tribus quittèrent le nom de pasteurs ou Turcomans, pour prendre celui de *Turcs*, qui est plus politique et signifie *victorieux*. Suivant l'archevêque de Tyr, cette première transformation des Turcs eut lieu en 1050. Enorgueillis de leurs succès en Perse, ils aspirèrent, dans leur présomption, à de nouvelles conquêtes, et comme les Turcs étaient le plus rude fouet que tînt alors la justice divine pour punir les fautes des chrétiens, les choses allèrent s'arrangeant de façon que la fortune semblait leur ouvrir le passage, pour leur permettre d'arriver où ils voulaient.

» Ils prirent les armes contre l'empire romain, et en l'an 1067, ils s'avancèrent en Asie et saccagèrent la Cappadoce ; deux cent quatre-vingts ans après, ils se trouvèrent maîtres absolus de toutes ces provinces de l'Asie, qu'ils divisèrent en sept satrapies ou gouvernements. La satrapie de Béthynie échut à Osman (1), homme d'un caractère altier et fort rusé, mais de manières si agréables, qu'avec une rare adresse il se concilia tous les esprits. Il en profita, en véritable infidèle, pour tramer un complot dans lequel il fit entrer la plus grande partie des troupes, dépouiller de leurs gouvernements ses six autres collègues, et leur ôter la vie. Une fois seul, il se fit proclamer empereur des Turcs et choisit pour sa capitale la ville de Cotayo. (2)

Tels furent les commencements de la famille des Ottomans qui prit son nom d'Osman, son premier empereur, et de la grandeur de laquelle le fondement le plus solide fut la violence perfide avec laquelle son chef versa le sang de ses trop confiants collègues : fidèle à sa parole et à ses engagements, aussi longtemps et autant qu'il le fallut pour se mettre à même de leur enlever leur domaine; c'est bien là le système du turc; c'est l'art infernal avec lequel aujourd'hui encore il trompe tout le monde. Amurat, petit-fils d'Osman, agrandit la sphère de la puissance ottomane; il pénétra dans les contrées d'Europe, recula les frontières de son empire, s'empara de beaucoup de villes. Plus tard, le 29 mai 1453, Mahomet II, sultan des Turcs, prit l'illustre ville de Constantinople, mille cent vingt-trois ans après que Constantin le Grand y eût transféré son trône et en eût fait le siége de son empire.

» La puissance ottomane gagna tant de terrain et s'étendit sur tant de pays, qu'aujourd'hui toute la chrétienté gémit dans la douleur, tremblant sans cesse au bruit de

(1) Ou Othman ou Otsman, surnommé *Ghazy*, c'est-à-dire le conquérant.
(2) Kara-Hissar ? (*Note du traducteur.*)

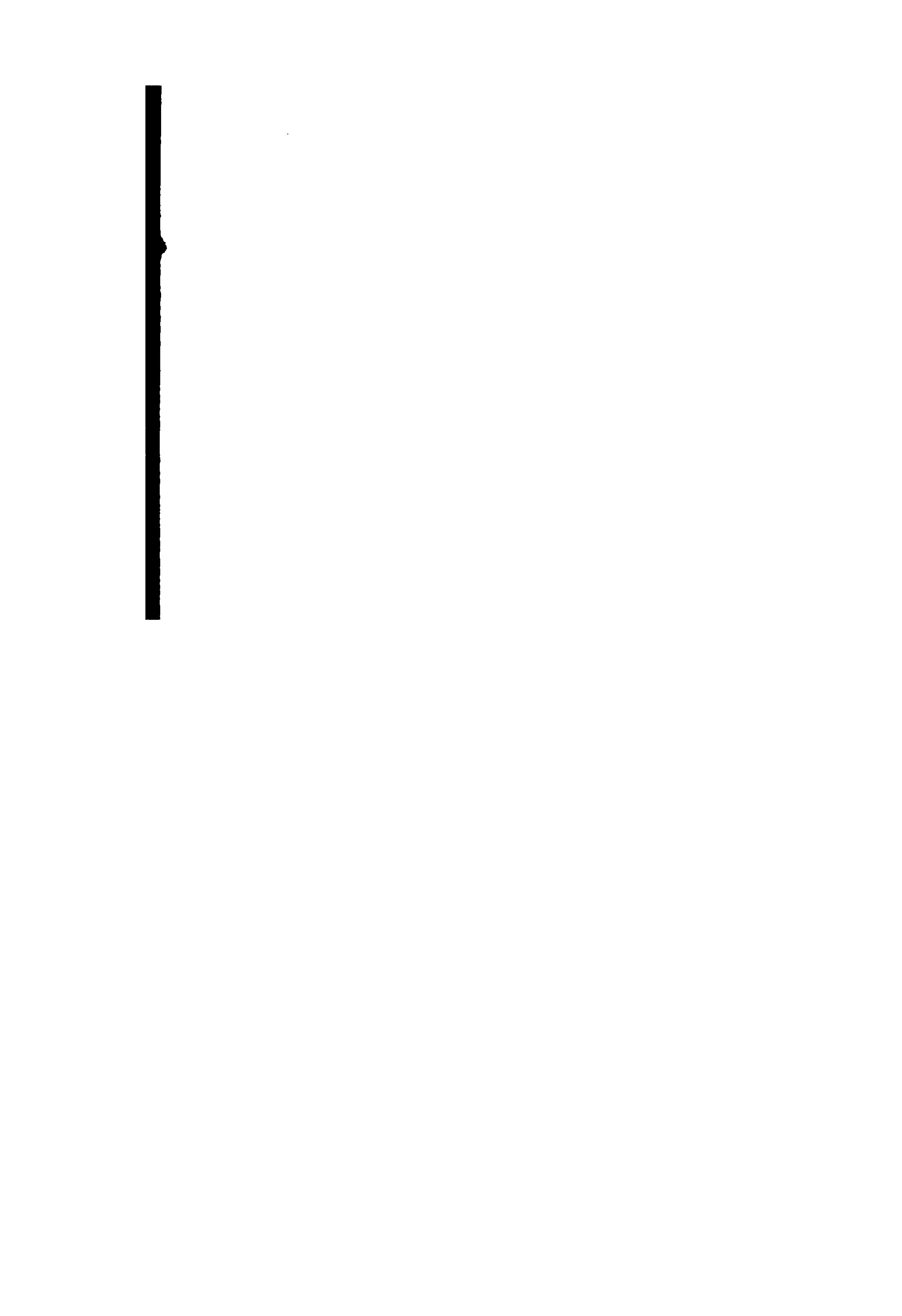
ses armes. Et dans cet empire si vaste, il n'y a point de princes qui aient des vassaux immédiats : aussi le Grand-Turc se vante-t il volontiers d'être l'unique tête d'un corps si monstrueux. C'est ce que fit entendre le Grand-Turc Soliman à un ambassadeur de l'empereur romain, en lui disant que son maître était un dragon aux mille têtes et à une seule queue, tandis que lui Soliman n'avait qu'une tête et beaucoup de queues. Je ne sais si c'est pour exprimer la même idée que les visirs peignent tant de queues de cheval sur leurs étendards. (1) »

Remontant maintenant quelque peu au delà de l'époque de l'histoire des Ottomans dont il est question dans les derniers passages de la citation qui précède, nous ferons remarquer qu'après s'être emparés, sous la conduite d'Alp-Arslan, de la Cappadoce, de l'Arménie, de la Géorgie et de la Phrygie, les Turcs conquirent ensuite, au temps de son fils et successeur Malek-Schah, tout le territoire de la Syrie, d'Antioche à Gaza, et firent flotter leurs étendards à Jérusalem au lieu de l'étendard des califes du Caire. Les Arabes furent vaincus, mais les chrétiens n'y gagnèrent rien : car c'étaient des musulmans qui succédaient à d'autres musulmans dans la domination de la ville sainte. Ils se faisaient mutuellement une rude guerre, mais les deux partis haïssaient également le nom du Christ.

Tel était l'état de choses en Palestine, quelques années avant la guerre des Croisées. Les hordes sorties du centre de l'Asie régnaient déjà dans les contrées de l'Orient : tout pliait sous la terreur qu'inspiraient leur formidable puissance et leur fougue sauvage. L'empire arabe de Mahomet se trouvait réduit à l'Égypte, aux côtes d'Afrique

(1) Nous devons avertir que le *Patrimoine Séraphique* a été écrit en 1724 et publié à Madrid en un volume in-folio. L'auteur de cet ouvrage, peu connu en France, est le R. P. Frai Francisco de Juan Maria de San Juan del Puerto, de l'ordre de Saint-François.

et à une partie de l'Espagne. Les empereurs de Constantinople n'avaient pas de troupes capables de s'opposer aux invasions de leurs nouveaux ennemis, et l'Europe entière voyait son existence menacée par l'ambition insatiable et les rapides progrès de cet empire turc qui, à peine né, voulait tout écraser. Ainsi, aux idées religieuses qui fermentaient déjà depuis tant d'années dans l'Occident, au désir de délivrer la terre sainte du joug de l'islamisme, venait se joindre encore un instinct d'honneur et d'indépendance, que réveillait la nécessité d'arrêter le cours des conquêtes des Ottomans. La religion représentait alors la cause de l'avenir social de l'Europe, et s'armer pour arracher Jérusalem à l'oppression musulmane, c'était en même temps s'armer pour défendre sa propre vie, sa propre sécurité, sa propre indépendance. Tout donc se réunissait pour que le sentiment religieux transportât les cœurs chrétiens et fît éclater avec force le feu qui couvait. On brûlait depuis si longtemps de s'élancer sur l'Orient! Les combustibles étaient entassés : il ne fallait plus qu'une étincelle pour allumer l'incendie, elle allait jaillir du cœur d'un humble chrétien, d'un pauvre ermite que la Providence avait choisi pour la communiquer aux fidèles.



SEPTIÈME PARTIE.

LES CROISADES.

Il arrive rarement, ou pour mieux dire il n'arrive jamais que les grands événements que présente la vie des peuples, les grandes révolutions auxquelles assistent les sociétés, doivent leur origine à la volonté d'un homme ou de quelques hommes. Tous les faits mémorables qui impriment un nouveau caractère et une nouvelle direction à la marche des nations, sortent d'un long enfantement, et ce sont les nations elles-mêmes qui lentement les préparent. Le doigt de Dieu domine d'en haut et conduit à ses propres fins l'action des causes secondaires, et lorsque le moment arrive où elles doivent atteindre le but vers lequel elles tendent, il permet que tout à coup surgissent les individualités destinées à s'en emparer. C'est ce que nous voyons à la fin du XIe siècle, dans le grand et majestueux événement des Croisades. Depuis longtemps l'idée des Croisades s'était propagée à travers l'Europe : mais c'était un germe qui ne pouvait que se développer peu à peu, se dégager des faits, et frapper enfin les yeux de ceux mêmes qui le portaient sans le sentir. Lorsque le mystérieux travail des intelligences fut opéré, lorsqu'il ne s'agissait plus que de donner un corps à l'idée, pour que la chrétienté la vît, la comprît, l'embrassât, alors la

voix d'un seul homme suffit pour se faire écouter de milliers et de milliers d'hommes et les lancer à la conquête de l'Orient. Cet homme n'était point un personnage qui éblouît par la splendeur de sa naissance ; ce n'était point un savant qui dominât sur les esprits par l'ascendant du génie; ce n'était point un puissant seigneur qui séduisît les volontés par les richesses et entraînât la multitude : ce n'était qu'un pauvre prêtre qui, après avoir vécu dans la solitude, ignoré du monde, était allé pleurer sur Jérusalem, et retourna pour annoncer à l'Europe entière les malheurs de la cité sainte. Mais cet homme exprimait ce que tous ressentaient, il exprimait ce que tous désiraient, répondait aux aspirations de tous et réalisait l'objet de la pensée universelle ; c'est pourquoi il sut faire passer son ardeur dans tous les esprits, son émotion dans tous les cœurs; c'est pourquoi l'éloquence de sa parole ébranla toutes les volontés. Effectivement, la voix de Pierre l'Ermite, qui, comme le dit le moderne et élégant historien des Croisades, « voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grosse corde, couvert d'un long froc de l'étoffe la plus grossière, allant de ville en ville, de province en province, prêchant dans les chemins et sur les places publiques, » (1) la voix de Pierre l'Ermite fut comme le clairon belliqueux aux accents duquel les soldats de la croix se rassemblèrent pour combattre vaillamment contre les armées de Mahomet.

Pierre l'Ermite avait rapporté de Jérusalem des lettres par lesquelles le patriarche Siméon implorait la protection et les secours du pape et des princes, et un grand concile fut convoqué à Plaisance en Italie, où se rendirent, outre les ambassadeurs qu'envoyait Alexis Comnène, empereur de Constantinople, pour exposer la situation lamentable de l'Orient, plus de deux cents archevêques

(1) Michaud, *Histoire des Croisades*, tome I, liv. I.

et évêques, quatre mille ecclésiastiques et jusqu'à trente mille laïcs. Cet immense concours annonçait bien le zèle ardent qu'inspirait la pensée d'une guerre sainte ; on n'y put prendre cependant aucune résolution définitive. Elle était réservée au concile plus nombreux et plus solennel de Clermont, que le pape Urbain II présida lui-même, au mois de novembre 1095. Dans la dixième séance de ce concile, qui se tint dans la grande place de la ville, on fit retentir le nom de Jérusalem, et l'Ermite fut le premier qui émut tout l'auditoire par ses discours et par ses larmes. Urbain, qui parla ensuite, s'efforça de faire à son tour la vive peinture de l'état des lieux saints et des périls qui menaçaient la chrétienté ; il conclut en appelant les princes et le peuple à la guerre sainte contre les ennemis de la religion. Voici un abrégé du discours que notre historien Mariana place dans la bouche du pontife dans cette imposante, auguste et solennelle assemblée :

« Vous avez entendu, mes fils bien-aimés, vous avez entendu les maux que vos frères souffrent en Asie ; leurs désastres sont notre honte ; c'est pour la religion chrétienne une tache et un déshonneur, que nous devrions, si nous étions des hommes, laver de notre vie et de notre sang. Personne ne peut échapper à la mort qui est une chose naturelle. Le plus grand des maux, c'est de se résigner, par un lâche amour de la vie, aux outrages et aux opprobres, et de faire semblant de ne pas les ressentir. Il est juste que nous rendions l'esprit, le salut et la vie au Christ qui nous a fait vivre. Le courage et la bravoure ne sont-ils pas les caractères distinctifs qui attestent la prééminence de la race et du nom chrétien ? D'ordinaire, on ne les insulte pas impunément. Les forces et les années que vous avez jusqu'ici, par un indigne abus, consumées dans les guerres civiles, employez-les pour Dieu dans une entreprise si honorable et si glorieuse. Venger les affronts du Christ, fils de Dieu, qui est chaque jour frappé, fouetté, égorgé par une nation impie et barbare, autant

de fois que ses serviteurs sont opprimés, outragés, persécutés, autant de fois qu'elle profane et souille cette terre, que le Sauveur a consacrée par les traces de son passage. Peut-il y avoir, par hasard, une cause plus juste de faire la guerre, que de marcher pour la religion, et d'arracher à la servitude les chrétiens, eux que le Dieu immortel a voulu faire régner sur tous les peuples? Que si l'on désire et l'on cherche du profit dans la guerre, où pourrait-on en attendre davantage, qu'en attaquant des hordes peu redoutables, qui portent dans les combats plus de butin que d'armes? Jamais l'Asie n'a pu lutter contre l'Europe, mais elle a des richesses, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, dont les hommes font un si grand cas. Aspirez-vous à la gloire? eh bien! pourriez-vous imaginer quelque chose de plus magnifique que de laisser à vos fils et à vos descendants un pareil exemple de vertu, que d'être appelés les libérateurs du monde, les conquérants de l'Orient, les vengeurs de la cause de la religion chrétienne? les trésors ne vous manquent point pour faire face aux dépenses de l'entreprise, et vous avez un peuple et des soldats jeunes, vigoureux, habiles, exercés au maniement des armes. Est-ce que, par hasard, munis de tant de ressources, nous laisserons une sale et méchante nation tourner en risée la majesté de la foi chrétienne? Jésus-Christ sera notre capitaine, la croix notre étendard, et rien au monde ne pourra résister au courage et à la piété. Votre vue seule les remplira de terreur; ils ne pourront la supporter. Pour moi, au moins, ainsi que je le dois à Dieu, ainsi que je le dois à la religion chrétienne, dont je suis comme la sentinelle avancée, je suis résolu à veiller nuit et jour, et tout ce que je pourrai par mes soins, par mes travaux, par mes veilles, par mon autorité, par mes conseils, je le ferai pour le succès de l'affaire. Et si d'autres ne me suivent pas, je suis résolu à braver les épées des ennemis, et mon sang sera le remède à tant de maux, à tant de malheurs, à tant de

désastres si grands que souffrent nos frères. Tant que je vivrai, il n'y a point de travaux, point de fatigues, point de dangers que je ne veuille affronter pour le bien de la république et l'honneur de la religion. »

Tous ces hommes, de tant et de si différentes classes, semblaient n'avoir plus qu'un seul cœur pour éprouver les mêmes sentiments : aussi les paroles du Saint-Père furent-elles accueillies avec une égale joie et un enthousiasme universel, et dans toute l'enceinte de la place et de la ville on n'entendait que les cris de *Diex le volt*, *Dieu le veut*, qui fut dès lors la devise commune de ceux qui entreprenaient la guerre sainte. Tous ceux qui assistaient au concile jurèrent, séance tenante, d'aller délivrer Jérusalem, et décorèrent leurs vêtements d'une croix rouge, de drap ou de soie ; ils prirent dès ce moment le nom de Croisés. On fixa le départ des pèlerins au printemps de l'année suivante, et dans l'intervalle, le pape convoqua divers autres conciles dans différentes villes de France, propageant de toutes parts l'ardeur et l'enthousiasme, qu'excita de plus en plus la connaissance de nombreux priviléges accordés à tous ceux qui entraient dans la Croisade.

« Le désir d'entreprendre le pèlerinage devint bientôt général, dit l'historien Michaud ; c'était la seule pensée, le seul intérêt, la seule ambition de tous, et le projet de visiter les lieux saints et de conquérir l'Orient était devenu un sentiment, ou, pour mieux dire, une passion universelle. Les terres se vendaient à bas prix ; les artisans, les marchands, les laboureurs abandonnaient leurs travaux et leur profession, indifférents à tout ce qui n'avait point trait à la Croisade. Les moines désertaient les cloîtres, dans lesquels ils avaient fait serment de mourir, et se croyaient entraînés par une inspiration divine ; les ermites et les solitaires sortaient des forêts et des déserts, et venaient se mêler à la foule des Croisés. Ce qu'on aura

peine à croire, les voleurs, les brigands, quittaient leurs retraites inconnues, venaient confesser leurs forfaits, et promettaient, en recevant la croix, d'aller les expier dans la Palestine... Le feu qui embrasait la France gagna l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne (1) : la croix réunit dans une seule pensée les diverses nations de l'Occident. Tous les peuples comme tous les individus ne voyaient plus qu'un pays digne de leurs désirs, la Palestine ; ils ne jugeaient plus qu'une entreprise glorieuse, la Croisade : ils n'avaient plus d'autre espoir que celui de délivrer Jérusalem. L'imagination et les passions populaires avaient voulu associer la nature à ce vaste mouvement belliqueux : des nuages couleur de sang se levèrent tout à coup sur l'horizon ; une comète menaçante parut au midi, sa forme était celle d'un glaive. On aperçut dans les plus hautes régions du ciel des cités avec leurs tours et leurs remparts, des armées prêtes à combattre et suivant l'étendard de la croix. On disait même que des morts illustres de l'antiquité avaient abandonné leurs sépulcres pour assister à ce grand ébranlement de l'Europe chrétienne. » (2)

(1) *Histoire des Croisades*, tome I.

(2) La France fut en effet le foyer où s'alluma ce grand incendie des Croisades ; ce fut également le pays qui fournit le plus de chefs et le plus de troupes pour la conquête de la terre sainte. L'Espagne se trouvait occupée à une autre grande Croisade depuis le VIIIe siècle : il s'agissait pour elle d'expulser les Sarrasins qui s'étaient emparés de la Péninsule, et qui de là auraient inondé le reste de l'Europe, sans l'héroïsme avec lequel les Espagnols défendirent leur religion et leur patrie durant le long espace de huit cents ans, jusqu'à ce qu'enfin ils parvinrent à achever les Maures par la prise de Grenade en 1492. Si notre nation n'avait pas été absorbée par cette grande guerre, il n'est pas douteux que quelques-uns de ses héros n'eussent brillé au premier rang dans les Croisades, comme ils se distinguèrent plus tard pour le salut de l'Europe chrétienne dans le mémorable combat de Lépante : car personne n'a devancé les Espagnols dans les entreprises utiles à la religion. Jusqu'ici nous pouvons nous arroger cette gloire. Puissions-nous en dire encore autant à l'avenir ! Toutefois, bien que nous fissions assez pour la cause de la chrétienté et de l'Europe en arrêtant les Sarrasins, bien que nous fussions dispensés par ce motif d'aller avec les autres peuples combattre les Turcs en Palestine, malgré tout cela, disons-nous, il ne manqua point d'illustres Espagnols

Avant qu'arrivât le temps fixé pour le départ des troupes régulières des Croisés, plus de trois cent mille hommes de la classe infime du peuple étaient déjà réunis sur différents points. Cette multitude confuse, sans ordre ni discipline, sans subordination et sans chefs qui la dirigeassent, était comme l'écume que faisait jaillir le bouillonnement des passions religieuses de l'époque. A la tête se placèrent Pierre l'Ermite lui-même, Gauthier, gentilhomme bourguignon, plus vaillant que riche, et qui pour cette raison était désigné par le nom de *sans avoir*, un prêtre du Palatinat appelé Gotschalk, un autre, appelé Volkmar et le comte Emicon. Tous ces chefs, à l'exception de Gauthier, étaient bien peu propres à la guerre, et

comme les comtes de Cerdania, l'archevêque de Tolède et autres, qui accoururent avec bon nombre d'hommes à l'appel du père commun des fidèles, et prirent les insignes des Croisés pour la conquête de Jérusalem. (*Note de l'auteur.*)

A cet égard, Michaud cite avec éloge (livre XVII) une dissertation historique de Fernandès de Crevarette, *sur la part que prirent les Espagnols aux guerres d'outre-mer et sur l'influence qu'eurent ces expéditions du XI*e *au XV*e *siècle.*

Certes, nous rendons volontiers hommage au sentiment de patriotisme qui porte M. Sobrino à revendiquer pour le noble peuple auquel il appartient, une part de la gloire dont se sont couvertes les armes chrétiennes, dans cette héroïque lutte des Croisades. Mais ce sentiment, nous devons l'avouer, nous paraît l'avoir entraîné, dans ses appréciations, à quelques exagérations qu'il n'est pas difficile de signaler.

S'il s'agit de comparer les rôles qu'ont remplis les nations chrétiennes avant les Croisades, nous croyons que, lorsque les trente mille Francs de Charles-Martel exterminèrent en 732 dans les plaines de Moussais-la-bataille (entre Poitiers, Châtellerault et Chauvigni) les quatre cent mille Sarrasins qu'Abd-El-Rhaman avait amenés *à travers l'Espagne*, ils sauvèrent non-seulement la nationalité française, mais la cause de l'Europe entière. — Au temps des Croisades, nous croyons que si quelques évêques et quelques seigneurs espagnols se montrèrent avec nos soldats sur les champs de bataille de la Palestine, leur nombre n'égale point celui des chevaliers français et autres qui allèrent guerroyer en Espagne contre les Sarrasins, avant et pendant les expéditions d'outre-mer, et contribuèrent à plusieurs victoires éclatantes. — Après les Croisades, il est des nations dont l'histoire a presque oublié les exploits, et qui ont rendu au monde chrétien des services bien plus considérables que l'Espagne et la France n'en rendaient à la même époque. Les Polonais et les Hongrois, les Hongrois surtout, ont seuls, pendant plus d'un siècle, arrêté le débordement de la puissance musulmane.

beaucoup moins capables encore d'organiser cette troupe indisciplinée, qui, dans son ignorance et son enthousiasme, ne calculait point les difficultés et ne songeait à prendre aucune mesure. Cette lie des Croisés eut le sort qu'elle devait attendre : elle se fondit aussi vite qu'elle s'était formée et mise en mouvement. Quand ils atteignirent Constantinople, ils avaient commis toute sorte de désordres et d'excès en Allemagne, en Hongrie, en Bulgarie, et beaucoup avaient péri à cause de la haine qu'ils s'étaient attirée par leur horrible conduite. Ayant passé le Bosphore, après s'être livrés dans Bysance même à de nombreux actes de vandalisme, et avoir inspiré de sérieuses inquiétudes à l'empereur Alexis, ils s'avancèrent jusqu'aux environs de Nicée, où la plupart tombèrent, en deux batailles, sous le glaive des Turcs.

Que si l'on considère à un point de vue plus général la mission que la Providence a assignée aux divers peuples, il nous semble que nous pourrions dire à notre tour, avec un légitime orgueil, et sans craindre d'être démentis par l'histoire, qu'aucun pays ne doit réclamer la préséance sur la France, *pour les entreprises utiles à la religion*. Si, comme l'a dit Gibbon, *les évêques ont fait le royaume très-chrétien*, n'est-ce pas le royaume très-chrétien qui a le plus consolidé, malgré le schisme d'Avignon, malgré le gallicanisme, malgré d'autres attentats, qui a le plus consolidé la constitution au moins temporelle de l'Eglise? Lorsque les populations chrétiennes de l'Orient ne purent plus se reposer à l'ombre de son épée, n'est-ce pas encore à l'ombre de son nom qu'elles purent respirer? Quand ce ne fut plus par la protection, ce fut encore par le souvenir de la France qu'elles conservèrent quelques droits ou qu'elles obtinrent quelques priviléges. Comme la France fut le pays qui fournit le plus de chefs et le plus de troupes pour la conquête de la terre sainte, c'est aussi celui qui fournit le plus de soldats à cette autre croisade pacifique que les missionnaires de l'Evangile entreprennent sur tous les points du globe. C'est de ce sol si souvent ravagé, mais toujours fécond, que surgissent chaque jour tant d'œuvres merveilleuses, qui attestent l'éternelle jeunesse du catholicisme. Sans doute, nous devons reconnaître que la France n'a point toujours compris son glorieux rôle, qu'elle ne s'est pas toujours montrée digne de ses hautes destinées; mais il n'y a malheureusement pas de nation qui ne doive s'humilier avec elle à la pensée d'un semblable malheur, et peut-être l'Espagne en particulier n'eût-elle pas été condamnée à l'abaissement auquel elle est descendue, si elle avait fait ce que la Providence attendait d'elle, lorsqu'elle lui donna l'Amérique.

Pour compléter ces quelques considérations, on peut se reporter aux réflexions que notre savant auteur fait lui-même, d'après Michaud, sur les avantages que les Espagnols retirèrent des Croisades. (*Note du traducteur*.)

Jusque là les Croisades n'avaient été qu'un débordement populaire. Ces masses ne comprenaient pas le véritable objet de l'entreprise, et elles furent victimes de leur propre licence et de leur ignorance. Aussi, comme l'Orient ne devait point juger d'après elles de la puissance de l'Europe chrétienne, de même, malgré les douloureux regrets qu'excita l'issue désastreuse de cette expédition, les chefs illustres qui organisaient les véritables armées de la croix, ne se découragèrent pas.

Godefroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, premier chef de cette glorieuse entreprise, rassembla une armée de quatre-vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers. A ses côtés on distinguait ses deux frères Eustache de Boulogne et Baudouin, et Baudouin du Bourg, son cousin, Baudouin comte de Hainaut, Garnier, comte de Grai, Conon de Montaigu, Dudon de Contz, les deux frères Henri et Godefroi de Hache, Gérard de Chérisi, Renaud et Pierre de Toul, Hugues de Saint-Paul et son fils Engelran, et une foule d'autres cavaliers moins connus. Godefroi conduisit l'armée jusqu'à Constantinople, en traversant la Hongrie et la Bulgarie, où la conduite des Croisés leur valut un accueil bien différent de celui qu'avaient trouvé les troupes désordonnées qui avaient formé la première expédition.

Le comte Hugues, frère de Philippe I[er], Robert de Normandie, Robert de Flandre, Etienne, comte de Blois, réunirent de nombreux soldats sous leurs drapeaux, traversèrent les Alpes et allèrent s'embarquer dans un des ports d'Italie. Dans ce dernier pays, ce fut Bohémond, prince de Tarente, qui se mit à la tête de la Croisade. Suivi des plus nobles chevaliers de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, et entre eux de Tancrède, le plus célèbre et le plus renommé de tous, par son héroïsme chevaleresque, il s'embarqua pour la Grèce avec dix mille cavaliers et vingt mille fantassins.

Dans le midi de la France, cent mille guerriers se rassemblèrent sous les ordres d'Adhémar de Monteil et de Raimond de Toulouse, qui avait combattu en Espagne contre les Maures : ils étaient accompagnés de toute la noblesse de la Gascogne, du Languedoc, de la Provence, du Limousin et de l'Auvergne.

L'empereur Alexis Comnène, quoiqu'il eût instamment sollicité par des lettres et par des ambassadeurs le secours des armes de l'occident, pour soutenir son trône ébranlé par les attaques des musulmans, fut tout effrayé à la vue des forces formidables qui étaient réunies autour de sa capitale, et chercha à les éloigner, par toute sorte d'offres de services et même de bassesses. Il est certain que, sans l'intervention pacifique du duc de Lorraine, qui ne voulut point que l'on manquât au serment de combattre seulement les mahométans, les Latins se seraient emparés de Constantinople, et peut-être si les Croisés avaient fait flotter leurs bannières sur cette ville, les destinées de l'Orient seraient-elles aujourd'hui bien différentes ! Pour lors au moins la conquête de la Palestine eût été plus stable et plus durable, et assurément il eût été plus difficile aux musulmans de parvenir à former un empire au milieu des nations européennes.

Après avoir passé le Bosphore, les armées des Croisés pénétrèrent dans la Bithynie, au printemps de l'année 1097, et ayant détruit les forces que leur opposa le sultan Kilig-Arslan, quand ils commencèrent le siége de Nicée, ils le continuèrent pendant sept semaines, au bout desquelles ils forcèrent la ville à se rendre. L'empereur Alexis obtint la possession de cette capitale (1), par un stratagème indigne, qui ne fit qu'accroître la haine des Latins contre les Grecs et creusa comme un abîme entre les deux peuples. En sortant de Nicée, l'armée se divisa en deux corps, dont l'un fut attaqué à l'improviste dans la vallée

(1) Capitale de l'empire de Roum.

de Gorgoni (1) par David (2), qui avait réuni des troupes nombreuses après sa première défaite; mais l'autre accourut heureusement à son secours, et les musulmans, complètement battus, laissèrent près de trente mille morts sur le champ de bataille. L'armée réunie continua ensuite sa marche jusqu'à Antioche, ayant beaucoup à souffrir du manque de vivres : car les Turcs avaient à dessein dévasté tout le pays. D'un autre côté, Baudouin et Tancrède, qui s'étaient éloignés avec des troupes régulières pour explorer le territoire de Lycaonie et de Cilicie, et avaient emporté plusieurs places, eurent de vives querelles, par suite desquelles les troupes des deux chefs en vinrent aux mains. Grâce à la prudence de Tancrède, ces divisions, qui auraient indubitablement produit la ruine des Croisés, cessèrent, et Baudouin voulant échapper aux reproches sévères qu'il méritait, puisque c'était certainement son ambition qui avait provoqué ces luttes fatales, s'avança seul avec mille hommes jusqu'aux rives de l'Euphrate, où il fonda la principauté d'Edesse, dans la riche contrée de la Mésopotamie. (3)

L'année 1097 touchait à sa fin, lorsque l'armée des Croisés, forte de plus de trois cent mille hommes, se présenta devant la capitale de la Syrie. Les murs de Nicée n'avaient été témoins que de l'éclat et de la gloire des armes des Croisés, mais à côté de toutes les grandeurs, toutes les passions et toutes les misères de la guerre sainte se déroulèrent devant les remparts d'Antioche (4), durant le long espace de huit mois que se prolongea le siége. Antioche comptait sur ses imposantes fortifications et sur les avantages de sa situation : avec son enceinte de trois lieues de circonférence, avec ses trente tours, son fleuve au nord, ses montagnes au midi, elle ne craignait

(1) Aujourd'hui Ynen-Nu.
(2) Surnommé *Kilig-Arslan*, ou *l'épée du Lion*.
(3) Edesse, aujourd'hui *Orfa*.
(4) Aujourd'hui *Antaki*.

guère les attaques, et semblait plutôt fièrement les défier. Il est vrai que les deux grandes victoires remportées sur Kilig-Arslan avaient semé la terreur dans tout l'Orient; mais si les Croisés s'étaient flattés que la peur qu'ils avaient inspirée suffirait pour leur ouvrir les portes d'Antioche, lorsqu'ils vinrent à savoir que les musulmans étaient décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, tandis que de leur côté ils n'avaient point de machines de guerre pour attaquer une place si forte, il leur fut facile de comprendre qu'ils auraient à passer devant ces murailles assez de jours de fatigue et d'angoisse. Les environs d'Antioche devinrent alors le théâtre de la plus affreuse misère et du plus horrible désespoir. Le froid, la faim, les maladies entassèrent victimes sur victimes, et ces calamités entraînèrent le mal plus grave encore des désertions (1). On ne put l'arrêter qu'au moyen des mesures les plus énergiques, et lorsque l'arrivée du printemps et quelques succès obtenus dans différentes expéditions procurèrent des provisions et firent renaître l'espérance. Ce n'était pas seulement pour les hommes que l'hiver avait été plein d'horreur, mais la famine avait atteint les animaux eux-mêmes, et les soixante-dix mille chevaux que comptait l'armée au commencement du siége périrent presque tous.

Après tant de désastres et au milieu d'une pareille détresse, Bohémond crut pouvoir profiter des propositions d'un traître, et Phiroüs ouvrit la ville aux Croisés, au mois de juin 1098; mais leurs peines n'étaient point finies, et ils eurent encore beaucoup à souffrir, jusqu'à ce qu'ils parvinrent à s'emparer de la citadelle et défirent dans une grande bataille le prince de Mossoul, Kerbogath, qui était accouru avec des forces considérables. Le sentiment reli-

(1) Ce fut alors que Pierre l'Ermite lui-même s'enfuit secrètement du camp des chrétiens; mais il fut poursuivi et atteint par Tancrède, qui le ramena honteusement.

gieux, puissamment excité par la découverte faite dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche, de la lance dont avait été percé le côté du Rédempteur, fut ce qui poussa l'armée à livrer cette glorieuse bataille, où l'on vit ces mêmes hommes, naguère exténués par la faim et pâles comme des fantômes, déployer une bravoure et une audace extraordinaires.

Les Croisés ne sortirent point d'Antioche avant le printemps de l'année suivante, 1099. L'armée était alors réduite à cinquante mille hommes ; mais dans le bon état où ils se trouvaient et avec le souvenir des exploits par lesquels ils s'étaient signalés depuis qu'ils avaient mis le pied en Asie, ce nombre était plus que suffisant pour entreprendre et achever la conquête. Ils emportèrent plusieurs villes situées sur leur route, et ils assiégeaient Archas, lorsqu'ils reçurent une ambassade du calife du Caire qui avait profité des divisions qui s'étaient élevées parmi les Turcs, pour se rendre maître de Jérusalem : il lui donnait à entendre que la ville sainte n'ouvrirait ses portes qu'aux pèlerins désarmés. Ces propositions furent rejetées avec mépris et les Croisés poursuivirent tranquillement leur marche jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à Ramla, distante de dix lieues de Jérusalem. Quelques-uns opinèrent alors qu'il faudrait commencer par aller assiéger le Caire ou Damas, mais la proximité des saints lieux et le désir de terminer leur glorieux pèlerinage finirent par faire oublier tous les périls aux guerriers de la croix, et le jour suivant, les troupes chrétiennes se trouvèrent devant Jérusalem, dont la vue excita parmi elles le plus vif enthousiasme.

Pour décrire le siége et la prise de Jérusalem, nous allons laisser parler le célèbre historien des Croisades, J. F. Michaud, que nous suivons presque pas à pas dans le cours de ce chapitre. (1)

(1) *Histoire des Croisades*, livre IV, et *Correspondance d'Orient*. — Cette citation n'est pas textuelle. (*Note du traducteur.*)

« Jérusalem, dit-il, la cité des rois hébreux, des prophètes et de Jésus-Christ, la ville si fameuse et tant de fois saccagée, présentait au temps de la première Croisade, la même étendue, la même configuration et le même aspect qu'elle offre de nos jours. La physionomie de ces lieux est la même ; alors donc comme aujourd'hui le pâle olivier, le figuier, le térébinthe formaient l'avare végétation du territoire de cette ville. La nature qui entoure Jérusalem se montra aux yeux des compagnons de Godefroi telle qu'elle se montra à nous, humbles pèlerins des temps modernes : austère, triste et silencieuse. On voit que les malédictions de l'Ecriture y reçoivent un éternel accomplissement. Toutefois, les sombres images de ces montagnes stériles siéent bien à Jérusalem ; car il est juste que la nature soit morte à côté du tombeau d'un Dieu. » (1)

« Dès le lendemain de leur arrivée, les Croisés s'occupèrent de former le siége de la place. Une esplanade couverte d'oliviers s'étend sur le côté septentrional ; là, le terrain présente une surface unie, et c'est le seul endroit autour de la ville qui puisse se prêter au campement d'une armée. Godefroi de Bouillon, Robert, comte de Normandie. Robert, comte de Flandre, dressèrent leurs tentes au milieu de cette esplanade ; leur camp s'étendait entre la grotte de Jérémie et les sépulcres des rois (2). Tancrède planta ses pavillons à la droite de Godefroi et des deux Robert, sur le terrain qui fait face au nord-ouest des murailles (3). Après le camp de Tancrède, venait celui de Raymond, comte de Toulouse, en face de la porte du couchant. Ses tentes couvraient les hauteurs appelées maintenant collines de Saint-George, séparées des remparts par l'étroite

(1) *Histoire des Croisades*, livre Ier.

(2) Vis-à-vis de la petite porte appelée de nos jours porte de Damas, et de celle d'Hérode maintenant bouchée.

(3) Vis-à-vis de la porte de Bethléem.

vallée de Réphaïm et par une vaste et profonde piscine. Cette position ne lui permettait pas de concourir utilement au siége ; c'est ce qui le détermina à transporter une partie de son camp vers le côté méridional de la ville, sur le mont Sion, au lieu même où Jésus-Christ avait célébré la Pâque avec ses disciples. Par ces dispositions, les Croisés laissèrent libres les côtés de la ville qui étaient défendus au midi par la vallée de Gihon ou de Siloé, et vers l'orient, par la vallée de Josaphat....

» La garnison égyptienne qui défendait Jérusalem, s'élevait à quarante mille hommes ; vingt mille habitants avaient pris les armes (1). Les imans parcouraient les rues, exhortant le peuple à la défense de la ville, et promettant la victoire au nom du prophète.

» Dès les premiers jours du siége, un solitaire, qui avait fixé sa retraite sur le mont des Oliviers, vint réunir ses prières à celles des chrétiens chassés de la ville, et conjura les Croisés, au nom de Jésus-Christ, dont il se disait l'interprète, de livrer un assaut général. Ceux-ci, qui n'avaient ni échelles, ni machines de guerre, s'abandonnèrent aux conseils du pieux ermite et crurent que leur audace et leurs épées suffisaient pour renverser les remparts des Sarrasins...

» Au premier signal, l'armée chrétienne s'avança en bon ordre. Les uns, réunis en bataillons serrés, se couvraient de leurs boucliers, qui formaient sur leurs têtes une voûte impénétrable ; ils s'efforçaient d'ébranler les murailles à coups de piques et de marteaux, tandis que les autres, rangés en longues files, restaient à quelque distance et se servaient de la fronde et de l'arbalète. L'huile et la poix bouillantes, de grosses pierres, d'énormes pou-

(1) Ils étaient en outre appuyés par un très-grand nombre de musulmans des rives du Jourdain, de la mer Morte et de diverses contrées voisines, accourus pour défendre la capitale de la Judée, ou pour y chercher un asile.

tres, tombaient sur les premiers rangs des chrétiens. Rien ne pouvait intimider l'audace des assaillants, et les Sarrasins ne pouvaient comprendre le prodige d'un si grand courage. Sans doute les Croisés seraient entrés ce jour-là même dans Jérusalem, s'ils avaient eu les instruments et les machines nécessaires ; mais les assiégés ne tardèrent pas à revenir de leur surprise ; le ciel ne fit point les miracles promis par le solitaire, les premiers des assaillants, accablés par le nombre, ne purent être secourus par leurs compagnons, et ne trouvèrent qu'une mort glorieuse sur les murs qu'ils avaient franchis. Les chrétiens rentrèrent dans leur camp, en déplorant leur imprudence et leur crédulité. Ce premier revers leur apprit qu'il fallait, avant tout, construire des machines de guerre ; mais il était difficile de se procurer le bois nécessaire, dans un pays qui n'offrait qu'un sable inculte et des rochers stériles. Le hasard leur fit trouver, au fond d'une caverne, de grosses poutres qui furent transportées dans le camp. On démolit les maisons et même les églises du voisinage qui n'avaient point été livrées aux flammes, et tout le bois échappé aux ravages des Sarrasins fut employé à la construction des machines.

» Les plus grandes chaleurs de l'été avaient commencé au moment où les pèlerins étaient arrivés devant Jérusalem. Un soleil dévorant et les vents du midi chargés de la poussière du désert, embrasaient l'horizon. Le torrent de Cédron était desséché ; toutes les citernes du voisinage avaient été comblées ou empoisonnées. La fontaine de Siloé, qui coulait par intervalle, ne pouvait suffire à la multitude des pèlerins. Sous un ciel de feu, au milieu d'une campagne aride, l'armée chrétienne se trouva bientôt en proie à toutes les horreurs de la soif. Cette calamité de la soif était si grande qu'on s'apercevait à peine de la disette des vivres. » (1)

(1) *Histoire des Croisades*, livre IV.

C'est alors que les chrétiens furent distraits de leurs sombres préoccupations par l'arrivée inopinée d'une flotte génoise, qui entra au port de Joppé, chargée de munitions et de provisions de toute espèce. On put bientôt transporter au camp de Jérusalem des vivres et une grande quantité d'instruments propres à construire des machines de guerre; ce convoi était suivi d'un grand nombre d'ingénieurs et de charpentiers génois qu'escortait un corps de trois cents hommes commandé par Raymond Pelet.

Le bois continuait à manquer, mais les Croisés découvrirent une forêt du côté de Naplouse (1), et des troupes de chameaux amenèrent au camp des pins, des cyprès et des chênes. « Personne ne resta dans l'inaction; les chevaliers et les barons se mirent eux-mêmes au travail; tous les bras furent employés, tout fut en mouvement dans l'armée chrétienne. Tandis que les uns construisaient des béliers, des catapultes, des galeries couvertes, les autres portant des outres, et guidés par les chrétiens du pays, allaient demander un peu d'eau à la fontaine d'Elpire sur la route de Damas, à celle des apôtres, au delà du village de Béthanie, à la fontaine située dans le vallon qu'on appelle le désert de Saint-Jean, à une autre source à l'ouest de Bethléem, où le diacre saint Philippe baptisa, dit-on, l'esclave de Candace, reine d'Ethiopie.... Chaque jour des machines formidables s'élevaient et menaçaient les remparts des Sarrasins. Parmi ces machines on remarquait trois énormes tours d'une structure nouvelle ; chacune de ces tours avait trois étages : le premier destiné aux ouvriers qui en dirigeaient les mouvements, le second et le troisième aux guerriers qui devaient livrer un assaut. Ces trois forteresses roulantes s'élevaient plus haut que les murailles de la ville assiégée. On avait adapté au sommet une espèce de pont-levis qu'on pouvait abattre sur le rempart, et qui

(1) La forêt de Saron.

devait offrir un chemin pour pénétrer jusque dans la place. Mais ces puissants moyens d'attaque n'étaient pas les seuls qui allaient seconder les efforts des Croisés; l'enthousiasme religieux d'où étaient nés tant de prodiges, devait encore augmenter leur ardeur et leur préparer une nouvelle victoire... Après trois jours d'un jeûne rigoureux, ils sortirent en armes de leurs quartiers, et marchèrent les pieds nus, la tête découverte, autour des murailles de la sainte cité. (1)

Les assiégés avaient dressé un grand nombre de machines sur les points de la ville qui paraissaient le plus menacés par les chrétiens, mais ils avaient laissé sans défense le côté oriental. C'est pourquoi Godefroi et les deux Robert y transportèrent leur camp dans le voisinage de la porte Saint-Etienne. « Les béliers, les tours roulantes furent démontés et transportés pièce à pièce dans le nouveau camp; ce travail prodigieux, qui devait décider du sort du siége et de la prise de Jérusalem, se fit dans une seule nuit, et dans une nuit du mois de juillet, c'est-à-dire dans l'espace de cinq ou six heures. » (2)

Le jeudi 14 juillet 1099, les chefs donnèrent le signal d'une attaque générale, et toutes les forces de l'armée, hommes et machines, se ruèrent sur les murailles. Les trois grandes tours ou forteresses mobiles, conduites, l'une par Godefroi, à l'est, l'autre par Tancrède, au nord-ouest, la troisième, par Raymond de Toulouse, au midi, s'avançaient vers le rempart au milieu du tumulte des armes et parmi les cris des ouvriers et des soldats. Ce premier choc fut terrible, mais il ne put être décisif. Après douze heures de combat opiniâtre, la victoire ne couronna point les efforts des Croisés. Quand la nuit les força de rentrer dans leur camp, ils ne pouvaient se consoler de ce que *Dieu ne les avait point encore jugés dignes d'entrer dans la ville sainte et d'adorer le tombeau de son Fils.*

(1) Michaud, liv. IV. — (2) Idem, ibid.

« Le jour suivant ramena les mêmes combats et les mêmes dangers que la veille. Si les assiégés, qui avaient appris l'arrivée d'une armée égyptienne, étaient animés par l'espoir de la victoire, de leur côté, les guerriers de la croix avaient recouvré une invincible énergie. » (1) De furieux assauts étaient livrés à la fois sur les trois points d'attaque, et deux magiciennes qui, debout sur les remparts de la ville, conjuraient les éléments et les puissances de l'enfer, tombèrent sous une grêle de traits et de pierres.

« Cependant le combat avait duré la moitié de la journée sans que les Croisés eussent encore aucun espoir de pénétrer dans la place... Tout à coup ils voient paraître sur le mont des Oliviers un cavalier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal pour entrer dans la ville. La vue du cavalier céleste embrase les assiégeants d'une nouvelle ardeur. La tour de Godefroi s'avance au milieu d'une terrible décharge de pierres, de traits, de feu grégeois, et laisse tomber son pont-levis sur la muraille. Des dards enflammés volent en même temps contre les machines des assiégés, contre les sacs de paille et de foin et contre les ballots de laine qui recouvraient les derniers murs de la ville. Le vent allume l'incendie et pousse la flamme sur les Sarrasins. Ceux-ci, enveloppés de feu et de fumée, reculent à l'aspect des lances et des épées des chrétiens. Godefroi, précédé des deux frères Lethalde et Engelbert de Tournai, suivi de Baudouin du Bourg, de son frère Eustache, de Reimbaud Croton (2), de Guicher, de Bernard de Saint-Vallier, d'Amenjeu d'Albret, enfonce les ennemis, les poursuit et s'élance sur leur trace dans Jérusalem... Tancrède, les deux Robert et Raymond de Toulouse ne tardèrent pas à y pénétrer de leur côté...

(1) Michaud, livre IV.

(2) Les descendants de Rembaud Croton (du Cambrésis) ont porté indifféremment, jusqu'au XVIe siècle, les noms de Croton ou d'Estourmel.

» L'histoire a remarqué que les chrétiens étaient entrés dans Jérusalem un vendredi, à trois heures du soir : c'était le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes. » (1)

Elle nous raconte aussi, avec effroi, le massacre des musulmans dans la ville conquise : il dura toute une semaine, pendant laquelle furent immolés soixante-dix mille Sarrasins. La difficulté de garder un nombre excessif de prisonniers et la pensée qu'il faudrait encore combattre tôt ou tard les musulmans qui sortiraient de Jérusalem, furent les motifs sur lesquels s'appuya une politique barbare, pour commettre de pareils actes de vengeance et de fanatisme implacable. Les scènes sanglantes ne furent interrompues que par une fervente visite que les Croisés firent à l'église de la Résurrection pour adorer le saint sépulcre ; car par un mystérieux contraste, ces mêmes hommes qui venaient d'égorger dans les rues des ennemis vaincus, allèrent ensuite les pieds nus, la tête découverte, faisant retentir Jérusalem de leurs pieux gémissements, et répandant des larmes abondantes de dévotion et d'amour. La prière et les sanglots des pèlerins remplacèrent aussitôt dans la ville, les cris de rage des bourreaux et les plaintes des victimes.

Le partage du butin n'avait donné lieu à aucun désordre. « Avant le dernier assaut, on était convenu, suivant la coutume des Croisés dans leurs conquêtes, que chaque guerrier resterait le maître et le possesseur de la maison et de l'édifice dans lequel il se présenterait le premier. Une croix, un bouclier, ou tout autre signe placé sur une porte, était pour chacun des vainqueurs le titre de sa possession. Une partie des trésors enlevés aux infidèles fut employée à soulager les pauvres et les orphelins, et à dé-

(1) C'est aussi, fait remarquer le chroniqueur Raimond d'Agiles, l'anniversaire du jour où les apôtres de Jésus-Christ furent chassés de Jérusalem et dispersés dans le monde.

corer les autels de Jésus-Christ qu'on venait de relever dans la cité sainte. Les lampes, les candélabres d'or et d'argent, les riches ornements qui se trouvaient dans la mosquée d'Omar, devinrent le partage de Tancrède. » (1)

Par la prise de Jérusalem était déjà atteint le principal but de la Croisade. Il n'y avait pas encore trois ans que la place de Clermont avait retenti de ces magiques paroles *Dieu le veut! Dieu le veut!* et déjà les drapeaux de la chrétienté avaient remplacé dans la capitale de la Judée les étendards du faux prophète de l'Arabie. On devait déplorer sans doute beaucoup d'excès, beaucoup de faiblesses, beaucoup de misères, surtout de la part des premiers corps expéditionnaires, mais aussi on pouvait admirer les traits les plus extraordinaires de valeur et de patience. C'est la religion qui avait inspiré un pareil héroïsme, et un peu plus de deux années avaient suffi pour lever des armées, pour franchir une si énorme distance, pour battre tant d'ennemis, pour surmonter enfin tant d'immenses obstacles, et voir se réaliser par la prise de Jérusalem le rêve d'or de toute la chrétienté.

RÈGNE DE GODEFROI DE BOUILLON.

Une fois les Croisés maîtres de la sainte cité, la première pensée qui dut les assaillir, ce fut de nommer un roi pour assurer la conquête. Plusieurs chefs présentaient des titres sérieux à cette distinction; mais celui qui prévalut sur tous fut le duc de Lorraine, Godefroi de Bouillon, dont le choix fait par un conseil composé de dix hommes les plus recommandables du clergé et de l'armée, fut accueilli avec une joie universelle et les plus vives acclamations (2). Néanmoins Godefroi, dont la piété et

(1) *Histoire des Croisades*, livre IV.

(2) « Ces électeurs, dit Michaud, allèrent jusqu'à interroger les familiers et les serviteurs de tous ceux qui avaient des prétentions à la couronne de Jérusalem.. Les serviteurs de Godefroid lui reprochèrent un seul défaut,

la prudence égalaient, si elles ne surpassaient, la prodigieuse valeur, refusa le diadème et les marques de la royauté, en disant qu'il n'accepterait jamais une couronne d'or dans une ville où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines. Il se contenta du titre modeste de défenseur et de baron du saint sépulcre.

En même temps qu'on nommait un roi pour veiller au gouvernement et à la conservation du nouvel État, on pensa aussi à désigner un patriarche qui se plaçât à la tête de l'Église de Jérusalem et pourvût aux besoins spirituels du royaume. C'eût été indubitablement le célèbre évêque Adhémar qui prit le premier la croix à Clermont, et qui avait suivi l'armée jusqu'à Antioche, en qualité de légat et de vicaire du souverain pontife ; mais la mort l'avait frappé au milieu des calamités que les Croisés avaient eu à souffrir dans cette ville, et l'on élut Arnould, chapelain de duc de Normandie, auquel l'histoire n'a pu malheureusement vouer le même intérêt ni la même sympathie qu'à l'austère et vertueux Adhémar de Monteil.

Avant que l'Europe pût se réjouir à la nouvelle de la conquête de Jérusalem, un grand désespoir régnait au Caire, à Bagdad, à Damas, et tous les sectaires de l'islamisme déposèrent aussitôt leurs querelles, pour se rassembler dans les environs de Gaza. Ils étaient déjà dans les plaines d'Ascalon, formant une armée de trois cent mille hommes, quand le roi de Jérusalem résolut de sortir à leur rencontre et de leur présenter la bataille, quoiqu'il ne disposât pas de plus de vingt mille combattants. Il n'y avait que l'ardeur religieuse des Croisés, et l'idée qu'ils avaient de l'épouvante que leurs récents triomphes avaient jetée parmi les musulmans, qui pussent

celui de contempler avec une vaine curiosité les images et les peintures des églises, et de s'y arrêter si longtemps, même après les offices divins, que *souvent il laissait passer l'heure du repas, et que les mets préparés pour sa table se refroidissaient et perdaient leur saveur.* »

engager Godefroi à aller avec une poignée de soldats disputer en pleine campagne le passage à cette immense multitude ; mais l'audace fabuleuse des guerriers de la croix était le présage d'une victoire qui devait aussi paraître fabuleuse ; car, en effet, les musulmans furent saisis d'une soudaine terreur au premier choc des chrétiens ; le désordre se mit dans leurs rangs ; ils ne songèrent plus qu'à prendre la fuite, et le glaive des Latins les moissonnait, dit une chronique , « comme les épis des sillons ou l'herbe touffue des prairies. »

Cette bataille d'Ascalon acheva de plonger l'Asie musulmane dans la consternation, et la poésie arabe, fidèle interprète des sentiments des disciples de Mahomet, put s'écrier alors, et s'écria avec l'accent de la plus terrible vérité : « nous avons mêlé le sang à l'abondance de nos larmes. Déjà nous n'avons plus d'abri contre les malheurs qui nous menacent... Fils de l'islamisme , combien de combats vous aurez encore à livrer, où vos têtes rouleront dans la poussière !... Il ne reste plus d'autre asile à nos frères, naguère maîtres de la Syrie, que le dos de leurs chameaux agiles et les entrailles des vautours. »

L'armée chrétienne rentra dans Jérusalem, où elle fut reçue au milieu d'un enthousiasme impossible à décrire ; mais déjà les principaux chefs de la Croisade regardaient comme terminée leur glorieuse entreprise, et la plupart songèrent à retourner en Europe, laissant à d'autres guerriers qui accouraient, le soin de conserver la conquête qu'ils venaient de faire. L'historien qui nous sert de guide dit à ce propos : « la bataille d'Ascalon fut la dernière de cette Croisade ; libres enfin de leur vœu , après quatre ans de travaux et de périls, les princes croisés ne pensèrent plus qu'à quitter Jérusalem, qui devait bientôt n'avoir pour sa défense que trois cents chevaliers, la sagesse de Godefroi , et l'épée de Tancrède, résolu de terminer ses jours en Asie. Quand ils eurent annoncé leur départ, tous

les cœurs se remplirent de deuil et de tristesse ; ceux qui restaient en Orient embrassaient leurs compagnons, les larmes aux yeux, et leur disaient : n'oubliez jamais vos frères que vous laissez dans l'exil ; de retour en Europe, inspirez aux chrétiens le désir de visiter les saints lieux que nous avons délivrés; exhortez les guerriers à venir combattre avec nous les nations infidèles. Les chevaliers et les barons, fondant en pleurs, juraient de conserver un éternel souvenir des compagnons de leurs exploits, et d'intéresser la chrétienté au salut et à la gloire de Jérusalem... Le comte de Toulouse, qui avait juré de ne plus revenir en Occident, s'était retiré à Constantinople, où l'empereur lui donna la principauté de Laodicée... (1) L'ermite Pierre, revenu dans sa patrie, se retira tout à fait du monde, et s'enferma dans un monastère qu'il avait fondé à Hui. » (2) Eustache, frère de Godefroi et de Baudouin, Robert de Flandre et Robert de Normandie, rentrèrent dans leurs États, où sans doute les glorieux et mélancoliques souvenirs de la Croisade embellirent maintes fois leurs derniers jours. (3)

(1) Bohémond resta dans sa principauté d'Antioche, et Baudouin dans son comté d'Edesse.

(2) En 1761, on voyait encore, dans l'église de Hui, une pierre tumulaire dont l'inscription consacrait la mémoire de Pierre l'Ermite, dit quelque part Michaud. Mais M. de Hody (dans sa Description des tombeaux des rois latins de Jérusalem, etc., Bruxelles chez Goemaere) nous atteste le contraire. Voici ses paroles : « Ce qui est certain, c'est que Pierre fut le premier prieur de Neuf-Moustier (près d Hui). En 1242, ses restes qui avaient été transférés hors de l'église, furent transférés à l'intérieur. En 1793, ils disparurent avec l'église elle-même, et c'est à tort que M. Léon Paulet (Bulletin de la société des Antiquaires de Picardie, 1853, p. 69.) suppose qu'ils ont été transportés dans la cathédrale de Namur. On voit encore dans le jardin de la villa que la bande noire a substitué au monastère vénéré, un caveau vide qu'on assure être celui où reposa pendant près de sept siecles le corps de l'un des promoteurs de la première croisade. » Ajoutons que d'autres personnes prétendent que le tombeau de Pierre l'Ermite se trouve dans un jardin particulier à Hui même. — C'est aussi dans un jardin particulier, à Cassel, qu'on montre la pierre tumulaire d'un autre croisé bien illustre, de ce Robert le Frison que les musulmans ont appelé l'épée des chrétiens. (*Note du traducteur.*)

(3) Ceci n'est point fort exact pour le duc de Normandie, qui fut enfermé au château de Cardiff par son frère Henri Ier roi d'Angleterre, et y mourut après vingt-huit ans de captivité. (*Note du traducteur.*)

Cependant l'Europe s'était enflammée d'un nouvel enthousiasme au récit de la prise de Jérusalem et de la bataille d'Ascalon, et tandis que la plupart des Croisés qui avaient accompli leur vœu, reprenaient le chemin de leur patrie, on voyait sur différents points de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, se réunir cinq cent mille hommes, qui abandonnaient leurs foyers pour aller saluer cette terre de prodiges. Cette multitude de nouveaux Croisés se divisa en trois armées : la première, commandée par Albert, comte de Blandras et Anselme, évêque de Milan ; la seconde, par Guillaume de Nevers, et la troisième, par Guillaume de Poitiers, Hugues de Vermandois, Wolf ou Guelfe, duc de Bavière, et la princesse Ida, Margrave d'Autriche. Tous pénétrèrent successivement dans l'Asie mineure, en 1101, en suivant des routes distinctes ; mais ils marchaient sans précaution et sans discipline, et ils furent complètement défaits par ces mêmes Turcs, qui avaient été naguère vaincus à Nicée, dans la vallée de Gorgonie et à Antioche. Dix mille hommes à peine, sur toute cette multitude, parvinrent à se sauver et arrivèrent à Jérusalem au printemps de l'an 1103. Ainsi, dans l'espace de sept années, un million d'hommes sortis d'Europe, avaient perdu la vie sur les routes de l'Orient. De grands biens ne s'obtiennent jamais qu'au prix de grands sacrifices, et la cause de la civilisation, dans cette glorieuse entreprise des Croisades, n'a pu porter ses fruits, qu'arrosée du sang de tant de milliers de victimes.

Voici l'opinion qu'exprime M. Michaud, sur les caractères et les effets de la Croisade jusqu'à cette époque : « La première Croisade, dit-il, et le grand mouvement qu'elle produisit en 1101, ravirent à l'Europe plus d'un million d'hommes. Les expéditions de la croix nous présentent deux religions en guerre l'une contre l'autre, et c'est pourquoi nous y voyons les deux partis animés d'une si grande ardeur et d'une haine si profonde : les guerres religieuses sont toujours les plus implacables et les plus

sanglantes. Cette première Croisade fut signalée par des exploits merveilleux; la France y eut sa bonne part de gloire et les souvenirs de l'héroïsme sont toujours agréables à la patrie (1). Le premier résultat de cette Croisade, fut de porter l'effroi parmi les populations musulmanes, et de les mettre pour longtemps dans l'impuissance de tenter aucune entreprise sur l'Occident. Grâce aux victoires des Croisés, l'empire grec recula ses limites, et Constantinople, qui était le chemin de l'Occident pour les Sarrasins, fut à l'abri de leur attaque. » (2) Cette sainte entreprise profita aussi à la situation intérieure de l'Europe; car elle fit cesser les guerres entre particuliers et les fléaux de l'anarchie féodale. Toutes les haines se confondirent en une seule, en la haine des ennemis du christianisme, et cette disposition favorable des esprits contribua grandement à l'affermissement de la paix et au développement ultérieur de la civilisation.

« Cette première Croisade procura d'autres avantages à l'Europe. L'Orient, dans la guerre sainte, fut en quelque sorte révélé à l'Occident qui le connaissait à peine; la Méditerranée fut plus fréquentée par les vaisseaux européens; la navigation fit quelques progrès, et le commerce, surtout celui des Pisans et des Génois, dut s'accroître et s'enrichir par la fondation du royaume de Jérusalem. Une grande partie, il est vrai, de l'or et de l'argent qui se trouvait en Europe, avait été emportée en Asie par les Croisés; mais ces trésors enfouis par la crainte ou par l'avarice, étaient perdus depuis longtemps pour la circulation; l'or qui ne fut point emporté dans la Croisade circula plus librement, et l'Europe, avec une moindre quantité d'argent, parut tout à coup plus riche qu'elle ne l'avait jamais été. » (3)

(1) Ces considérations se trouvent bien dans l'*Histoire des Croisades*, mais notre auteur leur a donné une forme nouvelle, qui ne nous a point permis de faire une citation exacte quant au passage qui précède. (*Note du traducteur*.)
(2) Michaud, livre IV. — (3) Idem, ibid.

Quant aux sciences, aux lettres et aux arts, on ne peut pas dire que la première Croisade en ait hâté l'essor en Europe, car les premiers rapports de la chrétienté et de l'islamisme ne consistèrent qu'en des projets d'extermination. (1) Un autre bien que produisit la guerre sainte, ce fut de porter le premier coup à la féodalité. « Plusieurs des princes croisés signalèrent leur retour par de sages règlements. Quelques institutions salutaires commencèrent à prendre la place des abus violents de l'ancien régime. En outre, beaucoup de seigneurs avaient affranchi leurs serfs qui les suivaient dans la sainte expédition. Enfin, la noblesse perdit quelque chose d'un pouvoir dont elle abusait ; le roi de France commença à secouer le joug des grands vassaux de la couronne, dont plusieurs s'étaient ruinés ou avaient péri dans la guerre sainte. » (2) Tel fut le caractère et tels furent les résultats de la première Croisade.

Le règne de Godefroi fut malheureusement très-court, car il ne dura point un an ; mais, en revanche, ce fut un règne glorieux, pendant lequel tout fut prévu, tout fut réglé. Il est vrai que le royaume était singulièrement resserré, et que les Turcs conservaient de toutes parts des forteresses qui empêchaient l'agrandissement de la conquête. Néanmoins, et quoique Godefroi n'eût près de lui qu'un fort petit nombre de guerriers, il sut se faire payer un tribut par les émirs d'Ascalon, de Césarée, de Ptolémaïs, et tandis que le brave Tancrède assujettissait la Galilée, il dompta, de son côté, les Arabes des bords du Jourdain, et rendit son nom célèbre même parmi ses ennemis. On raconte que durant le siége de la ville d'Arsur (3), il fut visité par quelques émirs de la Samarie,

(1) Aussi vit-on les Croisés, comme le trop fameux Omer à Alexandrie, brûler à Tripoli une bibliothèque de plus de cent mille volumes. (*Note du traducteur.*)

(2) Michaud, livre IV.

(3) L'ancienne Antipatride, d'après une note de Michaud ; toutefois cette indication est peu sûre. (*Note du traducteur.*)

qu'il reçut humblement assis sur un sac de paille, et que ceux-ci l'ayant prié de leur donner une preuve de la force extraordinaire qu'on lui attribuait, il prit son sabre et coupa d'un seul coup la tête à un chameau : un trait pareil frappa vivement l'imagination des Orientaux.

Mais en même temps qu'il s'occupait des affaires de la guerre et reculait les limites du nouveau royaume, en se faisant respecter des ennemis du nom chrétien, il ne négligeait point l'établissement d'une régime politique et civil, et il jetait les bases d'une législation assez parfaite, eu égard à l'époque et aux circonstances. Le jeune État de Jérusalem, où étaient accourus des aventuriers de tous les pays, où fermentaient par conséquent mille ambitions, avait un besoin pressant de lois qui précisassent les obligations des citoyens, et assurassent l'exécution de la justice publique. Godefroi profita du séjour à Jérusalem de son frère Baudouin, prince d'Edesse, et de Bohémond, prince d'Antioche, pour réunir avec eux dans son palais, situé sur le mont Sion, plusieurs personnages éclairés, qu'il chargea de rédiger un code de lois, qui, augmenté ensuite par ses successeurs, est connu sous le nom d'*Assises du royaume de Jérusalem*. On y déterminait les droits du monarque et l'on y fixait les devoirs des barons et des chevaliers ; on y établit le mode d'administrer la justice aux nobles, aux gens de la classe moyenne, aux chrétiens indigènes ; on y posa les principes du droit de propriété ; on y régla les conditions du service militaire; enfin on s'occupa de tout ce qu'exigeait principalement et plus impérieusement ce naissant État. Toutefois, l'attention des législateurs se porta surtout sur les hommes d'armes, parce que la guerre était alors l'affaire la plus importante, l'affaire capitale, et il ne put être question, dans un code pareil, des villageois, des cultivateurs et des prisonniers, qui ne semblaient point mériter qu'on songeât à leurs intérêts. Mais la religion était là qui

eillait sur les classes disgraciées avec sa sollicitude ıaternelle et qui suppléait à l'oubli des législateurs.

Un écrivain exprime en ces termes son opinion sur les ıssises du royaume de Jérusalem : « On pourrait dire u'elles ont été écrites en quelque sorte avec la pointe de épée. On y voit une image de l'Europe féodale, mais cette nage porte souvent l'empreinte de modifications bienveil-ıntes et salutaires, inspirées par l'esprit de la Croisade. ıe XIIe siècle et les siècles précédents n'avaient rien à ıettre en comparaison avec la législation de Godefroi et de es successeurs. Après avoir réglé le pays de Jérusalem, ıs diverses principautés chrétiennes fondées en Syrie, ette législation régit encore l'empire latin de Bysance, la Iorée, le royaume latin de Chypre, plusieurs points de archipel appartenant aux Vénitiens jusqu'à la conquête es Ottomans. Ainsi le code des libérateurs de Jérusalem, ui s'appela quelquefois *Lettres du saint Sépulcre,* subsista n Orient, tant qu'il y resta des traces des possessions hrétiennes. Malgré ses imperfections, il favorisa la ivilisation européenne, en servant de modèle ou de point e départ à d'autres législations. » (1).

Lorsque Godefroi était parvenu à organiser en si peu de emps son royaume, lorsque, entre autres œuvres pieuses, l avait établi et doté des chanoines dans la basilique du aint sépulcre et dans la mosquée d'Omar, qui avait été onvertie en église, fondé une maison dans la vallée de osaphat en faveur des moines qui avaient célébré les ffices divins au milieu des travaux et des périls de la Croisade, étendu ses domaines et rendu tributaires plu-ieurs princes de l'Arabie ; lorsque enfin il avait fait ebâtir Jaffa, et créé ainsi une nouvelle place forte pour es Etats et ouvert un port aux pèlerins et aux marchands hrétiens, il fut atteint dans cette ville d'une maladie

(1) Poujoulat, *Histoire de Jérusalem,* tome II, chap. XXXI.

grave, à son retour du pays de Damas, et dut se faire porter en litière à Jérusalem. « Sentant déjà sa fin prochaine, dit Albert d'Aix, il confessa ses péchés avec un vrai repentir et une grande abondance de larmes, puis il reçut la sainte communion, et revêtu de ce bouclier spirituel, ferma les yeux à la lumière du monde (1). La mort de cet illustre capitaine, de ce généreux athlète du Christ, fut profondément ressentie non-seulement par tous les chrétiens, tant Français qu'Italiens, Syriens, Armémiens et Grecs, mais encore par les Arabes, les Sarrasins et les Turcs, qui le pleurèrent durant cinq jours et montrèrent les plus vifs regrets. »

Avant l'entrée des Latins dans Jérusalem, le calvaire se trouvait en dehors de l'église du saint sépulcre : les Croisés agrandirent la basilique et comprirent dans son enceinte la partie de la montagne sacrée où a été placée la croix du Sauveur. C'est dans cette partie du calvaire que fut enterré Godefroi de Bouillon. Nommé roi, il n'avait point eu la vanité de porter le diadème dans la ville où le rédempteur du monde avait été couronné d'épines, et par une magnifique compensation, il eut la gloire d'être enseveli près du lieu où expira le Sauveur, à quelques pas du saint tombeau.

RÈGNE DE BAUDOUIN Ier.

En dépit de la grande opposition faite par le patriarche Daimbert, qui avait succédé à Arnould, on choisit pour remplacer Godefroi, son frère Baudouin, qui laissa sa principauté d'Edesse à son cousin Baudouin du Bourg, et s'empressa d'accourir à Jérusalem, où il fut reçu au milieu des plus vives acclamations. Il fut sacré roi dans l'église de Bethléem, sur laquelle Tancrède avait arboré sa bannière la veille de l'arrivée de l'armée des Croisés à Jérusalem.

(1) Le 17 Juillet 1100

Ce petit et nouveau royaume obligeait ses défenseurs à avoir constamment les armes à la main, d'autant plus que la mort prématurée du premier héros des Croisades paraissait avoir ranimé les espérances de ses ennemis. Le caractère belliqueux et entreprenant de Baudouin le rendait très-propre à ce genre de vie, et il ne déposa point son épée dans les dix-huit années que dura son règne. Il eût le bonheur de sortir presque toujours victorieux du combat, et après avoir imposé le respect aux musulmans par ses exploits, il laissa le royaume fort agrandi par la conquête de places importantes.

Les entreprises militaires de Baudouin semblent se distinguer comme par une empreinte de grandeur poétique. Tout ce qui lui était inconnu attirait son génie : on eût dit qu'il éprouvait l'irrésistible besoin de parcourir des régions nouvelles, à la recherche d'aventures héroïques. Il avait dépouillé cette nature ambitieuse par laquelle il s'était signalé durant la Croisade, et s'étant réconcilié avec Tancrède, il ne fut sur le trône qu'un paladin intrépide, noble, généreux, infatigable. Sur le point d'attaquer une armée égyptienne qui était sortie d'Ascalon, dix fois plus nombreuse que la sienne, il dit à Harpin, comte de Bourges, qui cherchait à le retenir en lui donnant des conseils de prudence : « Harpin, si tu as peur, retire-toi, et va-t'en à Bourges. (1) » Lorsque, dans les environs de Ramla, il livra une bataille et s'élança au milieu des musulmans avec son drapeau blanc, il disait à ses douze cents compagnons, pour les animer à la victoire : « Ne pensez pas à fuir. Il n'y a point d'asile en Orient pour les vaincus, et notre patrie est bien loin. » Dans une de ses

(1) D'après le récit de Michaud (*Histoire des Croisades*, tome II, liv. V), Baudouin n'avait, en cette rencontre, qu'une troupe de deux cents chevaliers, pour soutenir le choc de vingt mille ennemis. Aussi ne s'échappa-t-il qu'à grand'peine ; il se réfugia dans Ramla, et en sortit heureusement, avant la prise de cette ville, sous l'escorte de l'émir auquel il avait renvoyé sa femme, ainsi que va le raconter notre auteur. (*Note du traducteur.*)

expéditions contre les Arabes, il entendit, en traversant le Jourdain, les gémissements d'une femme en travail; il la couvrit de son manteau, la fit placer sur des tapis, ordonna qu'on lui portât des fruits et de l'eau et qu'on lui amenât une chamelle pour allaiter le nouveau-né, puis chargea un esclave de la conduire à son mari. C'était un musulman d'un rang élevé, qui plus tard sauva le roi d'un grand danger, prouvant ainsi qu'il n'avait point oublié son action généreuse. Il fit des excursions de l'autre côté de la mer Morte et sur les plages de la mer Rouge, conquit, en Phénicie, les places d'Arsur, Césarée, Saint-Jean d'Acre, Tripoli (1), Biblos (2), Sarepta et Sidon (3), et faisant face à tout avec une prodigieuse activité, il étendait à la fois la domination et la renommée des guerriers de la croix.

C'est pendant le siége de Tripoli que mourut Raymond de Toulouse, qui était resté en Orient après la croisade et était prince de Laodicée. En 1112, la joie qu'inspirait aux chrétiens la conquête de l'antique Phénicie fut empoisonnée par la nouvelle de la mort de l'illustre Tancrède, qui était prince d'Antioche, depuis que Bohémond avait été fait prisonnier.

Le roi se trouvant sans argent pour payer ses compagnons d'armes et même pour subvenir à ses besoins de tous les jours, conçut le projet de contracter un mariage qui lui procurât des ressources. La femme qu'il avait épousée dans la principauté d'Edesse menait une conduite suspecte; il l'enferma dans le monastère de Sainte-Anne, situé près de la porte de Josaphat, à peu de distance de la piscine probatique. Après cela, et comme s'il eût été veuf, il demanda en mariage la comtesse de Sicile, veuve

(1) Tripoli se composait autrefois de trois villes. La cité du moyen âge était placée aux bords de la mer; celle du temps des Croisades s'appelle aujourd'hui *El-Karab*, les ruines; la ville moderne est bâtie à trois quarts d'heure de la mer (*Note du traducteur.*)

(2) Ou Gébaïl (3) Ou Seyde.

de Roger, frère de Robert Guiscard. La comtesse ignorait que la femme de Baudouin vécût encore, et ayant accepté le titre de reine, elle débarqua à Saint-Jean d'Acre en 1113, avec de grandes sommes d'argent, et une grande quantité d'armes et de provisions. Trois ans après, le roi abattu par les remords et atteint d'une maladie grave, prit le parti de se séparer de sa seconde femme, qui fut obligée de retourner dans son pays. Les parents de la comtesse ne pardonnèrent jamais cet affront au roi de Jérusalem.

La ville sainte manquait d'habitants; car on ne permettait pas aux musulmans d'y résider. Les Latins étaient en si petit nombre, qu'ils occupaient à peine une rue. Baudouin fort préoccupé de cette absence de population, qu'il considérait comme une cause tendant à faire nécessairement disparaître plus tard les colonies chrétiennes, proposa à une multitude de familles qui habitaient la rive orientale du Jourdaïn, et payaient encore un tribut aux anciens oppresseurs de la terre sainte, de venir se fixer à Jérusalem. Ces familles chrétiennes s'y rendirent aussitôt; on leur donna un quartier à habiter et des terres à défricher, et le nombre des habitants et des défenseurs de la ville se trouva ainsi considérablement accru.

Dans le courant des années 1113, 1114, 1115, le royaume de Jérusalem essuya quelques revers. Des bandes musulmanes, venues de l'Euphrate et du Tigre, dévastèrent la Galilée; les Sarrasins d'Ascalon et de Tyr envahirent et pillèrent les campagnes de Naplouse, bien que cette multitude s'éloignât aussitôt comme un orage emporté par les vents. « Alors les colonies chrétiennes et toutes les provinces de la Syrie furent en butte à d'autres calamités; des nuées de sauterelles venues de l'Arabie, achevèrent de ravager les campagnes de la Palestine; une horrible famine désolait le comté d'Edesse et la principauté d'Antioche. Enfin, un tremblement de terre se fit

sentir depuis le mont Taurus jusqu'aux déserts de l'Idumée, » (1) et couvrit tout le pays de ruines.

Tranquille du côté de Bagdad et de la Syrie, le roi Baudouin tourna ses armes contre l'Egypte, dont il avait tant de fois dispersé les légions. Suivi de l'élite de ses guerriers, il traversa le désert, surprit et livra au pillage Pharamia, ville située sur les bords de la mer, à quelques lieues des ruines de Thanis et de Péluse. Mais comme il retournait chargé de butin, il tomba malade et mourut à El-Aarisch (2), au milieu des larmes et de la désolation de ses compagnons. Par ses dernières paroles, il les exhorta à défendre le royaume de Jérusalem et les conjura de ne pas laisser son corps sur la terre des infidèles, mais de le transporter jusqu'à la ville sainte et de l'ensevelir selon le rite catholique, auprès du sépulcre de son frère Godefroi. Il donna à ses serviteurs l'ordre de l'embaumer, et sa dernière volonté fut religieusement accomplie.

« Le règne de Baudouin qui dura dix-huit ans, dit ici notre historien, est un des plus curieux spectacles que nous puisse offrir l'histoire. Chaque année les habitants de Jérusalem entendirent la grosse cloche qui annonçait l'approche des Sarrasins; ils ne virent presque jamais dans le sanctuaire le bois de la vraie croix qu'on avait coutume de porter à la guerre. Le frère et le successeur de Godefroi se vit plus d'une fois à la veille de perdre son royaume, et ne le conserva que par des prodiges de valeur; il perdit plusieurs batailles par sa bravoure imprudente; mais son activité extraordinaire le sauva toujours des périls où il s'était engagé. » (3) Le butin fait sur les ennemis était une des principales ressources de Baudouin; aussi, quand la paix durait quelques mois ou que la guerre était malheureuse, les revenus de l'État étaient bien insignifiants. Néanmoins, avec son incomparable activité et son génie

(1) Michaud, tome II, livre V.
(2) Ou Rhinococura.
(3) *Histoire des Croisades*, livre V.

belliqueux, il sut tirer le meilleur parti de si faibles moyens, et ils lui suffirent pour mener à bonne fin des entreprises considérables. Dans la première Croisade, il s'était fait haïr par un caractère ambitieux et altier; une fois assis sur le trône de Jérusalem, il fit admirer sa modération et sa clémence, et le royaume latin n'eut jamais de gardien plus vigilant ni de défenseur plus intrépide. Son épée, l'unique sceptre qu'il porta dans sa vie, fut toujours dégaînée jusqu'au jour où il descendit dans la tombe.

RÈGNES DE BAUDOUIN II ET DE FOULQUE D'ANJOU.

Baudouin du Bourg, qui avait remplacé le frère de Godefroi dans le comté d'Edesse, fut également désigné pour lui succéder comme roi de Jérusalem. Il occupa douze ans le trône, de 1119 à 1131; mais il fut fait deux fois prisonnier et resta sept ans captif chez les musulmans. Pendant qu'il était enchaîné dans la forteresse de Charan, (1) Eustache d'Agrain, comte de Sidon, qui était régent du royaume, entreprit le siége de la ville de Tyr, et après un blocus de cinq mois et demi, il vint à bout de s'en rendre maître, grâce au puissant concours des Vénitiens. Rendu à la liberté, Baudouin remporta sur les ennemis une grande victoire dans les environs de Damas, et avec les richesses qu'elle lui procura, il eut de quoi payer le prix de sa rançon. Ce fut le seul fait d'armes par lequel il put se dédommager de ses malheurs dans la guerre. C'était, au reste, un prince fort religieux, qui s'adonnait fréquemment aux pratiques de la pénitence et de la piété la plus austère. Il s'occupa aussi utilement de l'administration intérieure de ses États, et pour entretenir l'abondance dans Jérusalem, il permit aux Arméniens, aux Syriens, aux Grecs, et aux Sarrasins eux-mêmes, de venir y

(1) Charan ou Carrhes. séjour de Tharé, père d'Abraham, lieu également célèbre par la défaite de Crassus.

vendre, sans payer aucune espèce de droit, du vin, du froment et toute sorte de comestibles.

Baudouin II eut pour successeur son gendre Foulque d'Anjou, qui était d'un âge déjà avancé. Il ne se passa durant son règne aucun autre événement remarquable, que la prise de la ville de Panéas ou Bélinas dans l'Anti-liban (1). Dans cette période de douze années, l'esprit militaire des chrétiens parut s'affaiblir et fut remplacé par l'esprit de discorde. Les guerriers avaient perdu l'union et la vigueur avec lesquelles ils avaient jusqu'alors défendu la conquête, et ces divisions, cet affaiblissement, annonçaient la décadence et présageaient la ruine du royaume.

RÈGNE DE BAUDOUIN III.

Dès cette époque, les colonies chrétiennes de l'Orient commencèrent à déchoir visiblement, et les événements qui les détruisirent se succédèrent rapidement. C'est pourquoi, avant de passer outre, nous devons nous arrêter un instant pour considérer leur situation au temps dont nous parlons.

Les États chrétiens s'étendaient depuis le Taurus et les rives de l'Euphrate jusqu'au territoire de Thanis et de Péluse en Egypte; ils se composaient du royaume de Jérusalem et de trois principautés. La principauté d'Edesse comprenait une partie de la Cilicie et de la Mésopotamie, régions pleines de bois et de pâturages, arrosées par de nombreuses rivières; elle jouissait des deux rives de l'Euphrate, qui est pour la Mésopotamie ce que le Nil est pour l'Egypte, et dont la possession à elle seule procurait des avantages immenses. Elle comptait trois archevêchés, celui d'Edesse, celui de Hiéropolis, et celui de

(1) Cette ville située à un mille de la source du Jourdain, s'appelait *Dan*, au temps de Josué, et *Césarée de Philippe*, au temps des Romains, pour la distinguer de l'autre Césarée, bâtie par Hérode. (*Note du traducteur.*)

Corycus, lesquels dépendaient du patriarche d'Antioche. La principauté d'Antioche avait pour limites, au nord, la ville de Tarsis; au midi, la petite rivière qui court entre Valenia et Miraclée. La juridiction du patriarche d'Antioche s'étendait sur vingt districts, dont quatorze avaient chacun son métropolitain avec des évêques suffragants : les six autres districts étaient soumis à l'autorité des primats de Bagdad et de Perse, appelés catholiques. Bien que ces deux principautés fussent indépendantes du royaume de Jérusalem, cela n'empêcha point les rois Latins d'aller souvent y rétablir l'ordre ou y conduire des secours aux jours de danger. C'est en combattant pour les États d'Antioche et d'Edesse, que Baudouin II tomba entre les mains des musulmans. Le comté de Tripoli, auquel donne le nom de principauté Jacques de Vitri, évêque de Ptolémaïde et chroniqueur d'un mérite réel, commençait à la frontière des États d'Antioche, et allant jusqu'à la rivière entre Biblos (1) et Béryte (2), englobait une partie du Liban. Le comte ou prince de Tripoli était vassal du roi de Jérusalem. Dans ce territoire se trouvaient les villes d'Emese (3), d'Epiphania (4) et de Balbek, que les Croisés ne purent soumettre, mais qu'ils forcèrent à payer un tribut.

Le royaume de Jérusalem formait la première et la principale colonie des chrétiens, tant à cause de sa suprématie religieuse et politique qu'à cause de sa plus grande étendue et du nombre supérieur de places fortes qu'il contenait. Il était limité au nord par l'ancienne frontière des Hébreux, puisqu'il touchait au territoire de Césarée de Philippe, Panéas et Bélinas (5); au sud, il s'étendait

(1) Aujourd'hui Gébaïl et non pas Gibelet.

(2) Ou Beyrouth, de l'hébreu *baroth* ou de l'Arabe *birath*, puits, à cause des puits taillés dans le roc qu'on trouve alentour.

(3) Ou Hemath ou Homs.

(4) Ou Hama.

(5) Ce sont les différents noms d'une même ville. (*Note du traducteur.*)

jusqu'à El-Aarisch et Pharamia en Egypte. Sidon, Tyr, Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre (1), Césarée, Jaffa, les cinq villes des Philistins, toutes celles de la Judée et de la Galilée, qui avaient été converties en baronnies ou seigneuries, et enfin, les pays de Carac et de Montréal (2), de l'autre côté du Jourdain et de la mer Morte, obéissaient aux rois de Jérusalem. Ils avaient en outre beaucoup de citadelles et de forteresses dans toute la Palestine : celle de Thoron, à dix milles de Tyr, entre la mer et le Liban; Escandalion ou Escandron, à cinq milles de la même ville, du côté méridional; Nephin, dans les environs de Tripoli; Belvoir, près du mont Thabor ; Ibelin, bâtie sur les ruines de l'antique Geth ; Blanche-Vue, contre Ascalon; Saint-Abraham, contre Engaddi; et enfin les châteaux des Plans, de Maé et Mirabel, dans le voisinage de Jérusalem. Toutes ces forteresses formaient avec quelques autres un vaste système de défense au milieu du pays conquis par les héros de la Croisade.

Le patriarche de Jérusalem, dont dépendaient immédiatement les évêques de Bethléem et de Lydda, et celui qui fut, peu de temps après, nommé à Hébron, avait en outre dans son ressort quatre métropolitains, ceux de Tyr, Césarée, Nazareth et Carac. Le métropolitain de Tyr avait pour suffragants les évêques de Ptolémaïs, Sidon, Béryte et Panéas. L'église de Césarée, qui, avant les Croisades, était sur le même rang que celle de Jérusalem, et avait possédé même plus d'une fois le siége primatial de Palestine, n'avait plus pour suffragant que l'évêque de Sébaste ou Samarie. Le siége de Tibériade ressortait à celui de Nazareth. L'évêque grec du mont Sinaï, gardien de l'église de Sainte-Catherine, dépendait du métropolitain de Carac. L'église de Jaffa appartenait au prieur et aux chanoines réguliers du saint sépulcre.

(1) Aussi désignée sous les noms d'Acco ou Accon.

(2) Carac ou Crac avait été bâti dans l'Arabie-Petrée par Foulque d'Anjou ; Montréal, par Baudouin I, dans la Syrie; Sobal ou la troisieme Arabie, près de Schaubeck (*Note du traducteur.*)

Ces derniers qui avaient été institués par Godefroi, comme nous l'avons dit, suivaient la règle de Saint-Augustin. Les églises du mont Sion et du mont des Oliviers avaient des abbés et des chanoines de l'ordre de Saint-Benoît. Les religieuses de Saint-Lazare, à Béthanie, et celles de Sainte-Anne et de Sainte-Marie de Jérusalem avaient adopté la même règle. Il y avait sur le Thabor une abbaye de moines noirs, soumise au métropolitain de Nazareth. Les collines de la quarantaine et le Carmel conservaient aussi d'austères habitants, retirés dans d'étroites cellules, où *ces abeilles du Seigneur*, pour employer les expressions de l'évêque Jacques de Vitri, *fabriquaient un miel d'une douceur entièrement spirituelle.* Enfin, il y eut beaucoup de pèlerins, au rapport du même chroniqueur, qui, désirant mourir au monde pour vivre en Dieu, se choisirent de tranquilles sépulcres dans le désert du Jourdain, où le bienheureux Jean-Baptiste, fuyant loin des hommes pour s'occuper de Dieu avec plus de liberté, passa obscurément les premières années de sa vie.

L'esprit de la Croisade et l'état de guerre continuel auquel les mahométans condamnaient le nouveau royaume, donnèrent également lieu à la création d'autres institutions vénérables, qui, formant comme des confréries armées, acquirent aussitôt par leurs exploits et conservèrent longtemps un haut renom dans les luttes de la chrétienté. Nous parlons des trois principaux ordres militaires, les hospitaliers de Saint-Jean-Baptiste, les Templiers et les Teutoniques. Nous ne saurions nous dispenser de donner dans cet ouvrage quelques détails sur l'origine de ces ordres illustres. (1)

(1) Les chevaliers de Saint-Lazare et les chevaliers du Saint-Sépulcre rendirent aussi à la chrétienté des services signalés de plus d'un genre Les premiers font remonter l'origine de leur ordre aux temps les plus reculés. Ils avaient d'abord adopté la regle de Saint-Basile et prirent ensuite celle de Saint-Augustin. Les derniers furent institués par Godefroid de Bouillon.
(*Note du traducteur.*)

LES HOSPITALIERS.

Gérard Tune, gentilhomme provençal, conçut l'idée de fonder un établissement destiné à l'hospitalité, et le fonda, en effet, avec la protection du roi Godefroi et de son frère Baudouin Ier, qui occupa le trône de Jérusalem, à la mort du premier, en 1101. L'hôpital, doté de plusieurs domaines en Provence que lui donnèrent ces deux monarques, se mit sous le patronage et l'invocation de saint Jean-Baptiste. Les premiers membres de l'ordre habitèrent, dès le principe, un édifice situé au lieu où quelques écrivains fixent l'emplacement du Cénacle, ou de la maison dans laquelle Jésus-Christ célébra la cène avec les apôtres. Cet édifice se trouvait contigu au temple de Salomon, vis-à-vis d'un autre hôpital de pèlerins, qu'on avait appelé de la Résurrection. Celui-ci avait été construit vers l'an 1048 par plusieurs marchands napolitains originaires d'Amalfi, avec la permission du calife d'Egypte Romansor de Mustesaph. Différents religieux de l'ordre de Saint-Benoît s'y établirent. L'église prit le nom de *Sainte-Marie de la Latine*, et les moines furent appelés *les frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*. (1)

« Le nouvel et charitable hospice fondé par le chevalier Gérard, prévôt ou père des pauvres, qui fut élu premier recteur, eut bientôt des revenus, grâce aux donations d'un grand nombre de chevaliers. Il rendit immédiatement tant de services utiles au culte de Dieu et au bien du prochain, qu'en très-peu d'années on vit sa réputation croître et s'étendre dans toutes les nations catholiques, de manière que Pascal II ayant confirmé les donations faites jusqu'alors, par une bulle du 15 février

(1) On sait que les membres de cette noble milice s'appelèrent ensuite chevaliers de Rhodes, et plus tard, chevaliers de Malte. Les derniers chevaliers sont morts, il y a quelques années à peine. (*Note du traducteur*.)

1113 (1), on considéra l'institution comme un ordre religieux, bien qu'elle ne fût encore soumise à aucune règle écrite ; et telle est l'origine de ces nobles et illustres chevaliers de Saint-Jean.

» Le recteur Gérard travaillait au développement d'une œuvre si méritoire, lorsque la mort le surprit dans le courant de l'année 1118. Il eut pour successeur dans le rectorat un autre chevalier du Dauphiné, nommé Raimond Dupuis, qui voyant l'accroissement que prenait l'Institut, lui donna pour règle générale celle de l'ordre de Saint-Augustin, et pour règle particulière. des statuts comprenant plusieurs articles, qui avaient pour objet de préciser le genre de vie auquel se soumettaient les hospitaliers par leurs vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et par les divers engagements spéciaux qu'ils contractaient ; il rédigea aussi des statuts pour régler tout ce qui concernait le bon ordre, la discipline et le gouvernement de l'institution, ainsi que l'admission des frères : règle et statuts qui furent approuvés par le pape Calixte II en 1120.

» Mais comme un grand nombre de chevaliers et de nobles s'associaient chaque jour aux saintes et pieuses pratiques des hospitaliers, et que d'ailleurs le royaume de Jérusalem courait de grands dangers, le grand-maître ou recteur Raimond jugea à propos de diviser les membres, dont les uns se consacrèrent au soin des malades et aux pratiques de la religion catholique, et les autres se préparèrent à concourir à la guerre sainte, à la guerre continuelle qu'il y avait à soutenir contre les infidèles d'Orient, tant pour conserver les lieux saints que pour étendre le règne du christianisme.

» Baudouin II, qui succéda en 1119 à Baudouin Ier,

(1) C'est un fait que Fleury avait perdu de vue, quand il a dit dans son *Histoire ecclésiastique*, que les Templiers étaient le premier ordre militaire auquel on eût donné une règle. (*Note du traducteur.*)

adopta l'idée du Fr. Raimond et autorisa la création de la milice religieuse, qui avait déjà mérité l'approbation des hospitaliers, dans le chapitre général tenu le 15 février 1113. En acceptant les propositions du grand-maître, le roi voulut surtout témoigner sa juste reconnaissance pour la valeur héroïque avec laquelle ses chevaliers avaient déjà défendu le royaume de Jérusalem contre les attaques du calife d'Egypte, en soutenant les siéges de Tyr et d'Asa, et en remportant en 1116 à Magisfar une victoire complète sur le roi de Damas.

» Tel était déjà l'éclat de cet institut, et telle la réputation de vertu, de bravoure, de religion qu'il avait acquise, que les papes, Honoré II en 1125, et Innocent II en 1130, reconnurent l'ordre et approuvèrent sa manière de vivre : il réalisait certainement dès cette époque les choses glorieuses et utiles qui l'ont immortalisé.

» A mesure que croissait sa renommée, l'hôpital de Saint-Jean voyait s'augmenter ses revenus, surtout sous le règne de Foulque, quatrième roi de Jérusalem, vers 1140, par suite des biens considérables que lui avaient donnés et des nombreux priviléges que lui avaient accordés les pontifes, les monarques, les grands et les riches de tout l'univers chrétien. Personne ne contribua autant à l'agrandissement de l'ordre que les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre, qui lui cédèrent la propriété de vastes territoires et seigneuries. Les monarques espagnols poussèrent si loin la libéralité que D. Alphonse I[er], roi d'Aragon et de Navarre, surnommé la batailleur, par le testament qu'il fit au siége de Bayonne en octobre 1131, disposa que s'il venait à mourir sans héritier, ses propres royaumes d'Agaron et de Navarre appartiendraient aux ordres de Saint-Jean de Jérusalem et des Templiers, et lorsqu'il mourut en 1134, sans postérité, au siége de Fraga, Raimond Dupuis se rendit en Espagne, et fit avec le comte de Barcelonne et le roi de Castille les marchés

les plus avantageux à l'ordre, marchés qui lui valurent la possession de divers priviléges et d'importants territoires à Saragosse, à Huesca, à Barbastro, à Calatayud, à Daroca et en d'autres endroits.

» Le bruit des vertus, des services et de la bravoure des guerriers de Saint-Jean de Jérusalem continua dès lors à se répandre de toutes parts, et dans l'année 1144, le pape Luce II, en vertu de son autorité apostolique, ratifia à son tour les approbations déjà données à l'ordre et à son genre de vie, et leur accorda une foule de priviléges et de faveurs. Eugène III en fit autant le 27 mai de l'année suivante (1145); il imposa aux chevaliers l'usage de manteaux noirs, leur donna pour insigne une croix blanche octogone ou à huit pointes, et honora le recteur du titre de maître. Alexandre IV joignit au costume des Hospitaliers une soubreveste rouge ornée d'une croix blanche : ils ne la portaient que pour aller à la guerre, et c'est de là que vient l'usage des scapulaires.

» Les chevaliers frères de Saint-Jean de Jérusalem, définitivement constitués dès cette époque en ordre militaire et religieux, continuèrent à remplir fidèlement les devoirs propres à leur Institut, secourant les pauvres, soignant les malades, conduisant les pèlerins, et défendant les armes à la main le territoire du royaume et de la ville qui leur donnait son nom. C'est ce qu'ils firent dans les innombrables et chaudes rencontres qu'ils eurent avec les mahométans, et notamment quand ils aidèrent à recouvrer la vallée de Moïse déjà enlevée par les ennemis, à délivrer les chrétiens de Mésopotamie du joug des infidèles, à mettre le siége devant Ascalon et à dégager la ville de Seuria, dernière expédition commandée par Raimond Dupuis, qui mourut en 1160. » (1)

(1) Nous avons pris ces passages dans l'opuscule qu'a publié, il y a deux ans, sous le titre de *Précis des faits les plus notables de l'histoire de l'illustre ordre militaire de Saint-Jean de Jérusalem*, notre ami bien cher D. Pio de la

LES TEMPLIERS.

En ce qui concerne les Templiers, les historiens conviennent que Hugues de Paganis (1), Godefroi de Saint-Omer (que d'autres appellent Geoffroi de Saint-Aldémar), Archambaud de Saint-Amand, Geoffroy Bisol, Romnald, ou Rotallo, Payen de Mont-Désir et trois autres chevaliers furent les premiers qui, se vouant d'un cœur unanime au service de Dieu, adoptèrent la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ils firent ensemble et de concert leurs vœux de religion entre les mains du patriarche de Jérusalem, qui s'appelait alors Etienne. Baudouin II, en ce temps-là roi de la terre sainte, témoin du zèle ardent de ces neuf confrères pour le service de Dieu, leur fit don d'une maison, ou suivant d'autres, d'un palais, près du temple de Salomon ; d'où ils prirent le nom de « templiers » ou de chevaliers de la milice du temple. Voyant qu'ils n'avaient point de quoi pourvoir à leurs besoins, il se déclara en quelque sorte leur protecteur, et dans sa pieuse sollicitude, il s'entendit avec ses barons, le patriarche et quelques autres prélats, pour leur accorder certains avantages, les uns temporaires, les autres à perpétuité, qui suffirent à leur entretien.

L'objet de leur Institut était de s'opposer à la cruauté des infidèles, qui arrêtaient en route les chrétiens fervents qui entreprenaient le voyage de la terre sainte. Ils restèrent, suivant l'opinion la plus probable, jusqu'à l'année 1127, sans admettre parmi eux aucun nouveau confrère, conservant pendant neuf ans l'habit séculier et ne suivant aucune règle particulière. Au bout de ce temps,

Sota, alors promoteur fiscal de cette ville, aujourd'hui avocat fiscal du Conseil royal de la Cour. L'auteur de cet opuscule a puisé ses matériaux aux sources les plus nombreuses : on y trouve tout ce qu'on peut aujourd'hui désirer savoir sur un ordre si insigne. (*Note de l'auteur.*)

(1) Ou *des Païens*, ou *de Pains*, ainsi nommé de la Terre de Pains, en Champagne, entre Méry et Troyes. (*Note du traducteur.*)

ls s'adressèrent à différentes reprises au patriarche de érusalem, pour obtenir une règle. Le patriarche recourut u pape (c'était alors Honoré II), et le pria de satisfaire une demande si chrétienne et de leur donner des statuts u'ils pussent observer, en recevant désormais de nou-eaux membres dans l'ordre naissant. Par suite de cette lémarche, et pour soumettre l'affaire à un plus mûr xamen, le souverain pontife envoya les pièces au con-ile de Troyes, ville épiscopale et capitale de la Cham-agne en France. Il nomma pour légat apostolique, Matthieu, évêque d'Albano, qui devait présider le concile, t qui se fit accompagner de deux religieux de la plus aute réputation : c'étaient saint Bernard, abbé de Clair-aux, et Etienne de Citeaux. Ceux qui composèrent ce con-ile furent le président qu'on vient de désigner, Renaud, rchevêque de Reims, Henri, archevêque de Sens, et eurs suffragants, les évêques de Paris, de Troyes, l'Orléans, d'Auxerre, de Meaux, de Chartres, de Beau-ais, de Soissons, de Châlons et de Laon, (1) les abbés le Pontigni, de Vezelai, Trois-Fontaines, de Citeaux, le Saint-Denis de Reims, de Saint-Etienne de Dijon, le Molesme, Me Albéric de Reims, et d'autres personna-es d'une grande distinction. Parmi les séculiers qui y ssistèrent également, se trouvait le comte Théobald, le omte du Nivernais, André de Baudinent, avec beaucoup l'autres chevaliers de la première distinction : on y vit ussi Hugues de Paganis, et les cinq templiers que nous vons nommés. Malgré quelques controverses, la plupart les historiens s'accordent à dire que la règle que ce con-ile approuva pour les Templiers fut rédigée par saint Bernard, et il y a un chroniqueur qui rapporte que Hugues le Paganis était son parent. Quoi qu'il en soit, l'affection t l'estime que l'illustre abbé leur voua furent telles, ainsi que la part qu'il prit à leurs progrès, qu'on pouvait avec

(1) Et non point de Lyon, comme le porte le texte; voir les actes du Concile lans la collection du P. Labbe. (*Note du traducteur.*)

raison le regarder comme le promoteur de l'ordre des Templiers. L'habit blanc qu'il leur prescrivit dans cette règle, aux chapitres vingt et suivants, nous en fournit une nouvelle preuve : il était absolument conforme à celui que portaient et que portent encore les moines blancs, nom sous lequel nos pères connaissaient les religieux de Citeaux, que nous appelons Bernardins.

Jacques de Vitry, que nous avons déjà cité, nous donne encore d'autres détails curieux. « Il y a, dit-il, dans le territoire de Jérusalem, entre autres maisons monastiques, le temple et l'hôpital, où abondent les richesses et les revenus qu'ils perçoivent sur toute l'Europe : ils possèdent de nombreux domaines et jouissent de beaucoup de redevances dans tout le territoire de Jérusalem, et leurs chevaliers veillent sur la croix du Seigneur. Quand elle sort, les Templiers et les Hospitaliers l'escortent, les uns à droite, les autres à gauche. Le Temple a d'excellents membres : ils portent des manteaux blancs ornés d'une simple croix rouge, signe distinctif que leur accorda Henri III en 1146 ; ils ont un drapeau ou étendard de deux couleurs, blanc et noir, qu'ils appellent Bauséant, et qu'ils placent aux premiers rangs dans les batailles. Ils marchent au combat en bon ordre et sans bruit et attendent l'ennemi. S'il faut prendre l'offensive, les premiers à attaquer, ils sont les derniers à se retirer ; car ils se conforment toujours au mot d'ordre de leur grand-maître. Lorsqu'il leur enjoint d'engager l'action, et que des commandeurs font retentir la trompette guerrière, tous les chevaliers chantent en chœur et avec la plus grande dévotion ces paroles de David : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*; non point à nous, Seigneur, non point à nous, mais à votre nom donnez la gloire ! Armés de leurs lances et revêtus de leur costume de campagne, ils assaillent leurs ennemis, se précipitent sur les ailes de leur armée, et tous ensemble, avec une incroyable ardeur, sans jamais songer à la retraite, ou ils les mettent en

déroute complète, ou ils succombent jusqu'au dernier sur le champ de bataille. Que si l'un deux, par quelque motif terrestre, ne se conduit pas vaillamment ou moins vaillamment qu'il n'aurait fallu, ou prend les armes contre les chrétiens, ils lui imposent une rude pénitence; on le dépouille ignominieusement du manteau, qui est avec la croix l'insigne de l'ordre; on l'éloigne à l'instant de la communauté, et forcé de manger à terre sans nappe pendant une année entière, il ne peut chasser les chiens qui viennent le molester. « Si, l'année révolue, le grand-maître et les autres chevaliers lui imposent de nouvelles conditions, il doit les subir, et lorsqu'ils tiennent l'expiation pour suffisante, ils le ceignent de nouveau du cordon de l'ancienne milice. De tout cela il résulte que les Templiers vivent dans l'observance d'une religion austère, obéissant avec humilité, ne possédant rien en propre, mangeant tous des mets les plus simples, et passant presque tous leurs jours sous des tentes de guerre. »

LES CHEVALIERS DE L'ORDRE TEUTONIQUE.

Voici ce que dit l'historien Henrion sur le dernier des ordres dont nous venons de parler : (1)

» Vers cette année 1128, un riche allemand, qui avait fixé sa demeure à Jérusalem, commença à retirer chez lui les pauvres pèlerins de sa nation. Bientôt il fit construire un hôpital dont la dotation fut augmentée par d'autres allemands qui se vouèrent comme lui au service des pauvres et des malades. Enfin, après la prise de Ptolémaïs en 1191, Henri de Walpot, d'une illustre maison du Rhin, fonda dans cette ville un autre hôpital pour ceux de sa nation qui, n'entendant pas le français, ne savaient à qui s'adresser dans leurs peines. Les services que Walpot

(1) *Histoire générale de l'Église* (de Bérault-Bercastel), continuée par M. le baron Henrion, tome V, livre XXXVI et livre XXXVIII.

avait rendus pendant le siége, conjointement avec les hospitaliers de Jérusalem, suggérèrent à Frédéric, fils de l'empereur surnommé Barberousse, le projet de les réunir en ordre de chevalerie. Telle fut l'origine de l'ordre Teutonique, dont Henri de Walpot fut le premier grand-maître. Célestin III, en le confirmant, le mit sous la règle de Saint-Augustin, avec les mêmes priviléges dont jouissaient les deux autres ordres militaires et religieux dont il vient d'être parlé. Les frères y prirent l'habit blanc, comme les Templiers, dont ils se distinguèrent en y ajoutant une croix noire, au lieu de la croix rouge. Le chef-lieu fut l'hôpital accompagné d'une église, que le premier grand-maître fit bâtir à Ptolémaïde, en lui donnant toutefois le nom de Sainte-Marie de Jérusalem. » (1)

Grâce à tous ces éléments, et avec une population composée d'hommes de toutes les nations de l'Occident, la culture avait fertilisé les vastes solitudes de la Palestine et fait de cette terre une région nouvelle. A côté des Européens vivaient dans le royaume de Jérusalem les chrétiens d'Orient, Syriens, Grecs, Jacobites, Maronites, Nestoriens, Arméniens, Grégoriens, qui, bien qu'appartenant à diverses communions, échappaient à l'oppression musulmane à l'ombre des bannières des Latins. Ceux qui surpassaient en valeur tous les autres chrétiens du pays étaient les Maronites (2), qui guidèrent l'armée de Godefroi,

(1) L'ordre Teutonique fut institué sous le nom de Saint-George, parce que tous les nobles allemands servaient à cheval, et plus tard, placé sous la protection de la sainte Vierge. En reconnaissance d'un grand service que les chevaliers rendirent à Jean, fils de Henri, roi de Jérusalem, ce prince leur permit de porter sur leur habit blanc une croix potencée d'or, qui était les propres armes du royaume de Jérusalem. (*Note du traducteur*.)

(2) Les Maronites ou *Maronnites* prétendent descendre des premiers chrétiens (*mar* en Syriaque, signifie chrétien). Ils suivent encore aujourd'hui la liturgie primitive des apôtres. Mais ils tirent leur nom, d'après le R. P. Azar, vicaire-général de Saïda, de Saint-Maroun, qui vivait au V[e] siècle, et dont Rome possède les reliques. Jacques de Vitri et Guillaume de Tyr, et la plupart des écrivains modernes pensent que postérieurement Jean Maroun entraîna ses compatriotes dans l'hérésie, et qu'ils ne rentrèrent au giron de l'Eglise

lorsqu'elle traversa la Phénicie, et plus tard, c'est-à-dire en l'an 1167, embrassèrent la foi catholique. Ils avaient pour voisins au mont Liban les Bathéniens ou Assassins, esclaves fanatiques du *Vieux de la Montagne*, qui, au moyen de la terreur qu'ils inspiraient, exerçaient un pouvoir formidable qui dura jusqu'au dernier tiers du XIII[e] siècle. (1)

catholique qu'en 1182; mais le P. Azar nous paraît avoir démontré que les Maronites ont toujours été catholiques, ou ce qui revient à peu près au même, ou du moins que rien ne prouve le contraire. (Voir la *Dissertation* qui a paru à Cambrai, chez Deligne, en 1852.)

Napoléon disait : « Les Maronites sont français de temps immémorial. » Il est certain qu'ils n'ont cessé de montrer à notre nation la sympathie la plus ardente, de lui prêter en toutes circonstances le concours le plus efficace. Dix mille Maronites accompagnèrent saint Louis en Egypte; après sa captivité, vingt-cinq mille vinrent lui offrir leurs services... Aussi le saint roi touché de tant de dévouement, leur disait-il : « Vous êtes une partie de la nation française. » François I[er] et Louis XIV resserrèrent les liens qui unissaient les deux peuples. Louis XV suivit ces traditions, et la république elle-même ne les répudia point... Le moment est venu de les renouer et de réparer les suites funestes de l'oubli de la Restauration et de l'indifférence du gouvernement de Louis-Philippe. (*Note du traducteur.*)

(1) Voici sur le *Vieux de la Montagne*, quelques détails que nous empruntons à une ancienne *Revue littéraire* :

« C'est au sommet du Liban, qu'au douzième siècle, les Ismaëliens, connus dans l'*Histoire des Croisades* sous le nom d'*Assasins*, avaient établi le siége de leur empire. Les Ismaëliens formaient, en effet, un peuple barbare et féroce, réduit à un petit territoire, redoutable néanmoins par les atrocités qu'il commettait et riche par les tributs que lui payaient les autres États. En 1221, mourut Djelaleddyn, sixième prince des Assassins : il fut remplacé sur le trône par son fils Alvadin ou Ala-Eddyn, qu'on connut depuis sous le nom de *Seigneur* ou de *Vieux de la Montagne* (quelques historiens l'appellent Buzud-i-Mid).

» La première cruauté par laquelle Alvadin inaugura son règne, fut de faire décapiter tous les amis ou ministres de son père, seulement sur le soupçon fondé ou sous le spécieux prétexte qu'ils cherchaient à l'empoisonner. Il travailla ensuite et réussit à avoir sous la main plusieurs hordes de fanatiques, qui croyaient pratiquer un acte méritoire en immolant autant de victimes que leur indiquait leur prince sanguinaire : par là il répandit la terreur, du Liban dans les États de l'Asie et même dans quelques États de l'Europe, dont les souverains, craignant d'être assassinés par les émissaires d'Alvadin, achetaient la sécurité de leur vie à force de riches présents et de tributs considérables. Alvadin disait publiquement qu'il tenait dans sa main la vie et la fortune des rois, et c'était vrai, car bon nombre tombèrent sous les coups de ses implacables agents. Quand il parcourait la campagne, il le faisait, monté sur

La conquête de Jérusalem avait donné lieu à ce que la piété et l'esprit militaire d'une part, et d'autre part la curiosité et le commerce, eussent fait de la ville sainte

un cheval fougueux : il était précédé d'une espèce de licteur, qui portait levée sa hache, dont le manche était hérissé de couteaux, et répétait sans cesse avec des cris épouvantables : » « *En arrière, en arrière, fuyez tous devant celui qui porte dans sa main la mort des rois !...* » Dès lors on lui donna le nom de *Seigneur* ou *Vieux de la Montagne*.

» La plupart des émirs de Syrie, les sultans et les califes du Caire et de Bagdad, étaient tributaires des Ismaëliens, et lorsque André II, roi de Hongrie, et Frédéric II, empereur d'Allemagne, arrivèrent en terre sainte, ils ne purent obtenir qu'au prix de cadeaux magnifiques et de tributs humiliants, l'amitié du *Vieux de la Montagne*, dont les revenus étaient minces, mais dont le trésor grossissait par ces moyens, et par l'effroi qu'il savait inspirer à tous.

Saint Louis, roi de France, se rendit en Palestine avec les débris de son armée, après sa captivité en Égypte, et Alvadin lui envoya des ambassadeurs pour se plaindre de ce qu'il ne lui eût point encore payé de tribut. Saint Louis écouta du haut de son dédain l'insolente harangue des députés, et loin de s'intimider, il les congédia en leur ordonnant de revenir bientôt en son camp, pour lui donner des preuves de la soumission de leur maître, et en les menaçant, dans le cas contraire, des effets de son indignation. Le féroce Alvadin céda pour la première fois à la peur, et au bout de quinze jours, il envoya au roi de France une chemise et un anneau, sur lequel était gravé son nom.

» Par la chemise il semblait donner à entendre qu'il voulait vivre avec le prince français dans la plus intime union, et par la bague, qu'il désirait une alliance constante. Le saint roi, satisfait de la soumission d'Alvadin, reçut très-cordialement les ambassadeurs, et ne les fit partir cette fois qu'en les chargeant de divers présents pour leur maître et en les faisant accompagner du frère Yves, qui devait complimenter en son nom le *Vieux de la Montagne*.

» L'envoyé de saint Louis, si nous en croyons Joinville, fut tout surpris de voir au chevet du lit d'Alvadin un petit livre qui contenait quelques-unes des paroles que Jésus-Christ adressa à saint Pierre avant sa passion ; il fut encore plus surpris, quand il entendit le tyran dire qu'il les lisait souvent et qu'il les aimait. Le frère Ives tâcha de le convertir, mais ses efforts furent infructueux.

Une particularité étrange, c'est qu'Alvadin, ayant tant de tributaires parmi les rois et les princes, payât lui-même aux Templiers un tribut dont il supplia saint Louis de l'exempter ; car, disait-il, je n'y réussirais jamais par moi-même, en faisant tuer le chef de l'ordre, puisqu'il serait aussitôt remplacé par un autre. Cette demande fut rejetée, et le *Vieux de la Montagne* dut continuer à payer un tribut établi au temps de Baudouin II, roi de Jérusalem, et payé par tous les prédécesseurs d'Alvadin.

» Cet homme terrible, la terreur d'un grand nombre de rois, et l'assassin d'un plus grand nombre d'illustres victimes, trouva lui-même des assassins dans sa propre famille. Il se disposait à sacrifier un de ses propres fils qu'il haïssait, lorsque, avant de pouvoir consommer ce nouveau crime, il fut poignardé dans son lit, en 1272, à la grande joie et satisfaction de tous ceux qui avaient quelque chose à craindre du *Vieux de la Montagne*. (*Note de l'auteur*.

le rendez-vous de toutes les nations du monde (1). Guerriers, pèlerins, marchands, aventuriers, tous étaient attirés vers la Palestine par un charme irrésistible, et c'est ainsi que s'accomplissaient ces paroles de Tobie à Jérusalem : « tu brilleras d'une lumière éclatante, et tous les peuples de la terre t'adoreront (2). » Mais l'ère prospère des colonies chrétiennes ne fut guère durable. Bientôt commencèrent à déchoir les caractères de leur énergie, les mœurs de leur pureté, et cette dégénération favorisa les entreprises des musulmans, qui ne rencontraient plus dans leurs adversaires cet esprit vigoureux des premiers conquérants.

En reprenant le récit des événements que nous avons interrompu, nous trouvons un enfant assis sur le trône, dont venait de descendre un vieillard. Baudouin III n'avait que douze ans, lorsque mourut son père Foulque d'Anjou, en 1144. Durant les deux premières années, Mélisende, sa mère, fut régente du royaume ; mais Baudouin fut ensuite à peine couronné roi, qu'il se laissa séduire par le brillant espoir de la conquête de Bosrha (3), capitale de l'Auranitide (4), dont le gouverneur s'était engagé

Ajoutons que les sujets du *Seigneur* ou *Vieux de la Montagne* (*cheik-ald jebal*), tiraient leur nom d'*Assassins* ou plutôt d'*Haschichins*, de l'usage qu'ils faisaient du *haschisch*, boisson enivrante extraite de la graine de chanvre. Leur chef résidait à Massiat : il n'avait que vingt bourgades ou châteaux et soixante mille sujets. Holagon en Perse et Bibars en Syrie ruinèrent la puissance Ismaëlienne. Ils survécurent néanmoins à toutes les révolutions; mais la plupart furent massacrés en 1809, par les Notaïris.

Le R. P. Azar paraît rattacher à une origine commune les anciens Assassins et les Druzes modernes. (*Dissertations sur les Maronites*). (*Note du trad.*)

(1) Les poètes et les troubadours contribuaient, comme les prédicateurs et les pèlerins, à entretenir ou à réveiller dans l'Occident l'esprit des Croisades. On sait que Pétrarque se fit le promoteur infatigable des guerres saintes. Après lui, l'Arioste lui-même, dans un beau poème où il a malheureusement prodigué les tableaux licencieux, excite les chevaliers de son temps à imiter les nobles exemples de leurs devanciers. (*Note du traducteur.*)

(2) Tobie, chap. 13, v. 13.

(3) Bosrha ou Bostrum était appelé Bussereth au temps des Croisades.

(4) La capitale de l'Auranitide n'était-ce pas *Bostra?* D'après Michaud, la ville dont il s'agit ici n'était pas dans l'*Auranitide*, mais bien dans la *Traconitide*. (*Note du traducteur.*)

à lui livrer la place, et il exposa inutilement son armée dans une expédition périlleuse. Pendant que le royaume de Jérusalem déplorait l'issue funeste de cette désastreuse entreprise de Bosrha, un orage plus redoutable menaçait les chrétiens du côté de la Mésopotamie et au nord de la Syrie. L'infatigable Zengui, prince de Mossoul (1) et fondateur de la dynastie des Atabecks (2), avait étendu son empire jusqu'aux frontières de Damas. Il se disposait à s'emparer d'Edesse, dont la possession lui importait beaucoup, et depuis longtemps il mûrissait son projet. Josselin de Courtenai, prince faible et voluptueux, n'avait ni le courage ni les forces nécessaires pour résister aux attaques de Zengui et de son fils Noureddin. Ils se rendirent maîtres d'Edesse et de son territoire, massacrèrent trente mille chrétiens, et en condamnèrent seize mille autres aux travaux de la servitude. En apprenant ces malheurs, en voyant apparaître une comète et tomber la foudre sur les églises du Saint-Sépulcre et du mont Sion, les chrétiens furent saisis d'effroi ; les plus sombres pressentiments remplirent leur imagination.

La chute et la destruction d'Edesse, les dangers qui menaçaient le royaume de Jérusalem, eurent un grand écho dans l'Occident, et ranimèrent les sentiments qu'avaient excités les Croisades. L'éloquence de saint Bernard, abbé de Clairvaux, remua en cette occasion les esprits, en France comme en Allemagne, et donna lieu à la répétition des scènes d'enthousiasme qu'avait produites à la fin du siècle précédent la voix de Pierre l'Ermite. Deux grandes armées, conduites, l'une par Conrad, empereur d'Allemagne, l'autre par Louis VII, roi de France, se précipitèrent alors sur les chemins de l'Orient; mais on vit malheureusement se renouveler, lorsqu'elles arrivèrent à Constantinople, des querelles analogues ou égales

(1) Moussoul est l'ancienne Ninive.

(2) *Atabecks* ou *Attabecks*, c'est-à-dire *gouverneurs* ou *pères du prince*, qui s'emparèrent du pouvoir, à peu près comme nos maires du palais. (*Note du trad.*)

celles qui avaient marqué le passage des armées de la première Croisade. A ne suivre que les conseils de la politique, Constantinople eût cessé d'être ce qu'elle était, et l'empire décrépit des Grecs eût disparu, pour ne plus faire obstacle aux entreprises des Croisés, lui qui, dans sa faiblesse et son impuissance, ne pouvait plus s'opposer aux progrès des mahométans ; mais cette fois encore, la voix de la religion prévalut exclusivement, comme elle avait prévalu au temps de Godefroi, et les Croisés traversèrent le Bosphore, en laissant debout le trône chancelant de Manuel Comnène.

Les grandes espérances que fondait la chrétienté sur les armées de Conrad et de Louis VII, furent trompées sur tousles points. Conrad, le premier, s'avança à travers l'Asie mineure jusque près de Laodicée ; mais ses troupes mal dirigées dans ces solitudes, et privées d'ailleurs de toute ressource, durent reculer devant une puissante armée turque, qui les poursuivait sans relâche et leur causait d'affreux dommages. Louis VII marchait en suivant une autre route ; il fit des prodiges de valeur dans les passages difficiles des bords du Méandre et dans les gorges du mont Cadmus (1). Mais ce qui est certain, c'est que, lorsque les deux monarques se trouvèrent réunis à Jérusalem, au commencement de 1148, ils n'avaient plus autour d'eux que le quart à peine de la multitude armée avec laquelle ils avaient entrepris la Croisade, et ils n'avaient fait que donner aux mahométans de nouveaux motifs de hardiesse et d'audace. Tant de revers avaient fait oublier la conquête d'Edesse : c'était le nom qui avait provoqué l'expédition, et déjà personne ne s'en souvenait même plus. Tels et si désastreux avaient été les événements de la nouvelle Croisade.

Il n'était désormais plus possible de bien finir après avoir si mal commencé. Le jeune Baudouin III voulut tirer

(1) Aujourd'hui Bagadad.

parti du secours que pouvaient lui prêter les restes de l'armée de Conrad et du roi de France. Il convoqua une assemblée à Saint-Jean d'Acre pour y proposer d'entreprendre le siége de la ville de Damas, dont la possession était une excellente barrière de défense pour le royaume de Jérusalem. Le siége y fut en effet décidé ; les troupes chrétiennes se réunirent à Tibériade, au commencement du printemps, et après avoir, à force de combats soutenus et de sang versé, surmonté d'énormes difficultés, elles parvinrent à atteindre Damas (1).Les Croisés emportèrent une forte position sur les rives du Barrada ; leur triomphe paraissait assuré , et la ville ne pouvait plus leur opposer une grande résistance, attendu qu'elle n'avait que de très-faibles moyens de défense du côté de l'ouest. La terreur se répandit parmi les habitants ; on exposa au milieu de la grande mosquée le Coran recueilli par le calife Ostman, autour duquel accourut une foule inconsolable, qui avait placé son dernier espoir dans la miséricorde divine. Mais la catastrophe que craignait tant Damas, ne devait point arriver ; car les discordes de l'armée chrétienne elle-même allaient la sauver. Du côté du couchant, la ville était quasi ouverte aux latins ; le moindre assaut eût suffi pour y pénétrer, et les assiégeants y disposaient, en outre, des eaux du Barrada, et de jardins pleins de fruits, précisément mûrs à cette époque ; à l'est s'étendait une grande plaine aride, un terrain sans végétation et sans eau, qui n'offrait aucune ressource, et de ce côté la ville était défendue par d'épaisses murailles et des tours élevées. C'est là que les Croisés, par une résolution inattendue, transportèrent leur camp (2).

(1) Damas, aujourd'hui *El Châm*, *la Syrie*, parce qu'elle en est la capitale.

(2) M. Sobrino donne la plus grande partie de cet alinéa comme une citation de l'*Histoire des Croisades*, et il est vrai sans doute que tous les détails du siége de Damas se trouvent *in extenso* dans l'ouvrage de Michaud. Mais le traducteur espagnol, pour abréger son récit, a tellement mutilé et altéré le texte original, qu'il n'est pas possible de le reconnaître dans la prétendue citation. Au lieu donc de chercher, dans l'*Histoire des Croisades*, des passages

« A peine les Croisés, dit Michaud, venaient-ils d'asseoir leur nouveau camp, que la ville de Damas reçut dans ses murs une troupe de vingt mille Curdes et Turcomans, déterminés à la défendre... Les assiégeants livrèrent plusieurs assauts, et furent toujours repoussés... Bientôt on apprit que les princes d'Alep et de Mossoul arrivaient avec une armée nombreuse : on désespéra de prendre Damas, et le siége fut levé. » (1) On reconnut trop tard qu'il fallait attribuer à la translation du camp la mauvaise issue de l'expédition. Les princes chrétiens s'étaient disputé la possession de la ville, qu'ils regardaient déjà comme conquise, et ils avaient commencé par perdre dans de funestes débats un temps qui devait leur être si précieux ; c'est ainsi que l'ambition et la jalousie avaient fait adopter l'idée de déplacer le centre des opérations. Plus tard, on ne parla plus que de perfidie et de trahison; les chrétiens d'Europe et les chrétiens de Syrie, divisés sous les murs de la ville qu'ils assiégeaient, cessèrent de s'aider mutuellement de leur valeur et de leur ardeur accoutumées; il en résulta que les troupes latines échouèrent misérablement dans une tentative dont le succès les eût rendues maîtresses d'une contrée opulente et de beaucoup d'excellentes places de l'Anti-Liban.

» Une des circonstances de ce siége les plus dignes de remarque, c'est qu'Ayoub, le chef de la dynastie des Ayoubites, commandait alors les troupes de Damas, et qu'il avait auprès de lui son fils, le jeune Saladin, qui devait un jour porter des coups si funestes aux chrétiens et se rendre maître de Jérusalem. (2)

La malheureuse issue du siége de Damas avait aigri tous les esprits, abattu tous les courages; aussi, lorsque

qui ne s'y trouvent pas, nous avons cru devoir tout simplement traduire la description de notre auteur. Nous avertissons, en passant, le lecteur, que nous prendrons plusieurs fois ce parti dans la partie de l'*Histoire de la terre sainte* consacrée aux Croisades. (*Note du traducteur.*)

(1) Michaud, tome II, livre VI. (2) Idem.

dans le conseil des chefs on proposa d'aller assiéger Ascalon, (1) ce nouveau projet de guerre fut-il fort mal accueilli. L'empereur Conrad retourna en Europe, et Louis VII reprit le chemin de la France, après avoir resté un an en Palestine, où il ne montra plus que la dévotion d'un pèlerin.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'expédition que nous venons de raconter, nous découvrirons bien peu de faits glorieux et d'immenses désastres. Les motifs religieux qui firent supporter aux Croisés les outrages et les perfidies des Grecs, hâtèrent leur ruine; car laissant derrière eux une capitale hostile, et un peuple qui travaillait sourdement à leur perte, comment auraient-ils pu réussir dans leur entreprise ? L'indiscipline et la dissolution de l'armée chrétienne contribuèrent également à augmenter les désastres « et le désordre des mœurs vint surtout de ce qu'un grand nombre de femmes avaient pris les armes et se mêlaient dans les rangs des soldats. On vit dans cette Croisade une troupe d'amazones commandées par un général, dont on admirait plus la parure que le courage, et que ses bottes dorées faisaient appeler *la dame aux jambes d'or*... Le roi de France ne montra dans ses malheurs que la résignation d'un martyr, et sur le champ de bataille n'eut que le courage et l'ardeur d'un soldat. On n'employa point assez les moyens de la prudence humaine, et l'on se reposa un peu trop sur la Providence, qui ne protége point ceux qui s'écartent des voies de la raison et de la sagesse. L'empereur d'Allemagne ne se conduisit pas avec plus d'habileté ; homme à vues peu étendues, il perdit tout par une folle présomption... En un mot, cette guerre ne développa point d'héroïques passions et des qualités chevaleresques (2), et nous ne pouvons y trou-

(1) L'épouse de la Syrie, comme l'appellent les Arabes.

(2) Toutes les phrases de ce passage sont prises textuellement dans l'*Histoire des Croisades*, liv. VI, mais l'ordre en a été interverti par notre auteur. dont nous avons suivi la citation. (*Note du traducteur.*)

ver ni les grands caractères ni l'ardent enthousiasme de la première guerre sainte, de manière que les pâles et tristes scènes que nous avons décrites offrent très-peu de champ à l'épopée.

Malgré le résultat négatif de cette Croisade, après le retour des deux rois pèlerins dans leur pays respectif, le jeune Baudouin III ne laissa pas de penser à l'agrandissement de ses Etats, et il attaqua en 1150 la forte place d'Ascalon, qui servait de boulevard aux Égyptiens, et leur facilitait l'invasion de la Palestine. La fortune récompensa cette fois la valeur des chrétiens. Ascalon fut pris après un siége long et opiniâtre, et le royaume de Jérusalem eut dès lors au midi une barrière capable d'arrêter les Egyptiens. Le mariage que le roi contracta ensuite, en 1155, avec une nièce de l'empereur de Constantinople, procura quelques ressources à ce pauvre royaume de Jérusalem, dont le trésor était passablement épuisé. Mais cette alliance eût pu être beaucoup plus utile aux Etats chrétiens, si les Grecs et les Latins eussent sincèrement voulu réunir leurs forces pour combattre l'ennemi commun.

Néanmoins, le brave Baudouin sut contenir dans les bornes Noureddin, fils de Zengui, qui était alors le plus redoutable des princes mahométans, et qui, de Damas, où il avait fixé sa résidence, attaquait continuellement et vigoureusement la Palestine. Par son attitude, et sans pouvoir mener à fin aucune entreprise importante pour éloigner les ennemis et les forcer de renoncer à leurs plans de destruction, il parvint au moins à maintenir l'intégrité du royaume de la cité sainte, jusqu'à ce que, en 1162, il mourut à Beyrouth, à la suite d'un remède empoisonné, qu'il avait pris, paraît-il, se trouvant malade à Antioche. Ses restes furent transportés à Jérusalem, et déposés au pied du Calvaire, comme ceux de ses prédécesseurs.

RÈGNE D'AMAURY.

Amaury était comte de Joppé et d'Ascalon, lorsqu'il succéda sur le trône à son frère Baudouin. Un de ses premiers actes fut d'envahir l'Egypte, de réduire le calife du Caire à lui acheter bien cher la paix, et de l'obliger à payer le tribut qu'il avait refusé aux vainqueurs d'Ascalon. Concevant dès lors le dessein d'étendre la domination chrétienne jusque sur l'Egypte, il dirigea tous ses efforts vers une entreprise que favorisait la guerre civile occasionnée par l'ambition de deux visirs.

Un autre que le roi de Jérusalem convoitait aussi la conquête de ce pays : c'était le sultan de Damas, Noureddin, qui était puissamment appuyé par le calife de Bagdad, ennemi de celui du Caire. Noureddin entra dans l'Egypte et s'empara d'Alexandrie. Dans leur détresse, les Egyptiens réclamèrent le secours d'Amaury, qui se garda bien de le refuser, sut vaincre les Turcs en différentes rencontres, les força même, après quelques mois de siége, d'évacuer la place d'Alexandrie. Le roi de Jérusalem ayant, avec le concours des Egyptiens, obtenu ces succès contre les troupes turques de Noureddin, ne crut point encore le moment propice pour la réalisation de ses projets de conquête. Il se retira du pays, en emportant de grands trésors, après avoir imposé au calife un tribut énorme, et laissé au Caire une garnison chrétienne.

De retour dans ses Etats, Amaury épousa une nièce de l'empereur Manuel, et se décida à faire connaître et à exécuter son invariable dessein de s'emparer de l'Egypte. L'empereur s'offrit à l'aider dans l'entreprise ; mais beaucoup de grands de sa cour la qualifièrent d'injuste, et en outre, d'inopportune, à cause du danger qu'on courait de laisser le royaume à la merci de Noureddin. En dépit de cette opposition et sans attendre les secours de son allié, Amaury se jeta en Egypte, et emporta d'assaut,

sur la rive droite du Nil, la ville de Bilbéis, dont il passa tous les habitants au fil de l'épée. Une irruption si soudaine remplit d'effroi les Egyptiens; mais le vainqueur ne profita point des circonstances, et, au lieu d'aller droit au Caire, qui n'aurait pu lui résister, il commit la faute grave d'écouter les prières des ambassadeurs que lui envoya le calife, et d'accepter l'offre qu'ils lui firent de lui remettre une somme exorbitante. Il resta ainsi un mois à attendre l'accomplissement de leurs promesses, et l'arrivée par mer des renforts de l'empereur. Pendant ce temps-là, le calife Aded sollicita secrètement l'intervention des troupes de Noureddin; elles se réunirent subitement aux troupes égyptiennes, et opposèrent au roi de Jérusalem des forces si considérables, qu'elles l'obligèrent à se retirer honteusement dans ses Etats. Voilà comment aboutit à une lâcheté cette injuste et impolitique agression d'Amaury.

Néanmoins, le roi ne se tint point pour satisfait de l'échec qu'il avait essuyé, et lorsqu'il apprit à Jérusalem que la flotte envoyée par l'empereur de Bysance mouillait à Ptolémaïs, il retourna en Egypte et mit le siége devant la ville de Damiette; mais, après cinquante jours de combats, il dut rentrer dans son royaume, ayant perdu la moitié de son armée et tous les vaisseaux de son allié.

Au milieu des révolutions qui accompagnèrent la fin de la dynastie des Fatimites, apparut un prince musulman qui devait remplir de son nom l'Asie et l'Europe. Le calife du Caire avait fait décapiter son visir Chaver et lui avait donné pour successeur Chirkon, général de Noureddin; mais celui-ci mourut subitement deux mois après son élévation. « Pour le remplacer, le calife choisit le plus jeune des émirs de l'armée de Noureddin. Il était neveu de Chirkon et fils d'Ayoub; son oncle et son père avaient quitté les montagnes sauvages du Curdistan, pour servir les puissances musulmanes de la Mésopotamie. Saladin,

dans sa jeunesse, aima la dissipation et les plaisirs, et resta longtemps étranger aux soins de la politique et de la guerre ; mais, arrivé aux dignités suprêmes, il changea sa conduite et réforma ses mœurs : jusqu'alors il semblait fait pour les loisirs et l'obscurité d'un sérail ; tout à coup on vit en lui un homme nouveau, qui paraissait né pour l'empire. « Il n'avait que trente ans, quand le calife du Caire l'éleva au poste de premier ministre, et il pensa aussitôt à soumettre l'Egypte à l'empire de Noureddin. Le dernier calife fatimite mourut, et la bannière noire des Abassides remplaça la bannière blanche des fils d'Ali: dès lors le nom du calife de Bagdad fut le seul qu'on prononça dans les mosquées. La mort de Noureddin, arrivée à Damas en 1174, laissa l'empire sans maître, les provinces musulmanes divisées, et la route toute frayée au fils d'Ayoub pour parvenir au rang suprême. A cette époque mourut aussi Amaury, sans rien prévoir assurément, à sa dernière heure, des grands événements dont son règne devait être suivi.

Guillaume, archevêque de Tyr, qui avait beaucoup hanté Amaury, et qui entreprit à sa demande l'histoire qu'il nous a laissée, nous fait de ce roi un portrait qui ne laisse pas d'être curieux. C'était un homme d'une belle taille et d'une physionomie remarquable, un peu corpulent, mais d'un air plein de dignité. Il bégayait un peu, et ce défaut l'empêchait de s'exprimer avec grâce et élégance. Son caractère sombre et taciturne le faisait paraître froid, et la réserve de ses manières déplaisait d'autant plus qu'elle contrastait davantage avec la constante affabilité de son frère Baudouin. Moins sage que ce dernier, il avait un esprit plus vif et plus pénétrant, orné d'une vaste mémoire. Il était fort versé dans la connaissance du droit, aimait beaucoup la lecture, et s'appliquait avec une ardeur extraordinaire à l'étude de l'histoire. Il ne se souciait ni de la danse ni des jeux de hasard : son principal divertissement consistait dans la chasse au

faucon et au héron. Sa patience, sa sobriété, sa facilité à oublier les injures étaient admirables ; mais il aimait plus l'argent qu'il ne convient à un roi, et c'est pourquoi sa justice ne résistait pas souvent à la séduction des présents. Un jour qu'il se trouvait à Tyr, où il avait de fréquentes conférences avec l'archevêque, celui-ci raconte que le roi lui demanda si, indépendamment des enseignements de la révélation chrétienne, il y avait moyen de prouver la résurrection future. Guillaume satisfit à cette curiosité philosophique d'Amaury, en lui disant que les disgrâces de l'homme vertueux et le triomphe des méchants dans ce monde rendaient nécessaire une autre vie, où Dieu traiterait chacun suivant ses œuvres.

RÈGNES DE BAUDOUIN IV, DE BAUDOUIN V, ET DE GUY DE LUSIGNAN.

Baudouin IV, fils d'Amaury, jeune prince d'un doux et noble caractère, avait le malheur d'être atteint de la lèpre (1), et cette horrible maladie l'obligeait à faire les efforts les plus douloureux pour la cacher et pour porter le poids des affaires. Le pauvre roi se voyait empêché de régner par lui-même et confia principalement l'administration du royaume à Milon de Plancy ; ce dernier ayant été assassiné à Ptolémaïs, la régence fut déférée à Raimond, comte de Tripoli, quatrième descendant du fameux Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse.

On répara alors les murs de Jérusalem, qui se trouvaient en assez mauvais état. Bientôt Raimond remporta une grande victoire sur les troupes de Saladin dans les environs d'Ascalon ; il en profita pour conclure une trève de deux ans qui était extrêmement nécessaire au royaume, parce que la disette qui affligeait la Syrie rendait impossible l'entretien des troupes. Malheureusement, Renaud

(1) C'est pourquoi on l'appelait le roi Mézel ou le roi lépreux.

de Châtillon, homme fougueux et d'un caractère aventureux, véritable type de la chevalerie errante de cette époque, obtint par son mariage avec la veuve de Raimond de Poitiers, la seigneurie de Carac (1) et de Montréal, et rompit la trêve en faisant plusieurs excursions vers la mer Rouge ; ce qui irrita Saladin, et précipita la Palestine dans une guerre qui aboutit à la chute du royaume de Godefroi.

Pour arrêter les progrès de l'invasion de Saladin, le roi, devenu aveugle, chargea de la régence son beau-frère, Guy de Lusignan. La faiblesse et la lâcheté du nouveau régent sauvèrent les musulmans d'une défaite presque certaine entre le mont Gelboë et l'ancienne cité de Betzan ou Scythopolis. De toutes parts il s'éleva contre lui des murmures et des plaintes. Le roi partageant l'indignation générale le dépouilla de ses fonctions, et en investit le comte de Tripoli, prince d'une bravoure éprouvée et d'une expérience consommée. Lui-même abdiqua, et plaça la couronne sur la tête d'un enfant de cinq ans, né du premier mariage de sa sœur Sybille avec le comte de Montferrat.

Peu d'années après, Baudouin IV mourut, et la dernière et frêle espérance que mettait le peuple chrétien en Baudouin V, s'évanouit aussi par sa mort prématurée. Pour comble de malheur, Guy de Lusignan et sa femme Sybille furent couronnés dans l'église du Saint-Sépulcre, malgré les protestations des principaux du royaume, et dès ce moment la plus profonde tristesse s'empara des braves guerriers, qui voyant, dans une situation aussi grave, l'incapacité même assise sur le trône, ne pouvaient s'empêcher de considérer le pays comme perdu. En effet, sa ruine était bien proche : le premier fait d'armes de l'inepte Lusignan devait lui coûter le sceptre.

(1) Ou Pétra.

Nous avons laissé parler l'illustre historien des Croisades, quand il s'agissait de raconter la conquête de Jérusalem ; maintenant, nous l'écouterons aussi nous raconter sa perte.

« Le royaume de Jérusalem, dit-il, livré à des mains si inhabiles, devait succomber; mais la bravoure chrétienne était destinée à mêler une part de gloire au souvenir des derniers jours. Le premier mai 1187, sept mille cavaliers musulmans, commandés par Aphdal, fils de Saladin, qui s'était avancé dans la Galilée, furent attaqués dans les environs de Nazareth par cent trente chevaliers de l'Hôpital et du Temple, auxquels se réunirent trois ou quatre cents hommes de pied. Les champions de la Croix n'hésitèrent pas à se précipiter dans une lutte inégale : les chroniques du temps, en célébrant l'intrépidité des chevaliers chrétiens, ont raconté des prodiges qu'on a peine à croire ; elles s'arrêtent surtout à nous décrire la mort glorieuse de Jacques de Maillé, maréchal du Temple. Cet indomptable défenseur du Christ, monté sur un cheval blanc, restait seul debout sur le champ de bataille, et combattait parmi des monceaux de morts... Les Sarrasins le prirent pour saint George, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel, au milieu de leurs batailles. Dans ce combat, qui eut pour théâtre une étroite vallée, que l'on a reconnue de nos jours près du village d'El-Mahed (à une lieue de Nazareth), tous les chrétiens périrent, à l'exception du grand-maître du Temple et de deux de ses chevaliers. Deux mois plus tard, cette terre de Galilée devait encore être témoin de plus grands revers. Saladin s'était avancé vers Tibériade, avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Dans une assemblée tenue à Jérusalem, on arrêta que toutes les forces des chrétiens se réuniraient dans la plaine de Séphouri (1), où se rejoignirent plus

(1) *Séphouri*, ou *Séphorie*, l'ancienne *Diocésarée*, patrie de saint Joachim.

de cinquante mille combattants ; tous ceux qui étaient en état de porter les armes étaient accourus à l'appel, de sorte que les forteresses du royaume restaient sans garnison, et dans les villes, on ne voyait plus que des femmes et des enfants. Bientôt on apprit que Saladin était entré dans Tibériade, et que les musulmans assiégeaient la citadelle, où s'était réfugiée la femme du comte de Tripoli. Un grand conseil fut assemblé pour savoir si l'on devait aller au secours de la ville tombée entre les mains des infidèles ; tous les chefs donnèrent leur avis ; quand le tour de Raimond arriva, bien qu'intéressé plus que personne au résultat de cette discussion, il conseilla d'oublier pour le moment Tibériade et de rester à Séphouri, dans le voisinage des eaux, dans un lieu où les vivres ne manquaient pas ; il fit observer que ce serait une imprudence fatale de conduire cette multitude d'hommes et de chevaux dans des solitudes arides, où ils seraient dévorés par la soif, par la faim et par l'ardeur de la saison. Il est certain, ajoutait-il, que les Sarrasins, tout enflés d'orgueil après une ville prise, n'iront ni à droite ni à gauche, mais traverseront le pays désert qui nous sépare, pour venir droit à nous, et nous provoquer au combat. Alors notre peuple, ne manquant de rien, ayant de l'eau et des vivres en abondance, sortira de ses retranchements avec joie, et se précipitera au devant d'un ennemi que la soif et la faim auront à moitié vaincu... Je suis donc d'avis que vous laissiez perdre Tibériade, afin que le royaume ne soit pas perdu. » C'était le conseil le plus sage et le plus prudent, mais le grand-maître du Temple exprima une opinion contraire, et la faiblesse de Guy de Lusignan lui fit tout perdre en donnant l'ordre de marcher à l'ennemi.

» L'armée sortit de son camp de Séphouri dans la matinée du 3 juillet. Le comte de Tripoli marchait en

Saphereh est situé à un mille au-dessous de l'ancienne cité. Lors de l'expédition d'Égypte, Kléber aussi campa auprès de la fontaine de Séphouri.
(*Note du traducteur.*)

tête avec ses troupes ; à la droite et à la gauche de l'armée se trouvaient plusieurs corps commandés par les barons et les seigneurs de la terre sainte; au centre, s'avançait la vraie Croix, confiée à la garde d'une troupe d'élite, et le roi de Jérusalem entouré de ses braves chevaliers : les frères du Temple et de l'Hôpital formaient l'arrière-garde de l'armée. Les chrétiens, marchant droit à Tibériade, arrivèrent à un village ou cazal appelé Marescalcia, situé à trois milles de la cité. Là, ils rencontrèrent les Sarrasins, et commencèrent à souffrir de la soif et de la chaleur. Comme il fallait franchir des défilés étroits et des lieux couverts de rochers, pour arriver à la mer de Galilée, le comte de Tripoli fit dire au roi de se hâter et de traverser le village sans s'arrêter, afin de pouvoir atteindre les bords du lac. Lusignan répondit qu'il allait suivre le comte. Cependant les Turcs se jetèrent tout à coup sur les derrières de l'armée, de telle manière que les Templiers et les Hospitaliers en furent ébranlés. Alors le roi, n'osant plus avancer et ne sachant plus que faire, donna l'ordre de planter les tentes. On l'entendit en même temps s'écrier : « Hélas, hélas! tout est fini pour nous; nous sommes tous morts, et le royaume est perdu. » On lui obéit avec désespoir. Quelle nuit l'armée allait passer en ce lieu! Les enfants d'Esaü se pressèrent en foule autour du peuple de Dieu, et mirent le feu à la plaine, couverte d'herbes sèches et de bruyères; les chrétiens furent toute la nuit tourmentés par la flamme et la fumée, par une nuée de flèches, par la faim et la soif.

» Le lendemain, les bataillons de la Croix se préparaient à traverser les défilés et les hauteurs escarpées qui les séparaient de la mer de Galilée; mais Saladin, qui était sorti de Tibériade dès le matin, s'avançait pour s'opposer au passage de l'armée chrétienne. L'avant-garde du comte Raimond se dirigeait vers une colline que les Turcs avaient commencé à occuper...A l'approche des Sarrasins, l'infanterie chrétienne se forma en coin,

et courut pour gagner le sommet de la colline, abandonnant ainsi l'armée chrétienne. Le roi, les évêques et les principaux chefs, voyant les fantassins s'éloigner, leur envoyèrent dire de revenir pour défendre la vraie Croix et l'étendard de Jésus... Les frères du Temple et de l'Hôpital et tous ceux de l'arrière-garde se battaient vigoureusement... Mais à la fin, accablés par la multitude toujours croissante des ennemis, ils appelèrent le roi à leur secours; lui, au lieu d'y voler, ne sut que faire de nouveau, déployer les tentes et s'abandonner à la grâce de Dieu. Les troupes commandées par Lusignan, les Hospitaliers, les Templiers s'étaient groupés confusément autour de l'étendard de la vraie Croix; à la vue de ce désordre, le comte Raimond désespéré s'ouvrit un chemin à travers les rangs ennemis et se retira avec son avant-garde du côté de Tripoli. » (1) Les bataillons de Saladin fondirent comme une violente tempête sur le centre où se trouvait le roi de Jérusalem; et le bois de la vraie Croix, qui avait conduit tant de fois à la victoire les guerriers latins, tomba au pouvoir des ennemis de Jésus-Christ. Le roi fut fait prisonnier; les Templiers et les Hospitaliers furent tous pris ou tués. Les principales scènes de cette terrible journée eurent lieu sur la montagne ou la colline d'Hitin, que l'Évangile nomme la montagne des *Béatitudes*. Le champ de bataille présentait de toutes parts les traces du plus affreux carnage, et un historien arabe, témoin oculaire, parle des *parfums suaves* qu'exhalaient pour lui ces collines et ces vallées jonchées de cadavres. « Les cordes des tentes musulmanes ne pouvaient suffire à lier les guerriers chrétiens échappés au glaive et condamnés à l'esclavage. La multitude des captifs était si grande que les Sarrasins victorieux ne trouvaient plus à les vendre, et qu'un chevalier chrétien fut vendu pour une chaussure. » (2)

(1) Michaud, livre VII. Cette citation n'est, dans certaines parties, qu'une traduction libre. (*Note du traducteur.*) — (2) Id. ibid.

» Saladin fit dresser au milieu de son camp une tente où il reçut Gui de Lusignan et les principaux chefs de l'armée chrétienne, que la victoire venait de mettre entre ses mains. Il traita le roi des Francs avec bonté et lui fit servir une boisson rafraîchie dans la neige. Comme le roi, après avoir bu, présentait la coupe à Renaud de Châtillon qui se trouvait près de lui, le sultan l'arrêta, et lui dit : « ce traître ne doit point boire en ma présence, car je ne veux point lui faire grâce. » (1) S'adressant ensuite à Renaud, il lui fit les reproches les plus sanglants sur la violation des traités, et le menaça de la mort, s'il n'embrassait la religion du prophète qu'il avait outragé. Renaud de Châtillon répondit avec une noble fermeté, et brava les menaces de Saladin qui le frappa de son sabre. Des soldats musulmans, au signal de leur maître, se jetèrent sur le prisonnier désarmé, et la tête d'un martyr de la Croix alla tomber aux pieds du roi de Jérusalem. » (2) Une pareille mort fit oublier les torts qu'il avait eus dans le cours des aventures belliqueuses de sa vie. Le jour suivant, Saladin, assis sur son trône, donna l'ordre d'égorger les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, chargés de chaînes, et tous ces nobles guerriers reçurent avec une sainte joie la palme du martyre. » Le grand maître des Templiers trouva seul grâce devant lui, sans doute parce que ses conseils imprudents avaient livré l'armée chrétienne aux coups des Sarrasins. » (3)

A la suite de cette victoire, si funeste pour les États latins, le sultan soumit successivement Ptolémaïs, Naplouse, Jéricho, Ramla, Césarée, Arsur, Jaffa et Beyrouth, de manière que, sur toute la côte, les chrétiens ne conservèrent plus que les villes de Tyr, de Tripoli et

(1) Pour bien entendre le sens de ces paroles, il faut se rappeler que chez la plupart des Orientaux, dit M. Roy (*Histoire des Templiers*, chap. V), le droit d'hospitalité est inviolable, et qu'ils regardent comme leur hôte le prisonnier à qui ils ont offert à boire ou à manger dans leur tente. (*Note du traducteur.*)
(2) Michaud, livre VII. — (3) Id. ibid.

d'Ascalon ; encore cette dernière place, assiégée par Saladin, eut-elle à capituler après une résistance héroïque, en exigeant comme condition la délivrance du roi Gui de Lusignan, peu digne assurément d'un pareil dévouement.

Le moment était venu où Jérusalem, dont l'affranchissement avait été acheté au prix de tant d'exploits et de tant de travaux, devait retomber de nouveau au pouvoir des infidèles. Saladin marcha vers la ville sainte, et bien qu'elle fût pleine de chrétiens qui y étaient allés chercher un asile, elle n'avait qu'un petit nombre de soldats qui pussent la défendre. « Les habitants, encouragés par le clergé, se préparèrent à résister aux armes musulmanes : ils avaient choisi pour leur chef Baléan d'Ibelin, qui s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Ce vieux guerrier, dont l'expérience et les vertus inspiraient la confiance et le respect, s'occupa de faire réparer les fortifications de la place, et de former à la discipline les nouveaux défenseurs de Jérusalem. On n'avait point d'argent pour payer les frais de la guerre : on dépouilla les églises, et le peuple, effrayé de l'approche de Saladin, vit sans scandale, convertir en monnaie le métal précieux qui couvrait la chapelle du Saint-Sépulcre. » (1) Avant d'attaquer la ville, le sultan engagea les habitants à capituler ; mais les chrétiens répondirent qu'ils ne livreraient jamais la ville où leur Dieu était mort, et les combats commencèrent aussitôt. » Les assiégés opposèrent d'abord une vive résistance et firent de fréquentes sorties, dans lesquelles on les voyait tenir d'une main la lance ou l'épée, et de l'autre une pelle avec laquelle ils jetaient de la poussière aux Sarrasins. Un grand nombre de braves reçurent alors la palme du martyre, et montèrent, disent les historiens, dans la Jérusalem céleste.

(1) Michaud, livre VII.

« Saladin, après avoir campé quelques jours à l'occident de la ville, sur les mêmes hauteurs où Raimond de Toulouse avait déployé ses tentes quatre-vingt-huit ans auparavant, dirigea ses attaques vers le nord, et prit position aux lieux mêmes où Godefroi s'était installé pour faire jouer ses grandes machines de guerre. Le sultan fit miner les remparts qui s'étendent depuis la porte de Josaphat jusqu'à celle de Saint-Etienne. Les plus braves des chrétiens sortirent de la ville, et s'efforcèrent de détruire les machines et les travaux des assiégeants ; ils firent des prodiges de valeur, mais ils ne purent interrompre les progrès du siége. Les tours et les remparts étaient près de s'écrouler au premier signal d'un assaut général. Grande était la consternation qui régnait à Jérusalem : le clergé faisait des processions dans les rues, et l'on n'entendait que des gémissements et des voix suppliantes qui imploraient la miséricorde divine.

» Au milieu du trouble et de l'agitation générale, les chrétiens grecs et syriens, et les chrétiens melchites, supportaient avec peine l'autorité des latins, et les accusaient des malheurs de la guerre. On découvrit un complot qu'ils avaient formé pour livrer la ville aux musulmans ; cette découverte redoubla les alarmes, et détermina les principaux habitants à demander une capitulation à Saladin. Accompagnés de Baléan d'Ibelin, ils vinrent proposer au sultan de lui rendre la place aux conditions qu'il avait lui-même imposées avant le siége. Mais Saladin se rappela qu'il avait fait le serment de prendre Jérusalem d'assaut et de passer toute la population au fil de l'épée. Il renvoya les députés sans leur donner aucune espérance ; Baléan d'Ibelin revint plusieurs fois, renouvela ses supplications et ses prières, et trouva toujours Saladin inexorable. Un jour le vieux guerrier dit à Saladin que si les chrétiens ne pouvaient obtenir de lui aucune miséricorde, ils s'abandonneraient au désespoir, ils met-

traient le feu à Jérusalem et feraient de la ville sainte un amas de ruines, un vaste tombeau. Ce discours effraya le sultan ; il consulta les docteurs de la loi qui décidèrent qu'il pouvait accepter la capitulation proposée par les assiégés, sans violer son serment. Les conditions furent signées le lendemain dans la tente du chef musulman ; il accorda la vie aux habitants et leur permit de racheter leur liberté. La rançon fut fixée à dix pièces d'or pour les hommes, à cinq pour les femmes, à deux pour les enfants. Tous les guerriers qui se trouvaient à Jérusalem, à la signature de la capitulation, obtinrent la permission de se retirer à Tyr ou à Tripoli. » (1)

» Ces conditions avaient d'abord été reçues avec joie par les chrétiens ; mais lorsqu'ils virent s'approcher le jour où ils devaient sortir de Jérusalem, ils n'éprouvèrent plus que la douleur de quitter les saints lieux ; ils arrosaient de leurs larmes le tombeau de Jésus-Christ, et regrettaient de n'être pas morts pour le défendre ; ils parcouraient, en gémissant, le Calvaire et les églises qu'ils ne devaient plus revoir ; ils s'embrassaient, les larmes aux yeux, dans les rues, et déploraient leurs funestes divisions. Le jour fatal arriva : on ferma toutes les portes de la ville, excepté celle de David. Saladin, élevé sur un trône, vit passer devant lui un peuple désolé. Le patriarche, suivi du clergé, parut le premier, emportant les vases sacrés, les ornements de l'église du Saint-Sépulcre, et des trésors dont Dieu seul, dit un auteur arabe, connaissait la valeur. La reine de Jérusalem, accompagnée des principaux barons et chevaliers, venait ensuite : Saladin respecta sa douleur, et lui adressa des paroles pleines de bonté. La reine était suivie d'un grand nombre de femmes, qui portaient leurs enfants dans leurs bras, et faisaient entendre des cris déchirants. En passant

(1) Le 11 octobre 1187, l'anniversaire du jour où, disent les musulmans Mahomet partit de Jérusalem pour monter au ciel. (*Note du traducteur*).

devant le trône du sultan, elles le conjurèrent de leur rendre leurs enfants, leurs époux, qui se trouvaient parmi les captifs, et le chef musulman entendit leurs prières. Plusieurs chrétiens avaient abandonné leurs meubles et leurs effets les plus précieux, et portaient sur leurs épaules, les uns leurs parents affaiblis par l'âge, les autres leurs amis, infirmes et malades. Saladin fut attendri par ce spectacle, et, ému d'une généreuse compassion, il permit aux Hospitaliers de rester dans la ville pour soigner les pèlerins, et ceux que des maladies graves empêchaient de sortir de Jérusalem, de sorte que la plupart des chrétiens échappèrent à l'esclavage.

» Le culte du prophète de la Mecque fut substitué à la religion de Jésus-Christ dans la ville conquise : toutes les églises, à l'exception de celle du Saint-Sépulcre, furent converties en mosquées (1). Le sultan fit laver avec de l'eau de rose, venue de Damas, les murs et le parvis de la mosquée d'Omar. Le premier vendredi qui suivit son entrée dans Jérusalem, le peuple et l'armée s'assemblèrent dans la principale mosquée ; le chef des imans monta dans la chaire du Prophète, et remercia Dieu des victoires de Saladin... Tandis que les saints lieux retentissaient des hymnes d'un culte étranger, les chrétiens erraient dans la Syrie, sans secours et sans asile, repoussés par leurs frères, qui les accusaient d'avoir livré le tombeau de leur Dieu aux infidèles. La ville de Tripoli leur ferma ses portes ; ceux qui se rendirent en Egypte furent moins malheureux et touchèrent le cœur des musulmans ; plusieurs s'embarquèrent pour l'Europe, où ils vinrent annoncer, en gémissant, que Jérusalem était tombée au pouvoir de Saladin. » (2)

(1) Il nous semble que *la perpétuité* de cette exception est un fait bien remarquable, que *l'intérêt* seul ne peut pas expliquer de la part des oppresseurs de la terre sainte, pendant tant de siècles et à travers tant de révolutions. N'est-ce pas la constante, l'admirable réalisation de la parole du prophète : *Son tombeau sera glorieux*... (*Note du traducteur*).

(2) Michaud, livre VII.

CROISADES DE FRÉDÉRIC Ier, DE PHILIPPE-AUGUSTE ET DE RICHARD CŒUR-DE-LION.

Le nom seul de Jérusalem, dont la perte excitait des regrets extraordinaires dans toute la chrétienté, qui la considérait comme une immense calamité, exerçait sur les esprits une influence suffisante pour rapprocher toutes les volontés et pour lever de nouvelles armées contre la domination des mahométans. L'Occident va se précipiter de nouveau sur l'Orient avec des multitudes innombrables; les plus intrépides et illustres guerriers, les princes et les rois vont entreprendre la guerre sainte et remplir de leur héroïsme, en même temps que de leur infortune, ces mystérieuses régions dont Jérusalem est le centre. Ah! pourquoi faut-il que tant d'efforts réunis soient devenus inutiles pour la possession des lieux sanctifiés par le Rédempteur!

Le pape Urbain III mourut de douleur, en même temps que l'Europe entière gémissait des désastres de la Palestine. Ses successeurs Grégoire VIII (1) et Clément III appelèrent aussitôt les peuples à la guerre sainte; Guillaume de Tyr se rendit en Europe pour raconter aux rois et aux nations les malheurs de Jérusalem et exciter leur valeur contre la puissance de Saladin. Le sentiment religieux fit en effet taire beaucoup de querelles devant le désir d'arracher Jérusalem au joug des infidèles, et trois nouvelles armées se levèrent pour aller périr à leur tour là où tant d'autres avaient déjà succombé. (2)

L'empereur Frédéric Barberousse quitta le premier l'Allemagne à la tête d'une armée de cent mille hommes.

(1) Et non pas Grégoire VII, comme le porte le texte, par suite d'une erreur typographique. (*Note du traducteur.*)

(2) C'est à cette époque, d'après Fleury, que s'établit l'usage de placer des troncs dans les églises. (*Note du traducteur.*)

Il traversa la Hongrie et la Bulgarie, soumit Andrinople, Didymotique, Sélibrée, et Gallipoli, menaça Bysance, dont le perfide empereur traitait avec Saladin et s'opposait au passage des Croisés, et ayant franchi l'Hellespont, s'avanca dans l'Asie mineure, où il triompha partout des ennemis, de la soif, de la faim, en un mot, de tous les obstacles que rencontraient les armées, dans leur marche à travers des régions désolées. Déjà sortis des passages les plus difficiles du mont Taurus, les Allemands étaient, pour ainsi dire, aux portes des États chrétiens d'Antioche, lorsqu'un jour que l'armée suivait les rives des Selef (1), petite rivière de Cilicie. l'empereur, soit qu'il voulût se baigner, soit qu'il voulût seulement la traverser, entra dans l'eau ; il en avait à peine jusqu'à la ceinture, et cependant, peu de minutes après, il en fut retiré sans vie. Les soldats de la Croix, consternés à la vue d'une perte si inattendue, et marchant comme à l'aventure, sans boussole pour se diriger, tombèrent les uns après les autres entre les mains des musulmans, au point que, suivant le rapport d'un écrivain arabe, il n'y avait pas, dans tout le pays, une famille qui n'eût trois ou quatre allemands pour esclaves. Beaucoup moururent de faim ou à la suite de maladies pestilentielles ; d'autres poussèrent le désespoir jusqu'à abjurer la foi chrétienne. Cinq mille hommes seulement atteignirent la Palestine, reste misérable d'une si brillante armée, après avoir laissé dans la basilique de Saint-Pierre, à Antioche, les dépouilles mortelles de l'infortuné empereur. Les chroniqueurs de cette époque semblent ne raconter qu'avec effroi ce déplorable événement ; ils se perdent et se confondent devant les terribles décrets de la Providence qui entoure comme d'un sombre mystère le sort de Frédéric Ier : on dirait qu'ils n'osent plus lever les yeux au ciel éperdus qu'ils sont d'une catastrophe

(1) En turc, le *Guiewk-son* : il prend sa source près de Caraman ou Laranda, et se jette dans la mer, près de Séleucie, aujourd'hui Selefké.

renversa, en un moment, une expédition sainte, à laquelle la réputation de Barberousse, et le génie prévoyant qu'il avait apporté à en préparer et à en assurer le succès, avaient donné une importance capitale pour l'avenir des colonies latines. C'est pourquoi, quand les misérables débris de la grande armée des Teutons se rejoignirent en Palestine, les chrétiens du pays ne trouvaient que des motifs de tristesse et s'écriaient : « de loin leur réputation nous soutenait, et maintenant leur présence a coupé les ailes à nos victoires. »

Avant qu'on sût en Europe la fin malheureuse de l'expédition des Allemands, et tandis que les rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard, se disposaient de leur côté à se rendre en Palestine, suivis de la fleur de la noblesse et de la chevalerie, et avec des troupes nombreuses, dans le royaume de Jérusalem, Saladin était repoussé des murs de Tyr, et Gui de Lusignan s'était décidé à mettre le siége devant Ptolémaïs, à la tête d'une petite armée de neuf mille hommes. Elle soutenait cette grande lutte contre la ville et contre les forces de Saladin accourues pour la défendre, quand les monarques français et anglais mirent les pieds en Palestine au printemps de l'an 1190. Philippe-Auguste et Richard n'arrivèrent point ensemble, quoiqu'ils se fussent embarqués au même moment à Messine ; la tempête sépara leurs vaisseaux, et Richard s'arrêta d'ailleurs pour conquérir l'île de Chypre, où il célébra son mariage avec Bérengère de Navarre, de manière que, lorsqu'il toucha au continent asiatique, il était attendu avec une vive impatience par Philippe-Auguste, au camp de Ptolémaïs.

Durant leur séjour à Messine, les deux monarque avaient eu de sérieux motifs de rivalité, qui ne cessèrer point en Palestine, malgré de fréquentes réconciliation et les promesses mutuelles qu'ils se faisaient. Cette rival entre les Anglais et les Français, qui retarda la prise

Ptolémaïs et compromit constamment la gloire des armes chrétiennes, s'accrut à la suite des prétentions ambitieuses auxquelles donnait lieu le vain titre de roi de Jérusalem. Gui de Lusignan comptait peu de partisans, et avant d'entreprendre le siége de Ptolémaïs, il s'était présenté devant la ville de Tyr, qui lui avait fait l'injure de ne point vouloir le reconnaître pour roi. Conrad, fils du marquis de Montferrat, qui avait vaillamment défendu cette ville contre les vigoureuses attaques de Saladin, aspirait aussi au trône, et pour mieux y parvenir, il chercha par tous les moyens à épouser Isabelle, après avoir fait casser le mariage qu'elle avait contracté avec Honfroi de Thoron (1). Cette Isabelle était la seconde fille du roi Amauri, sœur de la reine Sybille, qui était morte avec les deux enfants que lui avait donnés Gui de Lusignan : elle était par conséquent l'unique héritière de la couronne. La circonstance la plus singulière de l'affaire, ce ne fut pas tant l'annulation du mariage d'Isabelle avec Honfroi, et l'adresse qu'avait déployée Conrad, que le fait de son mariage antérieur avec une sœur d'Isaac l'ange, empereur de Constantinople ; de sorte qu'il avait deux femmes vivantes, l'une en Syrie, l'autre à Constantinople. Ce scandale augmenta le nombre des partisans de Lusignan, qui autrement n'aurait pu être comparé sous aucun rapport à Conrad. Les esprits s'aigrirent de plus en plus, et les partis, dans leur animosité, travaillaient à leur perte commune.

On remit la décision de la querelle entre les mains des rois de France et d'Angleterre. Philippe, à son arrivée en Palestine, s'était déclaré pour Conrad ; ce fut une raison pour que Richard se prononçât en faveur de Gui de Lusignan. Cette rivalité entre les deux principaux

(1) C'est ce Conrad que les auteurs arabes, dit Michaud dans une de ses savantes notes, appellent *le plus vorace des loups de la chrétienté, le plus rusé des chiens de la foi du Messie.*

chefs s'étendit à toute l'armée, qui se divisa dès lors comme en deux camps. On voyait d'un côté les Français, les Allemands, les Génois et les Templiers ; de l'autre, les Anglais, les Pisans et les Hospitaliers. « Cependant les périls de l'armée, la gloire de la religion, l'intérêt de la Croisade, étouffèrent un moment la voix des factions, et persuadèrent aux Croisés de se réunir contre l'ennemi commun. Après de longues discussions, on décida que Gui de Lusignan conserverait le titre de roi pendant sa vie, et que Conrad et ses descendants lui succèderaient au royaume de Jérusalem. (1)

Les Croisés tournèrent alors tous leurs efforts contre Ptolémaïs. Ce siége fameux dura deux ans, à partir du mois d'août 1189, où il avait été commencé par le roi de Jérusalem. Dans le cours de ces deux années, les guerriers de l'Occident n'eurent pas seulement à combattre les assiégés, ils durent lutter contre toutes les forces de Saladin, qui fit les efforts les plus désespérés pour éloigner les Croisés de la place. C'est ainsi qu'au pied des murs de Ptolémaïs, qui étaient en cette occasion l'unique théâtre de la guerre, la chrétienté vit toutes ses armées réunies et décimées, ses immenses ressources anéanties, toute sa puissance paralysée et sur le point d'être réduite à abandonner ces rivages, en n'y laissant que le souvenir de ses malheurs et de ses revers. Là furent tentés les coups les plus périlleux ; là furent réalisés les exploits les plus héroïques ; mais là aussi on versa plus de sang, on usa plus de ressources qu'il n'en eût fallu pour conquérir un empire. On finit par conquérir au moins Ptolémaïs : ses défenseurs, incapables de résister plus longtemps aux attaques des Croisés, ne songèrent plus qu'à sauver leur vie par une capitulation qui fut acceptée. Ils promettaient de faire rendre aux Francs le bois de la vraie Croix avec seize cents prisonniers ; ils s'engagèrent en outre à payer deux

(1) Michaud, livre VIII.

cent mille pièces d'or aux chefs de l'armée chrétienne. Des otages musulmans et tout le peuple enfermé dans Ptolémaïs devaient rester au pouvoir du vainqueur jusqu'à l'entière exécution du traité » (1) La nouvelle de cette capitulation remplit Saladin de douleur : il ne croyait point que tant de combats si opiniâtres qu'il avait soutenus, pussent aboutir à un résultat semblable. Mais ce qu'il y a de plus regrettable, c'est qu'il ne voulut point remplir de son côté les conditions de la capitulation, et qu'il mit plus tard le roi d'Angleterre dans la triste nécessité d'immoler les otages qu'il avait entre ses mains. Cette conduite de Richard fut sans doute trop cruelle, mais l'obstination avec laquelle Saladin refusa d'exécuter les engagements pris par les défenseurs de la ville fut amèrement blâmée par les Sarrasins eux-mêmes.

Ainsi se termina le siége de Ptolémaïs : ses habitants et sa garnison se défendirent durant deux ans avec une résignation inaltérable, avec une infatigable ardeur ; et les Croisés, dit Michaud, versèrent plus de sang et montrèrent plus de bravoure qu'il n'en fallait pour conquérir l'Asie : (2) « car dans cet espace de temps, le fer et les maladies enlevèrent près de cent mille chrétiens. A mesure que les légions d'Europe allaient disparaître dans les plaines de Saint-Jean d'Acre, d'autres troupes fraîches venaient les remplacer; car de tous les ports de l'Occident sortaient des bâtiments qui transportaient des populations armées, qui allaient se perdre misérablement sur la colline de Turon et les rives stériles du Bélus, de manière que la terre et la mer de Syrie semblaient s'être entendues pour que l'une dévorât ce que l'autre lui amenait. Le siége de Ptolémaïs, commencé par un roi fugitif, absorba peu à peu toutes les forces de la chrétienté : les empires s'ébranlaient pour délivrer Jérusalem, et c'est sur une ville des côtes de la Palestine que l'orage vint éclater.

(1) Michaud, liv. VIII. — (2) Id. ibid.

Après tout, il est nécessaire de faire observer que les armées de la Croix devant Saint-Jean d'Acre durent leur salut à la supériorité de la marine chrétienne sur celle des musulmans ; car si les navires des Francs qui fournissaient des vivres au camp des Croisés avaient eu le dessous dans leurs combats contre les Sarrasins, l'armée assiégeante eût péri de faim.

Un siége aussi long donna également lieu à un nouveau développement du génie, des mœurs et des passions des chrétiens et des musulmans. Les moyens d'attaque et de défense reçurent un grand perfectionnement : il ne fut plus question des apparitions merveilleuses que l'on racontait dans les expéditions précédentes pour enflammer la pieuse ardeur des Croisés, mais le fanatisme des guerriers d'Europe n'en fut pas moins ardent, leur courage n'en fut pas moins fougueux. Au milieu d'une guerre où plus d'une invention multiplia les chances de mort des soldats, les deux camps se signalèrent par plusieurs traits d'humanité; chrétiens et musulmans s'abstinrent assez souvent d'actes de cruauté dont ils s'étaient souillés précédemment. Pendant les jours de trève, les fêtes de la chevalerie interrompirent la triste monotonie des combats, et l'on célébra dans la plaine de Ptolémaïs plusieurs tournois, où les musulmans furent invités. Les Francs dansaient au son des instruments arabes, et leurs ménestrels chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins. Le camp de Ptolémaïs ressemblait à une grande ville d'Europe, où tous les métiers et les arts mécaniques avaient suivi les pèlerins... La cupidité et l'avarice profitèrent souvent de la misère des Croisés, et souvent aussi elles reçurent leur juste punition. (1) « La misère ne put faire cesser les vices qui règnent toujours dans une nombreuse multitude, mais de grands sujets d'édification, d'éclatants exemples de charité n'étaient pas rares non plus. Il s'était formé

(1) Michaud, livre VIII.

des associations d'hommes pieux pour assister les mourants et ensevelir les morts; (1) les généreux secours qui furent prodigués aux pauvres soldats du nord donnèrent naissance à l'association hospitalière des chevaliers Teutoniques; c'est aussi à cette époque que s'établit l'institution de la Trinité, qui avait pour objet de racheter les chrétiens retenus en captivité chez les musulmans. » (2)

Après le siége de Ptolémaïs, dans les fossés de laquelle étaient venus s'engloutir tant d'argent, tant d'hommes, tant de ressources, qui avaient épuisé l'Occident, non-seulement les principaux chefs avaient presque entièrement perdu les illusions dont ils s'étaient bercés en entreprenant la conquête, mais dans l'Europe elle-même, la vive sympathie avec laquelle on avait jusqu'alors suivi les péripéties de la guerre sainte, se changeaient en abattement et en une espèce de dédain. Ces mêmes peuples qui, dans l'excès de leur zèle religieux, avaient cru que la présence des chrétiens en Palestine suffirait pour que Dieu fît fuir devant eux les armes musulmanes, commençaient à douter de la protection divine en faveur de leur cause, et on allait jusqu'à se figurer que par l'inutilité de si grands efforts, Dieu manifestait bien son opposition à ces guerres. L'esprit des Croisades allait s'éteignant rapidement. Ces entreprises, au lieu de provoquer l'admiration et l'enthousiasme, ne rencontrèrent plus que de la froideur, du dégoût, des murmures. Il y avait fort peu de gens disposés à faire pour elles quelques sacrifices.

On n'avait fait qu'acheter à un prix énorme la possession d'une ville : le roi de France, Philippe-Auguste, crut que la Croisade ne pouvait plus lui offrir d'autre gloire, et il retourna dans ses États, ne laissant que dix mille guerriers sous les ordres du duc de Bourgogne. Toutefois le roi d'Angleterre restait sur le terrain, et bien qu'il ne soit

(1) Michaud, livre VIII. — (2) Id. ibid.

pas parvenu à soustraire Jérusalem au pouvoir des mahométans, il fit en échange de tels prodiges de valeur, et procura aux armes chrétiennes de si beaux jours de gloire, que l'histoire des Croisades trouve difficilement des expressions assez magnifiques pour relever et pour célébrer la valeur héroïque d'un guerrier aussi intrépide. Mais on ne subit point cet enchantement que produisent les exploits de Richard, sans éprouver en même temps une espèce de mélancolique abattement : le triomphe semble ne marcher ici qu'orné des atours du deuil; car assurément, quand on réfléchit que cette héroïque valeur et ces merveilleux faits d'armes sont allés se briser contre le mystérieux et impénétrable décret de la Providence, qui fermait les portes de Jérusalem à un capitaine aussi illustre, les yeux se remplissent de larmes : après avoir admiré un pareil champion, on déplore la stérilité de ses efforts et l'insuccès de ses entreprises.

A la célèbre bataille d'Arsur, où Richard écrasa les plus braves défenseurs de l'islamisme, commandés par Saladin, dans les prodigieux combats de Jaffa et de Ramla, où le roi d'Angleterre semblait se multiplier pour se trouver partout et atterrer les ennemis de son nom et de son épée, dans toutes ses rencontres enfin, le long des côtes, depuis Acre jusqu'à Ascalon, le cri de guerre de Richard était : *Seigneur, secourez le saint Sépulcre!* mais, par une étrange fatalité, le Sépulcre restait captif, et toute la force de sa vaillante épée ne suffisait pas pour délivrer Jérusalem. Dans ses excursions à travers les montagnes de la Judée, il aperçut un jour, au loin, des hauteurs d'Emmaüs (1), les murs de la cité sainte : le guerrier à cette vue versa des larmes amères, et ne se croyant point digne de contempler la ville, il se couvrit le visage de son bouclier.

Après tout cela, Richard, ayant appris l'existence de

(1) Le texte porte : des hauteurs de Modin. (*Note du traducteur*).

quelques troubles suscités en Angleterre par son frère Jean, et quand chrétiens et musulmans se trouvaient également las d'une lutte aussi longue et aussi acharnée, se décida à retourner en Europe et à conclure, au préalable, avec Saladin une trêve de trois ans et huit mois. On convint dans ce traité de la démolition de la place toujours disputée d'Ascalon, que les chrétiens avaient relevée : ils restaient maîtres de toute la côte depuis Jaffa jusqu'à Tyr. En ce qui concernait Jérusalem, Bethléem et Nazareth, ils purent seulement obtenir que quelques prêtres latins y résideraient pour la célébration des divins offices, et que les portes en seraient ouvertes aux pèlerins qui voudraient visiter les lieux saints.

Sans tenir compte des arrangements pris au commencement du siége de Ptolémaïs entre Richard et Philippe-Auguste, Conrad fut alors élu roi de Jérusalem, et Gui de Lusignan ne conserva que le royaume de Chypre. Toutefois Conrad ne porta point longtemps la couronne ; il fut assassiné par des jeunes Ismaëliens, émissaires du Vieux de la Montagne (1), et remplacée par Henri de Champagne, qui épousa la veuve de ce prince, et se trouvait être à la fois neveu du roi de France et du roi d'Angleterre.

« Quand le roi d'Angleterre, dit l'historien déjà cité, s'embarqua à Ptolémaïs, les chrétiens de la terre sainte ne purent retenir leurs pleurs. Tous, en le voyant partir, se croyaient désormais sans appui et sans secours contre les agressions des Sarrasins ; lui-même ne put retenir ses larmes, et lorsqu'il fut sorti du port, tournant les yeux vers la terre qu'il venait de quitter : ô terre sainte, s'écria-

(1) A cette époque, les Ismaëliens multiplièrent leurs exécutions et leurs crimes. Ils essayèrent, à trois différentes reprises, de faire périr Saladin lui-même. Philippe-Auguste crut devoir s'entourer de précautions nouvelles, et delà, suivant quelques historiens, l'origine de la garde des rois de France.
(*Note du traducteur*).

t-il, je recommande ton peuple à Dieu : fasse le ciel que je vienne encore te visiter et te secourir !

» Ainsi finit, continue-t-il, cette troisième Croisade, où tout l'Occident en armes ne put obtenir d'autres avantages que la conquête de Ptolémaïs et la démolition d'Ascalon ; l'Allemagne y perdit sans gloire un de ses plus grands empereurs et la plus belle de ses armées, la France et l'Angleterre, la fleur de leur noblesse belliqueuse... Cette Croisade, quoique malheureuse, n'excita pas tant de plaintes en Europe que celle de saint Bernard, parce qu'elle ne fut pas sans gloire... Les Francs se montrèrent plus policés qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. De grands monarques qui se faisaient la guerre sans cesser de s'estimer et d'avoir entre eux de généreux procédés, étaient, pour le monde, un spectacle nouveau. Les sujets suivirent l'exemple de leurs princes, et perdirent sous la tente quelque chose de leur barbarie. Les Croisés furent quelquefois admis à la table de Saladin, et les émirs reçus à celle de Richard ; en se mêlant ensemble, les sarrasins et les chrétiens purent faire un heureux échange de leurs usages, de leurs manières, de leur savoir, et même de leurs vertus. Les chrétiens, un peu plus éclairés que dans les deux autres Croisades, eurent moins besoin d'être excités par des prodiges. La passion de la gloire fut pour eux un mobile aussi puissant que l'enthousiasme religieux. » (1)

Deux hommes fameux dominent tout dans l'histoire de cette croisade : Richard et Saladin, différents par l[e] caractère et par le génie, sont les deux héros de la gran[de] épopée qui, dans les dernières années du douzième siècl[e] absorba l'attention de l'Occident et de l'Orient. Le prem[ier] était doué de plus de valeur et d'audace ; le second a[vait] plus de gravité, de prudence et d'habileté. Son imag[ination]

(1) Michaud, livre VIII.

tion entraînait Richard ; son jugement dirigeait Saladin. Emporté par l'inconstance de ses inclinations, et ne résistant jamais à la fougue de ses mobiles impressions, le roi d'Angleterre ne connut point la modération : il aurait été incapable de gouverner, n'ayant jamais appris à se gouverner lui-même, et quand nous considérons sa destinée, nous éprouvons plus de surprise que d'admiration. De tous les guerriers des temps modernes, Richard est celui qui ressemble le plus aux héros d'Homère ; nous trouvons en lui cette valeur impétueuse, cette présomption qui ne doute jamais de la victoire, ce désir de porter jusqu'aux astres la renommée de ses armes ; mais en même temps nous voyons aussi cette faiblesse, cette tristesse, qui faisaient pleurer Achille comme une femme. Saladin, placé à la tête d'un empire qu'il ne devait point à sa naissance, mais à sa fortune et à sa destinée, effaça le crime de son usurpation par ses talents militaires, par ses éminentes vertus, par son constant amour du bien. « Du sein des camps, dit un auteur arabe, il couvrait les peuples des ailes de la justice, et faisait pleuvoir sur les villes les nuées de sa libéralité. » Les chrétiens ont vanté la bonté généreuse de Saladin ; les infidèles ont exalté la valeur invincible de Richard, et le nom du monarque anglais fut, pendant un siècle, l'effroi de l'Orient, de manière que lorsque le cheval du cavalier sarrasin s'effrayait de l'ombre d'un buisson ou d'un arbre, son maître lui demandait aussitôt *s'il avait vu l'ombre de Richard !*

« Un des résultats les plus importants de la troisième Croisade, celui auquel les Croisés n'avaient pas songé, fut la conquête et la fondation du royaume de Chypre. Cette île, la plus considérable de la méditerranée, renfermait plusieurs villes florissantes ; ses plaines étaient fertiles ; ses côteaux produisaient un vin renommé ; ses ports offraient un asile commode aux vaisseaux qui se rendaient de l'occident en Asie et revenaient de la Syrie

en Europe ; le royaume de Chypre porta souvent d'utiles secours aux colonies chrétiennes d'Orient, et lorsque ces colonies furent dispersées par les Sarrasins, il recueillit leurs débris. Ce royaume, conquis par Richard, et gouverné par une longue suite de rois, conserva, longtemps après les Croisades, les lois que Godefroi de Bouillon et ses successeurs avaient faites pour la ville sainte, et transmit aux âges suivants le plus précieux monument de la législation de ces temps reculés. » (1)

L'année 1195 allait expirer, quand Richard abandonna les rivages de la Palestine, et tandis que ce héros restait emprisonné dans un château de l'Allemagne, qu'il voulut traverser incognito à la suite d'un naufrage qui l'avait jeté sur les côtes d'Italie, son rival, Saladin, mourut à Damas. « Avant d'expirer, il ordonna à un de ses émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de la ville, en répétant à haute voix : « voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes. » (2)

ÉVÉNEMENTS DE LA GUERRE SAINTE JUSQU'A LA CROISADE DE SAINT LOUIS.

La faiblesse du royaume de Jérusalem, après le départ de Richard, allait augmentant de jour en jour, par l'effet des discordes qui s'élevaient entre ceux-là mêmes qui devaient le défendre. A la vue de ce douloureux spectacle, et quoique l'Europe se montrât peu disposée à se sacrifier pour la terre sainte, le pape Célestin III fit les plus grands efforts pour ranimer l'esprit belliqueux de la chrétienté en faveur de Jérusalem. L'empereur d'Allemagne, Henri VI, répondit à cet appel ; mais ce prince, qui avait été excommunié à cause de l'emprisonnement du roi d'Angleterre,

(1) Michaud, ibid.

(2) Michaud, livre VIII. A la mort de Saladin, Jérusalem vint en la possession de son fils Afdal, et un peu plus tard de son autre fils Aziz. Celui-ci la céda à son oncle Malek-Adel, qui la transmit à son fils Moadan.

n'accueillit et ne prêcha lui-même la Croisade que pour se rapprocher du chef de l'Église, et surtout pour achever à l'ombre de la guerre sainte, et grâce aux préparatifs qu'il faisait en apparence pour elle, la conquête qu'il avait commencée des royaumes de Naples et de Sicile. C'est en effet avec une armée de Croisés qu'il se rendit maître de ces pays, et c'est seulement après avoir terminé cette expédition, qu'il envoya en Syrie quelques troupes de pèlerins, sous les ordres de l'évêque Conrad, chancelier de l'empire. Du reste, lorsque Conrad arriva en Palestine, il avait déjà été précédé de deux autres armées allemandes, commandées, la première, par les ducs de Saxe et de Brabant; la seconde, par l'évêque de Mayence et par Valeran, comte de Limbourg.

Dès l'arrivée du premier corps d'Allemands, de graves dissentiments avaient éclaté entre eux et les chrétiens du pays, sur la question de savoir si l'on devait respecter la trève conclue au temps de Richard. Le mal s'accrut par la mort inopinée et tragique du roi de Jérusalem, qui tomba d'une fenêtre de son palais, de sorte que chaque parti ne voulait reconnaître que des chefs déterminés, dont aucun n'avait l'autorité nécessaire pour retenir et diriger les autres. Ils eurent néanmoins le bonheur de vaincre en différentes rencontres les musulmans, alors commandés par Malek-Adel, frère de Saladin, et s'il ne leur fut pas possible de reculer les limites de ce misérable royaume, ils le maintinrent au moins dans l'état où l'avait laissé le roi d'Angleterre.

Par la mort d'Henri de Champagne, le titre de roi de Jérusalem retomba sur la tête d'Amauri, successeur de Gui de Lusignan en Chypre, mais la mort de l'empereur Henri VI étant aussi survenue, les Allemands ne songèrent plus qu'à quitter la Palestine; et c'est là qu'aboutit cette Croisade, dans laquelle échouèrent les forces de l'empire germanique sans que le royaume de Jérusalem gagnât un pouce de terrain.

En dépit de tous ces échecs, et luttant contre l'indifférence avec laquelle étaient envisagées ces entreprises, le génie du souverain pontife Innocent III, admirablement secondé par un prêtre de Neuilli-sur-Marne, sut faire surgir du sol, en 1202, une nouvelle armée de Croisés, à la tête de laquelle se placèrent un grand nombre de seigneurs français, conduits par Thibaut, comte de Champagne, et après sa mort, par Boniface, marquis de Montferrat. Les troupes expéditionnaires étaient près de mettre à la voile à Venise, lorsque arriva, pour solliciter leurs secours, le fils d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, qui avait été détrôné par son frère Alexis, privé de la vue et enfermé dans un cachot. Cette circonstance grave, jointe aux pensées d'ambition qui ne tardèrent pas à s'éveiller chez les principaux chefs et au désir de venger d'anciennes injures, fit que la Croisade, au lieu d'être dirigée contre les musulmans de terre sainte, le fut, nonobstant les plaintes et les menaces du souverain pontife, contre l'empire de Constantinople. On commença par replacer sur le trône Isaac l'Ange et son fils, et l'on finit par détruire l'empire des Grecs, pour élever sur le trône de Bysance un prince latin, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut.

Cette conquête de l'empire grec était bien tardive, et c'est pourquoi elle ne pouvait pas être plus avantageuse au royaume de Jérusalem qu'elle ne pouvait être durable. Dans l'état où se trouvaient les choses, il fallait songer à soutenir le nouvel empire de Bysance comme à défendre la Palestine; les deux pays réclamaient également les secours de l'Europe, et il était inévitable que l'un ou l'autre ou les deux à la fois fussent à la fin négligés et condamnés à succomber; terme fatal auquel le cours des temps fit malheureusement aboutir.

Mais laissant de côté comme étrangers à cette histoire les événements qui eurent lieu dans le nouvel empire

bysantin, rentrons dans notre sujet en disant que les chrétiens de la Palestine eurent à pleurer la perte de leur roi Amauri, que suivit bientôt celle de la reine Isabelle. Par leur mort, l'héritière naturelle du trône était une jeune princesse, que la même Isabelle avait eue de son mariage avec Conrad. Dans ces circonstances, l'évêque de Ptolémaïs et Aimar, seigneur de Césarée, s'adressèrent à Philippe-Auguste, roi de France, et le sollicitèrent de leur donner un chevalier ou un baron, qui, en obtenant la main et la couronne de la jeune Isabelle, fût capable de sauver ce qui restait de ce malheureux royaume de Jérusalem, si menacé de toutes parts. Jean de Brienne, déjà célèbre par sa valeur et par une activité infatigable, candidat désigné par le roi, se rendit bientôt en Palestine avec trois cents chevaliers, faible troupe assurément pour intimider les ennemis, malgré toutes les brillantes qualités dont son chef était orné. Aussi Jean de Brienne fut à peine à la tête du gouvernement, qu'il dut implorer le secours de l'Europe, afin de tenter quelque entreprise importante, et d'affermir le trône chancelant sur lequel il venait de monter.

Le pape Innocent III fit les efforts les plus extraordinaires pour seconder les intentions du nouveau roi de Jérusalem (1), mais la mort l'arrêta dans la carrière, et il fut réservé à son successeur Honoré III de continuer à prendre cette suite non interrompue de mesures les plus énergiques, par lesquelles, au milieu de la lassitude qu'avaient produite ces entreprises, le siége apostolique tâchait d'entretenir dans toute son ardeur le feu de la guerre sainte. Parmi les princes qui prirent la croix en cette occasion, on distinguait André II, roi de Hongrie, qui se dirigea par mer vers Ptolémaïs, accompagné de

(1) C'est sous son pontificat, en 1212, qu'eut lieu le départ de ces cinquante mille enfants, qui se croisèrent en France et en Allemagne. Ce fait n'est certainement pas un des moins curieux de l'histoire des Croisades.

(*Note du traducteur*).

beaucoup de nobles Allemands, et ayant sous ses ordres une puissante armée. Malheureusement ce prince oublia bien vite le serment qu'il avait fait de combattre en faveur de la cause du christianisme; car, après trois mois de séjour en Palestine, et sans que ses armes eussent, durant ce temps là, rendu aucun service extraordinaire, il retourna dans ses États, et se contenta, pour ne pas paraître déserter la cause de Jésus-Christ, de laisser la moitié de ses troupes au roi de Jérusalem.

Le roi de Chypre, Lusignan, était aussi accouru, sur ces entrefaites, avec quelques recrues, et peu à peu on avait également vu arriver un assez grand nombre de pèlerins, partis des ports de la Hollande, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de manière que le roi de Jérusalem, encouragé par un renfort si considérable, résolut de rouvrir les hostilités et de porter la guerre en Egypte pour détruire, d'un seul coup, le foyer qui alimentait la force des ennemis. Lorsque tous les grands apprêts qu'exigeait une expédition si importante et à la fois si décisive furent terminés, l'armée chrétienne s'embarqua à Ptolémaïs au mois de mai de l'année 1218, et se présenta devant Damiette (1), ville très-forte, bâtie sur la rive droite du Nil, à un mille de l'embouchure du fleuve. Le calife du Caire s'y était rendu de son côté, avec toutes ses troupes; à cet effet, après avoir démoli les fortifications de toutes les villes qu'il possédait en Palestine, même de Jérusalem, il en avait appelé les garnisons, afin de pouvoir repousser cette formidable invasion chrétienne, qui plaçait son empire dans un danger si imminent. Ce qui était arrivé à une autre époque pour Ptolémaïs, se reproduisait alors au pied des murs de Damiette : toutes les forces de la chrétienté et de l'islamisme se trouvaient de front, pour se disputer une ville de la possession de laquelle paraissait dépendre le sort de l'Egypte. Cette ap-

(1) L'ancienne *Damiatis*.

préciation était exacte ; car, lorsque les guerriers de la croix, après avoir, pendant sept mois, livré les plus rudes et les plus sanglants combats, et souffert les maux de la disette la plus affreuse, parvinrent enfin à triompher de leurs ennemis et à s'emparer de Damiette, l'Egypte entière, saisie de terreur et d'épouvante, crut que l'empire de l'islamisme ne pourrait échapper aux conséquences d'une victoire aussi importante. Le sultan lui-même crut ne pouvoir éviter sa perte qu'en offrant aux chrétiens la possession de Jérusalem et de toutes les places conquises par Saladin ; c'est dans ce sens qu'il leur fit des propositions, en s'obligeant en outre à leur payer trois cent mille pièces d'or pour relever les murs de la cité sainte.

Ces conditions étaient en réalité extrêmement avantageuses pour les vainqueurs : elles procuraient la possession des saints lieux, qui avaient coûté, en d'autres circonstances, tant de sang et d'efforts inutiles, et elles rendaient au royaume de Jérusalem l'étendue territoriale et le lustre qu'il avait eus aux temps les plus prospères. Mais, d'un autre côté, elles trahissaient la détresse où se trouvait l'Egypte ; elles semblaient prouver que l'occasion était favorable pour la conquérir et assurer ainsi l'existence du royaume de Jérusalem : car tant que subsisterait sur les bords du Nil la domination du croissant, il était fort difficile de garder tranquillement la Palestine. Dans cette situation, les avis se partagèrent : le roi de Jérusalem et les principaux barons et chevaliers voulaient accepter les propositions du Sultan, mais le cardinal Pélage, qui s'était joint à l'armée durant le siége de Damiette, en qualité de légat du saint siége, et avait, pour ainsi dire, acquis la principale autorité, s'opposa à ce qu'on prêtât l'oreille à aucune ouverture. Il espérait qu'on pourrait promptement en finir avec l'islamisme, et que de la sorte le triomphe de la croix pourrait être aussi absolu, aussi complet que glorieux.

Si nous n'avions à considérer que le résultat auquel

aboutit l'entreprise, Jean de Brienne et les chevaliers qui se tenaient pour satisfaits des propositions du calife du Caire, agissaient avec prudence et sagesse, et leur opinion prévalant, la cause de la chrétienté eût immensément gagné, et eût échappé aux grands désastres qui survinrent depuis. C'est à ce point de vue que raisonnent les historiens qui accusent le parti du clergé, en disant que le caractère ardent, inflexible, dominateur de Pélage lui fit tout perdre en cette conjoncture, par une ambition démesurée, et justifia ainsi le proverbe que *le mieux ne vaut pas toujours le bien*. Mais, il faut le dire, ce n'est pas un jugement sûr que celui qui ne s'appuie que sur les résultats. La possession de la Palestine, tant que les musulmans eussent dominé en Egypte, eût été une possession assez précaire, qu'on eût été exposé à perdre à chaque instant, et quand l'Egypte se trouvait précisément dans un état de faiblesse et de consternation si extraordinaires, à la suite des combats et de la prise de Damiette, la pensée de s'en emparer d'un seul coup, de détruire le principal foyer de l'islamisme, d'affermir et de consolider ainsi la conquête de la terre sainte, était loin d'être une entreprise impolitique, ambitieuse, irréalisable, indigne d'un homme habile et prévoyant. Dans notre opinion, le mal ne fut pas de suivre l'avis du cardinal Pélage; il fut de le suivre et de vouloir réaliser son plan dans un moment inopportun ; sous ce rapport, le même Pélage a commis une grande faute ; mais Jean de Brienne et ses barons en ont commis une plus grande encore, puisque l'histoire nous fournit des données suffisantes pour que nous puissions juger aujourd'hui de la véritable cause de la discorde et de l'inaction du camp chrétien près de Damiette.

Enfin, quoi qu'il en soit de tout cela, il arriva qu'à cause de toutes ces divisions, le roi de Jérusalem abandonna le gros de l'armée et s'embarqua pour Ptolémaïs

avec une suite assez nombreuse, et que, lorsque les chrétiens réclamèrent sa présence pour pénétrer dans le pays, il ne consentit à les rejoindre qu'après un délai de plus de six mois. L'heure favorable était passée : les Egyptiens avaient eu le temps de recouvrer le courage qu'ils avaient perdu, et d'obtenir de divers points des renforts, avec lesquels le calife put former une bonne armée qu'il réunit à Mansoura (*la victorieuse*). Il sut profiter des crues du Nil pour couper les chrétiens, lorsqu'ils se décidèrent enfin à marcher sur le Caire, et alors, sans communications possibles avec Damiette, privés de toute espèce de vivres, ils se virent réduits à une telle extrémité que, se trouvant à la discrétion de l'ennemi, ils furent obligés de capituler et de rendre Damiette, sans obtenir en échange aucune place de Palestine. C'est d'une manière si désastreuse que se termina une expédition commencée sous d'aussi heureux augures, et dont la chrétienté entière attendait avec confiance un triomphe complet sur l'islamisme.

Rentré dans Ptolémaïs, l'infortuné Jean de Brienne se trouva dépourvu de toute ressource, à cause des frais énormes dans lesquels l'avait entraîné cette expédition funeste, et ne vit plus autour de lui qu'un peuple découragé, qui devait de jour en jour souffrir davantage de la fureur des musulmans. Il résolut alors de passer en Europe pour réclamer en personne les secours de la chrétienté ; toutes les villes lui firent un excellent accueil, et le pape le reçut en lui prodiguant les plus grandes marques de distinction, mais les choses prirent une tournure telle qu'il ne retourna plus à Jérusalem, et qu'on lui donna en échange le trône impérial de Constantinople, qui menaçait aussi grandement ruine.

L'apparition de l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, sur le théâtre de la guerre sainte, est un événement qui ne ressemble à rien de tout ce qui était arrivé en

Palestine, depuis qu'avaient commencé les combats des guerriers de la croix contre la domination du croissant. Pressé par les instances du saint siége, Frédéric fit le vœu solennel de prendre part à la guerre sainte, et épousa, dans la ville de Rome même, Yolande, fille et héritière du roi de Jérusalem, Jean de Brienne. Néanmoins, comme il craignait des troubles dans son empire et dans la Sicile, comme d'ailleurs les motifs de piété avaient sur lui très-peu de force, il chercha à différer le plus possible l'accomplissement du vœu qu'il avait fait, au point que le pape finit par fulminer contre lui l'excommunication. Il arriva ensuite qu'une grande discorde s'étant élevée entre Malek-Kamel, sultan du Caire, et son frère Malek-Moadan, prince de Damas, le premier sollicita l'alliance de l'empereur d'Allemagne, en promettant de lui remettre Jérusalem, et alors faisant pour des raisons politiques ce qu'il n'avait point fait jusque-là pour la cause de la religion, Frédéric se rendit en Palestine (en 1228).

« Quand il arriva dans ce pays, dit M. Michaud, les chrétiens le reçurent non comme un libérateur, mais comme un prince que Dieu leur envoyait dans sa colère. « Il avait beau promettre de délivrer le tombeau de Jésus-Christ ; le peuple chrétien gardait un morne silence : la défiance et la tristesse se peignaient sur toutes les figures, et lorsqu'il sortit de Ptolémaïs avec les Croisés, l'Église ne fit même pas de prières pour le triomphe des armes chrétiennes. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple s'étaient séparés de lui et le suivaient de loin. Dans le camp, on n'osait prononcer le nom du chef de l'armée. Frédéric avait été obligé de faire disparaître l'étendard de l'empire, et ses ordres n'étaient proclamés qu'au nom de Jésus-Christ et de la république chrétienne. Le sultan du Caire avait promis de lui livrer Jérusalem ; maintenant pour ne pas irriter les autres princes musulmans, et peut-être avec l'espoir de profiter des divisions des Francs, il hési-

tait à remplir sa promesse, et tout l'hiver se passa en négociations. Ce fut un singulier spectacle, dans cette Croisade, que celui de deux grands monarques, tous deux également suspects à leurs sujets, et qui se disputaient une ville dont la possession leur était fort indifférente ; car Malek-Kamel n'y voyait que *des églises et des maisons en ruines*, et Frédéric répétait sans cesse aux envoyés musulmans qu'il ne désirait planter son étendard sur le Calvaire et sur la montagne de Sion que *pour conserver l'estime des Francs, et lever sa tête parmi les roi de la chrétienté*. Une trève fut enfin conclue le 20 février 1229, pour dix ans cinq mois et quarante jours. Le sultan du Caire abandonna à Frédéric Jérusalem, Bethléem, et tous les villages situés sur la route de Jaffa et de Ptolémaïs. D'après les conditions du traité, les musulmans devaient conserver dans la ville sainte la mosquée d'Omar et le libre exercice de leur culte... Lorsqu'on connut les dispositions du traité, la paix fut regardée dans les deux camps comme impie et sacrilége. Les Sarrasins qui habitaient Jérusalem abandonnèrent, en pleurant, leurs demeures et maudirent le nom de Malek-Kamel ; l'indignation et la douleur éclatèrent plus vivement encore parmi les chrétiens. Ils gémissaient sur l'affranchissement de la ville sainte, comme naguères ils avaient pleuré sa captivité. L'archevêque de Césarée jeta un interdit sur les saints lieux recouvrés, et le patriarche de la Judée refusa aux pèlerins la permission de visiter le tombeau du Sauveur. Frédéric dut faire son entrée dans Jérusalem, accompagné seulement des barons allemands et des chevaliers teutoniques. Il se rendit à l'église de la Résurrection qui était tendue de deuil et où les images des apôtres et des saints étaient voilées. Mais Frédéric prit lui-même la couronne, et, la plaçant sur sa tête, il fut couronné roi de Jérusalem sans aucune cérémonie religieuse. » (1)

(1) Michaud, Histoire des Croisades, livre XIII. — Et depuis, l'empereur

Comme l'empereur d'Allemagne n'avait point conclu le traité du 24 février 1229 dans l'intérêt de la terre sainte, mais dans des vues purement politiques, comme il n'était point guidé par la pensée de conserver les colonies chrétiennes, mais par la seule idée de se ménager un argument en sa faveur, dans la lutte qu'il soutenait contre le saint siége, l'unique avantage que recueillait dans tout cela la cause des chrétiens, c'était d'avoir obtenu une espèce de trève dans la guerre; encore cette trève, en fait, fut-elle illusoire; car, comme il avait été stipulé que les murs de Jérusalem ne pourraient pas être relevés, la ville était toujours exposée aux agressions des musulmans; en outre, quand l'autorité ecclésiastique sentit la convenance de lever les interdits prononcés contre les lieux saints, les pèlerins qui allaient les visiter furent assassinés en grand nombre dans les montagnes de la Judée.

Les gémissements des chrétiens de Palestine retentirent de nouveau jusqu'en Occident, et c'est pourquoi, en 1240, Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, Pierre de Dreux, duc de Bretagne, et beaucoup d'autres barons et seigneurs français prirent la croix, pour aller combattre en Asie. A leur arrivée ils trouvèrent le pays divisé en deux partis, l'un pour l'empereur d'Allemagne, l'autre pour le roi de Chypre, et aucun ne jouissait d'une influence suffisante pour combiner les efforts et les opérations des Croisés. Aucun lien commun ne rapprochant la multitude des pèlerins, chaque chef venait faire la guerre pour son compte et en son nom, et de cette confusion l'on ne pouvait assurément rien attendre d'utile ni d'avantageux à la colonie épuisée et presque expirante des chrétiens. Comme Jérusalem n'était point fortifiée, les musulmans étaient revenus s'en emparer, et avaient

d'Autriche a pris, comme ses prédécesseurs, ce titre de roi de Jérusalem, à la fois si vain et si glorieux. (*Note du traducteur.*)

exercé de cruelles vengeances contre ses habitants, de sorte que, de toutes parts, les chrétiens du pays ne trouvaient plus que des motifs de se lamenter de leur infortune. L'unique chance de bonheur qu'ils eurent, ce fut qu'à cette époque les musulmans étaient aussi divisés entre eux, ce qui les empêcha d'attaquer le petit territoire qu'occupaient les Latins. Cette même discorde qui régnait entre les musulmans, permit aux Croisés de négocier, les uns avec le sultan de Damas, les autres avec celui d'Egypte, et par là d'obtenir enfin la possession de Jérusalem, médiocre mais unique bénéfice qui résulta de ces expéditions, et dans l'état des choses, eu égard à la difficulté de pouvoir les conserver, la possession des saints lieux ne procurait, en définitive, aux fidèles que de bien rares moments d'une joie inquiète.

Les transports auxquels ils auraient pu se livrer en cette circonstance, ne tardèrent malheureusement pas à se calmer. A la suite des invasions des Tartares, un peuple chassé de la Perse par les successeurs de Gengis-Kan, cherchait un territoire où il pourrait s'établir : il fut appelé par le sultan d'Egypte, alors en guerre avec ceux d'Edesse et de Damas. Les hordes de Karismiens, débordèrent sur la Judée en 1244, et tombant sur Jérusalem, passèrent au fil de l'épée les chrétiens qui la peuplaient. Elles pénétrèrent dans l'église de la Résurrection, prirent tout ce qu'elles rencontrèrent, détruisirent le saint sépulcre, et ouvrant les tombeaux des rois qui étaient au pied du Calvaire, jetèrent leurs ossements au feu. Nation barbare qui semblait mettre tout son bonheur dans la dévastation et le pillage, il n'y eut rien de ce qui appartenait aux fidèles qu'elle ne profanât avec des raffinements d'atroce vengeance. A la vue de cette irruption, les Latins s'unirent aux émirs de Syrie pour combattre l'ennemi commun ; mais ils furent défaits dans une bataille qui se livra près de Gaza, et partant les Egyptiens restèrent maîtres des lieux saints. Les Karis-

miens, dont l'Egypte s'était servie comme d'un instrument de destruction, ne tardèrent pas à disparaître de la Judée, sous les efforts réunis d'une vaste coalition musulmane ; mais cela n'améliorait point la situation des chrétiens. Les musulmans maintenant réconciliés menaçaient sur tous les points le petit nombre de fidèles qui ne pouvaient compter sur d'autre appui que celui que leur aurait prêté l'Occident.

EXPÉDITION DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE, ET FIN DES CROISADES.

Cette fois ce fut l'évêque de Beyrouth qui fut chargé de porter en Europe la nouvelle des désastres qui affligeaient les chrétiens de Palestine ; ses supplications ayant été accueillies par le saint siége, on commença à prêcher une nouvelle Croisade. Toutefois l'Europe se trouvait fort agitée ; la voix des orateurs sacrés se perdait au milieu du tumulte des factions et du bruit des armes, et les graves et fâcheuses querelles qui existaient entre le siège apostolique et l'empereur d'Allemagne, n'étaient pas ce qui rendait moins stériles tous ces efforts. Le saint père conféra par un décret le royaume de Jérusalem au roi de Chypre, et s'adressa même au sultan du Caire pour l'exhorter à rompre son alliance avec Frédéric. Celui-ci à son tour, poussé à bout par le désespoir, ne craignit point de trahir la cause de la chrétienté, en envoyant des messagers aux puissances musulmanes pour les avertir des préparatifs qui se faisaient contre elles en France, dont le roi était le seul qui eût juré solennellement d'aller combattre contre les mahométans.

En effet, Louis IX, après avoir réglé les affaires de son royaume, prit par mer le chemin de l'Orient dans l'année 1249, et cingla vers l'île de Chypre, où il aborda, suivi d'une armée considérable. Il s'y arrêta jusqu'à une époque bien avancée du printemps de l'année

suivante, et cette longue halte fut extrêmement préjudiciable, on n'en saurait douter, à la discipline et au bon ordre des troupes. Persuadé qu'il devait d'abord porter la guerre en Egypte, parce que l'expérience démontrait que la conquête de ce pays pouvait seule assurer la possession de la Palestine, il alla débarquer sur les rives du Nil, en vue de Damiette. Les musulmans essayèrent de s'opposer à la descente des soixante mille Croisés que commandait le roi de France. Ceux-ci eurent à soutenir, sur la plage même, un rude combat contre les ennemis qu'ils finirent par renverser, et qui, dans la terreur que leur inspirait la déroute qu'ils venaient d'essuyer, abandonnèrent pendant la nuit la ville, où les chrétiens entrèrent le jour suivant, et fuirent en désordre dans l'intérieur des terres.

Les choses ne pouvaient certainement pas prendre une meilleure tournure. L'armée du saint roi se trouvait campée sous les murs de Damiette, à peu près dans la position qu'avait occupée quelques années auparavant Jean de Brienne ; l'un et l'autre se ressemblèrent aussi par une fin également désastreuse. Tandis que l'Europe se livrait à la joie, en apprenant la victoire remportée sur les musulmans et l'occupation de Damiette, l'armée restait dans l'inaction, s'adonnant à toute sorte de vices. Dans l'intervalle, les ennemis avaient eu le temps de réparer leur premier échec et de se fortifier à Mansourah, d'où ils faisaient des excursions jusqu'au camp des chrétiens et observaient leur indiscipline. Il était dès lors facile de prévoir l'issue de l'entreprise : l'alarme et la consternation avaient cessé chez les ennemis et ils attribuaient à la crainte l'inaction des chrétiens ; ils avaient, en outre, eu tout le loisir nécessaire pour rassembler des forces considérables et pour augmenter leurs fortifications.

Aussi, quand arriva le jour où l'armée se mit en

marche pour le Caire, le canal d'Aschmoun, qu'elle dut traverser, et les plaines de Mansourah, furent comme le tombeau, qui, après plusieurs mois de luttes, et en dépit de l'héroïque valeur des guerriers, engloutit les gloires de cette sanglante et fameuse Croisade. Tous ceux qui avaient survécu à tant de combats acharnés, et échappé aux affreux ravages des maladies qui avaient désolé le camp, tous tombèrent au pouvoir des musulmans ; chez le roi lui-même, les vertus que le saint fit briller au milieu des horreurs de la captivité, durent payer les erreurs et les imprudences du guerrier.

Il n'est pas douteux que le saint roi et tous les prisonniers n'eussent été sacrifiés, *pour que leurs ossements blanchissent les plaines*, comme disaient les musulmans, si la pensée que *les morts ne paient point de rançon* n'était venue faire dominer l'avarice sur la vengeance. Quatre cent mille besants d'or et la reddition de Damiette procurèrent enfin la liberté aux captifs, et le roi de France descendit le 4 mai 1251 à Ptolémaïs, où il ne put voir réunis autour de sa personne que sept cents chevaliers, déplorable reste de cette armée puissante, qui devait traîner dans les rues du Caire les drapeaux de Mahomet.

Saint Louis resta trois ans en Palestine, et quand même le changement de dynastie en Egypte et les discordes des maîtres du Caire et de Damas eussent pu lui ouvrir la voie pour étendre et affermir la domination chrétienne, il se fût trouvé dans l'impossibilité absolue de tenter aucune entreprise, faute de soldats. L'Occident, tout en prenant la plus grande part aux malheurs du prince, ne lui envoyait point de troupes, et les levées qu'il avait faites à grands frais en Morée, en Romanie et dans l'île de Chypre, ne lui fournirent point un corps en qui il pût avoir confiance, tant à cause de sa faiblesse numérique que sous le rapport de ses qualités militaires. C'est ainsi qu'arrêté dans ses excellents désirs, il ne visita

que comme pèlerin le Thabor, Cana, Nazareth, et il refusa à sa piété la consolation de voir Jérusalem, malgré les invitations des princes musulmans, parce qu'il ne lui paraissait pas juste qu'un monarque chrétien entrât dans la ville sainte, sans l'avoir d'abord délivrée par les armes. Il consacra des sommes énormes à fortifier Ptolémaïs, Jaffa, Césarée et Sidon, et se rembarqua ensuite pour la France, le 25 avril 1254, pleurant et accablé du regret de quitter la Palestine, sans avoir pu réparer les désastres qu'il avait essuyés en Egypte.

Au départ du roi de France, les Etats chrétiens restèrent exposés aux plus grands périls. Il n'y avait plus de roi, il n'y avait plus de royaume de Jérusalem ; les villes, privées par conséquent d'une autorité qui établit la subordination nécessaire, avaient chacune leurs seigneurs particuliers, et comme les habitants, tous originaires de divers pays, conservaient leurs rivalités et leurs haines, même en face de la ruine qui devait les envelopper également, la division et la discorde en vinrent à un tel point, qu'il régnait entre eux une guerre continuelle ; cette guerre féconde en désastres acheva d'user les forces dont les chrétiens avaient un si grand besoin pour résister à l'ennemi commun.

Sorti d'une condition obscure, Bibars (1) parvint au rang suprême parmi les Mamelouks, qui dominaient sur l'Egypte. Il fit renaître pour les siens les jours de Saladin, et son intrépidité et son génie le firent surnommer *le roi triomphateur*, *le père de la conquête*. Désirant étendre son empire et disant qu'il voulait dépeupler les villes chrétiennes pour peupler les tombeaux, il emporta Nazareth et incendia la magnifique église de la Vierge, fondit sur Césarée et sur Arsouf, dont son glaive moissonna les habitants, se rendit maître de Jaffa, qu'il convertit en

(1) Ou Bendocdar.

ruines, après en avoir fait égorger les habitants; enfin, il assiégea et prit Antioche qui était la première place conquise par les Croisés, et qui jusqu'alors avait toujours su se garantir des fréquentes invasions des hordes barbares que vomissaient sans cesse les rives de l'Euphrate et du Tigre.

En 1270, quand le saint roi de France se disposait à entreprendre la nouvelle Croisade qui se termina par sa mort sur les côtes d'Afrique, sous les murs de Tunis, le prince Edouard d'Angleterre, suivi du comte de Bretagne et de trois cents chevaliers, se préparait, de son côté, à se rendre en Palestine : c'était le dernier et faible effort que faisait l'Europe pour délivrer Jérusalem, après avoir soutenu tant de luttes gigantesques, tant de guerres stériles ! Tous ces guerriers, réunis à ceux du pays, formaient en terre sainte une petite armée qui ne s'élevait pas à plus de sept à huit mille hommes. Cette troupe de braves dispersa dans les bois de Panéas une tribu de Turcomans et reprit Nazareth, dont la garnison musulmane fut passée tout entière au fil de l'épée; mais le prince Edouard, ayant grandement failli, après cette expédition, tomber sous les coups d'un émissaire du Vieux de la Montagne, ne pensa plus qu'à quitter la Palestine et à retourner dans son pays; ce qu'il exécuta avec ses compagnons.

Avant son départ, le prince anglais conclut un traité de paix avec le sultan d'Egypte, qui ne l'observa qu'aussi longtemps qu'il le jugea utile à ses intérêts. En effet, lorsque Kelaoun, successeur de Bibars, eut terminé la guerre qu'il soutenait contre les Tartares, et se fut convaincu que l'Europe cessait d'envoyer aucun renfort aux États chrétiens, il fit le siége de Margat, de Laodicée, de Tripoli, et s'empara de ces trois villes; cette dernière fut rasée, la plupart des habitants massacrés, et le reste destiné à subir les horreurs d'un ignominieux esclavage. Après une trève de

deux ans, il tourna de nouveau ses armes contre les chrétiens, et lorsque la mort vint arrêter sa marche sur Ptolémaïs, il fit jurer à son fils Kalil-Aschraf de ne point rendre à ses dépouilles les honneurs de la sépulture jusqu'à ce qu'il se fût emparé de cette place. Kalil-Aschraf tint son serment : le 18 avril suivant (1291), il cerna Ptolémaïs, dans laquelle s'étaient renfermés dix-huit mille hommes, décidés à sacrifier leur vie plutôt que de se rendre à l'ennemi.

« Le danger, dit Michaud, avait d'abord réuni tous les habitants de Ptolémaïs et les animait des mêmes sentiments. Dans les premiers combats, rien n'égalait leur ardeur ; ils étaient soutenus par l'espoir qu'on recevrait des secours de l'Occident; ils espéraient aussi que quelques avantages remportés sur les Sarrasins forceraient les assiégeants à la retraite ; mais à mesure que ces espérances s'évanouissaient, on voyait se ralentir leur zèle ; la plupart ne pouvaient supporter de longues fatigues; la vue d'un péril qui renaissait sans cesse, lassait leur courage; ceux qui défendaient les remparts voyaient chaque jour diminuer leur nombre ; le port était couvert de chrétiens qui fuyaient, emportant leurs richesses. Bientôt la discorde renaquit entre les chefs et les habitants, qui se reprochaient les uns aux autres les maux que tous souffraient. Le quatrième jour de mai, les musulmans livrèrent un furieux assaut ; le roi de Chypre, qui était accouru au secours de la ville, combattit jusqu'à la nuit; plus occupé alors de sa sûreté que de sa gloire, il ne pensa plus qu'à déserter une ville qu'il n'espérait plus sauver. Il se retira avec sa troupe, sous prétexte de prendre quelque repos; mais quand le jour parut, le roi de Chypre s'était embarqué avec tous ses chevaliers et trois mille combattants. A la nouvelle d'un si lâche abandon, quelles furent la surprise et l'indignation des guerriers chrétiens! Le lendemain, les musulmans donnèrent un nouvel assaut ; au moyen de leurs machines et de leurs

tours, ils avaient démantibulé les remparts du côté de l'orient; après quelques heures de combat, les brèches et les fossés furent comblés de cadavres, et les assiégeants pénétrèrent au sein de la cité. S'ils furent néanmoins repoussés, on le dut à la valeur prodigieuse des Hospitaliers, à la tête desquels résistait Guillaume de Clermont. La plupart des habitants, ayant perdu tout espoir de se sauver, avaient cessé de se défendre et attendaient tristement la mort, lorsque le patriarche de Jérusalem, vieillard vénérable, chercha à les ranimer par sa présence et par ses discours. Lors d'un troisième assaut, il se présenta au milieu des combattants en invoquant Jésus-Christ; on vit à sa voix les soldats se précipiter au devant de l'ennemi, en appelant *le benoist Jésus-Christ à leur aide;* de leur côté, les Sarrasins imploraient le nom de leur Mahomet et s'avançaient jusque dans la ville, mais toute la population se leva et les força à se retirer. Malheureusement, les assauts se renouvelaient sans cesse, et toujours avec la même fureur. A la fin de chaque journée, les chrétiens se félicitaient d'avoir triomphé de leurs ennemis, mais le lendemain, quand le soleil revenait sur l'horizon, ils revoyaient du haut des murs l'armée musulmane toujours la même, couvrant la plaine depuis la mer jusqu'au pied du Karouba et du Carmel.

» Le 18 mai, jour funeste aux chrétiens, on donna le signal d'un nouvel assaut. L'attaque et la défense furent beaucoup plus vives et plus opiniâtres que dans les jours précédents. Parmi ceux qui tombaient sur le champ de bataille, on comptait sept musulmans pour un chrétien; mais les musulmans pouvaient réparer leurs pertes; celles des chrétiens étaient irréparables. Dans une audacieuse sortie, le grand-maître du Temple fut atteint d'une flèche et tomba au milieu de ses chevaliers. Le grand maître de l'Hôpital reçut en même temps une blessure qui le mit hors de combat. Alors la déroute devint générale : on perdit tout espoir de sauver la ville. Il restait

à peine mille guerriers chrétiens pour défendre la porte Saint-Antoine contre toute l'armée musulmane. Les chrétiens furent obligés de céder à la multitude de leurs ennemis; ils se dirigèrent vers la maison du Temple, située du côté de la mer. Ce fut alors qu'un crêpe de mort s'étendit sur toute la ville de Ptolémaïs; les Sarrasins s'avançaient pleins de fureur; il n'y avait point de rue qui ne fût le théâtre du carnage; on livrait un combat pour chaque fort, pour chaque palais, à l'entrée de chaque place, et dans tous ces combats, il y eut tant d'hommes de tués, qu'au rapport d'un chevalier de Saint-Jean, *on marchait sur les morts comme sur un pont.* Alors, comme si le Ciel irrité eût voulu donner le signal de la fin de toutes choses, un violent orage, accompagné de grêles et de pluie, éclata sur la ville; l'horizon se couvrit tout à coup d'une si grande obscurité, qu'on pouvait à peine distinguer les enseignes des combattants, et voir quel drapeau flottait encore sur les tours; tous les fléaux concouraient à la désolation de Ptolémaïs; l'incendie s'alluma dans plusieurs quartiers, sans que personne s'occupât de l'éteindre; les vainqueurs ne pensaient qu'à détruire la ville, les vaincus ne songeaient qu'à fuir. Une multitude de peuple fuyait au hasard. Des familles entières se réfugiaient dans les églises, où elles étaient étouffées par les flammes, ou égorgées au pied des autels; des religieuses, des vierges timides, se mêlaient à la multitude qui errait dans la ville et se meurtrissaient le sein et le visage pour échapper à la brutalité du vainqueur; ce qu'il y avait de plus déplorable dans le spectacle qu'offrait alors Ptolémaïs, c'était la désertion de la plupart des chefs qui abandonnaient un peuple livré à l'excès de son désespoir. On ne peut refuser des éloges au dévouement du patriarche de Jérusalem, qui, pendant le siége, avait partagé les dangers des combattants; lorsqu'on l'entraînait vers le port pour le dérober à la poursuite des musulmans, ce généreux vieil-

lard se plaignait avec amertume d'être séparé de son troupeau au fort du péril : on le força enfin de s'embarquer ; mais comme il reçut dans son navire tous ceux qui se présentaient, le vaisseau fut submergé, et le fidèle pasteur mourut victime de sa charité.

» Cependant au milieu de la ville livrée au pillage, on résistait encore dans le château du Temple... Les Templiers et leurs compagnons se défendirent pendant plusieurs jours ; à la fin, la tour du grand-maître fut minée ; les femmes, les enfants, les guerriers chrétiens, tout ce qui était venu chercher un refuge dans la maison du Temple fut enseveli sous les décombres. Toutes les églises de Ptolémaïs avaient été profanées, pillées, livrées aux flammes ; le sultan ordonna que les principaux édifices, les tours et les remparts fussent démolis.

» Après la prise et la destruction de Ptolémaïs, Khalil envoya un de ses émirs avec un corps de troupes pour s'emparer de la ville de Tyr ; cette ville saisie d'épouvante ouvrit ses portes sans résistance ; les vainqueurs s'emparèrent aussi de Beirouth, de Sidon, et de toutes les villes chrétiennes de la côte. Ces villes qui n'avaient point porté de secours à Ptolémaïs, et qui se croyaient protégées par une trêve, virent leur population massacrée, dispersée, traînée en esclavage ; la fureur des musulmans s'étendit jusque sur les pierres, on bouleversa jusqu'au sol qu'avaient foulé les chrétiens... Lorsqu'on apprit en Europe la fin lamentable de la domination des Francs en Asie, l'Occident fut plongé dans la douleur ; personne n'avait songé à prendre les armes pour secourir ses frères de la terre sainte, mais tout le monde déplora leur perte. Les fidèles s'accusaient d'avoir laissé sans défense une ville chrétienne, de l'avoir abandonnée *comme une brebis au milieu des loups*. Dans la désolation générale, des plaintes s'élevèrent contre le souverain pontife et les premiers pasteurs de l'Église ; *trop occupés des*

royaumes et des biens de ce monde, et aussi contre les princes et les rois de la chrétienté... La multitude consternée racontait les prodiges par lesquels le Dieu tout puissant avait annoncé les décrets de sa colère. Beaucoup de fidèles s'étaient persuadés que les saints et les anges avaient déserté les demeures sacrées de Jérusalem, les sanctuaires de Bethléem, de Nazareth, et de la Galilée; chaque jour on voyait débarquer dans les ports de l'Italie de malheureux habitants de la Palestine, qui parcouraient les cités en demandant l'aumône, et racontaient, les yeux remplis de larmes, les derniers malheurs des chrétiens d'Orient. » (1)

Ainsi finit la domination chrétienne en Palestine, après une guerre constante de deux cents ans. Tous les efforts avaient été inutiles. L'Europe avait fait des sacrifices immenses pour assurer cette glorieuse conquête de Godefroi; mais tout vint se briser contre la volonté providentielle qui avait décrété sa perte. Les étendards de Mahomet étaient promenés avec l'enthousiasme du triomphe d'une extrémité à l'autre de la terre sainte, et l'arrogance prophétique avec laquelle les princes musulmans proclamaient, après leur dernière victoire, que les choses resteraient à jamais ainsi, et que leur domination serait éternelle, n'a malheureusement été ni humiliée ni démentie dans les siècles qui se sont écoulés depuis une époque trop fatale. C'est ainsi que le doigt de la Providence dispose du sort des Etats et déconcerte les projets, les espérances, et les efforts des hommes! Les illustres champions qui

(1) Michaud, livre XVIII. C'est alors que, d'après une tradition pieuse, assurément respectable, la maison de la sainte Vierge à Nazareth fut transportée au bord de la mer Adriatique. (*Note du traducteur.*)

On sait que quelques années après, les Tartares voulurent à leur tour affranchir la terre sainte, et l'historien Hayton prétend que Cazan visita en 1299 le tombeau de Jésus-Christ, avec les chrétiens qu'il considérait comme ses meilleurs alliés. On prêcha une nouvelle Croisade, et il n'y eut que les dames génoises qui répondirent à ce dernier appel. Malheureusement Cazan mourut en 1304, et c'est un prince mogol qui emporta au tombeau les dernières espérances des chrétiens. (*Note du traducteur.*)

combattirent aux côtés du vaillant Godefroi et du chevaleresque Tancrède, auraient-ils craint, en descendant dans la tombe, que leur glorieuse conquête dût être si peu durable, et que les étendards de Mahomet, alors humiliés et abattus, dussent être si tôt relevés sur les sanctuaires profanés du Rédempteur du monde ?

La gravité et l'importance capitale de ce grand fait des Croisades exige que nous recueillions les dernières observations qu'elles ont fait faire au célèbre historien que nous avons principalement suivi. Elles pourront en même temps suppléer au laconisme avec lequel nous avons été forcé de traiter cette partie de notre sujet. De notre côté nous ajouterons aussi quelques considérations qui nous paraissent avoir quelque valeur.

PHYSIONOMIE MORALE DES CROISADES.

Nous venons de parcourir l'histoire des guerres saintes; mais nonobstant le soin que nous avons mis à caractériser chaque Croisade, il nous faut encore jeter un coup d'œil général sur leur ensemble, « pour les montrer avec leurs passions et leurs mœurs, leur gloire et leurs misères ; il nous reste aussi à les faire connaître avec tout ce qu'elles ont produit de biens et de maux chez les générations contemporaines et dans la postérité. » (1)

Le lecteur aura pu observer que nos aïeux regardaient les Croisades comme l'affaire de Dieu, persuadés qu'ils étaient que la gloire divine était directement intéressée au succès de ces religieuses entreprises : aussi ne pouvaient-ils comprendre les triomphes des Sarrasins. Quand saint Bernard se lamentait des revers de la Croisade qu'il avait prêchée, il s'étonnait que Dieu eût voulu, malgré sa miséricorde infinie, juger l'univers avant le temps ; et

(1) Michaud, *Histoire des Croisades*, tom. VI, livre XXI, chap. I.

quand l'armée des Croisés allemands périt tout entière avec son chef, « les ames chrétiennes n'osaient interroger les volontés du Ciel : car ces volontés terribles étaient autant d'abîmes , devant lesquels l'esprit de l'homme restait confondu et troublé. » En apprenant la nouvelle de la captivité de saint Louis en Egypte, » un grand nombre de Croisés abandonnèrent la religion de Jésus-Christ, pour embrasser la religion triomphante de Mahomet. En France, en Allemagne, surtout en Italie, la foi de plusieurs fut ébranlée...

» Toutefois, comme on ne pouvait se persuader que Dieu eût véritablement abandonné la cause des guerres saintes, on rejeta les malheurs de ces expéditions sur les crimes et la corruption des Croisés... Les pèlerins, lorsqu'ils éprouvaient des revers, s'accusaient eux-mêmes d'avoir mérité, par leur conduite, tous les maux qu'ils souffraient. La disette, les maladies, les malheurs de la guerre éveillaient dans leur ame le remords des coupables, et les austérités de la pénitence se mêlaient toujours au sentiment de leurs misères. Lorsqu'enfin la victoire revenait sous leurs drapeaux et que la fortune se montrait plus favorable, les guerriers chrétiens se persuadaient qu'ils étaient devenus meilleurs, et remerciaient le Ciel de les avoir rendus dignes de sa miséricorde et de ses bienfaits. Nous devons faire remarquer ici que l'envie de justifier les Croisades inspira souvent aux chroniqueurs des peintures satiriques , dont l'histoire impartiale ne saurait adopter l'exagération. Après avoir expliqué les malheurs de ces expéditions par la justice et même par la colère de Dieu, on les expliquait encore par la miséricorde divine. Les prédicateurs de la guerre sainte la présentaient toujours comme un moyen de convertir les pécheurs et d'éprouver la vertu des justes (1). La foi populaire ne se lassait pas non plus d'attribuer d'excel-

(1) Michaud, ibid.

lents résultats aux événements les plus désastreux : il lui suffisait de supputer le grand nombre de martyrs que chacun de ces événements envoyait au ciel. Ces dispositions des contemporains étaient merveilleusement propres à prolonger la durée des guerres saintes.

L'histoire des Croisades abonde en exemples de valeur, en brillants traits de bravoure, et ce qui distingue tout particulièrement l'héroïsme de nos chevaliers, c'est une humilité que les héros de l'antiquité ne connurent jamais. Les guerriers de la Croix ne se glorifiaient pas de leurs exploits; ils attribuaient toujours leurs victoires à Dieu et aux prières des fidèles. Ils en vinrent plusieurs fois aux mains pour le partage du butin, pas une seule fois pour la gloire, et cet esprit de modestie évangélique, qui ne quitta point les Croisés, leur fit éviter de cruelles discordes. C'était en même temps un bienfait signalé pour les peuples ; car dans un siècle où tout pouvoir venait de l'épée, où la colère et l'orgueil auraient pu porter les guerriers à toute sorte d'excès, il était extrêmement consolant pour l'humanité de voir que la force s'oubliait elle-même et se soumettait volontairement à la religion.

« Une autre vertu distinctive des Croisés, c'est le sentiment de la fraternité ; les orateurs des guerres saintes la prêchaient sans cesse ; les rois et les princes en donnaient eux-mêmes l'exemple. Richard montre souvent, dans la Croisade dont il fut le chef, cette magnanimité généreuse, cette charité héroïque, qui fait braver tous les dangers pour secourir la faiblesse qui succombe. Un jour qu'il volait au secours du comte de Leicester, et qu'on cherchait à le retenir : « Non, je ne serais pas digne d'être roi, s'écria-t-il, si je ne savais pas mépriser la mort pour défendre ceux qui m'ont suivi dans la guerre ! » Lorsque Louis IX expirait sur la cendre à Tunis, le sort de ses compagnons d'armes occupait

encore sa pensée. Il disait : « qui reconduira en France ce peuple que j'ai amené ici ? » Toutes les fois que les Croisés quittaient l'Europe, les chefs leur promettaient de les ramener dans leur pays, de veiller à leur salut pendant le pèlerinage. Malheur à ceux qui ne tenaient point leur promesse ! car ils étaient accusés, devant Dieu et devant les hommes, de manquer de foi et de charité... Chaque troupe de Croisés présentait l'image d'une véritable famille ; on aime à voir les chroniqueurs du temps employer l'expression latine *familia*, pour désigner la maison militaire d'un prince ou d'un chevalier de la croix.

» Dans les guerres ordinaires, le soldat ne prend qu'une faible part aux intérêts de la cause qu'il défend ; mais dans une guerre qui avait pour unique objet le triomphe d'une croyance, tous ceux qui combattaient avaient les mêmes craintes, les mêmes espérances, nous devons dire la même ambition. Cette communauté d'intérêts et de sentiments donnait beaucoup de force aux armées de la croix, et rapprochait, sur le champ de bataille, non-seulement les chefs et les soldats, mais des nations opposées entre elles par les mœurs, le caractère et le langage. Si un Breton, un Allemand ou tout autre, voulait me parler, dit un historien français qui se trouvait à la première Croisade, je ne savais pas lui répondre ; mais quoique divisés par la différence des langues, nous paraissions ne faire qu'un seul peuple, à cause de notre amour pour Dieu et de notre charité pour le prochain. » (1)

« Le lecteur se rappellera les visions et les miracles qui enflammaient à la fois la dévotion et la bravoure des Croisés. Leur crédulité était excessive sans doute, mais il faut avouer qu'elle n'avait rien de vulgaire. Les pèlerins

(1) Michaud, livre XXI, chap. II.

s'étaient persuadés que la puissance divine devait sans cesse intervenir pour la cause qu'ils défendaient ou qu'ils croyaient défendre, et cette persuasion suffit pour nous montrer ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans leur superstition (1). » La magie, alors connue en Europe, ne suivit point les chrétiens dans les guerres saintes; mais les souvenirs de la Bible, les miracles de l'Evangile, le Calvaire et le Jourdain étaient plus que suffisants pour enflammer l'enthousiasme des pèlerins de Judée. Dans leurs combats contre les Sarrasins, ils voyaient apparaître des anges et des saints, qui accouraient à leur secours, de la même manière que dans l'Iliade les dieux de l'Olympe se montraient aux héros d'Homère, et sous ce rapport la superstition des Croisés rappelle les récits épiques de l'antiquité. On s'étonne donc que la magie occupe une si grande place dans la *Jérusalem délivrée* : car les charmes d'Ismène et les enchantements d'Armide offrent un tableau qui n'a point été peint avec les couleurs du temps.

« Les chroniques arabes racontent moins d'apparitions surnaturelles que les chroniques de l'Occident. Toutefois, les musulmans avaient aussi leurs puissances célestes qui venaient à leur secours dans les périls de la guerre. L'historien Kemal-Eddin, en racontant la défaite de Roger, prince d'Antioche, parle d'un ange vêtu de vert, qui mit en fuite l'armée des Francs, et fit prisonnier un de leurs chefs. Boha-Eddin rapporte qu'une légion descendue du ciel entra pendant la nuit dans la ville de Ptolémaïs, assiégée par Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion. On lit dans le même historien qu'après le massacre des prisonniers musulmans, ordonné par Richard, dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre, les martyrs de l'islamisme montrèrent à leurs compagnons qui allèrent les visiter, les blessures glorieuses qu'ils avaient reçues,

(1) Michaud, livre XXI, chap. III.

et leur racontèrent les joies qui les attendaient dans les jardins du paradis. Au siége de Margat, l'armée du sultan vit apparaître les quatre archanges que les musulmans ont coutume d'implorer dans les périls, et dont la phalange céleste animait le courage des assiégeants. » (1)

Il serait injuste de reprocher aux pèlerins leur crédulité passionnée, quand on voit les faits d'armes et les triomphes que ces superstitions emmenèrent. « On n'a qu'à se rappeler la situation désastreuse des Croisés enfermés dans Antioche ; ils se persuadèrent que les puissances du ciel venaient à leur secours ; une lance découverte miraculeusement leur parut une arme invincible que Dieu lui-même leur envoyait pour disperser leurs ennemis ; fortifiés par cette croyance, ils triomphèrent, à la fin, de la famine, du désespoir et de la multitude innombrable des Sarrasins. (2)

Dans les guerres de la croix, guerres d'extermination, les pieuses croyances ne suffisaient pas toujours pour mettre un frein à la barbarie. « L'histoire a donc trop souvent à déplorer l'oubli du droit des gens, le mépris des lois de la justice et de la foi jurée. » (3) Les chrétiens vainqueurs ne connurent point la pitié, « et le sang de leurs ennemis leur paraissait une offrande agréable à Dieu ; au milieu des scènes du carnage, ils se croyaient à l'abri de tout reproche, en appelant les Sarrasins *des chiens immondes ;* et lorsque le glaive avait moissonné la population désarmée des villes musulmanes, ils répétaient avec joie : *ainsi ont été purifiées les demeures des infidèles*... Si les Croisés se montraient barbares envers leurs ennemis, ils furent souvent admirables dans leurs rapports entre eux, et l'histoire contemporaine se plaît à nous rappeler l'esprit de justice, la charité évangélique, les nobles sentiments qui animaient les pèlerins sous les drapeaux de la croix (4). » Dans le cours de cette histoire,

(1) Michaud, liv. XXI, chap. III.
(2) Michaud, ibid. — (3) Ibid. chap. IV. (4) Ibid.

le lecteur a pu gémir plus d'une fois de la corruption des mœurs et des scandales qui déshonoraient les armées chrétiennes, mais il aura également pu admirer de fréquents exemples d'édification. « Dans cette multitude de pèlerins, où le crime et la vertu étaient également accueillis, il devait se trouver de très-grands contrastes. » (1)

» Les Croisades, surtout la première, nous présentent le spectacle de tout un peuple qui passe d'un pays dans un autre. On se tromperait, si l'on pouvait croire que le plus grand nombre de pèlerins portaient les armes et combattaient sous les drapeaux du Christ. Il y avait à la suite des soldats de la croix une multitude comme dans toutes les grandes cités. On y trouvait des ouvriers, des hommes oisifs, des marchands, des pauvres et des riches, des clercs, des moines, des femmes, et jusqu'à des enfants au berceau. Les Ecritures, qui nous ont représenté les misères, les passions, les vices, les vertus du peuple juif marchant à travers le désert, nous ont fait d'avance une histoire fidèle du peuple croisé qu'on appelait aussi le peuple de Dieu. Un historien du XII[e] siècle nous peint assez bien la multitude dont nous parlons, en mettant ces paroles dans la bouche des femmes, des infirmes, des vieillards, qui partaient pour l'Orient : « vous combattez les infidèles, disaient-ils aux guerriers; pour nous, nous souffrirons pour la cause de Jésus-Christ. » Il est certain que jamais engagement ne fut mieux rempli de part et d'autre; jamais la bravoure et la résignation ne furent portées plus loin que dans une guerre qu'on peut justement appeler la guerre des héros et des martyrs.

Tandis que les guerriers de la croix combattaient ou se préparaient au combat, la multitude des pèlerins était en prière, faisait des processions, assistait aux prédications du clergé... Elle devait être plus malheureuse que les autres Croisés; car elle ne pouvait se défendre dans

(1) Michaud, livre XXI, chap. IV.

les périls, et profitait rarement de la victoire. Ayez soin des pauvres clercs et des faibles pèlerins, disait l'évêque Adhémar aux guerriers de la croix ; ils ne peuvent, comme vous, combattre et se procurer les choses nécessaires à la vie ; mais tandis que vous bravez les fatigues et les périls de la guerre, ils prient Dieu de vous pardonner tant de péchés que vous commettez tous les jours. » (1)

Les chrétiens conservèrent dans leur belliqueux pèlerinage toutes les habitudes et se livrèrent à tous les divertissements de la vie européenne : la chasse, les jeux de hasard, les exercices militaires et la solennité des tournois leur servaient de passe-temps, dans les jours de loisir que leur laissaient les batailles. La passion du jeu était commune aux Francs et aux Sarrasins. On sait que le prince de Mossoul, Kerlogath, jouait aux échecs, lorsque les Croisés sortirent d'Antioche pour lui livrer la bataille, où son armée fut détruite. Pour connaître jusqu'à quel point ils portèrent la passion du jeu, il suffira de lire les règlements publiés dans différentes Croisades. On se rappelle qu'après la conquête de Constantinople, les simples chevaliers jouaient au dés les cités et les provinces de l'empire grec. Les compagnons de saint Louis, pendant leur séjour à Damiette, jouaient jusqu'à leurs chevaux, jusqu'à leurs armes. Il n'était point de misère que le jeu ne fît oublier aux Croisés. Après la captivité du roi de France en Egypte, et lorsque les débris de l'armée chrétienne revenaient par mer à Ptolémaïs, le comte d'Anjou et le comte de Poitiers jouaient au dés dans le vaisseau du roi. Joinville qui était présent nous rapporte que Louis IX, plein de colère, renversa la table du jeu, s'empara des dés, et jeta tout à la mer. » (2)

Les Croisés avaient aussi leurs règlements, auxquels

(1) Michaud, liv. XXI, chap. V.— (2) Ibid., ch. VI.

ils étaient soumis durant leurs expéditions d'Orient. Au siége d'Antioche, les lois punissaient sévèrement celui qui avait vendu à faux poids ou à fausse mesure, qui avait trompé dans l'échange des monnaies ou dans un marché quelconque ses frères en Jésus-Christ. On sévissait surtout contre ceux qui commettaient un larcin, ou se souillaient du crime de fornication et d'adultère. Dans la première Croisade, le roi de France et le roi d'Angleterre portèrent des peines rigoureuses contre les désordres et les crimes des pèlerins enrôlés sous leurs drapeaux ....

Frédéric Ier, en partant pour l'Asie, publia, *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, des lois pénales pour maintenir l'ordre dans son armée. On coupait la main droite à un Croisé qui en avait frappé ou blessé un autre. Comme il était important, pour l'approvisionnement des pèlerins, d'inspirer la confiance à ceux qui fournissaient ou vendaient des vivres, celui qui manquait à sa parole dans un marché, ou rompait un contrat par la violence, était condamné à subir la peine capitale...

» Il faut croire qu'indépendamment des lois générales, proclamées par les chefs d'une Croisade, chaque peuple avait porté en Orient ses usages et ses coutumes, qui servaient de règles pour maintenir la subordination et rendre la justice à chacun des pèlerins. Toutefois il ne nous reste que des vestiges épars de toutes ces législations diverses. Les Croisés n'avaient le plus souvent d'autres lois que les préceptes de l'Evangile ; ils n'avaient à redouter dans leurs excès que le tribunal de la pénitence et les menaces de l'Eglise. » (1)

En voyant ces armées nombreuses qui se rendaient d'Europe en Orient, on se demande, tout d'abord, comment elles pouvaient subsister. « Tous ces guerriers francs,

(1) Michaud, liv. XXI, chap. VIII.

qui ne restaient jamais plus de vingt ou de quarante jours sous les drapeaux des armées féodales, ne connaissaient guère les moyens de s'approvisionner pour des guerres lointaines qui duraient souvent plusieurs années. Chaque chef avait sans doute la pensée de s'approvisionner pour la route, mais tous ignoraient les difficultés des chemins, les distances qu'ils avaient à parcourir, et cette ignorance même retenait trop souvent les Croisés dans une sécurité malheureuse. Les troupes les mieux disciplinées pouvaient à peine atteindre Constantinople, sans éprouver les horreurs de la faim.

» Quand les pèlerins s'approchaient des côtes de la mer, des vaisseaux leur apportaient des provisions ; mais ces secours n'arrivaient pas toujours à propos, et lorsqu'ils arrivaient, les pèlerins qui manquaient d'argent, n'en souffraient pas moins de la disette. Les habitants des pays que traversaient les Croisés, fuyaient leur approche, emportant tout ce qu'ils avaient, de sorte que les chrétiens s'avançaient dans des contrées désertes et stériles, n'ayant pas même l'espoir que la victoire vînt à leur secours, et leur livrât les dépouilles d'un camp ou d'une ville prise d'assaut.

» Il ne s'agissait pas seulement de se procurer des vivres, mais de les transporter. Il paraît que, dans les longues marches, chaque Croisé portait ses provisions. Dès la première expédition, on employa des chariots, auxquels on fut obligé de renoncer dans les chemins difficiles.... Les chroniques contemporaines, lorsqu'elles décrivent une disette ou une famine, ne manquent jamais de déplorer la cherté excessive des vivres, ce qui prouve qu'à la suite des armées, il y avait des marchands qui vendaient des provisions... Lorsqu'on abandonna la route de terre et qu'on prit celle de mer, il devint moins difficile d'approvisionner les armées chrétiennes. Néanmoins la disette désolait encore la multitude des Croisés, toutes

les fois qu'on était arrêté par le siége d'une ville ou par la résistance inattendue de l'ennemi. » (1)

Après avoir suivi les défenseurs de la croix sur le champ de bataille de l'Orient, sachons quelles étaient leurs armes et leur manière de combattre. « Les armes offensives étaient la lance de tremble ou de frêne, terminée en fer aigu, ornée le plus souvent d'une banderole; l'épée longue et large, tranchante d'un seul côté; plusieurs sortes de flèches ou de javelots, la hache et la massue. (2) Parmi les armes défensives, on distinguait les boucliers à forme ovale ou carrée, le haubert ou jaques-de-maille, tissu de fils d'acier; le casque ou le heaume surmonté d'un cimier et d'un chaperon, la cotte d'armes, le gobisson de cuir ou de drap, doublé de laine; la cuirasse, ou plastron d'acier ou de fer. Nous ne voyons nulle part que les Croisés, surtout dans les premières expéditions, fussent couverts d'une armure pesante comme les guerriers du XVe siècle. Cette armure eût été trop incommode pour guerroyer dans ces climats lointains...

» Les machines de guerre employées dans les Croisades étaient les mêmes que chez les Romains; on y voyait le *bélier*, grosse poutre armée d'une masse de fer, qu'on poussait contre les murailles avec des câbles et des chaînes; le *muscule*, qui mettait à l'abri les travailleurs, et que le cuir et les briques défendaient de l'atteinte du fer et des pierres; le *pluteus* et le *vinea*, couverts d'une peau de bœuf ou de chameau, sous lequel se plaçaient des soldats chargés de protéger ceux qui montaient à l'assaut; les *catapultes* et les *ballistes*, d'où partaient

(1) Michaud, liv. XXI, chap. X.

(2) Dans la première guerre sainte, on employa aussi l'arbalète. On y renonça dans les Croisades suivantes, parce que le concile de Latran l'avait défendue comme une arme trop homicide... Et cependant les Croisés ne songèrent même pas à faire usage du feu grégeois contre leurs ennemis. (Michaud, liv. XXI, chap. XI). — Ajoutons toutefois que dans les combats de la troisième Croisade, on voit paraître plus d'une fois des arbalétriers. (*Note du traducteur*).

d'énormes javelots, et qui lançaient des quartiers de rocs, et quelquefois même des cadavres d'hommes et d'animaux; enfin les tours roulantes à plusieurs étages dont les sommets dominaient les murs, et contre lesquelles les assiégés n'avaient d'autre moyen de défense que l'incendie ....

» Les armées chrétiennes avaient avec elles une musique guerrière qui donnait le signal des combats. Les instruments les plus usités étaient la trompette d'airain, les cornets de bois, de fer, d'or ou d'argent, les sistres, les harpes, les timbales ou nacaires, et les tambours empruntés aux Sarrasins. (1)

Nous avons déjà parlé des cris de guerre des Croisés. « Tout le monde sait que, dans le moyen âge, la cavalerie formait la véritable force des armées. Les chevaliers de la croix n'avaient plus de confiance dans leur bravoure, lorsqu'ils perdaient leurs chevaux; nous les avons vus quelquefois monter sur des chameaux, même sur des ânes et des bœufs, plutôt que de combattre à pied. La cavalerie chrétienne avait toujours à sa suite une foule considérable de fantassins, que les chroniques désignent par le mot latin *vulgus*, et qu'on employait utilement dans les siéges... Les Croisés ignoraient les ruses ou les stratagèmes de la guerre, et Saladin lui-même leur reprochait d'avoir négligé ce moyen de vaincre. Se précipiter sur l'ennemi qu'ils avaient devant eux, et l'attaquer à force ouverte, voilà toute leur tactique. » (2)

Il ne régna jamais beaucoup de subordination ni beaucoup d'ordre dans les armées des Croisés, et l'indiscipline fut souvent cause des désastres qu'elles essuyèrent. « A chaque combat, on défendait aux guerriers de s'arrêter aux dépouilles de l'ennemi avant la victoire. Dans ce cas, rien n'était plus difficile que de se faire obéir, et

(1) Michaud, livre XXI, chap. XI. — (2) Id. chap. XII..

les défenses les plus sévères ne prévinrent pas toujours les malheurs qu'entraînait l'amour désordonné du butin. Parmi les causes de l'indiscipline dans les armées chrétiennes, on peut compter aussi l'extrême bravoure des chefs et des soldats. Cette bravoure ne reconnaissait point le danger, et toute précaution prise contre l'ennemi lui semblait une marque de faiblesse et de timidité... On avait un mal plus grave encore à redouter, nous voulons parler de la licence des grands et des habitudes féodales que les chevaliers et les barons portaient au milieu des guerres saintes. Nous avons vu que dans la seconde Croisade, la ruine d'une armée florissante vint de la désobéissance d'un chef, désobéissance pour laquelle Geoffroi de Rancon ne fut puni que par la perte de son commandement et de sa renommée militaire. » (1)

Pour achever de peindre la physionomie morale des Croisades, il ne nous reste plus qu'à dire en peu de mots « quels ont été, dans la guerre et dans la paix, les rapports des chrétiens et des musulmans. » (2) Dans la première guerre sainte, l'ardeur des passions religieuses ne permettait pas que les relations diplomatiques fussent bien fréquentes ni bien étroites. « On vit quelquefois des alliances offensives et défensives entre les chrétiens et quelques princes musulmans; mais une défiance mutuelle empêcha toujours que ces alliances eussent quelque résultat ou même quelque durée. Les uns croyaient déplaire à Jésus-Christ en se rapprochant des infidèles; les autres redoutaient la colère de Mahomet, en mêlant leurs drapeaux à ceux de la croix. Les négociations les plus remarquables des Francs et des puissances musulmanes furent celles d'Amauri, roi de Jérusalem, et du calife du Caire, où *le prince des croyants*, au grand scandale des musulmans, fut obligé de présenter sa main nue aux députés chrétiens. » (3) Nous avons vu en son lieu que Frédéric

(1) Michaud, livre XXI, ch. XIII. — (2) Ibid., ch. XIV. — (3) Id. ibid.

Barberousse, Philippe-Auguste et Richard montrèrent à l'égard des puissances musulmanes » une sorte d'urbanité et d'esprit chevaleresque qui semblerait appartenir à un autre temps... La Croisade de Frédéric II ne fut qu'une longue négociation ; l'empereur d'Allemagne et le sultan du Caire, l'un, méprisé des chrétiens, l'autre, maudit des musulmans, se trouvaient dans une position également embarrassante, et tous deux désiraient la paix, dans la crainte de leurs alliés et de leurs soldats...

» Pendant son séjour en Palestine, Louis IX entretint quelques relations avec les émirs du Caire et le souverain de Damas. Si ces négociations ne purent point réparer les malheurs de la Croisade, la charité de Louis leur dut au moins la délivrance d'un grand nombre de prisonniers chrétiens. Revenu en Europe, le monarque ne cessa d'avoir les yeux attachés sur l'Orient, où il brûlait de porter encore l'étendard de la foi chrétienne. On sait qu'il reçut plusieurs ambassadeurs du roi de Tunis ; il espérait que le prince infidèle se convertirait au christianisme ; et cette espérance l'entraîna à la fin dans une dernière Croisade, où l'attendaient les palmes du martyre. » (1)

Il y avait dans la terre sainte, à la fin des Croisades, une foule d'autorités différentes et de gouvernements divers. « Les Templiers et les Hospitaliers, les nations d'Europe établies dans les villes chrétiennes, tous entretenaient des relations plus ou moins directes avec les puissances musulmanes ; tout le monde avait le pouvoir, sinon de conclure une trêve, au moins de la rompre. Aussi, les princes souverains de la Syrie et de l'Egypte disaient-ils qu'on ne pouvait placer aucune confiance dans les chrétiens, et que parmi eux, *les plus petits défaisaient sans cesse ce qu'avaient fait les plus grands.* C'était un phénomène dans les Croisades, surtout dans

(1) Michaud, livre XXI, chap. XIV.

les derniers temps, qu'une trève fût respectée jusqu'au jour de son expiration. Jamais on ne fut arrêté en Occident, lorsqu'on prêchait une guerre sainte, par la pensée que les colonies chrétiennes de Syrie se trouvaient en paix avec les musulmans. L'espérance de la victoire ou la crainte d'une défaite, était la seule et véritable mesure du respect qu'on avait pour les traités avec les infidèles...

» Quand l'Orient ne vit plus les armées de la croix, les traités de commerce devinrent le seul objet des négociations avec les musulmans ; il est curieux de voir avec quelle sagacité toutes les difficultés sont prévues dans ces pièces diplomatiques, et quel esprit de ruse et de prudence présidait à leur rédaction ; plusieurs nous ont été conservées par les historiens orientaux ; lorsqu'on les lit avec attention, on juge que les puissances musulmanes craignirent longtemps le retour des guerres saintes, et qu'elles ne cessèrent point d'avoir pour les chrétiens de l'Occident les défiances et les préventions que leur avaient inspirées les Croisés. » (1)

Depuis le pape Lucius III, qui écrivit à Saladin, pour l'inviter à faire un échange de prisonniers, jusqu'à Pie II, qui, faute de soldats, opposa aux armes de Mahomet II les arguments de la théologie, les chefs de l'Eglise entretinrent des rapports avec les infidèles. « Rien n'annonce plus la décadence des guerres saintes que ces négociations des papes. Dans les premières Croisades, on s'occupait surtout de conquérir les royaumes de l'islamisme ; la conversion des princes musulmans devint ensuite la grande affaire des pontifes, parce que l'enthousiasme belliqueux commençait à s'éteindre, et qu'il devenait plus facile de trouver des arguments que des soldats. » (2) Enfin, aux dernières époques des expéditions contre les infidèles, l'orgueil des écoles prétendait remplacer l'em-

(1) Michaud, livre XXI, chap. XV. — (2) Id., ibid.

pire du glaive, et la dialectique, armée de ses syllogismes, aspirait à régner à son tour sur le monde.

INFLUENCE DES CROISADES.

A la fin de chaque Croisade, nous avons essayé de donner une idée des divers résultats que produisirent ces expéditions d'outre-mer : il nous reste maintenant à les présenter sous un point de vue plus exact et plus complet. « La difficulté d'apprécier les Croisades, au moins dans leurs effets, vient de ce qu'elles n'ont ni entièrement réussi, ni entièrement échoué. Rien n'est plus difficile à juger que ce qui est resté incomplet : pour suppléer à ce qui nous manque, nous allons faire deux suppositions. Supposons d'abord que ces expéditions lointaines aient eu le succès qu'on pouvait attendre, et voyons, dans ce cas, ce qui en serait résulté. L'Egypte, la Syrie, la Grèce, devenaient des colonies chrétiennes; les peuples de l'Orient et de l'Occident marchaient ensemble à la civilisation; la langue des Francs pénétrait jusqu'aux extrémités de l'Asie; les côtes barbaresques, habitées par des pirates, auraient reçu les mœurs et les lois de l'Europe, et l'intérieur de l'Afrique ne serait plus dès longtemps une terre impénétrable aux relations du commerce, aux recherches des savants et des voyageurs. Pour savoir ce qu'on aurait gagné à cette union des peuples sous les mêmes lois et sous la même religion, il faut se rappeler l'état de l'univers romain sous le règne d'Auguste et de quelques-uns de ses successeurs, ne formant en quelque sorte qu'un même peuple, vivant sous la même loi, parlant la même langue. Toutes les mers étaient libres, les provinces les plus éloignées communiquaient entre elles par des routes faciles, les villes échangeaient leurs arts et leur industrie, les climats leurs productions diverses, les nations leurs lumières. Si les Croisades avaient soumis l'Orient à la chrétienté, il est permis de croire que

ce grand spectacle du genre humain, réuni sous les lois de l'unité et de la paix, aurait pu se renouveler avec plus d'éclat et d'une manière plus durable dans les temps modernes, et c'est alors que les opinions n'auraient point été partagées, qu'aucun doute ne se serait élevé sur les avantages des guerres saintes.

Qu'on fasse maintenant une autre hypothèse, et que notre pensée s'arrête un moment sur l'état où se serait trouvée l'Europe, si les expéditions contre les Sarrasins d'Afrique et d'Asie n'avaient été entreprises, ou si les armées chrétiennes n'avaient éprouvé que des revers. Dans le XI[e] siècle, plusieurs contrées européennes étaient envahies, les autres étaient menacées par les Sarrasins. Quels moyens de défense avait alors la république chrétienne, où la plupart des États se trouvaient livrés à la licence, troublés par la discorde, plongés dans la barbarie? Si la chrétienté, comme le remarque M. de Bonald, ne fût sortie alors par toutes ses portes, et à plusieurs reprises, pour attaquer un ennemi formidable, ne doit-on pas croire que cet ennemi eût profité de l'inaction des peuples chrétiens, qu'il les eût surpris au milieu de leurs divisions, et les eût subjugués les uns après les autres? (1) Qui de nous ne frémit d'horreur, en pensant que la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie pouvaient éprouver le sort de la Grèce et de la Palestine? (2)

Après ces idées générales qui nous font considérer les Croisades comme la grande barrière opposée à la barbarie musulmane, il sera bon que nous fassions, pour ainsi dire, la revue des divers Etats de l'Europe, et que nous examinions ce qu'ils ont gagné ou perdu dans les guerres de la croix.

(1) Cette supposition est d'autant plus probable qu'en Orient même la présence de l'ennemi, l'imminence du danger, le voisinage des lieux saints, l'intérêt commun, rien en un mot ne suffit, en plus d'une occasion, pour faire cesser les querelles des Croisés.

(2) Michaud, livre XXII, chap. I

Quand le pape Urbain voulut exciter la chrétienté à prendre les armes, il s'adressa principalement aux Français. « La nation française, en donnant le signal des Croisades, se mit en quelque sorte à la tête des plus grands événements du moyen âge; la gloire de la première expédition lui appartint tout entière, et la royauté, sans y prendre une part directe, dut en tirer un grand avantage. S'il est vrai que la conduite d'Eléonore en Orient, lors de la seconde Croisade, motiva son divorce, et que Louis VII perdit ainsi la Guyenne, qui tomba entre les mains des Anglais, il faut dire aussi que cette perte fut bientôt réparée et que Philippe-Auguste retrouva plus que Louis-le-jeune n'avait perdu. A voir le rôle que Philippe joua dans la troisième Croisade, on pourrait croire qu'il n'était allé en Asie que pour y conduire Richard, et pour éloigner de l'Occident le plus redoutable de ses rivaux.

» La France fut le royaume de l'Occident qui profita le plus des Croisades: car l'esprit même et les habitudes d'une guerre lointaine soumirent à la fin l'orgueil des comtes et des barons. » (1) Les expéditions d'outre-mer détruisirent l'anarchie féodale, qui avait été sur le point de détruire la monarchie elle-même, et favorisèrent l'esprit de nationalité, qui tendait à faire de la société française une grande famille, soumise à un principe d'unité. C'est ainsi que les Croisades augmentèrent le prestige de la France, « et ajoutèrent surtout à la force de la royauté, par laquelle la civilisation devait arriver. Dès le temps des guerres saintes, on ne séparait plus la nation française de ses rois, et tel était l'esprit des peuples, qu'un vieux panégyriste de saint Louis ne croit pouvoir mieux honorer la mémoire du monarque français, qu'en parlant des merveilles et de la gloire de la France. Une observation curieuse, c'est que la dynastie des Carlovingiens

(1) Michaud, livre XXII, chap. II.

s'était établie par les victoires remportées sur les Sarrasins qui avaient passé les Pyrénées, et que la race des Capets accrut sa puissance par les guerres entreprises contre les infidèles, qu'on alla chercher en Orient. (1)

L'Angleterre ne tira aucun fruit des guerres saintes et prit fort peu de part à ces mouvements qui ébranlaient le monde : c'est pour cela que tout se réduit pour elle aux brillants exploits de Richard, dont encore rencontre-t-on à peine une trace dans les historiens modernes de la Grande-Bretagne. « Les Croisades n'exercèrent point en Angleterre une influence favorable à la royauté; car dans la ligue des barons contre Henri III, nous voyons les adversaires de la couronne porter une croix comme dans les guerres d'outre-mer, et les prêtres promettre les palmes du martyre à ceux qui mouraient pour la cause de la liberté. Nous ne croyons pas néanmoins qu'elles aient donné quelque force ni aux communes, qui existaient à peine, ni à cette aristocratie d'où devaient sortir les destinées du peuple anglais.

La puissance britannique ne profita pas même des guerres saintes pour étendre son commerce et son industrie. Elle n'eut jamais un comptoir ni une colonie dans les États chrétiens d'Orient; sa navigation ne fit alors aucun progrès que l'histoire puisse mentionner. (2)

» Tandis que l'Angleterre conquérait la liberté contre ses rois, et que la France redemandait la sienne à la royauté, l'Allemagne présentait un autre spectacle. L'empire germanique, qui avait jeté un grand éclat sous Othon I[er] et sous Henri III, marcha vers une décadence rapide pendant les Croisades. Tous les efforts des empereurs n'avaient pu empêcher que la couronne ne restât élective ; ainsi la succession des souverains de l'Allemagne dépendait du choix de la noblesse et des

(1) Michaud, liv. XXII, chap. II.—(2) Id., chap. III.

princes, qui eux-mêmes s'étaient affranchis de toute dépendance envers les souverains. Au milieu des révolutions qui la bouleversaient, il n'est pas facile de distinguer quelle put être l'influence des Croisades sur les destinées de la nation allemande. (1) « Elle resta immobile lors de la première guerre sainte, et il fallut plus tard toute l'éloquence et surtout les nombreux miracles de saint Bernard pour la décider à s'armer en faveur de la cause de Jésus-Christ. La Croisade de Conrad n'offrit que des malheurs sans gloire. Frédéric Barberousse, qui passait pour le plus grand homme de guerre de son temps, trouva une mort tragique, au lieu des triomphes qu'il pouvait se promettre, et Frédéric II, chargé du poids des anathèmes du saint siége, même sous la bannière de la croix, ne rapporta d'Orient qu'un surcroît de malédictions. En somme, la confédération germanique, formée des débris de l'empire, profita des guerres saintes, et vit alors augmenter sa population et son territoire. « Les expéditions contre les infidèles d'Orient avaient fait naître l'idée de combattre les païens et les idolâtres, dont les peuplades habitaient les rives de la Vistule, du Prégel et du Niémen. Ces peuplades, soumises par les Croisés, entrèrent dans la république chrétienne, et firent partie de l'association germanique... A la fin du XIII[e] siècle, les provinces dont la monarchie prussienne tire son nom et son origine étaient encore séparées de la chrétienté par l'idolâtrie et par des mœurs sauvages ; la conquête et la civilisation de ces provinces furent l'ouvrage des guerres religieuses. » (2)

L'Italie, en proie d'une part aux passions turbulentes de la démocratie, d'autre part aux préoccupations d'un commerce cupide, répondit froidement à l'enthousiasme des guerres saintes ; puis l'absence de tout centre commun et de tout esprit de nationalité l'empêcha de

(1) Michaud, liv. XXII, chap. IV. — (2) Id., ibid.

prendre une grande part à ces nobles entreprises. « Les villes de Pise, de Gênes, de Venise devaient leur prospérité aux relations commerciales que l'Italie entretenait avec l'Orient avant les guerres saintes, relations qui ne firent que s'étendre et se multiplier pendant les expéditions d'outre-mer. C'était un singulier spectacle que celui de ces républiques qui ne possédaient qu'un coin de terre au bord de la Méditerranée, et qui avaient sans cesse les yeux sur la Syrie, sur l'Egypte et sur la Grèce. On ne peut surtout s'empêcher d'admirer cette république de Venise, dont la puissance avait partout devancé les armes des Croisés, et que les peuples du moyen âge regardaient comme la reine de l'Orient. L'histoire a fait connaître les services que les peuples d'Italie rendirent aux guerres saintes, soit en approvisionnant les armées chrétiennes, soit en s'associant à la conquête des villes maritimes de la Palestine, soit enfin en combattant les flottes des infidèles. Elles établissaient partout des colonies, elles possédaient une partie de toutes les villes conquises par les Croisés. (1)

Mais quand les Italiens se rangèrent parmi les soldats de la croix, ils obéirent bien plus à l'esprit de cupidité qu'aux opinions dominantes. L'établissement d'un comptoir, l'acquisition d'un avantage commercial, les intéressaient bien autrement qu'une victoire remportée sur les infidèles. Ils fournissaient, il est vrai, des vivres, des armes aux Croisés ; mais on sait qu'ils furent souvent accusés d'en fournir aux musulmans. Après la destruction des colonies chrétiennes, un historien de Florence, Villani, se contente de remarquer que le commerce d'Italie avait perdu la moitié de ses avantages. En un mot, les Italiens s'occupèrent peu de faire triompher la cause de la Croix, lorsqu'ils ne pouvaient profiter de la victoire pour eux-mêmes ; et nous ne craignons pas d'être accusé d'in-

(1) Michaud, liv. XXII, chap. V.

justice, en disant qu'ils ne prirent des Croisades que ce qui devait les enrichir et les corrompre. (1)

» Le royaume de Naples et de Sicile, placé aux extrémités de l'Italie, était pour les Croisés le chemin de la Grèce et de l'Orient ; des richesses qui semblaient n'avoir point de gardiens, un territoire que ses habitants n'avaient jamais su défendre, durent souvent tenter la cupidité ou l'ambition des princes et même des chevaliers qui allaient chercher fortune en Asie. L'histoire de ce pays se mêle, pendant plus de deux siècles, à celle des expéditions d'outre-mer. L'Allemagne, la France, l'Aragon, la Hongrie, lui donnèrent tour à tour des rois, et chacun de ces rois apportait avec lui la guerre. On invoqua dans ces guerres l'autorité de l'Eglise ; on montra souvent les images de la croix ; on prêcha, en un mot, plus de Croisades pour l'asservissement de ce malheureux royaume, qu'on n'en avait prêché pour la délivrance de Jérusalem, et toutes ces Croisades ne firent que jeter le désordre et la confusion parmi les peuples de l'Italie et dans une grande partie de l'Europe. » (2)

Dans ce coup d'œil sur la situation des différents pays de l'Europe, nous voyons que l'influence des Croisades ne fut point la même sur chacune des nations d'Occident. « L'Espagne nous offrira encore d'autres tableaux et doit fournir de nouveaux sujets de méditation. Pendant tout le cours des Croisades, elle est occupée dans ses propres foyers à se défendre contre ces mêmes Sarrasins que les autres peuples de l'Europe allaient combattre en Orient, et l'invasion des Maures en Espagne avait quelque ressemblance avec celle des Francs en Asie. C'était la religion de Mahomet qui animait aux combats

(1) Aussi, a-t-on remarqué, dit encore Michaud, que, pendant les Croisades, le désordre et la corruption de l'Italie étaient restés les mêmes, tandis qu'on trouvait quelque changement ou quelque amélioration dans les autres pays.

(2) Michaud, liv. XXII, chap. V.

les guerriers sarrasins, comme la religion chrétienne enflammait le zèle et l'ardeur des soldats de la croix. Plusieurs fois l'Afrique et l'Asie répondirent à l'appel des colonies musulmanes en Espagne, comme l'Europe aux cris d'alarme des colonies chrétiennes en Syrie...

L'Espagne ne prit part aux Croisades que lorsque l'esprit de ces guerres saintes commença à s'affaiblir dans le reste de l'Europe. On doit dire cependant que ce royaume trouva quelques avantages dans les expéditions en Orient. Dans presque toutes les entreprises de la chrétienté contre les musulmans de l'Asie, un grand nombre de Croisés s'arrêtèrent sur les côtes d'Espagne pour combattre les Maures. Il y eut plusieurs Croisades publiées en Occident contre les infidèles maîtres de la Péninsule. La célèbre victoire de Tolosa contre les Maures fut le fruit d'une Croisade prêchée en Europe, et surtout en France, par l'ordre du souverain pontife. Les expéditions d'outre-mer servirent aussi la cause des Espagnols, en retenant dans leur pays les Sarrasins d'Égypte et de Syrie, qui auraient pu se joindre à ceux des côtes d'Afrique. Le royaume de Portugal fut conquis et fondé par des Croisés. Les Croisades donnèrent l'idée de ces ordres de chevalerie qui, à l'imitation de ceux de la Palestine, se formèrent en Espagne, et sans le secours desquels la nation espagnole n'aurait peut-être point triomphé des Maures (1).

Nous avons montré l'état des principales puissances de l'Europe pendant les Croisades; il nous reste à parler d'une puissance qui dominait toutes les autres, et qui était comme le lien, comme le centre de toutes les puissances : c'est l'autorité des chefs de l'Église...

» On a dit que les papes avaient fait les Croisades; ceux qui soutiennent cette opinion sont loin de connaître le mouvement général qui s'empara alors du monde chrétien

(1) Michaud, livre XXII, chap. VI.

L'enthousiasme des guerres saintes se développa peu à peu, comme nous l'avons fait observer, et finit par entraîner la société tout entière, les papes aussi bien que les peuples. Une preuve que les souverains pontifes n'avaient pas produit cette révolution extraordinaire, c'est qu'ils ne purent jamais ranimer l'esprit des Croisades, lorsque cet esprit vint à s'éteindre parmi les peuples chrétiens.

» On a dit aussi que les Croisades avaient beaucoup accru l'autorité des papes. Il n'est pas douteux, en effet, qu'une guerre religieuse ne fût propre à favoriser le développement de l'autorité pontificale. Mais cette guerre même produisit des événements, et fit naître des circonstances qui furent moins pour la puissance des papes un moyen d'agrandissement, qu'un écueil où cette puissance vint se briser. Ce qu'il y a de positif, c'est que la fin des Croisades trouva les souverains pontifes moins puissants qu'ils ne l'avaient été à l'origine des guerres saintes. » (1)

Les écrivains du dernier siècle sont tombés dans une autre erreur, en prétendant que les Croisades avaient accru l'influence et les richesses du clergé. Il est vrai que la première guerre sainte dut être très-profitable au clergé : il ne fut point obligé d'en payer les frais ; le zèle des fidèles fournit à toutes les dépenses... A la seconde Croisade, on commença à mettre des contributions sur les églises, sans avoir égard aux vives réclamations des ecclésiastiques. Il s'établit, dès lors, dans le monde chrétien, une opinion qui devint funeste au clergé : c'est que les guerres entreprises pour la gloire de Jésus-Christ et la délivrance des saints lieux, devaient être payées par l'Église. On leva d'abord des tributs sur le clergé, sans consulter d'autre autorité et suivre d'autres règles que celles de la nécessité et des circonstances. A compter de la

(1) Michaud, livre XXII, ch. VII.

troisième Croisade, après la publication de la *dîme saladine*, on établit des impôts plus réguliers, qui étaient fixés par les papes ou les conciles, et qu'on percevait avec tant de rigueur que les églises furent dépouillées de leurs ornements, et qu'on mit quelquefois à l'encan les vases sacrés... Nous ne craignons pas d'affirmer que, dans l'espace de deux cents ans, le clergé donna pour les guerres saintes plus d'argent qu'il n'en aurait fallu pour acheter la plus grande partie de ses propriétés. Aussi, vit-on peu à peu se refroidir le zèle des ecclésiastiques pour la délivrance des lieux saints; et l'indifférence qui succéda, parmi les peuples chrétiens, à l'ardeur des Croisades, commença par le clergé. En Allemagne et dans plusieurs autres pays, son mécontentement était poussé si loin, qu'à la fin les papes n'osaient plus se fier aux évêques pour la prédication des Croisades, et qu'ils ne donnaient plus cette mission qu'aux Ordres mendiants. » (1)

» En examinant l'influence des guerres saintes, on ne peut oublier les avantages que la navigation et le commerce trouvèrent sous les drapeaux de la Croix. Les expéditions lointaines ouvrirent à la navigation une carrière nouvelle... Rien ne pouvait favoriser ses progrès comme la communication qui s'établit alors entre la Baltique, la Méditerranée, l'Océan espagnol et les mers du Nord. En réunissant les peuples dans la poursuite des mêmes avantages, elle multiplia leurs rapports, leurs liens, leurs intérêts, et redoubla leur cumulation. Dans cette carrière ouverte à toutes les nations de l'Europe, les connaissances pratiques se rectifiaient, s'accumulaient, et se répandaient partout : on détermina la configuration des côtes, la position des caps, des ports, des baies, des îles, etc. On explora le fond de la mer; on observa la direction des vents, des courants, des marées; on s'éclaira sur tous les points de l'hydrographie, et bientôt se dissipa cette ignorance

(1) Michaud, livre XXII, ch. X.

qui avait occasionné tant de naufrages... L'architecture navale se perfectionna pendant les Croisades. On agrandit la forme des vaisseaux pour transporter la multitude des pèlerins. Les dangers attachés à ces courses lointaines firent donner une construction plus solide aux navires destinés pour l'Orient. L'art de dresser plusieurs mâts dans un même vaisseau, l'art de multiplier les voiles et de les disposer de manière à marcher contre le vent, furent l'heureux fruit de l'émulation qui animait alors les navigateurs.

» Les expéditions lointaines et les entreprises périlleuses tentées sous les bannières de la Croix, préparèrent les derniers prodiges de la navigation, en ouvrant partout des routes nouvelles à l'industrie, et surtout en favorisant les progrès du commerce, lien naturel et nécessaire entre les diverses nations et les différents pays du globe. Longtemps avant les Croisades, les marchandises de l'Inde et de l'Asie arrivaient en Europe, quelquefois par la route de terre en traversant l'empire grec, la Hongrie et le pays des Bulgares ; le plus souvent par la Méditerranée, qui aboutissait à tous les ports de l'Italie. Les deux routes furent rendues faciles par les guerres saintes, et dès lors rien ne put arrêter le rapide essor du commerce, protégé dans sa marche par l'étendard de la Croix. La plupart des villes maritimes de l'Occident, non-seulement s'enrichirent en fournissant à l'Europe les productions de l'Orient, mais elles trouvèrent encore un avantage considérable dans le transport des pèlerins et des armées chrétiennes. Des flottes suivaient les côtes des pays où combattaient les Croisés, et leur vendaient des munitions de guerre et des vivres dont ils avaient toujours besoin... Toutes les richesses des villes maritimes de Syrie et même de la Grèce, appartenaient à des marchands d'Occident. Ils étaient les maîtres d'une grande partie des cités chrétiennes en Asie ; on sait quel fut le partage des Vénitiens

après la prise de Constantinople. Ils possédaient toutes les îles de l'archipel, la moitié de Bysance. L'empire grec fut comme une autre Venise, avec ses lois, ses flottes et ses armées... Les villes de France prirent peu de part au commerce d'Orient : les Croisades étaient l'ouvrage des Français, d'autres en recueillaient alors les fruits. Marseille fut, au moyen âge, la seul ville française qui entretînt quelques rapports avec des peuples lointains... L'Espagne, dont l'industrie s'était développée de bonne heure, profita mieux des Croisades, et vers la fin des guerres saintes, les Espagnols avaient des comptoirs sur toutes les côtes de l'Asie. Aucun pays cependant ne ne tira plus d'avantages que l'Italie du commerce de l'Orient. » (1)

Il nous reste maintenant à examiner quelle fut l'influence qu'eurent les Croisades sur les sciences en Europe: pour cela une simple observation suffira. Il est hors de doute que le mouvement des guerres saintes au moyen âge dut réveiller l'esprit humain de sa léthargie; car les nations, en passant de l'occident à l'orient, se trouvèrent en face de la nature, des mœurs, des types d'un monde nouveau, et comme les Croisades furent autant de voyages, les peuples enrôlés sous les drapeaux de la Croix durent forcément puiser dans leurs courses lointaines quelque expérience, quelques connaissances, quelques souvenirs. L'époque des Croisades fut pour l'intelligence une époque de vive activité, de curiosité ardente; il ne serait néanmoins pas exact de dire que l'Europe y ait beaucoup gagné sous le rapport des sciences et des arts. Il est vrai que la géographie profita des entreprises d'outre-mer, mais l'Europe acheta bien cher la connaissance des pays qu'elle se proposait de conquérir : ce fut au prix des désastres que causa l'ignorance des lieux. A la fin des Croisades, on connaissait, en effet, beaucoup plus cet

(1) Michaud, livre XXII, chap. XVII.

Orient où tant d'armées avaient disparu comme dans un abîme. Ce fut durant les guerres saintes « que s'introduisit en Europe l'usage des chiffres arabes, qui n'étendit point, il est vrai, la science des nombres, mais qui en facilita beaucoup l'étude... Les Grecs et les Arabes avaient dans l'art de guérir une grande supériorité sur les Francs. » (1) Néanmoins la médecine européenne fit peu de progrès durant les Croisades; car elle se borna à emprunter de l'Orient un grand nombre de remèdes, tels que la casse, le sené, la thériaque. « L'astronomie aurait pu être cultivée avec succès à cette époque : l'Orient fut le berceau de cette science, et les princes de l'Asie, dès les premiers siècles de l'hégire, lui donnèrent de nombreux encouragements. Frédéric II et le sultan du Caire se proposaient mutuellement des problèmes d'astronomie et de géométrie. » (2) Quant aux sciences abstraites et naturelles, il n'était pas possible qu'elles entrassent dans une voie progressive, dans des temps où les chrétiens ne cherchaient que des prodiges. Les arts et la littérature de l'antique Orient appelèrent aussi très-peu l'attention des Croisés : c'est pourquoi, de retour en Europe, ils ne se souvenaient même pas des monuments des deux civilisations, grecque et romaine, qu'ils avaient trouvés épars dans le Péloponèse, dans l'Asie Mineure, dans la Syrie. Il est difficile de signaler les conquêtes intellectuelles que ce vaste ébranlement de l'Europe contre l'Asie valut aux contemporains ; mais ce dont l'on ne peut douter, c'est que les Croisades furent le premier pas de la société européenne vers ses grandes destinées, furent l'effort laborieux et prolongé de l'Occident pour replanter le christianisme dans cet Orient d'où il était sorti, et où il dépérissait étouffé sous la domination des barbares. De nos jours, la civilisation européenne, fille de l'Évangile, semble reprendre le chemin de l'Asie pour y semer ses

(1) Michaud, livre XXII, chap. XVIII. — (2) Ibid., chap. XIX.

bienfaits ; et nous pouvons considérer ces tentatives comme une continuation pacifique des Croisades. (1)

DERNIÈRES CONSIDÉRATIONS SUR LES CROISADES.

C'est un champ bien vaste et bien fécond en grandes considérations que celui qu'offrent les Croisades aux investigations de l'historien. Celles que nous venons d'extraire de l'ouvrage du célèbre Michaud sont nombreuses et très-dignes d'attention ; mais si ces entreprises grandioses furent comme la première et solennelle expression des sentiments de l'Europe chrétienne, et caractérisèrent les tendances qui devaient entraîner irrésistible-

(1) En terminant ces belles considérations sur les Croisades, empruntées à un ouvrage que Châteaubriand déclarait être *capital*, *excellent*, et qu'ont dû forcément citer tous les auteurs qui ont écrit sur la Palestine, nous ne savons nous empêcher de nous plaindre du jugement qu'en a porté un écrivain, pour lequel nous professons d'ailleurs une sincère estime. A entendre M. Nettement (*Histoire de la littérature sous la Restauration*), il semblerait presque que Michaud a écrit l'*Histoire des Croisades*, à laquelle il a consacré toute une vie de travaux sérieux, plutôt en philosophe qu'en chrétien. Nous ne saurions admettre cette appréciation. L'œuvre entière de Michaud témoigne de son attachement sincère à la religion. Il y a des larmes dans sa voix, quand il raconte les malheurs des Croisés ; il combat les préjugés que la plupart des anciens historiens avaient accrédités sur les causes, sur les caractères, sur les résultats des guerres saintes ; il en démontre la grandeur et l'immense portée ; il va jusqu'à demander le rétablissement des Ordres militaires religieux... L'opinion de M. Nettement ne peut s'expliquer que par quelques expressions qui échappent, en effet, parfois à l'illustre historien, et qui, au premier aperçu, paraissent jeter quelque ombre sur certaines parties du tableau. Ainsi, Michaud dit parfois : « Nous sommes surpris... nous ne comprenons pas aujourd'hui... nous éprouvons quelque étonnement... » à propos de faits ou d'idées qui ne peuvent guère exciter chez des chrétiens aucun sentiment de surprise ou d'étonnement. Mais il est facile de reconnaître que, dans ces passages, et par des tournures semblables, Michaud se conforme à une manière de voir malheureusement trop générale, plutôt qu'il n'exprime sa propre pensée et qu'il ne rend ses propres impressions.

Michaud n'a pas les allures superbes de certains historiens modernes plus renommés ; il ne développe pas de grands systèmes ; mais il n'en a pas moins élevé un des monuments historiques les plus durables du XIXe siècle.

(*Note du traducteur.*)

ment les nations civilisées par la doctrine de la Croix, certains événements contemporains semblent bien faits pour nous engager aujourd'hui plus que jamais à nous pénétrer fortement des causes de l'enthousiasme qui inspira les guerres saintes.

Quand elles cessèrent, c'est-à-dire, quand finit l'époque appelée l'époque des Croisades, le ressort qui avait donné aux peuples une impulsion si extraordinaire, n'était point détruit. Ce sentiment puissant qui avait enflammé les esprits et jusqu'aux passions, au seul nom de Jérusalem, qui avait attiré tant de pèlerins dans les régions de l'Orient, ne resta pas étouffé sous les décombres des murs de Ptolémaïs. Le christianisme l'avait fait naître, et la cause du christianisme, qui portait dans ses flancs la grande cause de la régénération des sociétés, qui était le foyer d'où allaient jaillir toutes les grandes idées de la civilisation moderne, ne pouvait reculer devant des obstacles humains, ni cesser d'influer sur les intelligences avec cette force qu'inspire à un agent la conscience de sa supériorité morale. Les nations chrétiennes avaient été obligées de céder à la puissance prépondérante de l'islamisme ; mais c'était là une affaire de simple force matérielle, et là où restait la force morale, l'ascendant civilisateur qui, tôt ou tard, devait dominer le globe tout entier, là aussi devait d'une absolue nécessité persister l'infaillible espoir, l'inébranlable conviction que le christianisme finirait par reconquérir le terrain perdu. Dès lors les guerriers de l'Europe ne fendirent plus les mers pour travailler à la conquête de la terre sainte, mais les idées et les sentiments traversèrent les flots : là où n'atteignait plus l'épée, se faisait sentir cette impulsion civilisatrice que l'Evangile communiquait aux nations chrétiennes ; l'Occident tint les yeux constamment attachés sur l'Orient, attendant l'heure suprême où, sur les remparts écroulés de la puissance des musulmans, pourrait

être planté enfin le drapeau de la civilisation chrétienne, et flotter de nouveau sur ces merveilleuses contrées.

Le pieux et austère chroniqueur du *patrimoine séraphique*, dont l'ame surabondait d'amertume, et ne savait comment déplorer les grandes fautes des Croisés de Ptolémaïs, s'élève avec énergie, en considérant la perte de la terre sainte, contre les princes de la chrétienté, qui ne volaient plus à son secours, et après avoir raconté la prise de cette ville par l'armée sarrasine, il s'exprime dans les termes suivants : « Telle fut la fin de l'adultère Ptolémaïs, vase d'immondices, coupe d'impuretés, asile de brigands, caverne de voleurs, fausse clé de toute la terre de promission ; car cette clé perdue, on acheva bientôt de perdre toute la terre sainte, que depuis lors jusqu'aujourd'hui pleure inconsolable notre sainte mère l'Eglise, sans qu'il y ait un prince chrétien qui veuille prendre les armes pour disputer au turc le pouvoir tyrannique qu'il y exerce ; on se contente de discuter la question de savoir à qui appartient le titre de roi de Jérusalem, sans s'apercevoir que c'est là une discussion de mots que les turcs eux-mêmes traitent dans leurs écoles comme un vain conte, se moquant à bon droit des arguments que les chrétiens développent sur une pareille matière. » (1)

(1) Chose singulière, aujourd'hui encore, il est en Europe un roi qui prend le titre de *roi de Chypre et de Jérusalem*. Victor-Emmanuel fonde son étrange prétention sur la cession que fit de ses droits à Charles Ier de Savoie, la princesse Charlotte de Lusignan, héritière de Jean III, roi de Chypre, et épouse de Louis, comte de Savoie. Mais Victor-Emmanuel ne peut ignorer, qu'indépendamment de plusieurs autres prétendants, Napoléon III pourrait parfaitement lui disputer les royaumes de Chypre et de Jérusalem : car le prince André Paléologue a cédé à la France ses droits sur l'Orient *par un acte notarié de 1494*; or, les anciens empereurs de Constantinople étaient passablement fondés à réclamer la possession de Chypre, de Jérusalem, etc.

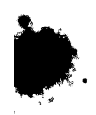
C'est ce même Victor-Emmanuel, roi du Piémont, de Sardaigne, de Savoie, etc., etc., qui se montre disposé à troubler l'Europe, à bouleverser l'Italie, et, le cas échéant, à persécuter l'Eglise, dont ses ancêtres étaient les si fidèles enfants, pour joindre à tous ses titres, ceux de roi de Milan, roi de Venise, roi de Florence, roi de Naples et même roi de Rome !

Ces reproches sont violents et en grande partie justes, mais nous y trouvons aussi tout d'abord un témoignage authentique qui nous prouve que si l'Europe ne songeait plus à reconquérir la Palestine par la force des armes, elle aspirait vivement à la posséder, et que l'idée de dominer à Jérusalem s'était pour ainsi dire incarnée en elle, qu'elle la sentait diriger toutes ses tendances, et comme présider à ses destinées, se mêler à tout son avenir. Les prétentions à un royaume semblable ont été et sont encore une querelle de mots ; c'est une cause pour laquelle on a débité une masse de vulgarités et voulu soutenir beaucoup de droits chimériques avec une ardeur tout à fait inopportune ; les turcs ont ri longtemps dans leurs écoles de nos prétentions en l'air... Tout cela est parfaitement vrai ; mais pourquoi tant de vaines disputes ? Pourquoi cette opiniâtreté à faire valoir des droits chimériques ? Comment une illusion a-t-elle été accueillie avec tant d'ardeur ?... C'est que la grande pensée d'unir l'Orient à l'Occident n'a jamais été oubliée, et si les nations chrétiennes se sont disputé un titre purement nominal, elles ont en même temps donné à entendre par ces illusions naïves que la chrétienté entière était appelée à régner à Jérusalem. Une vaine discussion nominale suppose sans doute, dans ce cas, que des nations, considérées isolément, peuvent se tromper, mais elle suppose aussi des vœux unanimes dans tous les cœurs chrétiens, et l'indestructible désir de voir les principes évangéliques qu'ils professent, étendre un égal empire sur le pays où ils ont été révélés. En un mot, la chrétienté ne peut renoncer à la possession de la terre sainte, comme la lumière ne peut cesser de dissiper les

Nous avons dit que Victor-Emmanuel avait encore d'autres compétiteurs. En effet les empereurs d'Autriche se considèrent aussi comme rois de Jérusalem, en qualité d'héritiers ou de successeurs de Frédéric II, et le roi de Naples se souvient encore qu'en 1276, Marie d'Antioche, descendante de la reine Isabelle, a cédé tous ses droits à l'un de ses prédécesseurs.

(*Note du traducteur.*)

ténèbres, comme la civilisation ne peut manquer de faire reculer la barbarie.



Les Croisades n'eurent une fin que dans la forme. Les noms ont en grande partie varié ; la raison d'Etat a allégué des motifs différents ; les événements et la diplomatie ont, dans leurs évolutions, paru prendre une direction nouvelle, revêtir d'autres caractères ; mais au fond, l'objet et les tendances ont toujours été identiques, et dans la paix comme dans la guerre, dans les négociations comme dans les combats, l'idée d'affaiblir la puissance asiatique et de parvenir à la dominer par l'ascendant européen a toujours été la passion invétérée de l'Occident. On ne pensait point à la possession de la terre sainte et l'on n'invoquait point le nom de Jérusalem, quand les navires de la ligue pénétrèrent dans le golfe de Lépante, mais la grande victoire remportée dans ce mémorable combat fut pour l'Europe du XVIe siècle, ce qu'avait été au XIe la conquête de la sainte cité. Don Juan d'Autriche n'était qu'un brave paladin, illustre héritier des Godefroi, des Philippe, des Richard ; car, à travers les siècles qui séparaient ces premiers chefs du dernier, la haine du mahométisme s'était perpétuée toujours vivace, toujours irréconciliable, et lorsque les héros de Lépante brandissaient leurs armes avec tant de valeur, ils rattachaient le chaînon de leur âge aux chaînons des temps plus anciens ; ils écrivaient avec des lettres de sang l'indélébile témoignage que les drapeaux des nations de la Croix ne pourraient jamais s'unir aux étendards du prophète. (1) Ceux-ci furent humiliés à cette époque de glorieuse mémoire ; néanmoins les peuples chrétiens n'abandonnèrent point

(1) Il ne faut toutefois pas oublier que, même pendant les Croisades, des alliances, passagères sans doute mais assez fréquentes, ont eu lieu entre les princes musulmans et les princes chrétiens. Les uns et les autres se flattaient, comme il arrive en pareil cas, de profiter davantage de la ruine de l'ennemi commun qu'ils cherchaient à détruire, en se liguant.

(Note du traducteur.)

leur plan, et ne changèrent point de système à l'égard de la puissance du croissant : les intérêts de la politique et de la religion tombaient toujours d'accord sur ce point, et malgré quelques intervalles de calme apparent et de ménagements diplomatiques, la civilisation a toujours été minant le pouvoir des sultans, parce que leur chute toujours pressentie, toujours désirée, a toujours été considérée comme l'heureuse réalisation d'un grand événement, en faveur de la grande cause de l'humanité. Les jours ne sont pas éloignés où la nouvelle de Navarin a fait le tour du monde, et qu'a-c'été que l'indépendance de la Grèce et la défaite des Turcs, sinon une Croisade contre l'islamisme, que l'Europe a vue avec des transports de joie, et qui a fait annoncer comme peut-être assez prochaine, l'heure à laquelle la bannière triomphante de la Croix se déploiera enfin de nouveau sur les hautes coupoles de Sainte-Sophie ? (1)

Les événements de ce monde marchent toujours à travers des complications infinies, et la vie de l'homme est trop courte pour qu'il puisse en suivre le mystérieux et logique développement au milieu de mille soubresauts ; mais si les principes doivent, en définitive, produire leurs conséquences naturelles, et si nous ne manquons point de foi en nos propres principes, nous ne pouvons désormais plus douter que dans ces belles régions, encore plongées dans les ténèbres du croissant, ne brille bientôt, de son éclat divin, le soleil de la chrétienté. « Tout ce que nous avons vu dans les diverses contrées de l'Orient, dit M. Poujoulat, nous a révélé la déroute de l'islamisme ; les réformes tentées par les sultans ne font que précipiter la dissolution de leur empire. L'heure des funérailles du vieux colosse n'est pas éloignée ; les musulmans la pressentent, leurs traditions l'ont prophétisée. Nous croyons

(1) De Maistre a prédit que le XIXe siècle ne s'écoulerait pas sans que ce doux spectacle soit donné à l'Europe chrétienne. Nous pouvons tous contribuer à hâter ce moment. (*Note du traducteur.*)

que la haine fanatique des disciples du Coran livrera encore quelques combats; nous croyons que l'Egypte, abandonnée de la France, maltraitée de l'Europe, pourrait bien se réunir à la Porte, pour essayer un dernier et commun effort contre les invasions chrétiennes; mais quand les musulmans verront s'avancer le destin contre eux, ils plieront leurs tentes, et s'enfuiront bien loin, laissant la place au génie de la victoire, qui est pour eux la manifestation de la volonté de Dieu. » (1)

Ces paroles ne sont pas une simple prophétie; elles sont une déduction légitime de principes et de faits qui doivent naturellement aboutir à leurs résultats. Dans la situation à laquelle la civilisation chrétienne a fait arriver les sociétés, l'islamisme est un empire caduc, sur le sol mouvant duquel rien ne saurait rester debout, rien encore moins ne saurait être élevé. Lorsque cette inévitable conséquence frappe tous les yeux, quand elle est, en outre, le terme de la politique constante des nations chrétiennes, quand elle est le sens profond, le but réel de cette lutte éternelle. de cette Croisade jamais interrompue de l'Evangile contre le Coran, devrons-nous donc nous opposer à la prompte réalisation d'une révolution qui consacre le triomphe de notre religion, de nos lois, de nos sentiments, de notre civilisation, enfin, sur le fanatisme, sur le despotisme, sur la barbarie? Et pourrons-nous l'empêcher, parce que le choc des ambitions contraires des puissances de la terre arrêtera, à un moment donné, la marche inflexible des desseins de la Providence, qui s'avance au-dessus de tous les calculs et de toutes les faiblesses des hommes?

« Ce n'est ni aux juifs ni aux musulmans, dit le même écrivain voyageur que nous venons de citer, qu'est réservé le pays de Palestine, berceau et tombeau de Celui qui a des autels partout où il y a des hommes; la Syrie

(1) *Histoire de Jérusalem*, tome II, chap. XXXIII.

appartient au christianisme ; les intérêts de la politique européenne et de la civilisation orientale nous commandent d'y établir un royaume chrétien. Par la seule force des idées vraies, par la seule puissance de la logique et de la raison éternelle, Jérusalem et la Palestine sortiront de leurs ténèbres et de leur servitude. Les lieux qui parlent si vivement au cœur de toutes les nations de l'Europe, seront remis en honneur ; un large foyer de civilisation se rallumera sur cette terre d'où la Croix a projeté ses rayons lumineux sur tous les points de l'univers : un royaume en Palestine, placé sous la garde de toutes les puissances de l'Occident, destiné à rester neutre dans les questions politiques qui peuvent agiter le monde, mais destiné à porter toujours bien haut la Croix, drapeau de gloire, de lumière et de liberté, serait un facile et merveilleux moyen de civilisation au milieu de cet Orient, dont la face doit se renouveler. Il faudrait, pour l'accomplissement de ce vœu, moins d'efforts et de sacrifices qu'il n'en a fallu pour la fondation du nouveau royaume de la Grèce, et la génération qui aurait eu l'honneur de participer à cette œuvre, serait réputée grande parmi les générations des âges modernes.

» Il ne faut pas que la France, ajoute ensuite M. Poujoulat, le vieux pays des Croisades, qui pendant des siècles a exercé en Orient la plus haute influence européenne, se laisse ravir la gloire de l'initiative pour une telle entreprise : cette gloire devient pour elle un droit et un devoir. La France, par le seul souvenir des rois qu'elle donna jadis à Jérusalem, tiendrait le premier rang dans Jérusalem chrétienne, mais chaque nation de l'Europe y aurait son représentant. Les cent cinquante mille maronites du Liban seraient une magnifique ressource pour ce nouveau royaume franc, et depuis Gaza jusqu'à Antioche, depuis les rives de la Méditerranée jusqu'au Jourdain, la terre habitée par des populations accou-

rues de notre Europe, trop pleine d'hommes, reviendrait à la prospérité des anciens jours. » (1)

Aujourd'hui, comme il est déjà arrivé en de grandes circonstances, mais avec un intérêt plus vif peut-être que beaucoup d'autres fois, parce que l'aurore de cette grande révolution commencée par les Croisades, approche de plus en plus et semble déjà poindre à l'horizon ; aujourd'hui, disons-nous, on dirait que l'Europe se dresse pour mieux voir ce qui se prépare dans ce mystérieux Orient ; tous les esprits semblent flotter inquiets entre la crainte et l'espérance, à cause de l'étrange voie où la politique se trouve lancée, et de l'attitude singulièrement équivoque qu'elle garde près de ce grand malade, qu'on appelle l'empire ottoman. Des ambitions rivales s'entrechoquent ; la déplorable lutte des passions humaines fait apparaître sur la scène toutes ces misères, qui toujours embarrassent et allongent le chemin du véritable progrès, et c'est ainsi qu'en attendant le jour où la question sera mieux comprise, nous voyons les descendants des Croisés s'associer aux sectaires de Mahomet, et détourner le cours de cette politique constante, grâce à laquelle la puissance et la civilisation des nations chrétiennes ont toujours miné la domination antisociale du croissant à son déclin.

La logique de la politique chrétienne, l'intérêt de la grande cause de la civilisation du monde, la loi du progrès social dans tous les pays sous l'égide de la Croix, rien ne saurait conseiller le maintien du *statu quo* dans cet Orient, heureux berceau de la vie et de la sagesse de la race humaine, qu'habitent aujourd'hui l'esclavage et la barbarie. Cette contrée doit changer de face et renaître à une vie nouvelle ; et lorsque la force des idées qui sont appelées à

(1) *Histoire de Jérusalem*, tome II, chap. XXXIII. — « Nous n'entrerons point ici, continue le zélé académicien, dans les détails des moyens d'établissement d'un royaume chrétien en Palestine ; mais si les cabinets inclinaient vers cette idée, nous en ferions le sujet d'un mémoire particulier. »

présider aux destinées de l'humanité, lorsque l'influence des lumières qui ne peuvent s'étendre à côté des ténèbres de l'ignorance sans les dissiper, doivent nécessairement amener cette régénération, il ne peut y avoir de grandeur ni de gloire, il ne peut y avoir de lauriers durables pour cette politique qui soutient d'une main amie les étendards vermoulus du prophète... Ombres illustres de Godefroi et de Baudouin, de Philippe et de Richard, de saint Louis et de D. Juan d'Autriche ; victorieux héros de la chrétienté à Antioche et à Gaza, à Ptolémaïs et à Jaffa, à Damiette et à Lépante, verriez-vous donc se flétrir dans la poussière les lauriers que vous avez cueillis avec tant de gloire et que vos compatriotes conservent avec vénération ? Faudrait-il effacer vos noms de la mémoire des hommes, pour que les bannières que vous avez toujours déployées contre l'islamisme se replient et s'enroulent un jour, à côté des drapeaux de Mahomet ?... (1)

Si cette politique mal entendue réussit aujourd'hui dans ses plans, ce ne pourra être que pour y renoncer forcément demain. Elle devra toujours en revenir, par des voies naturelles, à l'inévitable destruction de l'islamisme ; les négociations et les compromis du jour seront comme des fourches caudines par lesquelles il faudra bien qu'elle passe, en punition de son aveuglement, lorsqu'elle se résoudra à prendre l'attitude convenable et à porter le dernier coup à la Turquie. Tout ce à quoi elle aboutit maintenant, c'est à retarder la marche de la civilisation en Orient : il semble vraiment que la faiblesse et l'infirmité de la nature humaine ne nous permettent jamais d'aller droit vers un grand but.

(1) Nous aurons l'occasion de parler du caractère et des résultats de la guerre qui s'est terminée par le congrès de Paris. En attendant, nous faisons remarquer de nouveau que tous les Croisés du moyen âge nous ont donné l'exemple d'alliances temporaires que M. Sobrino nous semble blâmer trop vivement et d'une manière trop absolue. (*Note du traducteur*.)

Faire aujourd'hui des efforts pour assurer l'existence de la Turquie, ce n'est pas défendre la cause du faible contre le puissant, c'est défendre une existence incompatible avec notre existence, une société incompatible avec nos sociétés, une religion, une législation et des mœurs incompatibles avec notre religion, avec notre législation, avec nos mœurs : en un mot, si nous avons foi en nos croyances, si nous croyons que notre civilisation, c'est-à-dire la civilisation chrétienne, doit régner sur le monde, parce qu'elle est la loi rédemptrice des sociétés, ce que l'on défend, c'est l'existence des ténèbres, de la servitude, de la barbarie (1). Est-ce là ce faible qu'il serait glorieux de défendre ? Glorieux comme il pourrait l'être pour une nation, au lieu de réprimer et de châtier, de protéger et de soutenir l'infracteur de sa religion et de ses lois ; de la morale et des mœurs publiques. Ainsi, de même que le gouvernement d'un pays est tenu de faire disparaître tous les germes nuisibles qui s'opposent à son développement, à sa culture, de même la loi universelle de la civilisation moderne doit étendre ses applications sur ce malheureux Orient, dont l'état est comme un monument d'ignominie pour l'humanité entière.

Mais si ce n'est précisément l'existence du faible empire turc, seront-ce les craintes que pourrait inspirer l'excessive prépondérance de son redoutable adversaire, qui conseilleront cette politique ? Seront-ce les inquiétudes que feraient naître les conséquences d'une funeste rupture d'équilibre ? Il faut dire que, si ces motifs sont fondés, d'une part, certaines prévisions ont été quelque peu tardives ; et d'autre part, les mesures, quant à la forme, ont été mal combinées. Etait-il donc impossible

(1) Non ; car nous avons réclamé des réformes inspirées par le christianisme. Ces réformes aboutiront-elles ? C'est là une autre question que nous examinerons plus tard. (*Note du traducteur.*)

d'y songer plus tôt? Etait-il impossible de s'entendre mieux d'avance ? Certainement, sans avoir à s'engager dans de grandes guerres, sans avoir à commettre une grave faute de lèse-civilisation, comme celle que l'on commet en couvrant l'étendard du Croissant de celui de la Croix, on aurait pu s'épargner ces craintes, et l'on serait parvenu en même temps à la destruction de l'islamisme. Disons-le nettement, si les grandes puissances, maintenant divisées, s'étaient concertées à temps, la chrétienté serait rentrée en possession de l'Orient et aurait replacé le signe de la rédemption sur les tours de Sainte-Sophie et sur la coupole du Saint-Sépulcre, sans que la paix de l'Europe se vît compromise.

Mais ces terreurs que cause la puissance de l'empire du Nord empêchent de voir les choses avec calme et avec les yeux de la raison ; elles troublent la vue par des nuages fantastiques et font tomber dans un aveuglement excessif. Ce n'est pas en se renfermant dans un cercle de vues étroites, qu'on peut et qu'on doit s'opposer à cette espèce de dictature de la Russie, à laquelle les grands cabinets croient ne pas pouvoir consentir sans préjudice de leurs intérêts et de la dignité de leur politique : la politique du XIX[e] siècle doit désormais être plus grande et plus généreuse ; elle doit viser enfin à un but plus élevé. La Russie se trouve encore assez en dehors des conditions de la civilisation moderne : s'il faut changer le rude aspect de ce vaste pays, s'il faut développer par la chaleur vivifiante d'idées nouvelles l'intelligence inculte et grossière de ses habitants glacés, s'il faut pousser plus vigoureusement dans les voies d'une civilisation plus rapide, cet empire immense et ces masses de peuples, qui rappellent jusqu'à un certain point les anciens barbares du Nord, si la Russie enfin a besoin d'une *infusion catholique*, qui opère en elle une transformation merveilleuse, rien, en vérité, rien ne s'oppose plus que l'existence de la Turquie à la réalisation future de cette large

et noble politique. Ce peuple turc, privé de toute idée vivifiante, énervé par sa religion, manquant des éléments qui pourraient le tirer de l'abjection morale et sociale dans laquelle il est plongé, quelle influence pourrait-il donc exercer sur ses rudes voisins du nord ? Que ferait-il, lui, pour réprimer leurs passions belliqueuses et pour adoucir leurs mœurs ? quelle culture et quelle civilisation pourrait-il leur opposer ? Quelle impulsion morale pourrait-il leur communiquer, lorsqu'il succombe à l'impuissance d'une incurable décrépitude ? Tant que la Turquie subsistera, elle tentera l'ambition de la Russie, et loin de pouvoir s'opposer à ses empiètements, elle ne fera qu'exciter sa convoitise par le triste spectacle de sa dégradation même, de son abaissement et de sa misère.

Mais qu'on laisse s'affaisser sur lui-même et disparaître cet empire de l'islamisme, ce caduc empire expirant ; que le souffle du christianisme ranime cet Orient enchanteur, qui se traîne comme un moribond avide d'une vie nouvelle ; qu'on parsème ce champ fécond de nombreuses colonies transplantées de l'occident, avec leur culte régénérateur et leurs connaissances scientifiques ; enfin, que la civilisation moderne y pénètre avec ses puissants auxiliaires ; alors, en même temps qu'on aura obtenu pour la cause de l'humanité l'avantage extraordinaire de lui ouvrir des routes nouvelles, cachées jusqu'ici par les ténèbres qu'a répandues le Coran, on aura constitué à côté de ce sombre et formidable colosse du Nord, un corps capable de lui inoculer, comme une sève bienfaisante, des tendances plus pacifiques et plus dignes des nations policées. Cédant à la force des idées, ce pays se plierait de plus en plus aux conditions sociales de l'Europe occidentale, et comme les anciens barbares ont adouci leurs instincts sauvages et leur brutale énergie, en se pénétrant des éléments que leur offrait le christianisme, ainsi, mais bien plus promptement, parce que les temps et les circonstances sont tout autres,

les barbares modernes se laisseraient entraîner au courant des idées civilisatrices qui tendent à envalir toutes les parties du monde.

Avoir peur de la dictature de la Russie !... Ne le disons pas au moins ; car ce serait le pire argument pour défendre une mauvaise politique. Si nous avons foi dans les principes qui ont formé et qui soutiennent la civilisation moderne, et si nous ne voulons pas fermer les yeux à ce que l'histoire nous montre, éloignons de notre esprit, comme un vain songe, l'idée d'une monarchie universelle. Quand ont existé et pu exister ces grandes dictatures ? Quand se sont maintenues ces grandes unités politiques et ces dominations universelles ? Tout cela n'a été qu'à des époques et dans des circonstances qui n'avaient rien de commun avec les conditions sociales de la civilisation moderne. Pour le rencontrer, nous devons porter nos regards en arrière vers les temps les plus reculés, vers ces temps où ne brillait point encore sur la cime du Calvaire cette lumière de l'*unité morale* qui allait remplacer les unités politiques. C'est alors, en effet, que nous voyons les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre, les Annibal, les Scipion, les César (1), demi-dieux de la nuit, qui promenaient en triomphe à travers le monde la chaîne de l'esclavage, à ces époques où la loi de la force et l'apothéose de la matière tenaient dans les esprits énervés la place des vérités rédemptrices. Aussi, elles eurent à peine apparu à l'horizon de l'humanité, que cette grande puissance romaine, ce peuple roi qui avait attelé à son joug d'orgueil tous les esclaves de l'univers, commença à s'apercevoir que ses *aigles battaient misérablement de l'aile* (2), jusqu'à ce qu'enfin leur vol fut arrêté par l'obstacle que leur présentaient les idées nouvelles, à la fois si douces et si irrésistibles. Quand a-t-on vu depuis de

(1) Annibal et Scipion peuvent-ils être considérés comme des conquérants, qui aient établi une espèce de république universelle (*Note du traducteur.*) ?
(2) Donoso Cortès

semblables dominations ? Jamais dans les pays qui ont embrassé le christianisme. Si parfois, sous l'empire de la civilisation moderne, on a visé à une grande unité politique, ces projets altiers ont bientôt échoué, entraînant dans leur chute jusqu'à l'abîme leurs défenseurs trompés. Les grandes unités politiques n'ont pu subsister qu'au moyen d'une dictature violente, c'est-à-dire, par la tyrannie et le despotisme ; or, la tyrannie et le despotisme, dans le sens le plus élevé, en d'autres termes, à l'égard des nations distinctes qu'il s'agirait de subjuguer, sont impossibles chez les peuples policés de la société moderne (1). Cette dictature, cette unité politique supposent l'asservissement et la force, et l'asservissement et la force, ainsi compris, ne sauraient ni durer ni se maintenir chez les nations dont l'intelligence est enrichie, dont le cœur est nourri du vif sentiment des plus grandes vérités.

Non, non, il n'y a point d'unité politique applicable aux pays de la civilisation chrétienne, et ce n'est pas de l'arrivée des conquérants que doivent s'inquiéter aujourd'hui les États. Il y a une autre loi plus haute, plus belle, plus puissante, qui préside aux destinées des nations et qui dirige l'humanité par des sentiers plus heureux. L'unité morale, la civilisation par le christianisme, l'adoption universelle de l'unique vérité religieuse, voilà le conquérant irrésistible qui doit imposer ses lois au monde, ses lois sous l'empire desquelles il y a de la gloire, il y a de l'avenir pour beaucoup de nations différentes. C'est vers cette unité que doit tendre l'Occident, en suivant une politique vraiment éclairée, vraiment généreuse : si main-

(1) Tout en adoptant la plupart des grandes idées qu'énonce M. Sobrino dans ses dernières considérations sur les Croisades, nous avouons qu'il en est qui nous paraissent exiger soit certaines réserves, soit certains développements. Nous nous permettrons de présenter les unes, et nous tâcherons au moins d'indiquer les autres dans un petit travail qui viendra à la fin de notre traduction. (*Note du traducteur.*)

tenant il s'en est écarté, cette contre-marche ne saurait être longue, car les principes qui font sa force et sa vie le ramèneront inévitablement à ce qui est une conséquence nécessaire de sa civilisation. Il est vrai que toutes les fautes s'expient, et qu'ici elles feront naturellement naître des complications qui augmenteront les obstacles contre lesquels se heurte toujours la vérité dans sa marche à travers le monde; mais ne nous laissons point intimider par les apparences; ne nous laissons point troubler par ces questions d'Orient. Quels que soient les divers incidents de la lutte qui vient de s'engager ; que l'issue de la guerre soit bientôt favorable à l'une ou à l'autre des parties belligérantes , il n'importe ! toujours leurs conséquences prépareront la réalisation d'un grand dessein : « Car Dieu se sert souvent, dit M. Poujoulat, des passions des hommes et des revers des peuples pour l'établissement de la vérité ; le travail que le monde opère sur lui-même est un travail de destruction, et la Providence permet fréquemment que les ruines soient fécondes. » Que ces questions d'Orient, nous le répétons, ne nous inquiètent point: nous en verrons surgir enfin la réalisation d'une pensée grande et féconde, de la pensée vivifiante qu'ont inaugurée les Croisades.

NOTES DU PREMIER VOLUME.

I.

DESCRIPTION DE LA TERRE DE CHANAAN ET SA DIVISION EN TRIBUS (1).

Dieu lui-même avait marqué à Moïse l'étendue de la terre qu'il avait donnée à son peuple. Elle avait pour limites au nord *la haute montagne*, nom qui, suivant les interprètes, convient au Liban, ainsi appelé par excellence : dans le Deutéronome, l'écrivain sacré appelle le Liban, *la superbe montagne ;* à l'est, la mer de Cénéreth (le lac de Tibériade ou de Génésareth), et le Jourdain jusqu'à la mer Salée (la mer Morte) ; au midi, les déserts de Sin où était Cadès-Barné ; enfin, à l'ouest, les côtes de la Méditerranée.

Tout ce pays occupait une étendue d'un peu plus de soixante lieues du nord au midi, et d'environ vingt lieues, dans sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest ; mais il était si fertile et si riche que la métaphore employée par les livres saints pour le désigner, s'y appliquait avec une rigoureuse exactitude : « une terre où coulent le lait et le miel. »

Le peuple qui l'habitait à l'époque de l'invasion des Israëlites, était le peuple chananéen, issu de Chanaan, quatrième fils de

(1) Nous avons cru devoir rejeter dans les notes ce paragraphe et le paragraphe suivant, que l'auteur a placés dans le corps de son ouvrage immédiatement après le récit de la mort de Moïse. (*Note du traducteur.*)

Cham, l'impie qui osa se railler de son père Noé. Il se trouvait toutefois divisé en un grand nombre de tribus, parmi lesquelles on distinguait les Chananéens proprement dits, les Héthéens, les Jébuséens, les Amorrhéens, les Thérézéens, les Hévéens, les Gergéséens, les Samaréens (Gen. chap. X); mais tous portaient le nom générique de Chananéens, comme descendants de Chanaan.

Les Philistins occupaient aussi un coin du territoire, dans la partie sud-ouest. Ils provenaient d'une colonie égyptienne et formaient la race la plus forte; aussi firent-ils la plus rude guerre aux enfants d'Israël. (1)

Les royaumes d'Hésébon et de Basan, conquis avant le passage du Jourdain, furent demandés en partage par les tribus de Ruben, Gad et la moitié de la tribu de Manassé. Moïse ayant consenti à l'arrangement qu'ils proposaient, la partie la plus méridionale, qui confinait vers l'ouest à la mer Morte, échut à la tribu de Ruben; la partie centrale à celle de Gad; et la demi tribu de Manassé eut toute la partie septentrionale, qui s'étendait au couchant jusqu'au Jourdain et jusqu'au lac de Génésareth.

Ainsi, dans ce premier partage, comme en celui qui eut lieu après le passage du Jourdain, entre les autres tribus, on eut plutôt égard à la valeur qu'à la grandeur des héritages, et l'on tint compte du plus ou moins grand nombre d'hommes de chaque tribu. Ainsi, par exemple, la tribu de Benjamin obtint un territoire beaucoup plus resserré que les autres, mais en compensation, c'était un des plus fertiles de toute la Chananée.

Voici comment la terre promise fut divisée entre les diverses tribus.

La tribu de Juda (nom qui signifie *louange*) obtint le territoire situé à l'ouest de la mer Morte (la haute Judée), lequel touche, du côté du sud, aux déserts de l'Idumée.

Celle de Siméon (ce nom veut dire *exaucer*) eut la partie située à l'ouest de la tribu de Juda; elle allait, au midi, jusqu'au désert, et au couchant, jusqu'à la Méditerranée, ou pour parler plus exactement, jusqu'au pays des Philistins, ennemis redoutables, que les Israélites ne purent soumettre qu'au temps de David.

(1) Ils tiraient leur nom de Philistin, fils de Mesré et petit-fils de Cham. (*Note du traducteur.*)

Celle de Benjamin (*fils de la vieillesse*) (1) s'établit au nord de Juda, et s'étendait, à l'est, jusqu'au Jourdain et la mer Morte.

La tribu de Dan (*jugement*) se trouvait au nord de celle de Siméon ; elle tenait, vers l'est, à celle de Benjamin, et vers l'ouest, à la Méditerranée et au pays des Philistins.

La tribu d'Ephraïm (*accroissement*) prit le territoire au nord des tribus de Dan et Benjamin, entre le Jourdain à l'est, et la Méditerranée à l'ouest.

Celle de Manassé (*oubli*), c'est-à-dire la seconde moitié de celle de Manassé, puisque la première se trouvait de l'autre côté du Jourdain, s'établit au nord de la tribu d'Ephraïm, aussi entre le Jourdain à l'est et la Méditerranée à l'ouest.

Celle d'Issachar (*récompense*) avait le Jourdain à l'orient, au midi la demi tribu de Manassé, et atteignait à la grande mer ou la Méditerranée, du côté de l'ouest.

Celle de Zabulon (*gage d'union*) était située au nord de celle d'Issachar, et se trouvait enclavée des autres côtés par les tribus d'Aser et Nephtali.

Celle d'Aser (*bonheur*) avait à l'est les tribus de Zabulon et Nephtali, au nord le Liban, et vers l'ouest elle joignait la Phénicie et la Méditerranée.

Celle de Nephtali (*combat*) (2) était entre les tribus d'Aser et la demi tribu de Manassé ; elle touchait, du nord, au Liban, et du midi, à la tribu de Zabulon.

La tribu de Ruben (*fils de la vision*) (3) et la tribu de Gad (*prospérité*) occupaient, comme on l'a déjà vu, le territoire situé à l'est de la mer Morte et du Jourdain.

Nous allons resserrer toutes ces indications dans le tableau suivant :

(1) Selon d'autres, *fils de la droite*; Benjamin fut aussi appelé *Bénoni*, *fils de la douleur*.

(2) Selon Josephe, *ingénieux*.— Voir la Genèse, chap. XXX et XLI, pour la signification des noms des chefs des tribus.

(3) Suivant d'autres, Ruben voudrait dire *venu de Dieu seul*.

NOMS DES TRIBUS.	CAPITALES.	SITUATION.
Juda.	Hébron.	A l'ouest de la mer Morte.
Siméon.	Bersabé.	A l'ouest de la tribu de Juda.
Benjamin.	Jebus.	A l'ouest du Jourdain et au nord de la tribu de Juda.
Dan.	Joppé.	Au nord de la tribu de Siméon.
Ephraïm.	Sichem.	Au nord des tribus de Dan et de Benjamin.
Manassé.	Astaroth.	La moitié à l'est et la moitié à l'ouest du Jourdain.
Issachar.	Ramet.	Au nord de la seconde demi-tribu de Manassé, et à l'ouest du Jourdain.
Zabulon.	Béthulie.	Au nord de celle d'Issachar.
Aser.	Cana.	A l'ouest de la tribu de Zabulon.
Nephtali.	Azor.	A l'est de la tribu d'Aser.
Ruben.	Hésébon.	A l'est de la mer Morte.
Gad.	Manaïm.	A l'est du Jourdain, au nord de la tribu de Ruben, au sud de la première demi-tribu de Manassé.

La tribu de Lévi ne fut point assimilée aux autres dans ce partage du territoire, parce qu'elle était vouée au culte, mais on lui assigna, en compensation, quarante-huit villes situées dans les différentes tribus; on lui abandonna également les terrains autour de ces villes, jusqu'à une distance de deux mille coudées, pour qu'elle pût y faire paître ses troupeaux.

De ces quarante-huit villes, six furent désignées comme lieux d'asile, suivant l'ordre donné par Dieu à Moïse et réitéré à Josué. C'est là que pouvait se réfugier quiconque des enfants d'Israël ou des étrangers fixés parmi eux, aurait commis un homicide involontaire. De ces six villes, trois se trouvaient à l'est, et trois à l'ouest du Jourdain. (1)

Nous allons également présenter ces indications dans un second tableau, en désignant les lieux d'asile par des caractères italiques :

(1) Le meurtrier devait y rester pendant toute la vie du grand-prêtre sous lequel le meurtre avait été commis. (*Note du traducteur.*)

NOMS DES TRIBUS.	NOMS DES VILLES.
Juda.	*Hébron*, Labana, Jether, Istémo, Olon, Dabir.
Siméon.	Aïn, Asan, Jéta, Bethsamès.
Benjamin.	Gabaon, Gabaé, Anathoth, Almon.
Dan.	Elthéco, Gabathon, Aïalon, Gethremmon.
Ephraïm.	*Sichem*, Gazer, Gibsaïm, Béthoron.
Manassé (1).	*Gaulon*, Bosra.
Manassé (2).	Thamach, Jethremmon.
Issachar.	Césion, Dabéreth, Jarameth, Eugannim.
Zabulon.	Jecnan, Cartha, Damna, Naalol.
Azer.	Masal, Abdon, Helcath, Rohob.
Nephtali.	*Cédès*, Hammoth-Dor, Carthan.
Ruben.	*Bosor*, Jaser, Jethson, Mephaath.
Gad.	*Ramoth*, Manaïm, Hesebon, Jazer.

En faisant cette désignation des cités lévitiques, on eut égard au plus ou moins grand nombre des villes que possédait chaque tribu, mais en définitive, il se trouva que toutes les tribus donnèrent, l'une comme l'autre, quatre villes aux lévites, à l'exception de celle de Juda, qui dut en donner six, et de celles de Siméon et de Nephtali, qui n'en donnèrent que chacune trois. (1)

Bien que la ville d'Hébron fût lévitique et appartînt aux descendants du grand-prêtre Aaron, on accorda à Caleb et à sa famille le droit d'y habiter, et en outre la propriété de la campagne qui en dépendait. C'est par l'ordre de Dieu lui-même que ce privilége fut accordé à Caleb, en récompense de la foi et de la fermeté avec lesquelles il brava les murmures des Israélites, quand il rentra au camp avec Josué, après avoir exploré la terre promise.

Le Seigneur avait aussi voulu qu'une ville fût donnée à Josué; mais ce chef, aussi généreux que modeste, ne s'occupa de lui-même que lorsque le partage était terminé, et il se contenta de choisir alors une des villes les plus pauvres et les plus stériles, Thamnath-Saraa, dans la tribu d'Ephraïm.

(1) De ces quarante-huit villes, treize appartenaient aux seuls sacrificateurs. (*Note du traducteur.*)

II.

DES DIFFÉRENTS NOMS QU'A PORTÉS LA TERRE PROMISE.

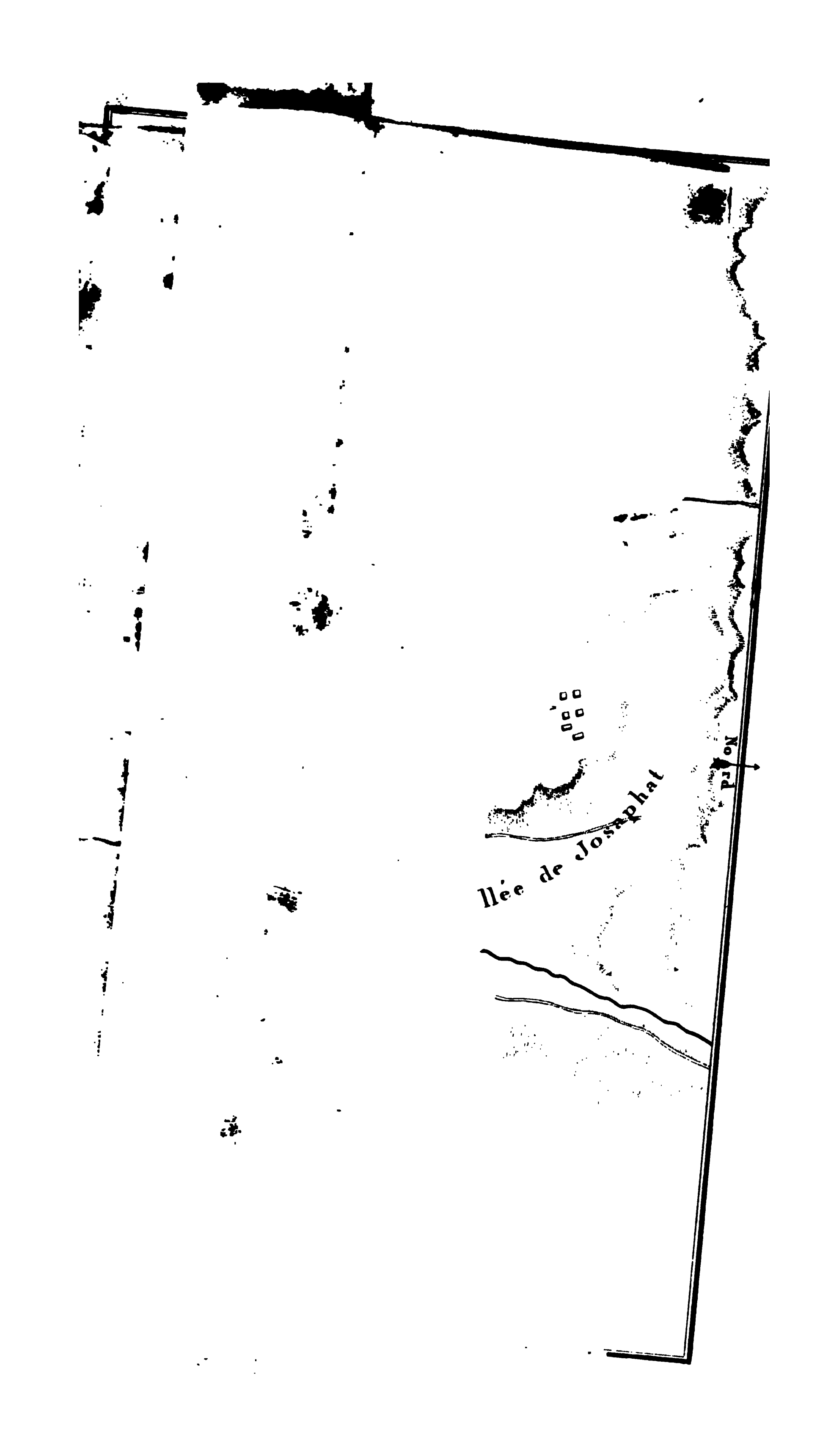
Le plus ancien de tous est celui de terre de Chanaan. Elle prit ce nom de Cham, et de son quatrième fils Chanaan, fils et petit-fils du patriarche Noé, qui s'y établirent les premiers après le déluge.

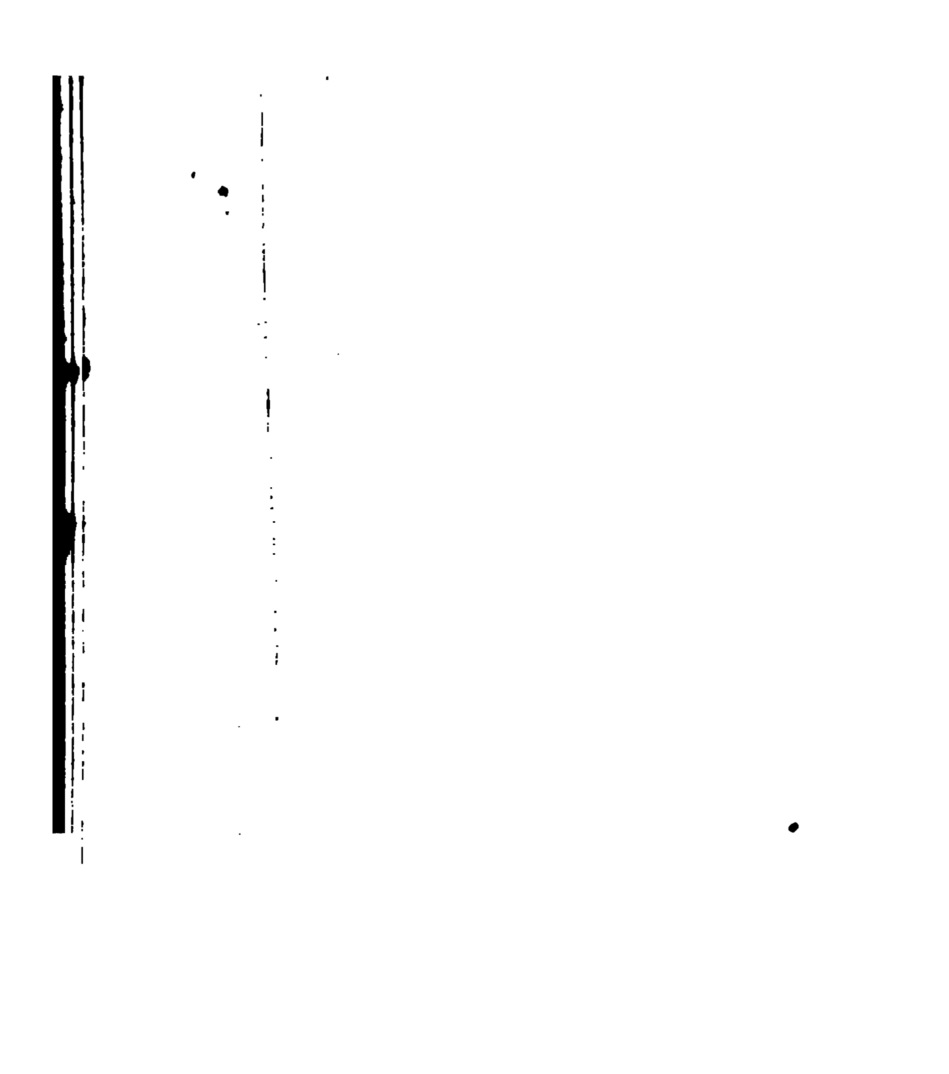
On la désigne aussi sous le nom de Palestine, et on croit qu'il lui fut donné par les Philistéens ou Philistins, race guerrière qui habitait la partie occidentale du pays, le long de la Méditerranée.

Le nom d'Israël ou terre d'Israël, dont on l'a également appelée, vient du séjour qu'y ont fait les Israélites, tous descendants de Jacob, dont le Seigneur changea le nom en celui d'Israël.

On la désigne encore sous le nom de terre de Juda ou Judée, et il est difficile de savoir à partir de quelle époque. Quelques-uns croient que, lorsque eut lieu le schisme sous le règne de Roboam, fils de Salomon, les habitants des tribus de Juda et de Benjamin, qui formèrent un corps de nation, s'appelèrent Judéens (Juifs), et que, comme c'était dans leur territoire que se trouvait le temple où se conservait le culte du vrai Dieu, on aura commencé dès lors à connaître le pays entier sous le nom de Judée. D'autres pensent qu'on ne l'a désigné ainsi qu'après la captivité de Babylone, parce qu'alors Zorobabel et tous ceux qui gouvernèrent les Israélites, appartenaient à la tribu de Juda : de là, on les aura appelés Judéens (Juifs), et le pays, terre de Juda ou Judée. De toutes les manières, comme la tribu de Juda était la plus considérable et qu'il était annoncé que d'elle sortirait le Messie, il était naturel qu'elle fût considérée comme la principale et qu'elle donnât son nom au peuple et à la terre.

On l'a appelée terre de promission, parce que Dieu l'avait promise à Abraham et à sa postérité.


llée de Josaphat
Nord



On lui a aussi, par antonomase, donné simplement le nom de *terre*, en considération des merveilles et des prodiges qui s'y sont opérés.

Au temps de Notre Seigneur Jésus-Christ, le pays se trouvait depuis longues années divisé en trois grandes provinces, savoir : la Judée proprement dite, la Samarie et la Galilée. La Judée était la partie méridionale ; le centre formait la Samarie, et la Galilée occupait toute la partie septentrionale.

Depuis que la terre promise a été consacrée et sanctifiée par la présence du Rédempteur, on l'a appelée terre sainte, et c'est le nom qu'elle conserve pour les chrétiens. Elle a été, en effet, le berceau de la sainteté, et il ne saurait y avoir de nom qui exprime d'une manière plus vraie et plus simple tout ce que représente une contrée embaumée de miracles.

Elle est comprise aujourd'hui dans la province de l'empire turc en Asie qui porte le nom de Syrie. On désignait sous ce nom, dans l'antiquité, le pays qui se trouvait au nord-est de la Judée ; les Turcs l'ont étendu et appliqué à d'autres régions, aussitôt qu'ils se furent rendus maîtres de la terre sainte. (1)

(1) En indiquant les différents noms qu'a portés la terre sainte, l'auteur a eu occasion, comme on le voit, de rappeler l'origine des noms qui ont été donnés à ses habitants. Pour compléter cette énumération, ajoutons que le peuple de Dieu a été souvent appelé le peuple hébreu, d'*Héber*, arrière petit-fils de Sem, trisaïeul de Nachor, qui fut le grand-père d'Abraham (Genèse, chap. XI.) (*Note du traducteur.*)

III.

INSPIRATION DES LIVRES SAINTS.

Qu'on nous permette de rappeler ici certains principes qu'il est utile d'avoir toujours présents à l'esprit, quand on lit les livres saints ou simplement l'histoire sainte. M. l'abbé Cruyce les a parfaitement résumés en quelques articles.

1° Dieu a révélé immédiatement aux auteurs sacrés, non-seulement les prophéties qu'ils ont faites, mais toutes les vérités qu'ils ne pouvaient connaître par les lumières naturelles ni par des moyens humains.

2° C'est par une action particulière de sa grâce que Dieu les a portés à écrire, et les a dirigés dans le choix des choses qui devaient faire le sujet de leurs écrits.

3° L'Esprit saint a veillé sur eux par une assistance spéciale et les a empêchés de tomber dans aucune erreur sur les faits essentiels concernant le dogme et la morale.

Ces trois conditions sont nécessaires, comme elles sont suffisantes, pour qu'il y ait inspiration. Mais personne n'a entendu que Dieu ait dicté les phrases ou inspiré tous les détails des livres saints. (*Note du traducteur.*)

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE.

SEPTIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Tournai, typographie de H. Casterman, libraire-éditeur, imprimeur de l'Évêché.



